BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIX
C
Z
NAPOLI

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE.

PIG--R

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE,

CONTENANT

L'HISTOIRE

DES ANIMAUX, DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Celle des Corps céleſtes, des Météores & des autres principaux Phénomenes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES,

Le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Économie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers:

Avec une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle avoué du Gouvernement; Cenſeur Royal; Directeur des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, &c. de S. A S. M. le Prince de Condé; Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies, Impériale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Aſſocié regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Beaux-Arts de Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

TROISIEME EDITION, revue & conſidérablement augmentée par l'Auteur.

TOME SEPTIEME.

LAUSANNE,

Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVI.

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'HISTOIRE NATURELLE.

P.

PIGARGUE ou PYGARGUE *pygargus*. On peut diſtinguer trois variétés dans cette eſpece d'oiſeau carnivore ; ſavoir, le *grand pygargue*, le *petit pygargue* & le *pygargue à tête blanche*. Les deux premieres ne different que par la grandeur, & le dernier ne differe preſque en rien du premier, la grandeur étant la même ; la ſeule différence eſt un peu plus de blanc ſur la tête & le cou. Les différences entre les pygargues & les aigles, ſont 1°. la nudite des jambes ; les aigles les ont couvertes juſqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure ; 2°. la couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre : & les pygargues l'ont jaune ou blanc ; 3°. la blancheur de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'aigles à queue blanche, parce qu'ils ont en effet la queue blanche en deſſus & en deſſous dans toute ſon étendue : ils different encore des aigles par quelques habitudes natu-

relles ; ils n'habitent pas les lieux déſerts, ni les hautes montagnes ; les pygargues ſe tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne ſont pas éloignés des lieux habités. Il paroit que le pygargue, ainſi que l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence ; il eſt de la même groſſeur, & pour le moins auſſi fort que lui, il eſt plus carnaſſier, plus féroce, moins attaché à ſes petits, car il ne les nourrit pas long-temps ; il les chaſſe hors du nid, avant même qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir, & l'on prétend que ſans le ſecours de l'*offraie* qui les prend alors ſous ſa protection, la plupart périroient. Ce ſentiment contre nature, qui porte ces oiſeaux à chaſſer leurs petits avant qu'ils puiſſent ſe procurer aiſément leur ſubſiſtance, & qui eſt commun à l'eſpece du pygargue & à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois eſpeces ſont plus voraces & plus pareſſeuſes à la chaſſe, que celle de l'aigle commun qui ſoigne & nourrit largement ſes petits, les conduit enſuite, les inſtruit à chaſſer, & ne les oblige à s'éloigner que lorſqu'ils ſont aſſez forts pour ſe paſſer de tout ſecours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens ; les aiglons de l'eſpece commune ſont doux & aſſez tranquilles, au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils ſont un peu grands, ne ceſſent de ſe battre & de ſe diſputer la nourriture & la place dans le nid ; enſorte que ſouvent le pere & la mere en tuent quelqu'uns pour terminer le débat : on peut encore ajouter, que comme le *grand aigle* & le *pygargue* ne chaſſent ordinairement que de gros animaux, ils ſe raſſaſient ſouvent ſur le lieu, ſans pouvoir les emporter ; que par conſequent les proies qu'ils enlevent ſont moins frequentes, & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid, ils ſont ſouvent au dépourvu ; au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lievres & des oiſeaux fournit plus aiſément & plus abondamment la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits. La pygargue conſtruit pour nid un aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'eſt abrité dans le deſſus que par le feuillage des arbres, & qui eſt compoſé de petites perches & de branches qui ſou-

tiennent plusieurs lits alternatifs de bruyere & d'autres herbes ; elle y pond deux ou trois œufs. *Voyez maintenant l'article* AIGLE.

PIGAYA. C'eſt la racine de l'*ipécacuanha :* voyez ce mot.

PIGEON , *columba* , eſt une genre d'oiſeau très-connu. Quantité de perſonnes ſe font de la multiplication du pigeon , une affaire ſérieuſe ſans y rien épargner ; & par la combinaiſon des mêlanges , ils ſavent en tirer une infinité de variétés , toutes plus curieuſes les unes que les autres , ainſi qu'on le verra à la fin de cet article. Les marques caractériſtiques de cet oiſeau , ſont, d'avoir quatre doigts dénués de membranes , dont un par derriere & trois devant ; les jambes courtes & couvertes de plumes juſqu'au talon ; les ailes très-longues , un vol très-fort , le bec droit , étroit & un peu long , le bout ſupérieur un peu renflé & recourbé , les narines à demi-couvertes d'une membrane épaiſſe & molle ; mais ce bec varie ſuivant les eſpeces , les uns l'ont plus délié , d'autres plus gros , d'autres plus court , d'autres plus long ; ſa voix eſt un cri plaintif, aſſez bien exprimé par le mot *roucoulement* : ils ne pondent que deux œufs à la fois , & font pluſieurs pontes & couvées dans une année ; ceux de voliere en font juſqu'à douze. Le propre de ces animaux eſt de ne point renverſer le cou quand ils boivent , mais de boire largement comme font les bêtes de charge. La plupart ont les pieds rouges , & le mâle & la femelle couvent tour à tour : la durée de leur vie eſt de quinze à vingt ans. On les diviſe en pigeons privés ou domeſtiques , en pigeons ſauvages & en pigeons étrangers. Au reſte ces oiſeaux ſont mis par M. *Linnæus* dans l'ordre des *aves paſſeres* , oiſeaux de paſſage. Les pigeons ſont en général des oiſeaux qui appartiennent à l'ancien & au nouveau Continent ; ils vivent dans les climats chauds , dans ceux qui ſont tempérés , & ils s'étendent fort avant dans le nord. On trouve dans l'ancien Continent , dit M. *Sonnerat*, des ramiers en Sibérie , & dans le nouveau , pluſieurs eſpeces de pigeons dans le Canada. Il paroit que les climats chauds conviennent mieux à ces eſpeces

de bipedes ; ils y ſont plus nombreux & plus variés. Quoiqu'ils ne pondent que deux œufs à la fois, quoiqu'ils ſoient expoſés à la voracité des oiſeaux de proie auxquels ils ſervent de pâture la plus ordinaire, les individus dans chaque eſpece ou variété ſont fort multipliés, & ſouvent leur nombre eſt prodigieux ; ce qui vient ſans doute, comme il eſt dit ci-deſſus, de ce que ces oiſeaux font pluſieurs pontes par an, de ce que leur conſtitution eſt robuſte, qu'ils peuvent s'habituer partout, y trouver un climat & une nourriture convenable à leur multiplication : c'eſt cette force de leur conſtitution, & comme nous le dirons ci-après, l'ardeur de leur tempérament, qui font que les pigeons ſont de tous les oiſeaux, après la poule & quelques autres gallinacées, les bipedes les plus aiſés à tranſporter, à s'habituer à un nouveau climat, à y multiplier. Les pigeons ont en général une forme élégante, un plumage bien nué : ils ſont d'une grande utilité pour la nourriture de l'homme & celle d'un grand nombre d'animaux ; & dans l'entretien général, ils rendent beaucoup plus qu'ils ne coûtent. On a obſervé que les pigeons qui vivent en pleine liberté, ont pour l'ordinaire les pieds rouges, & que la couleur dominante de leur plumage eſt le gris ou le brun : l'état de domeſticité a plus ou moins altéré l'eſpece du pigeon : la plupart ne ſe nourriſſent que de grains ; quelques eſpeces cependant ne vivent guerre que des fruits qu'ils avalent ſans les caſſer.

1°. Le PIGEON ORDINAIRE ou MONDAIN, *columba domeſtica & vulgaris*, eſt un oiſeau domeſtique fort commun & fort utile : il peſe environ treize onces ; il a, depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue, treize pouces de long, une envergure de vingt-ſix pouces de large ; le bec grêle, pointu, longuet, comme farineux au-deſſus des narines, & du reſte brun, l'iris d'un jaune rouſſâtre ; les jambes en devant revêtues de plumes preſque juſqu'aux doigts, les pieds & les doigts rouges, les ongles noirs, la tête d'une couleur cendrée & bleuâtre, le cou orné de belles couleurs changeantes, ſelon qu'il eſt différemment expoſé à la lumiere, le jabot rouſſâtre, le reſte de la poitrine

& le ventre cendrés, le bas du dos blanc, & cendré près des épaules, du reſte noir, néanmoins nuancé de cendré: le pennage des ailes a les mêmes couleurs; celui de la queue, qui a quatre pouces & demi de longueur, eſt noir par les extrémités, le reſte eſt cendré: le jabot du pigeon eſt grand: la voix du mâle eſt auſſi grave que celle de la femelle eſt grêle. On lit dans l'*Hiſt. de l'Acad. des Sciences*, *T. I. p.* 140. que l'œſophage du pigeon eſt capable d'une diſtenſion plus grande en proportion de celui des autres oiſeaux, comme on peut le remarquer en ſoufflant dans leur âpre-artere. La grande eſpece de pigeon domeſtique eſt le PIGEON-ROMAIN, *columba verſicolor.*

Tous les pigeons, dit M. *de Buffon*, ont de certaines qualités qui leur ſont communes; l'amour de la ſociété, l'attachement à leurs ſemblables, la douceur des mœurs, la chaſteté, c'eſt-à-dire la fidélité réciproque & l'amour ſans partage du mâle & de la femelle; la propreté, le ſoin de ſoi-même qui ſuppoſent l'envie de plaire, l'art de ſe donner des graces qui le ſuppoſe encore plus; les careſſes tendres, les mouvemens doux, les baiſers timides qui ne deviennent intimes qu'au moment de jouir; ce moment même ramené quelques inſtans après par de nouveaux déſirs, de nouvelles approches également nuancées, également ſenties; un feu toujours durable, un goût toujours conſtant, & pour plus grand bien encore la puiſſance d'y ſatisfaire ſans ceſſe..... En effet quiconque a habité la campagne, aura obſervé ces différentes qualités dans l'eſpece du pigeon: il aura reconnu que ces oiſeaux ſont fort portés à l'amour, que le mâle amoureux s'approche de ſa femelle, va, revient, tourne autour d'elle, la cajole, fait l'amant empreſſé, eſt toujours en mouvement, épanouit ſa queue, fait la roue juſqu'à ce que la tendre femelle excitée par ces petites agaceries réponde d'une voix ſourde, d'un roucoulement étouffé; enſuite viennent les petits becos, c'eſt-à-dire les careſſes du bec dans le bec; alors les grandes privautés ont lieu.

Deux œufs blancs pondus ſont le fruit de ces amours l'un produit un mâle & l'autre une femelle, quelque

fois auſſi il en naît deux mâles ou deux femelles. Pour pondre le ſecond œuf, il faut un nouvel accouplement: la femelle choiſit communément l'après-midi pour ſon accouchement. Ses deux œufs étant pondus, elle ſe met à les couver, de façon que pendant quinze jours complets elle reſte deſſus depuis trois ou quatre heures après-midi, juſqu'au lendemain matin ſur les neuf à dix heures que le mâle prend ſa place, régulièrement juſqu'à quatre heures du ſoir, tandis que la femelle va chercher à manger & ſe repoſer; puis elle revient à l'heure marquée pour relever ſon mâle, qui lui cede à ſon tour la place juſqu'au lendemain, & ainſi de ſuite juſqu'à ce que les petits ſoient éclos. Si durant la couvaiſon la femelle tarde trop à revenir, le mâle va la chercher & l'invite à retourner promtement à ſon nid; celle-ci en fait autant à l'égard de ſon mâle quand il paroit pareſſeux ſans l'être. Ainſi nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle; toutes les douceurs du ménage, toutes les fonctions pénibles également réparties. Le mâle aimant aſſez conſtamment pour les partager, & même coopérer aux ſoins maternels: ſoulageant & adouciſſant la peine de ſa compagne, pour mettre entre elle & lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable.... Quels modeles pour l'homme, s'il pouvoit ou ſavoit les imiter! Le pere & la mere n'ont rien à donner pendant trois ou quatre jours aux deux pigeonneaux nouvellement éclos; ils ont ſeulement ſoin de les tenir bien chaudement: alors c'eſt la femelle qui ſe charge ſeule de ce ſoin, ſi ce n'eſt pour quelques momens qu'elle va prendre un peu de nourriture; après quoi ils les nourriſſent pendant huit jours d'alimens ramollis, à demi digérés comme de la bouillie dans leur jabot, ils ſoufflent ou dégorgent deux à trois fois par jour cet aliment dans leur petit bec: le pere ſouffle communément la pâture à la petite femelle, & la mere au petit mâle: cette attention réciproque ſuppoſe chez ces oiſeaux un inſtinct eſclave né de la différence du ſexe; peu-à-peu ils leur donnent une nourriture plus ſolide, à proportion de leurs forces, & dès qu'ils ſont en état de voler, le pere les chaſſe du nid, & les oblige de pourvoir eux-mêmes à leur

nourriture. Ce nouveau ménage s'appareille bientôt enſemble. Les pigeons de voliere ont toujours à la fois des œufs & des petits; & par ce moyen ils ne perdent point de tems. Tous les momens de la vie ſont employés au ſervice de l'amour & au ſoin de ſes fruits.

On remarque que quand la femelle s'eſt laiſſé cocher par un mâle étranger, le ſien piqué de la paſſion de ſon infidelle, ſe dépite & ne veut plus la voir; il l'abandonne, ou s'il s'en approche, c'eſt pour la battre. On a vu des femelles s'entre-ſaillir au défaut de mâle, ce qui ſuppoſe un tempérament fort chaud dans ces individus. On a vu auſſi deux mâles mécontens reſpectivement de leurs femelles, faire entre eux un échange, & vivre enſuite en bonne intelligence dans leur nouveau petit ménage Cet exemple des troqueurs ſeroit-il en pareilles circonſtances chez toutes les eſpeces d'animaux le vœu & la loi de la nature?

Les pigeons aiment à ſe baigner & à ſe rouler dans la pouſſiere, pour ſe délivrer de la vermine, des poux & puces qui les incommodent quelquefois: ils ſe nourriſſent de froment, de ſarraſin, d'orge, de veſce, de pois, de chenevis, de panis, d'ivraie & d'autres grains; ceux de colombier cherchent pendant l'été leur vie dans les champs, mais dans l'hiver il faut les nourrir. Sans cela ils ſeroient peu féconds & pourroient périr: ces oiſeaux ſont d'un bon revenu dans un colombier. Nous avons dit qu'ils multiplient ſouvent; dans le même tems qu'ils élevent leurs petits, ils couvent des œufs.

Le vol de cet oiſeau eſt très-rapide & ſifflant, ſurtout quand l'animal ſe ſent pourſuivi par l'épervier, par le milan ou par quelqu'autre oiſeau de proie. Outre le vol, les pigeons ont la vue & l'ouie excellentes, ce ſont là en quelque ſorte les ſeules armes que la nature leur a données pour ſe défendre. Ils tremblent à l'aſpect d'un oiſeau de rapine: quoique d'un naturel doux en apparence, & regardés comme le ſymbole de la douceur, cependant ils ſe battent ſouvent de pigeon à pigeon juſqu'à la mort, ſur-tout quand il s'agit de concurrence pour une femelle: alors ils ſe donnent des coups d'ailes ſur la tête, des coups de bec, & s'arra-

chent les plumes. Le pigeon vit volontiers avec la volaille.

Cet oiſeau eſt d'un grand uſage dans les alimens, ſurtout quand il eſt jeune, nourri & élevé à la maiſon dans une voliere; ſa chair eſt alors tendre, ſucculente, facile à digérer & nourrit beaucoup: les plus eſtimés en France ſont ceux de Perpignan. Lorſqu'il eſt vieux l'on doit en uſer plus ſobrement: on prétend qu'un pigeon nouvellement tué, ouvert par le dos & appliqué tout chaud ſur la tête ou à la plante des pieds d'un frénétique, eſt capable de guérir cette maladie. Le ſang du pigeon tiede & tiré de deſſous l'aile, eſt propre pour guérir les plaies récentes des yeux. Sa fiente appellée *colombine*, eſt nitreuſe, réſolutive & apéritive: on la prend toute calcinée ou en tiſane ou en bol; on a des exemples que ſi cette fiente fraiche tombe dans les yeux, l'on en peut devenir aveugle, tant elle contient de parties cauſtiques; c'eſt par cette raiſon que la peau rougit à l'endroit où l'on met pendant un certain tems de la fiente de pigeon. On en méle quelquefois dans les véſicatoires, ou avec les cataplaſmes farineux, pour réſoudre les tumeurs œdémateuſes. La fiente de pigeon pulvériſée & cuite avec le lait, fait un cataplaſme excellent pour les maux de gorge pituiteux: il faut avoir ſoin de le renouveller & de le réchauffer toutes les heures. Cette fiente, dit M. *Bourgeois*, eſt encore un excellent remede pour la toux des chevaux, qu'ils contractent ſouvent au printems dans les pâturages, lorſque les nuits ſont froides, ou lorſqu'ils ſont expoſés long-tems à des pluies froides. Cette toux, lorſqu'on la néglige, dégénere ſouvent en vraie pouſſe qui devient incurable. Dès qu'on s'apperçoit qu'un cheval eſt attaqué de la toux, il faut prendre quatre poignées de fiente de pigeon qu'on pulvériſe groſſiérement, & on la met infuſer dans une demi-bouteille de vieux vin blanc pendant une nuit; le matin on paſſe le mélange par un linge, & on le fait avaler trois matins de ſuite au cheval par le moyen d'une bouteille ou d'une corne.

La fiente du pigeon eſt très-bonne pour les plantes & pour les ſemences: on peut la répandre à claire-voie

ſur la terre toutes les fois qu'on ſeme quelque grain, conjointement avec la ſemence, & même après, en toute ſaiſon; & chaque hottée de cette fiente équivaut à une charretée de fumier de mouton. Il faut cependant obſerver que la *colombine* eſt ſi remplie de parties volatiles toujours en action, que ſi on ne la laiſſoit un peu modérer à l'air, & ſur-tout par un tems pluvieux, on courroit riſque, en la répandant trop promptement, d'altérer les grains ſemés, de brûler & de détruire les premiers principes de la germination: auſſi doit-on en amortir l'activité en le mêlant avec du crotin de cheval, ou du fumier de vache pourri. Cet engrais convient ſur-tout aux prés trop uſés, aux chenevieres & aux potagers, même aux terrains froids, humides & argileux. *Voyez* FUMIER & EXCRÉMENT.

L'exemple des pigeons monſtrueux, à deux têtes, à quatre pieds, &c. n'eſt pas rare.

2°. Le PIGEON BISET, *columba livia*. C'eſt un oiſeau ſauvage de paſſage ainſi nommé à cauſe de la couleur biſe ou plombée, tant de ſon plumage que de celle de ſa chair, qui eſt effectivement plus biſe que celle des pigeons de voliere; il eſt plus petit que le pigeon ordinaire & difficile à apprivoiſer, car il ne peut vivre enfermé; il a les pieds rouges, ainſi que le bec qui eſt raboteux.

3°. Le PIGEON SAUVAGE ou FUYARD, *ænas ſeu vinago*. Ce pigeon de paſſage a une corpulence un peu plus grande que le pigeon ordinaire, dont il differe encore pour la couleur du plumage, qui eſt fort diverſifié; le devant de ſa poitrine & de ſes ailes ſont d'une couleur vineuſe, il a ſur chaque aile deux taches noires, les plumes du cou jettent différens éclats ſuivant qu'on les expoſe au jour; il fait ſon nid le long des rochers eſcarpés. On prétend que c'eſt une eſpece de ſemblables pigeons, *columba tabellaria* ou *pigeon meſſager*, que les Mariniers en Egypte nourriſſent ſur leurs navires, ainſi qu'en Candie & en Chypre; c'eſt, dit *Belon*, pour les lâcher quand ils approchent de terre, afin de faire annoncer chez eux leur arrivée. On étoit autrefois dans l'uſage d'attacher des lettres aux pieds ou ſous les ailes de ces courriers volans, qui les por-

toient à l'endroit où l'on ſavoit qu'ils s'arrêtoient d'ordinaire ; il y a encore de ces pigeons meſſagers en Orient & ailleurs, où on les dreſſe à porter & à rapporter les lettres dans les occaſions où l'on a beſoin d'une extrême diligence ; on aſſure que le Conſul d'Alexandrette s'en ſert encore pour envoyer promptement des nouvelles à Alep : & que les caravanes qui voyagent en Arabie, font ſavoir leur marche aux Souverains Arabes, avec qui elles ſont alliées, par le même moyen. Ces oiſeaux volent avec une rapidité extraordinaire, & reviennent avec une nouvelle diligence pour ſe rendre dans le lieu où ils ont été nourris & élevés. On les rencontre quelquefois ſur le ſoir couchés ſur le ſable & le bec ouvert, attendant la roſée pour ſe rafraîchir & reprendre haleine. En 1574 & 1575 le Prince d'Orange fit uſage de ces meſſagers volans aux ſieges de Harlem & de Leyde, & pour reconnoître le ſervice de ces oiſeaux, le Prince voulut qu'ils fuſſent nourris aux dépens du public, dans une voliere fait exprès, & que lorſqu'ils ſeroient morts, on les embaumât pour être gardés à l'Hôtel de Ville. Ces pigeons font leur nid dans de vieilles tours : ils ſont fort timides, mais ils aiment à retourner dans leur patrie.

4°. Le PIGEON RAMIER, *palumbus torquatus*. Ce pigeon eſt encore très-connu dans tous les pays. *Belon* dit qu'on le nomme *ramier*, parce qu'il ſe perche ſur les rameaux ou branches d'arbres ; il vole en troupe pendant l'hiver, il ne chante ou ne roucoule que quand il eſt en amour, & ſa femelle lui répond ; il eſt plus grand que le biſet & le pigeon ordinaire, & preſque auſſi charnu qu'une poule. On le trouve particulierement ſur les mériſiers pendant la maturité de leur fruit qu'il aime à l'excès. On en prend beaucoup en certains pays dans les forêts qui ſont plantées de chêne, de frêne & de lierre ; pour cela on attend qu'il faſſe bien nuit, & par le moyen d'un charivari & en portant des torches de paille allumée on leur fait peur : il eſt facile alors de les tuer. Ce pigeon bâtit ſon nid aſſez malproprement, peu haut, mais il le rend difficile à trouver. Le ramier fait ſa demeure ſuivant les ſaiſons, tan-

tôt dans la plaine, & tantôt dans les montagnes. Le plumage de ſon cou eſt chatoyant ou d'un eclat de ſoie : celui de la poitrine, des épaules & des ailes eſt vineux, le milieu du dos couleur de frêne ſombre, le reſte eſt à-peu-près comme dans le pigeon ordinaire: ſa chair eſt beaucoup plus dure que celle des pigeons précédens. Il y a le *pigeon bleu ramier* de Madagaſcar & du Mexique. Il eſt mention du même pigeon de couleur verte *à l'article* FOUNINGO. Le pigeon *ramier* qui ſe trouve abondamment près de la Perle à douze lieues du Cap de Bonne-Eſpérance, eſt gris & de la groſſeur de celui d'Europe: la tête eſt couleur de charbon pâle, le cou d'un lilas clair, la poitrine, le ventre, les cuiſſes, les petites plumes des ailes ſont d'un gris cendré, le deſſous des ailes eſt d'un gris vineux; les grandes plumes des ailes ſont noires: la queue eſt noire auſſi, excepté le bout qui eſt blanc, il y a de chaque côté ſur les petites plumes de l'aile cinq taches noires; le bec, l'iris & les pieds ſont d'un rouge vineux.

On diſtingue en Europe les *palombes* ou *gros ramiers*; ce ſont de belles eſpeces de pigeons très-connues dans les Pyrénées, où ils paſſent réguliérement deux fois l'année pour aller & revenir d'Eſpagne, ainſi que les biſets; leur plumage eſt d'un beau gris-cendré, avec un collier orné de très-belles couleurs changeantes: la chaſſe en eſt fameuſe tout le long des Pyrénées; elle conſiſte à dreſſer de diſtance en diſtance le long d'une gorge, quelquefois pendant l'eſpace de plus d'une demi-lieue, des eſpeces de trépieds, qui ſont compoſés de trois perches, longues quelquefois de ſoixante à quatre-vingt pieds; à l'endroit où elles ſe croiſent au plus haut, on bâtit une cabane de verdure, où un homme ſe tient caché avec une proviſion de morceaux de bois blanchis faits en palette. Dès qu'il apperçoit un vol de palombes, il leur jette une de ces palettes, qu'elles prennent pour un oiſeau de proie, la frayeur leur fait baiſſer leur vol près de la terre, alors de diſtance en diſtance, ſuivant qu'elles s'écartent, on les rapproche par la même voie, & on les conduit où on veut: à l'extrémité de la gorge, il faut qu'il y ait

cinq ou ſix grands arbres rangés de ligne ; on tend des filets depuis le haut juſqu'en bas, au moyen de poids & de poulies ; dès qu'on lâche une détente, ces filets tombent, & les palombes effrayées par les palettes qu'on leur jette, viennent ſe prendre dans les filets : on en prend quelquefois plus d'un cent d'un ſeul coup de filet. On mange ces oiſeaux à la broche, preſque ſaignans.

A Terni en Italie, on pratique une autre chaſſe de pigeons très-ſinguliere, & dont M. *la Lande* a été témoin ; on éleve & on apprivoiſe des pigeons appellés *mandarini* qui vont au-devant des pigeons de paſſage & les conduiſent dans la forêt, & ſur les arbres mêmes où les Chaſſeurs les attendent ; on en prend quelquefois juſqu'à cinq cents.

5° Le PIGEON DE ROCHER ou ROCHERAYE, *columba rupicola*, eſt une eſpece de petit pigeon, de couleur cendrée, qui ne fréquente que les rochers voiſins de la mer : il y en a de tout blancs.

6° Le PIGEON HUPPÉ, *columba criſtata* C'eſt le nom que l'on donne au pigeon qui porte une huppe blanche ſur le derriere de la tête, il a les ailes & le deſſus du dos d'un noir vineux, & tout le reſte du plumage eſt blanchâtre. Il eſt un peu moins gros que le pigeon ordinaire : il ſoutient bien le froid.

7°. Le PIGEON PATTU, *columba daſypes*. Les plumes de ſes jambes ſont longues & pendent juſqu'entre les doigts.

8°. Le PIGEON NONAIN, *columba cucullata*. C'eſt le *pigeon à chaperon* ou *jacobin*. Les plumes de ſon cou ſont relevées & lui ceignent la tête en capuchon de Moine.

9°. Parmi les pigeons ſauvages & étrangers, on connoît, 1°. celui du Bréſil, que *Marcgrave* a décrit ſous le nom de *picui-pinima*, il n'eſt pas plus gros qu'un merle ; ſa chair eſt excellente & fort graſſe. 2°. Le *pigeon des îles de Nincobar* dans le golfe de Bengale, proche des côtes du Pégu, *columba nincombar Indica*, qui eſt plus grand que notre pigeon domeſtique ; ſon plumage eſt un mélange agréable de bleu, de vert, de jaune, de pourpre violet & de rouge ; il

ſe nourrit de riz : ce pigeon ſauvage eſt ſujet à la pierre : elle croît par couches juſqu'à boucher l'ouverture du géſier, ce qui le fait périr. 3°. Le *pigeon ſauvage de l'île de S. Thomas*, qui a le plumage d'un perroquet vert ; ſes jambes & le bas de ſes ailes ſont d'une belle couleur de ſafran ; il eſt moins beau à la vue que le *pigeon d'Amboine*, *columba viridis Amboinenſis*. 4°. Le *pigeon à queue annelée de la Jamaïque*, *columba caudâ faſciâ notata Jamaïcenſis* ; on l'éleve dans les colombiers ; il y en a auſſi de ſauvages qui ne fréquentent que les ſavannes. 5°. Le *pigeon à groſſe gorge ou à grand goſier*, *columba gutturoſa* ; en aſpirant de l'air, il enfle ſa gorge qui alors devient plus groſſe que ſon corps.

On trouve encore pluſieurs ſortes de pigeons à Maderas-patan (ou ville de Madras) aux Indes, dont les couleurs ſont fort variées ; celui des Philippines eſt plus agréable à la vue. Les Ornithologiſtes font mention de quelques eſpeces de pigeons qu'on éleve par curioſité, telles que le *trembleur* ou *pigeon paon*, qui remue toujours la tête & le cou ; il a la queue large, l'étale & la redreſſe comme celle du paon, *columba tremula cauda* : le *pigeon cavalier*, *columba eques*, qui eſt ſorti du pigeon bâtard & du pigeon meſſager ; il a des excroiſſances charnues à la racine du bec & autour des yeux ; il a auſſi la faculté d'enfler ſon jabot comme le pigeon à groſſe gorge : le *pigeon de Mahomet*, il differe peu de celui de Numidie ou de Barbarie ; ſes yeux ſont grands & noirs : le *pigeon Polonois* a les yeux bordés de rouge : le *pigeon batteur*, *columba percuſſor*, il tourne en rond lorſqu'il vole, & il bat des ailes avec force & beaucoup de bruit ; auſſi les plumes de ſes ailes ſe trouvent ſouvent rompues : le *pigeon culbutant*, *columba gyratrix ſeu vertaga*, eſt de différentes couleurs & differe peu du précédent : le *pigeon à gorge friſée*, *columba turbila dicta*, a le ſommet de la tête aplati, &c. Voyez la *Deſcription de ces oiſeaux*, par *Ray* & M. *Briſſon*.

De tous les pigeons, ceux de la Louiſiane ont la chair la plus fine & la plus délicate ; dans toute l'Amérique aux endroits où il y a beaucoup de bois, ces

oiſeaux ſont aſſez bons & ſi gras, qu'ils crevent ſouvent en tombant à terre lorſqu'on les tire ſur l'arbre. Beaucoup de ſortes de pigeons d'Amérique ont la tête ou couronnée, ou chauve; les Negres n'ont point encore penſé à les apprivoiſer, quoique les Hollandois y en nourriſſent un aſſez grand nombre. Au Cap de Bonne-Eſperance on eſtime beaucoup les pigeons de montagnes & ceux des buiſſons. Le pigeon roux de Cayenne eſt le *perdix montana* de *Ray*; c'eſt la perdrix rouſſe des Antilles.

M. *Linnæus* donne la deſcription du pigeon de Groënland ou de Norwege, *columba Norwegica*; cet oiſeau eſt de la grandeur d'une petite poule, il en a le bec; ſes pieds ſont palmés; c'eſt le *plongeur pigeon* du Spitzberg. M. *Anderſon* dit que les pigeons de l'Iſlande reſſemblent aux pigeons ſauvages, & qu'ils conſtruiſent leurs nids dans les crevaſſes des rochers qui bordent la mer, afin que les petits tombent à l'eau dès leur premiere démarche; leur vol reſſemble à celui de la perdrix. Ces oiſeaux étant palmés, ne ſont point de véritables pigeons.

Pour compléter l'idée qu'on peut ſe faire de la variété des véritables pigeons par la combinaiſon des mélanges de diverſes eſpeces, en voici un exemple tiré de l'état de ces oiſeaux qui ſe voyoient à Paris au nombre de 158 paires le 7 Novembre 1767 dans les volieres de S. A. S. Mgr. le Comte de Clermont.

1°. Des *nonains*, les uns maurins, d'autres de toutes les nuances, blancs, rouges, gris panachés, ſoupe de vin, chamois, noirs, gris de fer, &c.

2°. Des *queues de paon*, ou maurins, ou bleus, ou blancs.

3°. Des *Polonois*, ou jaunes, ou gris piquetés, ou minimes, les uns huppés, les autres pierrés, ou noirs, ou rouges, ou blancs, ou maurins.

4°. Les *herminés*, il s'en trouve de ceux-ci à barres blanches & fraiſés.

5° Les *culbutans*, ou maurins, ou rouges, ou papillotés en noir & Eſpagnols.

6°. Les *Hollandois* noirs, à *cravatte*, gris piqué.

7°. Les *Hollandois à cravatte* ou chamois, plus ou

moins panachés, ou maurins, ou étincelés, ou bleu-barrés, ou fauve-barrés, ou ſoupe de lait, ou ſoupe de vin, ou gris doux.

8°. Les *têtes* & *queues*, ou noires, ou bleues.

9°. Les *heurtés*, ou en noir, ou en rouge.

10. Les *Napolitains*.

11. Les *Suiſſes*, mouchetés.

12. Les *gorges*, ou *llois* papillotés, ou chamois panachés, ou ſoupe de vin, ou rouges, ou jaunes, ou marrons, ou minime olive, ou maurins, ou blancs, ou couleur de feu, ou gris doux, ou huppés.

13. Les *cavaliers*, ou couleur de feu, ou jacinthes, ou ardoiſes.

14. Les *petits mondains*, ou couleur de feu, ou baydorés, collier jaune, ou orangés, ou fleur de pêcher, ou lavandés, ou jaſpés & formaillés.

15. Les *tournans*, couleur de ſoupe de vin.

16. Les *glougloux*, Eſpagnols, les uns rouges, les autres noirs.

17. Les *orangés*.

Tous ces pigeons ſe voient actuellement dans la ménagerie de Chantilly. A l'égard des tourterelles qui ſont des eſpeces de pigeons ; *voyez au mot.* TOURTERELLE.

PIGNE D'ARGENT. Ce nom tiré de la forme pyramidale de ſon moule, appartient à des maſſes d'argent qui contiennent encore une certaine quantité de mercure qui a ſervi à amalgamer les mines d'argent au Potoſi : *voyez* ARGENT.

PIGNONS DE BARBARIE : *voyez au mot* RICIN.

PIGNONS D'INDE ou DE MÉDICINIER : *voyez au mot* RICIN.

PIGNONS DOUX : *voyez à l'article* PIN.

PIGO ou PIGUS ou PICLO. Eſpece de carpe fort commune en été dans le lac de Côme & le lac Majeur ; on y en trouve beaucoup pendant quarante jours. *Rondelet* la nomme *cyprinus aculeatus*. Ce poiſſon, ſemblable à la carpe ordinaire pour la forme, a la queue fourchue, & de grandes écailles, deſquelles ſortent des piquans ou aiguillons blancs : le ventre eſt blanc tirant ſur le rouge pâle, & le dos d'un bleu noi-

râtre. Les plus grands de ces poiſſons peſent cinq à ſix livres : il y en a qui fraient ſur les bords des rivieres ; leur chair eſt d'un meilleur goût que celle de la carpe, dit *Rondelet*. Le *pigo* eſt la *carpe piquante*.

PILLOLET. *Voyez* SERPOLET.

PILLULAIRE, *pilularia paluſtris juncifolia*. Plante ſinguliere des environs de Paris, & dont M. *Bernard de Juſſieu* a donné l'hiſtoire à l'Académie des Sciences en 1739. Il a montré les rapports qu'elle peut avoir avec les fougeres par la façon dont elle végete. Il en a établi le caractere, fondé ſur l'examen des parties de la fleur qui étoient inconnus juſqu'alors & qu'il a très-bien obſervées, ainſi que ſes ſingularités, à l'aide du microſcope. Le nom *pilularia*, dit cet habile Botaniſte, exprime très-bien la forme de globule qu'ont les boutons des fleurs de cette plante.

La *pillulaire* eſt une plante aquatique très-baſſe, rampante & couchée ſur terre. Ses racines ſont des filets longs, ſimples, flexibles & ronds, communément blancs, plonges perpendiculairement & fibrés à leur extrémité. Chaque racine nait toujours & préciſément au-deſſous de chacune des feuilles qui ſont placées ſur les branches rondes, vertes & noueuſes, & ſur les rameaux de cette plante ; plus le terrain eſt humide, & mieux les racines ſont nourries. Les tiges & les branches de cette plante ſont ſi égales, ſi entremêlées les unes dans les autres, que la principale tige, dit M. *de Juſſieu*, eſt difficile à diſtinguer. Auſſi cet Académicien s'eſt-il contenté de décrire une branche longue de ſix pouces, & de demi-ligne d'épaiſſeur, chargée de rameaux & de racines qui tenoient cette branche plaquée contre terre, ou ſur une eſpece de mouſſe commune dans les endroits marecageux.

La branche de la pillulaire eſt garnie de rameaux alternes & terminée par une éminence velue, un peu aplatie ſur les côtés : dans quelques rameaux & dans le bout des branches où ce bouton groſſit davantage, il ſort une feuille velue, qui en naiſſant eſt entiérement roulée en forme de ſpirale, & qui prend enſuite la figure d'un crochet.

Les

Les feuilles naiſſent alternativement ſur les deux côtés des rameaux : elles ſont ſimples, vertes, tendres & terminées en pointe, aſſez ſemblables à celles du jonc & quelquefois longues de cinq pouces. Les fleurs ſont cachées ſous des enveloppes comme dans la figue : elles ont une façon particuliere de s'ouvrir : elles viennent dans les aiſſelles des rameaux ; & quatre de ces fleurs enveloppées chacune par une membrane fine & délicate, ſont toujours renfermées ſous une enveloppe commune, dont la forme eſt celle d'une ſphere hériſſée de poils verts, & qui étant mûre a la groſſeur d'un grain de poivre : elle s'ouvre alors & ſe partage en quatre quartiers égaux, qui tiennent chacun par un angle au pédicule qui les ſoutient. Chaque quartier de globule ſphérique eſt creux, & ſa cavité eſt remplie par une fleur hermaphrodite, compoſée d'étamines & de piſtils rangés ſur un placenta commun.

Le placenta de la fleur eſt une bande membraneuſe & garnie de quatre rangs de piſtils des deux côtés & ſur le bord. Au reſte, dit M. *de Juſſieu*, le nombre des piſtils qui ſont ovoïdes & ſans ſtylet, mais avec une eſpece de ſtigmate, varie dans les fleurs de la pillulaire. Il en a compté douze dans quelques-unes, & ſeize & vingt dans d'autres : ces piſtils ſont autant d'embryons ou d'œufs. Chaque fleur a trente-deux étamines, qu'on ne peut diſtinguer qu'avec la loupe, & mieux encore avec le microſcope. On trouve dans le Mémoire dont nous venons de parler, l'extrait des expériences très-curieuſes ſur cette plante baignée dans l'eau, &c.

M. *de Juſſieu* place la pillulaire dans la claſſe des fougeres, par ſa maniere de végéter, de croître ; par la figure des feuilles de fougeres qui, non developpées, préſentent auſſi une eſpece de croſſe ; par leur commune odeur & par leur ſaveur viſqueuſe mêlée d'aſtriction, &c.

Cette plante croît en Angleterre, dans les environs de Paris & dans les mares ou platieres de la forêt de Fontainebleau, &c. elle paroît vivace ; ſes jeunes branches qui ſubſiſtent d'une année à l'autre, ſervent à la renouveller pendant que les anciennes périſſent ; on peut l'élever dans des lieux où l'eau ne s'évapore

pas entiérement. M. *de Juſſieu* ſoupçonne que la pillulaire eſt atténuante, inciſive & apéritive, ainſi que les fougeres.

PILLULAIRE. Eſpece de *ſcarabée* nommé *fouille-merde*. Voyez à l'article ESCARBOT.

PILORIS. C'eſt une ſorte de rat muſqué naturel à la Martinique & aux autres Iles Antilles. Il eſt de la même forme que nos rats d'Europe, que l'on y trouve auſſi depuis que nos navires vont mouiller dans ces parages; mais il peſe quatre fois davantage, tant il eſt grand. Son ventre eſt blanc, ſon dos noir. Il ſent ſi fort le muſc, qu'il parfume tous les lieux par où il paſſe, & particuliérement l'endroit où il repaire. Il niche ſouvent dans les caves des maiſons; heureuſement il ne peuple pas tant que les rats communs. Les habitans de la Martinique, & ſur-tout les Negres qui mangent de ces animaux, ſont contraints, après les avoir écorchés, de les laiſſer expoſés à l'air une nuit entiere, & même d'en jeter le premier bouillon pour en ôter la trop grande odeur de muſc: on appelle leurs rognons deſſéchés *rognons de muſc*; ils ſont eſtimés prolifiques. *Voyez* RAT MUSQUÉ.

PILOSELLE ou OREILLE DE RAT, *piloſella repens officinarum*. Plante fort commune qui croit aux lieux arides, ſur les côteaux incultes & dans les terres ſablonneuſes: ſa racine eſt longue comme le doigt, menue & fibreuſe; elle pouſſe pluſieurs tiges grêles, ſarmenteuſes, velues, rampantes à terre & y prenant racines. Ses feuilles ſont oblongues, arrondies par le bout comme une oreille de rat, velues, vertes en deſſus, veineuſes, blanches & lanugineuſes en deſſous, d'un goût aſtringent; ſes fleurs qui paroiſſent en été, ſont à demi-fleuron, ſemblables à celles de l'*herbe à l'épervier*, mais plus petites & jaunes: elles ſont ſuivies par de petites ſemences noires, cunéiformes & garnies d'aigrettes. On dit qu'il ſe trouve ſur cette plante une eſpece de kermès ou cochenille bonne en teinture.

La piloſelle eſt très-amere: elle eſt aſtringente, vulnéraire & déterſive. On la trouve ſouvent mêlée dans les *faltrancès*: elle eſt très-propre pour arrêter le cours

de ventre, les hémorragies & les hernies; mais on la croit mortelle pour les moutons.

PILOTE DU REQUIN. On donne ce nom à un poiſſon que l'on peut regarder comme une eſpece de *ſucet*. Voyez à l'article REMORE.

PIMALOT. Le bec large de cet oiſeau pourroit faire douter qu'il appartînt au genre de l'étourneau; mais s'il étoit vrai, comme le dit *Fernandez*, qu'il eût la nature & les mœurs des autres étourneaux, on ne pourroit s'empêcher de le regarder comme une eſpece analogue, d'autant qu'il ſe tient ordinairement ſur les côtes de la mer du Sud, apparemment parmi les plantes aquatiques, de même que notre étourneau d'Europe ſe plaît dans les roſeaux: le pimalot eſt un peu plus gros.

PIMAR, *picus maximus niger*. C'eſt le grand *pic noir*. Voyez à l'article PIC.

PIMART JAUNE. C'eſt le *loriot*. Voyez ce mot.

PIMBERAH. C'eſt le monſtrueux ſerpent de l'île de Ceylan: il eſt de la groſſeur d'un homme & d'une longueur proportionnée; le bétail & les bêtes ſauvages ſont ſa proie ordinaire: il uſe d'adreſſe pour les prendre; il ſe tient caché dans les ſentiers par ou paſſe le daim, & le tue du coup d'une eſpece de cheville dont ſa queue eſt armée On prétend qu'il avale quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même. *Séba* dit que ce ſerpent a l'aſpect terrible, à cauſe de ſes deux gros yeux placés à fleur de tête; ſes deux mâchoires ſont garnies de dents taillées en ſcie; ſa gueule a une bordure en forme de coquille; ſon front eſt revêtu de fortes écailles cendrées, griſes, décorées de grandes & belles taches, & ſillonnées en travers de raies diſpoſées en croix; les écailles du deſſus du dos ſont rouſſâtres, ombrées de grandes & magnifiques taches brunâtres obſcures, de figure inégale, mais rangées avec ſymétrie depuis la tête juſqu'au bout de la queue, qui eſt déliée. Cette belle bigarrure eſt traverſée par des taches noires & triangulaires. *Theſ. II*, *T.* 91, *n.* 1.

PIMENT. Nom ſous lequel on diſtingue pluſieurs eſpeces de plantes qui different encore par la nature

& la figure de leur fruit. Telles ſont, indépendamment du *piment violet*, du *piment doux*, du *piment-bouc*, du *piment-chien*, du *piment crotte de rat*, du *piment Indien jaune* & du *petit piment Indien*; telles ſont, dis-je, les eſpeces ſuivantes: *voyez auſſi à l'article* BOTRYS.

PIMENT DES ANGLOIS: *voyez* POIVRE DE LA JAMAÏQUE.

PIMENT D'EAU: *voyez au mot* PERSICAIRE.

PIMENT DE GUINÉE ou D'INDE, ou CORAIL DE JARDIN, *capſicum aut piniente*. Voyez POIVRE DE GUINÉE.

PIMENT DES MOUCHES A MIEL: *voyez au mot* MÉLISSE.

PIMENT ROYAL ou GALÉ: *voyez* MYRTE BATARD *à la ſuite du mot* MYRTE: *voyez auſſi* ARBRE DE CIRE.

PIMPLIM: *voyez* POIVRE LONG.

PIMPRENELLE D'AFRIQUE: *voyez à l'article* MELIANTE.

PIMPRENELLE BLANCHE: *voyez à l'article* BOUCAGE.

PIMPRENELLE COMMUNE ou BIPINELLE, *pimpinella vulgaris*. Cette plante croît naturellement ſur les montagnes & dans les prés: on la cultive auſſi dans les jardins potagers; ſa racine eſt longue, menue, diviſée en pluſieurs branches rougeâtres, entre leſquelles on dit qu'il ſe trouve, comme ſur la piloſelle, une ſorte de kermès ou cochenille ſylveſtre, dont on ſe ſert en teinture: *voyez* KERMÈS & COCHENILLE. Cette racine pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un pied & demi, rougeâtres, anguleuſes, rameuſes, très-garnies de feuilles arrondies, dentelées à leurs bords, rangées comme par paires le long d'une côte grêle, rougeâtre & velue; les ſommets des tiges deviennent chargés de petites fleurs purpurines en roſe à quatre quartiers, ayant en leur milieu une touffe d'étamines: ces fleurs ſont de deux ſortes, les unes ſtériles & les autres fertiles; celles-ci ont un piſtil. Il ſuccede aux fleurs fertiles des fruits à quatre angles, griſâtres, contenant quelques ſemences oblongues, de couleur rouſſâtre, d'une ſaveur aſtringente & aſſez agréable.

La pimprenelle fournit ſa graine en été : elle eſt très-vivace, & dure long-tems dans les jardins, s'y multipliant de ſemence.

Cette plante eſt fort en uſage dans les cuiſines, ſurtout pour les ſalades : on peut, à ſon défaut, employer la grande pimprenelle des prés, qui aime les terrains gras & un peu humides, & qui a beaucoup de rapport avec la petite eſpece : elle a le goût herbeux & un peu moins ſalé. C'eſt cette pimprenelle que les Anglois nomment *burnet* & dont la culture eſt ſi en faveur depuis quelques années. C'eſt une plante vivace qui donne une nourriture agréable & ſalutaire au bétail.

Les Botaniſtes ont donné le nom de PIMPRENELLE SANGUISORBE, *pimpinella ſanguiſorba*, *mihor*, *hirſuta & levis*, à notre pimprenelle ordinaire, comme étant ſinguliérement propre à étancher le ſang, tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur : cette plante, priſe en teinture, eſt bonne pour ceux qui ſont ſujets à la gravelle ; elle a, dit-on, des vertus ſurprenantes pour nétoyer les reins.

PIMPRENELLE SAXIFRAGE. *Voyez* BOUCAGE.

PIN, *pinus*. Les pins ſont des arbres réſineux, grands, droits & d'une utilité infinie. Dans certains pays il y a des forêts entieres de pins : le bois de ces arbres bien réſineux eſt d'une excellente durée ; on l'emploie en charpente, pour les bâtimens de mer, pour des pompes, & on en prépare un charbon bien recherché pour l'exploitation des mines. Les Canadiens font de grandes pirogues d'une ſeule piece, avec les troncs des gros pins qu'ils creuſent. Outre ces avantages, pluſieurs eſpeces de pins fourniſſent de la réſine ſeche & liquide, du goudron, du brai gras, &c. On fait auſſi avec la réſine jaune qu'on retire du pin, en la fondant ſur une meche, une eſpece de chandelle : ces chandelles répandent une lumiere foible & rouſſe ; elles ont d'ailleurs une odeur très-déſagréable, & elle ſont très-ſujettes à couler ; cependant les pauvres gens en font une grande conſommation ſur les ports de mer, parce qu'elles ſont à bon marché. Ces arbres ont donc d'une ſi grande utilité, que nous nous arrê-

terons à en faire connoître les eſpeces principales d'après M. *Duhamel*; & nous dirons un mot de la maniere d'en tirer les diverſes ſubſtances qui ſervent pour la marine.

En general les pins portent des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur differentes branches du même pied, ou, ſelon les eſpeces, au bout des mêmes branches.

Les fleurs mâles qui paroiſſent toujours aux extrémités des branches, ſont attachées à des filets ligneux qui partent d'un filet commun: elles ne ſont compoſées que d'étamines, & leur aſſemblage forme des bouquets de différentes formes & couleurs, ſuivant les eſpeces; dans les unes ces bouquets ſont d'un beau rouge; dans d'autres, blancs ou jaunâtres. Lorſque les étamines s'épanouiſſent, il en ſort quelquefois une ſi grande quantité de pouſſiere, que toute la plante & les corps voiſins en ſont couverts. Cette pouſſiere prolifique conſiſte en globules infiniment petits, comme ſoufres & opaques. Dans le tems de la fleuraiſon, qui arrive vers la mi-Mai, la pouſſiere des étamines eſt portée par les vents & les orages, ſur les campagnes même aſſez éloignées des montagnes qui ſont plantées de pins, de ſorte que le terrain paroit alors couvert d'une couche de pouſſiere de ſoufre. Ce qui a donné lieu à des erreurs populaires. Cette pouſſiere eſt appellée *ſoufre végétal*, comme celle du *lycopodium*, (voyez à l'article MOUSSE) & ne ſe mêle point avec l'eau. *Voyez* ce qui en eſt dit auſſi à l'article PLUIE DE SOUFRE.

Les fleurs femelles du pin paroiſſent indifféremment à côté des fleurs mâles, ou à d'autres endroits du même arbre, mais toujours vers l'extrémité des jeunes branches: elles ont la forme de petites têtes preſque ſphériques, raſſemblées pluſieurs à côté l'une de l'autre; & elles ſont d'une très-belle couleur dans pluſieurs eſpeces. Ces fleurs ſont formées de pluſieurs écailles, ſous chacune deſquelles eſt un embryon ſurmonté d'un ſtylet: ces embryons deviennent chacun un noyau, quelquefois aſſez dur, quelquefois tendre, plus ou moins gros, ſuivant les eſpeces. On trouve dans ces noyaux une amande compoſée de pluſieurs

lobes : ce ſont ces amandes qu'on nomme *pignons doux ;* à meſure que ces amandes ſe forment, les petites têtes groſſiſſent & forment ce qu'on appelle *cônes* ou *pommes :* ces fruits ſont plus ou moins gros ; les uns ſont longs & terminés en pointe, les autres preſque ronds & obtus.

La forme des cônes, telle que nous venons de la décrire, paroîtroit propre à diſtinguer le genre des pins d'avec celui des ſapins : mais comme ces formes de cônes varient dans certaines eſpeces de pins, ainſi que la longueur des feuilles, qui cependant dans le plus grand nombre des pins ſont étroites & filamenteuſes, on les diſtinguera mieux des ſapins & des mélezes, par les caracteres ſuivans ; & on ne confondra pas ces trois genres qui ſont très-rapprochés les uns des autres. Dans toutes les eſpeces de ſapins, les feuilles n'ont point de gaine à leur attache, & elles ſont poſées une à une ſur une petite ſaillie ou conſole qui tient à la branche. Les feuilles de tous les pins qui s'étendent circulairement autour des branches, ſont garnies à leur baſe d'une gaine d'où il ſort tantôt deux, tantôt trois, quelquefois quatre, & jamais plus de cinq ou ſix feuilles : dans quelques eſpeces cette gaine tombe, & elle ne paroît plus, lorſque les feuilles ont acquis leur longueur. Dans les larix ou mélezes, on voit toujours plus de ſix feuilles qui ſont ſupportées par un mamelon aſſez gros, & garni de quelques écailles. Un caractere qui peut encore aider à diſtinguer les pins & les ſapins des mélezes, c'eſt que les fleurs des mélezes ſe montrent au bout des branches, au lieu que celles des pins & des ſapins ſont toujours placées vers les extrémités des jeunes branches. *Voyez* SAPIN & MÉLEZE.

Preſque tous les pins ſont de grands arbres ; ils étendent leurs branches de part & d'autre en forme de candelabre : ces branches ſont placées par étages autour d'une tige qui s'éleve perpendiculairement ; chaque étage en contient trois, quatre ou cinq. A meſure que cet arbre croît, les branches les plus baſſes ſechent, tombent & laiſſent à leur place des nœuds qui, dans le travail du bois, ſe ſéparent, enſorte que l'on diroit

que ce ſont des pieces rapportées. Les fruits reſtent au moins deux ans ſur les arbres, avant que d'avoir acquis leur maturité. Toutes ces eſpeces de pins gardent leurs feuilles pendant l'hiver; & leurs graines miſes en terre levent quelquefois dès la premiere année, d'autres fois elles ſont deux ou trois ans à lever.

L'eſpece de pin cultivé, nommé auſſi *pin-pignier* ou *franc-pin*, eſt un arbre très-touffu, dont les feuilles ſont longues de cinq à ſix pouces, épaiſſes, raſſemblées deux à deux dans une gaine commune; les fleurs mâles forment de gros bouquets rouges, car les cônes ou pommes de ces pins ont quelquefois juſqu'à quatre pouces & demi de longueur, ſur quatre pouces de diametre: ils ſont preſque ronds. Les pignons (amandes de pins) contenus dans ces fruits, ſont gros, fort durs; ils renferment des amandes bonnes à manger, ſoit crues, ſoit en dragées ou en pralines. On dit qu'ils ſoulagent ceux qui ſont épuiſés par la fréquence de l'acte vénérien: ils augmentent le lait & la liqueur ſéminale. On en fait des émulſions qui conviennent aux phthiſiques & aux perſonnes attaquées de toux invétérée; elles facilitent l'expectoration, calment la toux, détergent & guériſſent les ulceres commençans des glandes bronchiales; enfin, on en retire par expreſſion une huile qui eſt auſſi douce que celle de noiſettes; mais ces amandes ſont ſujettes à ſe rancir & à jaunir en vieilliſſant, alors elles ſont pernicieuſes. Dans pluſieurs pays lorſqu'elles ſont récentes, on en ſert au deſſert. Pour les retirer des cônes, il faut quelquefois expoſer ces fruits dans un four chaud, alors les écailles s'ouvrent, & les noyaux s'en détachent facilement. Les cônes ou pommes de pins ſont réputés ſalutaires contre les rhumatiſmes & contre le ſcorbut, de même que contre la gravelle & les affections des reins & de la veſſie cauſées par les glaires qui empêchent le paſſage libre des urines. On en fait une décoction dans le petit lait. Le bois de cette eſpece de pin eſt aſſez blanc, mais médiocrement réſineux. On cultive cet arbre dans pluſieurs Provinces méridionales de l'Europe, pour en recueillir les fruits; il eſt très-propre à être mis dans les boſquets d'hiver,

à cauſe de l'agrément de ſon feuillage qui eſt d'un beau vert. On voit d'aſſez beaux arbres de cette eſpece dans le jardin du Roi à Paris ; où ils ont réſiſté à d'aſſez grands hivers.

L'eſpece de pin que l'on nomme *pin maritime*, a auſſi les feuilles d'un beau vert : il donne des pignons moins gros que ceux du pin cultivé. Il eſt commun preſque par-tout le Royaume ; ſon bois eſt employé comme celui du précédent, à faire des corps de pompes, des planches, &c. il donne auſſi un peu de reſine. Le petit pin maritime differe de l'autre en ce que ſes fruits ſont moins gros, ſes feuilles plus petites & plus courtes : il eſt employé au même uſage. Il y a une eſpece de petit pin maritime, que l'on nomme ſimplement *pin* dans le Briançonnois, & qui eſt très-reſineux.

Le PIN DE GENEVE ou D'ÉCOSSE, ou PIN SAUVAGE, *pinus ſylveſtris aut pinaſter*, a les feuilles très-courtes & menues : elles ſortent deux à deux d'une gaine commune ; les fleurs mâles ſont blanchâtres, les cônes ſont petits, preſque pointus ; ils viennent raſſemblés par bouquets de deux, de trois ou de quatre, placés autour des branches ; les amandes en ſont petites. Ces arbres ſont vivaces, robuſtes & agreſtes à l'excès, s'élevent très-haut ; leur bois eſt très-réſineux. A en juger par les fruits qui me ſont venus de Riga, dit M. *Duhamel*, c'eſt avec cette eſpece de pin qu'on fait les grandes mâtures que nous tirons de ce pays ; & il paroît que cet arbre croît indifféremment dans la zone glaciale, dans la zone torride & dans la zone tempérée. Il eſt dans toute ſa force entre ſoixante & quatre-vingts ans.

Le bois de l'eſpece ou variété nommée TORCHEPIN ou PIN-SUFFIS, ou PIN DE MONTAGNE du Briançonnois, *pinus mugo*, eſt ſi réſineux qu'il en eſt tranſparent. Les Payſans ſe ſervent de ce bois pour faire des torches qui brûlent très-bien. Le *Pin de Haguenau* a les cônes un peu plus longs, plus menus & plus pointus.

Le PIN A TROIS FEUILLES ou ÉPINEUX DU CANADA, a le bois pliant, fort réſineux, d'un grain très-fin : on le croît plus peſant que celui de Riga ; il a peu d'aubier, & il croît très-haut. Il y a encore plu-

ſieurs autres eſpeces de pins, tels que le pin-cipre, le pin-gris, le pin-blanc & le pin-rouge. L'eſpece de picea à fruit droit & non pendant, que les Provençaux appellent *ſerento*, eſt préférée à tout autre pour faire les corps de violon & des autres inſtrumens à cordes. Voyez le *Dictionnaire des Arts & Métiers*. Il y a auſſi pluſieurs eſpeces de pins ſauvages connues des Amateurs. Indépendamment des *pins-rouges & cornus* du Canada, le pin de Virginie a les cônes hériſſés ou épineux, on l'appelle le *pin de Gerſey*. Le *pin de marais* qui ne vient que dans les lieux humides. Le *pin-blanc* ou le *pin du Lord Weymouth*; le *pinaſtre* ou *alviés* du Briançonnois, c'eſt le *cimbre* des Botaniſtes. Le *pin à cinq feuilles* eſt, dit M. *Haller*, l'*arole* des Alpes, dont le fruit eſt de bon goût, & ſert même d'aliment médicinal dans les étiſies. Le cedre prétendu de Sibérie eſt, ſelon le même Obſervateur, la même plante, au moins il en approche beaucoup. Ses fruits paſſent pour un aliment très-agréable. Les feuilles de ce pin, *pinus foliis quinis levibus*, appellé *ſammets* en Sibérie, ont été employées avec ſuccès ſur un vaiſſeau pour guérir le ſcorbut. *Gmelin*.

Il eſt d'expérience que la ſouche d'un pin qu'on a abattu, ne repouſſe point de nouveaux jets, comme font beaucoup d'autres arbres; mais dans les forêts de pins, les ſemences qui tombent des vieux arbres, les renouvellent naturellement. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe ſemer des bois de pins, & on en ſeme effectivement aux environs de Bordeaux, pour avoir des futaies dont on puiſſe recueillir de la réſine & du goudron, ou plus ordinairement pour ſe procurer des taillis qui donnent des échalas dont on fait grande conſommation dans les vignobles du Bordelois.

Il y a peu d'arbres qui ſoient moins délicats ſur la nature du terrain que les pins. On voit de très-beaux pins dans des ſables fort arides, ſur des montagnes ſeches, où la roche ſe montre de toutes parts. Il faut cependant avouer qu'ils viennent mieux dans les terres légeres, ſubſtantielles, & qui ont beaucoup de fond. Lorſqu'on prend ſoin de la culture des pins, on ne doit leur couper les branches que d'année en année,

en les dégarniſſant par le bas; car ces arbres profitent d'autant mieux qu'ils ont plus de branches à nourrir, & ils ne repouſſent jamais de nouvelles branches qui puiſſent remplacer celles qu'on a coupées. Les ſemences de pins croiſſent au mieux ſemées dans des brouſſailles, prennent à la fin le deſſus, & étouffent les autres arbriſſeaux; mais ces graines ne paroiſſent quelquefois qu'au bout de trois ou quatre ans.

Maniere de retirer le ſuc réſineux du Pin, & d'en faire diverſes préparations utiles pour la Marine & pour les Arts.

Toutes les eſpeces de pins, & même tous les pins de la même eſpece ne donnent pas une égale quantité de ſuc réſineux. Il eſt d'expérience que certains pins donnent pendant un été trois pintes de ce ſuc, tandis que d'autres n'en fourniſſent pas un demi-ſetier. On ſait que cette différence ne dépend point de la groſſeur ni de l'âge de ces arbres, ni même de la nature du terrain; mais on a remarqué que les pins qui ont l'aubier fort épais, & ceux qui ſont les plus échauffés par le ſoleil en fourniſſent davantage. Les eſpeces d'arbres dont on retire ce ſuc réſineux, ſont le *pin-cipre*, le *pin-gris*, le *pin-blanc*, & le *pin-rouge*.

Pour retirer la réſine des pins en grande quantité, on choiſit les arbres qui ont quatre à cinq pieds de circonférence: on fait à leur pied un trou en terre de huit à neuf pouces de profondeur, pour recevoir la réſine. Dans certains endroits on fait un trou dans l'arbre même, pour y mettre une auge qui reçoit la réſine: elle en eſt plus pure, il eſt vrai; mais de cette maniere on altere l'arbre. Vers la fin de Mai on commence à enlever la groſſe écorce des pins juſqu'au liber, de la largeur d'environ ſix pouces en carré: cette écorce ne donne point de réſine, & elle empêcheroit même la réſine de couler: on fait enſuite une entaille aux arbres. La premiere fois l'entaille ſe fait au pied de l'arbre, & on lui donne trois pouces en carré ſur un pouce de profondeur. Le ſuc réſineux commence alors à ſuinter en gouttes très-tranſparentes qui ſortent du

corps ligneux & d'entre le bois & l'écorce. Ce ſuc deſcend des branches vers les racines, & il ne découle jamais du bas de la plaie. Plus il fait chaud, plus le ſuc coule avec abondance; il ceſſe entiérement de couler, quand au mois de Septembre les fraîcheurs ſe font ſentir. On a ſoin de rafraîchir les entailles tous les quatre ou cinq jours, afin de faciliter l'écoulement du ſuc. La plaie qui, au commencement n'avoit que trois ou quatre pouces de diametre, ſe trouve au commencement de Septembre d'un pied & demi de largeur ſur deux à trois pouces de profondeur.

L'année ſuivante, on fait au même pin une entaille au-deſſus de celle-ci, & les arbres ainſi entaillés, le ſont quelquefois de la hauteur de douze ou quinze pieds. Dans de certains pays on fait les entailles à côté, & on entaille ainſi de ſuite l'arbre dans toute ſa rondeur. Au bout de quelques années, on refait des entailles ſur les plaies qui ont été cicatriſées.

Quoiqu'on faſſe les entailles aſſez indifféremment de quelque côté que ce ſoit, comme c'eſt la chaleur qui fait couler la réſine, il ſemble qu'il y auroit plus d'avantage de choiſir le côté du Midi pour faire les entailles. La réſine des pins à cinq feuilles, eſt plus coulante que celles des pins à deux & à trois feuilles; il ſemble d'ailleurs que ces arbres tiennent le milieu entre les pins & les mélezes. Lorſque ces arbres ſont remplis de réſine, on les nomme *torche*, & *tæda* en latin. La trop grande abondance de réſine eſt une maladie propre & particuliere au pin ſauvage.

Le ſuc réſineux qui découle, eſt une eſpece de térébenthine, moins fine à la vérité, moins tranſparente, moins coulante que celle qu'on retire du ſapin & du méleze; elle eſt auſſi plus âcre & d'une odeur plus déſagréable: cependant on l'emploie avec ſuccès dans quelques emplâtres, & ſes vertus different peu de celles des térébenthines du ſapin & du méleze. Quand on a ſuffiſamment ramaſſé de ce ſuc réſineux, on lui donne une cuiſſon qui le convertit en brai ſec ou en réſine. On pourroit auſſi diſtiller cette térébenthine avec de l'eau, pour en tirer l'huile eſſentielle, qu'on connoît en Provence ſous le nom d'*eſprit de raze*; mais elle

eſt bien inférieure à celle qu'on tire de la térébenthine du ſapin.

Lorſque cette ſubſtance réſineuſe eſt bien fondue, on la paſſe ſur un grillage recouvert de paille, afin de la purifier de toute ordure : nous verrons ci-après l'uſage qu'on fait de cette paille. Lorſque cette matiere eſt figée, elle eſt brune & caſſante ; c'eſt ce que l'on nomme le *brai ſec*, dont on fait pluſieurs ſortes de maſtics, qu'on emploie pour les carenes des vaiſſeaux, & qui peut auſſi ſervir à faire du brai gras.

Quand on mêle avec de l'eau cette ſubſtance réſineuſe cuite, & qu'on l'agite fortement, de brune qu'elle étoit, elle devient d'un beau jaune, & on la nomme alors dans les Ports de mer, *réſine*. Cette réſine fondue avec de l'huile, ſert à faire une ſorte de vernis, dont on enduit les mâts & le haut des vaiſſeaux.

Les Sauvages du Canada ſont auſſi uſage de la réſine des pins, pour calfater leurs canots d'écorce ; leur préparation, eſt bien ſimple, & cendant ſuffiſante pour rendre leurs canots étanchés. Ils ramaſſent la réſine qui découle des arbres dont l'écorce a été entamée par les griffes des ours ; ils la font fondre dans de l'eau, prennent la plus pure qui ſurnage, la pétriſſent & la mâchent par morceaux ; ils appliquent cette réſine graſſe ſur les coutures de leurs canots, enſuite ils l'étendent avec un tiſon allumé.

Il n'y a point de Province dans le Royaume, qui fourniſſe autant de différentes eſpeces de réſine de pin, que la Province de Guienne ; cet arbre y croît dans les landes arides & ſablonneuſes, qui s'étendent depuis Bayonne juſques dans le pays de Médoc ; & d'autre part, depuis le bord de la mer juſqu'au rivage de la Garonne. L'eſpece de pin de ces lieux, eſt le grand & le petit pin maritime. Le ſuc réſineux qui découle depuis le mois de Mai & le mois de Septembre dans des auges, & qui par conſéquent eſt très-pur, ſe nomme *galipot ;* celui qui en coulant ſe ſeche bruſquement, & ſe fige le long des plaies de l'arbre, ſe nomme *barras*. On mêle le barras avec le galipot, pour faire du brai ſec ou de la réſine. Nous avons dit plus haut, la maniere dont ſe préparent ces ſubſtances. On vend

quelquefois ce mélange de galipot & de baras, lorſqu'il n'eſt pas cuit, ſous le nom de *poix graſſe*; mais la véritable poix graſſe ou poix de Bourgogne, ſe tire du *picea*, & eſt compoſée de reſine blanche, fondue avec de la térebenthine & de l'huile de térébenthine.

Outre ces inciſions il ſort encore naturellement de l'écorce des vieux pins, & qui ſont prêts à mourir, des gouttes de réſine qui ſe deſſechent & forment des grains que l'on emploie quelquefois au lieu d'encens dans les Egliſes de campagne; c'eſt ce qu'on appelle *encens madré* ou *encens de Village*. On ſoupçonne qu'il y a des perſonnes qui en mêlent avec l'encens du Levant, & qui emploient auſſi le galipot avec la cire.

Un pin bien ménagé & de bon âge fournit de la réſine pendant quinze ou vingt ans, & il en peut donner douze à quatorze livres par an. En Provence on donne au ſuc réſmeux qui découle par inciſion au pied des pins, le nom de *perinne-vierge*; & la plus claire & la plus tranſparente que l'on fait découler dans un autre trou, ſéparé du premier par un grillage, ſe nomme *bijon*. La perinne-vierge lorſqu'elle eſt cuite, eſt le brai ſec, qu'on nomme *raſe* en Provence. L'huile eſſentielle retirée par la diſtillation, ſe nomme *eau de raſe*, & eſt d'uſage pour mêler dans les peintures communes, afin de les rendre plus coulantes: ce qui reſte dans le fond du vaiſſeau eſt une colophone, ou arcanſon, ou brai ſec.

Préparation du Goudron, du Brai gras, du Noir de fumée, & de la Poix navale ou noire.

On retire auſſi des pins le goudron qui eſt une ſubſtance noire aſſez liquide qu'on peut regarder comme un mélange du ſuc propre, diſſous avec la ſeve de cet arbre, & qui eſt noirci par les fuliginoſités, leſquelles en circulant dans le fourneau ſe mêlent avec la liqueur qui coule du bois.

Cette matiere ſe retire en réduiſant le bois des pins en charbon, dans des fourneaux conſtruits exprès: la chaleur du feu fait fondre la réſine qui en ſe mêlant avec la ſeve du bois, coule au fond du fourneau. Il ſuit

de là que le goudron ſe trouve fort réſineux, quand on charge les fourneaux avec des morceaux de pins très-gras, & qu'il eſt très-fluide ou peu réſineux quand on charge les fourneaux avec du pin maigre : on n'obtient de cette derniere eſpece de bois qu'une ſeve peu chargée de réſine, & qui n'eſt pas eſtimée.

Les pins blancs ſont ceux qui fourniſſent le plus de réſine quand on leur fait des entailles, & les pins rouges fourniſſent le meilleur goudron ; cependant il y a lieu de penſer que ce ne ſont point deux eſpeces d'arbres différens, & que cette variété de couleur rouge ne dépend que de l'âge, de la nature du terrain, & du plus ou moins de réſine que les arbres peuvent contenir.

On retire encore du goudron des copeaux que l'on a fait en entaillant les pins, de la paille qui a ſervi à filtrer le brai ſec, des feuilles, des morceaux de bois, des mottes de terres qui ſont imbues de réſine ; on emploie auſſi les racines-ſouches des pins abattus ; enfin toutes les parties de l'arbre qui ſont réſineuſes, ſont propres à faire du goudron.

On compoſe une eſpece de poix noire ſolide, avec le brai ſec & la poix noire liquide, qui eſt le goudron ; & avec cette poix noire artificielle, avec le brai ſec & le ſuif de bœuf, on en prépare la poix navale dont on a coutume d'enduire les vaiſſeaux avant de les lancer à l'eau ; mais lorſque ce mélange de différentes poix a reſté long-temps ſur les vaiſſeaux qui navigent, il s'enleve par écailles, c'eſt ce que l'on appelle alors *zopiſſa* & *apochyma*.

En faiſant le goudron on peut ſe propoſer deux objets, l'un de retirer la ſubſtance réſineuſe ; l'autre de faire du goudron. Dans le premier cas on met dans le fourneau toutes les parties du tronc & des branches ; & dans le ſecond on ne choiſit que le cœur de l'arbre qui eſt rouge, les nœuds & toutes les veines réſineuſes ; par ce moyen le goudron eſt beaucoup plus gras. On retire alors un bon goudron, à-peu-près le quart du poids que l'on a mis en bois ; & pendant que le bois ſe réduit peu-à-peu en charbon, le goudron coule

par des gouttieres dans les réſervoirs pratiqués pour le recevoir.

On entonne le goudron liquide dans des barils, pour pouvoir le tranſporter dans les ports de mer, où il s'en fait une grande conſommation pour enduire les cordages qui ſont expoſés à l'eau, auſſi bien que les bois qu'on en revêt en place de peinture. On donne auſſi au goudron le nom de *tarc*, de *brai liquide*, & de *poix noire liquide*. Les peuples qui tirent le plus d'avantage du commerce de la poix, ſont les Oſtrobothniens en Suede. Le goudron eſt déterſif, réſolutif & deſſicatif. On s'en ſert pour la guériſon des plaies des chevaux, & contre la gale des moutons. On ſait combien les Anglois ont preconiſé l'uſage & les grandes propriétés de l'eau de goudron, qu'ils prétendent être ſalutaire pour la guériſon de pluſieurs maux invétérés, & en particulier pour les ulceres du poumon, & pour les incommodités auxquelles ſont ſujets les Gens de Mer; mais ce remede déſagréable a preſque perdu tout ſon crédit. Au reſte, *voyez* l'Ouvrage ſur le goudron du célebre Docteur *George Berkley*, Evêque de Cloyne. On attribue à la poix navale les mêmes vertus qu'au goudron. La poix noire liquide étant repoſée aſſez long-tems, il nage au deſſus une liqueur noire, fluide, huileuſe, que l'on appelle *huile de poix* & *huile commune de cade*.

Les mêmes Ouvriers qui retirent le goudron du pin, en retirent encore, par une autre opération qui eſt peu différente de la précédente, une autre matiere qu'on nomme *brai gras*. Au mélange de copeaux reſineux ils ajoutent dans leurs fourneaux de la colophone ou du brai ſec, ou de la poix ſeche. Il importe peu que ces ſubſtances viennent du méleze, du pin ou de l'épicia; on emploie par préférence toutes ces matieres quand elles ſont chargées de feuilles, ou d'autres ſaletés, & on y mêle des lits de bois vert & reſineux. La réſine fond, elle ſe mêle avec la ſeve réſineuſe du bois, tout ſe réunit au bas du fourneau où le brai doit prendre un certain degré de cuiſſon; c'eſt l'habileté de l'Ouvrier de ſavoir connoître au juſte le tems où il faut le laiſſer couler; alors on en retire une plus grande

quantité

quantité de brai gras. Mais ce brai eſt moins gras que celui dont nous avons parlé plus haut, & dans la compoſition duquel il entre du ſuif de bœuf.

On met ce brai gras dans des barils, & on le tranſporte dans les Ports de mer où on l'emploie à carener & enduire preſque tout le corps des vaiſſeaux. On retire alors du fourneau le charbon qui y eſt reſté, & qui eſt très-eſtimé pour l'exploïtation des mines; on y ramaſſe encore du noir de fumée. On prépare auſſi de ce noir de fumée à Paris: pour cet effet on met dans une marmite de fer des morceaux de rebut de toutes les eſpeces de réſine: on y met le feu, & enſuite on ramaſſe la ſuie qui s'eſt attachée aux parois de la chambre, qui doit être tapiſſée de peau de mouton; cette ſuie eſt le noir de fumée, ou le noir à noircir dont on fait uſage en peinture, en imprimerie, &c. Celui qui eſt fait avec de groſſes huiles & graiſſes brûlées, eſt fort inférieur au précédent.

Il eſt bon de faire remarquer avec M. *Duhamel*, qu'on ne peut guere planter de forêt qui ſoit plus avantageuſe aux propriétaires, que celles de pin. 1°. Cet arbre peut s'élever dans les ſables où rien ne peut croître, & où l'on ne peut élever que de mauvaiſes bruyeres. 2°. Le pin croît fort vite; dès la deuxieme année on en peut faire des échalas pour les vignes; & quand il eſt à l'âge de quinze ou dix-huit ans, on peut l'abattre pour brûler: en prenant la précaution de l'écorcer & de le laiſſer ſécher deux ans, il n'a preſque plus de mauvaiſe odeur; ſon écorce pilée fournit, à ce que l'on aſſure, un bon tan. A l'âge de vingt-cinq ou trente ans, il commence à fournir de la réſine: on peut, après en avoir tiré un profit annuel pendant trente ans, abattre cet arbre pour en faire du bois de charpente, qui eſt d'un très-bon ſervice: enfin toutes les parties graſſes de cet arbre peuvent fournir du goudron & du charbon.

Les pins ſont dans toute leur force à ſoixante ou quatre-vingts ans, comme les chênes à cent cinquante ou deux cents. On peut donc conclure que les futaies de pins ſont bien plus avantageuſes aux propriétaires que celles de chênes, non ſeulement parce qu'on peut

les abattre deux fois contre celles de chêne une, mais encore parce que les futaies de pins produiſent un revenu annuel bien conſidérable. Il eſt ſuprenant, dit M. *Duhamel*, que les propriétaires de grandes plaines de ſable, qui ne produiſent que de mauvaiſes bruyeres, ne penſent pas à y planter des forêts de pins, qui n'exigent preſque aucune dépenſe : un pere de famille ne pourroit rien faire de plus avantageux pour ſes enfans. D'ailleurs on a remarqué que l'air imprégné des exhalaiſons balſamiques des pins eſt très-ſalutaire aux phthiſiques. L'aubier mou du pin cultivé fournit au printems en Suede un mets qu'on dit très-délicat.

PIN DU LIBAN. *Voyez* CEDRE.

PINCE, *chelifer aut chelipes*. Cet inſecte eſt ainſi nommé à cauſe de la forme de ſes antennes qui reſſemblent par leur extrémité aux pinces fourchues des crabes déſignées en latin ſous le nom de *chelæ*. La pince eſt aptere & a huit pattes, deux yeux : ſon corps eſt large & court ; ſa démarche & ſa maniere d'aller à reculons ou de côté lorſqu'on la touche ou qu'il s'agit d'éviter quelque objet qu'elle rencontre & qui lui fait ombrage, tout déſigne ſuffiſamment les caracteres de cet inſecte qui ſe trouve dans les lieux humides ſous les pierres, les portes des maiſons peu habitées, ſur les vieilles caiſſes & les pots à fleurs des jardins ; il vit de poux de bois. On en diſtingue deux eſpeces, l'une appellée *ſcorpion araignée*, voyez ce mot ; (c'eſt l'*acarus cancroïdes* de *Linnæus*) ; l'autre, plus petite ; eſt la *pince rouge* (c'eſt l'*acarus longicornis* du même Naturaliſte.) Leurs antennes ſont groſſes & articulées ou à nœuds arrondis. M. *Pallas* traite dans ſes Mélanges zoologiques de l'*acarus marinus* ou le *polygonope* : voyez ce mot.

PINCEAU MARIN. *penicillus marinus*. Les Naturaliſtes donnent ce nom à une eſpece de zoophyte, à cauſe de la reſſemblance groſſiere qu'il a par une de ſes extrémités avec le pinceau des Peintres ; c'eſt un tuyau dur, comme coriace, attaché aux rochers par une matiere molle, de ſorte qu'il peut être çà & là le jouet des vagues. Au dedans de ce tuyau il y a une ſubſtance charnue, brune-jaunâtre, qui ſe répand com-

me une peinture fort délayée: on trouve cet animal aux environs des rochers de S. Honorat de Lérins. *Geſner* (*de aquat. pag.* 818.) regarde le pinceau de mer comme un teſtacée, à cauſe de la dureté de ſon tuyau; mais nous ne le regarderions au plus, d'après celui que nous avons trouvé vers les parages de Cette en Languedoc, que comme un molluſque cartilagineux: peut-être que *Geſner* veut exprimer, ſous le nom de *pinceau marin* le tuyau de mer connu ſous le nom d'*arroſoir*, & alors c'eſt une coquille, c'eſt-à-dire, un teſtacée: *voyez au mot* VERS A TUYAU. M. *Bertrand*, *Diction. Oryctologiq.* dit avoir vu un pinceau foſſile.

PINÇON ou PINSON, *fringilla*. Nom donné a de petits oiſeaux de paſſage du genre du moineau, & dont on diſtingue beaucoup d'eſpeces; les marques caractériſtiques de cet oiſeau ſont d'avoir le bec conique & pointu, quatre doigts ſimples, dont trois devant & un derriere. Voici la notice des différentes ſortes de pinçons les plus connus.

1°. Le PINÇON SIMPLE, *fringilla vulgaris*. Selon M. *Linnæus*, il differe du pinçon de montagne par ſes taches pourprées; on diſtingue auſſi le mâle de ſa femelle par ſa poitrine rouge: cet oiſeau a le bec aigu, fort, de couleur de plomb, la tête griſâtre, tout le plumage ſupérieur d'un cendré vert, excepté le cou & la poitrine, qui eſt de couleur de rouille; les ailes ſont noires-bleuâtres, chargées d'une triple tache blanche.

Le pinçon, dit *Albin*, eſt un oiſeau qui fait ſon nid contre un arbre, & le conſtruit avec de la mouſſe verte, de menues brouſſailles & du crin de cheval: il pond ſix ou ſept œufs, & engendre deux ou trois fois chaque année; il eſt hardi; ſa nourriture conſiſte en grains. Le pinçon paroît changer de couleur, car le mâle a quelquefois la tête bleuâtre & le dos rougeâtre, avec un mélange verdâtre. Cet oiſeau chante beaucoup plus en hiver qu'en tout autre tems; ſon ramage eſt agréable & imite celui du roſſignol: il quitte les bois l'hiver pour venir dans les campagnes ſe nourrir de vers, de ſemences de raves, de chardons, &c. On le

prend à la paſſée durant tout le mois d'Octobre. Il pince ſi fortement les doigts avec ſon bec, qu'il en fait ſortir du ſang.

2°. Le PINÇON DE MONTAGNE ou DES ARDENNES, *fringilla montana aut monti-fringilla.* Il y a la grande & la petite eſpece. La premiere eſt un peu plus grande qu'une alouette; le ſommet de la tête eſt d'un brun entremêlé de jaune & de blanc; le dos eſt d'un jaune obſcur; la gorge, la poitrine & la naiſſance des ailes ſont d'un beau châtain clair; le ventre & les cuiſſes ſont de couleur blanche; les ailes ſont un mélange de noir, de jaune, de vert & de blanc; la queue eſt fourchue; les jambes, les pieds & les griffes ſont noirs; la griffe de derriere eſt la plus longue, de même que dans l'alouette.

Le *petit pinçon de montagne*, nommé par quelques-uns *paiſſe de bois* ou *moineau de bois*, a le bec en forme d'entonnoir: la couleur du plumage depuis la tête juſqu'au milieu du dos, reſſemble à celui de l'étourneau, qui eſt noirâtre; les bords des plumes ſont cendrés, rougeâtres; la gorge eſt orangée, & le ventre blanchâtre; les dards des plumes ſont en partie blanchâtres, tout le reſte eſt noirâtre & jaune; la queue eſt noire, mêlée de blanc & de rougeâtre.

Il y a auſſi le pinçon à ailes & queue noires, *fringilla ſylvatica;* le *pinçon brun*, le *pinçon blanc*, le *pinçon à collier*, le *pinçon huppé*, le *pinçon de neige* ou la *niverolle*, le *petit pinçon rouge*. Tous ces pinçons ſont d'Europe.

En général, la couleur du plumage de ces oiſeaux eſt peu conſtante. On voit encore dans les cabinets des Curieux d'oiſeaux, le *pinçon à huppe de couleur de feu;* il ſe trouve dans le Northland. Le *pinçon royal* eſt le gros bec de *Belon*, voyez GROS BEC: il vole en troupe, ſa voix n'eſt pas forte. Le *pinçon violet* a le ventre & les pieds gris: celui de *Bahama* a la tête, la gorge & le dos noirs avec une raie blanche au deſſus & au deſſous de l'œil, & une tache jaune ſous le bec; la poitrine & le ventre ſont orangés; le deſſus du cou & du croupion d'un rouge obſcur, les ailes & la queue grivelées. Le *pinçon tricolor* a la tête & le cou d'un bleu

d'azur, la poitrine & le ventre de couleur de feu, le dos & le deſſus des ailes verdâtres. *Albin* donne encore la deſcription du *grand & petit pinçons-pies de montagne*, leſquels ſe trouvent dans la province d'Eſſex & au nord d'Yorck-Shire. *Kolbe* dit qu'il ſe trouve autant d'eſpeces de pinçons au Cap de Bonne-Eſperance qu'en Europe, il donne même la deſcription d'un pinçon que nous n'avons pas dans notre pays ; en hiver ſes plumes ſont toutes cendrées, elles lui tombent en été, & il prend alors un nouveau plumage ; le cou & le dos ſont d'un beau ponceau, mais la tête, le ventre, les ailes & la queue ſont noirs ; ſon bec eſt court, large, pointu & jaune : il façonne ſon nid d'une maniere remarquable ; il ſe ſert de petits rejetons d'arbres ou de buiſſons qu'il entrelace fort artiſtement avec du coton : on y voit deux appartemens l'un ſur l'autre, & il n'y a qu'une ſeule entrée ; le mâle loge dans la chambre d'enhaut, & la femelle dans la chambre d'en bas. *Kolbe* dit qu'il n'y a point d'endroit au Cap où il y en ait plus qu'aux environs du banc des moules. La Virginie, la Jamaïque, la Caroline & la Chine offrent auſſi des pinçons d'une couleur très-agréable : on diſtingue le *pinçon à collier des Indes*, & le *pinçon friſé d'Angola* ; il eſt jaune & noir.

PINÇON DE MER, *plautus minimus procellarius*. Voyez PETREL.

PINÉ-ABSOU ou PENO-ABSOU. Arbre nommé ainſi par les Sauvages de l'Amérique. Son fruit, qui eſt de la groſſeur d'une orange, eſt le plus dangereux de tous les poiſons : il contient ſix ou dix noyaux qui ſont ſemblables à nos amandes, mais un peu plus larges : les Sauvages ſe ſervent de leur jus pour guérir les bleſſures. La huppe d'Inde ſe nourrit de ce fruit ſi redouté. L'écorce du piné-abſou eſt odorante ; ſes feuilles reſſemblent à celles du pourpier, mais elles ſont plus épaiſſes. Conſultez *Thevet*.

PINEAU. Eſpece de palmier de la Guiane ; il vient aſſez droit ; il a quatre pouces de diametre ; il ne porte ſes feuilles qu'au ſommet : ſon bois eſt roide & ſerré ; il ſe fend aiſément en quatre quand il eſt bien mûr & après avoir été tronçonné de la longueur néceſſaire

aux planches qu'on en veut tirer pour les planchers, on en fait auſſi des lattes. Mais ce qui doit lui donner un plus grand mérite aux yeux de l'habitant, c'eſt qu'étant coupé de la largeur des chemins qu'on veut rendre pratiquables, il remplit parfaitement cet objet. Toutes ſortes de pineaux ſont utiles; ceux qui viennent dans les marécages ſont les meilleurs pour les caſes, & les autres pour les chemins. *Maiſ. Ruſtiq. de Cayenne.*

PINGOUIN. Oiſeau ſingulier de l'Océan Méridional: *voyez* PENGUIN.

PINIPINICHI. Petit arbre des Indes aſſez ſemblable au pommier: il jette par les inciſions qu'on lui fait un ſuc laiteux & viſqueux, qui purge violemment par le ventre la bile & les ſéroſités, à la doſe de trois à quatre gouttes dans du vin. *Lémery* dit que ſi pendant l'opération on boit du bouillon ou quelque autre liqueur, ſon action eſt d'abord arrêtée: il faut s'abſtenir auſſi de dormir dans le tems qu'il agit.

M. *de Romé de l'Iſle* nous a aſſuré que ce que l'on dit ici du ſuc du *pinipinichi*, convient aſſez à celui d'un petit arbriſſeau des Indes, dont les branches molles, articulées & de la groſſeur d'une plume à écrire, pouſſent les unes ſur les autres ſans aucune feuille. Les Malabares le nomment *kali*; c'eſt une eſpece d'euphorbier dont le ſuc cauſtique eſt néanmoins employé avec ſuccès dans l'Inde Orientale pour la cure de la vérole. Le même Obſervateur dit que la découverte de ce remede a été faite depuis quelques années par un pauvre Indien de Pondichery, dont le corps tomboit en ſphacele; ce miſérable regardant ſon mal comme incurable & abandonné des Officiers de ſanté, réſolut de ſe procurer une prompte mort pour mettre fin à ſes douleurs; il mangea des branches de ce *kali*, croyant s'empoiſonner: mais il ne fit que ſe procurer une abondante évacuation par haut & par bas, après laquelle ſe ſentant au contraire ſoulagé, il en continua l'uſage ſalutaire pendant quinze jours, terme où il ſe trouva parfaitement guéri. Depuis cet événement ſingulier & notoire dans le pays, pluſieurs Chirurgiens François dans l'Inde emploient ce *kali* avec ſuccès dans ces for-

tes de maladies. M. *Carrere* entr'autres l'adminiſtre, dit-on, très-heureuſement.

PINNE-MARINE, ou NACRE DE PERLES DE PROVENCE, ou AIGRETTE, *pinna-marina*, eſt un coquillage bivalve, & le plus grand du genre des *moules triangulaires*. Voyez MOULE. On le trouve près des côtes de Provence & d'Italie, & dans les mers des Indes: il y a de ces coquilles qui ont juſqu'à deux pieds & demi de longueur; & elles ont dans l'endroit le plus large, environ le tiers de leur longueur. Chaque battant eſt aplati & arrondi par en haut, fort pointu, triangulaire par le bas, rude, aſſez inégal en dehors, liſſe en dedans & moins bombé que les autres moules. Ces moules ſont nacrées en dedans vers le haut, de couleur rouge orangée, ou gris de lin nué de pourpre dans le reſte.

Les *pinnes-marines* different moins des moules par la grandeur de leur coquille, que par la fineſſe & le nombre de certains fils bruns qui, en les attachant aux rochers, les retiennent dans une ſituation fixe, les mettent à l'abri du roulis des flots, ſur-tout dans le tems des tempêtes, & leur ſervent à attirer le limon. Ces fils, dont nous avons parlé au mot *biſſus*, ſont, dit *Rondelet*, par rapport à ceux des moules, ce qu'eſt le plus fin lin par rapport à l'étoupe. M. *de Réaumur* dit que ces fils ne ſont guere moins fins & moins beaux que les brins de ſoie filés par les vers; auſſi appelle-t-il les pinnes-marines, *vers à ſoie de mer*. On fait à Palerme, avec ces fils, des étoffes & divers autres beaux ouvrages: ces fils, appellés en Corſe *poil de nacre*, ſont tout l'objet de la pêche, & deviennent une ſoie propre à diverſes fabriques. Cette pêche ſe fait aux mois d'Avril & de Mai, à Meſſine, Palerme, Syracuſe, Smyrne & dans les parages de l'île Minorque. Il faut un nombre conſidérable de pinnes-marines pour fabriquer une paire de bas: rien auſſi n'égale la délicateſſe de ce fil, unique dans ſon genre; il eſt ſi fin qu'on peut ſans peine renfermer dans une tabatiere d'un médiocre volume une paire de bas qui en ſeroit fabriqué. En 1754 on préſenta au Pape Benoit XIV. de ces mêmes bas, qui malgré leur fineſſe extrême garantiſſoient la jambe du froid & du chaud. On voit à Tarente & à Palerme

quantité de manufactures occupées à mettre en œuvre les fils de ces teſtacées.

Les Pêcheurs diſent que pour retirer du fond de l'eau les *pinnes-marines*, ou *plumes*, ou *nacres*, il faut caſſer cette houppe de filets. On les pêche à Toulon à quinze, vingt & plus de trente pieds ſous l'eau, avec un inſtrument appellé *crampe :* c'eſt une eſpece de fourche de fer dont les fourchons ſont perpendiculaires au manche : ils ont chacun environ huit pieds de longueur, & laiſſent entr'eux une ouverture de ſix pouces dans l'endroit où ils ſont le plus écartés : la longueur du manche de la crampe eſt proportionnée à la profondeur où l'on veut chercher les *pinnes ;* on les ſaiſit, on les détache & on les enleve avec cet inſtrument. La houppe de ſoie part immédiatement du corps de l'animal : elle ſort de la coquille par le côté où elle s'entr'ouvre, environ à quatre ou cinq pouces du ſommet, ou de la pointe dans les grandes *pinnes*.

Nos mers ne nous fourniſſent point de coquillages à deux battans auſſi grands que la *pinne-marine*. Il a paru à M. *de Réaumur* (*Mém. de l'Acad. des Scienc.* 1711. *p.* 216 ; *&* 1717, *p.* 177 *& ſuiv.*) le plus propre de tous les coquillages pour éclaircir la formation des *perles*. Voyez *ce mot*. Il en produit beaucoup de différentes couleurs, griſâtres ou plombées, rouſſes ou jaunes, noirâtres & en forme de poire.

M. d'*Argenville* diſtingue trois ſortes de *pinnes*, 1°. celles de la grande eſpece, qui ſont rouges en dedans, & qui ont des perles nacrées & rougeâtres, ſemblables à la matiere de la coquille : il y a de ces coquillages qui peſent juſqu'à quinze livres. C'eſt l'*aſtura* des Vénitiens.

2°, Celles de la petite eſpece. Il y en a qui ſont minces, papyracées, de couleur de corne, un peu nuancées de fauve.

3° Celles qu'on appelle *perna* ou *jambon :* elles ſont garnies de pointes dans leurs cannelures ; & ce qui eſt fort ſingulier, c'eſt que les bords de leurs coquilles ſont plus épais du côté qu'elles s'ouvrent que vers la charniere : *voyez* JAMBON.

L'animal qui habite la pinne-marine ne ſe montre

que très-peu, parce que ſes deux battans ou valves ne s'ouvrent preſque pas; ſon ſommet eſt en bas; ſon extrémité la plus large eſt oppoſée; il eſt retenu dans ſa coquille par quatre muſcles vigoureux & placés aux extrémités des valves; la coquille n'a point de charniere, mais un ligament aplati & noirâtre, qui regne juſqu'à la moitié des battans.

Ce coquillage a pour ennemis les *polypes* à huit pattes de la Méditerranée; car dès qu'ils la voient béante, ils s'en approchent, & la dévorent, un ſeul ſuffit pour la détruire: heureuſement pour elle que le *pinnotere* à qui la pinne-marine donne l'hoſpitalité, l'avertit de l'approche de ſes ennemis: *voyez* PINNOTERE.

PINNITE, *pinnites*. On appelle ainſi des eſpeces de moules de mer connues ſous le nom de *pinnes-marines*, & que l'on trouve pétrifiées ou enſevelies dans l'intérieur de la terre. Nous en avons rencontré de grands fragmens dans les carrieres de craie de Moulignon, à deux lieues de Paris.

PINNOTERE, *pinno-phylax*, eſt une eſpece de petit cancre nud comme *Bernard l'Hermite*, mais pourvu de très-bons yeux: c'eſt le ſatellite de la *pinne-marine*; ils vivent & logent enſemble dans la même coquille qui appartient à la *pinne*: quand elle a beſoin de manger, elle ouvre ſes valves, & envoie ſon fidele pourvoyeur à la picorée; mais s'il apperçoit le poulpe, il revient précipitamment auprès de ſon hôteſſe aveugle & dont les autres ſens ne ſont pas fort exquis, pour l'avertir du danger; de ſorte qu'en refermant ſes valves, elle évite alors la fureur de ſon ennemi; il lui en coûteroit la vie: enfin quand il eſt chargé de butin, il fait un petit cri à l'endroit où elle s'ouvre; la porte s'ouvre, le locataire entre auſſi-tôt, & alors les deux amis partagent entr'eux le butin: ils font chambrée enſemble. Le ſavant M. *Haſſelquiſt* prétend avoir obſervé cette admirable induſtrie, lors de ſon voyage en Paleſtine.

PINNULAIRE, *pinnularia*. On appelle ainſi la nageoire ou l'aileron d'un poiſſon foſſile ou pétrifié.

PINSON : *voyez* PINÇON.

PINTADE ou PEINTADE, *meleagris*. Genre d'oiſeau ainſi nommé de ſon plumage qui paroît être peint de taches blanches & noires. Les œufs de la pintade reſſemblent à ſon plumage par leur couleur ; & comme cet oiſeau a tous les attributs & toutes les qualités des poules, crête, bec, plumage, ponte, couvée, ſoin de ſes petits, &c. on lui a donné le nom de poule, avec une épithete priſe du pays où elle naît, qui eſt l'Afrique : on l'appelle *poule d'Afrique*, de *Barbarie*, de *Tunis*, de *Numidie*, de *Guinée*, de *Mauritanie*, de *Pharaon*, d'*Egypte*, *perdrix des Terres-Neuves* ; on l'appelle *quetele* dans le Congo : cet oiſeau qui eſt auſſi déſigné ſous le nom de *méléagrides* dans quelques Auteurs, eſt extrêmement vif, inquiet & turbulent ; il court avec une viteſſe extraordinaire & ne vole pas fort haut ; cependant il ſe plaît à percher la nuit ſur les toits & les arbres. Son cri eſt aigu, perçant, déſagréable & preſque continuel : du reſte, la poule pintade eſt d'une humeur quereleuſe ; cet oiſeau veut dominer dans la baſſe-cour, même ſur les poules d'Inde ; il leur en impoſe par ſa pétulance ; la dureté de ſon bec, & l'agilité de ſes mouvemens la font redouter de toute la gent volatile ; ſa maniere de combattre eſt à peu près ſemblable à celle que *Salluſte* attribue aux Cavaliers Numides : " Leurs charges, dit-il, „ ſont bruſques & précipitées ; ſi on leur réſiſte, ils „ tournent le dos, & un inſtant après font volte-face : „ cette perpétuelle alternative harcelle extrêmement „ l'ennemi : " les pintades qui ſe ſentent du lieu de leur origine, ont conſervé le génie Numide. Les coqs-d'Inde glorieux de leur corpulence, s'avancent contr'elles avec fierté & gravités ; mais celles-ci les déſolent par leurs marches & contre-marches ; elles ont plutôt fait dix tours & donné vingt coups de bec que les coqs-d'Inde n'ont penſé à ſe mettre en défenſe.

Il y a beaucoup de variétés dans la race des pintades, ainſi qu'il le paroît par les différentes deſcriptions que divers Auteurs en ont données.

Les *pintades* ſont à-peu-près de la grandeur & de la figure de nos *poules domeſtiques* ; mais elles ont la

queue baiſſée comme la perdrix, & ſur le dos, une eſpece de boſſe formée par le repli des ailes : elles ont, comme les poules, deux appendices membraneuſes de couleur de chair, qui leur pendent aux deux côtés des joues : tout le plumage n'eſt que de deux couleurs, blanc & noir; les taches du plumage ſont preſque par-tout d'une forme ronde & réguliere, comme lenticulaire, excepté aux ailes, où elles ſont alongées, & comme par bandes; on voit cet oiſeau très-bien repréſenté & exactement décrit dans le *Recueil des Mém. de l'Acad. des Sciences. Tome III. Part. II.* ſes jambes ſont couvertes de petites plumes marquetées, couchées & comme collées ſur la peau; la tête eſt ſans plumes; la paupiere ſupérieure a de longs poils noirs, qui ſe relevent par en haut; au-deſſus de la tête, il y a une crête ou une ſorte de caſque qui tient de la nature d'une peau ſeche, ridée, d'un fauve brun & reſſemblant intérieurement à une chair deſſéchée, & endurcie comme du bois. La pintade a le bec un peu rougeâtre & ſemblable à celui de nos poules; la peau des paupieres eſt bleue chez les mâles, & rouge chez les femelles; ſon cou eſt court; les pieds ſont brunâtres; le tiers de la longueur des doigts eſt uni par une eſpece de membrane; le doigt de derriere eſt court, & les mâles n'ont point d'ergot au derriere du pied. Selon les experts en bonne chere, la pintade eſt comptée parmi les meilleurs gibiers : c'eſt un oiſeau des champs comme la perdrix, & il paroît dans nos climats chercher moins les lieux aquatiques que les faiſans mêmes : elle aime mieux pondre & couver dans les haies épaiſſes & les brouſſailles, que dans le poulailler : elles pondent beaucoup d'œufs, & les meres dans nos climats abandonnent ſouvent leurs petits : en font-elles autant dans leur pays natal ? non ſans doute; la Nature agit plutôt en mere qu'en marâtre. On trouve des *pintades marrones* en Amérique; les Génois les y porterent avec les premiers negres en 1508. Il y en a dans la Jamaïque, à poitrine blanche. Le coq pintade produit avec la poule domeſtique; mais c'eſt une eſpece de génération artificielle qui demande des précautions; la principale eſt de les élever enſemble de

jeuneſſe ; & les oiſeaux métis qui réſultent de ce mélange forment une race bâtarde.

PINTADE. On donne auſſi ce nom à une coquille bivalve du genre des huitres : ſa robe eſt verdâtre & un peu écailleuſe, ornée de bandes longitudinales, ou griſes, ou blanches partant du ſommet en forme de rayons ; d'une très-belle nacre en dedans, blanche, excepté vers la circonférence où elle eſt jaunâtre, & ſur les bords qui ſont d'un vert tirant ſur le noir. C'eſt la *mere perle ſtérile* de *Klein*. La coquille *mere de perles* paroît être une *pintade blanche :* elle eſt plus grande que la pintade ordinaire qui a une charniere denticulée, & qui ſe trouve aux grandes Indes & dans nos îles de l'Amérique. *V.* HUÎTRE & NACRE DE PERLES.

PINTADO. Cet oiſeau de mer eſt de la groſſeur d'un canard, il a les ailes fort longues ; il raſe la ſurface de l'eau en volant.

PIOCHET : *voyez* GRIMPEREAU.

PIONE : *voyez* PIVOINE.

PIPAL, eſt un crapaud de Surinam, beaucoup plus gros & plus vénimeux que ceux d'Europe ; chacun de ſes doigts reſſemble à une petite main : on le nomme au Bréſil *cururu ;* les Portugais l'appellent *capo*. C'eſt celui dont les petits prennent, dit-on, leur premier accroiſſement ſur le dos de l'animal. *Voyez l'article* CRAPAUD.

PIPERONE. Les Italiens donnent ce nom à la coquille appellée *cloniſſe :* voyez ce mot.

PIPIT, *ſylvia*. Sous ce nom on connoît trois ſortes de petits oiſeaux qui varient par la couleur : le premier eſt d'un gris cendré, & a la poitrine rougeâtre, ainſi que le deſſus de la queue ; le ſecond a la queue cendrée, & le troiſieme a le plumage d'un blanc jaunâtre. On nomme celui-ci *boævinus*, parce qu'il ſuit volontiers les bœufs ; & les deux autres *ſpipela :* tous ſont des eſpeces de *bouviers :* voyez *ce mot à l'article* GOBBE-MOUCHE. Le *pipit* d'Abyſſinie & d'Éthiopie articule auſſi-bien ſon nom que les nôtres ; mais il eſt un mauvais conducteur ; quand il y a une bête féroce, ou quelque gros ſerpent qui lui déplaît dans un endroit, il importune de ſon cri le Chaſſeur qui le ſuit quelquefois trop imprudemment, malgré la défenſe dont il eſt armé.

Il y a auſſi le *pipit vert* du Bréſil ; le *pipit bleu* de Cayenne & de Surinam.

PIQUE. Dans le Pérou on donne ce nom à l'inſecte, appellé dans le Bréſil *Ningas* ou *Tous : Voyez à l'art.* NINGAS.

PIQUE-BŒUF, *buphagus*. Oiſeau un peu plus gros que l'alouette huppée, dont le bec eſt un peu quadrangulaire, légérement arqué en deſſus, fort pointu, jaune à la racine, brun vers la pointe. Tout le plumage eſt d'un gris brun, excepté celui du ventre, qui eſt jaunâtre, nué de brun. Le *pique-bœuf* eſt nommé ainſi, parce qu'il ſuit les bœufs, perche ſur leur dos, & à coups de bec réiterés, il entame la peau pour ſe nourrir des nymphes de mouches qui ſe trouvent dépoſées ſous l'épiderme. On voit beaucoup de ces oiſeaux dans le Sénegal.

PIRAGUERA. C'eſt un poiſſon qui ſe trouve dans la mer de Sainte-Catherine : il a quatre à cinq pieds de long ; ſa chair, ſelon Frezier (*p.* 25.) eſt auſſi délicate que celle des carpes. Les Portugais nomment *meros* ceux qui ont les écailles rondes, *ſolemera* ceux qui les ont quarrées : ces écailles ſont plus grandes qu'un écu.

PIRAMBU. Poiſſon de la mer du Bréſil, dont le nom ſignifie *ronfleur :* il fait effectivement entendre une ſorte de ronflement ; il eſt long de quatre pieds ; au lieu de dents, ſa gueule eſt armée de deux pierres larges de cinq à ſix doigts, qui lui ſervent à briſer les coquillages dont il fait ſa nourriture ; les Sauvages portent de ces pierres en amulettes attachées au cou, pour ſe préſerver du venin ou poiſon.

PIRAQUIBA. *Voyez* REMORE.

PIRASSOUPI, eſt un animal quadrupede de l'Arabie : il eſt de la grandeur d'un mulet, & lui reſſemble aſſez par la tête ; ſon corps eſt auſſi velu que celui d'un ours ; ſa couleur eſt fauve ; il a les pieds fendus comme un cerf. Les Arabes, voiſins de la mer Rouge, ſe ſervent de ſa corne lorſqu'ils ſont bleſſés, ou quand ils ont été mordus par quelques bêtes venimeuſes : ils font pour cela tremper cette corne pendant ſix ou ſept jours dans l'eau, qu'ils boivent enſuite.

PIRATE DE MER. *Voyez* FOU.

PIRAVENE. C'eſt une eſpece de poiſſon volant de l'Amérique : il eſt gros comme une lamproie. *Thevet* dit qu'il ne ſe trouve guere qu'à quinze dégrés en-deçà & en-delà de la ligne ; ſon vol eſt preſque comme celui d'une perdrix. On en diſtingue deux eſpeces, le grand & le petit ; celui-ci vole mieux, & plus haut que le grand. Lorſqu'ils ſont pourſuivis, ils volent en compagnie, & en ſi grande quantité, ſur-tout pendant la nuit, qu'ils viennent heurter les voiles des vaiſſeaux. *Singularités de la France Antarct. p.* 136. Voyez POISSON VOLANT.

PIRAYA ou PIRANTHA. Poiſſon du Bréſil, qui a la forme de la dorade. On en diſtingue de trois eſpeces ; 1°. celui qui a un pied de long & ſix doigts de large ; l'ouverture de ſa bouche eſt parabolique ; il peut la fermer exactement : chaque mâchoire eſt garnie d'un rang de dents blanches, triangulaires & pointues. A quelque partie du corps de l'homme que ce poiſſon puiſſe toucher des dents, il en emporte la piece comme ſi c'étoit avec un raſoir. La nageoire de l'anus eſt munie d'une forte épine faite en forme de corne. Ce poiſſon, dont les écailles ſont de couleur de feu mêlé de bleu, ſe plait au fond de l'eau bourbeuſe dans les rivieres. La ſeconde eſpece eſt d'un jaune doré, & la troiſieme de couleur blanchâtre : ces deux derniers ſont plus petits que le premier.

PIROGUE. *Voyez* CANOT DES SAUVAGES.

PISANG. C'eſt le nom que l'on donne au Cap de Bonne-Eſpérance, aux figues qui viennent de l'île de Java : elles ſont exquiſes au goût, & de la plus grande beauté.

PISCINE. *Voyez* VIVIER.

PISOLITHES. *Voyez au mot* OOLITHES.

PISSASPHALTE, *piſſaſphaltus*. C'eſt ou un bitume mollaſſe naturel, noir & fort puant, dont nous parlerons à l'article *poix minérale*, ou un bitume artificiel que l'on fait ſur le champ, lequel eſt compoſé avec parties égales de *poix Juive* ou *aſphalte* & de *poix noire*. Voyez ces mots.

PISSENLIT. *Voyez* DENT DE LION.

PISSEUR. C'eſt le nom que l'on donne en Amérique au murex, parce qu'il jette promptement ſa liqueur qui eſt la *pourpre*. Voyez MUREX.

PISTACHE SAUVAGE. On donne ce nom au nez coupé : *voyez* FAUX-PISTACHIER. Le térébinthe eſt auſſi un piſtachier ſauvage. *Voyez à l'art* PISTACHIER.

PISTACHE DE TERRE, *manobi ſive mondubi*. Fruit d'une plante qui paroît être l'*ynchi* des Péruviens, le *mani* des Eſpagnols, & l'*araquidna* ou *arachidna* des Botaniſtes ; elle croît dans le Bréſil, à Surinam & au Pérou : elle eſt quelquefois rampante, & d'autres fois elle s'éleve à la hauteur d'un pied & demi ; la racine de cette plante eſt blanche, droite & longue de plus d'un pied : ſa tige quadrangulaire, d'un vert rouſsâtre & velue, produit avec ſtipules des pédicules qui ſoutiennent quatre feuilles arrondies, également velues, vertes en deſſus & blanchâtres en deſſous. Ses fleurs qui ſortent de l'aiſſelle des feuilles, ſont jaunes, légumineuſes & bordées de rouge ; dès qu'elles paroiſſent elles ſe courbent vers la terre juſqu'à ce qu'elles y touchent. Quand la fleur eſt paſſée le piſtil entre en terre, s'y enfonce, & y devient une gouſſe tuberculaire cendrée, ronde & tortue, groſſe comme le doigt, entrelacée de filets que la racine pouſſe ; cette gouſſe qui mûrit ſous terre, renferme deux ou trois graines arrondies, rougeâtres groſſes comme nos noiſettes & de même goût ; les habitans des îles Françoiſes de l'Amérique ; les ont appellées *piſtaches de terre* ; leur chair ou pulpe eſt blanche, d'un goût fade, & on la mange cuite au deſſert, mais elle eſt fort échauffante & provoque à l'amour. Ce fruit mangé crud fait quelquefois mal à la tête. Les Indiens du Pérou le font cuire avec du miel & en font des gâteaux d'un goût aſſez agréable. Les piſtaches de terre croiſſent auſſi aux Indes Orientales. *Voyez* les *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann.* 1723.

M. *Watſon* a lu tout récemment à la Société Royale de Londres, une obſervation ſur une huile de piſtaches de terre que M. *Brownrigg* lui a envoyée d'Odenton, pays ſitué au nord de la Caroline. Cette obſervation indique que le piſtachier de terre eſt fort cultivé dans les Colonies du Sud & dans nos îles de l'Amérique,

où on donne à ſes fruits le nom de *pois terreſtres*. Ils ſont originaires d'Afrique, & en ont été apportés par les Negres, qui les aiment beaucoup ; ils les mangent cruds & cuits, & les cultivent dans les portions de terres que les maitres leur abandonnent pour leur uſage. Cette plante eſt extrêmement multipliée dans nos établiſſemens du Nouveau Monde ; ſes productions dans les pays chauds ſont prodigieuſes, & ſa culture n'exige pas un terrain fertile. Les Colons recueillent une quantité conſidérable de fruits pour la nourriture des cochons & de la volaille : cet aliment les engraiſſe en peu de tems. L'huile qu'on retire par expreſſion de ces fruits eſt le dixieme de leur poids ; elle eſt auſſi bonne que celle d'amande ou d'olive, elle peut être ſervie ſur les tables & employée en Médecine ; elle ſe conſerve ſans rancir. Le marc qui reſte après l'expreſſion eſt encore une excellente nourriture pour les porcs.

PISTACHIER, *terebinthus Indica* ; eſt un arbre qui croit naturellement dans la Perſe, dans l'Arabie, dans la Syrie & dans les Indes : on le cultive auſſi dans l'île de Chio, dans l'Italie & dans les parties Méridionales de la France ; il eſt du même genre que l'arbre appellé en Provence *térébinthe*, lequel produit auſſi effectivement des piſtaches, qui ne ſont pas plus groſſes que des pois ; ainſi le térébinthe eſt le nom du *piſtachier ſauvage*, différent du *faux piſtachier*. Voyez ce mot. Nous allons commencer par le piſtachier ordinaire des Indes ou cultivé. Son tronc eſt épais, ſes branches fort étendues, couvertes d'une écorce cendrée, garnies de feuilles rangées ſur de longues côtes & diſpoſées par paires : elles reſſemblent aſſez aux feuilles du térébinthe ordinaire, mais elles ſont plus grandes. Entre les piſtachiers, il y en a qui portent des fleurs mâles, & d'autres des fleurs femelles ; les premieres ſont ramaſſées en une eſpece de chaton peu ſerré & en maniere de grappes ; chaque fleur eſt garnie d'une petite écaille ; ſes fleurs ſont ſans pétales : elles ont un calice propre, petit & partagé en cinq parties, & cinq étamines très-petites, qui portent chacune un long ſommet, droit, ovalaire & à quatre angles. Les fleurs femelles viennent pareillement

pareillement en grappes : elles n'ont point de pétales, leur calice eſt très-petit, partagé en trois parties, & ſoutient un gros embryon ovalaire chargé de trois ſtyles recourbés, dont les ſtigmates ſont un peu gros & velus ; l'embryon ſe change en une baie ovalaire qui a peu de ſuc, dans laquelle eſt contenue une amande liſſe & ovalaire, laquelle ſe nomme *piſtache*.

Tel eſt le fruit du piſtachier, c'eſt une petite noix de la groſſeur & de la figure d'une olive : elle a deux écorces ; l'extérieure eſt membraneuſe & d'un gris rouſſâtre ; l'intérieure eſt ligneuſe, compacte, dure, légere & blanche : l'amande qu'elles contiennent eſt d'un vert pâle, graſſe, huileuſe, aſſez agréable au goût & couverte d'une pellicule rouſſâtre : ce fruit eſt connu dans le commerce ſous le nom de *piſtache*. On s'en ſert pour fortifier l'eſtomac : elles nourriſſent beaucoup ; on a coutume de les mêler parmi les choſes que l'on ſert au deſſert, ſur-tout dans les crêmes ; les convaleſcens qui ſont maigres s'en trouvent très-bien : elles augmentent le lait & la ſemence, adouciſſent la toux & la douleur néphrétique. Les confiſeurs couvrent de ſucre les amandes de piſtaches, pour faire ce que l'on appelle *piſtaches en dragée :* on en fait auſſi une conſerve qui eſt excellente dans les dévoiemens, & des émulſions pour ces loochs dont la couleur eſt verdâtre. M. *Bourgeois* obſerve qu'on ne doit cependant pas faire un uſage long & continué des *piſtaches*, parce qu'elles échauffent conſidérablement : elles ſont ſur-tout nuiſibles aux jeunes gens, qui ont déja le plus ſouvent trop de chaleur naturelle.

Obſervations ſur le Piſtachier & ſur ſa culture.

M. Geoffroy, *Mat. Médic.* dit qu'on diſtingue le piſtachier mâle du femelle par ſes feuilles qui ſont plus petites, un peu plus longues, émouſſées & ſouvent partagées en trois lobes d'un vert foncé ; au lieu que dans le piſtachier femelle les feuilles ſont plus grandes, plus fermes, plus arrondies & partagées le plus ſouvent en cinq lobes.

Comme les piſtachiers mâles naiſſent ſouvent dans

des lieux éloignés des piſtachiers femelles, on rend ceux-ci féconds comme les palmiers : ce qui ſe fait ainſi dans la Sicile. Les Payſans cueillent les chatons des fleurs du piſtachier mâle, lorſqu'ils ſont ſur le point de s'ouvrir; ils les mettent dans un vaiſſeau environné de terre mouillée ; ils attachent ce vaiſſeau à une branche de piſtachier femelle, juſqu'à ce que ces fleurs ſoient ſeches, afin que la fine pouſſiere prolifique ſoit diſperſée par le moyen du vent ſur tout le piſtachier femelle, & qu'elle donne la fécondité aux fleurs femelles. D'autres cueillent les fleurs mâles & les renferment dans un petit ſac pour les faire ſécher, & ils en répandent la pouſſiere ſur les fleurs du piſtachier femelle à meſure qu'elles s'épanouiſſent. Il faut cueillir les fleurs mâles avant qu'elles s'ouvrent, de peur qu'elles ne jettent mal-à-propos leur pouſſiere féconde, & que les fruits du piſtachier femelle n'avortent par ce défaut de fécondation. Si les piſtachiers mâles & femelles ne ſont pas éloignés les uns des autres, le vent ſuffit pour procurer la fécondité à ceux-ci. M. *Couſſineri* dit cependant qu'il y a des eſpeces de piſtachiers hermaphrodites.

Lorſqu'on examine attentivement les piſtaches, on apperçoit preſque toujours auprès du gros fruit deux autres petits fruits avortés. Si cette circonſtance étoit reconnue générale, elle fourniroit, ſelon M. *Duhamel*, un moyen de diſtinguer les térébinthes des lentiſques; mais voici un autre caractere diſtinctif. Les feuilles du térébinthe ſont compoſées de folioles aſſez grandes qui ſont attachées deux à deux ſur une nervure terminée par une ſeule foliole ; au lieu que dans le lentiſque elles ne ſont point terminées ainſi par une foliole unique : les feuilles de ces deux arbres ſont poſées alternativement ſur les branches.

Quoique les térébinthes & les piſtachiers viennent de pays plus chauds que le nôtre, cependant en les mettant en terre dans ce pays-ci lorſqu'ils ſont un peu forts, ils réuſſiſſent très-bien; & même quand les individus mâles & femelles ſe trouvent plantés les uns près des autres, ces arbres y donnent du fruit. On peut élever ces arbres de ſemences : les piſtaches que l'on

achete chez les Epiciers levent très-bien quand elles ſont nouvellement arrivées.

Le *térébinthe* ou le *piſtachier ſauvage* eſt un arbre dont le bois eſt fort dur, tres-réſineux; il devient de la grandeur d'un orme, ſes feuilles tombent en hiver. On retire de ces arbres dans l'ile de Chio, tant des mâles que des femelles, une réſine qu'on nomme TÉRÉBENTHINE DE CHIO ou SCIO, *terebinthina Cypria*. Comme il croit de ces arbres mâles plus que des femelles, on les ente pour leur faire rapporter du fruit; ce fruit a la forme d'une grappe de raiſin, il eſt rougeâtre au commencement, & devient en mûriſſant d'un vert bleuâtre. Quand le fruit eſt en cet état, on le ſale pour le conſerver & en pouvoir manger plus long-tems.

On retire la réſine des térébinthes en faiſant des inciſions aux arbres forts, & qui ont quinze à dix-huit pouces de circonférence: on fait ces inciſions depuis le pied de ces arbres juſqu'aux branches. Cette opération a lieu vers la fin de Juillet, & la réſine découle juſqu'à la fin de Septembre, ſur des pierres plates qu'on a miſes au pied des arbres. Pour purifier cette réſine de toute ordure, on la fait couler au travers de petits paniers, en les expoſant à la chaleur du ſoleil. Les térébinthes ne croiſſent que dans une étendue de deux lieues environ dans la partie orientale de l'ile de Chio; ils ne croiſſent pas aux mêmes endroits que les lentiſques, dont on retire le maſtic.

Le produit des térébinthes eſt bien peu de choſe, relativement à la grandeur & à l'âge des arbres. Quatre de ces arbres âgés de ſoixante ans, ne rendent qu'environ deux livres neuf onces ſix gros de térébenthine. Le produit de chacun de ces gros arbres ſe trouve être de quinze ſous.

Il y auroit un moyen aſſuré d'augmenter le rapport des térébinthes; ce ſeroit d'enter le piſtachier ſur le térébinthe, qui n'en donne pas pour cela moins de réſine. Les piſtaches même deviennent plus belles, & ces arbres durent plus long-tems que les piſtachiers. Le térébinthe a l'avantage de croître dans les plus mauvais terrains, entre les rochers & les pierres,

comme le pin ; auſſi on ne manque pas en Provence de terrain convenable pour l'y tranſplanter.

Toute ſupputation faite, on peut juger à-peu-près que l'île de Chio ne peut produire tout au plus que deux milliers peſant de réſine. Cette térébenthine de l'île de Chio eſt envoyée à Veniſe, où elle eſt diſtribuée dans toute l'Europe ſous le nom de *térébenthine de Veniſe*, & c'eſt avec raiſon : car alors elle eſt ſi ſophiſtiquée, qu'il ne s'y trouve peut-être pas une vingtieme partie de celle de l'île de Chio. Lorſqu'elle n'eſt point mélangée, elle a une odeur douce de baume ; elle a une ſaveur moins âcre & une conſiſtance bien plus épaiſſe que les térébenthines ordinaires ; elle eſt molle, ſouvent friable : alors on la nomme *térébenthine de Chio*, & on la vend quatre ou cinq fois plus cher que la térébenthine fine : elle a une couleur de verre bleuâtre. *Voyez le mot* TÉRÉBENTHINE, *& ceux de* PIN *& de* SAPIN.

PISTIL : *voyez à l'article* PLANTE.

PITANGA-GUACU. C'eſt le *tyran* du Bréſil : *voyez* TYRAN.

PITAUT : *voyez au mot* PHOLADE.

PITE : *voyez les mots* ALOÈS *&* ANANAS.

PITO. Oiſeau de l'Amérique de la groſſeur d'un étourneau. Il a le plumage d'une alouette ; celui du ventre eſt un peu verdâtre. Le *pito-réal*, ainſi nommé par *Freſier* (p. 274), a coutume de creuſer les rochers avec ſon bec long & fort pour ſe nicher dedans & y faire ſa retraite : on dit que pour cela il a l'induſtrie de ſe ſervir d'une certaine herbe, à laquelle les Eſpagnols attribuent de merveilleuſes vertus pour percer le fer ainſi que tout ce qui eſt dur, & qu'ils nomment communément à cauſe de cet oiſeau, *yerva de pitos*, (herbe des pitos.)

PITUITAIRE : *voyez* STAPHIS-AIGRE.

PIVERT : *voyez* PIC-VERT.

PIVOINE : *voyez* BOUVREUIL.

PIVOINE ou PIONE, *pæonia*. Les Botaniſtes, & entr'autres M. *de Tournefort*, ont décrit vingt-deux eſpeces de plantes ſous ce nom : nous ne ferons ici mention que des deux ſuivantes, qui ſont improprement

déſignées l'une mâle & l'autre femelle, puiſqu'elles portent également des ſemences.

1°. La PIVOINE MALE, *pæonia folio nigricante ſplendido, quæ mas.* Ses racines ſont formées en navet: elles ſont groſſes comme le pouce, rougeâtres en dehors, blanches en dedans; elles pouſſent à la hauteur de deux ou trois pieds des tiges un peu rougeâtres, & diviſées en quelques rameaux: ſes feuilles ſont larges, compoſées de pluſieurs autres feuilles reſſemblantes à celles du noyer, mais plus larges & plus épaiſſes, vertes-brunes, luiſantes, couvertes en deſſous d'un certain duvet; elles ſont attachées à des queues rougeâtres: ſes fleurs qui paroiſſent à la fin d'Avril juſqu'au commencement de Juin, & qui tombent preſqu'auſſi-tôt, naiſſent aux ſommités des tiges, elles ſont amples, à pluſieurs feuilles diſpoſées en roſe, de couleur quelquefois purpurine, d'autres fois incarnate ou panachée, ſoutenue par un calice à cinq feuilles: à ces fleurs ſuccedent des fruits compoſés de pluſieurs cornets blancs, velus, reluiſans, recourbés en bas, leſquels s'ouvrent en mûriſſant & laiſſent voir une belle ſuite de ſemences groſſes, arrondies, rouges d'abord, enſuite bleuâtres, puis noires: elles ne ſont mûres qu'en Juillet.

Cette plante eſt plus précoce, plus rare & plus précieuſe que la ſuivante, dont elle ſe diſtingue aiſément par la différence de ſes feuilles & de ſa racine, outre que la premiere a les feuilles ſimples, & que la ſeconde les a doubles.

2°. La PIVOINE FEMELLE, *pæonia fœmina.* Ses racines ſont des turbercules ou des navets attachés à des fibres, comme dans l'aſphodele; ſes tiges croiſſent hautes, mais elles ne ſont que peu ou point rouges; ſes feuilles ſont découpées, de couleur verte, pâles en deſſus, blanchâtres & un peu velues en deſſous: ſes fleurs ſont ſemblables à celles de la pivoine mâle, mais moins grandes, de couleur rouge & très-belles: ſes fruits ſont comme dans la précédente eſpece, ce ſont des capſules qui, en s'ouvrant montrent des graines mûres d'un beau bleu, entremêlées d'autres graines avortées qui ſont du plus beau rouge écarlate.

L'une & l'autre eſpece de pivoine ſont cultivées dans les jardins pour l'ornement des plates-bandes, leurs feuilles forment une belle verdure. Ces plantes s'y multiplient aiſément en rampant dans la terre : quand on en ſeme la graine au printems, la plante reſte pour l'ordinaire cachée en terre pendant un an avant de germer ; mais enſuite elle en ſort & augmente tous les ans par la diviſion de ſes feuilles. Il y a auſſi des pivoines à fleurs blanches.

La pivoine a une odeur déſagréable, & eſt une des plus anciennes plantes dont on connoiſſe l'uſage en Médecine ; car les Poëtes diſent qu'elle a été nommée *pæonia* d'un ancien Médecin nommé *Pæon*, qui l'employa pour guérir Pluton d'une bleſſure que lui avoit faite Hercule : voyez *Homere* dans le *cinquieme Livre de ſon Odyſſée.*

On ſe ſert en Médecine de la pivoine mâle préférablement à la femelle, quoique celle-ci ait auſſi quelques uſages : la pivoine mâle a été autant vantée par *Galien*, que le chou l'a été par *Caton :* elle a été célébrée des Anciens & des Modernes, à cauſe de ſes grandes & nombreuſes propriétés : l'on avoit mis en uſage quantité de cérémonies ſuperſtitieuſes pour la tirer de la terre. On emploie ordinairement ſes racines, ſes ſemences, quelquefois même ſes fleurs, contre les convulſions, l'épilepſie, la paralyſie, les vapeurs, & les autres maladies qui dépendent de l'irritation du genre nerveux. On les prend en poudre, en ſirop, en décoction, ou en conſerve ; quelques perſonnes en portent en amulettes pendues au cou, pour ſe préſerver des maladies de nerfs. L'on prétend que c'eſt un des meilleurs antiépileptiques que l'antiquité nous ait tranſmis, & que juſqu'ici on n'en connoit point de plus efficace qui ſoit tiré de la famille des végétaux.

PLACENTA. *Voyez les articles* HOMME & PLANTE.

PLAGE, *plagia.* C'eſt un rivage de baſſe mer, étendu en ligne droite, ſans qu'il y ait ni rade, ni port, ni aucun cap apparent où les vaiſſeaux puiſſent ſe mettre à l'abri.

PLAGIURES. Nom donné aux poiſſons & coquillages qui n'habitent que la haute mer. *Voyez* COQUILLAGE & POISSONS. Des Ichtyologiſtes ont aſſigné le nom de plagiures aux ſeuls animaux cétacées, vivipares, & dont les femelles ont les mamelles placées au bas du ventre. *Voyez* CETACÉES & VIVIPARE.

PLANE ou PLAINE. *Voyez* ERABLE. En certaines contrées de l'Amérique on donne auſſi le nom de *plane* au *figuier d'Adam*. En Europe le plane de mer eſt la *plie*. Voyez ces mots.

PLANETE, *planeta*. On donne ce nom aux aſtres opaques, ſphériques & errans qui ne ſont point lumineux par eux-mêmes, mais qui le deviennent en recevant & réfléchiſſant la lumiere du ſoleil. Ces corps céleſtes ſe meuvent tous autour du ſoleil, en décrivant des ellipſes qui ont toutes un foyer commun où le ſoleil ſe trouve placé. Les planetes n'ont pas toutes la même ſolidité ou groſſeur; la diſtance n'eſt pas toujours égale entr'elles (ce qui fait qu'on les voit tantôt dans un endroit du ciel, & tantôt dans un autre directement oppoſé); & la durée de leurs révolutions n'eſt pas la même, mais elle eſt conſtante pour chacune. Nous allons préſenter ici le magnifique ſpectacle de toutes les planetes décrivant leurs cercles harmoniques autour du ſoleil; ſpectacle ſublime qui démontre la Divinité, & parle un langage intelligible à tous les eſprits.

Le SOLEIL, *ſol*, eſt un globe lumineux, gros environ un million de fois comme la terre : la matiere dont il eſt formé n'eſt pas homogene; il y paroit ſouvent des inégalités; & quoique pluſieurs de ces taches diſparoiſſent avant que d'avoir parcouru tout ſon diſque, le mouvement réglé de quelques-unes, & le retour au même lieu du diſque après un certain tems, ont fait voir que le ſoleil immobile ou preſque immobile dans le lieu des cieux où il eſt placé, a un mouvement de révolution ſur ſon axe, & que le tems de cette révolution eſt d'environ vingt-cinq jours.

Six globes principaux ou planetes premieres qu'il échauffe & qu'il éclaire, ſe meuvent autour de lui : leurs groſſeurs, leurs diſtances & leurs révolutions

ſont différentes; mais tous ſe meuvent dans le même ſens, à-peu-près dans le même plan & dans des orbites preſque circulaires. On diroit que chaque planete eſt portée par un cercle concentrique au ſoleil.

Le plus voiſin du ſoleil, & le plus petit, eſt *Mercure*. Sa plus grande diſtance du ſoleil n'eſt que de 5137 diametres de la terre; ſa plus petite de 3377. Son diametre n'eſt qu'environ la trois-centieme partie de celui du ſoleil. On n'a point encore découvert s'il a quelque révolution ſur lui-même; mais il tourne autour du ſoleil en 88 jours, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de trois mois, & ſe meut, ainſi que les autres planetes, d'Occident en Orient. Selon M. *Newton*, la chaleur & la lumiere du ſoleil ſur la ſurface de Mercure, ſont ſept fois auſſi grandes qu'elles le ſont au fort de l'été ſur la ſurface de la terre. Mercure change de phaſes comme la lune, ſelon ſes différentes poſitions avec le ſoleil & la terre. Comme cette planete eſt petite, qu'elle accompagne conſtamment le ſoleil, elle ſe trouve ordinairement cachée dans les rayons de cet aſtre.

Vénus eſt la ſeconde planete. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 8008 diametres de la terre; ſa plus petite de 7898. Son diametre eſt à-peu-près la centieme partie de celui du ſoleil; elle tourne ſur elle-même, mais les Aſtronomes ne ſont pas d'accord ſur le tems de cette révolution. Elle fait ſa révolution autour du ſoleil en 224 jours, 7 heures, ou en ſept mois & demi. C'eſt la plus luiſante des planetes. Quant elle précede le ſoleil, on l'appelle *étoile du matin* ou *lucifer*; lorſque ſur le ſoir elle le ſuit, on l'appelle *étoile du berger*. Cette planete a ſes phaſes comme la *lune*.

Le troiſieme globe eſt la *Terre* que nous habitons; qu'on ne peut ſe diſpenſer de mettre au rang des planetes. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 11187 de ſes diametres; ſa plus petite de 10813. Elle tourne ſur ſon axe dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & elle emploie un an, c'eſt-à-dire 365 jours, 5 heures, 49 minutes & environ 12 ſecondes à faire ſa révolution autour du ſoleil, dans un orbe qu'on appelle l'écliptique.

On ne peut faire réflexion, ſans être ravi d'admiration, qu'une grande partie des mouvemens apperçus des autres aſtres & du ſoleil, & la diverſité des ſaiſons, & l'inégalité des jours ſont une ſuite ſimple du tranſport annuel de la terre autour du ſoleil, & de ſa révolution en vingt-quatre heures ſur ſon axe, invariablement dirigés vers le Nord.

Deux grands fluides appartiennent à notre planete; l'un eſt la mer, qui en couvre environ la moitié, & qui préſente les phénomenes les plus intéreſſans; l'autre fluide eſt l'air qui l'environne de toutes parts. *Voyez les mots* MER, AIR, EAU, *& l'article* TERRE, où l'on parle de l'organiſation merveilleuſe de ce globe obſcur.

La quatrieme planete eſt *Mars*; ſa couleur eſt rouge & d'une lumiere trouble. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 18315 diametres de la terre; ſa plus petite de 15213. Son diametre eſt la cent ſoixante-dixieme partie de celui du ſoleil: ſa revolution ſur ſon axe eſt de vingt-cinq heures, & celle qu'il fait autour du ſoleil s'acheve en un an, 321 jours, 18 heures.

La cinquieme planete & la plus groſſe de toutes, eſt *Jupiter*. Elle eſt remarquable par ſa couleur d'azur. Après Vénus c'eſt la planete la plus brillante. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 59950 diametres de la terre; ſa plus petite de 54450. Son diametre eſt la neuvieme partie de celui du ſoleil: il fait dans dix heures ſa révolution ſur ſon axe; ſon cours autour du ſoleil s'acheve en onze ans, 316 jours.

Enfin la ſixieme, & la plus éloignée, eſt *Saturne*. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 110935 diametres de la terre; ſa plus petite eſt de 98901. Son diametre eſt la onzieme partie de celui du ſoleil. Saturne ne paroit à la vue ſimple que d'une lumiere foible, à cauſe de ſa grande diſtance. On ignore s'il tourne ſur ſon axe. Il emploie 29 ans, 155 jours, 13 heures à faire ſa révolution dans ſon orbe. Tel eſt l'ordre de la révolution de ces planetes que l'on nomme *principales*, leſquelles ſe diſtinguent encore en ſupérieures & en inférieures. Les ſupérieures ſont celles qui ſont plus éloignées du ſoleil que notre terre: telles ſont Mars,

Jupiter & Saturne. Les planetes inférieures ſont celles qui ſont plus proches du ſoleil que notre terre, & ſituées entre la terre & le ſoleil, comme Vénus & Mercure. Il y a d'autres planetes que l'on nomme *ſecondaires:* celles-ci font leurs révolutions, non immédiatement autour du ſoleil, mais autour de quelque planete du premier ordre, qui ſe mouvant autour du ſoleil, tranſporte avec elle, autour de cet aſtre, celle qui lui ſert de ſatellite.

L'aſtre qui éclaire nos nuits (la *Lune*) eſt de ces planetes ſecondaires ou ſubalternes. C'eſt un ſatellite de notre terre, vers laquelle il ſe dirige toujours dans ſon mouvement, comme vers un centre, & dans le voiſinage de laquelle elle ſe trouve conſtamment. Soumiſe aux lois de la gravitation, elle ne peut guere s'éloigner de nous, mais elle eſt retenue à-peu-près dans tous les tems à la même diſtance. Sa diſtance de notre globe n'eſt que de 30 diametres de la terre; (ſuivant M. *Deleuze* de 97440 lieues.) Son diametre n'eſt guere que la quatrieme partie du diametre de la terre. (Suivant M. *Deleuze*, ſon volume en eſt le $\frac{1}{49}$, & ſa ſolidité $\frac{1}{70}$. Elle fait douze révolutions autour de nous d'Occident en Orient, pendant que la terre en fait une autour du ſoleil. Il y a plus, on a reconnu que la lune fait ſa révolution autour de la terre en 29 jours, 12 heures, 44 minutes. Le croiſſant de cet aſtre ſe dit *la lune nouvelle;* il montre une petite partie éclairée de ſa ſurface en aboutiſſant en pointes ou cornes, quand elle commence à s'éloigner du ſoleil dont elle reçoit ſa lumiere; cette partie éclairée augmente juſqu'à ce que la lune ſoit pleine, ſphérique & dans ſon oppoſition. On appelle auſſi *croiſſant* la même figure de la lune *en décours:* mais alors ſes cornes ſont tournées du côté de l'Occident, au lieu que dans la lune nouvelle elles ſont du côté de l'Orient. La partie lumineuſe de cet aſtre ſecondaire eſt conſtamment tournée vers l'Occident lorſqu'il eſt dans ſon croiſſant, & vers l'Orient quand il eſt dans ſon décours. On peut obſerver tous les mois, que peu après la nouvelle lune on apperçoit, outre le croiſſant, le

reſte du globe de cet aſtre, à la vérité d'une lumiere beaucoup moins vive que le croiſſant; cela vient de ce qu'alors la partie éclairée de la terre étant preſque toute entiere tournée vers la lune, renvoie à cette planete opaque une certaine quantité de lumiere, qui eſt de nouveau réfléchie par la lune, & renvoyée à la terre ſans aucune chaleur. Plus la lune approche des quadratures, plus cette lumiere s'affoiblit. On donne le nom de *phaſes* aux différens phénomenes de la lune.

Depuis l'invention des téleſcopes on a découvert quatre ſatellites à Jupiter, c'eſt-à-dire quatre petites lunes qui tournent autour de lui, pendant que lui-même tourne autour du ſoleil: enfin Saturne en a cinq; mais on découvre autour de cette planete une autre merveille à laquelle on ne connoît point de pareille dans les cieux: c'eſt un large anneau dont elle eſt environnée. *Voyez* ANNEAU DE SATURNE.

Quoique les ſatellites paroiſſent deſtinés à la planete autour de laquelle ils font leurs révolutions, on ne peut omettre ici l'utilité que les habitans de la terre retirent des ſatellites de Jupiter: c'eſt que ces aſtres ayant un mouvement fort rapide paſſent ſouvent derriere le corps de leur planete principale, & tombent dans l'ombre de cette planete, qui, ne recevant ſa lumiere que du ſoleil, a toujours derriere elle une eſpace ténébreux dans lequel le ſatellite, dès qu'il entre, s'éclipſe pour le ſpectateur, & duquel reſſortant, il reparoît à ſes yeux. Or le commencement & la fin de ces éclipſes étant des phénomenes qui arrivent dans un inſtant, ſi l'on obſerve dans différens lieux de la terre l'heure de l'immerſion ou de l'émerſion du ſatellite, la différence que l'on trouve entre ces heures donne la différence en longitude des lieux où l'on aura fait ces obſervations; connoiſſance très-importante pour le Géographe & pour le Navigateur. *Voyez* ÉCLIPSE.

Les taches que l'on obſerve avec le téleſcope ſur le diſque des planetes, & qui conſervent conſtamment leur figure & leur ſituation, prouvent que les planetes ſont des corps ſolides. La lune, la plus voiſine de nous,

nous fait voir ſur ſa ſurface de grandes cavités, de hautes montagnes (& de grandes mers, ſuivant quelques Aſtronomes) qui jettent des ombres fort ſenſibles vers la partie oppoſée au ſoleil, & la ſurface de cette planete paroit aſſez ſemblable à ce que paroîtroit celle de la terre, ſi on l'obſervoit de la lune, avec cette différence que les montagnes de celli-ci ſont beaucoup plus élevées que toutes les nôtres. *Riccioli* a meſuré la hauteur d'une de ces montagnes, & a trouvé qu'elle avoit environ trois lieues de haut. M. de la *Hire* obſervant un autre aſtre en 1700, avec une lunette de ſeize pieds, y découvrit des montagnes plus hautes que celles de la lune. Que de raiſonnements formés d'après les rapports, ſoit phyſiques, ſoit optiques, qu'il y a entre les différentes planetes! *Huygens* dans ſon *Coſmothéoros* a prétendu donner des preuves très-fortes de l'exiſtence des habitans des planetes tant ſecondaires, que de celles du premier ordre. M. *de Fontenelle* a auſſi traité cette queſtion dans les *entretiens ſur la pluralité des mondes:* tout tend à démontrer que les planetes ne ſont point des globes déſerts ſuſpendus dans les cieux, mais qu'elles ſont habitées comme la terre, par quelques êtres vivans: ceci étant, les habitans de la lune doivent faire les mêmes obſervations que nous, puiſque la terre doit préſenter à la lune les mêmes phaſes que la lune préſente à la terre. La lune a auſſi ſon atmoſphere & ſes ſaiſons, elle a un jour & une nuit; un ſoleil pour éclairer l'un, & une lune pour éclairer l'autre. Les changemens auxquels ſon atmoſphere eſt ſujette, doivent influer ſur tout le ſyſtême de notre atmoſphere, ſur l'air que nous reſpirons & ſur les corps terreſtres. Il paroît certain que le ſoleil, & la lune ſur-tout, agiſſent ſur la maſſe des eaux & cauſent le flux & le reflux de l'Océan. Si la lune agit ſur l'air ou les vents, ne peut-elle pas auſſi changer la diſpoſition de nos corps & occaſionner des maladies? Tout ceci eſt digne de l'obſervation des Philoſophes. *Voyez l'article* VENTS.

Quant au *Soleil*, on ne peut douter que la matiere dont il eſt formé, ne ſoit lumineuſe & brûlante. Il eſt la ſource de toute la lumiere qui éclaire la terre

& les autres planetes, & de tout le feu qui les échauffe. Ses rayons étant condenſés au foyer d'un miroir ardent, brûlent; & ſi leur quantité & leur condenſation ſont aſſez grandes ; ils font un feu plus puiſſant que tous les autres feux que nous pouvons produire avec les matieres les plus combuſtibles.

Une ſi grande activité ſuppoſe la fluidité ; mais on voit encore que la matiere qui compoſe le ſoleil, eſt fluide par les changemens continuels qu'on y obſerve : les taches qui paroiſſent dans le diſque du ſoleil, & qui diſparoiſſent enſuite, ſont autant de corps qui nagent dans ce fluide, qui en paroiſſent comme les écumes, ou qui s'y conſument.

On a toujours ſu que le ſoleil étoit la cauſe de la lumiere ; mais ce n'eſt que dans ces derniers tems que l'on a découvert que la lumiere étoit la matiere même du ſoleil, ſource inépuiſable de cette ſubſtance précieuſe : depuis la multitude des ſiecles qu'elle coule, on ne s'apperçoit pas qu'elle ait ſouffert aucune diminution.

Quelle que ſoit ſon immenſité, quelle ſubtilité ne faut-il pas ſuppoſer dans les ruiſſeaux qui en ſortent! mais ſi leur ténuité paroit merveilleuſe, quelle nouvelle ſurpriſe n'éprouve-t-on point, lorſqu'on apprend qu'un rayon lumineux tout ſubtil qu'il eſt, tout pur qu'il paroit à nos yeux, eſt un mélange de différentes matieres ? lorſqu'on apprend qu'un mortel a ſu analyſer la lumiere, découvrir le nombre & les rapports des élémens qui la compoſent ! Chaque rayon de cette ſubſtance qui paroit ſi ſimple, eſt un faiſceau de rayons rouges, orangés, jaunes, verts, bleus, indigots & violets, que leur mélange confondoit à nos yeux.

Nous ne ſaurions déterminer avec préciſion quelle eſt la fineſſe des rayons de lumiere ; mais nous connoiſſons leur viteſſe : dans ſept ou huit minutes ils arrivent à nous, ils traverſent dans un tems ſi court l'eſpace qui ſépare le ſoleil de la terre, c'eſt-à-dire, plus de trente millions de lieues. Tout effrayantes pour l'imagination que ſoient ces choſes, des expériences inconteſtables les ont fait connoître.

Voilà l'économie la plus connue de notre ſyſtême ſolaire ou planetaire. On y obſerve quelquefois des aſtres que la plupart des Philoſophes de l'antiquité ont pris pour des metéores paſſagers ; mais qu'on ne peut ſe diſpenſer de regarder comme des corps durables & de la même nature que les planetes. *Voyez* COMETE.

On repréſente les planetes avec les mêmes caracteres dont ſe ſervent les Chimiſtes pour déſigner leurs métaux, à cauſe de l'analogie ou rapport que l'on ſuppoſoit autrefois entre les corps céleſtes & les métaux. Saturne eſt repreſenté par ce caractere ♄ qui en chimie repréſente le plomb. Jupiter marqué par ce caractere ♃ qui déſigne l'étain. Mars eſt caractériſé par ce ſigne ♂ qui repreſente le fer. Vénus marquée ♀ repréſente le cuivre. Le ſoleil eſt caractériſé par ce ſigne ☉ & repréſente l'or. Le ſigne de Mercure ☿ repréſente le vif argent. Le ſigne de la lune ☽ caracteriſe l'argent ; & notre planete eſt marquée par ce ſigne ♁ qui repréſente la terre. *Voyez l'article* MÉTAUX.

ÉTOILES, *Stellæ.*

On diſtingue ces corps céleſtes par les phénomenes de leur mouvement en *fixes* & en *errans*, ainſi qu'il en ſera mention plus bas. Les autres points que les Aſtronomes ont encore à conſidérer par rapport aux étoiles, ſur-tout dans les fixes, ſont, 1°. leur diſtance ; 2°. leur grandeur ; 3°. leur nature, leur nombre ; 4°. & leur ſituation. *Voyez* CONSTELLATION.

Celui qui, dans une belle nuit, regarde le Ciel, ne peut contempler ſans admiration ce brillant ſpectacle ; mais ſi ſes yeux ſont éblouis par mille étoiles qu'il apperçoit, ſon eſprit doit être plus étonné, lorſqu'il ſaura que toutes ces étoiles ſont autant de ſoleils ſemblables au nôtre, qui ont vraiſemblablement, comme lui, leurs planetes & leurs cometes, (du moins celles qui ſont fixes en ont, l'immobilité, la lumiere propre, &c.) lorſque l'Aſtronomie lui apprendra que ces ſoleils ſont placés à des diſtances ſi prodigieuſes de nous, que toute la diſtance du ſoleil à la terre n'eſt qu'un point en comparaiſon (leur moin-

ire diſtance eſt de dix-neuf mille diametres, un demi-iiametre vaut mille quatre cents trente-deux lieues le France); & que quant à leur nombre, que notre ue paroît réduire à environ deux mille, on le trouve oujours d'autant plus grand, qu'on ſe ſert de plus ongs téleſcopes: toujours de nouvelles étoiles au-délà le celles qu'on apperçoit; point de fin, point de ornes dans les Cieux.

Toutes les étoiles paroiſſent tourner autour de la erre en vingt-quatre heures: mais il eſt évident que a révolution de la terre autour de ſon axe doit cauſer ette apparence. Elles paroiſſent encore toutes faire utour des Pôles de l'écliptique une révolution dans eſpace de vingt-cinq mille ans. Ce phénomene eſt i ſuite du mouvement conique de l'axe de la terre.)uant au changement de ſituation de ces étoiles, u'il ſemble qu'on dût attendre du mouvement de la :rre dans ſon orbe, toute la diſtance que la terre arcourt depuis une ſaiſon juſqu'à la ſaiſon oppoſée 'étant rien, par rapport à ſa diſtance des étoiles, le ne peut cauſer de différence ſenſible dans leurs ſpects.

Ces étoiles qu'on appelle ordinairement *fixes* brilnt comme le ſoleil par leur propre lumiere; elles ırdent entr'elles conſtamment la même ſituation, les êmes diſtances, les mêmes rapports, pendant que s planetes ou *étoiles errantes* changent continuelleent la leur dans une zone nommée *zodiaque*, où ous avons vu que tous leurs orbes étoient renfermés, que les cometes plus errantes encore parcourent différemment tous les lieux du Ciel.

Quelquefois on a vu des nouvelles étoiles paroître; ı les a vu durer quelque tems, puis peu-à-peu s'obſırcir & s'éteindre. Quelques-unes ont des périodes nnues de lumiere & de ténebres. La figure que uvent avoir ces étoiles, & le mouvement des plates qui tournent peut-être autour, peuvent être les uſes de ces phénomenes.

Quelques étoiles qu'on appelle *nébuleuſes*, qu'on voit jamais que comme au travers d'atmoſpheres nt elles paroiſſent environnées, nous font voir qu'il

y a encore parmi ces aſtres beaucoup de diverſités. *Voyez* VOIE LACTÉE.

Enfin des yeux attentifs aidés du teleſcope découvrent de nouveaux phénomenes : ce ſont de grands eſpaces plus clairs que le reſte du Ciel, à travers leſquels l'Auteur de la *Théologie Aſtronomique* a cru voir l'empirée ; mais qui plus vraiſemblablement ne ſont que des eſpeces d'aſtres moins lumineux & beaucoup plus grands que les autres, plus aplatis peut-être, & auxquels différentes ſituations ſemblent donner des figures irrégulieres.

Tant de différences ſenſibles ont obligé les Aſtronomes à diviſer les étoiles en ſept claſſes ou en ſept différentes grandeurs. Les étoiles de la premiere grandeur ſont celles dont les diametres nous paroiſſent les plus grands : après celles-là ſont celles de la ſeconde grandeur, & ainſi de ſuite juſqu'à la ſixieme qui comprend les plus petites étoiles qu'on puiſſe appercevoir ſans téleſcope. Toutes celles qui ſont au-deſſus, ſont appellées *étoiles téleſcopiques*. La multitude de ces étoiles eſt conſidérable, & on en découvre de nouvelles à meſure qu'on emploie de plus longues lunettes : ſi l'on conſulte le catalogue de *Kepler*, on trouve qu'il y a 15 étoiles de la premiere grandeur ; on les eſtime un million de fois plus groſſes que la terre, encore ne ſont-elles pas préciſément de la même grandeur, ni ſi éclatantes les unes que les autres : les plus apparentes ſont celles que l'on appelle *ſirius*, *arcturus*, *aldebaran* ou l'*œil du taureau*, & l'*épi de la vierge*, &c. le même *Kepler* cite 58 étoiles de la ſeconde grandeur ; 218 de la troiſieme ; 494 de la quatrieme ; 354 de la cinquieme ; 240 de la ſixieme, & 13 des obſcures & nébuleuſes, en tout 1392 étoiles qu'on découvre, dit-il, à la vue ſimple dans notre hémiſphere ; car avec le téleſcope, comme nous l'avons déjà dit, on en apperçoit beaucoup plus. La ſcintillation des étoiles dans les belles nuits d'hiver trompe notre vue par la vivacité de ſon éclat, & nous fait voir, en apparence quantité de milliers d'étoiles. Mais ſi on les diſtingue par ordre & attentivement, on n'en découvrira guere dans notre hémiſphere qui n'aient été placées ſur la ſurface du globe de *Blaeu*.

M.

M. l'Abbé *de la Caille*, dans ſon Voyage au cap de Bonne-Eſpérance, a fait en peu de tems un catalogue de plus de 9800 étoiles compriſes entre le pôle auſtral & le tropique du capricorne. Cet Académicien a conſtruit un planiſphere de 1930 de ces étoiles.

Voilà les principaux objets que nous préſente le ſpectacle de l'Univers. Si l'on entre dans de plus grands détails, combien d'autres prodiges ne découvre-t-on pas? quelle merveille terrible ne nous préſente pas le tonnerre, dont la véritable cauſe a été découverte par les modernes? *voyez le mot* TONNERRE. Qui peut voir ſans admiration cet arc majeſtueux qui préſente toutes les plus riches couleurs de la Nature? *voyez* ARC-EN-CIEL.

Si l'on va vers les pôles, quels nouveaux ſpectacles ſe préparent! Des feux de mille couleurs, agités de mille mouvemens, éclairent les nuits dans ces climats où l'aſtre du jour ne paroît point pendant l'hiver. J'ai vu, dit l'illuſtre *Maupertuis*, des Ouvrages duquel nous avons extrait une partie de ce magnifique tableau; j'ai vu, dit-il, de ces nuits plus belles que les jours, qui faiſoient oublier la douceur de l'aurore & l'éclat du midi. *Voyez le mot* AURORE BORÉALE.

Si des cieux on deſcend ſur la terre, ſi après avoir parcouru les plus grands objets, l'on examine les plus petits, quels nouveaux prodiges! quels nouveaux miracles! Chaque atome en offre autant que la planete de Jupiter.

PLANORBE, *plan-orbis*. Nom donné à un coquillage univalve d'eau douce, du genre des limaçons: autant on le trouve rarement dans la mer, autant on le rencontre fréquemment dans les rivieres, ſur-tout dans celle des Gobelins, près de Paris: ſa coquille eſt noire, brunâtre ou verdâtre; elle a trois contours relevés qui ſe terminent à l'œil de la volute; ſon ouverture eſt ronde; il n'y a nulle cloiſon: l'animal qui l'habite eſt comme un gros ver: ſes tentacules ſont minces & filiformes; il eſt hermaphrodite & multiplie comme les buccins. L'Auteur de la Conchyliologie dit que le plan-orbe, *plan-orbis*, eſt le coquillage le plus aiſé à découvrir dans les eaux: il en compte

ſix eſpeces; ſavoir, 1°. le grand à quatre ſpirales rondes; 2°. le petit à cinq ſpirales rondes; 3°. celui qui a ſix ſpirales auſſi rondes; 4°. le plan-orbis qui a ſix ſpirales à arêtes; 5°. le plan-orbis ordinaire à arêtes; 6°. celui qui eſt tuilé.

Le *plan-orbis* de l'île des Tonnneliers & des contrées étrangeres, eſt infiniment plus beau, plus épais & plus gros que les nôtres: il eſt nacré & orné de liſieres ou rubans bruns. Celui des environs de Montpellier eſt blanchâtre. On nomme *cornet de S. Hubert* celui des environs de Paris.

PLANTAIN, *plantago*, eſt une plante dont M. *de Tournefort* diſtingue trente-cinq eſpeces, indépendamment de celles que les autres Botaniſtes nomment *plantains aquatiques*, & qui ne ſont que des eſpeces de renoncules: nous rapporterons ici celles qui ſont le plus en uſage.

1°. Le GRAND PLANTAIN ORDINAIRE, ou PLANTAIN A LARGES FEUILLES, *plantago major latifolia ſinuata*. Cette plante croit par-tout le long des chemins, dans les cours, le long des jardins, des haies, aux lieux incultes. Sa racine eſt courte & groſſe comme le doigt, garnie ſur les côtés de fibres blanchâtres: elle pouſſe des feuilles larges, luiſantes, marquées chacune de ſept nervures longitudinales fort apparentes, ſur-tout au revers, d'où vient que quelques-uns l'appellent *ſepti-nervia*: les queues de ces feuilles ſont couchées à terre. De la même racine & du milieu des feuilles, il s'éleve pluſieurs tiges hautes de dix pouces, dures, rougeâtres, difficiles à rompre, portant vers leur ſommet un épi oblong garni de fleurs blanchâtres ou purpurines. Chacune de ces fleurs eſt, ſuivant M. *Tournefort*, un tuyau fermé dans le fond, évaſé en haut, découpé en quatre parties & garni de pluſieurs étamines. Il ſuccede aux fleurs une coque membraneuſe, ovale, qui s'ouvre en travers comme une boite à ſavonnette, & qui contient des ſemences menues, oblongues & rougeâtres comme de petites puces. Cette plante fleurit en Mai & Juin, & donne ſa ſemence en Août: c'eſt la plus commune de toutes les eſpeces de plantain, & en même-tems la plus

utile ; mais à ſon défaut, on ſe ſert également des deux ſuivantes.

2°. Le PLANTAIN MOYEN, ou le PLANTAIN BLANC, *plantago medius latifolia incana :* il differe du précédent en ce que ſes feuilles, ſes tiges & ſes épis ſont couverts d'un poil blanc & mou, & en ce que ſa racine eſt un peu plus groſſe, fibreuſe par le collet & rampante; on ne compte que cinq nervures ſur ſes feuilles : il ſe trouve par-tout dans les prés ſecs, & differe un peu du *plantain à cinq nerfs* proprement dit.

3°. Le PETIT PLANTAIN, *plantago minor aut anguſtifolia :* on l'appelle auſſi *plantain étroit*, *plantain long* ou *lancéole ;* ſa racine eſt très-vivace, & pareille à celle de la premiere eſpece; ſes feuilles ſont longues, étroites, pointues, légerement dentelées, velues, marquées au revers de cinq nervures longitudinales, dont trois ſont plus apparentes que les autres. Ce plantain eſt d'un vert plus foncé que les précédens ; il s'éleve d'entre ſes feuilles pluſieurs tiges, hautes d'un pied, nues, anguleuſes & canelées, portant en leurs ſommités des épis plus courts, & plus gros que ceux du plantain ordinaire, garnis de petites fleurs pâles, auxquelles ſuccedent des coques membraneuſes remplies de ſemences, comme aux autres, mais plus grandes : ce plantain croît auſſi par-tout.

Ces eſpeces de plantain ont aſſez les mêmes propriétés; les feuilles ſont ameres, aſtringentes, vulnéraires & fébrifuges. La tiſane de plantain eſt utile dans le crachement de ſang, & les fleurs blanches. (En général tous les aſtringens, dit M. *Bourgeois*, ſont d'un uſage dangereux dans les hémorrhagies; mais ſur-tout dans les fleurs blanches, en arrêtant ſubitement l'ecoulement de cette lymphe viciée ; ils occaſionnent des ſquirres, des cancers & des ulceres incurables, maladies bien plus dangereuſes que les fleurs blanches ; d'ailleurs ils produiſent la ſuppreſſion des menſtrues.) On vient de reconnoître aux environs de Ratisbonne que les feuilles du *plantago latifolia* peuvent être ſubſtituées à des légumes ; en les paſſant deux ou trois fois dans l'eau, elles ont le goût des épinards. La ſemence de cette plante eſt le remede familier des

gens de la campagne pour les diarrhées : il y a des femmes qui en avalent dans un œuf pour prévenir l'avortement. Dans la Pharmacie on tient une eau de plantain diſtillée, pour les maladies des yeux, mais qui ne peut avoir grande vertu, attendu que le plantain ne contient point ſenſiblement de principes volatils actifs qui puiſſent monter dans la diſtillation. Cependant on l'eſtime aſtringente, tonique & rafraîchiſſante.

L'on trouve auſſi dans les olivettes des pays chauds, une eſpece de plantain argenté & cotonneux : il eſt peu d'uſage. Le plantain des montagnes eſt la plante appellée *bétoine des montagnes.*

L'eſpece de plantain des environs de Paris, nommé par *Tournefort, plantago paluſtris, graminèo folio, monanthos Pariſienſis*, a deux ſingularités ; l'une que ſa fleur eſt à étamines, c'eſt-à-dire mâle & ſtérile ; & l'autre, qu'au bas du pédicule de cette même fleur, il en naît deux ou trois fleurs à piſtil ou femelles qui ſont fécondes : conſultez à ce ſujet les obſervations de M. *Juſſieu*, dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann.* 1742. A l'égard du *plantain d'eau*, *voyez à l'art.* ALISMA.

PLANTANO. C'eſt un arbre qui croît dans les îles Canaries, ſur le bord des ruiſſeaux. Il s'éleve à la hauteur d'un pommier : la ſubſtance de ſa tige reſſemble beaucoup à celle du chou. Ses feuilles ſont longues d'une aune, épaiſſes ; elles ſortent en touffe de la tête de l'arbre ; les fruits ſont en grappes, qui en portent depuis ſeize juſqu'à trente & quarante ; ils ſont à-peu-près de la forme des concombres, mais plus gros ; dans leur maturité, leur écorce eſt noire, mais l'intérieur du fruit eſt d'un beau jaune doré, & le goût en eſt ſi exquis que l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture auſſi délicieuſe. Cet arbre, dit-on, ne produit du fruit qu'une ſeule fois ; on le coupe enſuite. De la même racine il en naît un autre, & l'on recommence ainſi tous les ans. M. *de Romé de l'Iſle* nous invite à croire que cet arbre décrit dans l'*Hiſt. Gén. des Voyag. Tome II.* eſt le bananier déguiſé ſous le nom de *plantano* qu'on lui donne aux Canaries : effectivement ſa hauteur, la ſubſtance de ſa tige, la longueur de ſes

euilles, l'endroit d'où elles ſortent, la forme, la groſ-eur, la couleur, le nombre & la ſituation de ſes ·uits, la coupe annuelle de ce végétal ſingulier qui : reproduit par ſes racines, tout enfin a un rapport rès-marqué avec le *bananier*. D'ailleurs le ſol & le limat des îles Canaries, ſi fécondes en excellens vins : fruits, conviennent aſſez à la culture du *bananier*: oyez *ce mot*.

PLANT-D'ARBRE, eſt une pépiniere d'arbriſſeaux lantés ſur pluſieurs lignes paralleles, comme ſont les venues; ou avec ſymétrie, comme ſont les quinconces, les boſquets, &c. Le plançon eſt un rameau que on coupe ſur un arbre tel que le ſaule, & qu'après voir aiguiſé on fiche en terre où il reprend parfaitement ſans racine. On appelle *plantard* une branche 'aulne, de peuplier, &c. qu'on choiſit pour planter uand on étête ces arbres.

La *plantation* eſt une choſe très-utile au public; c'eſt mer l'abondance de toutes parts, & léguer de grands iens à la poſtérité. Qu'il eſt beau de donner une face lus belle à une partie du monde! la remplir de cette ariété de ſcenes magnifiques, c'eſt approcher en quelue ſorte de la création. Le Citoyen vertueux & induſieux qui paſſe ſa vie dans ſes plantations, & qui cultive oigneuſement ſon verger, eſt l'ami du genre humain ui s'acquitte d'un devoir de la nature. Les plantaons ne procurent pas ſeulement des plaiſirs innocens, ais des plaiſirs durables qui renaiſſent chaque année. uelle ſatisfaction que la vue des payſages qu'on a rmés & des promenades délicieuſes, à l'ombre des bres qu'on a plantés de ſes mains! Un marais ouvert de ſaules, un côteau planté de chênes, des aies fortifiées & décorées d'arbres, forment un remart agréable, ſolide & utile au Propriétaire. Ne gênez oint par-tout les admirables ſites de la belle nature; e taillez point partout les branches de vos arbres en gures mathématiques: car voir partout des arbres ui s'élevent en cônes, en globes, en pyramides, n éventails, ou d'autres figures qui portent la marue du ciſeau; tout ceci ne donne pas l'agrement un grand verger dont les arbres ſont en fleurs. Fai-

tes auſſi des plantations ſauvages : mettez partout votre terrain en valeur : imitez les Tartares du Dagheſtan ; tout barbares qu'ils ſont & habitans d'un pays ſtérile, ils n'oſent ſe marier avant que d'avoir planté, en un endroit marqué, cent arbres fruitiers : en ſorte qu'on trouve partout dans les montagnes de cette contrée d'Aſie, de grandes forêts d'arbres fruitiers de toute eſpece. Imitez cette Nation ; plantez des bois propres aux uſages domeſtiques ; ſi vous aimez à être bienfaiſant, ne craignez pas d'être tourné en ridicule.

PLANTE, *planta*. On ne peut diſconvenir que les plantes ne ſoient des corps organiſés & vivans, qui ſe nourriſſent & croiſſent par intus-ſuſception, & dont chaque partie poſſede en elle-même une vitalité iſolée & indépendante des autres ; en un mot, qui ont la faculté de ſe reproduire. Les plantes ont d'abord toute la délicateſſe propre à l'enfance ; elles tirent par le moyen de leurs racines, comme par des veines lactées, le chyle qui les doit nourrir. Cette liqueur éprouve dans les viſceres des plantes, des ſecrétions & pluſieurs préparations qui la rendent propre à être nourriciere : peut-être encore que des ſucs aſpirés par les feuilles ſe mêlent avec ceux que les racines ont attirés. Quelques ſavans Phyſiciens ont reconnu, par des obſervations faites avec une grande ſagacité, qu'il y avoit dans les végétaux une tranſpiration ſenſible & inſenſible, ce qui doit beaucoup influer ſur la préparation du ſuc nourricier. Peu-à-peu la plante devient adulte : alors pourvue des organes des deux ſexes, elle produit des ſemences fécondes, qu'on peut regarder comme des eſpeces d'œufs, dans leſquels les rudimens des plantes qui en doivent ſortir ſe forment par degrés. Après que les végétaux ont fourni une innombrable poſtérité, ils tombent dans la dégradation de la vieilleſſe, & périſſent les uns plus tôt, les autres plus tard. Dans le tems même de leur plus grande vigueur, ils ſont expoſés à des maladies dont les principales procedent, ſoit d'un excès de ſechereſſe ou d'humidité, ſoit d'une qualité dépravée du terrain : c'eſt ainſi que toutes les plantes du Continent qui viennent dans les dunes, ſont pyg-

ıées, dit M. *Linnæus*. Les gelées, les insectes leur ccasionnent aussi des maladies. *Voyez* ce qui est dit es maladies des *arbres & plantes* à la suite du mot ARRE. On doit faire beaucoup d'attention à l'influence ue l'air a sur les végétaux ; car il en a 1°. par ses pares propres ; 2°. par ses parties hétérogenes ; 3°. par : poids de l'atmosphere ; 4°. par sa température. Tous es phénomenes particuliers produits par l'influence de air sur les végétaux étant bien examinés, pourroient ous faire entrevoir des regles d'agriculture, de floıison & de germination. Quant à l'organisation ou ructures intérieures des plantes, *voyez au mot* ANIMAL s ressemblances & les differences qui se trouvent ene l'animal, le végétal & le minéral, comparaison génieuse faite par l'illustre M. *de Buffon*. Il convient exposer ici ce qu'a dit sur l'anatomie des plantes l'Aur de la *Théorie & de la Pratique du Jardinage*.

Tout ce qui a vie, dit-il, a besoin de respiration, l'on ne peut douter que les plantes ne respirent aussi en que les animaux, elles ont comme eux tous les ganes nécessaires à la vie, des veines, des fibres dont s unes portent la nourriture dans toutes les parties s plus élevées, tandis que les autres rapportent tte nourriture vers les racines : d'autres enfin come des trachées & des poumons respirent l'air sans sse & reçoivent les influences du soleil ; cet air, mme nous l'avons dit, est si nécessaire à leur acoissement, qu'en mettant une goutte d'huile à l'exémité de leurs racines, elle bouche l'entrée de l'air ns les fibres & les canaux, & fait mourir cette par: des racines imbibée d'huile : le mouvement de la ve est aussi plus ou moins accéléré & l'air plus ou oins raréfié, selon le degré de chaleur qui se trouve ns la terre.

Y a-t-il rien de plus admirable que le mécanisme s plantes ? On y trouve des vases & des moules difens pour former l'écorce, le bois, les épines, les ils ou le duvet, la moelle, le coton, les feuilles, ; fleurs, les fruits & les graines.

Les plantes sont composées de petits canaux sépa, qui se ramassant peu à peu en paquets, & se ras-

ſemblant ſous un même cylindre, forment un tronc, qui à l'une de ſes extrémités produit des racines, & à l'autre pouſſe des branches ; & ſes paquets ſe ſubdiviſant peu à peu, terminent la plante par l'extenſion de ſes feuilles. On ſent aſſez que l'anatomie des plantes n'eſt pas moins digne de l'étude du Philoſophe, que celle des animaux : en effet, combien de merveilles n'offre-t-elle pas dans les ouvrages de *Malpighi*, du Docteur *Grew*, du Philoſophe *Bonnet*, & dans la Statique des végétaux ? Il ne paroît pas, dit M. *Diderot* dans l'Encyclopédie, que les anciens aient fait de ce côté quelques progrès conſidérables, & il n'en faut pas être etonné : l'organiſation d'une plante eſt un arrangement de filets ſi déliés, de corpuſcules ſi minces, de vaiſſeaux ſi étroits, de pores ſi ſerrés, que les Modernes n'auroient pas été fort loin ſans le ſecours du microſcope.

M. *Bonnet* dit, que nous ne connoiſſons point le principal mobile de la plante : elle ne nous offre rien qui reſſemble le moins du monde au cœur de l'animal ; mais tous les animaux, dit-il, n'ont pas un cœur. Les chenilles & quantité de vers n'ont qu'une grande artere ſans aucun veſtige de cœur. On ne découvre dans le polype, ni cœur, ni artere, ni rien qui paroiſſe en tenir lieu ; & pourtant on ne ſauroit douter de l'animalité du polype. Il y a donc dans le polype un principe de vie, un principal mobile qui differe beaucoup de celui qui réſide chez les animaux plus élevés dans l'échelle de l'animalité. Il en eſt apparemment de même de la plante : elle a un principe de vie à ſa maniere. M. *Bonnet* admet en général que le principe de vie réſide en quelque part dans le corps de la plante, c'eſt un principe ſecret d'action par lequel tels ou tels vaiſſeaux impriment le mouvement aux fluides qu'ils contiennent. La mécanique profonde qui préſide aux plus nobles fonctions végétales, n'eſt probablement pas au nombre de ces opérations que nous pouvons eſpérer de découvrir. Tous les Sages, d'ailleurs ſavants, avouent qu'il n'eſt pas permis de pénétrer ſi avant dans les divers laboratoires de la Nature.

Preſque toutes les plantes viennent de graines ; c'eſt

une vérité d'expérience & de fait. Les autres manieres dont les plantes ſe multiplient, où ſe propagent naturellement ou artificiellement, ſe réduiſent aux bourgeons ou caïeux, aux feuilles & aux branches miſes en terre ou à la greffe. Mais les articulations détachées des tiges & des branches tiennent lieu de ces graines dans le *conferva;* une fine pouſſiere en fait les fonctions dans les champignons. La différence qu'il y a entre une graine & un rejeton, c'eſt que la graine avant que de reſſembler à ſa mere, pouſſe un ou deux cotilédons (lobes ou feuilles ſéminales), au lieu que le rejeton n'a aucun cotilédon, & reſſemble en petit à ſa mere dès le premier inſtant; mais rappellons ici ce que c'eſt qu'une graine, & ce qu'on y découvre.

Toutes les ſemences des plantes ont différens étuis qui les mettent à couvert juſqu'à ce qu'elles ſoient jetées en terre; on les meſure, on les entaſſe, le tout ſans danger, parce qu'elles ſont enveloppées & garanties; les unes ſont dans le cœur des fruits, comme les pepins de pomme, dont la chair eſt par conſéquent deſtinée à deux fins, à ſervir d'enveloppe aux graines lorſqu'elles ſont encore tendres, & de nourriture aux animaux; d'autres viennent dans des gouſſes, comme les pois; d'autres ſont recouvertes d'un noyau dur, comme les amandes, &c.

Outre ces enveloppes pour ainſi dire internes, chaque graine a encore un ſac & un épiderme ou peau, dans leſquels ſont renfermés la pulpe & le germe. Si l'on prend un pois ou une feve & qu'on la ſépare, on obſerve deux lobes, qui ne ſont autre choſe qu'un amas de farine, qui étant mélée avec du ſuc nourricier ou la ſeve de la terre, forme une bouillie ou un lait propre à nourir le germe. Au haut des lobes eſt le germe planté & enfoncé comme un petit clou, il eſt compoſé d'un corps de tige & d'un pédicule qui deviendra la racine; la tige ou le corps de la petite plante eſt un peu enfoncé dans l'intérieur de la graine. Le pédicule ou la petite racine eſt cette pointe qu'on voit diſpoſée à ſortir la premiere hors du ſac. Le pédicule ou la queue du germe tient aux lobes par deux liens, ou plutôt par deux tuyaux branchus dont les rameaux

ſe diſperſent dans les lobes, où ils ſont deſtinés à aller chercher les ſucs néceſſaires à la plante.

La tige, c'eſt-à-dire le corps de la plante, eſt empaquetée dans deux feuilles qui la couvrent en entier & la tiennent enfermée comme dans une boite ou entre deux écailles; ces deux feuilles s'ouvrent & ſe dégagent les premieres hors de la graine & hors de la terre. Ce ſont elles qui préparent la route à la tige, dont elles préſervent l'extrême délicateſſe de tous les frottemens qui pourroient lui être nuiſibles, & peut-être ont-elles encore une autre utilité. Ces premieres feuilles different beaucoup des autres feuilles de la plante, on les nomme *feuilles ſéminales*; il y a bien des graines dont les lobes s'alongeant hors de terre font les mêmes fonctions que ces premieres feuilles.

Après que la radicule s'eſt nourrie des ſucs qu'elle tire des lobes, elle trouve dans l'enveloppe ou dans l'écorce de la graine une petite ouverture qui répond à ſa pointe, & qu'on apperçoit avec le microſcope dans le bois des plus durs noyaux, de même que dans la robe des graines. La radicule paſſe par cette ouverture, & alonge dans la terre pluſieurs filets qu'on nomme *chevelus*; ils ſont comme autant de canaux ſervans à amener la ſeve dans le corps de la racine, d'où elle s'élance dans la tige & lui fait gagner l'air. Si la tige rencontre une terre liée & durcie, elle ſe détourne ne la pouvant percer, & quelquefois elle creve & périt faute de pouvoir aller plus loin: ſi au contraire elle rencontre une terre douce & légere, & c'eſt l'effet que produiſent les labours, elle y fait ſon chemin ſans obſtacle. Les lobes après s'être épuiſés au profit de la jeune plante, ſe pourriſſent & ſe deſſechent. Il en eſt de même des feuilles ſéminales, qui par leurs pores reçoivent de l'air une humidité & des eſprits ſalutaires à la plante; quand leur ſervice eſt fini, elles ſe fanent. La jeune plante tirant de la terre par ſes chevelus & par ſa racine des ſucs plus forts & plus abondans, s'affermit de plus en plus, & commence à déplier les différentes parties qu'elle tenoit auparavant roulées & enveloppées les unes dans les autres. C'eſt dans le jeune arbre qu'on peut bien obſerver toute

cette organiſation, l'écorce, le liber, l'aubier, les trachées, les vaiſſeaux lymphatiques, les vaiſſeaux propres. *Voyez* le développement de cette organiſation & les obſervations curieuſes & utiles ſur l'économie végétale, ainſi que les principales facultés des plantes aux mots ARBRE & BOIS.

On eſt toujours étonné lorſqu'on réfléchit ſur les moyens multipliés que la Nature met en uſage pour perpétuer les végétaux. Chaque point d'une plante contient des germes de racines, de tiges, de branches, de feuilles, de fleurs & de fruits, de ſorte que ſi le développement d'une partie eſt empêché par quelque circonſtance défavorable, la ſeve au lieu de produire une mole, une monſtruoſité à l'inſtar du regne animal, offre au contraire à nos yeux une autre partie de la plante. C'eſt une ligne de ſéparation que la Nature ſemble avoir établie entre les deux regnes. Ces accidens ſinguliers qui tiennent plus ou moins à l'hiſtoire de la végétation, méritent donc que les Botaniſtes en faſſent mention & s'aident de l'art de la peinture au naturel. *Voyez à la ſuite de l'article* MONSTRE. Souvent la végétation n'eſt arrêtée que pour la fructification. Que de méditations n'y a-t-il pas à faire ſur les reſſources de la Nature pour la régénération des végétaux !

On diſtingue généralement les plantes en *annuelles* & en *vivaces*.

Entre les vivaces les unes le ſont dans toutes leurs parties, racines, tiges & branches: de ce genre ſont tous les arbres, arbriſſeaux & arbuſtes. D'autres ne ſont vivaces que par leurs racines, tout ce qui eſt hors de terre périſſant tous les ans: nous en donnerons pour exemple le ſainfoin & la luzerne. Entre celles-ci, il y en a de plus vivaces les unes que les autres, car les plantes que nous venons de nommer durent plus longtems que le trefle.

On diviſe les plantes en *annuelles*, en *bis-annuelles*, en *tris-annuelles*. On comprend dans la claſſe des plantes annuelles toutes celles dont la racine ſe forme & meurt dans la même année, telles ſont les plantes légumineuſes, le froment, le riz, même celles qui pé-

riſſent après la maturité de leurs fruits; ſoit que leur vie ne ſoit que de quelques mois, d'une annee, ou qu'elle excede une année comme les navets & les carottes, qui ordinairement ne produiſent leurs fruits que la ſeconde année. Cependant on appelle biſannuelles & triſannuelles les plantes qui ne produiſent de graines & de fleurs que la ſeconde, ou la troiſieme année après qu'elles ſe ſont élevées & meurent enſuite, telles ſont le fenouil, la menthe; les plantes eternelles ne meurent jamais dès qu'elles ont une fois porte des graines. De ces plantes quelques-unes ſont toujours vertes, comme la violette; d'autres perdent leurs feuilles une partie de l'année, comme la fougere, le pas d'âne. On diviſe encore les plantes, eu égard à leurs différentes grandeurs, en *arbres*, comme l'orme, le ſycomore; en *arbriſſeaux* ou *arbuſtes*; comme le troëne, le houx, le buis; *ſous-arbriſſeaux*, comme le thym, le groſeillier, le romarin, la bruyere & les plantes en buiſſon; en *herbes*, comme la menthe, la ſauge, l'oſeille. Mais quelle différence dans l'âge ou la durée des végétaux! il y a des plantes qui ne vivent que quelques jours, ou peut-être quelques heures, d'autres ont une durée de quelques années, & même de pluſieurs ſiecles: on trouve des exemples de ce que nous venons de dire dans la comparaiſon des *byſſus*, des *champignons*, du *froment*, du *chêne* & du *baobab*; voyez ces mots. Au reſte, le climat entre pour beaucoup dans la durée des plantes; c'eſt ainſi que le ricin, le baſilic, le tabac, &c. qui ſont des plantes vivaces de deux ou trois ans, ou mêmes des arbres de longue durée dans leur pays natal, deviennent annuelles étant tranſplantées dans nos pays ſeptentrionaux: inconſtance, dit M. *Adanſon*, qui rend défectueuſes les méthodes qui diviſent les plantes en annuelles, bis-annuelles, &c. ſoit qu'elles croiſſent dans les terrains, ou dans l'eau douce, ou dans l'eau de la mer, &c.

Il eſt bon d'obſerver que les plantes vivaces ont leurs branches chargées de boutons; & que ces germes de branches ſe trouvent ſur les racines des plantes qui n'ont que cette partie de vivace. Les plantes annuelles n'ont point de boutons.

On peut diviſer auſſi les plantes en *exotiques* & en *indigenes*, c'eſt-à-dire, en plantes étrangeres & en plantes du pays. On pourroit encore les conſidérer ſelon leur climat, car on remarque que les eſpeces des plantes des zones glaciales priſes en total, different du tout au tout de celles qui naiſſent entre les tropiques; & cette différence dans les plantes n'eſt due qu'à la différence de température de ces climats, (c'eſt ainſi, par exemple, que l'ail ne ſent rien en Grece;) mais ſur des montagnes élevées, où la température eſt aſſez généralement égale, on retrouve dans les différens climats au moins une partie des mêmes plantes; c'eſt ce qui eſt confirmé par des herboriſations faites avec ſoin ſur les montagnes du Pérou, du Bréſil, ſur celles de l'Ararat, des Pyrenées, de Suiſſe & même de la Laponie (*a*). On prétend avoir remarqué que les belles plantes de Sibérie ſont celles qui réuſſiſſent le moins bien en pleine terre dans nos climats, mais que ce ſont celles qui y réuſſiſſent le mieux ſur couche.

On voit dans les ſerres chaudes des Amateurs, & ſur-tout dans la belle ſerre du jardin du Roi, beaucoup de *plantes exotiques*, qui y ſont conſervées avec tous les ſoins poſſibles. C'eſt dans ce jardin royal qu'on peut prendre l'idée de la conſtruction des différentes ſerres chaudes, propres à conſerver les plantes étrangeres, celles en un mot qui croiſſent ſous différentes zones; on y voit comment on peut leur ménager pendant l'hiver par le moyen des poêles cette chaleur douce, ſi néceſſaire pour leur conſervation.

Le meilleur moyen de connoître la nature & le tempérament des plantes, dit *Bradley*, c'eſt de conſidérer les climats d'où elles ont été apportées; par exemple, celles qui viennent des pays voiſins de la ligne, doivent être placées dans l'endroit le plus chaud de la ſerre; ſi elles croiſſent naturellement en deçà de la ligne, leur printems commence à-peu-près dans le

(*a*) Selon M. *Haller*, cette analogie des plantes de différens climats vient de l'affinité de la chaleur, & non pas de celle de l'élévation, ni de la peſanteur de l'air. Les Alpes, dit-il, produiſent les plantes qui dans le Groënland naiſſent au bord de la mer; parce qu'il regne un froid égal ſur le Saint-Bernard & dans les colonies Danoiſes du Groënland.

même tems que le nôtre : mais ſi on les a apportées des pays qui ſont au midi de la ligne, leur printems commence vers le mois d'Août. Toutes les plantes du Cap de Bonne-Eſpérance & des autres Cantons au delà de la ligne, comme l'*aloès* de ces pays, *ficoïdes* & autres plantes ſemblables, fleuriſſent preſque toutes depuis le mois d'Août juſqu'à la fin de Novembre, tems auquel le froid de notre hiver arrête leur accroiſſement.

Toutes les plantes provenues de ſemences originaires des pays chauds, & que l'on fait venir au printems ſur une couche, doivent être accoutumées à l'air autant qu'il eſt poſſible, quand une fois elles ſont levées, car autrement elles auroient de la peine à paſſer l'hiver, même dans l'endroit le plus chaud de la ſerre. J'ai remarqué, dit *Bradley*, que les plantes que j'ai multipliées par le moyen de graines apportées de la Jamaïque, des Barbades, de Saint-Chriſtophe & des autres îles Caraïbes, ſont les plus tendres & les plus difficiles à conſerver.

Les plantes de la Chine ſont paſſablement dures, ainſi que celles qui viennent de Perſe; & je trouve, ajoute-t-il, que la plupart des plantes qu'on nous apporte du Nord de la Caroline & de la Virginie où les ſaiſons ne ſont guerre plus avancées que les nôtres, & où la difference de latitude n'eſt pas de plus de vingt-cinq degrés au Sud de Londres, peuvent être aiſément naturaliſées dans notre climat, pourvu qu'on les tienne à l'abri pendant deux ou trois hivers.

La ſaiſon de renfermer les plantes exotiques dans la ſerre, eſt ordinairement la ſeconde ſemaine de Septembre; & celle de les retirer eſt le milieu de Mai, lorſque les gelées ſont entiérement paſſées. On ne peut point établir de tems fixe pour renfermer ou ſortir au grand air les plantes étrangeres. Cela dépend, dit M. *Bourgeois*, de la nature du climat & de celle de l'année. Au reſte les plantes qui vivent naturellement dans les pays voiſins de la ligne, doivent être renfermées plus long-tems dans la ſerre que les autres : mais on doit obſerver en général que l'on ne doit enfermer les plantes exotiques quelconques que quand

leurs feuilles & leurs branches ſont exemptes de toute humidité ; & il faut, autant qu'on peut, ne les expoſer à l'air que pendant une pluie douce, capable de laver & de rafraîchir leurs feuilles.

On doit ſemer la graine des plantes exotiques dans des pots que l'on met ſur une couche chaude ; lorſque la couche ſe refroidit, on met les pots ſur une couche nouvelle, & enfin on habitue les plantes à ſupporter la température de l'air. Le ſoin des Amateurs qui envoient ou font venir des plantes & des graines étrangeres, eſt d'examiner ſi ces graines notamment ſont bien ſeches avant de les expoſer ſur mer.

Si vous êtes curieux d'apprendre les précautions néceſſaires au tranſport des plantes d'un pays à l'autre, vous en trouverez le détail circonſtancié dans les ouvrages de *Miller*. Il dit que la ſaiſon la plus propre pour envoyer des plantes d'un pays chaud dans un pays froid, doit être le printems, afin que les plantes arrivant dans un pays froid où la ſaiſon s'avance, elles ayent le tems de ſe rétablir avant l'hiver, de ce qu'elles pourront avoir ſouffert dans le trajet : au contraire les plantes qu'on envoie d'un pays froid dans un pays chaud, doivent être toujours expédiées en automne, afin qu'elles puiſſent arriver à tems pour prendre racine avant les grandes chaleurs, autrement elles périroient bientôt. La meilleure maniere d'empaqueter les plantes pour un voyage, eſt de les mettre dans des caiſſes portatives & percées de pluſieurs trous recouverts d'une coquille d'huître pour empêcher la terre en s'éboulant de les boucher. Une telle caiſſe peut contenir beaucoup de plantes du même ordre : on les laiſſera, s'il eſt poſſible, ſur le tillac ou ſur le pont, afin qu'elles ſoient aérées : pendant le mauvais tems on les couvrira d'une tente goudronnée : les arroſemens ſeront proportionnés au climat d'où ces plantes viennent, & à celui où on les tranſporte, & ſuivant que la ſaiſon eſt plus ou moins avancée. Les plantes graſſes, telles que les joubarbes, les ficoïdes, les cierges, n'exigent d'autre ſoin que d'être bien empaquetées avec de la mouſſe, & enfermées dans une caiſſe, afin que les rats ne les rongent point. Les oliviers, les jaſmins,

les orangers, les câpriers & autres arbres ſemblables peuvent être ainſi empaquetés, pourvu que ce ſoit dans la ſaiſon où ils ne pouſſent point. Quant aux graines, il faut les envoyer bien ſeches, & les empaqueter de maniere que les inſectes & l'humidité ne leur puiſſent nuire. Nous ne pouvons trop le répéter, on conçoit à peine la difficulté de pouvoir faire arriver dans nos climats les plantes tant curieuſes, qu'utiles & étrangeres, ou les ſemences dans un état propre à la reproduction. Nous croyons donc devoir ajouter ce que dit encore à cet égard le ſavant M. *Ellis* dans les *Tranſactions Philoſophiques de Philadelphie*. On connoit, dit-il, peu de plantes indigenes aux pays éloignés, & principalement au nord de la Chine, vers le quarantieme degré de latitude, qui ne puiſſent parfaitement réuſſir au nord de l'Amérique, ſur-tout dans les contrées ſituées à peu-près au même degré de latitude: avec des ſoins & de certaines précautions, il ſeroit poſſible auſſi de faire arriver les plantes ou les graines en bon état dans d'autres contrées. Quant aux plantes, elles demandent à être arrangées dans les caiſſes avec le plus grand ſoin, & on doit choiſir le moment du tranſport lorſqu'on les fait paſſer d'un climat ſous un autre; les plantes qu'on fait paſſer d'une latitude plus chaude ſous une plus froide, doivent être tranſportées de maniere à arriver dans l'été ſous la latitude la plus froide, où on veut les conſerver & les multiplier: comme les ſemences, ſur-tout celles d'un petit volume ſont ſujettes, dans de longues traverſées, à perdre leur vertu végétative, il faut prendre les précautions ſuivantes; cueillir les graines dans leur état parfait de maturité, & ſur-tout dans un tems ſec, les étendre par couches peu épaiſſes, ſur du papier ou ſur des nattes, dans une chambre ſeche, bien aérée, mais point au ſoleil, envelopper chaque graine dans de la cire jaune molle; les ſemences ainſi préparées, on fera fondre une quantité ſuffiſante de cette même cire qu'on verſera dans une boîte, & qu'on remplira à moitié; & tandis qu'elle eſt encore fluide, & avant qu'elle ſe durciſſe, on y mettra par rang les graines qui ſont déjà couvertes de cire juſqu'à ce que la boîte ſoit

ſoit preſque pleine; alors on recouvrira le reſte avec de la cire, qui n'aie que le degré néceſſaire de chaleur pour la rendre fluide; lorſqu'elle ſera parfaitement refroidie, on remplira avec de la cire très-molle les vides & les ſciſlures, & on placera la boîte dans un endroit ſec, & auſſi frais qu'il ſera poſſible; on a tranſporté de cette maniere avec ſuccès dans le nord de l'Amérique le véritable thé de la Chine. M. *Linnæus* recommande, pour garantir les ſemences de la chaleur exceſſive des climats qu'elle ſont obligées de ſouffrir dans les traverſées, de les enfermer chacune avec du ſable dans des papiers ſéparés & de les enfermer dans des vaiſſeaux de verre ou de terre cylindriques fermés par une veſſie ou avec du liege, remettre ces vaſes dans d'autres plus grands, remplir le vide qui ſe trouve entre-deux avec un mélange fait moitié de ſel marin, & l'autre moitié compoſée de deux tiers de ſalpêtre & d'un tiers de ſel ammoniac réduit en poudre fine; peut-être le ſel marin ſeul produiroit-il le même effet.

Tout ce que nous venons d'expoſer tend à prouver qu'à meſure que les hommes ſe ſont répandus ſur la terre, les végétaux les ont ſuivis, ſoit que leurs ſemences ayant été portées à deſſein & qu'elles s'y ſoient naturaliſées, ſoit que tranſportées par les vents ou avec d'autres effets, elles ſoient arrivées dans un climat convenable, où elles ſont tombées ſur une terre inculte ou cultivée, propre à les faire germer. A peine y a-t-il un ſiecle que la verge d'or du Canada fut apportée d'Amérique dans les jardins du Roi. Ses ſemences aigretées furent bientôt diſperſées par les vents; & cette plante ſe trouve aujourd'hui en France, en Italie, en Sicile, en Allemagne. *L'œnothera*, plante de Virginie, s'eſt également naturaliſée en Europe. Elle croît communément près de la ville de Nuits en Bourgogne, & M. le Docteur *Durande* dit qu'il en a ramaſſé aux environs de Luxeuil en Franche-Comté. Qui pourroit douter aujourd'hui de la tranſmigration des plantes, de l'agrément & de l'utilité d'un très-grand nombre d'autres? Il ſuffit de ſe promener dans les champs pour y trouver différentes eſpeces de blés & de rai-

fins, dont la culture nous intéreſſe ; ces plantes ne ſont point naturelles à notre pays. Les beautés du jardin d'un Fleuriſte ſont la plupart étrangeres à nos Provinces. Si l'on n'eût naturaliſé, ou au moins métamorphoſé par la greffe, par la culture ces arbres dont les fruits ſont nos délices ; les prunelles, les pommes & les poires ſauvages ſeroient peut-être les ſeuls fruits qui ſe trouveroient ſur nos tables. Le chou pommé, ſi commun aujourd'hui, eſt originaire d'Angleterre : le chou violet vient de la Chine. Une lettre du Médecin *Rabelais* écrite au Sécrétaire du Cardinal du Bellay, pour le prier de lui envoyer d'Italie des graines de perſil, qu'il aime, ajoute-t-il, beaucoup ; cette lettre, dis-je, prouve combien les jardins potagers étoient peu fournis du tems de François premier. L'orge-riz, ſi commun en Suiſſe, en Bretagne, dans le Nivernois & le Bourbonnois, eſt originaire de Sibérie. Le lilas naturel aux Indes ; la pêche originaire de Perſe & l'abricot d'Arménie, ces végétaux des pays chauds ſont aujourd'hui très-connus & naturaliſés dans nos climats tempérés. Enfin les Anglois, les Flamands, les Palatins du Rhin commencent à cultiver la véritable rhubarbe, & déjà elle ne differe que peu ou point de celle de la Chine qui eſt ſa patrie primitive.

On a nommé *plantes uſuelles* celles dont on connoît les vertus, ſoit qu'on les emploie pour la nourriture, ſoit dans la Médecine ou dans les Arts ; mais on a cependant reſtreint plus particuliérement le nom de *plantes uſuelles* à celles qui ſont médicamenteuſes.

Il eſt étonnant, dit l'illuſtre M. *Bernard de Juſſieu*, qu'entre un nombre prodigieux de plantes dont les noms & les caracteres ſont connus des Botaniſtes, il n'y en ait qu'un petit nombre dont les vertus ſoient bien aſſurées. En effet on ne pourroit ſe conduire ſur le ſyſtême des Anciens, pour découvrir ou s'aſſurer des vertus des plantes : les qualités occultes & des notions auſſi vagues que celles du chaud & du froid, du ſuc & de l'humide, étoient la baſe de leur théorie, il n'eſt pas étonnant qu'avec de tels principes ils ayent fait peu de progrès. On les a abandonnés pour adopter des préjugés plus dangereux : on a cru trouver une ana-

logie dans la figure ou le port d'une plante, ſa couleur & ſes autres qualités accidentelles, avec les différentes parties & humeurs du corps humain. Cette prétendue analogie & d'autres idées ſemblables, telles que la ſympathie, furent les ſeuls guides des recherches qu'on faiſoit, & la ſeule raiſon qu'on donnoit de l'effet que les plantes & autres médicamens produiſoient. Ces ſyſtêmes eurent le même ſort que les premiers: on en connut le ridicule, dans un tems où l'on commençoit à n'appuyer les raiſonnemens que ſur des expériences & ſur des preuves puiſées dans la nature même: mais on ſe hâta trop, ſur le peu d'expérience & de faits que l'on avoit, de bâtir le fondement de la théorie en Médecine; on vouloit tout expliquer par les principes acides & alkalis, on chercha, en décompoſant différens mixtes, à en découvrir la nature. Le ſuccès que l'on eut dans certains minéraux, fit naître le deſſein d'éprouver ſi en décompoſant les végétaux, on ne viendroit pas à bout de trouver par les différens produits qu'ils donneroient, en quoi conſiſtoient & d'où dépendoient leurs vertus. Si le ſuccès avoit répondu à l'attente, on avoit un moyen ſûr & palpable de découvrir les vertus inconnues que chaque plante peut renfermer en elle; mais malheureuſement de quatorze cents plantes dont on fit l'analyſe, on retira les mêmes principes, & par cette voie on ne trouva aucune différence entre les plus ſalutaires & les plus venimeuſes, par rapport aux produits qui réſulterent de leur décompoſition.

On peut donc aſſurer que ce n'eſt qu'à un heureux haſard que nous ſommes redevables de la connoiſſance des propriétés des plantes pour la cure des différentes maladies: cependant les avantages qu'on pourroit retirer des analyſes faites avec ſoin, ſeroient de nous montrer les principes qui dominent le plus dans une plante, & en quelle quantité on les retire de ſa décompoſition. Ces préparations, qui d'ailleurs nous peuvent être utiles, nous fourniroient des faits qui étant combinés avec les odeurs, les ſaveurs & les autres effets qu'on obſerve dans l'application des plantes, avec les différens états des liqueurs & des ſolides du

corps humain, & la nature des déſordres qui en arrivent, ſerviroient pour l'explication des vertus des plantes qui ſont en uſage, & guideroient dans la recherche des vertus peu conſtantes ou ignorées des autres plantes.

La méthode même par laquelle on range ſous un même genre les plantes qui portent le même caractere par la fleur & le fruit, &c. peut y contribuer en quelque façon, puiſqu'il eſt aſſez ordinaire de leur trouver le même rapport, tant dans l'efficacité que dans leur caractere; c'eſt du moins ce qui eſt aſſez bien démontré dans les ordres que préſentent les plantes graminées, les labiées, les ombelliferes, les chicoracées, les légumineuſes, les plantes à fleur en croix, &c. *Voyez* le Diſcours de M. *Jacques Petiwer* dans les *Tranſactions Philoſophiques de Londres.*

Cependant pour déduire les vertus des plantes, il ne faut pas avoir recours ſeulement aux principes que l'on en tire, puiſque quand on connoîtroit exactement les ſubſtances qu'on peut retirer du quinquina, on ne pourroit jamais en conclure qu'il eût la propriété de guérir les fievres intermittentes. D'ailleurs ſi par le feu on vient à bout de changer la texture des parties d'un mixte, & de détruire la liaiſon & l'enchaînement des ſubſtances qui compoſoient une plante, croit-on nos organes auſſi puiſſans & auſſi actifs que le feu, pour produire ce qui n'eſt dû qu'à ſa violence? il n'y a que les ſeules parties du mixte & de la plante différemment modifiées, qui ſoient dépoſitaires de ſa vertu. Quoique extrêmement diviſées, elles retiennent encore la nature du tout; car après avoir parcouru les dernieres voies de la circulation, & avoir été long-tems expoſées à l'action des ſolides, elles ſe font reconnoître par l'odeur & par la couleur qu'elles donnent aux urines; elles agiſſent donc ſur les ſolides & ſur les fluides du corps humain, d'une façon dont la fermentation ne peut abſolument rendre raiſon; leur action obéit aux lois conſtantes de la mécanique, auxquelles la fermentation elle-même, & tout ce qui ſe meut dans la nature, ſont aſſujettis. D'ailleurs il eſt preſque conſtant que les plantes qui ſe reſſemblent par

la ſaveur, l'odeur & la couleur, ont communément la même vertu, & que celles qui ont des ſaveurs ou des odeurs différentes, ont auſſi des vertus différentes. Les plantes inſipides ont rarement une grande vertu médicinale; celles qui ſont ſavoureuſes & très-odorantes; ont une grande propriété: car ôtez la ſaveur & l'odeur des plantes, vous leur enlevez leur vertu. On remarque beaucoup de parties aqueuſes ou inſipides dans celles qui ſont ſimplement humectantes, elles ont un goût doux: au contraire, celles qui rafraîchiſſent ſont acides; celles qui ont une mauvaiſe odeur ſont aſſez ordinairement venimeuſes; les aromatiques ſont nervines & toniques, &c. L'expérience apprend encore que nombre de plantes qui ont beaucoup de vertu étant fraîches, perdent preſque toutes leurs qualités par l'exſiccation: c'eſt ainſi que la gratiole fraîche eſt un émétique & un purgatif puiſſant, au lieu que ſeche elle a peu de vertu; la racine fraiche de l'iris eſt diurétique; les cruciferes nouvellement cueillies, ſont antiſcorbutiques, mais ſeches elles n'ont plus de vertu, au moins elles en conſervent très-peu. M. *Bourgeois* dit que les plantes aromatiques qui ont beaucoup d'odeur conſervent moins de propriété que celles qui ſont ſans odeur; la plupart des plantes ameres perdent peu par l'exſiccation: la racine de rhubarbe eſt meilleure lorſqu'elle a été gardée dix ans. Le tems de la récolte eſt encore une conſidération eſſentielle dans les plantes: par exemple, la racine de benoite n'a ſon aromate qu'au printems; celle de l'angélique n'en a qu'en hiver.

Combien de plantes dont l'uſage donne un mauvais goût à la chair & même au lait des beſtiaux! M. *Hagſtræm* dit que le thlaſpi, la livêche, l'euphorbe, le laitron, même les alliaires & les ombelliferes, changent entiérement le goût du lait. Le lait des brebis qui broutent le thym ſent le thym, l'abſinthe le rend amer. *Voy. l'article* LAIT. M. *Bielke* prétend que la viande change de goût tous les ans ſelon la ſaiſon & la qualité des plantes dont uſent les animaux qui nous nourriſſent: c'eſt ainſi que la chair des grives ſent le genievre en automne; celle du coq de bruyere a pendant l'hiver

une ſaveur de pomme de pin; celle du lapin ſent le chou pendant l'automne; celle du lievre eſt un mets exquis pendant l'été uniquement, il ſe nourrit dans cette ſaiſon de plantes ſucculentes. La chair des moutons de la France Méridionale a une ſaveur d'herbe aromatique. On peut procurer à la volaille un goût relevé & un fumet qui ſurpaſſe celui du plus fin gibier, en la nourriſſant pendant quelque tems avec de la pâte, dans laquelle on mêle toutes ſortes d'aromates. Les excrémens & les os prennent auſſi la couleur & l'odeur des plantes. *Leſſer* dit que l'herbe du coq & le figuier d'Inde rendent l'urine rouge; ſi on mange de la betterave, l'urine prendra encore la même couleur; la rhubarbe la teint en jaune; l'aſperge lui donne ſon odeur, & la térébenthine celle de la violette. La ſueur tient même quelquefois de la qualité de nos alimens: les gens du bon air en Pologne, ſe vantent que la leur ſent le vin d'Hongrie. Les Juifs; & tout ce qui les approche, leurs maiſons & même leurs habits, ont ordinairement une odeur inſupportable qui provient de l'uſage fréquent de l'ail. La qualité de la nourriture végétale influe auſſi ſur les ſolides. La garance n'a-t-elle pas la propriété de teindre en rouge les os des porcs & des oiſeaux qui en ont mangé? A l'égard de l'uſage qu'on attribue communément à la plupart des plantes, il n'eſt fondé, dit M. *Haller*, que ſur les livres des Anciens, qui eux-mêmes n'ont fait que des expériences fournies par le hazard: il eſt d'ailleurs très-incertain dans bien des cas, ſi nous poſſédons les mêmes plantes que les Anciens ont diſtinguées par des noms, ſouvent impoſés avec aſſez peu de fondemens à des plantes des pays froids.

Nous diſons encore que les diverſes parties d'une même plante, & ſur-tout l'écorce, peuvent avoir des vertus différentes, ſuivant la nature des ſucs propres qu'elles contiennent, & la différence d'organiſation: ce n'eſt que la liqueur qui coule du pavot qui eſt narcotique, celle du tithymale & de la chelidoine qui ſoit corroſive: la vertu purgative du jalap réſide dans ſa réſine. C'eſt cette même différence dans la ſtructure & la compoſition des végétaux, qui fait que l'un

donne une gomme ou une réſine qui découle naturellement, tandis que d'autres ont beſoin d'être hachés & bouillis pour qu'on puiſſe en retirer les ſucs épaiſſis, &c. Dans le ſapin, la térébenthine s'amaſſe naturellement dans des véſicules ſous l'épiderme; dans le genévrier, le ſandaraque ſe raſſemble entre l'écorce & le bois; dans la peſſe, la poix ſuinte principalement entre le bois & l'écorce; dans le méleze, la térébenthine s'accumule dans le corps même du bois; dans le pin, la réſine tranſſude entre le bois & l'écorce, & en partie de la moelle même. Les huiles eſſentielles ne ſe trouvent pas toujours dans les mêmes parties des différentes plantes; par exemple, le romarin & la menthe l'ont dans leurs feuilles; la lavande l'a dans le calice de ſes fleurs; les plantes ombelliferes l'ont dans l'enveloppe de leurs ſemences; les arbres de la famille des orangers & des citronniers, l'ont dans les pétales de leurs fleurs, & enſuite dans l'écorce de leurs fruits; le bois de gayac contient une ſi grande quantité d'air, qu'il briſe ſouvent les vaiſſeaux dans leſquels on l'a mis, pour tirer, à l'aide du feu, ſes différens produits: autant la ſubſtance farineuſe de la ſemence de *ſinapi* ou de moutarde fournit une huile graſſe & douce, autant l'enveloppe ou écorce de cette ſemence; de même que les feuilles du *cochlearia*, & la plus grande partie des plantes cruciferes contiennent un alkali volatil ſpontané; les fruits pulpeux, ſoit doux, ſoit aigrelets, délayés dans un peu d'eau, donnent de la gelée; étant étendus dans une plus grande quantité d'eau & à l'étuve, ils fermentent, & font du vin; les ſemences de coing, de graine de lin, d'herbe aux puces, de même que l'écorce des racines de guimauve & de réglisſe, donnent des mucilages, &c. Le Lecteur nous permettra cette digreſſion chimique, extraite en partie de l'analyſe du regne végétal par le celebre Chimiſte feu M. *Rouelle*; & qu'on trouve inſérée dans la Traduction Françoiſe des Œuvres de *Henckel*: c'eſt un tableau raccourci des différens produits des plantes, dont la nature varie ſelon la partie du végétal où elle réſide, en un mot ſelon l'organiſation de la plante. Nous donnerons auſſi dans la ſuite de cet article un tableau al-

phabétique des propriétés médicinales des plantes, & un alphabet analytique des parties des végétaux & des termes botaniques les plus familiers. Nous avons donné le détail hiſtorique de toutes les différentes plantes à chacun de leurs noms.

A l'égard des ſyſtêmes de Botanique formés depuis Ariſtote, Théophraſte, Dioſcoride & Pline, juſqu'à Meſſieurs Tournefort, Plumier, Linnæus & Adanſon, nous aurions déſiré en pouvoir tracer une eſquiſſe à nos Lecteurs; mais cela auroit trop alongé cet article. Nous eſpérons un jour de donner le *Regne végétal* & le *Regne animal*, Ouvrages dépendans de la ſuite ſynoptique de notre Minéralogie. Ainſi nous nous contenterons de dire ici que les Botaniſtes ont enviſagé le ſyſtême des plantes ſous différens aſpects; les uns par les fleurs ou par les étamines, les autres par les corolles ou pétales, ou par les ſemences & autres parties de la fructification; d'autres par leur ſaveur, leur odeur, leurs propriétés médicinales ou techniques; d'autres par les racines, les feuilles, les tiges, &c. Toujours eſt-il certain que la premiere connoiſſance qu'on ait eu des plantes, a été celle des uſages auxquels on les a employées, & que l'on s'en eſt ſervi avant de leur donner des noms & de les claſſer. On s'eſt nourri avec des fruits; on s'eſt vêtu avec des écorces ou des feuilles; on a formé des cabanes avec les arbres des forêts avant que d'avoir nommé les pommiers ou poiriers, le chanvre ou le lin, les chênes ou les ormes, &c. L'homme a dû ſatisfaire ſes beſoins les plus preſſans par le ſeul ſentiment, & indépendamment de toute connoiſſance acquiſe: on a joui du parfum des fleurs de roſe & de jaſmin dès qu'on s'en eſt approché; c'eſt, comme il eſt dit plus haut, par un coup heureux du hazard que l'on a été inſtruit de l'utilité que l'on pouvoit tirer du riz ou du froment, du café & de la vigne. On lit dans l'Encyclopédie, que l'on fait plus d'obſervations & que l'on tente plus de combinaiſons pour parvenir à réduire la nomenclature des plantes en ſyſtême, qu'il ne faudroit peut-être faire d'expériences & acquérir de faits pour découvrir quantité de nouvelles propriétés utiles dans ces mêmes plantes. D'ailleurs peut-on ſup-

poſer que cette connoiſſance ſoit jamais réduite en ſyſtême conſtant & infaillible ? Comment perſuader que par le moyen d'une petite phraſe latine on aura tout à la fois les caracteres ſpécifiques, l'ordre, la claſſe & le nom d'une plante ? C'eſt une loi générale pour tous les objets de l'Hiſtoire naturelle, & principalement pour ceux qui ſont auſſi nombreux que les plantes, qu'il faut en donner une deſcription aſſez complette pour les caractériſer évidemment. Comme la perfection d'un véritable ſyſtême des plantes eſt un être chimérique, & dans le rang des choſes démontrées introuvables, il ſeroit donc à ſouhaiter que les Botaniſtes convinſſent enfin d'adopter un ſeul ſyſtême ; quand même il ne ſeroit pas le meilleur, il rendroit la ſcience moins embrouillée, & ſon langage plus facile. *Voyez l'article* BOTANIQUE *de ce Dictionnaire.*

Les plantes, tant venimeuſes que ſalutaires, prennent leur nourriture dans divers endroits; les unes la tirent immédiatement de la terre, & croiſſent ſur ſa ſuperficie, ou à une petite profondeur ſous terre : ce ſont les *plantes terreſtres*, comme le chêne, le hêtre; les truffes ; les autres croiſſent dans les eaux : on les nomme *plantes aquatiques ;* & celles-ci ſe diviſent en *plantes marines*, parce qu'elles croiſſent dans la mer, comme l'algue ; & en *plantes fluviatiles*, parce que ces dernieres croiſſent dans les eaux douces, comme le nénuphar, le plantain d'eau. Il y a des plantes qui vivent indifféremment ſur la terre & dans l'eau, comme le ſaule : il y en a auſſi qui croiſſent naturellement dans les fontaines des eaux chaudes minérales ; c'eſt, ſelon des Botaniſtes, une eſpece de *fucus*, & ſelon d'autres une ſorte de *tremella thermalis*, *gelatinoſa*, *reticulata*, *ſubſtantia veſiculari*. Voyez TREMELLE. Enfin quelques-unes tirent leur nourriture des autres plantes : on les nomme *plantes paraſites*. Voyez ce mot.

Les plantes, comme nous l'avons déjà dit ci-deſſus & au mot ARBRE, ſont ſujettes à différentes maladies, & elles produiſent des phénomenes plus ſinguliers les uns que les autres. La naiſſance des tumeurs ou nœuds du chêne, du grenadier, de l'orme, du ſapin, &c. n'eſt due, ſelon quelques-uns, qu'à l'abondance du ſuc lym-

phatique ou de la ſeve dont le cours de la circulation a été gêné, peut-être intercepté : cette même cauſe fait ſouvent périr l'arbre.

Parmi les quatre à cinq ſortes de mouvemens qu'on remarque dans les plantes ; ſavoir, 1°. celui de *direction* ; 2°. celui de *nutation* ; 3°. celui de *plication* & d'*épanouiſſement* ; 4°. celui de *charniere* ou de *genou* ; 5°. celui de *reſſort* ; on obſerve que toutes les cauſes qui concourent à l'accroiſſement des végétaux, concourent auſſi à leur *direction* ; telles ſont l'air, le ſoleil, la lumiere du jour & les vapeurs nourricieres qui s'élevent de la terre. Les tiges ne ſont pas les ſeules parties des plantes qui ſe dirigent vers l'air & la lumiere du ſoleil : il y a des fleurs qui quittent leur perpendicularité & qui ſe penchent du côté de cet aſtre, de façon qu'elles lui préſentent directement leur diſque en ſuivant ſa ſituation dans ſon cours journalier. Les plantes qui ſont ſujettes à cette *nutation*, ſont des *héliotropes* ; telles ſont la fleur au ſoleil, pluſieurs plantes demi-fleuronnées, l'herbe maure, la gaude, &c. Ce mouvement ne ſe fait pas par une torſion de la tige ; mais ſelon Monſieur *de la Hire*, par un raccourciſſement des fibres de la tige du côté du ſoleil, raccourciſſement cauſé par une plus grande tranſpiration de ce côté. Les épis de blé qui penchent par leur poids, ne penchent pareillement que du côté du ſoleil ; la tige de l'*herba trientalis* ſe penche en bas pendant la nuit, les feuilles des mauves, du trefle, de l'arroche, &c. ſuivent auſſi la direction du ſoleil, de même que la fleur au ſoleil. Le matin leurs feuilles regardent le Levant ; vers le midi & vers le ſoir le couchant. Pendant que le ſoleil demeure ſous l'horizon & dans des tems couverts ou pluvieux, les feuilles des plantes qu'on vient de nommer ſe diſpoſent horizontalement & préſentent leur ſurface inférieure à la terre. Les phénomenes du tourneſol n'ont donc rien de particulier. Cette nutation eſt beaucoup plus ſenſible dans les feuilles des herbes que dans celles des arbres ou des plantes ligneuſes.

Il y a des végétaux qui nous préſentent d'autres effets phyſiques auſſi curieux que la perpendicularité

des plantes, & également dignes de l'attention des Philoſophes. *Voy. les Mém. de l'Acad. Royale des Sciences, ann.* 1708. Le paralléliſme conſtant que les touffes des arbres obſervent avec le ſol ou le terrain ſur lequel ils ſont plantés, eſt auſſi un phenomene digne d'attention. La plante dont M. *Linnæus* donne la deſcription, ſous le nom de *mirabilis longiflora*, porte tous les ſoirs une multitude de fleurs odoriférantes qui ſe flétriſſent le matin, & ſont remplacées le ſoir par de nouvelles fleurs. La plante appellée par les Fleuriſtes *belle de jonc* ou *de jour*, qui eſt, ſelon M. *Bourgeois*, une eſpece de *convolvulus*, fait un très-bel ornement dans les parterres: elle produit tous les matins une multitude de fleurs qui périſſent tous les ſoirs, & cependant cette plante fleurit pendant preſque tout l'été & l'automne, juſqu'aux gelées. Dans l'état de l'air le plus favorable à la végétation, c'eſt-à-dire dans un tems couvert diſpoſé à l'orage, les feuilles pinnées de pluſieurs plantes, telles que les légumineuſes, s'étendent ſur le même plan que le pédicule commun. Lorſque le ſoleil donne vivement deſſus, elles ſe redreſſent verticalement en formant un angle droit avec ce même pédicule. La ſurface de pluſieurs feuilles étant expoſée pareillement à un ſoleil ardent, devient de même concave, ce qui fait voir leur analogie avec les feuilles pinnées; la chaleur artificielle d'un fer rouge ou très-chaud, produit le même effet ſur les unes & les autres: mais la plante en ſouffre. M. *Adanſon* a obſervé que pluſieurs eſpeces de *chenopodium* (bonhenri, &c.) élevoient ainſi leurs feuilles tous les ſoirs après le ſoleil couché, & les étendoient tous les matins après ſon lever, ſans qu'il agit immédiatement deſſus: d'autres plantes, dès que le ſoleil eſt couché, & pendant la fraîcheur de la nuit, s'inclinent & pendent verticalement en bas. Une roſée artificielle produit le même effet de *plication*: l'*épanouiſſement* des fleurs reconnoît à-peu-près la même cauſe. *Voyez auſſi l'article de la* fleuraiſon *au mot* FLEURS.

Un autre effet phyſique eſt le ſommeil prétendu de quelques plantes, telles que la ſenſitive, le tamarinier, l'attrape-mouche, le caſſier puant & pluſieurs

autres qui prennent, aux approches de la nuit ou du doigt, une ſituation différente de celle qu'elles avoient pendant le jour; ce mouvement de *plication* eſt cet état de recueillement & d'affaiſſement que *Linnæus* a déſigné par le terme *ſommeil*. Voyez ce qu'il en eſt dit à l'article SENSITIVE, ainſi que pour le *mouvement de charniere*. On a depuis long-tems connu ce phénomene Botanique; le premier qui en a écrit eſt *Acoſta*, qui fait cette remarque au ſujet du tamarinier; *Alpinus* étendit enſuite cette obſervation à d'autres plantes Aſiatiques, & M. *Linnæus* l'a portée beaucoup plus loin parmi les Européennes.

A l'égard du *mouvement de reſſort* dans les plantes, on en a des exemples dans les fruits charnus de la balſamine, du concombre ſauvage, de l'alleluia, leſquels ſe contractent avec force & lancent au loin leurs ſemences. Les fruits ſecs, comme les capſules de la plupart des renoncules, l'aconit, &c. celles des liliacées, des légumineuſes, de la fraxinelle, &c. s'ouvrent pareillement avec force. Les arêtes des loges de la capſule de l'herbe à Robert, celles de l'avoine, la plante entiere de la roſe de Jeriko, prennent alternativement un mouvement de contraction & d'extenſion, lorſqu'on les expoſe à la ſéchereſſe & à l'humidité: ces divers mouvemens ſont dûs à une direction & un arrangement particulier de l'aſſemblage des fibres végétales, de maniere qu'en diminuant de volume en tout ſens, par la contraction ou par l'exſiccation, elles font agir certaines parties d'une façon déterminée, toujours mécanique & non ſpontanée. On peut à ce ſujet conſulter les *Mémoires de MM. Tournefort*, *Marchant*, *Duhamel*, les *Ouvrages de M. Linnæus*, une *Diſſertation* donnée en Italie *ſur l'irritabilité des plantes*, & pluſieurs autres Ouvrages de Botanique. Il y a des plantes, qui, loin d'avoir ce mouvement naturel ou ſpontané de reſſort, n'ont pas même celui qui tend à les remettre dans leur premiere ſituation lorſqu'on les en a une fois dérangées, telles ſont les fleurs de la *kataleptique*.

La cauſe de ces cinq ſortes de mouvemens paroît extérieure, & nullement ſpontanée comme dans les animaux parfaits qui ont cette cauſe intérieurement, &

dépendante de leur volonté & de leur choix. Mais combien d'animaux imparfaits, tels que ceux des infuſions végétales & animales, les molécules ſpermatiques, les polypes, dont les mouvemens ne ſont dus, comme ceux des légumineuſes, de la ſenſitive, &c. qu'à des cauſes extérieures, telles que la chaleur, la lumiere du jour! combien qui, comme les *gallinſectes*, l'*huître*, le *lépas*, n'ont pas un mouvement auſſi ſenſiblement apparent que celui de la *ſenſitive! Voyez ces mots*, *l'article* ANIMAL, *& celui de* TREMELLA.

M. *Maret* fils a ſuivi depuis le 5 juſqu'au 17 du mois d'Août 1773, le developpement de la grenadille; & il a reconnu que les feuilles du calice ſe déploient d'abord avec un bruit qui imite un peu le mouvement d'une montre; enſuite deux des pétales de la fleur ſe développent avec un petit bruit ſemblable, & en même tems ſort un ſtigmate & une étamine dont l'anthere repliée en dedans ſe rejette au dehors: un troiſieme pétale ſe détache avec le même bruit, & auſſitôt ſort une autre étamine, & ainſi ſucceſſivement; les antheres ſemblent acquérir tout-à-coup un accroiſſement d'environ deux lignes. Ce développement ſe fait environ à midi, & exige près de dix minutes; ſur les quatre ou cinq heures, les pétales de la fleur, ainſi que les découpures du calice ſont recourbées en dehors; ils reſtent dans cet état juſqu'au lendemain matin; dès que le ſoleil vient à frapper cette fleur de ſes rayons, les pétales ſe redreſſent peu à peu, puis ſe referment bruſquement, pour ne plus s'ouvrir. Dans ce moment les ſtigmates ſont rapprochées, les étamines ont retourné leurs antheres; elles verſent la pouſſiere ſéminale, & la fleur perd toute ſa beauté. M. *Maret* ajoute qu'à ſept heures du matin le calice & les pétales de la fleur, qui la veille étoient très-ouverts, forment communément une eſpece de ſoucoupe: c'eſt le moment où les antheres dépoſent leur pouſſiere ſéminale: à neuf heures elle eſt abſolument fermée. Une autre fleur s'ouvre à onze heures ou à midi. Un jour que le tems fut nébuleux, les fleurs ne s'ouvrirent qu'à deux & à trois heures après midi; elles ſe fermerent néanmoins comme les autres,

le lendemain matin. Ainſi le ſouci d'Afrique s'ouvre le matin & ſe ferme le ſoir; mais s'il ne s'ouvre point, on eſt ſûr qu'il pleuvra dans la journée. M. *Linnæus* obſerve que la grenadille ne s'ouvre à Stockholm qu'à trois heures de l'après midi, & ſe ferme à ſix heures du ſoir. Ici nous obſervons qu'elle s'épanouit à midi & ne ſe ferme que le lendemain. La chaleur du climat, l'intempérie des ſaiſons rendent le développement de cette plante plus tardif & la referment plus promptement; le climat rude de la Suede, ſeroit-il la cauſe de la courte durée de cette fleur? ceci eſt probable. On voit par ce qui vient d'être rapporté ſur la grenadille, que cette plante qui indique l'heure dans les jours ſereins, eſt au nombre des plantes ſolaires qui s'ouvrent plus tôt ou plus tard, à raiſon de l'ombre, de l'humidité ou de la ſéchereſſe; mais elle ne ſe referme point aux approches de la nuit, comme les fleurs de la dent de lion & de la pimprenelle. Il eſt ſingulier que cette fleur s'étant ouverte par le ſoleil, attende ſon retour pour ſe refermer. Ne ſeroit-ce point la chaleur du ſoleil qui opere auſſi l'effuſion de la pouſſiere ſeminale? Dans le Nord où la grenadille eſt plus contrariée par le climat, elle ſe referme le ſoir, parce que l'émiſſion de la pouſſiere ſéminale n'a point lieu: d'après ces exemples, joints à ceux dont il eſt mention à l'article *Fleur*, l'on pourroit peut-être établir différens degrés de plantes étrangeres; celles qui donnent leurs fleurs & leurs fruits; celles dont le fruit ne parvient pas à maturité; celles qui répandent leur pouſſiere ſans féconder; celles enfin qui n'ont qu'une exiſtence momentanée ſans aucune effuſion de pouſſiere prolifique.

Nous avons eu ſoin d'inſérer à l'article *Fleur* une queſtion bien importante, & qui a fait l'objet des recherches de M. *Adanſon*, dans un Mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie. Il convient de rappeller ici ces détails, & de les étendre. M. *Adanſon* d'après des expériences qu'il a faites, a voulu s'aſſurer ſi les eſpeces dans les plantes ſont conſtantes, ou ſi par la communication des pouſſieres ſéminales étrangeres à une plante, il peut ſe former de nouvelles eſpeces, qui ſe reproduiſent conſtamment ſous la même forme. M. *Mar-*

chant Botaniſte obſerva dans ſon jardin, au mois de Juillet 1715, une mercuriale dont les feuilles étoient comme des filets; ce qui là lui fit nommer *mercurialis foliis capilaceis*: au mois d'Avril ſuivant, cette plante reparut dans le même endroit, avec une autre eſpece de mercuriale à feuilles profondément dentelées. De cette obſervation, il ſembloit qu'on pouvoit inférer qu'il ſe pouvoit produire de nouvelles eſpeces, & que les Anciens n'auroient point eu tort de n'en décrire qu'un ſi petit nombre; les autres que nous obſervons aujourd'hui en ſi grande quantité, ayant été produites depuis eux, & n'exiſtant pas de leur tems.

Ces plantes obſervées par M. *Marchant* ne durerent que quelques années, & il n'en fut plus queſtion quelques années après; dans le tems ſur-tout que M. *Linnæus*, qui avoit juſques-là regardé les eſpeces comme conſtantes, commença à douter de cette conſtance, & même à croire qu'il s'en pouvoit produire de nouvelles; & voici ce qui donna lieu à ce changement.

En 1742, un Botaniſte herboriſant dans une île ſituée en mer, trouva une plante aſſez ſemblable à la linaire commune, mais qui en différoit aſſez conſidérablement dans ſes fleurs, pour conſtituer, ſelon M. *Linnæus*, une nouvelle eſpece qu'il imagina provenir de la fécondation d'une linaire ordinaire par une autre plante qu'on croit être la juſquiame ou le tabac; M. *Linnæus* lui a donné le nom de *peloria*, & il préſume qu'elle ſera conſtante.

M. *Linnæus* cite une autre métamorphoſe du même genre, qui arrive tous les ans dans le jardin d'Upſal, où les graines du chardon ordinaire à tête velue, lui ont donné le chardon à tête velue & ramaſſée des Pyrenées. Il ignore ſi cette variation provient des ſemences même de la plante, ou de la fécondation de ces mêmes ſemences, faites par les pouſſieres des autres plantes. La grande & la petite verveine d'Amérique lui ont donné une verveine ſemblable pour les feuilles à la verveine d'Europe; il a penſé que la pimprenelle-aigremoine lui eſt venue de la pimprenelle commune, fécondée par les pouſſieres de l'aigremoine,

& qu'un grand nombre de plantes ont une pareille origine ; & il conclut de toutes ces obſervations que tous les genres des plantes ne ſont autre choſe que des plantes nées d'une même mere & de peres différens ; & que c'eſt un nouveau champ ouvert aux Botaniſtes pour tenter de multiplier les eſpeces par de pareils mélanges.

M. *Adanſon* avoit d'abord adopté le même ſentiment, d'après les obſervations de M. *Linnæus ;* mais ayant eu occaſion d'élever non-ſeulement la *pelore vivace* de la linaire commune, envoyées par M. *Linnæus*, mais encore une pelore annuelle formée en 1762, au jardin du Roi, de la linaire d'Eſpagne à feuilles menues, & la mercuriale de M. *Marchant* à feuilles laciniées, diſparue depuis 1716, & qui a reparu ſous les chaſſis du jardin du Roi, en 1766 ; cette mercuriale bien examinée par Monſieur *Adanſon*, il l'a reconnue pour un individu mâle ; ſes feuilles reſſembloient à celle du réſéda rongées des inſectes, ſans cependant en avoir éprouvé aucune atteinte ; mais les antheres ou ſommets des étamines étoient trois fois plus petites qu'à l'ordinaire, ſphériques & autant qu'il fut poſſible d'en juger, abſolument vides de pouſſiere ſéminale.

M. *Adanſon* plaça au deſſous de ce pied de mercuriale dix ou douze pieds de mercuriale femelle, dont il recueillit les graines, ayant eu ſoin de ſecouer la mercuriale mâle, pour féconder ces mercuriales femelles ; des graines qu'elles donnerent, il n'en leva environ qu'un dixieme, qui ne produiſit que des mercuriales communes : il eſſaya de féconder des mercuriales femelles, avec les pouſſieres du réſéda & celles du chanvre mâle ; mais toutes les graines provenues de ces mélanges n'ont encore donné que des mercuriales ordinaires.

Toutes ces expériences ont fait voir à M. *Adanſon*, que la fécondation n'a pas lieu par le ſecours des pouſſieres étrangeres, quand les plantes ſont de familles différentes ; & que le peu de graines de ſes mercuriales qui ont germé, malgré la ſcrupuleuſe attention qu'il avoit apportée à détruire tous les mâles de cette eſpece

eſpece qui avoient paru dans ſon jardin, avoient été fécondées par quelques pouſſieres de mercuriale mâle, que le vent avoit apporté du dehors, & que cette mercuriale à feuilles déchiquetées, de même que celles de M. *Marchant*, ne ſont que des individus monſtrueux ou des mulets viciés dans leurs tiges, dans leurs fleurs, & dans les parties de la génération, & non pas de nouvelles eſpeces.

La pelore que M. *Linnæus* cite, comme ſe reproduiſant de graine, ne prouve pas davantage, dit M. *Adanſon*, en faveur de la reproduction des nouvelles eſpeces. La linaire vivace ordinaire qu'il a envoyée, & la linaire annuelle d'Eſpagne, ont donné tantôt quelques *fleurs pelores* mêlées avec des fleurs naturelles ſur le même pied, tantôt tous les pieds ſont à fleurs naturelles, tantôt ils ſont à fleurs pelores, mais toujours les fleurs pelores ont été ſtériles; les ſeules fleurs naturelles ont produit des graines fécondes: ces plantes extraordinaires doivent donc être regardées comme des demi-mulets dans leſquels les organes de la génération ſont conſtamment viciés. D'après des obſervations faites ſur le fraiſier à une feuille qui n'eſt qu'une monſtruoſité par défaut, & dans lequel on remarque les veſtiges des deux feuilles qui manquent; ſur une orge qui étoit devenue carrée & dont les grains qui en provenoient ont perdu cette propriété au bout de quelque tems; ſur le blé même de miracle, monſtruoſité par excès, qui ſemé dans une terre ſeche & maigre, dégénere peu à peu & rentre dans l'eſpece originaire dont il eſt ſorti, qui eſt celle qu'on nomme *groſſet*, & qu'on cultive dans les Provinces méridionales du Royaume; d'après ces obſervations, dis-je, notre Académicien conclut que le changement dans les eſpeces, ou la production de nouvelles races, ne ſont que des variations ou des monſtruoſités; que l'examen de ces changemens exige l'attention la plus ſcrupuleuſe. Conſultez maintenant les articles *Fleur* & *Pelore*.

Enfin, les plantes portent dans leurs fleurs une ſubſtance très-utile, qu'on avoit ſoupçonné être le produit d'une des parties les plus eſſentielles à la végétation

(nous voulons parler du miel). La liqueur mielleuſe des fleurs contient un ſuc qui communique à l'eau la propriété de réſoudre les huiles éthérées, ainſi qu'on le fait avec le ſuc du mélianthe. En privant les fleurs de ces nectaires, cela ne cauſe aucune altération, ni à leur végétation, ni à leur fructification; & par conſéquent ce ſuc ne contribue en rien à leur fertilité.

Tableau Alphabétique des différentes parties des Plantes, Termes, &c.

Par ce qui précede, on a vu que la plante eſt un corps organiſé de ſix parties principales: que ce corps a eſſentiellement une racine, & peut-être, dit *Tournefort*, une ſemence, qu'il a le plus ſouvent des feuilles, des tiges, des fleurs, des ſupports, &c.

AIGRETTE, *pappus*. Eſpece de broſſe ou de pinceau de poil délié, qui ſe trouve au haut des grains des chardons, de la dent de lion, des aſters, & de pluſieurs autres plantes. Ces graines ſe ſoutiennent aiſément en l'air au moyen de leurs aigrettes; de ſorte que le moindre vent les diſperſe & les porte au loin. Ces aigrettes ſont un caractere par lequel on diſtingue pluſieurs genres de plantes.

AIGUILLON, *aculeus*. Pointe fragile, qui tient ſi peu à la plante, qu'on l'en détache aiſément ſans rien déchirer.

AILES. Ce ſont, dans les fleurs légumineuſes, deux pétales qui ſe trouvent placés entre ceux que l'on a nommés le *pavillon* & la *carenne*, & qui repréſentent les ailes de papillon. On ne doit pas prendre le mot d'*aile* pour celui d'*aiſſelle*, qui eſt l'angle que la feuille forme avec ſa tige. On donne encore le nom d'*aile*, *ala*, à la petite membrane qui fait partie de certaines graines; par exemple, de celles de l'érable: on appelle ces graines *ſemences ailées*. On dit auſſi *tige ailée*, lorſqu'il y a de ces ſortes de membranes qui s'étendent le long d'une *tige*. Voyez *ce mot*.

ANTERE, *anthera*, eſt la partie ſupérieure de l'étamine ou le *ſommet*. Voyez plus bas ce mot & celui d'ETAMINES.

ARBRE, *arbor*. Il peut être défini une plante d'une grandeur très-conſidérable, qui n'a qu'un ſeul & principal tronc, diviſé en maîtreſſes branches; tels ſont le chêne, le noyer, &c. Voyez *Arbre*.

ARBRISSEAU ou ARBUSTE, *frutex*, eſt une plante ligneuſe, de moindre taille que l'arbre; laquelle, outre la principale tige & les branches, produit ſouvent de la même racine pluſieurs pieds conſidérables; tels ſont le troêne, &c. Les arbres & les arbriſſeaux pouſſent en automne des boutons dans les aiſſelles des feuilles, qui ſe développent dans le printems, & s'épannouiſſent en feuilles & en fleurs. Cette différence, jointe à la grandeur, diſtingue aiſément les arbriſſeaux des ſous-arbriſſeaux.

AUBIER: *voyez au mot* Arbre.

BAIE ou BAYE: *voyez ce mot.*

BALE, *gluma*, eſpece de calice particulier à la famille des graminées.

BOIS: *voyez ce mot.*

BOURGEON, *germen aut gemma*, eſt cette éminence qu'on remarque aux branches des arbres, ou un œil animé qui produit dans la ſuite une jeune branche; les petites feuilles y ſont arrangées & couchées avec beaucoup d'induſtrie. *Voyez* Branches.

BOURSE, *volva*. Cette partie ſert d'enveloppe épaiſſe à certaines plantes de la famille des champignons.

BOUTON, eſt un petit point rond qui vient le long des branches des arbres, d'où ſort la fleur qui doit produire le fruit. Les *boutons* des arbres à pepin ont pluſieurs fleurs; ceux à noyau n'en ont qu'une. Il y a deux ſortes de boutons, les *boutons ronds* & les *boutons plats*; les premiers ſont ceux qui font eſpérer des branches à fruits: les plats au contraire ne laiſſent entrevoir que des branches à bois. Voyez *Branches* à l'article général ARBRE.

BOUTURE, *talea*. C'eſt une jeune branche que l'on coupe à certains arbres moelleux, tels que le figuier, le ſaule, le coignaſſier, le groſeillier, laquelle reprend en terre ſans racine: cependant la réuſſite des boutures dépend de leur facilité à produire des racines, & non pas de l'abondance de la moelle des branches, comme on

le penſe vulgairement ; car l'oranger, le buis, l'if & la ſabine qui en ont peu, reprennent facilement de bouture. Bien des gens confondent la *bouture* avec la *marcote*, *circumpoſitio*, qui eſt bien différente, en ce que cette derniere eſt une branche couchée en terre, dans une caiſſe, &c. mais qui n'eſt point ſéparée de l'arbre qui lui donne vie, & qu'on ne ſevre que quand elle a des racines ; au lieu que la *bouture* & le *plançon* ſont des branches ſans racines. Voyez *Provin*, & ce qui eſt dit à cet égard dans l'article ARBRE.

BRACTÉES. Nom donné aux feuilles qui ſont immédiatement au-deſſous des fleurs.

BRANCHES, ſont les bras plians & élaſtiques du corps de l'arbre : ce ſont elles qui lui donnent la figure : elles ſont communément alternes ou oppoſées, & quelquefois verticillées. Le bourgeon s'étend peu-à-peu en branches poſées collatéralement, & compoſées des mêmes parties de la tige. Ces branches s'étendent enſuite, s'élargiſſent & ſe diviſent en ramilles, d'où ſortent quantité de feuilles : elles croiſſent à l'œil de la queue de la feuille & produiſent des fleurs, enſuite des fruits qui ſe convertiſſent en ſemence pour la propagation de l'eſpece : l'on prétend que l'agitation des *branches*, cauſée par le vent, eſt aux arbres ce qu'eſt aux animaux l'impulſion du cœur. On diſtingue des maîtreſſes ou meres branches, des branches petites & foibles, des branches à bois, à fruit, chiffonnes, gourmandes, veules, aoutés & les branches de faux bois.

Les *maîtreſſes branches* ſont les plus hautes, & d'où partent toutes les autres : les *branches à bois* ſont celles qui étant les plus groſſes & pleines de boutons plats, donnent la forme à un arbre fruitier, & doivent ſe conſerver en partie : les *branches à fruit* ſont plus foibles, & ont des boutons ronds : les *chiffonnes* ſont courtes & fort menues : les *gourmandes* ſont groſſes, droites & longues : les *veules* ſont longues, & ne promettent aucune fécondité : la *branche aoutée* eſt celle qui après le mois d'Août a pris croiſſance, s'endurcit & devient noirâtre : enfin la *branche de faux bois* eſt groſſe à l'endroit où elle devroit être menue, & ne donne aucune marque de fécondité. Voyez à l'article *Arbre*.

BROU: *voyez ce mot.*

BUISSON. *Voyez* dans ce paragraphe le mot *Sous-Arbriſſeau.*

BULBE & BULBEUX: ſe dit d'un oignon ou eſpece de racine ronde, compoſée de pluſieurs peaux ou tuniques emboîtées les unes dans les autres. *Bulbifere*, eſt une plante dont la racine eſt *bulbeuſe.* Voyez *Racine.* Les bulbes, dit M. *Haller*, ſont plutôt des boutons ſous terre, que des racines, ils en ont eux-mêmes de véritables, généralement preſque cylindriques & rameuſes.

CALICE, *calix*, eſt l'enveloppe extérieure ou le ſoutien des autres parties de la fleur: ſa couleur eſt communément verte; on en compte ſept eſpeces, la périanthe, l'enveloppe, le ſpathe, la bale, le chaton, la coiffe & la bourſe. Comme il y a des plantes qui n'ont point de calice, il y en a auſſi dont le calice ſe métamorphoſe peu-à-peu en feuilles de la plante, & réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante ſe changent en calice: c'eſt ce qui ſe voit dans la famille de quelques renoncules, comme l'anémone, la pulſatille, &c. celui du roſier devient charnu: *voyez à l'art.* ROSIER.

CAPRIFICATION: *voyez* à l'article *Figuier.*

CAPSULE, *capſula aut theca*, eſt une enveloppe compoſée de pluſieurs panneaux ſecs & élaſtiques, & qui renferme les ſemences attachées à des *placenta.* Voyez *ce mot.*

CAYEUX: *voyez* à la ſuite du mot *Oignon.*

CHATON, *amentum, aut flos amentaceus, julus.* Terme de *Botanique*, par lequel on déſigne les fleurs ſtériles: il y en a qui ne ſont compoſées que d'étamines ou de ſommets, d'autres qui ont auſſi de petites feuilles; ces parties ſont attachées à un axe en forme de poinçon ou de queue de chat, d'où vient le met de *chaton.* Ainſi le chaton eſt un amas de fleurs toutes males ou toutes femelles. Cette fleur eſt toujours ſéparée du fruit, ſoit qu'elle ſe trouve ſur un individu différent de celui qui porte le fruit, ſoit que la même plante produiſe la fleur & le fruit. Voyez *Fleur.*

COIFFE, *calyptra*. Nom donné au calice qui couvre le fruit des mouſſes.

CÔNE *ſtrobilus* : il eſt compoſé de pluſieurs écailles contournées. *Voyez* au mot *Arbre cônifere*.

CORIMBE : voyez *Ombelle*.

COROLLE, *corolla* : elle environne immédiatement les parties de la génération ; il y en a de deux eſpeces, la *pétale* & le *nectaire*. Voyez *ces mots*.

COSSE, enveloppe longue où ſe forment les fruits légumineux.

COSSON. C'eſt le nouveau ſarment qui croit ſur le cep de la vigne depuis qu'elle eſt taillée : ce mot eſt auſſi le ſynonyme d'une ſorte de *charançon*. Voy. *ce mot*.

COTILEDONS, *cotyledones*. Nom donné aux feuilles ſéminales : voyez *Feuille*.

CYME : *voyez* à l'article *Ombelle*.

DEMI-FLEURON, *ſemi-floſculoſus* : ce ſont les feuilles qui forment la couronne des fleurs radiées.

DENTÉ, ne differe de *dentelé* qu'en ce que ſes découpures ſont plus fines & beaucoup plus égales.

DISQUE, *diſcus* : partie de la fleur radiée, qui en occupe le centre ; on l'appelle quelquefois *baſſin*.

DORSIFERE. *Voyez* à l'article *Fougere*.

DRAGEONS, *ſtolones*, ſont des branches enracinées qui tiennent au pied ou au tronc, dont on ne peut les arracher ſans l'éclater.

ÉCAILLE, *ſquama*, ſe trouve dans les chatons : elle ſe trouve auſſi ſur les étamines ou ſous les fleurs.

EMBRYON, eſt le jeune fruit qui renferme en petit la plante. L'embryon eſt ou droit, ou un peu courbé, ou roulé en ſpirale.

ÉCORCE, *cortex* : voyez *ce mot*.

ENTER : *voyez* ci-deſſous *Greffer*.

ÉPI, eſt un amas de fleurs, toutes diſtinctes les unes des autres, c'eſt-à-dire, portées chacune ſur un pédicule particulier, & diſpoſées ſur un axe commun aſſez long ; de ſorte que c'eſt leur aſſemblage qui forme ce qu'on appelle un *épi*.

ÉPINE, *ſpina*. C'eſt une pointe aiguë, tellement adhérente à la plante, qu'on ne ſauroit l'arracher ſans déchirure. On diſtingue deux ſortes d'*épines*, 1°. celles

qui font corps avec la partie ligneuſe des plantes & qui ſubſiſtent auſſi long-tems qu'elles : ce ſont là les véritables *épines*. 2°. Les autres, qui ne tiennent qu'à l'écorce, & qui ſont ſujettes à tomber dès que la plante vieillit un peu, ou qu'elle ſe dépouille de ſon écorce, s'appellent *piquans*, *aculei*. Tels ſont ceux de la *ronce* & du *roſier* : voyez *ces mots*. L'utilité & la cauſe de l'origine des épines nous ſont encore inconnues.

ÉTAMINES, *ſtamina*, organe ſexuel mâle qui comprend tout à la fois les *filets*, *filamenta*, qui ſont vers le centre de la fleur, & qui ſont chargés chacun d'un petit corps véſiculeux, qui en eſt la partie eſſentielle & noble, il eſt appellé *ſommet*, *anthera*, comme on peut le voir facilement dans les tulipes : ce corps contient une pouſſiere prolifique, *pollen aut farina fecundans*, très-fine, c'eſt-à-dire, les parties mâles de la génération. *Tournefort*, le grand reſtaurateur de la Botanique, étoit bien éloigné de ſe douter de l'utilité de la pouſſiere des étamines, puiſqu'il la croyoit un excrément de la plante. (M. *Haller* obſerve cependant que ces étamines ſont encore fort douteuſes, auſſi-bien que celles des dorſiferes). *Grew* eſt le premier qui, en 1682, ait examiné au microſcope la figure de cette pouſſiere fécondante, huileuſe & inflammable ; enſuite *Malpighi* en 1711 ; M. *Geoffroy*, dans les *Mémoires de l'Académie*, traita de la figure & de la nature de cette pouſſiere ; en 1737, M. *de Juſſieu*, dans les mêmes *Mémoires*, examina l'exploſion & la façon de s'ouvrir des grains de pouſſieres des anteres mis ſur l'eau ; en 1747, M. *Needham* traita le même ſujet dans ſes *nouvelles découvertes microſcopiques*. Nous devons dire auſſi que *Micheli* eſt le premier qui en 1729 a indiqué & reconnu dans les plantes appellées *imparfaites*, telles que les *champignons*, des étamines ou parties mâles. Les étamines des *fougeres* ont été découvertes en 1739, par M. *de Juſſieu*. M. *de Réaumur*, dès 1711, avoit découvert celles des *fucus*. *Ray*, *Morlant*, *Camerarius* ſont du nombre des Obſervateurs qui ont appris au monde ſavant la véritable nature & les uſages importans de cette pouſſiere des étamines, qui eſt d'ailleurs la cire brute que l'induſtrieuſe abeille ſait recueillir, préparer,

conſerver, &c. Le nombre des étamines n'eſt conſtant que dans chaque claſſe des plantes : il y a des plantes qui ont depuis une juſqu'à treize étamines ; il y en a même qui en ont ſept cents. Leur proportion eſt aſſez inégale ; mais elles ſont conſtamment de la même couleur, de la même figure & grandeur dans les plantes de la même eſpece. Il y en a de ſphériques, d'elliptiques, de cylindriques, de priſmatiques ; les unes ſont parfaitement liſſes, d'autres paroiſſent cannelées, chagrinées ou hériſſées de piquans, ſemblables à ceux d'un marron ; d'autres reſſemblent à des boulets ramés, &c. toutes ces configurations ne ſe voient guere à l'œil nu, il faut ſe ſervir d'un microſcope. Nous ne pouvons trop inviter nos Lecteurs à conſulter les belles *Idées ſur la Fécondation des Plantes*, par l'illuſtre M. *Bonnet* de Geneve : on y trouvera une grande quantité de recherches, de vues ſur cette opération ténébreuſe & ſur la nature & utilité des étamines. Ce Mémoire plein de ſagacité, ainſi que tous les écrits de cet Auteur, eſt conſigné dans le Recueil de M. l'Abbé *Roſier*, ou *Obſervations ſur la Phyſique, ſur l'Hiſtoire Naturelle & ſur les Arts. Mois d'Octobre* 1774. *p.* 261. Il n'eſt pas encore décidé ſi ce qu'on appelle *étamines* dans les lichens en eſt réellement, ou ſi ce ne ſont pas plutôt des rejetons.

M. *Donati*, dans ſon Eſſai ſur l'Hiſtoire Naturelle de la Mer Adriatique, obſerve que la ſage Nature qui a façonné en pouſſieres régulieres le principe fécondant chez les plantes terreſtres, lui a donné dans les plantes marines, la forme d'un fluide mucilagineux. Il fait cette remarque à l'occaſion de la *diſſoïde* à tige cylindrique ; les fleurs mâles, dit-il, répandent abondamment un fluide mucilagineux, médiocrement gluant & tranſparent, qui renferme une infinité de corpuſcules de différentes figures, mais ordinairement preſque ronds ; ils ſont ou jaunâtres ou d'un vert pâle ; c'eſt à mon ſens la partie fécondante : elle eſt en pouſſiere dans les plantes terreſtres, parce qu'elle eſt dans un fluide auſſi léger que l'air : ici elle eſt fluide mucilagineuſe, gluante & telle qu'il faut pour être dans l'eau. Le Contemplateur de la Nature aime à s'arrêter ſur ces traits

frappans de la Sageſſe profonde qui a préſidé à l'arrangement du monde, & qui partout a ſi bien approprié les moyens à la fin.

ÉTIOLÉ. On dit d'une plante ou d'une branche, qu'elle eſt *étiolée*, quand elle s'éleve beaucoup ſans prendre de groſſeur: *voyez* à la ſuite du mot ARBRE.

FANNE, d'*une graine*, eſt la même choſe que feuille. On ſe ſert de ce mot particuliérement en parlant des anémones & des renoncules.

FILET, eſt ce qui ſert à ſoutenir le ſommet.

FEUILLE, *folium*, voyez l'article FEUILLES.

FLEUR, *flos*, eſt la partie de la plante qui ſe diſtingue ordinairement des autres parties par des couleurs particulieres: il y a des fleurs en cloche, en entonnoir, en maſque, en gueule, en roſe, en œillet, en légumineuſes, en fleuronnées, demi-fleuronnées, en radiées, &c. *voyez* l'article *Fleur* de ce Dictionnaire. On diſtingue dans les fleurs, le calice, la corolle, l'étamine & le piſtil.

FLEURON, *floſculus*. On appelle *fleuron* chacune des petites fleurs dont la réunion ſur un réceptacle commun, forme les fleurs compoſées. La corolle du fleuron eſt monopétale en tube évaſé à cinq pointes.

FRUIT, *fructus*. On entend par ce mot, toutes ſortes de graines, ſoit nues, ſoit renfermées dans une enveloppe oſſeuſe ou charnue, membraneuſe, &c. *Voyez* l'article FRUIT.

GRAINE, ou *ſpathe*: voyez *ce mot*.

GENRE DE PLANTES, *genera plantarum*, eſt un ordre de pluſieurs plantes qui ont un caractere commun, établi ſur la ſtructure de certaines parties qui diſtinguent eſſentiellement telle plante d'une autre.

GERME, *germen*, eſt la partie de la graine qui renferme en petit une plante de la même eſpece: le germe tient lieu de matrice dans les plantes.

GERMINATION, eſt le premier développement des parties qui ſont contenues dans le germe de la graine d'une plante, il s'opere par le mouvement de la ſeve.

GLANDE, *glandula*: ce ſont des parties qui ſervent à l'excrétion de certains ſucs des plantes. " Une glande „ dans les plantes, dit M. *Guettard*, page 210, dans

„ ſes *Mémoires ſur différentes parties des Sciences & „ des Arts*, eſt un petit corps globuleux, ſimple, ou „ qui porte un vaiſſeau excrétoire, appellé communé- „ ment *poil*, qui eſt articulé ou ſans articulation, & „ qui varie par la forme: il ſort immédiatement de la „ glande, ou par le vaiſſeau excrétoire, une matiere „ liquide qui s'évapore, ſe deſſeche en forme de grains, „ de pouſſiere, ou de fils qui par leur nombre donnent „ naiſſance à une eſpece de duvet. " Ces poils des plantes furent d'abord obſervés en 1682 par *Grew*; en 1686, par *Malpighi*; & en 1747 M. *Guettard* fit connoître les *glandes*.

GOUSSE, *legumen*, eſt le fruit des plantes qui ont la fleur légumineuſe; elle eſt ordinairement compoſée de deux panneaux, nommés *coſſes*, aplatis ou convexes, aſſemblés en deſſus & en deſſous par une ſuture longitudinale, & qui renferment des ſemences attachées alternativement au limbe ſupérieur de chacune de ces coſſes qui ſe ſéparent par la maturité.

GRAINE: *voyez* ce mot.

GREFFER ou ENTER, eſt engager un brin d'une jeune branche d'un arbre dans le bois d'un autre arbre, avec les précautions néceſſaires, & dans la ſaiſon favorable.

La greffe en général, eſt l'union d'une plante ou d'une portion de plante ſur une autre, avec laquelle elle fait corps & continue de vivre. On appelle du nom de *greffe*, la portion qui s'unit, & *ſujet* la plante ſur laquelle elle s'unit. Cette maniere de multiplier les plantes opere ſeulement la deſtruction du ſujet, pour en dériver tous les ſucs au profit de la greffe qu'on veut continuer à faire vivre & multiplier à ſes dépens. Cette union ſe fait ou naturellement, ou artificiellement. On voit tous les jours dans les bois des rejets trop ſerrés, d'une même ſouche d'arbre, ou des branches qui ſe touchent & ſe preſſent fortement, s'unir enfin à la longue. Beaucoup de feuilles ſe greffent par approche les unes avec les autres dans les bourgeons: on a vu un concombre ſe greffer par ſon pédicule ſur un autre concombre. De même on a vu un jeune concombre ſe greffer par ſon pédicule à un concombre aſſez gros. Le melon, la pomme & beaucoup d'au-

tres fruits qui ſont ſurmontés par la fleur, ſe greffent hors de leur calice pendant qu'ils ſont encore tendres & herbacés ; ceux qui ont le calice ſous la fleur comme le ceriſier, le prunier, l'arbricotier, &c. ſe greffent dans le bouton même de la fleur avant que d'être noués, & s'uniſſent par l'épanchement de leur ſubſtance parenchymateuſe. Cette greffe naturelle en approche, la ſeule dont la nature nous ait donné l'exemple, a été imitée par l'art dès qu'elle a été apperçue, & elle en a fait tenter pluſieurs autres qui ont également réuſſi. Ces greffes artificielles ſont, la *greffe par approche*, en *fente*, en *couronne*, en *écuſſon*, en *fûte*. Voyez ce qui en eſt dit à la ſuite du mot. ARBRE. Quant aux parties que l'on greffe, leur choix dépend de l'objet d'agrément ou d'utilité qu'on ſe propoſe dans cette opération.

GRAPPE. Lorſque l'axe d'un épi ou d'une pannicule pend en bas au lieu de s'élever vers le ciel, on lui donne alors le nom de grappe ; tel eſt l'épi du groſeillier, telle eſt la pannicule de la vigne. *Voyez ci-deſſus* ÉPI, *& ci-deſſous* PANNICULE.

GRIFFE. *Voyez à la ſuite du mot* OIGNON.

HAMPE, *ſcapus*. Cette partie, uniquement deſtinée à porter la fructification, nait immédiatement de la racine & non pas du tronc.

HERBE, *herba*. Ce nom convient à toutes les plantes dont les tiges périſſent tous les ans, après que leurs ſemences ſont mûres. *Voyez* HERBES.

LÉGUMINEUX. *Voy. à la ſuite de l'art.* LÉGUMES.

LOBES, ſont les parties de la ſemence qui ſont attachées au germe, & qui ſont ordinairement plus groſſes que le germe. On donne auſſi le nom de *lobes* aux diviſions du diſque des feuilles : on dit feuilles à trois, à cinq lobes, &c.

MAILLET, *malleolus*, conſiſte en une branche de l'année à laquelle on laiſſe deux chicots du bois de deux ans, ſaillans des deux côtés : on ne pratique guere cette ſorte de bouture qu'à l'égard de la vigne, & même rarement.

MAINS ou VRILLES *cirrhi aut capreoli*, en Botanique, ſont des filets ou vrilles de certains végétaux qui

s'entortillent contre les plantes voiſines, & s'y attachent fortement, telles ſont celles qu'on voit à la vigne, à la couleuvrée, à la plupart des légumes, &c.

MALADIES DES PLANTES. *Voyez à la ſuite du mot* ARBRE.

MARCOTE *Voyez à l'article* BOUTURE.

MOELLE. *Voyez ce mot.*

MONSTRUOSITÉ. *V. à la ſuite de l'art.* MONSTRE.

MOUVEMENT DES PLANTES. *Voy. à l'art.* PLANTE.

NECTAIRE ou NECTARINE, *nectarium.* Organe ou réſervoir faiſant partie de la corolle & deſtiné à contenir une liqueur miellée, viſqueuſe, & plus ou moins douce. La ſituation du nectaire & ſa figure varient beaucoup. *Voyez à l'article* FLEUR.

NERVURE, ſe dit des côtes élevées des feuilles des plantes.

NOEUD, eſt la partie de l'arbre la plus dure, la plus ſerrée & par où il pouſſe ſes branches, ſes racines & même ſon fruit. Les *nœuds* ſervent à fortifier la tige. On taille la vigne au premier & au ſecond nœud du nouveau jet. On dit que le bois eſt noueux quand il eſt rempli de nœuds.

NOUER, ſe dit du fruit quand le bouton a formé la fleur, & qu'enſuite cette fleur ſe paſſe & que ſon piſtil ſe change en un petit bouton qui eſt le fruit même.

NOIX, *nux.* Voyez NOIX.

NUITS DE FER, *noctes ferreæ.* En Botanique on donne ce nom aux *nuits* dont la température arrête la végétation de certaines plantes, entraînent leur dépériſſement inſenſible, leur pourriture, enfin la mort, & avertiſſent par là de rentrer dans les ſerres les plantes étrangeres, &c. qui périroient par ces ſortes de froids. Voyez *Linnæi Amænit. Upſal.* M. *Haller* dit que c'eſt aux premiers gels aſſez communs du mois d'Août, qu'on donne ce nom, qui, dans des climats tempérés, ne peut pas être employé pour ces mêmes jours.

NUTATION. *Voyez ce mot.*

ŒILLETON. Bourgeons qui ſont à côté des racines des artichauts & autres plantes; on les détache afin de multiplier ces plantes. Le petit point que l'on voit le long des branches des arbres eſt l'endroit d'où ſortent

les jeunes pouſſes. L'œil rond & enflé eſt propre à former une branche à fruit. L'œil plat ne donne que du bois.

OIGNONS, CAYEUX & GRIFFES. *Voyez à la ſuite du mot* OIGNON.

OMBELLE, *umbella*. Elle eſt formée d'un grand nombre de fleurs dont les pédicules, d'inégale longueur, partent d'un même centre ou du même point de la tige, divergeant inégalement pour former en deſſus une eſpece de paraſol ou ombelle, qui ne reſſemble pas mal à la fleur de lis des armoiries de France: telles ſont les fleurs de la plupart des ombelliferes. Dans les ombelles parfaites, dit M. *Deleuze*, pluſieurs petites ombelles ſont réunies en une grande ombelle, dont les rayons ſont les pédicules des ombelles partielles réunis ſur un centre commun. Quelques Botaniſtes diſtinguent de l'ombelle ce qu'ils nomment *cime*: c'eſt une eſpece d'ombelle dont les rayons principaux portent, non de petites ombelles régulieres, mais des corimbes.

Le *corimbe* differe de l'ombelle en ce que les pédicules qu'il forme, ne partent pas du même centre commun, mais à diverſes hauteurs. *Voyez* OMBELLIFERE.

ONGLE & ONGLET, *unguis*, eſt une eſpece de tache, communément blanche ou différente en couleur du reſte des feuilles de certaines fleurs; elle a la figure d'un ongle, & ſe trouve à la partie de ces feuilles qui tient au calice, comme on le remarque dans la roſe.

OVAIRE. Dans quelques roſiers & renoncules, ce n'eſt autre choſe que la graine: l'ovaire ſe change par la ſuite en fruit.

PAMPE. Partie herbacée, roulée en forme d'un petit ruban qui vient attaché au tuyau de la plupart des grains, lorſqu'un tuyau eſt pendant par les racines, & qu'il ſe forme en épi. On dit la pampe du blé, de l'avoine, de l'orge.

PAMPRE. *Voyez ce mot.*

PANNICULE, *panniculus*. La pannicule & la grappe ne different de l'épi qu'en ce que les fleurs qui les compoſent, quoique diſpoſées ſur un axe aſſez long, ſont portées pluſieurs enſemble ſur un même pédicule qui s'attache ſur cet axe. Plus le pédicule commun des fleurs

eſt long, & plus la pannicule eſt lâche. Il y a des pannicules qui de loin imitent des épis, telle eſt celle du panis; d'autres ſont lâches, compoſées de rameaux, diſpoſées ſymétriquement comme dans le lilas, ou formées de rameaux étagés, comme l'avoine, &c. *Voyez* ÉPI & GRAPPE.

PAPILIONACÉES. *Voyez à la ſuite de l'article* LÉGUME.

PATTES. *Voyez à la ſuite de l'article* OIGNON.

PÉDICULE, *pedunculus*. C'eſt cette petite partie qui ſoutient la fleur & le fruit. Les feuilles ont auſſi un pédicule, que quelques Auteurs nomment *pétiole*, pour le diſtinguer de celui des fleurs. *Voyez* FEUILLE.

PÉRIANTHE, *perianthus*. C'eſt l'eſpece de calice la plus commune.

PÉRICARPE, *pericarpium*, eſt formé du germe; il groſſit & renferme les petites ſemences ou graines: on en compte huit eſpeces tant ſeches que charnues; ſavoir, la capſule, la coque, la ſilique, la gouſſe, le fruit à noyau, la pomme ou le fruit à pepin, la baie & le cône.

PÉTALE, *petalum*. *Columna* eſt le premier qui, en 1651, dans ſes Notes ſur *Hermandez*, ait appellé du nom de *pétale* la partie colorée de la fleur, que M. *Linnæus* a appellé depuis *corolle*, laquelle peut être conſidérée (par rapport à ſa figure) comme réguliere, en cloche, en entonnoir, en roſe, en ſoucoupe ou comme irréguliere, en gueule, &c. La corolle ou les pétales des fleurs different des calices & autres parties de la plante, ſelon M. de Sauſſure (*Obſervations ſur l'écorce des feuilles & des pétales*), en ce que leur épiderme n'a aucune glande corticale: elle paroît preſqu'entiérement compoſée de trachées.

PÉTIOLE, *pétiolus*. C'eſt ce qui ſoutient les feuilles des plantes. On le nomme auſſi *pédicule*.

PISTIL, *piſtillus*. C'eſt la partie de certaines fleurs qui en occupe ordinairement le centre, comme on peut le voir dans le lis, dans la couronne impériale, dans le pavot, &c. c'eſt un tuyau deſtiné à recevoir les pouſſieres des étamines; en un mot c'eſt l'*uterus* de la plante, c'eſt là où eſt la graine. Quelquefois le

piſtil n'eſt pas au centre des filets ou étamines, mais à leur extrémité. Le piſtil renferme les parties femelles de la génération ; ſavoir, le germe, le ſtyle & le ſtigmate.

PIVOT. *Voyez à l'article* RACINE.

PLACENTA. Corps qui ſe trouve placé entre les ſemences & leurs enveloppes, & qui ſert à préparer leur nourriture.

PLANÇON. *Voyez à l'article* BOUTURE.

PLANTE, *planta*. Corps organiſé, compoſé eſſentiellement d'une racine, & vraiſemblablement d'une graine, & qui produit ordinairement des feuilles, un tronc, une tige, des branches & des fleurs. L'économie végétale paroit formée ſur le modele de l'économie animale. La plus petite plante offre au Phyſicien une reſſemblance dans le mécaniſme & une analogie conſtante avec les parties des corps animés. L'accroiſſement d'une plante ſe fait en longueur & en largeur. La couche ligneuſe produit du bois, & la corticale de l'écorce. Les plantes qui s'élevent le plus facilement avec de l'eau ſeule, ſont la plupart des liliacées, des compoſées & des labiées : on diſtingue en général deux ſortes de liqueurs dans les plantes ; ſavoir, 1°. la lymphe ou ſeve ; 2°. le ſuc propre, qui leur tient lieu de ſang. Si l'on fait deux entailles ſemblables, l'une au haut de l'arbre, l'autre près de la racine, celle d'en bas rendra plus de lymphe que celle d'en haut. C'eſt la ſeve aſcendante qui nourrit les branches & les bourgeons, & c'eſt celle qui deſcend, qui nourrit & développe les racines. La ſeve eſt plus abondante au printems, & alors l'écorce ſe détache aiſément du bois. Les feuilles contribuent beaucoup à l'abondance & à l'écoulement de cette ſeve ; car ſi on effeuille un arbre on trouve quelques jours après ſon écorce auſſi adhérente au bois qu'en hiver. Les plantes tranſpirent ainſi que les animaux, & la reſpiration paroit leur être plus abondante & auſſi eſſentielle qu'aux animaux, parce qu'elles n'ont pas d'autres excrétions groſſieres. On a remarqué que les arbres qui quittent leurs feuilles, tranſpirent plus que ceux qui les conſervent toute l'année, & que les plantes graſſes tranſpirent moins que les

autres ; au reſte la grande tranſpiration augmente la ſaveur des fruits, comme la diminution l'affoiblit. C'eſt ainſi qu'en couvrant les plantes qui ont trop d'amertume ou de piquant, comme la chicorée, le cardon, le céleri, &c. on les rend plus ſucculentes & plus douces. Les plantes ſucent, abſorbent, imbibent, inſpirent l'eau de la terre par le moyen de leurs racines pendant le jour, & par leurs feuilles l'humidité de l'air pendant la nuit.

PLANTES PARASITES : *voyez* à la fin de l'article *Plantes*.

PLEURS : *voyez* ce mot dans le corps de ce Dictionnaire.

PROVIN, *ſubmerſio*, differe de la bouture qui n'eſt qu'un ſimple bâton de ſaule ou de groſeillier, &c. piqué dans la terre, & qui y prend racine. Le provin au contraire eſt, par exemple, une branche de vigne couchée & coudée en terre ; elle pouſſe des chevelus par les nœuds qui ſe trouvent enterrés. On coupe le bois qui tient au cep, & le bout de la branche qui ſont de terre de l'autre côté, devient un nouveau cep : voyez *Bouture*.

RACINE, *radix*, eſt la partie de la plante qui reçoit la premiere le ſuc de la terre où elle eſt communément attachée, & qui le tranſmet aux autres : voyez l'article *Racine*.

RADICULE, *roſtellum*, partie inférieure du germe d'une graine qui commence à ſe développer ſenſiblement : voyez à l'article *Plante*.

RADIÉES : *voyez* ce mot dans ce Dictionnaire.

RAPE, noyau qui ſoutient l'épi du froment & du ſeigle : ce ſoutien eſt élevé en denticules comme une râpe.

REJETTONS : voyez *Surgeons*.

RUBIACÉES : *voyez* ce mot dans le corps de ce Dictionnaire.

SARMENT : *voyez ce mot*.

SAUVAGEON & SUJET : voyez à l'article *Arbre*.

SEMENCE, *ſemen*, eſt le rudiment d'une nouvelle plante : voyez *Graine*.

SEVE,

SEVE, eſt une humeur qui ſe trouve dans le corps des plantes, & qui eſt par rapport aux végétaux, ce que le ſang eſt par rapport aux animaux : *voyez* ſon mouvement aux articles *Arbre* & *Plante*. M. l'Abbé *Cotti*, Profeſſeur de Phyſique au College de Reggio, a donné des Obſervations ſur la circulation de la ſeve dans les végétaux, notamment ſur les plantes qui croiſſent dans les eaux ſtagnantes, & dont les fibres ſont extrêmement fines & déliées. A l'aide du microſcope il reconnut dans la texture diaphane le fluide qui y circuloit. La circulation, dit-il, n'y eſt pas univerſelle comme dans les animaux ; le fluide ne va pas des racines au tronc, du tronc aux branches pour ſe replier enſuite ſur lui-même, revenir des branches au tronc, & du tronc deſcendre juſqu'aux racines ; mais les différentes parties, la tige, les rameaux, &c. ont leur circulation particuliere propre & indépendante, & il y a autant de circulations différentes que de diviſions dans les racines. M. *Cotti* a obſervé de plus, que dans ces plantes les circulations ſont déterminées & partagées par les nœuds qui ſéparent la tige ou les rameaux en différentes portions. La liqueur qui circule dans la partie ſupérieure ne va que de bas en haut, & de haut en bas de cette partie. Il en eſt de même du fluide de la partie inférieure, & jamais le fluide circulant de l'une ne ſe mêle avec le fluide circulant de l'autre, puiſqu'il n'y a aucune communication. Ainſi en coupant un rameau ou la partie d'un rameau, il n'y a que la partie locale qui ſoit bleſſée ; la circulation ceſſe en cet endroit, & ne cauſe aucune variation, aucun changement dans les circulations voiſines de cette partie. Tout ceci démontre évidemment que ces dernieres ſont entiérement ſéparées de la premiere qui a été bleſſée ; de plus il ne ſort par la bleſſure que le fluide renfermé dans les vaiſſeaux contenant l'humeur qui deſcend, tandis que les vaiſſeaux qui contiennent le fluide qui monte, reſtent toujours pleins, le fluide y continue ſon cours, & ne ſouffre aucune diminution.

Le célebre *Hales* avoit prouvé par ſes belles expériences conſignées dans ſa *Statique des végétaux*, que

les feuilles des plantes en végétation, étoient des puiſſances ménagées pour élever la ſeve, & la diſtribuer à toutes les parties de la plante.

SEXE, *ſexus*. La découverte du ſexe dans les plantes eſt, dit avec raiſon l'illuſtre M *Bonnet*, une de plus intéreſſante de notre ſiecle. M. *Adanſon* donne une diſtinction du ſexe toute nouvelle &, dit-il, plus exacte que l'ancienne, également applicable aux végétaux & aux animaux, en diviſant les corps organiſés en trois eſpeces; 1°. en *aſexes* ou *neutres*, 2°. en *uniſexes*, 3°. en *biſexes*. Les premieres ſont les végétaux qui n'ont aucune partie ſexuelle ſenſible, ou qui ſe reproduiſent & ſe multiplient par caïeux ou boutures, ſans aucune fécondation ni génération; tels ſont parmi les animaux, quelques vers, le polype; & dans les végétaux, pluſieurs biſſus. Les deuxiemes ſont ceux dont chaque individu eſt ou mâle ſeulement, ou femelle ſeulement. Parmi eux il y en a qui produiſent ſeuls, & toujours par génération ſans le ſecours d'un autre individu, ſoit qu'ils ſoient ovipares, ſoit qu'ils ſoient vivipares: telles ſont les *conques* parmi les coquillages; tel eſt quelquefois le polype; tel eſt le puceron, & tels ſont la plupart des biſſus & des champignons. M. *Adanſon* dit qu'on peut les appeller *monoïkes*, avec M. *Linnæus*, ou mieux encore *aphrodites*, comme qui diroit *animaux femelles*, parce qu'en effet il ſemble n'exiſter dans leur eſpece que le ſexe féminin. D'autres ne peuvent produire ſeuls ſans le concours d'un ſecond individu de ſexe différent; tels ſont la plupart des animaux parfaits, comme les quadrupedes, les poiſſons, les amphibies, la plupart des inſectes, & nombre de plantes: on peut, avec M. *Linnæus*, les appeller *dioïkes*. Enfin les troiſiemes, (*biſexes*) raſſemblent le ſexe maſculin & le féminin ſur le même individu: voyez aux articles *Hermaphrodites*, *Aphrodite*, & *Fleurs*.

Selon le profond Phyſiologiſte M. *Haller*, la plante & l'animal *ſans ſexe* eſt celui qui ne répand, ni ne reçoit aucune liqueur qui féconde ſes œufs, & qui engendre en ſe déchargeant d'une partie de lui-même.

Les animaux à *deux ſexes* reconnus, ſont ceux qui

ont des œufs, premiere habitation du nouvel animal, & en même tems des organes deſtinés à répandre une liqueur fecondante ſur ces mêmes œufs.

Les animaux à deux ſexes ont quelquefois dans le même individu les œufs & les organes qui engendrent un ſuc fécondateur; mais ils ont également beſoin d'un autre animal, dont ils reçoivent le ſperme néceſſaire au développement des germes, dans le tems que par leur liqueur fécondante ils donnent à l'autre animal le principe de vie néceſſaire pour en animer les œufs.

Les plus grands des végétaux & des animaux à deux ſexes, ont ces ſexes ſéparés. Une partie de ces individus n'ont que des œufs, qui ne ſauroient ſe développer ſans le ſecours d'un animal de la même eſpece, mais doué du ſperme fécondateur; & l'autre partie des individus n'a que les organes de ce ſperme, ſans avoir des œufs qui puiſſent être fécondés.

La premiere claſſe ne contient gueres que des animaux fort ſimples & fort petits.

La ſeconde eſt la plus commune dans les plantes, & plus rare dans les animaux.

La troiſieme eſt commune dans les animaux compoſés, & rare dans les végétaux.

On peut conſulter le *Mémoire ſur la fécondation des plantes*; par l'ingénieux & ſavant M. *Gleditſch*, inſéré dans le Recueil de l'Académie de Pruſſe, pour l'année 1767.

SILIQUE : voyez *Gouſſe* ci-deſſus, & l'article *Silique* dans le Dictionnaire.

SOMMET, corps qui termine les étamines ou filets des fleurs : ces corps qu'on peut regarder en quelque ſorte comme les teſticules de la plante, renferment une pouſſiere prolifique d'une nature huileuſe & gluante; c'eſt l'*aura ſeminalis*.

SOUS-ARBRISSEAU, *ſuffrutex*, plante ligneuſe, ou petit buiſſon moindre que l'arbriſſeau, mais qui ne pouſſe point en automne des boutons à fleur ou à fruit; tels ſont le thym, le romarin, le groſeillier, les bruyeres, &c. voyez *Arbriſſeau*.

SPATHE, *ſpatha*, eſpece de calice qui enveloppe une ſeule ou pluſieurs fleurs raſſemblées.

STIGMATES, *ſtigma*. En Botanique, ce ſont ces parties qui terminent les ſtyles ou les embryons du piſtil. On regarde le ſtigmate comme l'organe femelle de la génération : il y en a de différentes figures. Généralement il eſt enduit d'une humeur gluante, diſons liqueur viſqueuſe.

STIPULE, *ſtipula*, eſt ce qui forme le bourgeon & les inſertions. C'eſt une eſpece de petite feuille qui accompagne le pédicule des feuilles. M. *Adanſon* dit qu'il n'y a de vraies *ſtipules* que celles qui ſont attachées aux tiges, comme dans les airelles, les apocins, les jujubiers, les tithymales, les châtaigniers, les tilleuls, les mauves, les câpriers : elles tiennent lieu de feuilles dans les plantes qui ne les ont pas verticillées. Dans les plantes légumineuſes la ſituation des *ſtipules* varie : les roſiers n'ont pas de vraies ſtipules, mais ſeulement un prolongement de feuille ou une extenſion du pédicule. Il y a auſſi des ſtipules membraneuſes comme dans l'eſpargoute, &c.

STYLE, *ſtylus*, eſt proprement la pointe d'un jeune fruit ou de quelque graine. *Malpighi* appelle *ſtyle* le jeune fruit entier qui eſt placé au milieu de la fleur : il y a des plantes qui n'ont point de ſtyle.

SUC NOURRICIER. C'eſt la partie de la ſeve qui eſt propre à nourrir les plantes.

SUPPORTS, *fulcra*, ſont certaines parties de la plante qui ſervent à ſoutenir ou à défendre les autres : on en compte de dix eſpeces ; ſavoir la ſtipule, la feuille florale, la vrille, l'épine, l'aiguillon, le pétiole ou queue, le péduncule ou pédicule, la hampe, la glande & l'écaille.

SURGEONS ou REJETONS, *ſurculi*. Nom donné aux jeunes branches de l'œillet, &c. auxquelles on fait prendre racine, en les butant en terre lorſqu'elles tiennent encore à la tige. Cette opération eſt une eſpece de *marcotte* : voyez plus haut ce mot.

TALLER : *voyez ce que c'eſt à l'art.* Sain-foin.

TALON, eſt ce qui ſoutient la feuille des orangers ; c'eſt une petite feuille échancrée, comme la partie baſſe & la plus groſſe d'une branche coupée ; telle eſt auſſi

l'endroit d'où ſortent les feuilles de l'œilleton que l'on détache d'un pied d'artichaut, & cet endroit a un peu de racines.

TÊTE. On dit que les fleurs ou les graines ſont ramaſſées en maniere de tête, lorſqu'elles ſont entaſſées par petits bouquets; *flores in capitulum congeſti.*

TIGE, eſt la partie des plantes qui naît des racines, & qui ſoutient les feuilles, les fleurs & les fruits: voyez au mot *Tige* de ce Dictionnaire.

TOQUE, bonnet de figure cylindrique en forme de chapeau, dont le bord eſt étroit. Il y a des fruits qui reſſemblent à de petites toques.

TRACER, en Botanique c'eſt courir & couler entre deux terres. Le chiendent trace extraordinairement, c'eſt-à-dire que ſes racines entrent peu avant en terre, & s'étendent ſur les côtés. On dit auſſi que les fraiſiers tracent, mais c'eſt par des jets qui courent ſur la terre, & qui prennent ainſi racine à leur extrémité.

TRACHÉE ou VAISSEAU AÉRIEN, ou POUMON DE PLANTE. La découverte en eſt dûe à l'admirable *Malpighi*. Les trachées des plantes, dit cet Auteur, ſont certains vaiſſeaux formés par les différens contours d'une lame fort mince, plate & aſſez large, qui, ſe roulant ſur elle-même en ligne ſpirale ou tire-bourre, forme un tuyau aſſez long, droit dans certaines plantes, boſſu en quelques autres, étranglé & comme diviſé dans ſa longueur en pluſieurs cellules. Quand on déchire ces vaiſſeaux, on s'apperçoit qu'ils ont une eſpece de mouvement périſtaltique: ce mouvement vient peut-être de leur effort; car ces lames, qui ont été alongées & qui reſſemblent à des tire-bourres (mais dont la ſpire eſt dans un ſens contraire au mouvement diurne du ſoleil, ſelon la remarque de *Hales*) revenant à leur premiere ſituation, ſecouent l'air qui ſe trouve entre les pas de leur contour. Cet air par ſon reſſort les ſecoue auſſi à ſon tour, de ſorte qu'elles vont & viennent pendant quelque tems, juſqu'à ce qu'elles aient repris leur premiere ſituation ou qu'elles aient cédé à l'air; car ſi on les alonge un peu trop, elles perdent leur reſſort & ſe flétriſſent. *Malpighi* a remarqué que ces lames étoient compoſées de pluſieurs

pieces posées par écailles, comme sont les trachées des insectes. Pour découvrir facilement les trachées on n'a qu'à choisir, dans le printems & dans l'été, des jets de rosier, de viorne, des tendrons de vigne, de tilleul, &c. on les trouvera tout remplis de trachées, pourvu qu'ils soient assez tendres pour pouvoir être cassés net; car s'ils se tordent on ne pourra découvrir les trachées. Rien n'est si aisé que de faire ces observations. Il est vraisemblable que les trachées sont des vaisseaux destinés à contenir de l'air, & il y a beaucoup d'apparence qu'ils servent à faciliter le mouvement de la seve, & à la rendre plus fluide. Ces tubes ont plus de diametre que tous les autres vaisseaux des plantes qui se remarquent dans le bois ou l'écorce; ils sont plus grands dans les racines qu'au tronc, & paroissent enfermés dans des fibres particulieres en tuyau.

L'existence des trachées dans les plantes, quoique démontrée par *Malpighi* & *Grew*, est révoquée en doute par plusieurs Physiciens. MM. *Triumphetti* & *Walter* entr'autres ont prétendu que ces trachées ne différoient point des vaisseaux des plantes. Cette dissension a engagé M. *Reichel* à faire quelques expériences: il s'est servi d'un forte décoction de bois de Brésil qui, comme on le sait, est d'un rouge assez vif. Il y a trempé successivement différens individus végétans, & il a remarqué que la liqueur rouge ne montoit pas dans les tuyaux de la plante indifféremment, mais seulement dans ceux que les Botanistes, partisans des trachées, reconnoissoient être de cette espece; d'où il conclut qu'en effet les plantes ont des trachées, & que ce sont elles que *Malpighi* & *Grew* ont décrites comme des organes propres à pomper & à chasser continuellement l'air, c'est-à-dire, qui sont dans une inspiration & une expiration continuelles. M. *Bonnet* dit que les branches & les feuilles qui végetent, pompent avec avidité la liqueur colorée qu'on leur présente. Ce Physicien a exposé dans un Ouvrage intitulé *Recherches sur l'usage des feuilles*, les conséquences intéressantes qui découlent de ce nouveau genre d'expériences relativement à l'histoire de la végétation: on voit qu'il y a dans les vaisseaux de la plante

qui végete, un jeu ſecret qui eſt le principe caché des mouvemens de la ſeve.

TRAINÉE. Ce mot ſe dit des plantes qui, comme les fraiſiers, jettent d'elles-mêmes d'un côté & d'autre des trainées ou de longs filets qui ont des nœuds, & qui alongent leur chevelu en terre & deviennent autant de nouveaux pieds.

TUNIQUES Ce ſont les différentes peaux d'un oignon qui ſont emboitées les unes dans les autres.

VELU. On dit le velu d'une plante, pour déſigner les eſpeces de poils qui tapiſſent ſa ſurface. Les poils, dont les feuilles ſont revêtues ou parſemées, ſont les vaiſſeaux excretoires de ces mêmes feuilles; les étamines ſont, dit *Tournefort*, les vaiſſeaux excrétoires des fleurs. M. *Guettard* a étendu, plus que perſonne n'avoit fait avant lui, ſes obſervations ſur ces poils qu'il appelle *glandes*. Voyez ci-deſſus l'article *Glande*.

VIVES RACINES : voyez à l'article *Racine*.

VRILLES : voyez ci-deſſus *Mains*.

UTRICULES. Ce ſont de petites outres ou des ſacs de figure ovale, percés par les deux bouts, couchés à la file, bouche contre bouche, comme des grains de chapelet, rangés par tas les uns ſur les autres & s'étendant horizontalement depuis l'écorce extérieure, au travers des autres écorces & du bois, en pluſieurs endroits juſqu'à la moelle. Ces vaiſſeaux ſont ordinairement pleins de ſeve; ils occupent les eſpaces ou mailles ouvertes qui ſe trouvent entre les fibres longitudinales du bois.

Cet expoſé des plantes, tout ſuccinct qu'il eſt, ſuffit pour faire connoître de quelle étendue eſt l'étude des végétaux; car un Botaniſte doit conſidérer la graine, ſes enveloppes, la pulpe ou les lobes, la plantule, les feuilles ſéminales, le bois, ſes différentes écorces, ſon aubier: il doit ſavoir ce que c'eſt que les nœuds, les boutons, les boutures, les provins, les trainées; connoître la nature & les effets des utricules, des trachées; de quelle maniere ſe fait la circulation de la ſeve, ſon raffinage; quel eſt l'uſage des racines, du chevelu, des fibres du bois, des feuilles, des fleurs, & leurs caractres; diſtinguer celles qui ſont mâles d'avec les femelles, les rampantes d'avec les pivotantes; enfin être en

état de faire de ſolides obſervations botanico-météréologiques : tels ſont en général les objets principaux que le Botaniſte doit connoître. On trouvera l'explication de tous ces termes dans le vocabulaire qui précede, & aux articles principaux cités par renvoi, voyez auſſi l'article *Botanique* de ce Dictionnaire.

Tableau alphabétique des Plantes uſuelles, ou des principales propriétés des Plantes en Médecine, extrait des dictées de Botanique, faites au Jardin Royal de Paris, par M. BERNARD DE JUSSIEU.

Plantes alexiteres, alexipharmaques & corroboratives.

On comprend ſous ces différens noms les plantes qui, employées intérieurement, relevent tout-à-coup les forces abattues, raniment la circulation du ſang, en réveillant l'action des ſolides & atténuant les fluides. Ces plantes ont une odeur forte & pénétrante, ce qui prouve qu'elles contiennent beaucoup de parties ſpiritueuſes volatiles : on les aſſocie aux purgatives, lorſqu'il s'agit de ſoutenir les forces & de faire évacuer. La plus grande partie des alexiteres détruiſent l'effet des morſures venimeuſes & des poiſons coagulans, par leur vertu inciſive ; ce qui les avoit fait nommer anciennement *alexipharmaques.*

Les plantes alexiteres & corroboratives ſont les baies de genievre, les ſemences de perſil, de l'ammi, du carvi, le chardon bénit, le *chamædris*, le *ſcordium*, les feuilles de ſauge ; les fleurs de ſureau, de *galega*, de ſouci ; les racines d'angelique, d'anthora, de carline, de dictame blanc, de gentiane, de meum, d'impératoire, d'enule-campane, de pétaſite, de ſcorſonere, de doronic, d'*aſclepias*, de raiſin de renard, & l'écorce d'orange.

On ordonne ces plantes dans les ſyncopes qui proviennent d'un ſang épaiſſi, dans les fievres malignes, dans les mélancolies, lorſque le pouls eſt languiſſant : elles ſont dangereuſes dans les cas où, quoique les forces ſoient abattues, le ſang eſt raréfié, comme dans le

cholera-morbus, & lorſqu'il ſe fait quelque évacuation critique, parce qu'on doit craindre d'exalter des liqueurs qui ont déjà trop de mouvement.

Plantes anti-épileptiques.

Les anti-épileptiques ſont celles qu'on emploie préférablement dans les maladies convulſives & épileptiques.

Les ſources de ces dérangemens de l'économie animale ſont infinies & très-différentes : elles viennent du mauvais état des fluides & des ſolides. Tout ce qu'on peut attendre des anti-épileptiques, c'eſt de corriger l'état des fluides, de diminuer la viſcoſité & la groſſiéreté des parties du ſang & de la lymphe, de changer la mauvaiſe qualité du chyle, qui par ſon mélange dans le ſang pourroit engorger les vaiſſeaux du cerveau, & par là occaſionner des convulſions ou des rechutes fréquentes d'épilepſie. Les anti-épileptiques ne peuvent être employées heureuſement que dans les cas d'épilepſie ou de convulſions entretenues par l'état du ſang, qui occaſionnne ordinairement ce qu'on appelle *vapeurs hyſtériques & hypocondriaques.*

Les anti-épileptiques ne peuvent être d'aucun uſage, lorſque les convulſions ſont occaſionnées par la mauvaiſe conformation du crâne, par quelque vaiſſeau oſſifié, ou quelques vaiſſeaux variqueux; ou par d'autres cauſes qui occaſionnent quelque compreſſion inégale ſur la ſubſtance médullaire du cerveau & l'origine des nerfs.

Les eſpeces d'anti-épileptiques ſont le grateron, le caille-lait, le muguet, la digitale, la pivoine, l'orvale, le gui de chêne, la fraxinelle, la grande & petite valériane, la mâche, le tilleul & la croiſette.

Plantes anti-ſcorbutiques.

Les plantes anti-ſcorbutiques ſont celles que l'expérience a fait connoître propres pour guérir le ſcorbut. Le ſang que l'on tire aux ſcorbutiques eſt diſſous, noir, grumelé & groſſier ; la partie ſéreuſe eſt d'un goût

ſalé & âcre : on peut inférer que cette maladie dépend de la groſſiéreté & de l'épaiſſiſſement des molécules du ſang, trop dégagées & noyées dans une ſéroſité âcre.

Les plantes que l'expérience a fait reconnoître ſpécifiques pour le ſcorbut, tendent à corriger ces vices. Les unes ſont diurétiques, chaudes, très-apéritives, d'un goût piquant & âcre; les autres d'un goût aigrelet & acide; les autres enfin aſtringentes & balſamiques. Les premieres diviſent les molécules groſſieres du ſang; les ſecondes qui ſont acides rapprochent les principes du ſang trop dégagés; enfin les dernieres, qui ſont aſtringentes & balſamiques, corrigent les impreſſions que la lymphe ſalée & âcre a pu faire. Le mélange & la quantité des anti-ſcorbutiques ſont indiqués par la nature des ſymptômes du ſcorbut.

Les plantes anti-ſcorbutiques ſont le cochléaria, les creſſons, la capucine, le beccabunga, la berle, la nummulaire, la fumeterre, l'oſeille, la pimprenelle, la paſſe-rage, la moutarde, le paſtel, les fruits de citron, de limon, de grenade, la ſemence d'ancolie, &c.

Les Chimiſtes ſe ſont appliqués depuis long-tems à rechercher quelle peut-être la nature du principe âcre & volatil des *plantes anti-ſcorbutiques*. Le ſentiment le plus général a été que c'étoit une matiere alkaline volatile, & l'on ſe fondoit principalement ſur ce que la graine de *ſinapi* (moutarde) qui eſt du nombre des végétaux anti-ſcorbutiques, fait une ſorte d'effervescence avec l'acide végétal. *Cartheuſer* a regardé au contraire ce principe volatil comme de nature acide. Cette ſubſtance âcre & volatile des plantes anti-ſcorbutiques & ſoumiſes à la diſtillation, ne fait aucune effervescence ni avec les acides, ni avec les alkalis, & ne change point ſenſiblement la couleur bleue des végétaux. Enfin M. *Bœumé* a conſtaté la nature de ce principe : il avoit déjà obſervé que la ſimple décoction des plantes dont il eſt queſtion, avoit la propriété de noircir l'argent comme les matieres phlogiſtiques; tout le portoit à conclure que les plantes anti-ſcorbutiques contenoient un principe phlogiſtique & ſulfureux. Des expériences faites avec ſoin lui en ont demontré la certitude. Parmi les plantes anti-ſcorbutiques il y en a de

très-aqueuſes, telles que le *cochléaria* & le *beccabunga*; il a pris de préférence les racines de *raifort ſauvage*, il les a coupées par tranches, enſuite pilées dans un mortier de marbre; il a procédé à la diſtillation, au bain-marie dans un alambic d'étain; il y avoit verſé ſix livres d'eſprit-de-vin très rectifié. Il en a obtenu une liqueur tellement chargée du principe âcre & volatil, qu'à peine put-il en ſupporter l'odeur vive & pénétrante. Au bout de ſix mois cette liqueur a perdu ſucceſſivement ſa force: c'étoit à meſure qu'il ſe dépoſoit des criſtaux qui, par l'eſſai qu'il en a fait, ſe ſont trouvés être de beau ſoufre en aiguilles, d'une très-belle couleur citrine.

Plantes anti-vénériennes.

Les plantes anti-vénériennes ſont celles qui détruiſent le virus vérolique. Il y a lieu de penſer que dans cette maladie c'eſt la lymphe ſeule qui eſt altérée; car le ſang de perſonnes attaquées de ces maladies, eſt vermeil & très-beau. Les plantes apéritives ordinaires peuvent bien lever les obſtructions cauſées par un ſang épais & viſqueux; mais il faut des apéritifs dont les parties ſoient extrêmement fines, développées, & aſſez dures pour dégluer la lymphe & pénétrer les voies de la derniere circulation.

Les plantes anti-vénériennes ne ſont pas auſſi efficaces que le *mercure*; elles ne réuſſiſſent ordinairement que quand le mal n'a pas eu le tems de faire un grand progrès: on peut cependant encore les employer comme des ſecours utiles, lorſque le virus vérolique s'eſt engagé dans la maſſe du ſang, & que le mal eſt invétéré.

Les plantes anti-vénériennes ſont le ſafran, le buis, le genévrier, la ſalſe-pareille, l'*agnus-caſtus*, l'aigremoine, l'aunée ou *enula campana*, le gayac & le ſaſſafras.

M. *Kalm*, de l'Académie Royale de Suede, & qui a voyagé chez les Sauvages de l'Amérique, qui ſont fort ſujets aux maladies vénériennes, prétend que ces peuples ont des ſecrets beaucoup plus ſûrs & moins dangereux que les frictions & préparations mercurielles dont on a coutume de faire uſage pour la guériſon de

ces maux. M. *Kalm* a découvert ce remede végétal que ces peuples cachoient aux Européens ; ils emploient la racine de la cardinale bleue ; c'eſt le *rapontium Americanum flore dilute cæruleo* de Tournefort, dont on prend la décoction en breuvage & en topique. On deſſeche les ulceres avec la racine pulvériſee de la benoite de riviere, *caryophillata aquatica nutante flore*. Souvent on joint à la tiſane la racine de la *renoncule de Virginie*.

Plantes anti-vermineuſes.

Les plantes anti-vermineuſes ou vermifuges détruiſent la matiere vermineuſe & chaſſent les vers. Le corps humain eſt ſujet à des vers qui ſe logent ordinairement dans l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins. Ils dévorent les alimens, gâtent & corrompent le chyle, & ſont un obſtacle à la digeſtion.

Les autres parties du corps ſervent auſſi quelquefois de demeure & de nourriture aux vers : les ſinus du nez, le conduit interne & externe de l'oreille, les dents cariées, contiennent quelquefois des vers : on en a trouvé auſſi dans le péricarde, dans la ſubſtance du foie & des reins.

Les vers qui attaquent l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins, ſont de quatre ſortes ; les *vers longs*, le *ver ſolitaire*, les *vers aſcarides* & les *vers cucurbitains*, ainſi nommés de leur reſſemblance avec la ſemence de courge : *voyez* l'Hiſtoire Naturelle de ces eſpeces de vers, chacun à leurs mots particuliers.

Les remedes que l'on emploie pour détruire les vers & chaſſer la matiere vermineuſe, ſont de trois eſpeces : ou bien ils évacuent la pourriture des premieres voies, comme les purgatifs & emétiques ; ou bien ils rétabliſſent les digeſtions, tels ſont les ſtomachiques & les amers ; d'autres enfin agiſſent ſur les vers directement, & les font périr.

Les purgatifs & les émétiques chaſſent les vers par les premieres voies ; les ſtomachiques & amers corrigent le caractere de la matiere vermineuſe : ils empêchent le développement des œufs ; & les vers déjà

éclos ne trouvant plus la même nourriture, s'affoibliſſent & périſſent peu à peu. Les remedes qui détruiſent les vers & les attaquent directement, ſont les huiles, qui, par leurs parties branchues rameuſes, bouchent les trachées, organes de la reſpiration des vers, & les font périr; enfin il y a des remedes qui détruiſent la tiſſure des parties des vers, comme le mercure & ſes préparations, le kermès minéral; ces remedes tirés des minéraux ſont bien plus puiſſants que ceux tirés des végétaux.

Les *anti-vermineuſes purgatives* ſont les fleurs & les feuilles de pêchers, la gratiole.

Les *anti-vermineuſes ameres ſtomachiques*, ſont la ſantoline, la tanéſie, la verveine, le *ſcordium*, la ſcabieuſe, la petite centaurée, la fumeterre, la ſabine, les racines de fougere, la fraxinelle & les gouſſes d'ail.

Enfin les *anti-vermineuſes huileuſes*, ſont l'huile d'olive, d'amande douce, & généralement toutes les huiles qui ne ſont pas cauſtiques.

Plantes apéritives.

Les plantes apéritives ſont celles qui facilitent le cours des liqueurs, & débouchent l'orifice des vaiſſeaux obſtrués. Lorſque les plantes apéritives produiſent leur action, le ſang circule avec plus de viteſſe, l'action & la réaction des fluides ſur les ſolides ſont augmentées: il eſt donc prudent de faire précéder les ſaignées & les purgations à l'uſage des apéritifs, pour diminuer le volume des liqueurs, & afin d'éviter les ſuites fâcheuſes qu'exciteroit le gonflement.

Il y a beaucoup de plantes rapportées dans d'autres claſſes, qui ſont en même tems apéritives; telles ſont les purgatives, la plupart des ſudorifiques, les diurétiques chaudes & les emménagogues.

Les apéritives ſont d'un très-grand uſage en Médecine, parce qu'il y a quantité de maladies entretenues par la lenteur & la viſcoſité des humeurs: elles ſont très-utiles dans la diſpoſition à l'hydropiſie, les menaces d'apoplexie, les palpitations de cœur, &c. On doit bien ſe garder de les employer dans les cas d'inflam-

mation, dans les tempéramens vifs & ſecs, à moins d'avoir calme la fougue des humeurs par l'uſage des délayans, des bains, &c. C'eſt auſſi pour prévenir l'inflammation des viſceres engorgés, qu'on ordonne les apéritives en grand lavage, en tiſane & en décoction, & qu'on coupe l'infuſion de ces plantes avec le lait.

On fait continuer l'uſage des apéritives pendant pluſieurs jours, & des mois entiers, parce que ce n'eſt que par un long uſage de ces remedes, que l'on vient à bout de réſoudre les obſtructions.

Le regne végétal ne fournit pas des apéritifs auſſi puiſſans que ceux qu'on retire du regne minéral, comme du fer, du mercure. Les apéritifs que les végétaux fourniſſent ſont, la *ſaxifrage*, la *chélidoine* ou *éclaire*, la *ſcrophulaire*, la *filipendule* & la ſemence d'*ancolie*.

Plantes apophlegmatiſantes.

Voyez *Plantes maſticatoires.*

Plantes aſſoupiſſantes.

Les plantes aſſoupiſſantes, appellées autrement *narcotiques* ou *hypnotiques*, procurent le ſommeil, calment les irritations & appaiſent les douleurs. L'effet des aſſoupiſſantes eſt une eſpece d'ivreſſe, & ne differe pas beaucoup de celui qui ſuit l'excès des liqueurs ſpiritueuſes; auſſi abondent-elles en parties très-volatiles. Les narcotiques procurent le ſommeil & appaiſent les douleurs, parce qu'elles donnent lieu au ſang qui s'amaſſe dans les vaiſſeaux capillaires de comprimer le cerveau & les nerfs: or il eſt d'expérience que lorſque les nerfs ſont comprimés par la tenſion, la partie dans laquelle ils ſe répandent, devient inſenſible.

Il arrive preſque toujours que le ſommeil procuré par les narcotiques, eſt précédé d'agitations, & accompagné d'une petite fievre & de rêveries fatigantes; en ſorte que c'eſt plutôt une ivreſſe qu'un ſommeil doux & tranquille. Les narcotiques ne doivent être employées qu'avec prudence & ménagement: prudence pour diſtinguer le cas, & ménagement pour la

doſe. Si la compreſſion du cerveau & des nerfs eſt trop conſidérable, cet état ne differe pas de celui de l'apoplexie; ainſi les narcotiques ſont pernicieux aux perſonnes d'un tempérament ſanguin. L'abus des narcotiques eſt ordinairement ſuivi d'hydropiſie, de tremblemens, engourdiſſemens, perte de mémoire, ſtupidité. Il eſt à propos de corriger la plupart des narcotiques par quelque drogue convenable. Preſque toutes les narcotiques, priſes à une certaine doſe, ſont de vrais poiſons. Les principales ſubſtances végétales ſomniferes ſont la graine de juſquiame, les fleurs de coquelicot, les têtes de pavot blanc & leur ſuc, qu'on appelle *opium*, l'écorce de la racine de mandragore, les feuilles & fruits de la morelle, & le ſuc de la pomme épineuſe

On applique auſſi ces eſpeces de plantes à l'extérieur pour calmer les douleurs des parties, parce que leurs parties volatiles raréfient le ſang, qui alors comprime les fibrilles nerveuſes; & le commerce de la partie avec le cerveau étant interrompu, la douleur ceſſe.

Plantes aſtringentes.

Les plantes aſtringentes ſont celles qui, priſes intérieurement ou appliquées extérieurement, arrêtent le cours immodéré des liqueurs, & font reſſerrer les fibres: elles arrêtent le cours immodéré des fluides en les coagulant: car la plupart de ces plantes caillent le lait; elles reſſerrent les fibres vraiſemblablement en abſorbant l'humidité & deſſéchent les fibres, qui pour lors ſe roidiſſent: ces plantes ſont donc utiles pour arrêter les pertes & les hémorragies, pour diminuer les ſecrétions & excrétions trop abondantes, comme ſont les dévoiemens, le flux immodéré de ſalive, d'urine, les pertes blanches, les ſueurs: elles ſont propres dans le relâchement de pluſieurs parties, le gonflement des amygdales, & enfin toutes les fois qu'il eſt néceſſaire de donner plus de reſſort aux ſolides & plus de conſiſtance aux liqueurs. Leur uſage ſeroit dangereux dans le cas d'inflammation formée, d'engorgemens & obſtructions. Les eſpeces d'aſtringentes ſont les fleurs de

roſes de provins, de grenade, les feuilles de pervenche, de plantain, de bourſe à paſteur, d'argentine, d'ortie, de vigne; les racines de biſtorte, de tormentille, de quintefeuille; le mouron, le grate-cul, les fruits de cyprès, de néflier, de cornouiller, de ſumac; les pepins de raiſin, les ſemences d'oſeille, de patience, de tabouret, du *ſophia*; la noix de galle, l'ecorce de chêne, & les differentes mouſſes d'arbres.

Plantes béchiques.

Les plantes béchiques appaiſent la toux, & facilitent la ſecrétion de l'humeur trachéale & bronchiale qui fournit les crachats: on les appelle auſſi *pectorales* & *expectorantes*.

Les parois intérieures de la trachée-artere & des bronches ſont parſemées de glandes qui filtrent ſans ceſſe une humeur lymphatique deſtinée à lubrifier toutes ces parties. Pour que l'air entre facilement dans le poumon, qu'il en parcoure ſans peine les plus petits detours, & qu'il dilate les cellules pulmonaires, il faut que cette humeur ne ſoit ni trop épaiſſe, ni trop viſqueuſe, ni trop fluide & acrimonieuſe. Lorſque l'entrée de l'air dans les bronches & dans les véſicules devient difficile, la circulation du ſang dans le tiſſu du poumon eſt gênée, la reſpiration eſt extrêmement embarraſſee; ce qui excite ſur ce viſcere un ſentiment de peſanteur, produit la toux & l'aſthme.

On diſtingue deux ſortes de béchiques, dont les unes diviſent & atténuent la lymphe, & facilitent l'expectoration: on les nomme *béchiques chaudes* ou *fondantes*: les bechiques, au contraire, qui adouciſſent l'humeur acrimonieuſe, ſont nommees *béchiques froides* ou *incraſſantes*.

Les bechiques chaudes ſont, pour la plupart, des plantes de la claſſe des apéritives; mais on a choiſi celles dont l'action eſt la plus douce & qui n'excitent pas beaucoup de rareſcence dans le ſang. Ces plantes agiſſent en général ſur le ſang, ſur la lymphe, & en particulier ſur le poumon: elles inciſent l'humeur lente & groſſiere, & ſoulagent dans la toux, dans les catarres,

res, dans l'asthme : elles ne sont pas toujours de la même force ; il y en a qui fondent & atténuent puissamment, d'autres sont moins vives, & leur action tient le milieu.

On emploie les *béchiques fondantes majeures* dans l'asthme humide & dans les fluxions catarreuses ; les *moyennes* sont mises en usage pour prévenir les suppurations sourdes du poumon. Les *béchiques fondantes foibles* ne sont, à proprement parler, que des délayantes, car elles causent fort peu d'agitation dans la masse du sang : ainsi on peut les donner dans les inflammations du poumon.

Les *especes de béchiques pectorales chaudes*, sont l'iris ou flambe ordinaire, l'iris de Florence, l'origan, le marrube blanc, l'hysope, le pouliot, le serpolet, le *chenopodium ambrosioïdes*, le camphorata, le meum, l'aunée.

Les moyennes sont le chou rouge, le navet, le rossolis, le lierre terrestre, l'*aster pratensis*, le tussilage, le vélar, l'ortie-grieche, le pied de chat : les véroniques ne sont que des délayantes.

Les *béchiques froides & incrassantes* sont des plantes qui donnent plus de consistance aux fluides, & émoussent les parties âcres & irritantes.

L'usage des béchiques froides & incrassantes est très-utile dans la phthisie commençante, dans les crachemens de sang, dans l'asthme catarreux & convulsif, dans les toux violentes & opiniâtres.

Les principales sont la pulmonaire, la buglose, la bourrache, la guimauve, la grande consoude, la réglisse ; les fleurs de mauve, de nénuphar, de violette, de coquelicot, de lis blanc ; les graines de lin, de pavot blanc ; les pistaches, les amandes douces, les dattes, les figues, les sebestes, les jujubes, les raisins secs, l'orge & l'avoine.

Plantes carminatives.

On appelle *plantes carminatives* celles qui dissipent les vents contenus dans l'estomac & les intestins. Lorsqu'il se fait de mauvaises digestions, l'air qui se sépare des alimens que nous prenons, au lieu de se répandre

uniformément dans toute l'étendue de la matiere chyleuſe, ſe ramaſſe en bulles : ces bulles ſe raréfient par la chaleur du lieu ; & l'on ſait qu'une très-petite quantité d'air raréfié, occupe un très-grand volume : ce qui diſtend les parois des inteſtins, & occaſionne des douleurs.

Il faut remédier à ces inconvéniens, rétablir les digeſtions, diſſiper, diviſer & atténuer les matieres viſqueuſes & tenaces, afin que l'air puiſſe s'en dégager ; & c'eſt l'effet que produiſent les carminatives.

L'action des ſtomachiques ne differe pas de celle des carminatives. Comme ces plantes échauffent beaucoup, on doit prendre garde de les donner dans les diſpoſitions inflammatoires, lorſque le tempérament des malades eſt vif & ſec, & ſur-tout dans le ſpaſme ou la contraction des inteſtins. Les carminatives qu'on doit employer alors, doivent être du genre des ſpaſmodiques, hyſtériques & narcotiques.

Les plantes carminatives ont un goût fort piquant, amer & aromatique : elles échauffent la bouche, étant ſimplement mâchées, & ſont propres à réveiller la force contractive des fibres.

Les carminatives ſont, l'abſinthe des jardins, la menthe friſée, le thym, le ſerpolet, la camomille romaine, les baies de laurier ; les quatre ſemences chaudes, ſavoir, l'anis, le carvi, le fenouil, le cumin ; les ſemences d'anet & de coriandre ; les racines de *meum*, de carline, d'*acorus verus*, *ſeu calamus aromaticus*.

Plantes céphaliques.

Les plantes céphaliques ſont communément employées pour rémédier aux affections de la tête.

L'idée de céphalique ſemble déſigner un remede approprié & ſpécifique pour les maladies de la tête, comme s'il y avoit une ſympathie établie entre les médicamens & les différentes parties du corps humain affectées : cependant l'action des plantes céphaliques eſt générale ſur les fluides & ſur les ſolides. Ce que nous diſons des céphaliques doit s'entendre auſſi des anti-épileptiques, des cordiales, des hépatiques & des ſpléniques.

Les céphaliques approchent beaucoup de la nature des cordiales alexipharmaques & des emménagogues : elles tiennent le milieu. Leur action ſe ſoutient plus long-tems que celle des alexipharmaques, parce que leurs parties volatiles ne ſe dégagent que peu-à-peu : ces plantes, par leurs parties volatiles, ſont propres à pénétrer les vaiſſeaux du cerveau, & à y accélérer la circulation.

Comme les plantes céphaliques échauffent & rarefient le ſang ; on ne doit point les mettre en uſage, que l'on n'ait fait précéder les remedes généraux, ni les donner dans les maladies de tête occaſionnées par la rareſcence ou la pléthore du ſang : elles conviennent dans les affections hyſtériques.

Les céphaliques ſont la bétoine, la méliſſe, la primevere, la lavande, la majorlaine, le thym, l'hyſope, le ſerpolet, le romarin, le pouliot, le ſtœchas, la ſauge, la giroflée jaune, & généralement toutes les plantes qui ont un goût & une odeur aromatiques.

Plantes cordiales.

On peut appliquer aux plantes cordiales ce que nous avons dit des plantes céphaliques : elles réveillent les oſcillations des ſolides & raniment la circulation en donnant de la fluidité au ſang.

Les cordiales & les alexipharmaques ne different pas beaucoup, ſi ce n'eſt que l'action des cordiales eſt plus prompte, parce que les parties volatiles s'en dégagent plus aiſément.

L'effet des cordiales doit être très-prompt : il faut qu'elles raniment les forces ſur-le-champ. Les plantes cordiales ſont la méliſſe, le romarin, l'agripaume, le muguet ; les quatre fleurs cordiales, de violette, de roſe, de bugloſe & de giroflée jaune.

Plantes corroboratives.

Voyez ci-deſſus *Plantes alexiteres.*

Plantes déterſives.

Voyez ci-après *Plantes vulnéraires.*

Plantes diaphorétiques.

Voyez ci-après *Plantes ſudorifiques.*

Plantes diurétiques.

Les plantes diurétiques provoquent la ſecrétion de l'urine; c'eſt par la voie des reins que le ſang ſe dépouille de ſa ſéroſité ſuperflue : cette ſéroſité entraine avec elle les parties ſalines, tartareuſes, qu'elle tient en diſſolution. On diſtingue les diurétiques en diurétiques chaudes & en diurétiques froides : les premieres augmentent le mouvement des fluides & des ſolides, & les autres, au contraire, en diminuent le mouvement.

Les diurétiques chaudes atténuent la maſſe du ſang, en dégageant la ſéroſité, diviſent les matieres viſqueuſes, tartareuſes : elles occaſionnent par-là une évacuation abondante d'urine. Ces plantes ſont quelquefois l'effet des ſudorifiques; & les ſudorifiques deviennent quelquefois diurétiques, ſuivant le plus ou le moins de liberté des tuyaux ſecrétoires des reins & de la peau. Les diurétiques chaudes ſont propres dans les obſtructions & embarras des viſceres, dans les hydropiſies, mais elles n'ont pas toutes une égale efficacité.

Comme les diurétiques occaſionnent beaucoup de raréfactions dans les humeurs, elles ne conviennent point dans la rareſcence du ſang, & dans la pléthore.

Les *diurétiques chaudes* ſont en très-grand nombre. On met dans cette claſſe l'abſinthe, la fumeterre, le houblon, la ſcorſonere, la gaude, le chardon roland, les baies de genievre; les quatre ſemences chaudes majeures, ſavoir, l'anis, le carvi, le fenouil, le cumin; les quatre ſemences chaudes mineures, ſavoir, l'ammi, le *ſium aromaticum*, le perſil & la carotte.

Les cinq racines apéritives majeures ſont, l'ache, l'aſperge, le fenouil, le perſil & le petit houx; les cinq racines apéritives mineures ſont, le câprier, le chardon roland, le chien-dent, l'arrête-bœuf & la garance.

Les *diurétiques froides* provoquent une ſecrétion abondante d'urine, par une mécanique toute contraire

à celle des diurétiques chaudes: elles conviennent dans les grandes ſéchereſſes, dans les ſoifs brûlantes, les fievres ardentes, lorſqu'il y a inflammation dans les viſceres.

Les eſpeces de diurétiques froides, ſont, l'oſeille, la laitue, le pourpier, la pimprenelle, la guimauve, le fraiſier, le nénuphar; les cinq capillaires, ſavoir, la ſcolopendre, le capillaire de Montpellier, le coſtéral, le politric & la ſauve-vie; les quatre ſemences froides majeures ſont celles de citrouille, de melon, de concombre & de courge; les quatre ſemences froides mineures ſont celles de chicorée, d'endive, de laitue & de pourpier: les limons & les grenades, & tous les fruits aigrelets, peuvent être mis au nombre des médicamens diurétiques froids.

Plantes emménagogues.

Les plantes qui procurent le flux menſtruel ou font couler les regles, ſont nommées *emménagogues*. L'impulſion du ſang ſur les vaiſſeaux de la matrice eſt la cauſe qui détermine l'écoulement des regles. Lorſque le ſang devient trop épais & trop viſqueux, il ſe fait une obſtruction dans les vaiſſeaux de la matrice, ce qui occaſionne la ſuppreſſion de ces écoulemens périodiques ſi néceſſaires pour la ſanté des femmes, & par leſquels la nature ſe dégage de cet état de pléthore, occaſionné chez elles par des ſecrétions & par la tranſpiration moins abondantes que dans l'homme: effet dépendant de la conſtitution de leur corps, qui eſt plus molle & plus lâche.

Les emménagogues provoquent les regles, en corrigeant l'épaiſſiſſement & la viſcoſité du ſang, levant les obſtructions & embarras de la matrice, & réveillant les oſcillations des fibres. Ces plantes agiſſent de la même maniere que les apéritives: elles ſont encore hyſtériques, & ſoulagent beaucoup dans les accès de vapeurs, ſoit qu'elles dépendent de l'état de la matrice ou de toute autre cauſe.

On doit éviter de faire uſage des emménagogues lorſqu'il y a inflammation ou diſpoſition inflammatoire, & que le ſang eſt extrêmement échauffé & raréfié.

Les plantes emménagogues ſont, l'armoiſe, la tanaiſie, la matricaire, le dictame blanc, celui de Crete, la meliſſe, la cataire, le pouliot, le romarin, la rue, l'abſinthe, l'ariſtoloche, le ſafran, le ſouci, les cinq racines apéritives; la ſabine eſt très-vive, & même un peu corroſive, ce qui eſt cauſe qu'on ne l'emploie que très-rarement & avec precaution.

Plantes émollientes.

Ces plantes, appliquées extérieurement, relâchent le tiſſu fibreux des parties, & appaiſent la rareſcence des humeurs, en fourniſſant une humidité chargée d'un mucilage doux. L'uſage des émollientes eſt aſſez fréquent pour relâcher les parties trop tendues, douloureuſes & prêtes à s'enflammer dans les violentes convulſions, dans les rhumatiſmes, avec douleurs extrêmement vives, & occaſionnées par un ſang très-raréfié & acrimonieux.

On ne doit point les employer dans des dépôts qui ont pour cauſe le defaut de tenſion des parties ſolides & l'épaiſſiſſement des humeurs.

Les principales plantes émollientes ſont, la branc-urſine, la guimauve, la mauve, la violette. La mercuriale, la poirée, l'arroche, le lis blanc, la linaire, le lin, le melilot, la camomille & le mille-pertuis ſont des plantes émollientes, & en même tems toniques.

Plantes errhines, ſternutatoires ou *ptarmiques.*

Ces plantes excitent une tintillation & même une irritation vive ſur la membrane pituitaire, qui provoque l'éternument & une ſecretion plus abondante de l'humeur qui lubrifie l'intérieur & les différentes cavités du nez.

Les ſternutatoires ſont toutes âcres & irritantes par l'impreſſion qu'elles font ſur les nerfs olfactifs: elles excitent l'éternument, dégagent le poumon & les cavités du nez des matieres qui y croupiſſent, parce que l'air ſort avec violence du poumon, & parcourt avec rapidité les anfractuoſités du nez.

L'éternument eſt un mouvement convulſif qui ébranle puiſſamment le genre nerveux; & tout le corps ſe reſſent des ſecouſſes dont l'éternument eſt accompagné. Les ſternutatoires peuvent donc être employées utilement dans les affections ſoporeuſes, dans l'apoplexie, dans les accouchemens laborieux & difficiles; lorſque les forces du malade ſont très-affoiblies; enfin, l'évacuation abondante qui, par le moyen des ſternutatoires, dégage la membrane pituitaire, prévient les dépôts, l'engorgement des glandes & les excroiſſances polypeuſes, & procure une revulſion utile pour les parties voiſines menacées ou attaquées de fluxions.

Les errhines les plus uſitées ſont, la betoine, le tabac, le laurier-roſe, le muguet, l'ellébore, l'iris, la ſponaire, le *ptarmica*, le marronier d'Inde, la coquelourde.

Plantes fébrifuges.

Par le moyen des plantes fébrifuges on parvient à coriger le vice des liqueurs qui entretiennent les fievre d'accès ou intermittentes.

Les plantes fébrifuges ſont pour la plupart d'un goût très-mer & aſtringent; elles réchauffent l'eſtomac, réveillent l'appétit & hâtent la circulation des liqueurs; elles diviſent les molécules groſſieres qui obſtruoient les vaiſeaux, diminuent la viſcoſité des fluides, & hâtent par conſéquent les oſcillations des ſolides. Il eſt donc de la prudence de diminuer auparavant le volume desliqueurs, parce que l'impétuoſité des liqueurs dans le nouvement turbulent de la fievre, pourroit occaſioner des dépôts très-fâcheux.

Les plantes fébrifuges ſont, la grande & petite abſinthe, la petite centaurée, la germandree ou petit chêne, le *cordium*, le chardon bénit, la verveine, la fumeterre, l'aunée, la gentiane, la benoite, l'argentine, les ſemences du *taliſtrum* & du *cannabina*, la tormentille, la quintefeuille, l'écorce du tamaris, du frêne, du ceriſier ſauvage, la noix de galle, & ſur-tout l'écorce du qinquina qui eſt le meilleur & le plus puiſſant de tous les fébrifuges.

Plantes hépatiques & ſpléniques.

Ces eſpeces de plantes ſont miſes en uſage pour déſobſtruer le foie & la rate, & pour y rétablir la liberté de la circulation: ces plantes agiſſent en général ſur toute la maſſe du ſang; ce ſont des apéritives. Mais parmi ces plantes, les unes ſont plus ou moins actives; on fait uſage de celles qui agiſſent le plus puiſſamment pour déſobſtruer le foie, & des apéritives plus foibles pour déſobſtruer la rate, dans laquelle le ſang eſt toujours moins épais que dans le foie.

Les hépatiques ſont les apéritives les plus marquées, telles que la petite abſinthe, l'aigremoine, la fumeterre, la ſcolopendre, le fraiſier, la pimprenelle, la petite centaurée, la chicorée ſauvage, la racine d'oſeille, les capillaires, les cinq racines apéritives.

Les ſpléniques ſont des apéritives plus foibles, telles que l'ortie blanche, le genêt, le frêne, le pêcher, les ſarmens de vigne, &c.

Plantes incarnatives.

Voyez ci-après à l'article *Plantes vulnéraires.*

Plantes maſticatoires.

Les maſticatoires provoquent une ſecrétion abondante de ſalive: on les nomme auſſi *apophlegmatiſantes*, parce qu'elles évacuent le phlegme.

Le mercure eſt le ſeul remede qui, pris intérieurement, excite la ſalivation; au lieu que ces plantes pour agir ne demandent qu'à être mâchées ou ſimplement retenues dans la bouche. Leur ſaveur eſt fort piquante, & excite ordinairement dans la bouche une grande chaleur; ainſi ces plantes diviſent, fondent la ſalive épaiſſie, & produiſent des contractions vives qui réveillent le reſſort des ſolides.

Les maſticatoires ſont donc propres pour calmer les maux de dents, qui dependent du ſéjour de la lymphe & de la ſalive dans la bouche, pour nétoyer la bouche des ſcorbutiques & pour raffermir les gencives relâchées; elles conviennent auſſi dans les menaces de

paralyſie ſur la langue, de l'extinction de voix, lorſque la ſalive viciée & épaiſſie ramollit le tiſſu des fibres & le met hors d'état de ſe contracter ſuffiſamment, pour mouvoir la langue & le larynx.

Les maſticatoires conviennent auſſi dans les affections catarreuſes & pituiteuſes, dans les vertiges, foibleſſes de mémoire, affections ſoporeuſes, fluxion ſur les yeux, ſur les joues & ſur les oreilles. La raiſon en eſt, que comme elles font évacuer beaucoup de ſérosité des glandes de la bouche, & qu'il y a une correſpondance intime entre toutes les parties de la tête, celles-ci ſe dégagent auſſi; c'eſt dans ce ſens que l'on peut prendre ce qui diſent les Anciens, qu'elles purgent les humeurs du cerveau.

Les eſpeces de maſticatoires ſont les racines de camomille, de *ptarmica*, (plante à éternuer), les feuilles & branches du *leucantemum Canarienſe pyrethri ſapore*, les feuilles de tabac, de moutarde, les feuilles & racines du *cochlearia folio cubitali*, la racine de pyrethre & de gingembre.

Plantes maturatives.

Voyez ci-après l'article *Plantes vulnéraires.*

Plantes narcotiques.

Voyez ci-deſſus *Plantes aſſoupiſſantes.*

Plantes ophtalmiques, otalgiques & odontalgiques.

Les maladies qui attaquent les yeux, les oreilles & les dents, ne ſont pas eſſentiellement différentes de celles qui arrivent aux autres parties du corps, & demandent les mêmes ſecours. Mais à cauſe de la délicateſſe de ces organes, ſur-tout de l'œil & des oreilles, on a fait choix de certains remedes, dont l'effet eſt plus modéré.

Ainſi les *plantes ophtalmiques* ou propres aux maladies des yeux, ſont l'euphraiſe, la chélidoine, le fenouil, la verveine, la parelle, le bluet, le lis blanc, les roſes rouges ou de provins, l'iris de Florence, le ſceau de Salomon, la racine vierge, l'herbe aux puces, le mouron rouge, la graine de coing.

Les *otalgiques* ou les plantes propres pour les maux d'oreilles, ſont l'abſinthe, la rue, le marrube blanc, la matricaire, le *peucedanum*, la ſemence d'anis, le melilot, la bétoine, la morelle, le mille pertuis.

Les plantes *odontalgiques* ou uſitées pour les maux de dents ſont les aſſoupiſſantes, les légeres aſtringentes, les antiſcorbutiques & les déterſives : *voyez* ces divers articles.

Plantes purgatives.

Les plantes purgatives font évacuer par en bas les matieres qui croupiſſent dans l'eſtomac & dans les inteſtins; elles agiſſent en diviſant & rendant plus coulantes les matieres contenues dans les premieres voies, & en irritant les membranes interieures de l'eſtomac & des inteſtins.

Les parties des plantes purgatives paſſent dans le ſang en une certaine quantité, l'agitent, le diviſent, le raréfient. La preuve que les purgatives pénétrent dans la maſſe du ſang, c'eſt que le lait des Nourrices qui ont pris médecine, purge les enfans qu'elles allaitent. *Voyez à l'article* LAIT.

L'uſage des purgatifs eſt très-étendu dans la Médecine, puiſque la plupart des maladies ſont cauſées ou entretenues par les crudités des premieres voies qui, par leur mélange dans le ſang, y produiſent de très-grands changemens. Les purgatifs évacuent non ſeulement les matieres nuiſibles des premieres voies, mais elles rétabliſſent & augmentent la ſecrétion du ſuc ſtomacal, inteſtinal & pancréatique : elles réveillent par conſéquent les digeſtions, dégagent les premieres voies, débarraſſent les viſceres du bas-ventre, procurent des révultions utiles, ſoulagent la tête, rendent aux humeurs leur fluidité, & enfin diminuent conſidérablement le volume des liqueurs, ce qui démontre leur utilité immenſe & les avantages qu'on en retire dans preſque toutes les maladies, ce qui prouve auſſi la néceſſité d'y recourir fréquemment.

Si les purgatifs donnés à propos procurent de grands avantages, leur effet devient très-pernicieux, & quelquefois même mortel, lorſqu'on les emploie à contre-

tems. Lorſqu'il n'y a rien dans l'eſtomac qui demande à être évacue, ils agiſſent immédiatement ſur les fibres nerveuſes, paſſent avec promptitude dans le ſang qu'ils diſſolvent & qu'ils privent de ce qu'il a de plus fluide, de plus ſéreux, de plus balſamique, ce qui occaſionne ces accidens terribles qui ſuivent les ſuperpurgations

Les Médecins diviſent les purgatifs en trois eſpeces, à raiſon de l'énergie avec laquelle ils agiſſent; ſavoir, en *purgatifs minoratifs*, en *médiocres* ou *moyens*, & en *violens* ou *draſtiques*.

Les *plantes purgatives minoratives* ſont celles dont l'action eſt la plus douce: elles detrempent, ramolliſſent & n'irritent que légerement les fibres de l'eſtomac. Il convient de les employer lorſqu'il faut purger ſans échauffer, & qu'il eſt néceſſaire d'entretenir la liberté du ventre, comme dans les conſtipations, les chaleurs & ſéchereſſes d'entrailles. On ne doit purger les perſonnes mélancoliques, atrabilaires & hypocondriaques, qu'avec ces ſortes de purgatifs, parce qu'il eſt dangereux d'échauffer le ſang de ces perſonnes, qui eſt déjà tout en feu. Dans les inflammations de poumon & des viſceres du bas-ventre, lorſqu'il eſt néceſſaire de purger, on doit choiſir les minoratifs, comme auſſi dans *cholera-morbus*, & dans les cours de ventre dyſſentériques.

Les plantes purgatives minoratives ſont la poirée, le chou, le polygala, la cuſcute, le baguenaudier, le petit lin des prés, les racines de polypode, de patience, de *taliétrum* des prés, de racine vierge, les fleurs de pêcher & de roſes pâles, les ſemences de carthame & de violette.

Les *plantes purgatives médiocres* ſont employées dans les fievres malignes, putrides, & dans les intermittentes cauſées par la ſaburre des premieres voies, & entretenues par le tranſport qui s'en fait dans la maſſe du ſang, dans les rhumatiſmes, hydropiſies, dans les menaces de léthargie. Ces purgatifs ne conviendroient point dans les inflammations internes.

Les purgatives moyennes ſont les feuilles du *peri-*

ploca Monſpeliaca, du pêcher, du prunier, les racines de phytolacca, de la belle de nuit & d'hermodacte.

Les *plantes purgatives majeures & violentes* ſe diſtinguent de toutes les autres par la violence avec laquelle elles agiſſent: leur effet eſt plus lent, mais elles ſont plus ſujettes à cauſer des ſuperpurgations, à purger juſqu'au ſang, à enflammer les membranes des inteſtins. On ne doit avoir recours à ces ſortes de purgatives, que dans les circonſtances où les autres purgatifs ſeroient de nul effet, & lorſqu'on n'a point à craindre d'ébranler trop vivement le genre nerveux: elles ſont utiles lorſqu'on veut vider puiſſamment les ſéroſités, comme dans les affections du cerveau, dans les paralyſies, hydropiſies.

Les eſpeces de purgatives majeures ſont les tithymales, l'épurge, la gratiole, le chou marin, le liſeron, le concombre ſauvage, le cabaret, la coloquinte, l'éllébore noir, le ricin, les iris, la couleuvrée, l'aloès, l'écorce de *frangula*, de ſureau, d'yeble, de roſes muſquées.

Plantes rafraîchiſſantes.

Les plantes rafraîchiſſantes temperent la chaleur, diminuent le mouvement trop hâté des liqueurs, & donnent de la ſoupleſſe aux fibres.

On diſtingue trois ſortes de plantes rafraîchiſſantes, les *délayantes*, les *incraſſantes* & les *coagulantes*; les premieres fourniſſent abondamment un ſuc aqueux & fort doux, propre à ſuppléer au défaut de ſéroſité, & elles relâchent, par ce ſuc aqueux, les fibres trop tendues, & leur rendent leur ſoupleſſe. Ces plantes ſont indiquées dans les tempéramments ſecs, vifs & bilieux; dans les chaleurs d'entrailles, les ſéchereſſes de gorge, de poitrine, les fievres ardentes, les cas d'inflammation. Les rafraichiſſantes délayantes ſont la laitue, le pourpier & les fleurs de violette.

Les plantes rafraîchiſſantes & coagulantes ſe diſtinguent par un ſuc aigrelet & acide: elles conviennent dans le *cholera morbus*, les dévoiemens & dans les cas de diſſolution de la maſſe du ſang. Ces plantes ſont, l'orpin, la joubarbe, l'oſeille, l'*alleluia*, le limon, le

citron, les grenades, les groſeilles, les fraiſes, les ceriſes, les fruits de l'airelle.

Les plantes rafraîchiſſantes, & incraſſantes contiennent beaucoup de parties mucilagineuſes, propres à envelopper les parties âcres & ſalines : elles ſont utiles dans le flux immodéré d'urines, le crachement de ſang, la toux excitée par une pituite âcre, l'épuiſement, le maraſme, la fievre lente, l'appauvriſſement du ſang. L'uſage continu des incraſſantes affoibliroit trop l'eſtomac, c'eſt pourquoi on y joint les ſtomachiques. Les rafraîchiſſantes incraſſantes ſont, le nénuphar, le ſéneçon, le laitron, la dent de lion, le mouron aux petits oiſeaux, la ſemence de l'herbe aux puces, les racines de mauve, de guimauve, de grande conſoude, l'orge, l'avoine, le ſeigle ; les quatres ſemences froides majeures, qui ſont celles de citrouille, de concombre, de courge, de melon ; & les quatre mineures, qui ſont, celle de laitue, de pourpier, de chicorée & d'endive.

Plantes ſalivaires.

Voyez ci-deſſus *Plantes maſticatoires.*

Plantes ſpléniques.

Voyez ci-deſſus à l'article *Plantes hépatiques.*

Plantes ſternutatoires.

Voyez ci-deſſus *Plantes errhines.*

Plantes ſtomachiques.

Les plantes ſtomachiques excitent la douce chaleur néceſſaire pour la digeſtion, & réveillent l'oſcillation des fibres de l'eſtomac : elle ſont pour la plupart d'un goût amer, âcre, aromatique, piquant ; elles font exprimer des glandes de l'eſtomac, une plus grande quantité du ſuc ſtomacal, qui doit être employé à la digeſtion. Comme les mauvaiſes digeſtions ſont auſſi quelquefois occaſionnées par la raréfaction des humeurs, par la rigidité des fibres, ou par une légere inflammation des membranes de ce viſcere, les ſtomachiques dans ce cas-là ſeroient dangereuſes ; ainſi il faut bien

distinguer les différentes causes du dérangement de l'estomac, pour n'avoir recours aux stomachiques que dans le cas où elles conviennent.

Les stomachiques sont, l'absinthe, le baume des jardins, la camomille romaine, la petite centaurée, la germandrée, la véronique, la chicorée sauvage, la sarriette, l'angélique, les racines d'aunée, de gentiane, d'acorus, les graines de genievre & de coriandre.

Plantes sudorifiques.

Les plantes sudorifiques sont celles qui provoquent la sueur; les diaphoretiques, celles qui excitent l'insensible transpiration.

Il s'échappe continuellement par les pores de la peau une humeur sous la forme d'une vapeur imperceptible, c'est l'insensible transpiration. La matiere de la transpiration & de la sueur est la serosité du sang chargée des parties les plus ténues & les plus broyées de la lymphe: cette serosité est nécessaire pour entretenir la fluidité, & il est essentiel qu'elle ne s'échappe ni trop, ni trop peu.

L'evacuation qui se fait par ce moyen est la plus considérable du corps humain, & elle excede toutes les autres évacuations sensibles: les experiences de *Sanctorius*, de M. *Dodart*, de M. *Keil*, le prouvent d'une maniere inconteſtable. Lorsque cette transpiration se trouve diminuée ou arrêtée, il en résulte plusieurs maladies. Les plantes que l'on nomme *sudorifiques & diaphorétiques*, sont propres à rétablir cette transpiration, ou à exciter la sueur.

On doit être très-circonspect dans l'administration des sudorifiques, parce qu'ils peuvent quelquefois produire deux effets contraires; savoir, la trop grande dissolution ou le trop grand épaississement du sang, suivant la disposition du malade; ainsi les sudorifiques & les diaphoretiques, qui sont d'un si grand secours, font un fort mauvais effet lorsqu'on les donne mal-à-propos, sur-tout au commencement des maladies aigues, elles ne font qu'augmenter la raréfaction du sang & allumer la fievre; on doit éviter de les donner lors-

qu'il y a pléthore. La ſueur eſt la voie que prend ordinairement la nature, comme la plus ſimple, la plus prompte & la plus avantageuſe pour ſe débaraſſer : on voit les maladies ſe terminer le plus ſouvent par les ſueurs ; quoique la nature travaille de ſon côté à ſurmonter les obſtacles qui la gênent dans ſes opérations, comme elle ne peut pas quelquefois y parvenir elle ſeule, on l'aide par le moyen des ſudorifiques. Si les canaux ſecrétoires des reins ſont plus libres que ceux de la peau, la ſérosité, ſéparée par l'action des ſudorifiques ſe portera où elle trouvera moins de réſiſtance, & la ſecrétion de l'urine ſera plus abondante.

Les ſudorifiques & diaphorétiques, ſont le chardon bénit, la ſcabieuſe, la germandrée, la bourrache, la bugloſe, le *ſcordium*, la bardane, le grateron, la ſaponaire.

Plantes véſicatoires.

Ces eſpeces de plantes font élever ſur la peau de petites veſſies tranſparentes pleines de ſérosité ; effets qu'elles produiſent par leur âcreté corroſive qui déchire les petits vaiſſeaux lymphatiques. On applique ces plantes ſur des parties ſaines & entieres pour ébranler le genre nerveux dans les affections ſoporeuſes, & pour donner iſſue & détourner une humeur qui ſe jette ſur quelque partie importante.

Les véſicatoires ſont, l'ail, l'arum, la thymélée, la moutarde & le figuier.

Plantes vomitives.

Les plantes vomitives font évacuer par la bouche les matieres contenues dans l'eſtomac : elles produiſent cet effet en irritant les houppes nerveuſes de la membrane de l'eſtomac ; mais elles ne deviennent quelquefois que purgatives, & les *purgatives* deviennent vomitives, ſuivant que leurs parties ſe dégagent plus ou moins vite, & font plus d'impreſſion ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins.

L'uſage des vomitifs eſt très-fréquent en Médecine, parce qu'il n'y a pas de voie plus prompte & plus ſure

que le vomiſſement, pour chaſſer au plutôt les matie" res qui ſéjournent dans l'eſtomac, qui gâtent & interrompent la digeſtion, & qui pourroient, ſi on leur donnoit le tems de pénétrer, altérer la maſſe du ſang, & donner naiſſance à des maladies très-dangereuſes.

Par le moyen des vomitifs on guérit les diarrhées & les dyſſenteries cauſées & entretenues par des indigeſtions. Comme elles ébranlent tout le genre nerveux, à raiſon de la ſympathie qui regne entre tous les nerfs, on ſent qu'ils ſont très-utiles dans les maladies du cerveau, dans les attaques d'appoplexie, d'épilepſie, de paralyſie & d'engourdiſſement.

Comme les vomitifs agitent beaucoup la maſſe du ſang, il eſt de la prudence de faire précéder la ſaignée à leur uſage, pour peu qu'on craigne quelque dépôt ſur quelque viſcere. On doit éviter d'employer les vomitifs, lorſque les forces du malade ſont abbatues, ainſi que dans la phthiſie, dans le crachement de ſang, dans les inflammations conſidérables des viſceres, & lorſque le malade eſt ſujet à des hernies.

Les plantes vomitives ſont les feuilles de cabaret, la gratiole, les pignons d'Inde, le ricin, le médicinier d'Eſpagne, les tithymales, la thymélée, la digitale, l'ellébore blanc, le ſuc des feuilles de violettes, les baies de nielle, de houx, la graine d'épurge, d'arroche, de genêt, de l'ipécacuanha.

Plantes vulnéraires.

Les plantes vulnéraires ſont celles que l'expérience a fait connoître utiles pour la guériſon des plaies, & pour conduire les abcès à cicatrice. Les bons effets qu'elles ont produits, appliquées extérieurement ſur les contuſions, plaies, abcès & ulceres, ont déterminé à les faire prendre interieurement, lorſqu'on a lieu de craindre une ſuppuration interne, ou pour la prévenir; mais on a fait choix pour l'uſage intérieur de celles qui ne ſont ni cauſtiques, ni âcres, ni capables de raréfier trop la maſſe du ſang: Nous parlerons, d'après le ſavant M. *Bernard de Juſſieu*, des vulnéraires pris intérieurement, nous parlerons enſuite des vulnéraires appliqués extérieurement.

Les

Les différens états des plaies & ulceres demandent des ſecours variés & proportionnés: ces ſecours ſont déſignés ſous le nom général de *vulnéraires;* cependant en examinant les plantes vulnéraires chacune en particulier, on reconnoîtra qu'elles different par leurs vertus & leur efficacité, que les unes ſont *balſamiques*, *anodines*, *incraſſantes*, d'autres *aſtringentes*, d'autres *réſolutives.*

Les *incraſſantes vulnéraires* ſont la paquerette, la piloſelle, la pulmonaire, la racine de la grande conſoude.

Les *adouciſſantes légérement réſolutives* ſont la verge dorée, la bugle, la brunelle & la véronique.

Les *aſtringentes* ſont la ſanicle, la mille-feuille, la pervenche, le plantain, la reine des prés, l'herbe à Robert, l'aigremoine, l'orpin, &c.

Les *balſamiques déterſives* ſont le mille-pertuis, la toute-ſaine, le lierre terreſtre.

Enfin les plantes *vulnéraires réſolutives*, *aromatiques* & *ſudorifiques* ſont l'orvale ou ſclarée, le dictame de Crete, la ſcabieuſe, les racines d'ariſtoloche, de fougere & de gentiane.

On donne ces vulnéraires ſéparément ou pluſieurs enſemble, ſuivant les différentes indications & les vues qu'on ſe propoſe. On appelle *falltranchs* le mélange des plantes vulnéraires. *Voyez* FALLTRANCHS.

Les différentes vertus des plantes qui les compoſent, ſe modifient & ſe temperent les unes les autres. Les cas où on doit employer les *falltranchs* ſont les chutes, les coups, les étonnemens, lorſque le corps a été froiſſé, meurtri, dans la phthiſie commençante, dans les longs dévoiemens, & en général toutes les fois que l'on a en vue de corriger l'âcreté du ſang & de la lymphe.

On donne les *falltranchs* à la doſe d'une pincée pour quatre onces d'eau chaude dans laquelle on les fait infuſer en forme de thé: on ajoute même quelquefois à cette infuſion une égale quantité de lait pour la rendre plus adouciſſante & moins échauffante.

Plantes vulnéraires employées à l'extérieur.

On s'eſt imaginé que les plantes vulnéraires mêlées toutes enſemble & infuſées ou diſtillées, fourniroient un remede qui rempliroit toutes les indications qu'on pourroit avoir dans le panſement des plaies; mais on n'a eu, à proprement parler, qu'un remede réſolutif, qui eſt très-bon à la vérité, puiſque ces eaux vulnéraires ou d'arquebuſade ſont très-propres à réſiſter à la coagulation des liqueurs, à ſoutenir l'oſcillation des fibres, à prévenir la gangrene & en arrêter le progrès; ce qui eſt néceſſaire dans bien des circonſtances: mais elles ne ſatisfont pas dans tous les cas aux différentes indications: c'eſt pourquoi nous allons parler des effets des plantes vulnéraires que l'on doit employer ſuivant les différens cas.

Plantes vulnéraires maturatives.

Les deux voies par leſquelles la nature cherche à ſe débarraſſer dans les plaies & dans les dépôts, ſont la réſolution & la ſuppuration. Les plantes maturatives procurent une grande ſuppuration: elles aident la nature dans les efforts qu'elle fait pour ſe délivrer du poids importun du ſang & des humeurs qui croupiſſent dans quelques parties, & qui n'obéiſſent plus à la loi générale de la circulation.

La ſuppuration étant la voie la plus avantageuſe à la nature après la réſolution, l'uſage des maturatives eſt aſſez fréquent pour rappeller la ſuppuration des plaies, tumeurs & contuſions qui doivent ſuppurer néceſſairement.

Les maturatives ſont les plantes émollientes, l'oſeille, le lis blanc, les oignons, les figues graſſes, &c.

Plantes vulnéraires déterſives.

Ces plantes procurent l'évacuation du pus, nettoient les plaies & les ulceres du pus qui y ſéjourne, & en corrigent la mauvaiſe qualité.

Il y a deux eſpeces de plantes déterſives, les *atténuantes* & les *anodines*.

Les *déterſives anodines* calment les oſcillations trop vives des vaiſſeaux, donnent plus de conſiſtance au pus, & en corrigent l'âcreté. Toutes ces plantes ſont de la claſſe des anodines qui ſont émollientes & aſſoupiſſantes. *Voyez ces articles.*

Les *déterſives atténuantes* ou *réſolutives* réveillent les oſcillations des vaiſſeaux, diviſent & atténuent les humeurs, & corrigent la lenteur & la viſcoſité du pus. Ces eſpeces de plantes ſont la plupart des vulnéraires réſolutives, le mille-pertuis, l'abſinthe, le lierre terreſtre, le chardon hémorrhoïdal, l'aunée, la fougere & les feuilles d'aloés.

Plantes vulnéraires incarnatives.

Ce ſont celles qui favoriſent la régénération des nouvelles chairs: elles facilitent le prolongement des vaiſſeaux; elles font évacuer le pus, donnent de la ſoupleſſe aux vaiſſeaux. Ces plantes ſont les déterſives vulnéraires & les légérement aſtringentes.

Les vulnéraires aſtringentes ſont propres à cicatriſer les plaies.

PLANTE A JAUNIR: *voyez l'article* GLAITERON.

PLANTES-ANIMALES: *voyez aux articles* CORALLINE, CORAIL & ZOOPHYTE.

PLANTE BRITANNIQUE: *voyez à l'article* PATIENCE.

PLANTES CAPILLAIRES, ſont celles qui n'ont point de tiges principales, & qui portent leur ſemence ſur le dos de leurs feuilles; leurs racines ſont garnies de fibres très-chevelues: telles ſont la fougere, le polypode, la langue de cerf, l'oſmonde, la ſauve-vie, le ceterac & les capillaires des boutiques. L'Amérique eſt féconde en plantes capillaires: le Pere *Plumier* en a fait une excellente hiſtoire, qu'il a intitulée, *Hiſtoire des fougeres.*

PLANTE-ÉPONGE: *voyez* ÉPONGE DE RIVIERE.

PLANTES MARINES. On donne ce nom à celles qui végetent dans la mer, comme les *algues*, & toutes ces plantes appellées *varec*, *fucus*, *goemon*, *herbe flottante*, &c. On appelle *plantes maritimes* celles qui croiſſent ſur le bord des mers.

Des Naturaliſtes donnent auſſi le nom de *fauſſes plantes marines*, aux diverſes productions à polypier, connues ſous le nom de *litophytes*, de *madrépores*, d'*éponges*, d'*alcyons*, de *corallines à collier* & de *coraux*. Ils diviſent ces ſubſtances en plantes molles ou flexibles, en demi-pierreuſes & en pierreuſes: *voyez* ce que nous avons dit de ces productions aux articles CORAIL, MADRÉPORE & CORALLINES.

A l'égard des véritables plantes marines, nous en avons parlé à l'article *Fucus*. On aime à voir dans les cabinets ces ſortes de corps végétaux, ils y figurent très-bien dans des cadres & ſous verre; elles reſſemblent à de petits arbres qui plaiſent par la fineſſe, la multitude, l'élégance, le coloris de leurs rameaux. Preſque toutes les mers abondent en ces ſortes de plantes; la difficulté eſt de les obtenir bien étendues, en quoi conſiſte leur beauté & leur conſervation. M. *Mauduit* dit qu'on y parvient par le procédé ſuivant. Prenez une feuille de papier, enduiſez-la de vernis des deux côtés; mettez-vous en chaloupe, nagez vers un rocher couvert de fucus, faites-vous amarrer; plongez dans l'eau votre feuille de papier, ou encore mieux de carton verni, détachez des fucus ſans les tirer de l'eau, plongez votre carton verni ſous le fucus, agitez doucement le carton, le mouvement de l'eau étendra la plante en tous ſens auſſi bien qu'elle le puiſſe être; enlevez alors doucement le carton & la plante qui eſt étalée deſſus; laiſſez le tout bien ſécher à l'air, contraignez avec des épingles les plus fortes nervures qui pourroient prendre de faux plis en ſe retirant. Quand la plante ſera ſeche, elle demeurera très-bien étendue, ne pourra plus changer, & on pourra la tranſporter ainſi entre les feuillets d'un livre: ſi vous voulez faire encore mieux, & qu'il ne reſte ſur vos plantes marines ni limon ni ſel, apportez-les chez vous dans de l'eau douce, & les en retirez ſur le carton verni de la maniere qui eſt indiquée ci-deſſus.

PLANTES MÉDIASTINES. Nom donné aux *litophytes:* voyez ce mot à la ſuite de l'article CORALLINES.

PLANTES PARASITES, ſont des eſpeces de plantes qui ne tirent leur nourriture que d'autres plantes ſur leſquelles elles s'attachent. Ces plantes paraſites ſont le *gui*, la *cuſcute*, l'*orobanche*, l'*hipocyſte*, la *clandeſtine*, l'*orobanchoïde*.

On peut donner le nom de *plantes paraſites ſouterraines* à celles qui ſont ſimplement adhérentes par le bas de leur tige aux racines de la plante nourriciere; d'autres s'y attachent encore par le moyen des mamelons. Ces plantes paraſites ſouterraines, telles que l'*orobanche*, l'*hipocyſte*, la *clandeſtine*, ſont d'une ſubſtance épaiſſe, dure, caſſante & comme écailleuſe; elles paſſent la plus grande partie de leur vie ſous terre, & on ne peut voir ſans ſurpriſe que ces tiges reſtent en terre toutes formées juſqu'au tems où la fleur doit paroître. Ces plantes peuvent donc être regardées comme tenant le milieu entre celles qui ſont toujours hors de terre, & celles qui comme les *truffes* & la *mort du ſafran*, s'y tiennent continuellement cachées. Quelqu'éloignées que ſoient quelquefois les tiges de l'*orobanche rameuſe* de la plante nourriciere, on peut toujours obſerver qu'elle y tient par communication. Ces plantes paraſites ne peuvent qu'altérer la plante nourriciere à laquelle elles s'attachent, en lui enlevant ſes ſucs.

L'*orobanche rameuſe* ſe multiplie, ſur-tout avec tant de facilité dans les chenevieres, qu'elle ne peut manquer d'altérer beaucoup le chanvre. M. *Guettard* propoſe, pour diminuer ce mal, de le partager en mêlant avec le chanvre quelques autres plantes, ſur leſquelles les plantes paraſites s'attacheroient auſſi; l'expérience apprendroit quelles plantes il faudroit choiſir, afin de tirer parti de cette nouvelle plante qui occuperoit la place du chanvre. On remarque que les plantes paraſites ne ſont point bornées à la nourriture d'une ſeule eſpece: l'*orobanche rameuſe* ne ſe plaît pas mieux ſur le *chanvre*, que ſur la *veſce*, le *caille-lait*, le *petit houx*, le *chardon roland*, le *petit glouteron* & autres. *Voyez* OROBANCHE.

Plantes fauſſes paraſites.

M. *Guettard*, dans un des Mémoires de l'Académie pour l'année 1756, nous apprend à connoitre les *fauſſes paraſites.*

Les fauſſes paraſites ſont, ſelon cet Auteur, les *champignons*, les *lichens*, les plantes grimpantes, comme le *lierre*, la *vigne de Canada.* Les *champignons* ne viennent ſur les arbres que dans les endroits où ces mêmes arbres ont été attaqués de quelques-unes de ces maladies qui leur cauſent des ulceres: ils vivent du terreau très-fin que la deſtruction du bois y a formé, & peut-être auſſi de l'humidité qui en ſuinte, mais c'eſt toujours ſans leur faire aucun tort par eux-mêmes; bien différens en cela des *vraies paraſites*, qui font elles-mêmes aux arbres des bleſſures par leſquelles elles introduiſent leurs ſuçoirs qui leur ſervent à abſorber la ſeve. Les filets des *lichens* ne ſervent qu'à les fixer aux corps ſur leſquels il s'attachent: nous diſons ſur les corps, car on en trouve ſur des pierres, des rochers, des tuiles, même ſur des vaſes verniſſés, qui certainement ne peuvent leur fournir aucun ſuc propre à les faire vivre. Il faut donc que ces plantes qui n'ont aucunes racines qui puiſſent les faire vivre, ſoient comme le *varec* compoſées de véſicules qui ne ſe communiquent point enſemble, & ne ſe nourriſſent que de l'humidité qu'elles abſorbent. Parmi les *lichens* il y en a une eſpece dont l'attache eſt des plus ſingulieres. Ce lichen tient aux arbres par ſes feuilles, qui s'y appliquent ſi exactement, qu'elles y font l'effet d'un cuir mouillé ſur un corps poli; il grave en quelque ſorte ſon empreinte ſur l'écorce, qui prend à cet endroit moins d'épaiſſeur que dans les autres. Les *mouſſes* qui different des *lichens*, & que l'on a pris pour de *vraies paraſites*, ne ſont réellement que de *fauſſes paraſites*; la preuve en eſt, qu'elles ne pénetrent point l'écorce des arbres, qu'elles ſubſiſtent ſur les rochers; en un mot, comme toutes les *fauſſes paraſites*, elles ne vivent que de l'humidité de l'air & des eaux qu'elles trouvent ramaſſées ſur les corps qu'elles recouvrent; mais elles ne tirent rien de ces mêmes corps

pour leur nourriture. Le *lierre* & la *vigne de Canada* s'attachent aux arbres par une multitude de petits rameaux ; mais ces rameaux ne tirent point le ſuc de l'arbre, & ne ſervent à la plante qu'à ſe coller pour ſe ſoutenir. Suivant *Malpighi*, il découle de ces petits rameaux une eſpece de térébenthine dont la viſcoſite les fait adhérer aux différens corps. Toujours eſt-il certain que M. *Guettard* n'a obſervé ni ventouſes, ni ſuçoirs, rien en un mot qui puiſſe caractériſer un organe propre à s'introduire dans les arbres & à pomper la ſeve : la preuve que ces plantes ne tirent point leur nourriture des arbres, c'eſt qu'elles périſſent auſſi-tot qu'on intercepte la communication entre le tronc & la racine qui eſt dans la terre.

Quoi qu'il en ſoit, toutes ces *fauſſes paraſites* ſont du tort aux arbres, parce qu'elles retiennent l'eau des pluies & l'humidité de l'air ſur l'écorce, plus long-tems qu'il ne ſeroit néceſſaire; ce qui peut leur occaſionner une pourriture & une carie qui à la fin deviendroient funeſtes à l'arbre.

PLANTES VENIMEUSES. Nous ne connoiſſons pas tous nos ennemis du regne végétal : la ciguë, l'œnanthe, le doronic à racine de ſcorpion, la belladona, le redoul, le laurier ceriſe & roſe, la juſquiame, la pomme épineuſe, le napel, les tithymales, le manioc, voilà les plantes qu'il nous intéreſſe de connoître, afin de les éviter : ce n'eſt pas qu'elles ne puiſſent fournir des remedes d'autant plus efficaces qu'elles ſont plus dangereuſes ; mais on ne les connoît pas aſſez de ce côté-là. Au reſte ces ſortes de poiſons ne different ſouvent des remedes que par la doſe ou par la maniere de les appliquer. L'opium, la feuille de laurier roſe, les amandes ameres en fourniſſent des exemples.

PLANTE-VER, nom d'une prétendue plante envoyée de la Chine en Europe ; ſon nom Chinois eſt *hia-tſao-tom-tchom*, ce qui ſignifie *plante en été & ver en hiver*. Qu'on ſe figure une chenille d'une conſiſtance dure dont la dépouille eſt exactement adaptée par la queue, préciſément à l'extrémité d'une racine qui a ſervi à l'animal de point d'appui pour ſe débarraſſer de ſa nymphe ou aurélie, lorſqu'il s'eſt métamorphoſé,

de maniere que le corps de l'inſecte ſemble être un prolongement de cette racine, & l'on aura l'idée de la merveille ſuperſtitieuſe des Chinois & de beaucoup d'Européens. M. de *Réaumur* s'eſt aſſuré de la vérité de ce fait. M. *Needham*, ce grand obſervateur microſcopique de la nature, ſans rejeter l'hypotheſe de M. *de Réaumur*, auroit voulu qu'on eût examiné ces deux corps à la pointe préciſe de leur union; & qu'on vérifiât ce qu'on ſuppoſe ſeulement, l'exiſtence poſitive de cette eſpece de glu, dont la chenille a ſoin, dit-on, peut-être d'enduire le bout de la racine à laquelle elle s'attache. *Mémoire de l'Académie des Sciences*, 1726; & *Encyclopédie*. Voyez maintenant l'article MOUCHE-VÉGÉTANTE.

PLAQUEMINIER ou PIAQUEMINIER, *guiacana*. Grand arbre étranger dont on diſtingue deux eſpeces. La premiere a une écorce mince, ridée & rouſſe: ſon bois eſt d'un gris bleuâtre; ſes feuilles ſont alternes & ſemblables à celles du noyer, verdâtres en deſſus, blanchâtres en deſſous & d'une ſaveur amere; ſes fleurs ſont en godets, & ſuccédées de fruits mous, de la groſſeur & de la couleur d'une prune ſauvage, d'un goût doux, agréable. Les graines que contiennent ces fruits ſont arrondies & cartilagineuſes. La deuxieme eſpece de plaqueminier a les feuilles plus étroites, les fleurs plus petites, mais non ſuccédées de fruits: l'une & l'autre eſpece croiſſent principalement en Afrique; M. *de Tournefort* dit en avoir vu un vieux pied portant du fruit, aux environs de Poiſſy, près Paris. M. *Duhamel* ajoute qu'un Normand, établi à la Louiſiane, a fait du cidre avec le fruit du plaqueminier: on en fait auſſi des galettes aſtringentes, propres dans les dyſſenteries & les hémorragies.

PLATANE, *platanus*. On connoît deux eſpeces de platanes, celui du Levant & celui de Virginie: tous les autres qu'on nous donne pour eſpeces, ne ſont que des variétés de ces deux-là. Le *platane du Levant*, autrement le *platane oriental* ou d'Afrique, *platanus Orientalis verus*, PARK. étoit la *main découpée* des Anciens, nommée ainſi par la figure de ſes feuilles qui ſont plus profondément découpées & moins grandes

que celles du *platane d'Occident*, autrement appellé *platane de Virginie*, *platane de la Louiſiane*, *platanus occidentalis*, PARK. L'écorce de celui-ci eſt fine & fort verte; celle du platane d'Orient eſt blanchâtre. On prétend qu'on doit preférer pour les plantations celui d'occident. Le platane d'Orient, à feuilles d'érable, porte des feuilles ſouvent déchiquetées en trois ou en cinq. Les platanes ſont des arbres à fleurs en chatons. Par la culture, ils deviennent très-beaux aujourd'hui en Europe. M. *de Buffon* en a planté dans ſes jardins de Montbart en Bourgogne, & ils nous ont paru très-bien réuſſir. Les fleurs mâles & les fleurs femelles viennent ſur le même arbre. Les fleurs mâles ſont formées par de petits tuyaux frangés, qui donnent naiſſance à des étamines aſſez longues: comme ces tuyaux partent tous d'une origine aſſez commune, ils forment tous enſemble une boule ou un globe. Les fleurs femelles ſont en forme de tuyaux qui contiennent un piſtil, dont la baſe devient une ſemence qui eſt comme enchâſſée dans la houppe de poils: ces ſemences ſont attachées à un noyau rond & dur; elles forment par leur aſſemblage des boules colorées qui deviennent aſſez groſſes, & diſpoſées en grappes pendantes qui ſont un aſſez bel effet: ces boules reſtent ſuſpendues aux arbres, même pendant l'hiver: c'eſt pour lors qu'elles ſe briſent d'elles-mêmes, & le duvet qui environne les ſemences, leur ſert comme d'ailes ſouvent pour les porter bien loin au gré du vent. Les feuilles de platane ſont poſées alternativement ſur les branches, fermes, larges, découpées en cinq parties, plus ou moins profondément, & à-peu-près comme celles de la vigne, c'eſt-à-dire, en main; à l'inſertion des feuilles ſur les branches, il y a preſque toujours deux eſpeces de folioles ou eſpeces de ſtipules en forme de couronne. Les feuilles des diverſes eſpeces de platanes, ſont fermes comme du parchemin: elles ſont rarement endommagées par les inſectes; elles conſervent leur verdeur juſqu'aux premieres gelées, & tout le feuillage exhale une odeur balſamique, douce & agréable: ainſi ces arbres ſont propres à être mis dans les boſquets d'automne. On peut les multiplier de

graines, de boutures, de branches couchées & même par les racines.

Les platanes ont de ſingulier, dit M. *Duhamel*, qu'ils ſe dépouillent de leur écorce: elle ſe détache de l'arbre par grandes plaques larges comme la main, & d'un quart de ligne d'épaiſſeur. Nous avons dit que l'écorce eſt de différente couleur dans chaque variété de cet arbre; mais elle eſt toujours liſſe à tout âge.

Ces arbres ſont grands, droits & propres à faire de belles avenues & de grandes ſalles dans les parcs; ils ne fourniſſent pas de branches à la baſe; mais ils forment une tête extrêmement touffue. Les branches ſont un peu courbées à l'endroit de leur inſertion ſur la tige. L'écorce des jeunes branches eſt d'un bleu purpurin. On en voit quelquefois d'une groſſeur extraordinaire. PLINE *au Chap. I. Liv.* 12. *de ſon Hiſt. Nat.* parle de deux platanes, dont l'un avoit plus de quatre-vingt pieds de diametre, & dans la cavité duquel *Mutianus* ſoupa & coucha avec vingt & une perſonnes; dans l'autre le Prince *Caïus*, petit-fils d'*Auguſte*, ſoupa avec quinze perſonnes environnées de toute ſa ſuite. Le P. *Ange* de S. Joſeph dit auſſi avoir vu près d'Iſpahan, un platane ſur les branches duquel on avoit conſtruit une eſpece de tente ſous laquelle il pouvoit entrer cinquante perſonnes. Les platanes ſe plaiſent ſinguliérement dans les lieux fort humides; ces arbres y font des progrès étonnans. Le bois de platane d'Occident peut être comparé à ceux du hêtre & du chêne, pour ſa qualité; d'ailleurs il eſt jaunâtre, uni, dur & ſans fil. Le platane eſt après le cedre, l'arbre le plus vanté de l'antiquité. Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, Naturaliſtes, Voyageurs, tous ont célebré cet arbre. On a vu les Romains prendre plaiſir à le faire arroſer avec du vin. On lit dans l'Encyclopédie, que quand cet arbre fut apporté en France, les plus grands Seigneurs faiſoient un ſi grand cas de ſon ombre, qu'on exigeoit un tribut des gens qui vouloient s'y repoſer. En Perſe & ſur-tout à Iſpahan, on le cultive dans les jardins & dans les rues, dans l'intention de détruire toute eſpece de contagion.

PLATINE, *platina*, eſt le nom d'une ſubſtance mé-

tallique nouvellement connue en Europe, & qu'on a découverte depuis peu dans l'Amerique Eſpagnole, dans le Bailliage de Choco au Pérou, où elle eſt appellée *la platina del Pinto* (petit argent du Pinto); on l'y appelle auſſi *juan blanca*, (ou or blanc) parce qu'elle eſt brillante, couleur d'argent, d'un tiſſu grenu, mais ſerré, griſe dans ſes fractures, & preſentant des triangles ou plans à côtés inégaux: elle eſt très-compacte, ſuſceptible de poli; elle a la force & la dureté du fer; elle n'eſt aucunement attirable à l'aimant; elle a la peſanteur ſpécifique & la fixité de l'or. On ſoupçonne que la platine, expoſée long-tems au feu, augmente un peu de poids: toujours eſt-il certain qu'elle eſt inaltérable à l'air, au feu de verrerie, à l'eau & à tous les acides, excepté l'eau régale; elle eſt peu malléable, peu ductile & cependant amalgamable; enfin, elle contient vingt karats de fin par once: tout concourt juſqu'ici à faire regarder la platine, ſinon comme une eſpece d'or aigre, au moins comme un nouveau métal, peut-être même comme un *troiſieme métal parfait*. Pluſieurs Métallurgiſtes ont d'abord cru, mais à tort, que c'étoit une eſpece de pierre des Incas: *voyez* ce mot.

M. *Marcgraff* a retiré de la platine, dans l'état où elle eſt apportée de l'Amérique, du mercure, du fer & de l'or: il reſte à ſavoir ſi ce mélange métallique eſt naturel ou artificiel; car l'on n'eſt pas encore bien inſtruit ſi cette ſubſtance eſt tirée de ſa miniere ſous la même forme où nous la voyons, c'eſt-à-dire, en petits grains, d'un gris de fer ou d'émeril, mélangés de particules de ſable & même d'or. Pluſieurs croient que les Eſpagnols de l'Amérique ne nous envoient point la platine dans ſon état primitif, parce que les Eſpagnols ont ſeuls le ſecret de la fondre, dit-on, facilement, au moyen d'une très-petite quantité de ſoufre ou d'arſenic, & d'en faire des gardes d'épée, des boucles, des tabatieres & d'autres bijoux, des miroirs de téleſcopes, &c. Quelques-uns de leurs Artiſtes, connoiſſant mieux que nous les propriétés de la platine, avoient adultéré avec ce métal l'or en lingot & ouvragé. Cet alliage qui ôte à l'or pur ſa ductilité, ſa ténacité, & qui le fait réſiſter

aux inſtrumens quand on veut le polir, ne pouvoit être diſtingué ni par la vue, ni par les épreuves ordinaires, puiſque la platine réſiſte à toutes les eſpeces d'eſſais docimaſtiques; propriétés qui ont déterminé le Roi d'Eſpagne à en faire ceſſer l'exploitation, & à en faire fermer les mines, ſur-tout celles de *Santa-Fé*, peu diſtantes de Carthagene; en un mot, défendre rigoureuſement le commerce de ce métal: ordre qui rend la platine ſi rare aujourd'hui, même en Eſpagne, & ce qui nous ôte la facilité de tenter toutes les expériences néceſſaires.

Cette eſpece de métal ſingulier, ſur lequel les flux les plus puiſſans, ſecondés de la plus grande violence du feu de bois & de charbon, n'ont point d'effet, entre cependant en fuſion par parties & ſans intermede, mais par le moyen d'une grande lentille de verre expoſée aux rayons d'un ſoleil vif: la partie fondue eſt traitable ſous le marteau; cette expérience a été faite par MM. *Macquer & Baumé*, & ſe trouve dans un Mémoire lu par M. *Macquer* dans une ſéance publique de l'Académie des Sciences en 1758. Ces habiles Chimiſtes ont auſſi fait voir, dans une de nos Conférences ſur l'Hiſtoire Naturelle, de la platine qu'ils avoient laminée.

La platine s'allie plus ou moins facilement avec tous les métaux connus, en les faiſant fondre enſemble à poids égal: elle a la propriété de durcir les métaux, & de les roidir tous; elles empêche le fer & le cuivre de ſe rouiller & de ſe ternir auſſi facilement: mais elle diminue ſinguliérement la ductilité des métaux malléables. Ses effets ſur les demi-métaux, quoique moins remarquables, méritent d'être connus: elle augmente la dureté du zinc, ainſi que du régule d'antimoine, mais non celle du biſmuth. Ses effets ſur les métaux compoſés ſont ſemblables à ceux qu'elle produit ſur les métaux ſimples: elle rend le laiton blanc, dur, aigre, ſuſceptible d'un beau poli, ſans ſe ternir à l'air. C'eſt dans les Ouvrages de quelques Chimiſtes modernes qu'il faut puiſer de plus amples notions ſur la platine. La ſingularité de cette ſubſtance nouvelle exigeoit que nous en donnaſſions une légere idée: auſſi voit-on déjà par

cet exposé, que la platine occasionne des changemens remarquables à toutes les substances métalliques, tant dans leur couleur, que dans leur tissu & leur degré de dureté : toutes les substances métalliques, alliées à cette espece de métal, n'en peuvent être séparées, sans être corrodées. Pour la platine, elle résiste complétement à la puissance destructive du plomb & du bismuth, ainsi qu'à la voracité de l'antimoine. La maniere dont la platine se comporte dans toutes les expériences, lui est particuliere. On remarque des singularités dans toutes ses propriétés : tout l'annonce comme une substance d'un ordre à part, même relativement aux substances les plus anomales ; elle jouit des prérogatives de l'or, & cependant l'eau régale qui la tient en dissolution, ne tient point les substances solides des animaux, & l'étain n'en tire aucune couleur pourpre comme de celle de l'or : peut-être que les Chimistes, qui n'ont pu encore exercer sur la platine tous les efforts de leur art, découvriront quelque jour sa nature & l'importance de son usage dans la société, sans craindre les abus qu'on pourroit en faire.

M. *de Buffon* dit, dans son *Introduction à l'Histoire des Minéraux*, que la platine n'est point une substance particuliere, mais un alliage de deux métaux connus, l'*or* & le *fer*, & que dans cet alliage formé par la Nature la quantité d'or domine sur celle du fer ; sa couleur est due au fer qui se trouve dans ce mélange, & qui est magnétique. La platine n'est peut-être que le *chumpi aurifere*. Consultez maintenant notre *Minéralogie*, *tome II.*

PLATRE. *Voyez* GYPSE.

PLATUSE. *Voyez à l'article* PLIE.

PLÉIADE, est l'assemblage de six étoiles fort brillantes qu'on voit dans le cou de la constellation du taureau ; le vulgaire les appelle la *poussiniere* : voyez CONSTELLATION.

PLEUREUR. *Voyez* SAI.

PLEURS. Les Cultivateurs se servent de ce mot pour exprimer que la seve est en grand mouvement, & qu'étant trop abondante, elle est obligée de sortir. La force prodigieuse avec laquelle les pleurs de la

vigne s'élevent avant l'épanouiſſement des boutons, indiquent aſſez que la puiſſance vitale du végétal ne réſide pas uniquement dans les feuilles. Dans les animaux, les pleurs portent le nom de *larmes*; ils ſont l'effet de toute violente émotion de l'ame, car on pleure d'admiration, de joie & de triſteſſe. *Voyez à l'article* HOMME. En Minéralogie, les pleurs de terre ſont les eaux qui diſtillent goutte à goutte entre les terres & les rochers. *Voyez* STALACTITES.

PLIE ou PLYE, *paſſer lævis aut plya.* Poiſſon de mer, plat, à nageoires molles: on en diſtingue deux eſpeces, ſavoir la grande & la petite qui eſt parſemée de taches jaunes ou rougeâtres, celle-ci eſt le *carrelet*: voyez ce mot.

La GRANDE PLIE ou PLANE ou PLATUSE, eſt de figure ſemblable au turbot, mais plus étroite & plus large que la ſole. Ce poiſſon a les yeux ſur la partie de deſſus, qui eſt brune, ſes nageoires font le tour de ſon corps; ſa queue eſt large; de la tête juſqu'à la queue il a un trait un peu tortu par le milieu du corps; ſa bouche eſt petite comme celle de la ſole; elle eſt ſans dents, & ſemblable intérieurement à celle du turbot. La plie entre dans les étangs de mer, quelquefois dans les rivieres fangeuſes. On en prend en quantité dans l'étang de Montpellier & dans la Loire: celles qui remontent les rivieres, ſont moins noires ſur le dos & plus molles que celles qui ne ſortent pas de la mer. On diſtingue très-bien la plie mâle d'avec la plie femelle, quoi qu'en diſent certains Auteurs. On pêche beaucoup de ce poiſſon dans l'Océan: il ſe cache dans le ſable & le limon, & quand la mer ſe retire on le prend aiſément. On voit en Flandres, ſur-tout à Anvers & dans toute la Hollande, des eſpeces de magaſins de ces poiſſons deſſéchés, pour leſquels le peuple de ces contrées a beaucoup de goût. Ces poiſſons ſecs répandent cependant une odeur déſagréable: mais ils l'excitent à boire; auſſi le voit-on ſouvent le matin en manger ſans pain comme du croquet. La chair de la plie eſt blanche, molle & nourrit beaucoup: elle eſt de bon ſuc, facile à digérer, & lâche un peu le ventre.

PLOMB, *plumbum*. C'eſt un métal mou & facile à fondre ; il eſt très-pliant, très-tenace, & après le mercure, le moins ſolide, tant des métaux, que des demi-métaux ; on peut le tailler, le laminer & le plier ſans peine, excepté dans les climats où regne un degré de froid exceſſif : c'eſt auſſi le moins ſonore & le moins élaſtique des métaux. Le plomb rompu offre des priſmes juſques dans ſes plus petites parties ; ſa couleur eſt d'un bleu blanchâtre, d'abord brillante, mais ſe terniſſant facilement à l'air, à l'eau & au feu ; ſa peſanteur eſt telle, qu'un pied cube de ce métal peſe huit cents vingt-huit livres. Il entre très-promptement en fuſion à un feu modéré ; il ſe calcine très-aiſément, ſe vitrifie & facilite la fuſion des terres ou pierres refractaires. Il a auſſi la propriété de vitrifier & de ſcorifier les autres métaux, excepté l'or & l'argent. Il s'amalgame plus aiſément avec le mercure qu'avec l'étain, & s'allie avec tous les métaux, à l'exception du fer. On prétend que toutes les mines de plomb, & notamment celles dont les cubes ſont à petits grains, contiennent de l'argent en plus ou moins grande quantité.

Le plomb ſe trouve en beaucoup de pays, & ſurtout en Angleterre, en France & en Allemagne ; il s'y rencontre dans toutes ſortes de matrices accompagnées de fer, quelquefois de cuivre ou d'argent, ou de pyrites. Nous diſons que les mines de plomb ſont très-communes & très-répandues dans toutes les parties du monde : on les trouve ordinairement par filons ſuivis, qui ſont plus riches à meſure qu'ils s'enfoncent plus profondément en terre ; cependant on en rencontre auſſi par maſſes détachées, & leurs varietés ſont nombreuſes. Nous citerons ici les eſpeces principales & les plus connues.

1°. Le PLOMB-VIERGE NATIF, *plumbum nativum*. On en a trouvé en rameaux près de Schnéeberg ; en grains gros comme des pois à Maſſel en Siléſie ; en maſſe irreguliere dans la mine de Pompæan, près de Rennes.

2°. La GALENE OU MINE DE PLOMB TESSULAIRE, *galena teſſulata* ; c'eſt la mine de plomb la plus ordi-

naire. Quelques Naturaliſtes la nomment *mine de plomb à facettes ;* les Ouvriers & les Commerçans l'appellent *alquifoulx :* elle eſt ou à *grands cubes*, comme celle de *Baudy*, qui abonde en ſpath fuſible, verdâtre ou à *petits cubes*, comme celle de Sainte-Marie-aux-Mines. Cette eſpece de mine eſt brillante, bleuâtre, couleur d'acier, très-peſante, caſſante : elle abonde en ſoufre ; les Potiers de terre, qui s'en ſervent pour l'émail de leur poterie, l'appellent *vernis :* plus les cubes ſont grands, plus la mine contient de plomb ; mais plus ils ſont petits & gris, & plus elle contient d'argent. Selon que ces cubes, qui ſont formés d'un aſſemblage feuilleté, ſe préſentent, ils offrent des facettes tantôt grandes comme la mine de Poulavoine (*Poula-oven*) en Baſſe-Bretagne, & celle de Bleyberg dans la Haute-Carinthie, tantôt petites comme celle de Moulins en Bourbonnois. On a découvert dans le Derbyshire une mine de plomb teſſulaire en criſtaux octaëdres comme l'alun, confondus en grouppes avec de la galêne à grands cubes, dont les angles ſont tronqués.

3°. La GALÊNE DE PLOMB GRENELÉE, *galena granulata :* elle ſemble compoſée de particules ſemblables à un amas de limaille d'acier : ſes grains adherent fortement les uns aux autres : plus ils ſont petits & à grains d'acier, & plus la mine eſt riche en argent. Telle eſt celle de Pompæan, près de Rennes. La galêne de plomb eſt quelquefois chatoyante, ſur-tout celle à gros grains, parce que l'arrangement de ſes parties eſt diſpoſé de maniere qu'elles font ombre les unes ſur les autres, à meſure qu'on en examine les différentes ſurfaces. Lorſque la mine de plomb en cubes eſt remplie de terre ou de pierre, on la nomme *mine de galêne :* on en trouve dans les montagnes de Geneve, qui a le tiſſu de l'antimoine ou de l'asbeſte. La mine de plomb que nous avons découverte dans l'un de nos voyages (en 1762), près de l'étang de Plouagat Châtelaudren en Baſſe-Bretagne, eſt auſſi une galêne grenelée, & à tiſſu d'antimoine, ſur-tout près de ſon toit. Parmi celles où il ſe trouve des ſalbandes, il y a de petits criſtaux très-durs de mine ſpathique de plomb ; celle qui eſt grenelée eſt riche en argent ; celle dont le tiſſu

eſt

eſt ſtrié, & en partie écailleux comme l'antimoine, contient beaucoup d'arſenic, & quelquefois un peu de ſoufre. Cette mine m'a paru mériter quelque attention; & en effet, je ſais que depuis ma découverte, adreſſée aux Miniſtres, Madame d'Anycan a obtenu du Conſeil la conceſſion du terrain où la mine eſt ſituée: elle l'a fait exploiter, & les échantillons qu'elle nous a envoyés, nous ont paru annoncer une mine riche. Les nouveaux conceſſionnaires des mines de Châtelaudren nous ayant requis de nous tranſporter de nouveau aux dites mines, nous avons reconnu que les filons étoient réglés, ſe dirigeant vers onze heures un quart de la bouſſole, & le minéral contient depuis ſept juſqu'à dix onces d'argent par quintal.

4°. La MINE DE PLOMB SULFUREUSE ET ARSENICALE, *minera plumbi mollior*. C'eſt le *bleyſchweiff* des Allemands; elle eſt commune en Saxe. Cette mine eſt graſſe & douce au toucher comme une galêne; elle eſt preſque malléable, & reſſemble intérieurement à du plomb-vierge. Elle eſt extérieurement jaunâtre: tantôt elle eſt écailleuſe, & ſe fond facilement à la flamme d'une bougie; alors elle eſt peu minéraliſée & eſt très-riche en métal; tantôt elle eſt ſtriée & noirâtre, & ſe détruit pour la plus grande partie dans le feu: il ne faut pas la confondre avec la molybdene, dont elle a un peu le tiſſu. *Voyez* MOLYBDENE.

5°. La MINE DE PLOMB NOIRE CRISTALLISÉE, *plumbum nigrum cryſtalliſatum*. Ses criſtaux ſont en priſmes hexagones tronqués, à-peu-près cylindriques, friables, & quelquefois ſi tendres qu'on peut les couper avec le couteau. Nous en avons trouvé dans les mines de Péach en Angleterre, & dans celle de Poulaoven en Baſſe-Bretagne. On en trouve auſſi dans la mine de Tſchoppau en Saxe & dans la miniere d'Huelgoat, conceſſion de Poulaoven; l'intérieur de ces criſtaux métalliques eſt ordinairement pyriteux & dur.

6°. La MINE DE PLOMB BLANCHE SPATIQUE, *minera plumbi ſpathacea*. Elle eſt ou en petits criſtaux crenelés priſmatiques en faiſceaux ou rameux, blancs & demi-tranſparens, comme celle de Briſgaw près de Fribourg, & de Freyberg en Saxe, ou en maſſe opa-

que & farineuſe, comme celle de Chaſſelay près de Lyon. Cette ſorte de mine ſpatheuſe eſt fort peſante & vitreuſe, elle ſaute dans le feu en petits éclats, en exhalant ainſi que la mine de plomb verte une odeur d'arſenic: elle ne fait que peu ou point d'efferveſcence dans l'eau-forte. On appelle *ardoiſe de plomb*, celle qui eſt feuilletée & cendrée. Les mines de Planchet, de Roya & de l'île des Ours, fourniſſent quelquefois de la mine de plomb à figure de ſpath cubique ou gris-jaunâtre, feuilletée, fort peſante & opaque; elle rend beaucoup & facilement à la fonte, mais elle ne contient point d'argent. On trouve auſſi de la mine de plomb blanche ſpatique à Poulaoven.

7°. La MINE DE PLOMB VERTE, *minera plumbi viridis*. Au premier coup d'œil elle ne paroît différer de la précédente que par la couleur: elle eſt très-peſante, peu compacte, & ſi riche, qu'elle rend ſouvent à la fonte depuis ſoixante juſqu'à quatre-vingts livres par quintal; auſſi les Mineurs ne ſont-ils pas fâchés d'en trouver de bonnes veines, outre qu'ils en vendent aux Curieux des morceaux à un prix exceſſivement cher pour orner leurs cabinets. Ses criſtaux ſont priſmatiques hexagones, & d'une couleur tantôt vert de pré, & tantôt vert jaune; ces ſortes de mines vertes, ainſi que celles qui ſont noires, ſont ſouvent tronquées & forées à l'extrémité des priſmes. M. *Wallerius* prétend que cette mine, expoſée au feu, perd d'abord ſa couleur; & que ſi on continue de la faire rougir, elle reprend cette couleur verte, & même plus belle & plus vive. Nous avons remarqué dans les mines de Zuey-Bruch (ou Deux-Ponts), du Briſgaw près de Fribourg, de Chaſſelay près de Lyon, & dans celles du Hartz, où l'on trouve du plomb vert plus ou moins beau, qu'il s'y rencontre communément du plomb blanc à quelques toiſes au-deſſus. Les mines de plomb vertes ſont communément accompagnées d'une terre rougeâtre ou jaunâtre ſemblable à de l'ochre, & d'un peu de galêne.

8°. La MINE DE PLOMB ROUGE eſt en criſtaux demi-tranſparens, formés en priſmes triangulaires, dont les plans ſont rhomboïdes. Ce plomb nouvellement

connu eſt minéraliſé par le ſouffre & l'arſenic mêlés enſemble. On en trouve à Catherinebourg en Sibérie & en Saxe.

9°. La MINE DE PLOMB JAUNE CRISTALLISÉE. Cette mine eſt en canons ou priſmes tronqués, quelquefois en cubes, de couleur jaune plus ou moins foncée; il y en a auſſi de ſemblables à du ſpath fuſible en criſtaux. Nous en avons ramaſſé dans les mines de Bretagne. Celles de Tſchoppau & de l'île d'Angleſey, en fourniſſent auſſi; il y a auſſi la *mine de plomb cornée.*

10°. La MINE DE PLOMB TERREUSE, *terra plumbaria.* Elle eſt fort peſante, & ſemble n'être qu'un guhr de plomb melangé, dans une terre argileuſe: il y en a de blanche ou griſe, qui fait un peu d'effervescence avec les acides, de jaunâtre & de rougeâtre. Nous en avons trouvé dans les mines de Chaſſelay & à Johann-Georgenſtadt. Indépendamment des mines de plomb que nous venons de citer, on trouve encore de la galène alliée à d'autres ſubſtances métalliques, avec la pyrite, la blende, le zinc, la calamine, le cuivre, l'argent, &c. Nous en avons auſſi obſervé dans de petits morceaux d'une mine de charbon ſablonneuſe qui venoit d'Angleterre.

Les mines de plomb ſont plus ou moins diſpendieuſes & difficiles à exploiter, à pulvériſer, à fondre, & à ſe purifier, ſelon qu'elles ſont plus ou moins mélangées avec les corps qui les minéraliſent ou qui leur ſervent de matrices, comme quartz, ſpaths, kneiſs, &c. & qui les rendent réfractaires ou en facilitent la fuſion. Communément on les purifie, quand elles ſont ſorties de leur mine, par le triage, la comminution, le lavage, le criblage, la torréfaction, & enfin par le feu. Le régime du feu & de l'air eſt très-eſſentiel. Comme ce métal eſt très-deſtructible & réductible, il n'eſt pas étonnant qu'on nous preſente des préparations de plomb ſous tant de formes differentes. On jette le plomb fondu & purifié en lingots, & on l'appelle alors *plomb en ſaumons* ou *en navette;* d'autres fois on le coule en table pour l'uſage des gouttieres, des lucarnes, des cuvettes, des réſervoirs, des tuyaux, même pour couvrir des édifices, des terraſſes; c'eſt ce que l'on ap-

pelle *plomb en lames ;* & on nomme *plomb laminé* celui qui a été réduit en lames très-pliantes par une machine qu'on appelle *laminoire*. Il paroit que la méthode de jeter en lames ou en pains le plomb purifié eſt ancienne, car l'on a découvert ces années dernieres, dans la Province d'Yorck, des lames de ce métal dont l'inſcription porte le nom de l'Empereur *Domitien*, & au revers, *Brigantum :* ces morceaux peſent cent cinquante livres chacun, & paroiſſent provenir du tribut qui ſe payoit en nature ſur les mines de cette Province. Il ſurnage une écume ſur le plomb coulé en pot, & tenu en fuſion. Cette écume devient lamelleuſe & offre communément les couleurs de l'arc-en-ciel. On voit dans les cabinets de ces feuilles de plomb à iris. Le plomb ſe calcine bientôt au feu en une chaux d'abord noirâtre, enſuite griſe ou blanchâtre, puis jaunâtre & enfin rouge (c'eſt le *minium*); & pour peu qu'on lui faſſe ſubir un degré de feu plus violent, il ſe vitrifie en un verre jaunâtre, ſuſceptible de poli & qui n'imite pas mal l'ambre jaune : on en fait des colliers. Un phénomene très-ſingulier, c'eſt que plus on calcine le plomb & plus il fume, & cependant plus il augmente en poids abſolu, au point que cent livres de plomb malléable donnent cent quinze livres de minium ; & que ſi l'on reſſuſcite cette quantité de minium, en y ajoutant le phlogiſtique néceſſaire, l'on n'en retire plus que quatre-vingt-quinze livres ou environ de plomb ductible : *voyez* ſur le plomb notre *Minéralogie*, le *Dictionnaire de Chimie*, & le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, où l'on trouvera un détail circonſtancié de toutes les préparations & opérations que l'on fait avec le plomb, telles que le maſſicot, le plomb brûlé & le minium, la céruſe, le blanc de plomb, la cendre de plomb, la litharge, le ſel de ſaturne, &c. toutes matieres d'un grand uſage en Peinture, en Teinture & chez les Potiers, même en Médecine. Le plomb eſt encore la baſe des couvertes de faïence, & de ces ſecrets dont les fraudeurs font uſage pour adoucir des vins qui tirent à l'aigre. Ces ſortes de pratiques devroient être rigoureuſement défendues, & les contrevenans mériteroient d'être traités comme des empoi-

ſonneurs publics contre leſquels le Gouvernement devroit ſévir avec la derniere rigueur. On a remarqué que ceux qui travaillent les préparations du plomb, ſont attaqués de tremblemens & d'une maladie très-dangereuſe, connue ſous le nom de colique de plomb ou des Peintres. En un mot aucunes des préparations ne peuvent être priſes innocemment. Les bêtes qui reſpirent la fumée des préparations de plomb, les beſtiaux qui mangent l'herbe des pâturages voiſins des tels atteliers, les eaux mêmes qui en ſont imprégnées, reçoivent les empreintes d'un poiſon très-dangereux. Tant d'effets ſi pernicieux devroient interdire l'uſage des vaſes de plomb : c'eſt un métal perfide qui ne dure pas long-tems dans ſon état naturel : expoſé à l'air il ſe couvre d'une efflorescence griſâtre, ſe laiſſe attaquer par la plupart des fluides.

On trouvera dans les mêmes Ouvrages cités ci-deſſus, la maniere de ſéparer les métaux qui ſont alliés au plomb, ainſi que les moyens de réduire les préparations du plomb en plomb malléable & ductile. N'omettons pas de dire ici que M. *de Réaumur* a obſervé à l'égard du plomb un phénomene ſingulier ; c'eſt que ce métal, le moins ſonore de tous, ou qui ne l'eſt preſque point du tout, le devient très-ſenſiblement par une préparation fort ſimple, qui conſiſte à le faire fondre & à le laiſſer refroidir dans un poêlon de fer ou quelque vaiſſeau pareil, & de figure propre à faire prendre au culot de plomb la forme d'un ſegment de ſphere. Ce culot ſuſpendu librement rend, quand on le frappe, un ſon argentin & fort net ; mais il perd avec le tems cette propriété qui paroit, dit-on, dépendre de ſa forme & de l'arrangement que prennent ſes parties dans le refroidiſſement. Cette explication d'un tel phénomene nous paroit inſuffiſante.

On voit dans quelques cabinets des inſtrumens appellés *plombeaux* (*plumbatæ*). Les anciens s'en ſervoient pour châtier les eſclaves. C'étoit auſſi un ſupplice réſervé aux gens de baſſe condition, & à ceux qui ne payoient pas leurs dettes. Ces boules étoient de plomb, on dépouilloit les perſonnes que l'on vouloit châtier ; on les lioit à des colonnes ou à des pieces de bois pour

les battre : quelquefois on les étendoit ſur la terre, ou on les ſuſpendoit debout, ou on les couchoit ſur des pierres aiguës. Il étoit cependant défendu d'en frapper les coupables juſqu'à mort. On s'en ſervoit au tems de la perſécution pour tourmenter & fouetter les Chrétiens. Le tems a changé : les verges ne ſont plus de plomb, & les balles ſervent à tuer.

PLOMBAGINE ou PLOMB DE MER, *mica pictoria.* Voyez MOLYBDENE.

PLONGEON, *mergus.* C'eſt un genre d'oiſeaux aquatiques, à quatre doigts, dont les trois de devant ſont palmes, & celui de derriere ſimple : il ne reſte pas ſous l'eau auſſi long-tems que les colymbes. Les plongeons ſont des demi-canards ; mais ils different entiérement du canard par la tête, le cou, le bec & la poſition des pieds : ils ont les pieds comprimés latéralement & placés proche de l'anus, ce qui fait qu'ils ont de la peine à marcher, & que leur corps, comme celui des canards, vacille en marchant : leur bec eſt long, pyramidal & aigu. Voici la notice des plongeons, tant de mer que de riviere.

1°. Le PLONGEON DE MER. Il y en a de grands & de petits. Le premier, *mergus major*, eſt long de vingt-ſept pouces, à prendre depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des pieds : il eſt à-peu-près de la groſſeur de l'oie domeſtique : il a une envergure de trois pieds & demi : ſes yeux ſont rougeâtres : ſon bec a près de trois pouces de long, il eſt brun, rouſsâtre, droit, étroit & plat ſur les côtés : le plumage du corps eſt cotonneux & fort mollet ; celui de la tête eſt brunâtre, mais ſur le cou il eſt noirâtre : celui du ventre eſt ſombre ; la poitrine eſt comme argentée ; les ailes ſont noirâtres, à pointes blanches : les ſerres ſont noirâtres & larges comme les ongles de l'homme : les jambes ſont larges, plates & raboteuſes par derriere ; les doigts ſont également larges & bordés de membranes des deux côtés : la queue eſt arrondie par le bout.

2°. La PETITE ESPECE DE PLONGEON DE MER, *mergus minor*, eſt des deux tiers moins grande que la précédente. Son bec eſt noir & aigu comme celui d'une grive : le plumage du menton eſt blanc, les côtés de

la gorge un peu rouges, ainſi que les plumes des cuiſſes : le cou eſt fort mince, les ailes petites & creuſes. Ce plongeon a la queue très-courte : il a les glandes du croupion plus menues qu'à l'ordinaire ; il en ſort une touffe de plumes comme dans les autres oiſeaux ; ſes jambes ſont plutôt faites pour nager que pour marcher ; la plante des pieds eſt noire ; ſes doigts ſont palmés ou unis enſemble par des doubles membranes : le reſte du plumage eſt comme dans le grand plongeon : ſa figure & l'arrangement de ſes parties font qu'il remue plus vîte & plus aiſément au fond de l'eau, que ſur la ſurface de la terre. Dès qu'il s'éleve au-deſſus de l'eau, il hauſſe la tête, puis il regarde autour de lui de tous les côtés, & ſe plonge enſuite avec une vîteſſe étonnante. Il n'eſt guere en état de s'élever hors de l'eau ; mais dès qu'il prend l'eſſor il peut voler long-tems : il a une odeur & une ſaveur forte & déſagréable. Ces deux plongeons fréquentent les lacs & les bords des mers.

3°. Le GRAND PLONGEON DE MER DE TERRE-NEUVE eſt d'un tiers plus grand que notre grand plongeon de mer : il a un cercle blanc au cou : ſon plumage eſt noir & bigarré de taches blanches confuſément jettées de part & d'autre : ſes jambes ſont brunes. M. *Linnæus* dit que cet oiſeau eſt commun auſſi en Norwege, en Iſlande & en Laponie : on en voit ſouvent en Pruſſe, dit M. *Klein*. La peau de ce plongeon eſt dure, les Lapons en font une ſorte de coëffure & des cordons de chapeau. Les Kamtſchadales chez qui cet oiſeau ſe trouve auſſi, portent les becs pendus au cou avec une courroie ; & pour ſe conformer à leur ſuperſtition leurs Prêtres les leur attachent avec certaines cérémonies. Cela procure, diſent-ils, une bonne fortune : ils appellent cet oiſeau *ſpatka*.

4°. Le GRAND PLONGEON DE RIVIERE, *mergus aut clangula*, eſt commun en Italie ; on en prend quelquefois ſur les côtes d'Angleterre & de France : ſa chair eſt d'un goût marécageux & déſagréable, comme celle du petit plongeon de mer : il eſt long d'un pied & demi, & a deux pieds & demi d'envergure : ſon corps eſt épais & court, ainſi que ſon cou : ſon bec eſt un

peu large & entiérement noir : ſa tête eſt d'une couleur changeante & luiſante, compoſée de pourpre, de vert & de noir : à chaque coin de la bouche il a une tache blanche & ronde : les yeux ſont d'un beau jaune ; le cou, la poitrine & le ventre ſont blancs ; le commencement des épaules & le bas du dos ſont noirs : les ailes ſont bigarrées de noir & de blanc ; la queue eſt d'un noir uniforme : les jambes ſont courtes & d'un rouge jaunâtre, ainſi que les pieds : les griffes ſont longues & les membranes noires ; le doigt de derriere eſt auſſi palme. Le *petit plongeon de riviere* eſt le *caſtagneux*. Voyez ce mot.

5°. Le GRAND PLONGEON TACHETÉ, *mergus nævius*, il eſt un peu plus grand que notre grand plongeon de mer : la couleur du plumage du cou, des épaules, du deſſus des ailes & du dos entier eſt brunâtre, piquée & bariolée de taches blanches : la partie inférieure du cou, de la poitrine & du ventre eſt blanche : les grandes plumes des ailes ſont courtes & noires : ſon bec eſt droit & pointu comme celui de la poule d'eau. On voit quelques-uns de ces plongeons qui ont des colliers de plumes blanches ; le cou, le dos & la tête ſont noirs, & tiquetés de petites lignes blanches. On trouve le plongeon tacheté dans les Mers Septentrionales.

6°. Le PLONGEON HUPPÉ : *charadrius aut colymbus major criſtatus, ſpecies pſeudo-mergi*. Il eſt un peu plus petit que notre grand plongeon de mer : il a ſur la tête une huppe noire ; le deſſous du cou eſt orné d'un collier de plumes blanches noirâtres ; le derriere du cou, le dos & les ailes, ſont d'un brun noirâtre, excepté les bords extérieurs des grandes plumes qui ſont blancs ; la poitrine & le ventre ſont d'une couleur de frêne blanchâtre. Ce plongeon n'a point de queue : ſes jambes ſont larges & plates ; les doigts ſont bordés de membranes qui ne ſont point liées enſemble.

M. *Steller* parle d'un plongeon de mer tout noir, qui a deux huppes ſur la tête d'un blanc jaunâtre, qui lui pendent depuis les oreilles juſques ſur le cou comme deux touffes de cheveux : il cite auſſi un autre plongeon de mer, tout noir, qui a une huppe blanche ſur la tête, & dont le bec crochu du côté droit, eſt auſſi

rouge que du vermillon: plus, un plongeon de mer noir & blanc, appellé *ſtariki* par les Kamtſchadales. Les deux plongeons précédens ſont de la même péninſule de Kamtſchatka.

Il y a auſſi une eſpece de plongeon à Cayenne & au Bréſil, nommé par les François de la Guiane, *Anhinga*. Nous en avons parlé ſous ce nom: voici quelques détails à y ajouter; ſa tête eſt petite, alongée; elle eſt ainſi que le haut du cou, d'un gris rouſſâtre; ſes plumes ſont fines & douces comme de la ſoie. Il a reçu de la Nature la facilité de racourcir ſon cou qui eſt menu, & de lancer ſon bec ſur ſa proie qu'il ſaiſit avec ſes ſerres. Sa chair eſt aſſez bonne.

Séba donne la deſcription d'un plongeon d'Amérique, dont le dos eſt ſillonné de raies jaunâtres. On appelle le plongeon de la Louiſiane *mangeur de plomb*, parce qu'il ſe plonge à l'inſtant qu'il apperçoit la lumiere du fuſil.

Les plongeons nichent ſur les lieux un peu élevés près des eaux, & pondent deux œufs pour chaque couvée.

PLONGEUR PIGEON. *Voyez à la fin de l'article* PIGEON.

PLUIE, *pluvia*. On donne ce nom à l'eau ſimple, fluide, inodore & ſans couleur, qui s'eſt élevée dans l'atmoſphere ſous l'état de vapeur par une véritable diſtillation *per aſcenſum*, mais qui acquérant une peſanteur ſupérieure à la denſité de l'air, tombe en gouttes plus ou moins larges, & avec plus ou moins de fréquence, ce qui lui fait prendre différens noms; ainſi la pluie eſt une eau fluide diſtillée par la Nature. La pluie fine ne tombe pas de fort haut, ni avec impétuoſité comme la grande pluie d'orage, qui eſt en gouttes très-groſſes, leſquelles tombent rapidement de fort haut, & groſſiſſent à meſure qu'elles ſe réuniſſent, en ſe touchant dans la durée de leur chute: celle-ci eſt communément accompagnée d'un vent violent & impétueux, dont la réſiſtance ralentit la viteſſe des gouttes. La pluie fine au contraire eſt fort déliée, elle tombe lentement en été lorſqu'il ne fait point de vent, & on la nomme *bruine*. Dans le Mexique & dans la

Négritie en Afrique on voit des gouttes de pluie qui ont juſqu'à un pouce de diametre, & fort éloignées les unes des autres. Elles tombent rarement dans une direction perpendiculaire; elles ſe précipitent communément en décrivant à travers de l'air une ligne diagonale ſuivant le côté ou les vents ſoufflent. Lorſque la pluie tombe en grand volume & par maſſe on l'appelle *pluie en thrombe:* dans l'un & l'autre état elle pénetre la terre ſeche de quelques doigts, la ramollit & la fertiliſe; mais elle s'inſinue plus profondément dans celle qui eſt crevaſſée ou poreuſe, elle gagne les méandres & les paſſages tortueux qui, comme autant de puiſards, reçoivent les eaux à la ſurface & les conduiſent plus bas au profit des fontaines: & comme toutes les parties de la Nature ont des rapports & des correſpondances bien ménagées, chaque filet d'eau fait un amas commun, qui ſe décharge par un courant perpétuel dans un vallon fort éloigné au profit des rivieres. Il pleut plus communément ſur les bois & ſur les montagnes, parce que les nuages s'y trouvent rompus: dans les pays plats au contraire les nuages roulent avec bien plus de liberté. Au reſte la chute des eaux de pluie eſt aſſez proportionnée à l'évaporation générale des eaux. La ſeule mer Méditerranée, ſuivant les calculs qui en ont été faits, donne dans un jour d'été cinq mille deux cents quatre vingt millions de tonneaux de vapeurs: du côté du Sud, où les cauſes de cette évaporation ſont plus puiſſantes, la quantité de vapeurs en doit être encore plus conſidérable. On prétend qu'il s'en évapore tous les ans une lame de ſoixante pouces d'épaiſſeur ſur l'étendue de la ſurface de la mer; mais il tombe de l'atmoſphere plus de quatre-vingt pouces d'eau ſur les terres de la Zone-Torride, où il pleut continuellement pendant quelques mois. Il en tombe quarante à quarante-quatre pouces dans d'autres climats. Selon les obſervations de l'Académie des Sciences, la quantité moyenne de la pluie qui tombe à Paris eſt de dix-huit à dix-neuf pouces de hauteur chaque année: la quantité eſt plus conſidérable en Hollande & le long des bords de la mer; en Italie elle peut aller à 45 pouces: on peut réduire

la totalité à trente pouces. *Voyez l'article* FONTAINE.

La nature des eaux de pluie varie dans les differens pays, dans les différentes ſaiſons, par les differens vents & la nature des exhalaiſons qui ſortent des terrains, & par les autres circonſtances qui modifient diverſement l'atmoſphere. On a ſouvent expérimenté que la pluie eſt électrique en été non-ſeulement dans les tems d'orage, mais encore dans beaucoup d'autres tems. M. *Hellot* recueillit au mois d'Août 1735, dans des terrines iſolees avec ſoin, de l'eau de pluie d'orage qui avoit une odeur ſulphureuſe, & qui précipitoit l'huile de chaux, comme auroit fait un eſprit de vitriol très-affoibli. M. *Groſſe* a eu du tartre vitriole en faiſant diſſoudre du tartre pur dans de l'eau d'orage qu'il avoit ramaſſée à Paſſy en 1724. *Mémoires de l'Académie des Sciences* 1737. L'eau de pluie en traverſant l'air pour tomber vers la terre, rafraîchit & purge l'atmoſphere de tous ces corps étrangers, & le rend infiniment plus clair, plus pur & plus propre à la reſpiration. L'eau de pluie conſervée dans une bouteille bien bouchée, éprouve bientôt une ſorte de putréfaction.

On dit auſſi *pluie de pierre*, *pluie de grêle*, *pluie de fer*, *pluie de neige*, *pluie de feu*; celle-ci eſt le phénomene des éclairs ou du tonnerre dans un tems orageux. *Voyez* TONNERRE.

On dit encore *pluies de ſoufre*, *de ſang & de cendres*.

A l'égard de la *pluie de ſoufre*, nommée ainſi des grains jaunâtres qui ſemblent tomber des nuages avec l'eau même, ce n'eſt que la pouſſiere jaunâtre des étamines de pluſieurs eſpeces de plantes en fleur; telle que l'aune, le coudrier, le lycopodium, &c. c'eſt ſur-tout à la pouſſiere des étamines du pin, laquelle reſſemble aſſez au *ſoufre végétal*, que ſont dues ces prétendues pluies de ſoufre qui tombent ſi fréquemment dans le voiſinage des montagnes, couvertes de ces arbres, & que les vents portent communément juſqu'à quinze lieues. Ce phénomene, qui n'étonne & effraie que ceux qui en ignorent la cauſe ſi ſimple, arrive ſouvent à Bordeaux, pendant le mois d'Avril, tems où les pins ſont en fleur. Si l'imagination de ceux qui trouvent déjà dans la matiere du tonnere le

nitre & le ſoufre, y peuvent voir auſſi la poudre de charbon, le ciel ſera pour eux un magaſin de poudre à canon, & ils compléteront une artillerie ſyſtématique. *Voyez* PIN: *Voyez auſſi la note* de M. *Schmider*, dans les *Ephem. Nat. cur. Nov. Tom. II*, *pag.* 187, *obſ.* 180; & celle de M. Elshotz, *Ephem. Nat. cur. Tom. V*, *pag.* 19.

La prétendue *pluie de ſang* n'arrive que dans des tems de tempête, & ſur-tout en été: il n'eſt pas étonnant que la plupart des inſectes qui cherchent leur pâture ſur les branches des arbres, ſoient emportés par de gros vents, & déchirés en pieces; ce qui fait qu'en tombant ils ſont comme enſanglantés, & qu'il pleut du ſang, des inſectes &c. Ne voit-on pas dans certaines années quantité de papillons de l'ortie dépoſer ſur les murailles, & à l'inſtant de leur derniere métamorphoſe, des gouttes d'une liqueur rouge que le peuple effrayé regarde comme l'effet d'une pluie de ſang? Les eaux des rivieres ou des lacs paroiſſent quelquefois rouges par d'autres cauſes: *voyez au mot* LAC. Celles des mares & des étangs ſont colorées auſſi par des légions de puces d'eau: *voyez l'article* BINOCLE. La neige offre des taches rouges qui ſont dues à des excrémens de certains petits oiſeaux. *Voyez à l'article* NEIGE.

Quant à *la pluie de cendres*, il eſt fait mention dans les *Tranſact. philoſ.* d'une ondée ou pluie de cendres qui tomba dans l'Archipel, & dura pluſieurs heures, & qui s'étendit à plus de cent lieues. Ce phénomene n'a rien de ſurprenant, puiſqu'il eſt poſſible que lorſqu'il y a quelque part un grand incendie ou un volcan, le vent pouſſe les cendres, ou peut-être la pouſſiere de cet endroit dans un autre, même aſſez éloigné. C'eſt encore à cette cauſe que nous devons le phénomene des pluies de pierres & de fer, appellées des Anciens *pluies prodigieuſes*. Celle de fer n'eſt ordinairement que de la pyrite ou de la marcaſſite calcinée & reſſemblant à du mâche-fer. *Voyez* VOLCAN.

PLUME-COQUILLE. *Voyez* PINNE MARINE.

PLUME MARINE, *penna marina*, eſt ſelon M. *Linnæus*, un animal plante, qui a une tige, à la baſe de laquelle eſt une bouche ronde; cette tige eſt arti-

culée, & des barbes partent des deux côtés de la flèche, & la rendent ſemblable à une plume à écrire ; on regarde ce corps marin comme un zoophyte qui nage dans l'Océan, & qui a la propriété noctiluque quand il eſt dans la mer : dans le jour il ne quitte pas le fond de cet élément ; il reſſembleroit à une plante s'il étoit fixé par quelque racine. M. le Docteur *Pallas* a donné des obſervations dans ſes Mélanges Zoologiques, ſur les *pennatules* ou plumes de mer.

PLUME D'OISEAU. *Voyez au mot* OISEAU.

PLUME DE PAON ou PIERRE A QUEUE DE PAON. On donne ce nom à la charniere cartilagineuſe deſſéchée & polie de la coquille qui produit les perles *Voyez* NACRE DE PERLES. On prétend que le nerf de la coquille appellée la *tuilée*, donne auſſi la pierre à queue de paon jouant l'opale.

PLUTUS. Les Curieux appellent ainſi une eſpece d'altiſe qui eſt d'une belle couleur d'or. Ses étuis ſont ſtriés. On le trouve dans les jardins. *Voyez* ALTISE.

PLUVIER, *pluvialis ſeu pardalis*. Nom donné à un genre d'oiſeaux qui ont trois doigts devant & point derriere, ou au plus un faux doigt, qui ne leur ſert ni à marcher, ni à ſe percher, ni à prendre leur proie ; leur bec eſt droit, court, & la pointe en eſt peu aigue. On en diſtingue pluſieurs eſpeces.

1°. Le PLUVIER VERT ou DORÉ, *pluvialis aurea aut gavia viridis, ſeu pardalis viridis*. Il eſt un peu plus grand que le vanneau, il a une envergure de deux pieds. La couleur du ſommet de la tête, du cou, des épaules & du dos, & généralement de tout le deſſus, eſt d'un brun foncé, entremêlé de beaucoup de taches vertes tirant ſur le jaune. Si on obſerve chaque plume à part, on trouve que le milieu eſt d'un brun ſombre ou noirâtre, & que les bords du contour ſont tachetés d'un vert jaunâtre. Le bec de ce pluvier eſt noir, long d'un pouce & cannelé autour des narines ; ſon cou eſt court ; ſa tête & ſes yeux ſont grands ; la poitrine eſt d'un brun pâle nuancé ; le ventre eſt blanc, mais gris ou brunâtre vers les côtés ; les ailes ſont brunâtres, & la plupart de leurs dards ſont blanchâtres ; la queue eſt courte & brunâtre, les pattes & les grif-

ſes ſont noires ; ſes jambes ſont longues comme à tous les autres oiſeaux qui fréquentent les lieux bas, les eaux, les prairies, &c. & dégarnies de plumes un peu au-deſſus des genoux : cet oiſeau eſt ſolitaire. Sa chair eſt douce, tendre & fort recherchée ; c'eſt un excellent manger. Il y a auſſi le *petit pluvier doré* de France, le pluvier doré de S. Domingue & celui de la Baie d'Hudſon.

2°. Le PLUVIER GRIS, *pluvialis cinerea.* Sa chair n'eſt pas moins exquiſe que celle du pluvier vert ; le champ de ſon plumage eſt noiratre ; & les mouchetures griſes verdâtres ; il a le menton blanc, ainſi que le ventre, la poitrine & les cuiſſes ; les dards des ailes ſont blanchâtres ; la queue eſt diverſifiée de raies ou couches de noir & de blanc qui la traverſent ; le bec eſt noir ; les pattes ſont d'un vert ſale ; les griffes ſont petites & noires.

3°. Le PLUVIER CRIARD, ou le PLUVIER A COLLIER, *pluvialis torquata*, eſt de la groſſeur d'une bécaſſine ; ſes yeux ſont grands & cerclés de rouge ; il a la tête bigarrée de blanc, de noir & de brun ; la mentonniere blanche, & au-deſſous eſt un collier noir ; la poitrine & le ventre ſont blancs, mais la poitrine eſt traverſée d'une raie noire qui va d'une aile à l'autre : le dos & les ailes ſont bruns ; les plumes du croupion qui recouvrent la queue, d'un rouge jaunâtre ; le reſte de la queue eſt noir ; les jambes de pareille couleur, & les cuiſſes nues : c'eſt le *vanellus vocifer* des Auteurs. L'eſpece qui ſe trouve à St. Domingue, eſt auſſi très-agréable à la vue : ce pluvier pond des œufs verdâtres tachetés de brun.

4°. Le PLUVIER HUPPÉ DES INDES, *pluvialis criſtata ;* il a les cuiſſes plus longues que les jambes & les cuiſſes enſemble du pluvier vert ; ſon bec eſt menu & pointu ; il porte ſur la tête une huppe noire, verdâtre. Le plumage du dos eſt brun ; les plumes du goſier & de la poitrine juſqu'aux cuiſſes ſont noirâtres, nuancées de violet ; celles de la queue ſont tachetées de blanc en deſſus ; les pieds ſont noirs.

5°. Le GRAND PLUVIER. appellé vulgairement COURLY DE TERRE, *pluvialis major, œdicnemus vul-*

gò dicta ; il ſe trouve dans les champs ; ſa couleur eſt griſe-fauve ; ſon bec & ſes pieds ſont d'un jaune verdâtre.

6°. Le PLUVIER ARMÉ DU SÉNÉGAL, a aux extrémités des ailes un petit éperon dur comme de la corne.

A l'égard du *pluvier de ſable*, cet oiſeau eſt l'alouette de mer, il vole en troupe autour des rivages maritimes : il a les jambes noires, déliées & longues. C'eſt une eſpece de *coulon-chaud :* voyez ce mot & celui d'*Alouette de mer.*

Le pluvier en général eſt de la groſſeur d'un moyen pigeon, il habite ordinairement les rivieres & les lacs, il eſt toujours en mouvement : il ſe nourrit de vers & de mouches ; il vole rapidement, & fait en volant un aſſez grand bruit ; on le trouve fort fréquemment en France, il eſt d'un goût exquis & délicat ; ſa chair excite l'appétit & ſe digere facilement : cet oiſeau eſt quelquefois comme un peloton de graiſſe, auſſi dit-on en proverbe, *gras comme un pluvier ;* malgré cet embonpoint & ſa délicateſſe, ſa chair eſt peu nourriſſante. Des Auteurs regardent comme une eſpece de petit pluvier le *guignard ;* voyez ce mot. On prétend que la *dotrale* ou *doterelle* des Anglois n'eſt qu'une variété du guignard. *Voyez* DOTRALE.

POA. Nom que l'on donne à un genre des plantes de la famille des *gramens.* Tous les *poa* ont pluſieurs fleurs hermaphrodites raſſemblées en forme d'épi dans un calice commun, qui n'a que deux bales. Les fleurs ſupérieures avortent pour l'ordinaire. Le mil, la canne à ſucre, le fétu, &c. ſont des *poa :* voyez ces mots.

POCHE, eſt ſelon quelques Auteurs la *palette* de la grande eſpece : ce nom convient mieux au *pélican ;* voyez ces mots.

POCS. *Voyez à l'article* HOCOS.

PODURE, *podura.* Inſecte aptere fort commun, aſſez ſingulier, & cependant très-peu connu, même de la plupart des Naturaliſtes. Ce petit animal approche du pou pour la forme ; il a le même nombre de pattes & d'yeux ; ſes antennes ſont un peu plus longues. A l'extrémité de ſon ventre on apperçoit une longue queue fourchue, dure, élaſtique & communément re-

pliée en deſſous, & appliquée le long de ſon ventre. C'eſt par le jeu de cette queue à reſſort que l'inſecte frappant fortement contre terre, fait ſauter tout ſon corps en l'air, & par ce moyen ſait échapper des mains avides qui le pourſuivent. La podure a en outre tout le corps couvert d'écailles poudreuſes, colorées, qui s'attachent aux doigts, en un mot ſemblables en petit à celles des papillons. Ces inſectes ſe trouvent ordinairement dans les endroits humides, ſous les feuilles, les écorces & les pierres. On diſtingue deux familles de podures; la premiere eſt globuleuſe, la deuxieme eſt alongée. Il y en a une eſpece qui ſe trouve ſur les bords de l'eau, & même ſur l'eau. Cet inſecte ſaute & marche ſur la ſurface de cet élément avec autant de facilité que le font les autres ſur la terre. *Voyez maintenant l'article* POU SAUTEUR.

PŒLA. Poiſſon oriental qui ſe prend dans l'île de Larice: les habitans & les voiſins de cette contrée en font un grand cas: il eſt du genre des poiſſons qui vivent de rapines, tel qu'eſt parmi nous le brochet, dont il a le goût; ſa tête eſt rouſſe, mais le corps depuis les ouies juſqu'au milieu vers la queue, eſt jaune, avec des raies, le reſte eſt d'un bleu clair; les nageoires du corps ſont rouges & les autres vertes. (*Ruiſch.*)

POIGNARD. Nom que l'on donne au *moyen brochet:* voyez ce mot.

POIL, *pilum aut pilus.* On donne ce nom à des corps filamenteux qui ſortent des pores de la peau des animaux: ſous ce nom on comprend généralement les cheveux, la barbe, les mouſtaches, les cils, les poils qui viennent ſur tout le corps, aux bras, aux jambes, & particuliérement aux aiſſelles, à l'eſtomac & aux parties de la génération, même le duvet des oiſeaux, le crin de la queue & de deſſus le cou des chevaux, les mouſtaches des quadrupedes, la ſoie du cochon, la laine du belier, le poil qui couvre le corps de quelques chenilles, & celui qui ſert de fourrure naturelle aux quadrupedes pour les mettre à l'abri des injures de l'air: on dit auſſi le poil des plantes & le poil de la nacre. *Voyez* BISSUS.

En

En considérant les différentes especes de poils d'animaux, (qui comme les plumes & les ongles sont des productions des houppes nerveuses) quelle variété dans la couleur, la forme, la longueur & la consistance ! Les poils viennent solitaires le plus souvent dans l'homme, par paquets dans les oiseaux ; les animaux des pays froids sont plus velus que dans les pays chauds. La barbe, cette espece de poil, qui chez l'homme uniquement est au-dessus des levres, aux joues & au menton, reçoit les mêmes influences du tempérament & de l'âge que la chevelure ; c'est un duvet dans l'âge de puberté, c'est un crin dans la caducité. Plus un homme est vigoureux & robuste, plus il a de barbe ; ceux dont la voix est grêle & efféminée, & qui sont privés des organes de la virilité, n'en ont point : c'est de cette observation qu'est né le proverbe, *vir pilosus & fortis & luxuriosus*.

Des Physiciens ont cherché la cause de la naissance de ce poil sur le visage de l'homme. Pourquoi ne l'a-t-on qu'à un certain âge, & pourquoi la barbe est-elle si variée, soit dans la quantité, soit dans la qualité, suivant les climats & dans les mêmes familles ? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si la barbe ayant été donnée à l'homme pour le caractériser & le distinguer, il peut la retrancher sans contrevenir à l'intention du Créateur : nous voudrions pouvoir effacer du siecle de Henri II les ridicules démêlés & toutes les plaisanteries que la barbe a occasionnés.

Les cheveux qui dans l'un & l'autre sexe couvrent & parent la tête, à l'exception de la face & des oreilles, restent toujours flexibles, & sont de diverses couleurs : ils different encore par leur longueur, leur grosseur, leur crêpure ou frisure, & leur dureté ou mollesse. Les Anciens ont distingué les cheveux (*capilli*) par des noms différens qu'ils leur ont donnés ; ils ont appellé ceux des hommes qui pendent le long des joues, *cæsaries* ; ceux de derriere la tête ou qui tombent sur le cou, *juba* ou *crines* ; ceux des femmes, *coma*, du verbe grec κόμειν, qui signifie attifer & agencer soigneusement ; ceux qui regnent vers les tempes & les oreilles, *cincinni*, c'est-à-dire, cheveux frisés ou bouclés.

Le célebre M. *Mariotte* a examiné la maniere de croître & la ſtructure des cheveux : la théorie qu'il en donne, peut s'appliquer à toute ſorte de poils. Les cheveux, dit-il, ne croiſſent pas comme les plantes, dont la ſeve pouſſe entre leur écorce & leurs fibres juſqu'aux extrémités de leurs branches, mais comme les ongles, où ce qui eſt formé le dernier, pouſſe en avant & hors de la chair ce qui étoit déjà formé : une preuve de cette aſſertion, c'eſt que quand on teint les cheveux, ce qui pouſſe de nouveau eſt d'une autre couleur. Les cheveux coupés reviennent plus promptement dans les enfans qui ne commencent qu'à végéter, que dans les viellards qui ſont prêts à s'éteindre : ils croiſſent quelquefois très-ſenſiblement chez les perſonnes qui tombent en éthiſie, tandis que le reſte du corps dépérit. La raiſon en eſt que le cheveu tire ſa ſubſtance de certains ſucs du corps, & non pas des ſucs nourriciers du corps. C'eſt par cette raiſon qu'on a vu des cheveux qui ſe ſont conſidérablement alongés ſur des cadavres inhumés ou tandis qu'ils étoient encore à la potence : voyez *Tranſact. Philoſoph.* Quoi qu'il en ſoit, c'eſt la quantité du ſuc dont ils ſe nourriſſent qui déterminent leur longueur, c'eſt ſa qualité qui détermine leur couleur : c'eſt par cette raiſon qu'ils changent avec l'âge. Au reſte telle eſt la couleur du poil d'un animal, telle eſt d'ordinaire celle de ſa peau. Chaque cheveu a une petite racine bulbeuſe, aſſez profonde, puiſqu'elle eſt inſérée juſque dans les papilles pyramidales ; c'eſt dans cette bulbe que ſe ſéparent les ſucs qui le nourriſſent. C'eſt la grandeur & la configuration des pores qui déterminent le diametre & la figure des cheveux. Si les pores ſont petits, les cheveux ſont fins ; s'ils ſont droits, les cheveux ſont droits ; s'ils ſont tortueux, les cheveux ſont friſés ; ſi ce ſont des polygones, les cheveux ſont priſmatiques ; s'ils ſont ronds, les cheveux ſont cylindriques. Les poils des aines & des aiſſelles n'ont pas la même configuration des cheveux.

Les cheveux ſont compoſés de cinq à ſix fibres enfermées dans un tuyau, le plus ſouvent cylindrique, ainſi qu'on peut s'en aſſurer à l'aide du microſcope &

même à la vue ; car quand les cheveux ſe diviſent, c'eſt que le tuyau ſe fend & s'ouvre, & que les fibres s'écartent. Ces fibres & le tuyau ſont tranſparens, & cette multiplicité de fibres tranſparentes doit faire à l'égard des rayons le même effet qu'un verre taillé à facettes : auſſi quand on tient un cheveu proche de la prunelle de l'œil, en regardant une bougie d'un peu loin, on voit paroître un rayon de chaque côté de la bougie, & chaque rayon eſt compoſé de trois à quatre petites images de la bougie un peu obſcures & colorées, ce qui prouve que chaque fibre de cheveu fait paroître par réfraction une bougie ſéparée des autres. Quand on ferme les yeux à demi, on obſerve encore le même phénomene de réfraction & même de réflexion au travers des cils où poils de la paupiere. Quand le microſcope ne feroit pas voir que les cheveux ſont des corps fiſtuleux ; la *plica*, maladie dont les Polonois ſont quelquefois attaqués, & dans laquelle le ſang dégoutte par les extrémités des cheveux, ne laiſſeroit ſur ce fait aucun doute ; ainſi les fibres & l'enveloppe obſervées aux cheveux par M. *Mariotte*, ſont réelles. On lit dans l'Encyclopédie qu'il y a de plus des nœuds ſemblables à ceux de quelques ſortes d'herbes, & des branches qui partent de leurs jointures.

Les Modernes penſent que chaque cheveu, & peut-être chaque fibre qui le compoſe, reçoit un fluide glutineux qui le remplit & le dilate, & que ſa nutrition ne differe pas de celle des autres parties. Ils oppoſent expériences à expériences. Dans les perſonnes âgées, diſent-ils, les racines des cheveux ne blanchiſſent pas plutôt que les extrémités ; tout le cheveu change de couleur en même tems. Le même phénomene a lieu dans les enfans dont les cheveux ſont ordinairement blond, & paſſent à meſure qu'ils avancent en âge, dans une ſuite de nuances ſouvent très-oppoſées. Il y a nombre de perſonnes chez leſquelles une grande frayeur ou une douleur extrême a fait blanchir les cheveux en une nuit : tel a été un criminel à qui on avoit lu ſon Arrêt. Henri III de Navarre ayant appris l'Edit de Nemours favorable aux Ligueurs, en conçut un chagrin qui lui fit blanchir en peu d'heures une partie de ſa

mouſtache. On lit dans les Papiers publics, qu'en 1768 le Sieur *Jean-Baptiſte Riguier*, natif de Montdidier, Curé de la Berliere, Dioceſe de Beauvais, âgé de 49 ans, après avoir reſſenti pendant près d'un an des maux de tête, des éblouiſſemens & des treſſaillemens dans les entrailles qui lui cauſoient par intervalles quelques mouvemens convulſifs dans les membres, il perdit en dormant, la barbe, les cils, les ſourcils & tout le poil de ſon corps. Il fut fort ſurpris à ſon réveil de trouver dans ſon bonnet de nuit ſes cheveux déracinés. Le plus ſingulier de l'aventure c'eſt que tous ſes poils, de noirs qu'ils étoient auparavant, repouſſerent ſur le champ d'un beau blanc, & ſans aucun mélange : ainſi du jour au lendemain l'on peut dire de lui :

O nox, quàm longa es, quæ facis una ſenem!

Dans les lievres, les ours, les renards du Nord & des Alpes, on voit aſſez communément les poils devenir blancs peu-à-peu en hiver, & reprendre en été leur premiere couleur. On voit que les gradations ordinaires de la couleur des poils ne ſont interrompues & troublées que par des accidens ſubits, comme la terreur, le froid, &c. De bons Obſervateurs ont remarqué des chenilles d'un poil naturellement très-blanc, & qui ſe changent alors en noir en moins de quelques heures. Les cheveux blanchiſſent ſur le devant de la tête, & ſurtout autour des tempes & ſur le haut plutôt que ſur le derriere & ailleurs, parce que leur ſuc nourricier y eſt plus abondant. On eſt encore en diſſention ſur la cauſe de la différence des couleurs naturelles qu'offrent le poil & la peau des animaux. On ſait que les quadrupedes, les oiſeaux, les papillons & même une ſorte de Negres tachetés de blanc, tirent une partie de leur beauté de ces variétés. Il faut donc qu'il y ait dans chacune de ces régions particulieres de la peau, des organes diſpoſés à opérer cette diverſité de couleurs ; & ces manufactures particulieres, dit M. *le Cat*, ſont des productions des nerfs, c'eſt-à-dire, des houppes, des mamelons, des glandes, &c. *Voyez à l'article* NEGRE.

Ce que l'induſtrieux *Malpighi*, dit *Derham* dans ſa Théologie Phyſique, a obſervé dans la ſtructure du poil (la criniere & la queue d'un cheval & les ſoies d'un verrat) eſt en quelque ſorte conforme à ce que j'ai obſervé moi-même dans la mouſtache des chats, le poil des rats, des ſouris & de divers autres animaux que j'ai examiné très-ſoigneuſement avec de bons microſcopes. Le poil de ſouris, le plus tranſparent de tous ceux que j'ai vus, ne paroît qu'un ſeul tuyau tranſparent qui renferme une moelle compoſée de fibres qui forment autant de lignes obſcures, ſituées dans quelques poils en travers, dans d'autres en ſpirales, & quelquefois articulées, diſent *Leuwenhoek* & *Ruiſch*. Les pointes du porc-épic & du hériſſon ont auſſi une moelle blanchâtre & étoilée. Ces parties moelleuſes & obſcures ne ſont que de petites fibres entortillées, & plus ſerrées qu'elles ne le ſont dans les autres parties du poil. Je penſe, dit *Derham*, qu'elles ſervent à procurer une évacuation douce & inſenſible de quelque humeur du corps: peut-être que les poils ſervent auſſi bien à la tranſpiration inſenſible des animaux velus, qu'à les défendre contre le froid & l'humidité. On peut étendre cette induction à la *chevelure* de l'homme par deux raiſons; 1°. parce qu'il eſt évident par la maladie appellée *plica*, que c'eſt un aſſemblage de petits canaux ouverts par le bout: 2°. parce qu'on guérit des maux de tête en ſe coupant les cheveux quand ils ſont trop longs, & qu'on ſe procure des maux d'yeux quand on eſt d'un tempérament humide & qu'on les raſe. Mais les cheveux & toutes les eſpeces de poils ſont-ils de véritables plantes? C'eſt une queſtion que l'on a diſcutée en 1764 aux Ecoles de Médecine de Paris. *Voyez* la ſavante Theſe qui conclut ainſi: *Ergò pili plantæ.*

Le poil de l'élan, quoique élaſtique, eſt creux auſſi dans l'intérieur. Les poils des cerfs Indiens ſont percés de part en part: ceux des cerfs d'Angleterre paroiſſent couverts d'une écorce écailleuſe. Chez tous les animaux le poil eſt aſſez reſſemblant pour la figure, il varie de couleur: il eſt comme tuilé, c'eſt-à-dire couché l'un ſur l'autre, ce qui fait que l'eau coule deſſus, &

que l'air froid n'y peut guere pénétrer. Les poils procurent encore pluſieurs autres avantages aux animaux, mais nous ne les connoiſſons pas tous : toujours eſt-il vrai que nous ſavons en tirer bon parti. On fait d'excellens couſſins avec le duvet de *l'édredon ;* des chapeaux avec le poil du caſtor ; des etoffes de la laine des brebis ; des matelas du crin friſé des chevaux, leur poil ſert à rembourrer des ſieges. Le poil de la chevre ſert à faire du camelot, des boutons, &c. Le poil ou crin uni de la queue du bœuf & du cheval, après avoir été cordé & bouilli pour être crépi ou friſé, fournit une partie du crin que les Tapiſſiers, les Selliers, les Bourreliers & autres Artiſans emploient pour les ouvrages de leur Métier ; le reſte du poil de leur peau ſert à faire de la bourre dont on garnit les ſelles des chevaux, les bâts des mulets. Le crin plat ou droit tel qu'il ſort de deſſus l'animal, eſt employé par les Perruquiers, les Boutonniers, les Cordiers & les faiſeurs de tamis. Les Luthiers s'en ſervent auſſi pour garnir les archets des inſtrumens de Muſique, &c. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.* Enfin le poil du lapin, de la marte, du loup, de l'hermine, de la taupe, &c. ſervent à nous garantir du froid dans la ſaiſon rigoureuſe. On fait avec le poil ou la ſoie du cochon, des vergettes ; il ſert auſſi aux Cordonniers pour conduire leur fil appellé *ligneul :* on fait des pinceaux avec celui du blaireau & celui du porc. Tous les poils des animaux exhalent des odeurs qui ſont particulieres à chaque eſpece d'animal, ſur-tout les poils des endroits où la peau eſt la plus mince, la moins expoſée à l'air, & la plus garnie de longs poils. La longue chevelure étoit chez les anciens Gaulois une marque d'honneur & de liberté : on la fait couper aujourd'hui aux perſonnes qui embraſſent la vie monaſtique, & quelquefois à celles qu'on veut marquer d'infamie. Dans le commencement de notre Monarchie la chevelure fut particuliere aux Princes du Sang, & les Sujets la porterent coupée courte autour de la tête. Quelques-uns prétendent qu'il y avoit des coupes plus ou moins hautes, ſelon le plus ou moins d'infériorité dans les rangs.

Les cheveux ſont employés à faire des perruques,

habillement de tête devenu ſi ordinaire par ſa commodité, que les cheveux ſont un objet de commerce aſſez conſidérable. Voyez le *Diction. des Arts & Métiers.*

On appelle *poil d'autruche* ou *poil de laine* le duvet de cet oiſeau. *Voyez à l'article* AUTRUCHE.

POINCILLADE ou POINTILLADE, *poinciana.* C'eſt un arbriſſeau qui croit naturellement en pluſieurs lieux de l'Amérique, & qu'on cultive en Europe dans pluſieurs jardins. Il tient ſon nom de M. *Pointis*, Gouverneur des îles Antilles. C'eſt le *frutex pavoninus*, *ſive criſta pavonis* de Breyxius, *Cent.* 61. Il croit à la hauteur de ſept pieds; ſon écorce eſt unie & purpurine; ſes feuilles ſont oblongues, rouges, ayant chacune en haut une épine crochue en forme d'hameçon. Ses fleurs ſont d'une ſi grande beauté, qu'on les a nommées *fleurs de paon;* elles ſont rangées juſqu'à cinquante en épi aux ſommets des branches, d'une couleur rouge nuancée, reſplendiſſantes & diſpoſées en rond : il leur ſuccede une ſilique dure, brunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, qui contient des ſemences rougeâtres, placées chacune dans une petite foſſe : ſon bois eſt une ſorte de breſillet propre à teindre.

POINT D'HONGRIE. Nom donné à une coquille bivalve du genre des cames : elle eſt blanche, marbrée en zig-zag d'orangé brun. *Voyez* CAME.

POINTES ou DARDS D'OURSIN. Indépendamment des piquans ordinaires pétrifiés ou non foſſiles de ce coquillage multivalve, quelques Naturaliſtes comprennent ſous ce nom les *pierres de Judée* & les *belemnites.* Voyez ces mots.

POIRE. *Voyez à l'article* POIRIER.

POIRE MARINE ou FIGUE DE MER. *Voyez* FICOÏTE.

POIRE DE TERRE ou TOPINAMBOUR. *Voyez à l'article* BATATTE.

POIREAU ou PORREAU, *porrum.* Plante bulbeuſe dont M. *de Tournefort* compte ſix eſpeces. Nous ne décrirons que le porreau commun, *porrum commune capitatum.* C'eſt une plante potagere, fort commune par-tout & d'un grand uſage dans les alimens :

ſa tige enracinée eſt longue de quatre à cinq doigts, groſſe par la baſe d'un à deux pouces, ronde, compoſée de pluſieurs tuniques blanches, liſſes, luiſantes, jointes les unes aux autres, quelquefois carinée, garnie en deſſous de pluſieurs fibres, d'un goût plus doux que celui de l'oignon; croiſſant, s'élevant, ſe développant & devenant des feuilles longues d'un pied, aſſez larges, tantôt plates & tantôt pliées en gouttiere, de couleur verte pâle. Il s'éleve d'entr'elles une tige haute de quatre pieds ou environ, groſſe d'un doigt, ſolide, remplie de ſuc, portant à ſon ſommet un gros bouquet de petites fleurs blanches tirant ſur le purpurin, compoſées chacune de ſix feuilles diſpoſées en lis; à ces fleurs ſuccedent des fruits triangulaires, noirs, diviſés intérieurement en trois loges remplies de ſemences oblongues.

Toute cette plante a une légere odeur d'oignon: elle fleurit en Juillet, & ſa graine eſt mûre en Août, & peut ſe conſerver pendant trois ans. Le poireau demande une terre graſſe & fumée: c'eſt un aliment un peu difficile à digérer, gluant & venteux; mais il provoque l'urine, les regles, l'humeur ſéminale & même la fecondité; le ſuc de poireau eſt excellent pour appaiſer les bruiſſemens d'oreilles, étant introduit dedans: en ſubſtance il excite la ſuppuration, & eſt très-propre pour guérir la brûlure & l'ulcere cauſé par la morſure des ſerpens. On fait frire les poireaux avec le beurre frais ou avec l'huile d'olive, & on les applique chaudement, dans un ſachet, ſur les points des pleurétiques, & ſous la gorge dans toutes les eſpeces d'eſquinancies, avec un grand ſuccès, dit M. *Bourgeois*.

POIRÉE BLANCHE ET ROUGE. *Voyez* BETTE.

POIRIER, *pyrus*. Le poirier eſt un arbre connu de tout le monde: on en diſtingue en général de deux eſpeces, l'une domeſtique ou cultivée dans nos vergers, l'autre ſauvage dans les forêts.

Les poiriers ont des fleurs en roſe, garnies d'une vingtaine d'étamines, au milieu deſquelles eſt un piſtil, compoſé d'un embryon & de cinq ſtiles. Cet embryon devient un fruit charnu, ſuculent, plus mince vers la queue que vers l'autre bout où il eſt garni d'un nom-

bril formé par les découpures du calice. Ce fruit eſt de forme, de couleur & de ſaveur différentes ſuivant l'eſpece. On trouve dans ſon intérieur cinq loges remplies de dix pepins oblongs; c'eſt-à-dire de ſemences couvertes d'une peau mucilagineuſe. M. *Duhamel* diſtingue quatres membranes dans la poire; il appelle la premiere *épiderme*, la ſeconde *tiſſu muqueux*, à cauſe d'une certaine viſcoſité, la troiſieme *tiſſu pierreux*, & la quatrieme *tiſſu fibreux*. Conſultez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *années*, 1730, 1731 & 1732. Les feuilles des poiriers ſont liſſes, peu ou point dentelées ſur les bords, entieres, ſupportées par des queues aſſez longues & placées alternativement ſur les branches.

On trouve dans les forêts beaucoup de poiriers ſauvages qui ont levé de ſemences, & que l'on arrache pour en garnir les pépinieres : on ſe procure auſſi beaucoup de ſauvageons en répandant ſur la terre le marc qu'on retire des preſſoirs. Les ſauvageons fourniſſent des ſujets ſur leſquels on greffe les eſpeces qu'on veut multiplier pour la table, ou pour faire le cidre poiré. Les poiriers greffés ſur les ſauvageons ne donnent guere du fruit que lorſqu'ils ſont en plein vent, & beaucoup plus tard que ceux qui ſont greffés ſur cognaſſier, parce que ces derniers arbres pouſſent moins en bois que les autres. La greffe réuſſit auſſi ſur le néflier, ſur le cognaſſier & ſur l'épine. Les climats tempérés de l'Europe ſemblent être le ſol le plus favorable à cet arbre dont la racine tend à pivoter. L'écorce eſt toute ſillonnée, & l'arbre ſouffre très-aiſément la taille. Son accroiſſement eſt un peu lent.

On eſt enchanté lorſqu'on voit cette diverſité de poires, de ſaveurs différentes, & plus agréables les unes que les autres, qui ſe ſuccedent pour orner nos tables. L'énumération de toutes les bonnes poires à couteau ſeroit ici trop longue; car nos Jardiniers François qui ont écrit ſur la fin du dernier ſiecle font mention de plus de ſept cents ſortes de poires qui ont pour le moins 1500 noms François. Elles ſont dues à la culture. Nous donnerons ſeulement un tableau des plus eſtimées par des qualités particulieres.

Le *petit muſcat* ou la poire muſcate eſt la plus hâtive & la premiere de l'été : elle a une odeur de muſc très-agréable, elle eſt mûre à la fin de Juin : on peut la mettre en eſpalier, mais elle eſt meilleure encore en plein vent, & a plus de fumet muſqué. Pour l'avoir dans toute ſa bonté, il faut, dit M. *Bourgeois*, planter ce poirier dans un terrain léger, un peu ſec & ſablonneux.

Le *bon chrétien* d'été eſt très-ſucré, & eſt excellent dans les terres chaudes. Il y a pluſieurs autres ſortes de poires d'été dont on fait cas : telles que la *blanquette*, le *muſcat-robert*, la *bergamote d'été*, la *fondante muſquée*, l'*épine d'été*. Comme ces poires ſe paſſent trop vite, & qu'elles viennent dans la ſaiſon d'abondance, on n'en plante pas beaucoup dans les jardins, & l'on s'attache préférablement aux poires d'automne, & encore plus à celles qui durent d'avantage.

La *poire de rouſſelet* eſt des plus eſtimées par ſon eau parfumée, mais d'un parfum qui ne ſe trouve qu'en elle : elle eſt mûre à la fin d'Août : elle devient groſſe en eſpalier, mais elle y perd de ſon parfum. Son unique défaut eſt d'être ſujette à mollir ; c'eſt cette eſpece de poire qu'on fait préparer & ſecher aux environs de Reims & de Tours, & dont on fait commerce ſous le nom de *poires tapées*. La *poire de Colmar* & la *poire de Berry* ſont auſſi très-propres à faire ſecher.

La *bergamote d'automne* a la chair tendre, une eau douce & ſucrée : elle paroit à la fin d'Octobre ; il y a des différences fondées ſur la couleur. La *bergamote Suiſſe* ſe fait reconnoitre par ſes bigarrures.

Les *beurés* ſont les poires par excellence ; aucune poire ne lui eſt comparable en bonté : elle ſurpaſſe toutes les autres par l'abondance de ſon eau, par la fineſſe & la délicateſſe de ſa chair qui eſt fondante, & enfin par l'excellence de ſa ſaveur. Elle a de plus l'avantage de charmer la vue, tant par ſa groſſeur & par la beauté de ſa figure, que par ſon coloris. Enfin, elle eſt extrêmement fertile, & charge les arbres preſqu'à rompre leurs branches.

Le *doyenné* eſt d'une belle couleur : cette poire eſt fondante, mais elle n'a qu'un inſtant pour être mangée ; en-deçà ou en-delà, elle n'a plus de qualité.

On doit mettre au nombre des meilleures poires d'automne, la *robine*, ou la *poire de Louis XIV*; elle eſt petite, verte & ſans apparence, mais elle a un fumet muſqué, qui égale preſque celui de la poire de rouſſelet : elle eſt très-bonne crue, cuite & ſeche.

La *poire de Meſſire-Jean* eſt caſſante : elle a un goût ſucré ; ce fruit eſt propre à faire d'excellent raiſiné.

La *virgouleuſe* eſt une excellente poire, lorſqu'on la prend à propos : elle a alors la chair fondante, une eau douce & ſucrée, un goût fin & relevé. Les arbres qui produiſent ce fruit, pouſſent vigoureuſement.

La *poire de Saint-Germain* a la chair fort tendre, un grand goût & beaucoup d'eau ; ſon fruit eſt gros & long : elle a la queue courte.

La *poire de bon chrétien d'hiver*, eſt un des fruits les plus beaux par ſa groſſeur, par ſa forme longue & pyramidale, & particuliérement par ſon coloris incarnat, lorſqu'elle eſt à une belle expoſition. Quand elle eſt mûre, elle eſt très-excellente crue, & fait l'ornement des deſſerts. Ce fruit a auſſi l'avantage de faire la meilleure compote de toutes les poires ; il dure juſqu'aux nouveautés du printems.

Préparation des poires pour les conſerver long-tems ſéchées.

Cette méthode, qui eſt différente de celle que nous avons décrite au mot FRUITS, conſiſte à cueillir les poires d'hiver un peu avant leur maturité. Cette récolte dans les Provinces Méridionales de la France, ſe fait en Septembre, & dans les Septentrionales, un mois plus tard. Il faut choiſir pour cela un beau jour, & leur conſerver leur queue : on les fait cuire dans un chauderon d'eau bouillante, juſqu'à ce qu'elles molliſſent un peu ; enſuite on les met ſur des claies pour les faire égoutter, puis on les péle & on les range ſur des plats la queue en haut : elles jettent alors une eſpece de ſirop qu'on met à part : on arrange de nouveau & dans la même poſition ces poires ſur des claies bien propres, & on les porte ainſi dans un four dont on vient de retirer le pain, ou chauffé à un degré à-

peu-près ſemblable : on les y laiſſe pendant dix à douze heures : on les retire pour les tremper dans le ſirop que l'on a édulcoré avec du ſucre, & quelquefois on y joint un peu de cannelle ou de girofle avec de l'eau-de-vie : on expoſe de nouveau ces poires enduites de ſirop dans le four, qui doit être un peu moins chaud que la premiere fois : on réitere l'opération trois fois de ſuite, c'eſt-à-dire qu'il faut deux couches de vernis de ſirop & trois cuites : on les laiſſe dans le four à la troiſieme cuiſſon, aſſez long-tems pour qu'elles ſe ſechent ſuffiſamment, ce qu'on connoît lorſqu'elles ont une couleur de café clair, & que la chair en eſt ferme & tranſparente ; enfin, lorſqu'elles ſont bien refroidies, on les enferme dans des boites de ſapin garnies de papier blanc, & on les conſerve dans un lieu très-ſec. (*Journal Œconomique*, 1758). M. *Bourgeois* dit qu'on peut également préparer de cette maniere les poires d'été & d'automne, pour les conſerver pendant l'hiver, ſur-tout le petit muſcat, le vrai rouſſelet & la robine.

Le poirier cultivé fait plus l'ornement des vergers, que celui des *jardins peignés*. Les Fleuriſtes recherchent les eſpeces de poiriers à fleur double, ils font un bel effet dans les boſquets printaniers. Dans les pays où les vignes ne réuſſiſſent pas, on fait une boiſſon qu'on nomme *poiré*, en exprimant le ſuc des poires, ainſi que l'on fait celui des pommes pour le cidre. Le poiré nouveau eſt fort agréable : il reſſemble à du vin blanc, mais il ne ſe conſerve pas auſſi long-tems que le cidre. Cependant on en tire une bonne eau-de-vie, & particuliérement de la lie qui ſe trouve au fond des tonneaux. Le marc des poires qu'on retire des preſſoirs, peut, après avoir été deſſéché, ſervir à faire des mottes à brûler, pour le chauffage des pauvres : le marc des pommes n'eſt point propre à cet uſage. Il eſt avantageux qu'il ſe trouve quelques poiriers ſauvageons dans les forêts, parce que les bêtes fauves ſe nourriſſent de leurs fruits. Les Payſans voiſins des forêts ramaſſent ce fruit pour la nourriture de leurs porcs, ou pour en faire de la boiſſon dans les années où le vin eſt trop rare, ainſi qu'il ſe pratique en différens endroits de la Suiſſe.

Ils en font auſſi du verjus pour en aſſaiſonner leur ſalade en place de vinaigre.

L'on ne doit jamais manger de poires avant leur maturité, parce qu'elles font d'un mauvais ſuc, & nuiſent ſinguliérement. En général, on corrige la qualité venteuſe des poires par la coction; alors elles ſe digerent plus facilement, & deviennent plus ſalutaires. Les eſpeces qui ne ſe peuvent manger crues, étant un peu acerbes, peuvent entrer dans le raiſiné, ſe manger en compote cuites au feu, au four & ſous la cendre. Le ſirop de poires ſauvages eſt ordonné pour arrêter les diarrhées. On fait d'aſſez bon vinaigre de la ſeve de l'arbre tirée par inciſion.

Le bois du poirier ſauvage eſt peſant, fort plein, d'une couleur rougeâtre: ſon grain eſt très-fin; il eſt ſuſceptible du poli & n'eſt point ſujet à être piqué par les inſectes: il prend très-bien la teinture noire, & alors il reſſemble ſi fort à l'ébene, qu'on a de la peine à les diſtinguer l'un de l'autre. Ces qualités le font rechercher par les Luthiers, les Ébéniſtes, les Menuiſiers & les Tourneurs. Après le buis & le cormier, c'eſt le meilleur bois que puiſſent employer les Graveurs en taille de bois; mais il eſt un peu ſujet à ſe tourmenter; c'eſt cependant celui qu'on recherche dans les pays où il y a des fabriques de toiles peintes. Le poirier eſt un arbre qui devient quelquefois d'une groſſeur prodigieuſe. *Evelin* parle d'un fameux poirier d'Erford en Angleterre, qui avoit dix-huit pieds de tour, c'eſt-à-dire plus de ſix pieds de diametre, & qui rendoit annuellement ſept-muids de poiré.

POIRIER BERGAMOTE. *Voyez à l'article* CITRON.

POIRIER DE LA NOUVELLE ESPAGNE. C'eſt le *perſea* des Modernes, *prunifera arbor*, *Catal. Jamaïc.* Il s'étend fort au large & eſt toujours vert: ſes feuilles reſſemblent à celles du grand laurier: ſes fleurs ſont à ſix pétales & naiſſent en grappes: ſon fruit étant mûr a la figure d'une poire, il eſt noir, d'un goût agréable, & contient une amande douce faite en cœur. Cet arbre croît à la Jamaïque.

POIRIER DES INDES. *Voyez* GUAYAVIER.

POIRIER PIQUANT ou POMMES DE RAQUETTES. C'eſt une eſpece d'*opuntia* qu'on emploie à la Guiane pour faire des haies vives. *Voy.* OPUNTIA.

POIRIER SAUVAGE DE CAYENNE ou BOIS DE SAVANNE, *ficus filio citrei acutiore, fructu viridi.* C'eſt le *couma* des Indiens du Nouveau Monde. *Barrere* dit que c'eſt un figuier à feuilles de citronnier, dont le fruit, qui eſt vert, s'appelle dans le pays *poire ſauvage.* En effet, par ſa ſeve laiteuſe, & la figure de ſon fruit, il reſſemble plus à un figuier qu'à un poirier: il croît dans les ſavannes & dans les bois de la Guiane; la tige eſt haute & rameuſe. Si on entaille l'arbre, il en ſort une liqueur jaunâtre dont on frotte les dartres rouges pour les guérir: le fruit a aſſez l'air d'une neſle; il en differe par la queue; il a auſſi plus de ſuc & moins de graines. Les graines de ce fruit ſont velues, & de la forme d'une petite lentille. M. *Freſnau* dit que ce fruit ſe mange, qu'il eſt paſſablement bon, & qu'il produit le même effet que la neſle: les quadrupedes en ſont friands. *Voyez* la figure de ſa feuille, de ſon fruit & de ſes graines, dans les *Mémoires de l'Académie, p.* 332, *pl.* 19, *fig.* 4 & 5. *ann.* 1751.

POIS, *piſum.* M. *de Tournefort* compte vingt-deux eſpeces de pois, il y a peut-être encore plus de variétés. Mais nous ne parlerons ici que des eſpeces que l'on cultive, préférablement aux autres, à cauſe de leur qualité, de leur hâtiveté, de leur bonté, ou du grand produit dont elles ſont. Nous dirons auſſi un mot de celles que l'on cultive pour les beſtiaux, qu'on nomme *petit pois.*

Les pois ſont preſque autant cultivés que le blé: il y a des champs entiers couverts de ce légume. L'eſpece que l'on cultive d'avantage, eſt le *pois des jardins, piſum hortenſe majus flore fructu albo.* Le pois, de toutes les eſpeces, eſt en général conformé à-peu-près de la même maniere: ſa tige eſt unique, liſſe, creuſe, s'élevant plus ou moins, ſuivant l'eſpece: ſes feuilles ſont d'un vert bleuâtre; elles forment d'abord deux eſpeces d'oreilles annexées à la tige; entre ces feuilles ſort une côte qui ſoutient pluſieurs feuilles; ces côtes ſont terminées par des vrilles qui ſervent à la plante pour ſe ſoutenir: des

aiſſelles de ces mêmes oreilles, ſortent des fleurs légumineuſes, compoſées de quatre fleurons inégaux, dont la couleur eſt blanche ou rouge, ſuivant l'eſpece; chaque bouquet eſt compoſé ordinairement de deux fleurs; & dans la longueur de la tige, il s'en trouve juſqu'à ſix ou huit: aux fleurs ſuccede la coſſe qui renferme les pois, & qui eſt plus ou moins alongée ou un peu variée dans ſa forme, ſuivant l'eſpece.

Le pois eſt un grain qui, quoique robuſte en apparence, ne demande pas à être mis indifféremment dans toutes ſortes de terres. Certaine eſpece demande une terre légere; une autre la veut un peu graſſe; & telle autre s'accommode mieux d'une terre qui tient le milieu. Ainſi chacun doit obſerver l'eſpece de pois qui ſe plaît le mieux dans ſon terrain. En général toutes les eſpeces de pois s'accordent à ne vouloir occuper la même terre que de loin en loin; car ce légume eſt plus vorace, qu'aucun autre, des ſucs naturels de la terre. Il vient à merveille dans les terres neuves; mais le fumier qui aide à faire fructifier les autres légumes, lorſque la terre ſe trouve fatiguée, lui eſt nuiſible, bien loin de lui être avantageux. Lorſqu'on s'obſtine à mettre des pois pluſieurs années de ſuite dans le même endroit, on les voit jaunir auſſi-tôt qu'ils levent, & ne rien rendre du tout.

Le pois le plus hâtif, celui que les Jardiniers ſe font une gloire à l'envi de préſenter à leurs Maîtres, & que cultivent ceux qui les vendent chérement dans la primeur, eſt le *pois Michaux* (c'eſt le nom du premier Cultivateur qui a obtenu cette eſpece.) Ce pois eſt blanc, rond, fort tendre, & ſucré quand il eſt mangé en vert; mais d'un médiocre rapport: la terre douce lui convient le mieux; il ſe ſoutient même très-bien dans les ſables les plus arides: dans les terres froides, il ne fait que languir, & ſouvent il y périt. On ſeme ce pois dès le mois de Décembre; on lui ménage un bon abri; on le cultive avec ſoin; & on voit des Créſus payer de ces pois, dans le tems de la nouveauté, cent, cent-cinquante livres le litron. On peut ſemer de cette eſpece de pois dans tous les mois de l'année, pour en jouir long-tems. On doit obſerver, lorſqu'on ſeme ces

pois, de ne pas mettre de ſuite pluſieurs planches, parce qu'elles ſe portent réciproquement trop d'ombrage, & que la fleur eſt ſujette à couler dans le bas. La ſemence de pois eſt bonne pendant deux ans : à la troiſieme année il n'en leve qu'une partie.

Il y a pluſieurs autres eſpeces de pois, qui ont chacun leur qualité, tels que le *pois Lorrain*, qui eſt gros, ſucré, & qui ſe plaît dans un terrain ſec : le pois Suiſſe ou la groſſe coſſe hâtive; c'eſt un de ceux qui font le plus de profit, parce qu'il fructifie beaucoup; il demande une bonne terre : le pois quarré blanc, en faveur duquel on eſt prévenu avec raiſon; il eſt tendre & moelleux, plus nourri, d'un goût plus ſucré qu'aucun autre. L'eſpece qu'on nomme *cul-noir*, parce que le germe en eſt noir, eſt bonne pour être conſervée en ſec. Le *pois ſans parchemin* a un goût ſucré & fin; il fait plus de profit qu'aucun autre, n'ayant que peu ou point de filandres; il ſe mange avec la coſſe, comme les haricots verts : il y en a pluſieurs de cette eſpece.

On peut faire ſécher des pois cueillis en vert, de la même maniere qu'on fait les haricots : ils ſont bien meilleurs que ceux qui ſont conſervés ſecs.

Le *pois chiche*, ou pois bécu, *cicer ſativum, flore candido aut rubro*, eſt de la groſſeur du pois commun, & a une figure approchante de celle de la tête d'un belier. Sa couleur eſt rouge, ou rouſſe, ou noire : on s'en ſert en Médecine, comme du pois lupin. Il y a des pays où les Cafetiers mélangent du pois chiche d'Eſpagne avec leur café pur, pour y gagner davantage. Ce pois eſt de tous les grains légumineux, celui dont le goût approche davantage du café. Sa tige eſt droite, branchue & veiue; ſes feuilles ſont arrondies, dentelées & cotonneuſes. Cette plante eſt commune en France, en Italie & en Eſpagne.

Le *pois lupin* n'eſt cultivé que pour la Médecine, & ne réuſſit que dans les pays Méridionaux. La farine de lupin eſt réſolutive, & entre dans les cataplaſmes émolliens : ſa décoction eſt apéritive. Le grain de ce pois eſt merveilleux pour engraiſſer les bœufs : on s'en ſert dans certains pays pour faire de la poudre à poudrer. Il y a quelques pays où on ſeme des lupins pour ſervir d'engrais

d'engrais dans les champs : on les enterre avec la charrue, à la fin de Mai, & on seme du blé en Septembre, sans mettre aucun engrais. *Voyez l'article* LUPIN.

Il y a une espece de pois très-menus, qui sont d'un blanc tirant un peu sur le gris, ce qui les fait nommer par quelques-uns *pois-gris*. On les nomme aussi *pois de brebis*. On cultive encore ces especes de pois pour la nourriture des bestiaux.

En général les pois sont émolliens, & un peu laxatifs : ils fournissent une nourriture un peu grossiere ; ils sont un peu venteux ; mais ils appaisent la toux, & adoucissent les âcretés de la poitrine. Les pois mangés avec leur gousse sont plus nuisibles que les simples graines ; c'est ce que l'École de Salerne exprime par ce distique :

Sunt inflativa cum pellibus, atque nociva ;
Pellibus ablatis, sunt bona pisa satis.

Ray assure que les pois verts, mangés tout crus par ceux qui ont contracté le scorbut par l'usage de la viande & du poisson salés dans les navigations, leur sont convenables.

Quelques personnes font sécher sur un tamis, à un feu doux des pois verts, pour en manger pendant le carême : on les conserve dans des vases bien bouchés. Ce légume ainsi desséché revient parfaitement lorsqu'on le fait cuire. L'art de les assaisonner leur donne le goût des pois de primeur.

POIS D'ANGOLE ou POIS DE CONGO : arbrisseau transplanté de l'Afrique dans les Antilles où on le cultive avec succès. Il s'éleve de cinq à six pieds, & subsiste autant d'années : mais pendant ce court espace il est utile dans toutes ses parties. Il pousse beaucoup de branches rameuses, petites, flexibles, garnies de feuilles longuettes, verdâtres & aromatiques. Cet arbuste est presque toujours en fleur : son fruit est en silique, coriace, difficile à rompre, contenant quatre ou cinq pois arrondis, d'une moyenne grosseur & d'un brun verdâtre. Ce pois est très-sain, très-nourrissant, bon à manger dans une disette de mil ; il n'incommode point ; il sert à nourrir la volaille, & sur-tout les pi-

geons. Ses bourgeons ſont très-pectoraux; ſa fleur eſt béchique; ſes feuilles bouillies & appliquées ſur les plaies les guériſſent; de ſon bois réduit en cendres on fait une leſſive qui nettoie les ulceres, & diſſipe les inflammations exterieures de la peau. Cet arbriſſeau a l'avantage de réuſſir dans les terres naturellement ſtériles, ainſi que dans celles dont on a épuiſé les ſels. Auſſi les Colons, bons adminiſtrateurs, ne manquent-ils jamais d'en ſemer dans toutes les parties de leurs habitations qui dans d'autres mains reſteroient incultes.

POIS A GRATTER: *voyez* POIS POUILLEUX.

POIS CHICHE: *voyez à l'article* POIS.

POIS MARTIAUX, *piſa ferrea.* C'eſt la mine de fer en petits globules ſemblables à des pois. *Voyez à l'article* FER.

POIS DE MERVEILLE, *cor-indum ampliore folio, fructu majore.* Plante originaire des Indes, & qu'on cultive aujourd'hui dans nos jardins: ſes tiges ſont menues & hautes de trois ou quatre pieds, ſans poil, cannelées, foibles; ſes feuilles ſont vertes, & reſſemblent un peu à celles de l'ache; ſes fleurs ſont compoſées de huit feuilles blanches, quatre grandes, & quatre petites, diſpoſées en croix; il leur ſuccede des fruits en veſſies à trois coins, diviſées chacune en trois loges qui renferment des ſemences ſemblables à de petits pois entiérement noirs, excepté une grande tache blanche faite en cœur: ce qui les a fait nommer *cœur des Indes.* Ces fruits ſont eſtimés très-cordiaux.

POIS NUD ou ŒIL DE CHAT: *voyez* POIS DE TERRE.

POIS DES PIGEONS. Dans les Indes on donne ce nom au fruit blanc d'une eſpece de *cytiſe*: voyez *ce mot.*

POIS POUILLEUX ou POIS A GRATTER, *mucuna aut phaſeolus ſiliquis latis, hiſpidis & rugoſis, fructu nigro.* C'eſt une eſpece de haricot des Iles de l'Amérique, très-ſarmenteux, grimpant & s'attachant juſques aux rameaux des arbres les plus éleves: ſa tige eſt groſſe, tenace, fort pliante; ſes feuilles reſſemblent aſſez à celles de nos haricots; elles ſont un peu lanugineuſes: ſes fleurs naiſſent en haut compoſées

chacune de cinq feuilles jaunes qui ont la figure des fleurs de pois : à ces fleurs ſuccedent des gouſſes longues d'un doigt, ridées, rouſſes au commencement, noirciſſant par la maturité, chargées de petits poils fort déliés & légers, mais pointus & très-pénétrans, qui s'attachent facilement à la peau, pour peu qu'on les touche, & y cauſent une démangeaiſon cuiſante, d'autant plus incommode, que plus on gratte la partie, plus ce poil la pénetre, & plus la démangeaiſon eſt forte. De mauvais plaiſans mettent quelquefois de ce duvet dans le lit des nouveaux mariés, pour les empêcher de dormir & les en faire ſortir.

Le dedans de la gouſſe de cette plante eſt blanc & luiſant : elle contient deux ou trois ſemences aſſez groſſes, rondes, aplaties, couvertes d'une écorce mince, cependant dure, noire & luiſante : il y a peu d'Indiens qui en mangent ; mais ils ſe ſervent des feuilles de cette plante pour teindre en noir, & de ſa racine coupée par morceaux pour compoſer un remede ſtomachique.

POIS QUENIQUE : *voyez* POIS DE TERRE.

POIS SAUVAGE ou POIS NUD : *voyez* POIS DE TERRE.

POIS DE SEPT ANS. Plante vivace qu'on cultive en Guiane, & qui dure l'eſpace de ſept ans : ſon fruit eſt bon à manger : ſa feuille pilée rend un jus vert qui eſt ſpécifique pour arrêter toute eſpece d'hémorrhagie ; on lave la plaie avec ce ſuc, ſi l'on peut, ſinon on applique le marc deſſus. *Maiſ. Ruſt. de Cayen.*

POIS SUCRÉ DE LA GUIANE, *inga ſiliquis longiſſimis :* c'eſt le *pacay* des Péruviens ; le *bayroua* de la Guiane, & le *guavas* des Eſpagnols. Cet arbre, qui ſe voit au jardin du Roi, eſt de la groſſeur d'un homme, & s'éleve d'environ vingt pieds (Barrere en cite quatre eſpeces ou variétés). Ses branches forment une tête arrondie ; ſes feuilles ſont alternes, compoſées chacune d'une côte ailée, garnie de quatre paires de petites feuilles pointues par les deux bouts. La fleur eſt jaune, en cloche, découpée en ſix parties, & garnies d'étamines blanches à ſommets jaunes. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques longues d'un à deux pieds, étroites & ren-

fermant dans une moelle blanche, ſpongieuſe & comme filamenteuſe, des ſemences lenticulaires, noires & nullement bonnes à manger. Cette moelle a un goût de ſucre muſqué & aigrelet; ce qui a fait donner à ce fruit le nom de *pois ſucrin.*

POIS DE TERRE, ou POIS NUD, ou ŒIL DE CHAT, *bonduc.* C'eſt un fruit légumineux de l'Inde, gros comme une aveline, arrondi, dur comme de la corne, poli, luiſant, & de couleur cendrée; il naît dans une gouſſe groſſe comme le pouce, rougeâtre, garnie d'epines en dehors, mais liſſe en dedans; chaque gouſſe contient deux pois; chaque pois renferme une amande groſſe comme celle d'une noiſette, blanchâtre, huileuſe, d'un goût peu agréable; quand le fruit eſt bien deſſéché, & qu'on l'agite, cette amande remue & réſonne, ce qui fait une ſorte d'amuſement pour les enfans du pays: la gouſſe eſt attachée par une queue ligneuſe, rougeâtre & groſſe comme une plume à écrire, à un arbriſſeau de moyenne grandeur, que *Gaſpard Bauhin* appelle *arbor exotica ſpinoſa foliis lentiſci.* C'eſt le *guilandina aculeata foliolis ovalibus acuminatis* de *Linnæus.* Cet arbre croît partout aux Indes: les habitans font cuire ſon fruit en vert, & le mangent; il a un goût aſtringent. Quelques-uns l'appellent *pois quenique* ou *pois ſauvage.* On ſoupçonne que le *bonduc* du Canada, appellé dans le pays, *chicot*, eſt un arbuſte d'un genre différent de celui des Tropiques. Il ne faut pas confondre le pois de terre avec la *piſtache de terre.* Voyez *ce mot.*

POISON. On en diſtingue de naturels & d'accidentels ou factices. On en trouve des exemples dans les trois regnes de la Nature.

Les *poiſons accidentels* ou *factices* ſont le ſublimé corroſif, le vert-de-gris, les virus contagieux, les exhalaiſons putrides & mophétiques.

Les poiſons naturels du *regne minéral* ſont les eſpeces d'arſenics & les mines de cuivre effleuries.

Ceux du *regne végétal* ſont les vieux champignons, le colchique, la ciguë, le napel, les mancelines, le maniоc pur, &c. *Voyez* PLANTES VENIMEUSES.

Les poiſons du *regne animal* ſont le venin de la vipere.

Ces venins ont été formés ou donnés au moment de la création à certains animaux.

M. *Sauvages* a donné en 1754 à l'Académie de Rouen une excellente Diſſertation ſur les animaux venimeux, dont le programme avoit été propoſé pour le prix de Phyſique, & qui fut couronné par cette ſavante Compagnie. Dans cette Diſſertation ſi intéreſſante l'Auteur traite plus particuliérement des animaux venimeux de la France, de la nature de leur venin, de leur remede ou contre-poiſon. Il définit le venin un corps qui agiſſant par ſes molécules imperceptibles, quoiqu'en petites doſes, produit des effets pernicieux ou dangereux pour la vie. M. *Sauvages* combat l'ancienneté & l'étendue des préjugés, en aſſurant que le nombre des animaux venimeux, ſur-tout en France, eſt extrêmement petit; mais il ne donne pas moins l'énumération de la plupart de ceux qui ne ſont point en France, ſoit pour nous raſſurer contre la crainte de les y rencontrer, ſoit pour nous enſeigner les remedes que les peuples étrangers emploient, afin de les appliquer nous-mêmes en pareilles circonſtances.

La claſſe des quadrupedes, dit M. *Sauvages*, ne préſente aucun animal qui ait été obſervé vénimeux, ſi l'on excepte ceux qui ſont atteints d'une *maladie contagieuſe* qui imprime à leurs humeurs cette mauvaiſe qualité; mais il ne s'agit ici que des venins naturels.

Les piquans du *porc-épic* agiſſant d'une façon toute mécanique, ne doivent pas être réputés vénimeux. *Voyez à l'article* Porc-épic.

Les *chauves-ſouris* d'Amérique qui ſucent le ſang des hommes & des brebis ſans les réveiller, ne produiſent que l'effet des ſangſues & des ſaignées réitérées.

Les *fruits ſecs* auxquels les ſouris ont touché, excitent ſouvent des élevures aux levres & autres parties de la bouche; & cet effet eſt attribué par M. *Sauvages* à l'urine de ces animaux lorſqu'ils ſont en chaleur: celle des chats en pareilles circonſtances eſt âcre, infecte & produit des taches ineffaçables; mais la définition que

nous avons rapportée du venin, ne convient pas à une telle liqueur.

Il n'y a donc parmi les quadrupedes aucun animal venimeux : il en eſt ainſi de la claſſe des oiſeaux qui ne peuvent nuire que par leur bec & leurs griffes : la fiente de quelques-uns, comme le pigeon & l'hirondelle, eſt aſſez âcre pour enflammer les yeux ſi elle tombe deſſus, mais cela ne ſuffit pas pour la dire venimeuſe.

Les *poiſſons* offrent des phénomenes ſinguliers ; ils n'ont pas de venin à l'extérieur : l'engourdiſſement que cauſe la *torpille*, les déchiremens que produiſent les piquans de la *raie baillonette*, ſur-tout de celle que l'on nomme *glorieuſe*, ainſi que la longue & robuſte bayonnette de l'animal de mer piſciforme & appellé *empereur*, tous ces effets ſont purement mécaniques. Mais ſi nous juſtifions de l'accuſation de venin tous les piquans de poiſſons qui en effet n'ont rien de creux, ni aucune liqueur âcre à lancer, nous ne les juſtifierons pas pour le mal qu'ils peuvent cauſer étant pris intérieurement.

Les *œufs de barbeau* & de *brochet* occaſionnent quelquefois le *cholera morbus* ; le remede à ce mal ſera indiqué ci-après, en expoſant la théorie des venins. Le foie du poiſſon nommé *chat marin* excite ſouvent un aſſoupiſſement qui eſt ſuivi d'une démangeaiſon univerſelle, après laquelle la ſurpeau ſe ſépare entiérement du corps & guérit la démangeaiſon. M. *Sauvages* rapporte à ce ſujet une obſervation dont il a été témoin lui-même, & que nous tranſcrirons ici à cauſe de ſa ſingularité. Le nommé Gervais, Savetier à Bias auprès d'Agde, s'aviſa avec ſa femme & ſes deux enfans âgés de dix & quinze ans, de manger à ſouper le foie d'un chat marin dont la chair eſt la nourriture des pauvres gens, mais dont le foie a coutume d'être rejeté par les Pêcheurs avant de vendre le poiſſon ; en moins de demi-heure ces quatre perſonnes furent ſaiſies d'un grand aſſoupiſſement, ſe jeterent ſur la paille, & ce ne fut que le troiſieme jour qu'elles revinrent à elles aſſez parfaitement pour connoître leur état. Les voiſins voyant un troiſieme enfant tout petit qui manquoit de nourriture, & qui n'avoit pas mangé du foie, entrerent chez Gervais & trouverent que la

femme étoit la plus aſſoupie, puis le mari & les deux enfans, ſuivant qu'ils avoient mangé plus ou moins de foie : la femme fut plutôt délivrée des ſuites de cet accident ; on la trouva avec un viſage rouge comme de l'écarlate, & le lendemain en ſe froiſſant contre ſes habits à cauſe d'une démangeaiſon univerſelle qui la tourmentoit, elle fut étonnée de voir ſa ſurpeau ſe ſeparer de tout le corps en lames comme des feuilles de papier, ce qui guérit ſa démangeaiſon ; elle s'amuſa pendant trois jours à enlever ſon épiderme, celle de la tête s'enleva en petites écailles & n'entraina pas la chute des cheveux : les autres furent guéris de même, mais plus tard & avec difficulté.

Les inſectes ſuſpects ſont la *cantharide*, les *guêpes*, *frelons*, *taon*, *bourdon*, l'*ichneumon*, le *ſcorpion d'eau*, le *ſcorpion ordinaire*, l'*araignée* & la *ſcolopendre*.

La *cantharide* eſt le plus dangereux de tous les inſectes *coléoptéres* ; voyez ce mot. Priſe intérieurement elle excite, même à petite doſe, des ardeurs d'urine ; appliquée au dehors, elle enflamme la peau, fait élever l'épiderme en veſſie : nous ajoutons qu'appliquée extérieurement, elle excite auſſi des ardeurs d'urine.

M. *Sauvages* dit que le *frelon*, le *bourdon*, le *taon*, cauſent par leur piqûre une douleur vive, mais de peu de durée & ſans enflure : la piqûre de la *guêpe* eſt plus vive & plus longue. Notre Auteur a été piqué par une qui n'avoit que la tête, le reſte du corps ayant été ſéparé dès la veille ; effet qui lui eſt commun avec la vipere.

Il y a deux à trois eſpeces de *chenilles* dont le poil cauſe quelque démangeaiſon, mais aucune n'eſt abſolument venimeuſe.

M. *Valiſnieri* eſt perſuadé qu'en Italie les *ſcorpions* ſont venimeux durant les chaleurs de l'été ; mais on n'obſerve rien de pareil en France, & nos ſcorpions doivent paſſer pour être exempts de venin.

La *ſcolopendre de mer* & celle de terre n'ont aucun venin & ne piquent point. Il n'en eſt pas de même de l'eſpece appellée en Amérique *malfaiſante* ou *mille-pieds* : voyez ces mots.

Dans la classe des vers il n'y a d'animaux suspects que les *sangsues*, l'*ortie de mer* & le *lievre de mer*.

Quant à la *sangsue*, c'est un bruit populaire que celles qui sont verdâtres ou tachetées soient venimeuses; l'Auteur a fait faire usage indifféremment de toutes les sangsues plus au moins brunes, & toutes ont produit de bons effets étant appliquées à propos.

M. *Sauvages* à souvent manié, flairé & goûté le *lievre de mer*, sans y reconnoître aucune mauvaise qualité; mais il a observé pour l'*ortie de mer* qu'il s'en exhale une vapeur subtile comme celle de l'oignon, qui enflamme les yeux, & si l'on porte les mains aux yeux auparavant de les avoir bien lavées, on y éprouve une cuisson bien plus violente. Ainsi l'*ortie de mer* a quelque chose de venimeux; de même que la plante qui porte le même nom, & dont les piquans sont fistuleux. *Voyez* ORTIE & ORTIE DE MER.

Il ne reste qu'à chercher quels sont les *amphibies venimeux*, & il faut avouer que c'est la classe qui fournit le plus d'animaux de cette sorte. Tous les serpens sont en horreur, & c'est choquer ouvertement l'opinion de tout le monde que de douter de leur qualité malfaisante.

M. *Sauvages* soutient qu'en France, quoiqu'il y ait un grand nombre de *serpens* différens, des *salamandres*, *crapauds*, *lézards* & autres, il n'y a que la *vipere* dont les qualités venimeuses soient jusqu'à présent connues.

On sait qu'il se trouve en Suede & en Italie un serpent nommé *amimodite*, aussi venimeux que la vipere; qu'en Amérique se trouve le *serpent à sonnettes* dont le poison est très-actif, & qui fixant les oiseaux & écureuils perchés sur les arbres, les fait tomber dans sa gueule en les réveillant brusquement par le cliquetis de ses sonnettes: on sait aussi que le *serpent à lunettes* est très-venimeux, mais pas un de ces serpens ne se trouve dans notre pays. Les serpens de France sont presque tous du genre de l'*anguis*, ou du genre du *coluber*. Suivant les déterminations de *Linnæus*, du premier genre est le *cæcilia* ou l'*orvet*, très-redouté, mais très-mal-à-propos; il n'a point les dents canines des viperes, & quand il est mort il ne peut faire le moin-

dre mal. Toutes les *couleuvres*, *aſpics* & autres, ne mordent point qu'ils ne ſoient irrités; leur morſure eſt ſans conſéquence comme une égratignure, & ils s'adouciſſent le moment d'après.

Il y a dans le Dioceſe de Lodeve un village nommé St. Michel des ſeps ou des ſerpens, il eſt adoſſé contre une montagne, de laquelle il ſort au mois de Juin une quantité prodigieuſe de ſerpens qui entrent familiérement dans les maiſons; ils cherchent à boire & à ſe chauffer, mais on ne s'eſt point apperçu qu'ils chaſſent aux ſouris & aux inſectes, comme font ceux du Bréſil & de Ceylan: les petits enfans de St. Michel badinent avec eux, les prennent par la queue, les attachent deux à deux comme des bêtes de labourage, & les font aller ainſi par les rues. On ſoupçonne très-fort qu'ils aiment le lait; on en trouve quelquefois dans le berceau des enfans: on cite même une obſervation de la Fermiere du château qui ſurprit un ſerpent qui avoit fait rejeter le lait à ſon nourriſſon en lui inſinuant ſa queue dans la bouche pour lécher ou ſucer le lait. *Voyez l'article* SEPS.

Le *lézard* eſt abſolument ſans venin; il mord s'il eſt irrité, mais ſa morſure eſt ſans conſéquence.

La *ſalamandre* ne mord point, & n'a point de venin.

Quant au *crapaud*, je l'ai manié, (dit notre Auteur) ſon urine m'a éclabouſſé le viſage & les mains quand je l'écraſois: j'ai vu un Bateleur qui le mordoit & l'éventroit avec les dents pour faire valoir ſon orviétan. Cet animal ſi redouté n'a jamais fait mal à perſonne. La *renette verte* ne mord point & le voudroit en vain, n'ayant point de dents, ni la force de bleſſer.

Telle eſt la partie hiſtorique du Mémoire de M. *Sauvages*, qui a eu ſoin de ne la fonder que ſur des obſervations faites par lui-même, ou de l'appuyer de l'autorité de MM. *de Réaumur*, *de la Condamine*, *de Juſſieu*, *Mead*, & autres Auteurs célebres, & de celle des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. Il réſulte de toutes ces obſervations, qu'en France l'unique animal venimeux proprement dit eſt la *vipere*. Voyez ce mot.

Paſſons à la théorie des venins & à leur remede. M. *Sauvages* commence par quelques obſervations générales, qui s'appliqueront d'elles-mêmes aux cas particuliers.

Les *poiſons*, dit-il, ne ſont mal-faiſans que par le mauvais uſage qu'on en fait; ils n'ont pas été créés pour nous nuire, & avec certaines modifications, l'*opium*, l'*antimoine*, le *ſublimé corroſif*, les *cantharides*, deviennent d'excellens médicamens : ils ne ſont pas funeſtes par eux-mêmes; tels corps ſont poiſons pour quelques oiſeaux, comme le *perſil* & l'*amande amere*, qui ſont un aliment pour nous.

Un corps mal-faiſant pour une partie, ſouvent ne l'eſt pas pour une autre : les cantharides enflamment la veſſie, mais ſi l'on en croit l'Auteur elles ne nuiſent point à l'eſtomac. Le poiſon n'agit pas de lui-même comme tel, il lui faut un diſſolvant convenable : la chaux ne brûle pas ſi on verſe de l'huile deſſus, il y faut verſer de l'eau; le vif-argent a beſoin d'eſprit de ſel pour former le ſublime corroſif; le ſel a beſoin de la ſalive pour picoter la langue. Ainſi les narcotiques s'aſſocient avec la lymphe nervale pour s'inſinuer dans l'origine des nerfs & les embarraſſer : le foie du chat marin qui fait tomber la ſurpeau en écailles, agit vraiſemblablement étant combiné avec la matiere de la tranſpiration, qui devient par-là âcre & corroſive.

La corroſion ne dépend pas toujours de la forme de coin ou de ſcie que l'ancienne Phyſique attribue aux parties intégrantes des corps, elle dépend auſſi de la vélocité avec laquelle les molécules du diſſolvant pénetrent les pores du corps à diſſoudre, & la gravité ſpécifique des corps ne contribue pas moins à cette vélocité que la convenance de leur figure; ce qui forme des contacts plus multipliés & une force d'adhéſion plus grande : il faudroit donc pour remédier par principe aux accidens du venin, connoître l'analogie des gravités ſpécifiques des corps différens; mais nous ſommes bien éloignés de cette préciſion, & nous ſommes obligés de nous en tenir aux expériences.

Nous avons mis au rang des venins les *œufs du brochet* & du *barbeau*; le remede eſt de prendre au plu-

tôt ſix grains de tartre ſtibié (émétique) dans trois verres d'eau tiede de dix en dix minutes : ſi le *cholera morbus* eſt déclaré, ce qui arrive cinq à ſix heures après avoir mangé ces œufs, il faut avaler beaucoup d'eau de poulet & prendre des lavemens de la même eau, & ſi les vomiſſemens & les nauſées épuiſent, il faut les ſuſpendre avec vingt gouttes de *laudanum* liquide dans une eau cordiale. On ignore le contrepoiſon du *foie de chat marin*, mais le venin n'eſt peut-être pas naturel à cet animal; le *thon* produit quelquefois cet effet. Il y a lieu de croire que ces poiſſons très-voraces avalent goulument d'autres poiſſons corrompus, & ſur-tout ceux qui ſervent d'amorce; le chyle qui en vient fait un venin, qui s'exalte plus encore dans le foie de l'animal & le rend extrêmement venimeux.

Les *guêpes*, *abeilles* & autres inſectes à qui la Nature a donné des piquans propres à percer le cuir des bœufs & l'écorce des arbres, où ils dépoſent leurs œufs, ont eu beſoin d'une liqueur âcre qui empêchât ces trous de ſe refermer; cette liqueur eſt acide, mais l'effet qu'elle produit n'eſt pas conſidérable; le remede eſt de retirer adroitement l'aiguillon, & de baſſiner l'endroit piqué avec de l'eau fraîche qu'on renouvelle de tems en tems.

Outre les remedes généraux qui ſont les ſaignées, les bains, les émulſions, on a trouvé pour la guériſon des *cantharides* un remede dans les cantharides mêmes, préparées avec du camphre qui en corrige l'âcreté.

La *vipere*, ſeul animal en France qui ſoit proprement venimeux, en ce qu'il l'eſt naturellement, ſe reconnoît aux deux dents canines qu'elle porte à la mâchoire ſupérieure; il s'en trouve quelquefois quatre tant aux mâles qu'aux femelles. On trouvera la deſcription de ces dents à l'article *Vipere*.

Le venin de la vipere qui n'irrite preſque pas les nerfs de la langue, parce qu'ils ſont comme à l'abri par le vernis de la ſalive, agit avec force ſur les nerfs qui ſont à nu quand il a été combiné avec le ſang; il paroît que c'eſt le ſang qui en développe l'âcreté;

cette combinaiſon eſt corroſive pour les filets nerveux qui ſe trouvent dans le tiſſu des arteres & du cœur.

L'alkali volatil ſuccíné, & que tout le monde connoit ſous le nom d'*eau de luce*, eſt employé avec grand ſuccès contre la morſure de la vipere. La racine de *polygala de Virginie* eſt employée par les Indiens contre la morſure du ſerpent à ſonnettes; elle a le même goût que les plantes cruciformes. Les Indiens ſucent la plaie avant de l'employer: on peut faire de même pour la morſure des *viperes*, ſur-tout ſi l'on fait rouler dans la bouche de l'huile pour la garantir de l'impreſſion du venin.

Au reſte, on ne doit pas compter ſur quantité de prétendus ſecrets vantés en ce cas; il arrive ſouvent que les malades, ſur la foi de pareilles recettes, négligent de conſulter les Médecins expérimentés, & périſſent miſérablement victimes de l'ignorance & de la crédulité.

On ne doit conſidérer les poiſons, ſur-tout ceux des végétaux, que relativement & non abſolument. Les poiſons ſont des corps qui, à petites doſes & par leurs qualités phyſiques, ſont capables de produire en nous des changemens conſidérables, lorſque nous ſommes en bonne ſanté: mais ce qui eſt poiſon pour un animal, eſt remede pour un autre.

POISSON, *piſcis*, eſt un animal ſanguin, ovipare, aquatique, qui vit continuellement dans l'eau, & n'en ſort jamais volontairement, qui n'a point de pieds, mais des nageoires, couvert d'écailles ou d'une peau unie & ſans poil, qui reſpire par les ouïes, & qui n'a qu'un ventricule.

On peut conſidérer les poiſſons ſous une multitude de points de vue, ſoit que l'on enviſage la variété immenſe des *poiſſons de mer & d'eau douce*, ſoit qu'on examine leur organiſation, les alimens ſi variés par la ſaveur de leur chair qu'ils nous procurent, & l'utilité infinie dont pluſieurs ſont pour les beſoins de la vie: nous tâcherons de préſenter ici un léger tableau de tous ces objets ſi curieux & plus intéreſſans les uns que les autres.

La Nature a deſtiné plus de la moitié de notre globe

aux ſeuls poiſſons. Les eaux des fleuves, des rivieres, des lacs & des étangs, ſont remplies d'une multitude de poiſſons, qui varient tous pour la forme, pour la couleur, pour le goût (*a*). Le baſſin immenſe des mers en contient d'autres en nombre innombrables, & variés à l'infini ; il y en a qui n'habitent que les liſieres des côtes, d'autres s'éloignent de la plage & ſe tiennent en pleine mer.

La diſtinction des poiſſons ſe doit tirer ſur-tout des marques eſſentielles & des parties & actions principales qui ſont communes à toutes les eſpeces de chaque genre, & propres à chacune en particulier : on doit conſidérer ſi le poiſſon a des écailles ou une peau à tubercules, ſa hauteur perpendiculaire, ſa largeur ; les nagoires, leur nombre & leur figure ; la forme de la queue, de la tête & de la ligne latérale qui va tout le long des côtes ; la figure, le nombre & la ſituation des narines ; la poſition des yeux, de la bouche, la forme & la direction de ces ouvertures, le nombre, la forme & l'emplacement des dents, les opercules des ouies, la figure du poiſſon, ſa couleur ; s'il eſt d'eau douce ou de mer, ſi l'animal eſt vivipare ou ovipare, c'eſt-à-dire, ſi les parties de la génération ſont extérieures ou intérieures ; s'il a des barbillons ou non.

On voit avec étonnement & admiration, que des poiſſons de mer qui avalent une eau dont le goût nous paroît inſupportable, qui eſt chargée de ſels ſi inhé-

(*a*) On ne peut obſerver ſans étonnement quel degré de chaleur les êtres vivans peuvent ſupporter. M. *Sonnerat*, en parcourant l'intérieur de l'île de Luçon, une des Philippines, trouva environ à quinze lieues de Manille, dans un petit lac ſitué ſur le bord du grand lac de cette île, un ruiſſeau d'eau très-chaude ou bouillante, dont la chaleur étoit de ſoixante-neuf degrés au thermometre de M. *de Réaumur*, quoique l'épreuve en fût faite à une lieue de ſa ſource ; il apperçut à travers les vapeurs de cette eau des poiſſons à écailles brunes, longs de quatre pouces ; que leur agilité & la mal-adreſſe des Sauvages du canton ne lui permirent pas de ſe procurer ; il y vit auſſi trois arbriſſeaux très-vigoureux, dont les racines trempoient dans cette eau bouillante, & dont les branches étoient environnées de ſa vapeur, qui étoit ſi conſidérable que les hirondelles qui oſoient traverſer le ruiſſeau à la hauteur de ſept à huit pieds, y tomboient ſans mouvement. L'un de ces trois arbriſſeaux étoit un *agnus caſtus*, & les deux autres des *aſpalatus*. M. *Sonnerat* but de l'eau de ce ruiſſeau après l'avoir fait refroidir ; elle avoit un goût terreux & ferrugineux.

rens que les filtrations ne peuvent l'en dépouiller, ont cependant une chair délicieuſe, & que bien des gens préferent aux volailles les plus exquiſes. Les poiſſons ſe nourriſſent de plantes, d'inſectes aquatiques, de grenouilles, de vers & de petits poiſſons.

Structure & organiſation des Poiſſons.

Les poiſſons ont un grand nombre de rapports avec les autres animaux ; & ſi on veut ranger dans la claſſe de ces individus les animaux nageurs *piſciformes* & vivipares, alors cette claſſe d'animaux offrira ſeule des exemples de toutes les idées différentes de reproductions, que la nature a employées dans ſon plan général. Les uns ont comme les animaux terreſtres des ſquelettes ; les arêtes ſont leurs os ; les autres n'ont pour oſſemens que des cartilages auxquels ſont attachés les muſcles, comme dans certains vers ; les chairs aboutiſſent à un noyau cartilagineux ; & il y en a, tels que l'*ichtyocole*, dont les arts tirent un grand avantage ; d'autres ſont épineux, c'eſt-à-dire, ont les nageoires garnies d'aiguillons, & la queue dans une poſition verticale ; quelques poiſſons ont la peau molle, & ſemblent l'avoir nue comme l'homme ; mais le plus grand nombre l'ont couverte d'écailles, comme certains reptiles ; d'autres l'ont hériſſée de piquans, comme le hériſſon & le porc-épic : quant aux animaux de mer piſciformes, qui ſont monſtrueux en groſſeur, qui reſpirent comme l'homme, les quadrupedes & les oiſeaux par le moyen des poumons, ce ſont des cétacées ; ils n'ont de rapport avec les poiſſons que par l'élément qu'ils habitent, mais ils en different parce qu'ils ſont vivipares, qu'ils ſont obligés de venir reſpirer à la ſurface de l'eau ; car s'ils étoient forcés à reſter ſous l'eau ou ſous les glaces, ils s'y étoufferoient : ils ont un cou, des eſpeces de paupieres ; leur queue, ſur tout celle de la baleine, du cachalot, &c. eſt dans une poſition horizontale ; mais c'eſt ſur-tout par rapport aux parties qui ſervent à la génération & à la maniere dont elle s'accomplit, qu'on peut établir le parallele entre les ſeuls animaux piſciformes & tous les

autres animaux dont la foule variée habite le globe de la terre. Les cétacées ont les parties de la générations extérieures, ſemblables à celles des quadrupedes: ils s'accouplent comme eux: leurs femelles mettent au monde des petits vivans & les allaitent, tandis que tous les poiſſons ne ſe multiplient que par des œufs: ils ne s'uniſſent point. Toutes ces conſidérations doivent exclure les cétacées de la claſſe des poiſſons proprement dits; les véritables poiſſons n'ont que des ouies; quelques-uns, qui ſont peut-être de l'ordre des reptiles, tels que la lamproie, ont des trous diſpoſés le long du corps, qui ſont des conduits aériens; & les ouies des uns & les trous diſpoſés le long du corps des autres, ont une merveilleuſe conformité avec les trachées des inſectes. Les poiſſons ont du rapport par les œufs avec les oiſeaux, la plupart des reptiles & la foule innombrable de la plupart des inſectes. Les Naturaliſtes ſavent qu'entre pluſieurs de ces derniers animaux, (les poiſſons) il n'y a point de copulation entre les mâles & les femelles, & toute la jouiſſance des mâles ſe réduit à répandre une liqueur fécondante ſur les œufs que les femelles ont dépoſés, c'eſt-là auſſi toute la jouiſſance de celles-ci. On trouve une ſorte de rapport entre les œufs dépoſés des poiſſons & ceux de la plupart des reptiles, & de certains vers tels que la limace. Les embryons y ſubiſſent leur révolution, leur développement, les œufs alors ſe diſtendent & augmentent de volume.

Lorſque l'on conſidere un poiſſon, on eſt d'abord arrêté par ſa forme extérieure: on remarque ſes nageoires & ſa queue, à l'aide deſquelles il rame & exécute tous les mouvemens qui lui ſont néceſſaires: on les voit s'élever, s'abaiſſer, agiter ſes ouies d'un mouvement continuel: tout le jeu de cette mécanique pique la curioſité.

On obſerve d'abord qu'en général les poiſſons ſont recouverts d'écailles plus ou moins apparentes, artiſtement arrangées, richement & élégamment nuancées; leur uſage eſt de garantir le poiſſon, & de lui conſerver toute la flexibilité de ſon corps. (*Voyez à l'article* ABLE ce qu'on peut penſer ſur la formation de l'écaille.

des poiſſons). Tous les poiſſons, plus encore ceux de la mer que ceux des rivieres, ſont enveloppés d'un enduit gras & huileux, qui les rend d'une ſoupleſſe infinie, & avec cela très-propres à paſſer par les lieux les plus étroits. Cet enduit ſe renouvelle à chaque inſtant, & il eſt fourni par une infinité de petits vaiſſeaux excrétoires, qui viennent aboutir aux vides preſque inſenſibles que les écailles laiſſent entr'elles. Il y a apparence que ces vaiſſeaux charient un ſuc qui leur eſt particulier, & qui ſert non-ſeulement à nourrir & à accroître les écailles, mais encore à les teindre de diverſes couleurs, quelques-unes ſi brillantes que l'art le plus recherché auroit de la peine à les imiter. Cet enduit gras & huileux étant impénétrable à l'eau, eſt encore propre à défendre le ſang des poiſſons du froid de ce fluide, & à redoubler leur chaleur naturelle par le renvoi des exhalaiſons du corps; ce qui devient tout-à-fait néceſſaire dans l'Océan ſeptentrional, où le froid n'épargneroit aucun poiſſon.

A l'égard des écailles, on ne croit pas qu'elles tombent toutes les années, ni qu'elles ſoient les mêmes dans toute la vie du poiſſon; mais il ſe fait tous les ans une addition d'une nouvelle écaille qui vient au-deſſous de la précédente, & s'étend de tous côtés au-delà du tranchant de celle-là, à proportion de l'accroiſſement du poiſſon: on prétend que le nombre de plaques qui compoſent ces écailles marque l'âge du poiſſon.

Le poiſſon pouvoit-il avoir une robe qui fût à la fois plus légere & plus impénétrable? La figure de ces animaux étant toujours un peu aiguiſée par la tête, les rend propres à traverſer un liquide; la *queue* par ſa force, par ſon impulſion alternative de droite & de gauche, fait avancer le poiſſon en ligne droite; les *nageoires* qui ſont ſous le ventre du poiſſon ſervent auſſi un peu à repouſſer l'eau pour faire aller le corps & l'arrêter enſuite, quand le poiſſon les étend ſans les remuer. Mais leur principale fonction eſt de diriger les mouvemens du corps en le tenant en balance & en équilibre; en ſorte que ſi le poiſſon joue des nageoires qui ſont à droite, & qu'il couche ſur ſon corps celles qui ſont à gauche, tout le mouvement eſt auſſi déterminé vers la

la gauche ; de même qu'un bateau à deux rames, si on ceſſe d'en faire jouer une, tournera toujours du côté où la rame n'eſt plus appuyée contre l'eau. Otez les nageoires aux poiſſons, le dos qui eſt plus peſant que le ventre, n'étant plus tenu en équilibre, tombe ſur un côté, ou deſcend même deſſous ; ſouvent il eſt dans l'eau le ventre en haut, comme il arrive aux poiſſons morts qui viennent ſur l'eau les nageoires du ventre en haut. Tout ceci s'exécute ſuivant les lois de l'Hydroſtatique : cette matière eſt parfaitement bien expliquée dans Borelli, *De motu animalium*, *part. I. chap. XXIII.*

On voit le poiſſon monter, deſcendre, ſe tenir dans les eaux à une hauteur quelconque ; c'eſt à l'aide d'une veſſie d'air *veſicula pneumatica*, *aut utriculus natatorius*, qui eſt dans ſon corps, qu'il exécute tous ces mouvemens : cette véſicule remplie d'air, à la faveur de laquelle les poiſſons ſe ſoutiennent dans l'élément liquide, eſt un ſac membraneux compoſé de deux ou trois enveloppes qui ſe ſéparent facilement. Suivant qu'il enfle ou qu'il reſſerre cette véſicule aérienne, il s'éleve ou il deſcend, parce que ſon corps devient plus gros ou plus petit, ſon poids reſtant toujours le même. Ainſi l'on peut regarder la queue, les nageoires & la veſſie aérienne des poiſſons comme autant d'avirons, de rames, & de voiles. Il eſt digne de remarque que la nature a mis plus de force de muſcles dans la queue des poiſſons que dans toutes les autres parties de cet animal.

On peut penſer que les muſcles du poiſſon ſont les moyens ordinaires dont il ſe ſert pour reſſerrer ou élargir ſa véſicule aérienne. S'il les relâche, l'air ſe dilate par ſon reſſort naturel, & la véſicule s'enfle ; s'il les reſſerre, l'air ſe comprime & la véſicule devient plus petite. Il eſt probable que les poiſſons ont auſſi la faculté d'expulſer l'air de la véſicule aérienne, pour en recevoir de nouveau. *Ray* a obſervé dans la plupart de ces animaux un conduit qui va du goſier dans la veſſie à nager, & qui ſans doute ſert à cet uſage. Ce même Auteur dit que quand cette veſſie eſt percée ou déchirée, le poiſſon s'enfonce, & qu'il ne peut ni ſe ſoutenir ni s'élever. Mais ce dommage ne

cauſe point la mort de cette ſorte d'animaux; car on lit dans le *Natural Hiſtory*, &c. qu'un Obſervateur a fait crever la veſſie d'un poiſſon dans la machine pneumatique, ſans que l'animal en ſoit mort. On prétend que les Pêcheurs ſont très-adroits à percer avec une aiguille la véſicule aérienne du merlus auſſi-tôt qu'ils l'ont pris, dans la vue d'en faire ſortir l'air qui s'y trouve renfermé. Sans cette opération le poiſſon ne pourroit reſter & vivre quelque tems au fond de l'eau du bateau dans laquelle on le dépoſe pour y être pris & porté enſuite tout frais au marché; mais ſi malheureuſement on ouvre dans cette opération quelque artere du poiſſon, il périt ſur le champ. Au reſte il y a de grandes différences entre les véſicules aériennes dans différens poiſſons. Ce ſac eſt pour l'ordinaire ſitué en long, enfermé dans le péritoine, placé entre les vertebres & l'eſtomac. Sa longueur dépend de la capacité du bas-ventre, & de la grandeur du poiſſon: il eſt tantôt cylindrique, elliptique, ové ou renverſé; tantôt cette véſicule aérienne eſt à un lobe & à une loge, ou d'une ſeule cavité, comme celles des *truites*, des *brochets*, des *merlans*, &c. dans d'autres la veſſie a deux loges & deux lobes, comme dans le barbeau, la carpe, &c. d'autres l'ont à trois lobes & & à trois loges, comme la tanche de mer, la gavotte. *Redi* dit que le *poiſſon doré* a quelquefois cette veſſie d'air diviſé en quatre cavités. Dans les mâles la véſicule aérienne deſcend, dit M. *Gouan*, preſque juſqu'à la région de la veſſie urinaire, & eſt attachée avec l'eſtomac, avec l'œſophage, tantôt par le côté, tantôt par la pointe, & s'y abouche par un conduit pneumatique. On prétend avoir obſervé que dans le merlus & dans la morue la véſicule aérienne ne ſe termine point à la veſſie urinaire; elle s'étend juſqu'à la derniere vertebre dorſale. Pluſieurs eſpeces de poiſſons & d'animaux nageurs reputés poiſſons, n'ont point ces veſſies d'air; la lamproie, l'anchois, le dauphin, la torpille, la rouſſette, le goujon d'eau douce, &c. tous les poiſſons plats qui ſe tiennent toujours couchés dans le fond de l'eau, ſont, dit-on, de ce nombre, & alors ils exécutent ces mouvemens par des

moyens différens : ils ont des eſpeces de poumons qui peuvent ſe gonfler d'air, & ſe mettre en équilibre avec l'eau, ainſi que le fait la grenouille : dans les *animaux amphibies* la rétraction & l'impulſion des pattes ſont miſes en uſage pour nager.

L'organiſation intérieure des poiſſons nous préſente des différences bien ſenſibles d'avec celle des animaux terreſtres. La ſituation, la conformation des poumons & leur commerce avec le cœur ſont bien differens. L'illuſtre M. *Duverney* a donné une anatomie des plus exactes de la *carpe*, dont la ſtructure peut ſe rapporter à celle du plus grand nombre des poiſſons ; & c'eſt d'après ſes obſervations que nous parlerons. Le cœur de ces poiſſons n'a qu'une oreillette, mais d'une grande capacité : elle eſt appliquée au côté gauche ; il y a deux valvules à l'embouchure de l'oreillette dans le cœur, l'une deſſus & l'autre deſſous, attachées par tout le demi cercle qu'elles forment, & ouvertes du côté de la pointe du cœur ; ce qui fait que le ſang qui reflue par la contraction du cœur, les ſouleve & les joint l'une à l'autre comme dans la grenouille. Ce cœur eſt aplati comme une châtaigne de mer ; il s'emboîte par la baſe avec l'aorte. Les parois de ce cœur ſont fort épaiſſes à proportion de ſon volume, & ſes fibres d'une tiſſure fort compacte ; auſſi a-t-il beſoin d'une forte action pour la circulation.

Les *ouies* que l'on remarque dans les poiſſons proprement dits, & qui ſont ovipares, ſont leurs véritables poumons, les organes de leur reſpiration ; car ils ont beſoin d'air pour vivre, & ils ſont conſtruits de maniere à pouvoir extraire de l'eau l'air néceſſaire à leur reſpiration. Les ouies des poiſſons ſont des eſpeces de feuillets compoſés d'un rang de lames étroites, rangées & ſerrées l'une contre l'autre, qui forment comme autant de barbes ou franges ſemblables à celles d'une plume à écrire : ce ſont ces franges qu'on peut appeller proprement le poumon des poiſſons. Ces ouies ſont recouvertes d'un couvercle qui s'éleve & qui s'abaiſſe, & qui en s'ouvrant donne paſſage à l'eau que l'animal a reſpirée : un nombre prodigieux de muſcles font mouvoir toutes ces parties.

L'aorte, qui dans les autres animaux porte le ſang du centre à la circonférence de tout le corps, ne parcourt de chemin dans ceux-ci que depuis le cœur juſqu'à l'extrémité des ouies, qui ſont les poumons des poiſſons; alors les veines du poumon devenues arteres, font la fonction de l'aorte.

Le poiſſon avale l'eau continuellement par la bouche (c'eſt ſon inſpiration), & il la rejette par les ouies (c'eſt ſon expiration): c'eſt dans ce paſſage que le ſang s'abreuve d'air. Le ſang qui ſort du cœur du poiſſon, ſe répand de telle maniere ſur toutes les lames dont les ouies ſont compoſées, qu'une très-petite quantité de ſang ſe préſente à l'eau ſous une très-grande ſuperficie, afin que par ce moyen chacune de ſes parties puiſſe facilement & en moins de tems être pénétrée par les petites particules d'air qui ſe dégagent de l'eau par l'extrême diviſion qu'elle ſouffre entre ces lames. C'eſt pour cela qu'il a fallu non-ſeulement que chaque feuille en eût un ſi grand nombre, mais auſſi que toutes leurs ſurfaces fuſſent couvertes des rameaux capillaires, traverſaux de l'aorte. C'eſt à-peu-près la même mécanique dans les poumons des autres animaux; mais le nombre des vaiſſeaux dans les véſicules des poumons n'approche pas du nombre de ceux des lames des ouies: auſſi eſt-il plus difficile de tirer l'air de l'eau, que de reſpirer l'air pur tel qu'il entre dans les poumons véſiculaires.

Quand on conſidere que le ſang des veines des ouies eſt d'un rouge plus vermeil que celui de l'aorte, on juge aiſément qu'il s'y eſt chargé de quelques particules d'air. On remarque dans les autres animaux la même différence entre le ſang de l'artere du poumon, qui eſt toujours d'un rouge obſcur, & celui de la veine du poumon, qui eſt toujours d'un rouge fort éclatant. Le ſang ainſi imprégné des particules d'air, & par-là devenu vraiement artériel, entre dans les veines des ouies; & ces veines prenant dans les poiſſons la conſiſtance d'arteres, diſtribuent ce ſang à toutes les parties poſtérieures du corps; il eſt enſuite repris par les veines qui le portent au cœur.

Toutes les pieces qui ſervent à la reſpiration de la

carpe, & dont on peut faire, comme nous l'avons dit ci-deſſus, l'application aux autres poiſſons, montent à un nombre ſi ſurprenant qu'on ne ſera pas faché d'en voir ici le dénombrement.

Les pieces oſſeuſes ſont au nombre de quatre mille trois cents quatre-vingt-ſix. Il y a ſoixante-neuf muſcles; les arteres des ouies, outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cents vingt rameaux, & chaque rameau jette de chaque côté ſur le plat de chaque lame une infinité d'arteres capillaires tranſverſales, dont le nombre paſſeroit de beaucoup tous ces nombres enſemble. Quelle fineſſe d'organiſation! Il y a autant de nerfs que d'arteres, les ramifications des premiers ſuivant exactement celles des autres. Les veines, ainſi que les arteres, outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cents vingt rameaux, qui ſont de ſimples tuyaux, & qui, à la différence des rameaux des arteres, ne jettent point de vaiſſeaux capillaires tranſverſaux.

Parmi les poiſſons il y en a qui ont les mâchoires armées de dents; il ſe trouve même des animaux de mer qui les ont munies de trois ou ſix rangs, tel que le requin, (mais cet animal eſt une eſpece de cétacée). Quelques-uns, dit M. *Deleuze*, ont auſſi la langue armée de deux rangs de dents aigues & courbées; d'autres n'ont point de dents enracinées dans les mâchoires, tels que la tanche, la carpe & le barbeau; mais elles ſont ſituées dans la voûte charnue du palais, ou dans de petits os placés à l'entrée de l'œſophage; d'autres, telle que l'aloſe, n'en ont point du tout, ni aux mâchoires, ni dans toute l'étendue du palais & des parties voiſines de l'entrée de l'œſophage, à moins qu'on ne veuille donner le nom de dents à certaines petites inégalités en forme de ſcie que l'œil voit à peine, mais que l'on ſent au tact à l'extrémité des levres ſupérieures.

Les vrais cétacées ont une langue dont il ſe ſervent comme les quadrupedes: mais celle des poiſſons eſt fort différente: elle eſt immobile & adhérente à la partie inférieure de la bouche; auſſi elle ne contribue pas aux inflexions de la voix, les poiſſons proprement dit n'en ayant point.

L'anus que les Mariniers appellent *ombilic* ou le fondement, a auſſi ſes ſingularités. Il ne paroît à l'extérieur qu'un ſeule ouverture, par où ſe déchargent les excrémens des boyaux; mais cette ouverture en comprend encore deux autres, dont l'une donne paſſage aux œufs dans les femelles, & à la ſemence dans les mâles, & l'autre laiſſe paſſer l'urine de la veſſie; de ſorte que voici trois conduits qui aboutiſſent dans cet endroit. Les œufs ſont diſpoſés dans deux capſules de chaque côté de l'abdomen, & ces conduits ſe réuniſſent en un ſeul canal qui ſe termine à la partie poſtérieure de l'anus. Le nombre des œufs que donnent les poiſſons eſt prodigieux; on a calculé ceux que pouvoit donner une *morue*, & on a trouvé pour total neuf millions trois cents quarante-quatre mille œufs. *Leuwenhoek* prétend que la laite du merlus contient infiniment plus d'animalcules. Quelle fécondité! mais auſſi quelle deſtruction! combien des ces œufs ſont dévorés, combien de petits poiſſons ſont détruits! c'eſt ainſi que ſe conſerve la balance dans la production des êtres animés.

La *laite*, que l'on nomme auſſi *laitance*, *ſemen piſcium*, eſt une partie compoſée de deux corps blancs très irréguliers; on y diſtingue les véſicules ſéminales: ce ſont les teſticules dans leſquels ſe filtre la ſemence; ils ſont preſque auſſi longs que la cavité du bas-ventre: le côté droit eſt quelquefois un peu plus gros que le gauche, parce qu'il commence un peu plus près du diaphragme: c'eſt cette ſemence que le mâle répand ſur les *œufs* à l'inſtant où la femelle les détache de ſon ovaire & les dépoſe dans l'eau, & c'eſt cette ſemence qui les féconde: *voyez au mot* ŒUF les différences qui ſe trouvent entre les *œufs des poiſſons* & les *œufs des oiſeaux*.

Il ſe trouve quelquefois des poiſſons véritablement hermaphrodites. M. *Morand* a fait voir à l'Académie des Sciences en 1737, les parties intérieures d'une groſſe carpe, où d'un côté l'on voyoit diſtinctement les œufs, & de l'autre la laite: à cette occaſion M. *de Réaumur* dit qu'il avoit obſervé pluſieurs fois la même choſe dans le brochet, & M. *le Marchant* dans le merlan. (On peut y ajouter les *moules* & d'autres vers

teſtacées, dont nous avons parlé). Voilà bien des poiſſons hermaphrodites qui en feroient ſoupçonner beaucoup d'autres. Que d'éclairciſſemens à deſirer ſur ce ſujet. Pluſieurs animaux hermaphrodites ont le beſoin ordinaire d'un autre animal de leur eſpece pour engendrer : les moules procréent toutes ſeules, mais elles ſont des vers teſtacées. De quel genre ſeront ces nouveaux hermaphrodites qui ſe trouvent parmi les poiſſons ? Ce ſont tout autant de queſtions de M. *de Fontenelle*.

Quoiqu'il ne ſoit pas facile de découvrir l'organe de l'ouie des poiſſons, il eſt cependant démontré qu'ils entendent : la preuve en eſt que dans certains lieux on habitue les poiſſons à accourir au ſon d'une cloche pour venir prendre leur nourriture. On a même obſervé que les ſons vifs l'emportent ſur les ſons graves lorſqu'il s'agit de mettre les poiſſons en mouvement. Dans les animaux de mer qui reſpirent, tels que la *baleine*, le *dauphin*, le *veau marin*, (ce dernier eſt amphibie, les autres ſont cétacées) il n'eſt point difficile de ſuivre la route du conduit auditif extérieur de ces animaux : ils ont l'organe de l'ouie à peu près ſemblable à celui des animaux terreſtres : on prétend qu'on la découvre auſſi dans la lamproie & la raie ; mais dans les poiſſons qui n'ont point de poumons ni d'oreilles, l'organe où réſide le ſens de l'ouie eſt plus difficile à découvrir. On a toujours été fort indécis ſi ces derniers n'entendent pas par le ſentiment du tact excité par l'agitation de l'air communiquée à l'eau. Conſultez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1743, & le Tome II. des *Savans étrangers* de cette Académie. M. *Camper*, Profeſſeur en Médecine en l'Univerſité de Groningue, s'eſt propoſé de trouver & de démontrer que l'élément que les poiſſons proprement dits habitent, eſt capable de leur tranſmettre le ſon. Cet habile Anatomiſte a reconnu auſſi que l'oreille extérieure, le canal auditif & le tambour, qui ſont ſi néceſſaires aux animaux terreſtres & amphibies, manquent aux poiſſons. Ces animaux ne vivent que dans l'eau, & ces organes leur ſeroient inutiles ou même nuiſibles ; mais ils ont les organes intérieurs ; ſavoir les trois canaux demi-circulaires,

cartilagineux & creux en dedans, avec une bourſe élaſtique qui contient un ou deux oſſelets fort mobiles, flottans dans une gelée plus ou moins épaiſſe, fort peu adhérens aux parties voiſines, & ſeulement autant qu'il eſt néceſſaire pour la nutrition de ces oſſemens. Cette organiſation, dit M. *Camper*, ſuffit aux poiſſons pour recevoir l'impreſſion du ſon tranſmis dans l'eau, ou de l'eſpece de percuſſion qu'il occaſionne. Ce Phyſicien fait obſerver à ce ſujet, que ſi l'on emplit un verre de gelée de corne de cerf, & qu'on place au milieu de cette gelée un corps ſolide qui y flotte librement, en appuyant un doigt ſur un des côtés de ce verre, en lui donnant une légere percuſſion du côté oppoſé, le doigt qui touche le verre reçoit la percuſſion qu'occaſionne le mouvement du corps ſolide, preſqu'auſſi diſtinctement que s'il en étoit frappé immédiatement, quoiqu'il y ait de la gelée interpoſée entre ce corps ſolide & le doigt qui en reçoit l'impréſſion. En général la vue des poiſſons eſt très-ſubtile.

Maniere dont les Poiſſons ſe multiplient.

Lorſque les poiſſons veulent multiplier, on les voit s'attrouper dans les eaux, ſauter & s'élever de toutes parts. Perſonne n'ignore, & c'eſt un fait conſtant, qu'il y a des animaux qui fécondent leurs femelles ſans un véritable accouplement, comme on le remarque dans les poiſſons, dans les mouches éphémeres, &c. De toutes les eſpeces de vrais poiſſons (car il ne faut pas ranger parmi cet ordre d'individus, les animaux de mer qui nagent & qui ſont vivipares, comme nous l'avons dit) ſouvent les poiſſons mâles s'approchent de la femelle dans le tems du frai; il ſemble même qu'ils ſe frottent ventre contre ventre; car le mâle ſe retourne quelquefois ſur le dos pour rencontrer le ventre de ſa femelle; mais malgré cela il n'y a aucune copulation; le membre néceſſaire à cet acte n'exiſte pas; & lorſque les poiſſons mâles approchent de ſi près de la femelle, ce n'eſt que pour répandre la liqueur ſpermatique contenue dans leur laite, ſur les

œufs que la femelle laiſſe couler alors (*a*); ainſi les amours des poiſſons conſiſtent en de ſimples careſſes, dans de légers touchers, mais qui ne tendent pas moins au grand but de la nature. Il ſemble même que ce ſoient les œufs qui les attirent plutôt que la femelle; car ſi elle ceſſe de jeter des œufs, le mâle l'abandonne, & ſuit avec ardeur les œufs que le courant emporte, ou que le vent diſperſe: on le voit paſſer & repaſſer cent fois dans tous les endroits où il y a des œufs: ce n'eſt ſûrement pas pour l'amour de la mere qu'il ſe donne tous ces mouvemens; il n'eſt pas à préſumer, dit M. *de Buffon*, qu'il la connoiſſe toujours; car on le voit arroſer de ſa laite prolifique tous les œufs qu'il rencontre pour les féconder, & ſouvent avant d'avoir rencontré ſa femelle; l'eau eſt le milieu par lequel la vertu vivifiante de la liqueur ſéminale ſe communique aux œufs.

Parmi les poiſſons de mer les uns mettent bas leurs œufs tout près des rivages, ſur les rochers lavés par les flots, où l'eau ſe trouve plus échauffée par les rayons du ſoleil; ils y choiſiſſent un lieu commode où ces œufs puiſſent éclore, & ſemblent le faire avec d'autant plus de prévoyance, que l'eau eſt plus douce & moins ſalée dans ces endroits, & qu'il s'y rencontre une grande quantité d'inſectes aquatiques, dont la plupart ſervent de pâture au fretin nouvellement éclos. C'eſt ainſi que les ſaumons & pluſieurs autres poiſſons qui dépoſent leurs œufs, ſont obligés de remonter les fleuves dont l'eau n'eſt point infectée par la ſalure de la mer, mais au contraire purifiée par le mouvement. Il n'en eſt pas de même des poiſſons de haute mer, auxquels une trop longue diſtance interdit les rivages; mais ils font des œufs qui nagent ſur les flots & qui y éclоſent. Ils ne ſont point attachés au varec ou *algue marine*, comme on l'avoit cru. Pour les *animaux plagiures*, dits *cétacées*, qui ont le ſang chaud, ils ſont vivipares, s'accouplent & allaitent leurs petits.

(*a*) C'eſt ce frottement réciproque des vrais poiſſons que *Tulle* a regardé improprement comme l'acte de la copulation. Je les ai vus, dit-il, dans cet acte, & cela arrive pour l'ordinaire avant que les œufs parviennent à leur maturité: la copulation par intromiſſion ne paroît avoir lieu que dans les poiſſons vivipares, & qui ſont de faux poiſſons.

Les œufs des poiſſons ſont innombrables ; mais n'ayant que très-peu de volume dans l'inſtant où la femelle les dépoſe, ils ſe gonflent, ſe diſtendent, prennent de l'accroiſſement avant que l'embryon rompe l'enveloppe qui l'enfermoit.

A la Chine, qui eſt de toutes les contrées celle qui offre la plus grande abondance de poiſſons, les rivieres, les lacs, les étangs & les canaux mêmes en ſont remplis. On y voit preſque tous les poiſſons d'Europe qui fourmillent juſques dans les foſſés qu'on creuſe au milieu des champs pour conſerver l'eau qui ſert aux plantations de riz. Ces foſſés ſont remplis de frai ou d'œufs de poiſſons dont les propriétaires des champs tirent un profit qui monte quelquefois au centuple de la dépenſe, en les vendant à la meſure aux marchands qui viennent avec un nombre ſurprenant de barques, notamment ſur la riviere de Yang-tſe-Kyang. Vers le mois de Mai, les habitans du pays bouchent la riviere en pluſieurs endroits, dans l'eſpace de dix lieues, avec des claies & des nates, afin d'arrêter le frai qu'ils ſavent diſtinguer au premier coup d'œil, & dont ils rempliſſent des tonneaux en le mêlant avec de l'eau. On tranſporte ce *frai* en diverſes Provinces, & il y fait une branche de commerce d'autant plus importante, que le peuple de la Chine ne ſe nourrit preſque uniquement que de poiſſons. On dit que le gros poiſſon ſe conſerve, en ce pays, dans de la glace.

Durée de la vie des Poiſſons, leurs guerres & leurs marches.

Si les viciſſitudes de l'air, comme le prétend le Chancelier *Bacon*, ſont la principale cauſe de la deſtruction des êtres vivans, il eſt certain que les poiſſons étant de tous les animaux ceux qui y ſont les moins expoſés, doivent durer beaucoup plus que les autres ; mais ce qui contribue encore à la longue durée de leur vie, c'eſt que leurs os ſont d'une ſubſtance plus molle que celle des autres animaux. Ils ne ſe durciſſent point, ils ne changent preſque pas avec l'âge. Leurs arêtes s'alongent, groſſiſſent & prennent de l'accroiſſement ſans

prendre de ſolidité, du moins ſenſiblement. Une choſe qui concourt beaucoup à abréger la vie des poiſſons, c'eſt quand ils ſont obligés d'habiter ſous des glaces : il y a même des animaux de mer qui étant vivipares, y périſſent faute d'air extérieur, tels que les *cétacées*. Voyez ce mot. On a auſſi remarqué que les poiſſons qu'on touche avec les mains, ou qu'on tourmente trop dans les étangs, meurent. Ces animaux en général craignent le bruit des armes à feu, le tonnerre, les orages, la fumée de poix ou de goudron.

Les poiſſons ſe livrent des guerres entr'eux ; les foibles deviennent la proie des forts. On en voit des bancs entiers forcés de quitter, par une loi naturelle, les abymes de l'Océan où ils ſont en ſureté, pour approcher des rivages où on leur tend des pieges : d'autres ne fuient pas le milieu des mers ſeulement pour éviter la pourſuite des cétacées, mais ils ſe ſauvent vers les côtes, étant chaſſés par des troupes de plongeons ou de mauves qui volent ſur la ſurface des eaux : c'eſt alors qu'ils viennent tomber dans les filets des Pêcheurs. D'autres, tels que les morues & les harengs, paſſent d'un promontoire à l'autre & marchent comme des armées ; leur marche eſt réglée. Ces poiſſons paroiſſent dans des tems marqués le long de certaines côtes, attirés par une multitude innombrable de vers & de petits poiſſons qui habitent ces endroits. *Voyez aux mots* MORUE & HARENG *la deſcription détaillée de ces marches ſi curieuſes.*

Depuis les plus gros animaux qui vivent dans l'eau, juſqu'aux plus petits, tout eſt en action & en guerre ; ce n'eſt que ruſes, que fuites, que détours, que violences. On s'y entre-pille, on s'y entre-mange ſans meſure : il y en a qui évitent, par la légéreté & la prévoyance, la force de leurs ennemis ; c'eſt ainſi que les eſpeces ſe conſervent toujours & ne ſont pas détruites à cauſe de leur grande multiplication. L'animal appellé *lamie* eſt plus redoutable par le nombre, la force & le jeu de ſes dents, que ne l'eſt ou la licorne narwhal, quoiqu'armée d'une dent fort longue & de la plus grande dureté, ou l'eſturgeon & quelques eſpeces de raie dont le dos eſt garni de piquans & de tubercules.

Les animaux *ſouffleurs*, tels que les *dauphins*, &c. ont pour armes offenſives & défenſives, indépendamment de leur queue, la faculté de lancer à trois toiſes de diſtance un jet d'eau dans les yeux de leur ennemi, ce qui le rend aveugle pour un moment, ou trouble l'eau qui ſe trouve entre les deux combattans, & facilite au plus foible le moyen d'éviter le danger qui le menaçoit. M. *Lamorier*, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, prétend que c'eſt à la force des poumons, à la figure ſinguliere du larynx, à un aqueduc ou fiſtule ſituée au bas du front, enfin à un gros muſcle appellé *ſterno-fiſtulaire*, qu'on doit attribuer la propriété que les animaux de mer *ſouffleurs* ont de ſouffler & de lancer l'eau en l'air avec bruit. Cet auteur explique encore la différente direction de ce jet, tantôt verticale, tantôt oblique & tantôt horizontale, ſuivant que la tête de ces ſortes d'animaux de mer eſt plus ou moins abaiſſée par la contraction de ce même muſcle.

Empoiſſonnement des Etangs ; nourriture des Poiſſons

Comme les poiſſons multiplient beaucoup, & qu'ils trouvent abondamment dans les eaux de quoi ſe nourrir (car cet élément eſt toujours rempli d'une multitude de vers, d'inſectes, d'animalcules, de plantules, &c.), les étangs ſont d'un très-bon rapport : mais on doit avoir ſoin, lorſqu'on les empoiſſonne, de n'y mettre que des poiſſons qui y puiſſent vivre & multiplier. A l'égard de la nourriture particuliere des poiſſons, nous en avons parlé dans chaque article où il eſt fait mention de ces ſortes d'animaux ; voici néanmoins un moyen peu coûteux pour engraiſſer les poiſſons : on fait ſemer dans quelque terrain négligé une quantité ſuffiſante de graines de potirons ou de groſſes citrouilles : lorſque ces fruits approchent de leur maturité, il faut les couper par le milieu & les vider pour les remplir de terre glaiſeuſe. On réunit les deux parties qu'on aſſujettit avec des liens d'oſier. On jette enſuite ces potirons ainſi préparés dans différens endroits de l'étang : le poids de la terre dont ils ſont remplis les fait aller au fond de l'eau, où ils ſervent de picorée aux poiſſons & con-

tribuent beaucoup à les engraiſſer ; les étangs produiſent ainſi des pêches plus abondantes & plus fréquentes. Ce procédé économique eſt en uſage dans pluſieurs endroits du royaume de Pologne ; mais à l'empoiſſonnement des étangs, on doit avoir égard à la nature du terrain : par exemple, la carpe, la tanche, l'anguille, la barbotte & autres poiſſons viſqueux, ſe plaiſent dans la bourbe & les eaux dormantes : la truite, la perche, la loche, le goujon dans l'eau vive & les pierrailles : le brochet, le barbeau & même la carpe ſe plaiſent dans les étangs ſablonneux ; le poiſſon de ces derniers eſt eſtimé le meilleur. Dans un étang de huit arpens, qui eſt l'étendue qu'on donne à une carpiere, on met environ cent carpes mâles & femelles de dix à douce pouces, chacune deſquelles peut en jeter plus d'un millier. On doit prendre garde qu'aucun brochet n'entre dans la carpiere. On appelle *alvin*, le petit poiſſon qui a cinq pouces depuis le deſſous de l'œil juſqu'à la fourchette ; il n'eſt ordinairement de cette grandeur qu'après trois étés : c'eſt l'alvin dont on ſe ſert pour empoiſſonner. On pêche les étangs de trois ans en trois ans, après qu'on les a alvinés.

On pratique ſur le bord de la mer des eſpaces environnés de roſeaux & de cannes, ſur des canaux qui communiquent de la mer aux étangs, & dans le paſſage deſquels on prend le poiſſon ; c'eſt ce qu'on nomme *des étangs ſalés*. La pêche des poiſſons de mer & de ceux d'eau douce ſe fait d'une multitude de manieres différentes, ainſi qu'on le peut voir dans les livres économiques, & même dans ce Dictionnaire.

Caſtration des Poiſſons ovipares, & Animaux nageurs piſciformes & vivipares.

Il eſt dit dans l'Hiſtoire de l'Académie, pour l'année 1742, qu'un nommé *Samuel Tull*, Marchand de poiſſons, vint propoſer à M. *Sloane*, Préſident de la Société de Londres, de lui communiquer le ſecret de châtrer les poiſſons & de les engraiſſer par ce moyen. Il prétendoit que ce poiſſon ſurpaſſoit les autres en délicateſſe de goût, autant qu'une poularde ſurpaſſe un coq, & un bœuf-gras un taureau. La ſingularité du fait excita

la curioſité du ſavant Naturaliſte : on fit venir huit *cartuchens*, eſpeces de petites carpes, qu'on avoit apportées depuis peu de Hambourg en Angleterre *Samuel Tull* fit l'opération de la caſtration, en ouvrant l'ovaire d'une de ces carpes, & en rempliſſant la plaie avec un morceau de chapeau noir. La carpe châtrée parut d'abord nager avec moins de facilité que les autres; M. *Sloane* la croyoit vivante lorſqu'il écrivit ce fait à M. *Geoffroy*, mais on ne nous en apprend pas davantage.

Cet effet de la caſtration des poiſſons eſt aſſez vraiſemblable par ſon analogie avec ce qui arrive aux animaux terreſtres : & M. *Sloane* penſe qu'une pareille découverte mérite d'être ſuivie, & peut être utile, ſoit pour rendre le poiſſon plus gras & plus délicat, ſoit pour en diminuer la multiplication dans les étangs & dans les viviers trop abondans en fretin, par là peu favorables à leur accroiſſement.

On a envoyé de Mexico à l'Académie Royale des Sciences, des animaux nageurs piſciformes, vivipares & réputés poiſſons, qui ont préſenté à l'Obſervateur les ſingularités ſuivantes. Si en preſſant avec les doigts le ventre de la mere, on en fait ſortir les petits avant le tems, en les examinant au microſcope, on y obſerve la circulation du ſang, telle qu'elle doit être dans un poiſſon déjà grand. Si l'on jette ces prétendus poiſſons dans l'eau ils nagent auſſi bien que s'ils avoient vécu long-tems dans cet element. Les mâles ont les nageoires & la queue plus grandes & plus noires ; de ſorte qu'à la premiere vue, on peut facilement diſtinguer les deux ſexes. La maniere de nager de ces animaux piſciformes eſt ſinguliere ; le mâle & la femelle nagent enſemble ſur deux lignes paralleles, la femelle au-deſſus & le mâle au-deſſous ; ils conſervent toujours entr'eux une diſtance conſtamment uniforme & un paralléliſme parfait. L'anatomie ſeule & comparée qu'il faudroit faire de ces prétendus poiſſons vivipares, nous apprendroit s'ils ont des ouies ou des poumons &c. & à quel ordre d'animaux ils congénerent.

M. *Hauduit* dit dans ſon Mémoire concernant la maniere de ſe procurer les poiſſons & autres animaux

étrangers, &c. que les poiſſons cartilagineux ſont vivipares, & cependant leurs femelles portent des œufs; mais ces œufs ſont fécondés, prennent de l'accroiſſement, & écloſent dans le ſein maternel. Le jeune poiſſon cartilagineux ne naît donc formé & vivant qu'après avoir ſubi l'incubation intérieure. Dans notre ſyſtême, les vivipares ne ſont point de vrais poiſſons, mais des animaux piſciformes. M. *Mauduit* dit encore avoir obſervé dans une pêche, aux environs de Marſeille, un poiſſon cartilagineux dans lequel il n'a apperçu aucune trace d'œufs; c'étoit une *aiguille de mer:* elle fut priſe dans l'inſtant où elle mettoit ſes petits au monde; c'étoit dans les premiers jours de Mars; la peau du ventre étoit ouverte de la longueur de pluſieurs doigts: un canal double, c'étoit la matrice, étoit poſé au-deſſus des viſceres de chaque côté, le long de l'épine, & occupoit une très-grande étendue: ce canal étoit compoſé d'un grand nombre de cellules; pluſieurs étoient déjà ouvertes & vides; d'autres étoient fermées & remplies: il y en avoit d'où de jeunes aiguilles ſortoient, les unes de la longueur de preſque tout le corps, d'autres d'une partie du corps ſeulement. Notre Obſervateur examina toutes les cellules, & n'y trouva des veſtiges dans aucune. Les jeunes aiguilles étoient parfaitement conformées dans les cellules encore fermées; elles y étoient repliées ſur elles-mêmes en rond, & il ne vit rien qui le fît ſoupçonner qu'elles euſſent auparavant été contenues dans des œufs. Cette obſervation tend à prouver que les aiguilles, de même que l'anguille, ſont de faux poiſſons, en un mot des ſerpens d'eau, de l'ordre des vivipares, & qui doivent s'accoupler.

A l'égard des petits animaux de mer, appellés *poiſſons vivipares*, Stenon a démontré dans les *Actes de Copenhague*, qu'ils prennent de la nourriture dans l'*oviductus* par la bouche & par les inteſtins, de même que les oiſeaux.

Obſervations ſur la Pêche des Poiſſons.

Les inſtrumens de la pêche varient ſuivant les lieux & l'eſpece de poiſſons; il y a la pêche en pleine mer,

à la riviere, aux embouchures, ſur les greves, à la côte & entre les roches; & les inſtrumens ſont les rets & filets flottans ou couverts, la drague, la ligne, les paniers, les naſſes, les caziers, les folles, les verveux, les tonnelles. Les appâts varient auſſi, ils ſont ou de viande, ou de poiſſon, ou d'inſectes, ou de vers, ou de coquillages, ou de rocailles (cruſtacées), ou d'entrailles, ou d'œufs de poiſſon dont on garnit des hameçons: il y a auſſi les faux appâts, ce ſont des pierres ou du liege, ou du fer-blanc taillés & figurés comme un hareng. Les appâts empoiſonnés, ſont la chaux vive, les noix de cyprès & vomique, la coque de levant, même la momie & tout ce qui peut enivrer le poiſſon.

Une remarque importante que nous ne devons pas omettre ici, c'eſt que dans les lieux où ſe fait la pêche de divers poiſſons, tels que les thons, les harengs, les ſardines, &c. la mer s'engraiſſe en ces endroits pendant tout le tems que dure cette pêche, & file comme de l'huile; ſouvent même elle étincelle, ſurtout quand on la frappe avec des rames, ou plutôt avec leur tranchant. Cette graiſſe ou huile qui ſurnage l'eau de la mer ne ſe trouve point dans les rivieres où ſe fait la pêche immenſe des ſaumons, &c. l'eau n'eſt jamais troublée ni épaiſſie.

Utilités des poiſſons pour la nourriture, & pour divers uſages de la vie.

La chair & le goût des divers poiſſons, tant d'eau douce que de mer, ſont très-variés. Le poiſſon de mer eſt le meilleur de tous, parce que la ſalure de la mer en corrige l'humidité. Parmi les poiſſons de mer, ceux qui habitent les ſables & les rochers ſont les plus ſains: on nomme ces derniers *ſaxatiles*. On eſtime enſuite ceux qui habitent le fond de la mer; & on donne le dernier rang à ceux qui vivent ſur les bords, parce que l'eau où ils ſont eſt moins pure. Il y a des poiſſons de mer qui entrent dans les fleuves; & on remarque que lorſqu'ils ont habité dans l'eau douce quelque tems, ils en ſont beaucoup plus agréables au goût: mais

mais il n'eſt pas bien décidé qu'ils en ſoient plus ſains. Entre les poiſſons de riviere, les meilleurs ſont ceux qu'on pêche dans les rivieres rapides. Les poiſſons que l'on prend dans les rivieres qui arroſent les grandes villes, ſont toujours moins bons au-deſſous de ces villes, à cauſe des immondices qui les y attirent, & dont ils ſe nourriſſent. La maniere la plus ſaine d'apprêter le poiſſon pour les alimens, eſt de le faire frire, ſoit au beurre, ſoit à l'huile (*M. Bourgeois* dit cependant que le poiſſon cuit à l'eau, avec le ſel & le perſil, & enſuite aſſaiſonné avec une ſauce blanche, faite avec le bouillon de viande, le beurre frais & le jaune d'œuf, eſt beaucoup plus ſain pour les malades & les convaleſcens, que frit avec le beurre ou l'huile). En général la chair des poiſſons eſt aſſez ſaine, mais elle nourrit peu, ſe corrompt promptement, eſt moins propre à fournir un bon ſuc ſubſtantiel, que la chair des animaux terreſtres. Le poiſſon convient donc mieux à ceux qui abondent trop en ſuc nourricier, & qui font trop de chyle & de ſang. Il ſe trouve même des maladies où le poiſſon peut convenir, dans les cas où les nourritures ſucculentes peuvent donner lieu à des inflammations: c'eſt d'après ce principe qu'on le preſcrit aux valétudinaires.

Cette alternative de propriétés ne décide point la fameuſe queſtion ou diſpute qui s'eſt élevée, il y a quelques années; ſavoir, *s'il eſt plus ſalubre d'être ichtyophage, ou plus ſain d'être ſarcophage?* Toujours eſt-il vrai qu'à la Chine, au Japon & dans les Ports de mer, où le peuple eſt innombrable, on ne vit guere que de poiſſon. Il paroit donc que l'uſage habituel de cette nourriture ne nuit point à la population.

Il y a des poiſſons dont la chair eſt vénimeuſe, telle eſt celle de la plus grande partie des poiſſons de la Nouvelle-Providence, l'une des îles de Bahama: il en eſt de même de celle du lion marin. Quand la bécune & la bonite, &c. mangent des fruits du manceliniet, leur chair devient un poiſon pour les perſonnes qui en mangent. On reconnoît que les poiſſons ſont ainſi envenimés lorſque leurs dents ſont noires, & que leur foie eſt amer. *Voyez l'article* POISON.

Entre les poiſſons dont la chair ne nous eſt pas agréable, il y en a qui ne ſont pas pour cela inutiles. Les poiſſons du Nord, dont nous n'aimons pas le goût huileux, ſervent de nourriture à d'autres peuples, aux beſoins deſquels ils ſont plus proportionnés. Il eſt à propos de remarquer, qu'au contraire des animaux terreſtres qu'il faut nourrir avec ſoin pour les rendre meilleurs au goût, les poiſſons d'eau douce ont beſoin de jeûner quelques jours, & d'être retenus en eau courante, pour devenir un mets plus agréable & plus flatteur; enfin, il n'y a pas juſqu'à leurs arrêtes, leurs barbes, leurs écailles, dont pluſieurs Nations ne ſachent tirer avantage. Il y a un poiſſon dont les arêtes ſont ſi fortes, que les habitans du Groënland s'en ſervent au lieu d'aiguilles, pour coudre les peaux d'ours dont ils font leurs coiffures & leurs habits, & qu'ils aſſemblent avec des boyaux deſſéchés, en guiſe de fil. Les mêmes peuples conſtruiſent la carcaſſe de leurs barques avec des os de monſtres marins, par exemple avec ceux de baleine, qu'ils revêtent de peaux de veaux marins ou de baleines. On retire des cartilages des uns & de la veſſie des autres une colle; *voyez les articles* ESTURGEON & ICHTYOCOLLE. On voit dans l'un des Cabinets de Chantilly une chemiſe de femme eſquimaux qui eſt faite ainſi que ſon camail, de peaux de veſſies de poiſſon couſues enſemble. D'autres animaux de mer & nageurs fourniſſent de l'huile en abondance; ceux-ci donnent une eſpece d'ivoire, ainſi que l'on en peut voir un détail plus circonſtancié à l'article des animaux qui fourniſſent ces matieres; tels que la *baleine*, le *narhwal*, l'*ichtyocolle*, l'*ours marin*, &c.

Quand les cadavres des poiſſons morts ſont pouſſés vers le rivage, des poiſſons vivans & voraces, tels que les lamproies, &c. & des cétacées tels que les ſquales &c. y accourent en foule pour les manger; & ceux-ci arrêtés ſouvent par le reflux de la mer dans des foſſés, ſervent eux-mêmes de pâture aux bêtes de rapine qui habitent le long des rivages: par ce moyen l'air eſt purgé de l'infection des cadavres, &, comme le dit l'Auteur du Dictionnaire des Animaux, par une ſage économie de la Nature, pluſieurs animaux trouvent à

ſe nourrir. Des Agronomes de différentes provinces de l'Empire de Ruſſie ont enfoncé dans des fourmilieres des entrailles de poiſſon à deſſein d'en faire périr les inſectes, ce qui a réuſſi : des arbres frottés avec un morceau de drap ou de linge imbibé de ſuc de poiſſon ont été préſerves de l'approche des fourmis.

Poiſſons étrangers & curieux.

Au rapport du Pere *Labat*, les îles de l'Amérique fourniſſent beaucoup de poiſſons. On remarque entre autres le *poiſſon rouge*, ainſi nommé, parceque ſa peau & ſes écailles ſont d'une couleur de feu aſſez vive : il a beaucoup de la figure de la tanche ; ſa chair eſt très blanche & très délicate : il eſt gras, ferme ; ſes œufs ſont excellens. L'Auteur dit en avoir vu qui peſoient juſqu'à quarante livres, mais ceux-là ſont très rares : il ſe trouve auſſi des poiſſons rouges dans les mers de Kamtſchatka : leur forme eſt plate, la tête petite, le muſeau court & pointu, les écailles larges & arrondies. Sa chair eſt rouge, ſa langue en partie bleuâtre, & en partie blanchâtre : le ventre eſt blanc & la queue fourchue, c'eſt le poiſſon *marka* ou *narka*. Les poiſſons rouges dont on embellit depuis peu les baſſins de nos jardins, ſont différens & portent le nom de *poiſſons dorés*.

Le poiſſon d'or du Cap, a tiré ſon nom d'un cercle de cette couleur qu'il a autour de l'œil ; il a auſſi une raie d'or, qui s'étend de la tête à la queue. Sa longueur ordinaire eſt d'un pied & demi, & ſa peſanteur d'une livre. La couleur de ſa chair eſt un mélange de blanc & de rouge, & il eſt d'un goût délicat. On ne voit le poiſſon d'or au Cap de Bonne-Eſpérance, que depuis le mois de Mai juſqu'au mois d'Août, qu'il paroît ſur les bancs.

Il y a une eſpece de petit poiſſon Chinois, qu'on nomme PETIT POISSON D'OR ou D'ARGENT, en latin, *cyprinus pinnâ ani duplici caudæ trifurcæ*. Ce petit poiſſon eſt des plus jolis : nous en avons parlé ſous le nom de *dorade Chinoiſe*, à la ſuite du mot DORADE.

Les Chinois ont auſſi de petits poiſſons qui ſont blancs & noirs, avec des points d'or & d'argent. La grande

beauté de ces animaux eſt cauſe que preſque dans la plus grande partie des Indes Orientales on en nourrit chez les Princes & les grands Seigneurs, qui ſe font un plaiſir de donner eux-mêmes à manger à ces petits poiſſons : au premier coup de ſifflet qu'ils donnent, on voit ces animaux accourir avec beaucoup de gaieté, de vîteſſe, & ſe jouer d'une maniere amuſante. Ils fraient au mois de Mai.

Les Chinois donnent le nom de *poiſſon-farine*, à un poiſſon fort délicat & tout-à-fait blanc, qui ſe trouve dans leur mer en bancs ſi conſidérables, que d'un coup de filet on en prend quelquefois par quintaux. Le *poiſſon-coq* du Chili a une eſpece de crête ſur le devant de la tête.

Maniere de ſe procurer les différentes eſpeces de poiſſons, de les préparer & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

Nous ne pouvons mieux faire, pour remplir les engagemens de cette indication, que d'expoſer ici ce qu'a dit ſur ce même objet M. *Mauduit*, qui a réuni dans un même chapitre la préparation, &c. des *poiſſons* & des *reptiles*.

En vain, dit ce Naturaliſte, notre vanité s'applaudit-elle du ſpectacle que la Nature étale à nos yeux, de l'élégance, de la variété du coloris des fleurs, de la magnificence des quadrupedes, de la beauté & du faſte des oiſeaux, de l'éclat & du luxe des inſectes. Les gouffres de la mer, les antres des rochers aux pieds des montagnes, le tronc des chênes antiques creuſé dans les forêts par les mains du tems, la fange des marais, recelent & cachent des richeſſes dont l'éclat ne rejaillit pas juſqu'à nous.

Les poiſſons que nous connoiſſons peu, que nous voyons rarement, que nous ne poſſédons qu'en les tirant de leur élément, les ſerpens que nous fuyons, les lézards qui nous évitent, les animaux même du genre ou de l'ordre du crapaud qui nous repouſſent & ne nous inſpirent que de la répugnance, ſont peut-être en général les animaux que la Nature a peints de ſes

couleurs les plus vives, qu'elle a touchés de ſes pinceaux les plus riches & les plus brillans. L'or & l'azur ſont leurs moindres ornemens; on voit étinceler ſur leurs robes & juſques dans leurs yeux l'éclat de la topaze, du rubis, de l'émeraude, du ſaphir, de l'opale chatoyante, & toutes les couleurs que réfléchiſſent les métaux polis. Dans les autres productions de la Nature, au moins dans la plupart, les couleurs ne ſont que des nuances, que des combinaiſons; elles ſont neuves & primitives dans les poiſſons & les reptiles, & telles que le priſme nous les fait appercevoir en diviſant un faiſceau de lumiere; mais il faut en convenir, elles ſont paſſageres: elles tiennent au principe de la vie, & s'éteignent avec lui. Il faut donc pour en jouir les voir briller ſur des poiſſons ou ſur des reptiles vivans. Il n'eſt peut-être pas de ſpectacle plus varié, plus brillant que celui qu'offrent les grandes pêches qu'on fait en mer avec des filets qui embraſſent une demi-lieue & plus d'eſpace, & par le moyen deſquels on prend une prodigieuſe quantité de poiſſons différens à la fois. Ceux qui ont eu ce coup d'œil, peuvent dire quelle eſt la beauté de la *dorade*, parſemée de taches d'or & d'azur ſur un fond d'argent; des diverſes eſpeces de *perroquets de mer*, ſur qui des raies de pourpre, d'oranger, de rubis coupent & traverſent un fond d'émeraude; du *rouget*, dont l'écaillé couleur de perle eſt maculée de taches cramoiſies; du *hareng* & du *maquereau* mêmes, qui ne nous parviennent que décolorés, qui en ſortant de l'eau brillent de couleurs ondoyantes, changeantes en vert, en bleu, en rouge de cuivre roſette; & d'un nombre infini de poiſſons moins connus, peut-être plus brillans, & dont il ſeroit trop long & hors de notre objet de peindre les beautés: on en trouvera quelques eſquiſſes dans l'hiſtoire de ces animaux. Mais à peine les poiſſons ſont-ils tirés de leur élément, que leurs couleurs s'affoibliſſent, changent & s'éteignent ſouvent entiérement: elles ſont dues à l'action du ſang qui circule dans les vaiſſeaux du corps muqueux ſous les écailles; elles pâliſſent quand la circulation s'affoiblit, & elles diſparoiſſent quand celle-ci n'a plus lieu. Ainſi

une jeune fille, dit M. *Mauduit*, ſur le teint de qui brilloit le coloris de la ſanté, devient pâle & décolorée quand ſes forces l'abandonnent, quand le ſang refoulé vers le tronc des gros vaiſſeaux ne circule plus en filets de pourpre parmi les lis qui compoſent le tiſſu de ſa peau. C'eſt bien un autre modele quand l'ame eſt émue par une autre paſſion: *voyez l'article* VISAGE. C'eſt donc bien en vain qu'on ſe flatte de conſerver toutes les beautés qu'offrent la robe des poiſſons & des reptiles: les premiers perdent leurs couleurs en expirant, & les autres peu de tems après; dans les uns elles ſont dues purement à la circulation, dans les autres elles dépendent en partie de la circulation & en partie de l'organiſation du corps muqueux, cette ſubſtance ſi mobile, qui entre ſi facilement en fermentation, & qu'il eſt très-difficile & peut-être impoſſible de fixer. En vain des Charlatans effrontés prétendent-ils poſſéder le ſecret qu'on leur nie ici, & dont l'expoſé du fait démontré l'impoſſibilité: leur induſtrie groſſiere, leurs couleurs artificielles appliquées après coup, en un mot, leur impudence hardie ne peuvent en impoſer qu'à des hommes ignorans, & qui n'ont jamais vu la Nature animée.

Ceci étant, il faut donc pour les poiſſons & les reptiles ſe borner à en conſerver la forme. On peut y parvenir de deux manieres; en les envoyant entiers & dans la liqueur, ou en n'envoyant que leur dépouille: ſi on les envoie dans la liqueur, il faut à cet égard conſulter ce qui eſt dit en parlant du même objet à la fin de l'article *Quadrupedes*, faire le même choix des liqueurs, apporter les mêmes attentions dans l'arrangement, envelopper de même les objets dans des toiles pour que le frottement n'uſe & ne détache pas les écailles, ne rompe pas les nageoires & les parties acceſſoires. Auſſi M. *Mauduit*, dont nous ſuivons ici le plan, ne change rien à ce ſujet; il obſerve ſeulement que les poiſſons ont la fibre plus lâche, le ſang plus fluide, les humeurs & la ſubſtance en général plus acqueuſes que les autres animaux; que les reptiles ont le ſang plus alkalin; que ſi l'alkali n'eſt pas développé dans leurs humeurs, il eſt tout prêt de

l'être: que par conſéquent les poiſſons & les reptiles ſe corrompent plus tôt, plus aiſément que les autres animaux, & qu'ainſi l'attention de ne les envoyer qu'après que les premieres liqueurs dans leſquelles ils ont trempé ont été changées, & qu'elles ceſſent de ſe troubler, eſt ſur-tout néceſſaire & indiſpenſable par rapport à eux. C'eſt faute d'avoir eu cette attention que la plupart des barriques & de bocaux dans leſquels on envoie des reptiles ou des poiſſons, n'offrent à leur arrivée que des cadavres démembrés, pourris, ſans conſiſtance & ſans qu'on en puiſſe tirer aucun parti.

Il y a bien peu de perſonnes qui forment des collections de poiſſons & de reptiles: il ſemble que ces deux parties ſont les branches de l'Hiſtoire naturelle les plus négligées. Elles ne ſont cependant pas celles dont la connoiſſance pourroit devenir la moins utile, ſur-tout l'hiſtoire des poiſſons, & celle des animaux nageurs ou piſciformes: ils offrent enſemble peut-être toutes les idées d'après leſquelles la Nature a combiné l'organiſation de tous les autres animaux. *Voyez* ce qui eſt dit à ce ſujet au commencement de l'article *Poiſſon*. N'en eſt-ce pas aſſez pour être fondé à eſpérer qu'il rejailliroit de grandes lumieres de l'obſervation & de la connoiſſance des poiſſons & des animaux nageurs piſciformes? pour engager les Voyageurs à ſe les procurer, à les envoyer avec des précautions néceſſaires; & les Anatomiſtes à étudier dans leur ſein varié, ample, & peut-être moins impénétrable que celui des autres animaux, une organiſation, des myſteres dont la Nature peut avoir caché le ſecret à leur diſſection? Revenons à notre ſujet, & expoſons la maniere de n'envoyer que les peaux des poiſſons & des reptiles.

La meilleure maniere de les écorcher eſt de le faire ſans fendre la peau; voici comment on y parvient: ſoulevez, par rapport aux poiſſons, une des valvules oſſeuſes & mobiles qui couvrent les ouies, arrachez-les, & quand l'ayant enlevée, vous vous êtes fait jour, détachez avec la lame d'un ſcalpel la peau d'avec les chairs, en travaillant en deſſous de la peau; paſſez

enſuite du côté de l'autre ouie, opérez de même; alors avec de forts ciſeaux ou un couteau ſéparez l'épine dorſale à ſa jonction avec la tête. Si vous avez détaché les chairs d'avec la peau circulairement, ſi la bouche du poiſſon eſt très-large comme il arrive ſouvent, en refoulant la tête en dedans, en pouſſant le corps en dehors, & en détachant la peau à meſure que le corps ſort par la bouche, vous parviendrez à doubler toute la peau, à la replier ſur elle-même, & à faire ſortir tout le corps par la bouche ſans avoir fait aucune ouverture. Mais ſi la bouche eſt trop étroite pour que le corps puiſſe y paſſer, coupez la peau en travers au deſſous des ouies, après avoir détaché les chairs qui ſont près de la tête & ſéparé l'épine dorſale; vous rejetterez alors la tête ſur le dos, & par l'eſpace qu'offre l'ouverture tranſverſale faite au deſſous des ouies, vous ferez ſortir tout le corps, en repliant la peau ſur elle-même en arriere, en pouſſant le corps, en le tirant en avant, & en détachant ſoit avec la lame, ſoit avec le dos du ſcalpel, la peau d'avec les chairs.

L'opération qu'on vient de décrire convient pour les poiſſons de forme oblongue & à-peu-près cylindrique, comme la carpe; mais elle ne pourroit avoir lieu pour les poiſſons plats tels que la ſole; ni l'ouverture de la bouche, ni celle qu'on feroit en coupant la peau en travers au deſſous des ouies, ne feroit aſſez ample pour donner paſſage à tout le corps. Ces poiſſons ſont beaucoup plus difficiles à écorcher ſans fendre la peau. On y parvient cependant avec de l'adreſſe & de la patience, en ſoulevant une des ouies, en enlevant avec des pinces & détachant avec le ſcalpel ou des ciſeaux les premiers objets qui ſe préſentent; puis avec des ciſeaux on ſépare la colonne épiniere à ſa jonction avec la tête, enſuite on introduit d'un côté, puis de l'autre en retournant le poiſſon, entre la peau & les chairs un morceau de bois aplati, tranchant & arrondi en forme de ſpatule par ſon extrémité; on pouſſe ce morceau de bois, qu'on a taillé d'une longueur proportionnée à celle du poiſſon, juſqu'à l'origine de la queue. Quand on a opéré ainſi ſur l'un & l'autre côté, la peau eſt partout ſéparée

d'avec le corps ; alors on coupe en dedans avec des ciſeaux auſſi loin qu'on le peut de l'un & l'autre côté les nageoires qui les bordent, dont les franges ſont en dehors de la peau, & dont l'inſertion eſt en dedans ; puis avec des pinces, avec un crochet on arrache les chairs, on briſe l'épine dorſale, les arêtes à meſure qu'on avance. Quand les parties qui répondoient à la longueur de ce qu'on avoit coupé de droit & de gauche de l'origine ou de l'inſertion des nageoires ſont enlevées, on paſſe la main par le vide qu'ont laiſſé les parties qu'on a ôtées, on continue de couper à droite & à gauche avec des ciſeaux l'origine des nageoires ; on briſe l'épine, les arêtes, on dépece les chairs, & on parvient ainſi juſqu'à la queue.

On voit maintenant que la maniere d'écorcher les poiſſons plats demande plus d'art & de ſoins que celle dont nous avons fait mention pour écorcher les poiſſons de forme cylindrique ; mais elle a l'avantage de moins tourmenter la peau. Les perſonnes qui voudront donc l'épargner & ne pas avoir le déſagrément de voir tomber pluſieurs écailles, comme il arrive, ſur-tout ſi les poiſſons ne ſont pas bien frais, en retournant la peau, pourront s'en ſervir auſſi pour les poiſſons de forme cylindrique.

Quant aux reptiles, tels que les ſerpens, les lézards, les crapauds, on peut, dit M. *Mauduit*, les écorcher tous en faiſant en dedans de la gueule une inciſion circulaire qui reponde à l'endroit où la colonne dorſale s'articule à la tête, c'eſt-à-dire, à l'entrée à-peu-près du goſier : cette inciſion étant faite en dedans à l'aide du ſcalpel, il faut détacher tout autour les chairs le plus avant qu'on peut, ſéparer enſuite la colonne dorſale d'avec la tête ; puis pouſſant le corps en dehors & refoulant la tête en arriere, on fait paſſer tout le corps par la gueule, & l'animal s'écorche en tirant le corps de la main gauche, refoulant la tête de la main droite. Il n'y a pas plus de difficulté pour les ſerpens, qu'à écorcher une anguille à la façon ordinaire ; la ſeule différence qu'il y a, c'eſt qu'on a ſéparé les chairs, & rompu la colonne vertebrale en opérant au dedans de la gueule. Il arrive quelquefois quand le

corps s'engage vers ſon milieu, qu'il devient trop gros & ne peut plus paſſer par la gueule; mais c'eſt alors, ou parce qu'il eſt gorgé d'alimens, ou qu'il eſt rempli d'œufs s'il eſt ovipare, ou de petits s'il eſt vivipare comme l'eſt la vipere; il ſuffit alors de crever les membranes qui les contiennent, de les tirer avec des pinces, ou en ſe ſervant de ſes doigts; l'obſtacle diſparoît, & le corps réduit à ſon ſeul volume paſſe aiſément. Les pieds des lézards & des crapauds ne ſauroient faire obſtacle; à meſure qu'ils ſe préſentent on les coupe à leur jonction avec le corps & on acheve l'opération: quand elle eſt finie, on rapproche les pieds de l'orifice de la gueule, & on les écorche autant qu'on peut, en les faiſant ſortir par ſon ouverture. On en remplit la peau de la ſubſtance dont nous parlerons dans un moment, avant de les retirer en dedans. N'omettons pas de dire qu'on doit, à l'aide du ſcalpel, enlever les parties charnues qui ſont à la voûte du palais, la langue, &c. les yeux, & en nétoyer l'orbite avec du coton.

Les poiſſons & les reptiles étant écorchés, ſi l'on a fait aux poiſſons une inciſion tranſverſale au deſſous des ouies, il faut rapprocher les peaux & les recoudre le plus proprement qu'il eſt poſſible; enſuite il faut entourer les membranes des ouies des poiſſons avec un ruban qui les tienne fermées. Les choſes étant ainſi diſpoſées, on ſuſpend les poiſſons & les reptiles en l'air la tête en haut, par le moyen de crochets obtus attachés à des fils ou à des cordes, ſuivant le poids qu'il faut ſoutenir: ces crochets doivent ſuſpendre l'animal en le ſoutenant par la bouche ou gueule, & la tenant ouverte autant qu'elle peut l'être. Alors on tire la peau en pinçant & peſant ſur la queue, on l'étend avec l'autre main en gliſſant dans le ſens des écailles, puis par la gueule ou bouche ouverte on verſe du ſable bien fin, d'un grain égal & ſec, qui par ſon poids diſtend la peau, s'introduit & ſe répand également partout: dans les reptiles on doit en avoir rempli l'étui des pieds avant de les retirer en dedans: quand la peau eſt remplie de ſable juſqu'à la bouche ou gueule, on ferme cette derniere partie & on l'aſſujettit avec des

bandes de toile ou avec un ruban, & l'on a l'animal auſſi bien qu'il puiſſe être. La peau des poiſſons, celle des reptiles a une ténacité que n'a point celle des autres animaux, & le poids du ſable ne l'étend qu'autant qu'elle l'étoit pendant la vie de l'animal.

La peau étant remplie & la bouche ou gueule étant contenue, ainſi que les ouies, par des cordons ou des bandelettes, il n'y a point d'iſſue par où le ſable puiſſe s'écouler. On tranſporte donc l'animal où l'on veut, on le poſe ſur une planche, on étend ſes nageoires, on les fixe, on les contient par des crochets de fil de fer, on expoſe la peau à l'air, on la garantit d'un ſoleil trop vif: elle ſe deſſeche bientôt; quand on s'apperçoit qu'elle eſt bien ſeche, on défait les bandelettes qui contraignoient la bouche ou gueule; on l'ouvre de force ſi elle commence à ſe roidir par la deſſication, & on penche l'animal la tête en bas, le ſable s'écoule par ſa mobilité & par ſon poids, il en reſte très-peu de collé à la peau; alors cette peau qui ſe ſoutient très-bien par ſa propre force, offre à la fois un corps volumineux & très-léger: il n'y a plus rien à faire que de l'animer par une legere couche de vernis très-ſécatif, qui ſert & à ſa conſervation & à lui rendre ſon luſtre qu'elle perd en ſéchant. Mais en vain eſpéreroit-on d'y voir briller les vives couleurs qui l'embelliſſoient. Nous l'avons dit, les cauſes qui les produiſoient n'exiſtent plus, & les couleurs ont diſparu avec elles. Enfin on poſe les yeux de forme & de couleur convenable: ceux des reptiles doivent y être placés plutôt & de même que ceux des oiſeaux, en dilatant les pupilles; ceux des poiſſons doivent être certis ou aſſujettis dans leur orbite avec un peu de maſtic.

Les perſonnes qui ſouhaiteroient donner aux reptiles des attitudes pittoreſques, le pourroient aiſément en ſuivant la méthode indiquée. La peau molle & flexible dans le moment qu'elle vient d'être remplie de ſable, peut ſe prêter aux plis, aux contours qu'exigent les attitudes, & reſtera, étant deſſéchée, dans la poſition où on l'aura tenue par contrainte quand elle étoit encore molle.

Les animaux écorchés & préparés de la maniere que

nous venons de décrire, peuvent être exposés dans les cabinets, dans des cages ou armoires vitrées & bien mastiquées: si on veut les envoyer dans des pays éloignés, on doit les emballer avec le plus grand soin, les poser sur des lits de coton & les couvrir de la même substance. On ne doit enfermer aucuns objets avec eux, mais on y peut mettre des *poudres conservatrices & aromatiques*, dont il est mention à l'article *Quadrupedes*; & si l'on veut enfermer un grand nombre de poissons ou de reptiles dans une même boîte, il faut établir des doubles fonds qui portent le poids des différens lits que peut former le nombre des peaux préparées.

Voici quelques notes & observations que les Voyageurs devroient faire & joindre aux poissons qu'ils envoient des pays lointains. On ne peut guere savoir par rapport à ces individus que le nom que leur donnent les habitans accoutumés à les pêcher; mais il seroit important de savoir quelle est la saison où ils les prennent, à quelle distance du rivage, le nom des côtes ou de l'île, dans quelle mer ou fleuve ou étang ou lac, &c. le tems où ces poissons fraient, l'abondance ou la rareté dont ils sont, quelle est la couleur des yeux, la propriété, la saveur de leur chair, & l'usage qu'on fait quelquefois de leurs différentes parties: mais au défaut de faits sur leur histoire, on doit décrire leurs couleurs qu'il est impossible de conserver; on ne peut les mieux faire connoître qu'en les représentant avec le pinceau & y ajoutant une description.

Il importe par rapport aux reptiles de savoir s'ils sont venimeux, quels accidens occasionne leur morsure, quels remedes on y porte; s'ils sont vivipares ou ovipares, parler de leurs cris; c'est à-peu-près tout ce qu'on peut savoir de leur histoire, & on doit y ajouter la description de leurs couleurs, même celle des yeux, &c. enfin on tâchera de se procurer des œufs de ceux qui sont ovipares, & de les conserver dans des bouteilles avec du tafia.

POISSON ARMÉ ou PORC-ÉPIC DE MER, *orbis echinatus muricatus*. On voit cette espece de

poiſſon dans preſque tous les cabinets des Curieux. Les habitans des côtes des Indes Occidentales péchent beaucoup de diverſes eſpeces de ces poiſſons. Il y en a un qui eſt comme un ballon, preſque tout rond, gros & n'ayant qu'un moignon de queue qui lui ſert de nageoire : il n'a point de tête apparente, & a les yeux & la queue attachés à la maſſe continue. Au lieu de dents il a deux bourrelets oſſeux, blancs, fort durs & larges d'un pouce, qui ſont comme deux petites meules, qui lui ſervent à briſer & caſſer les coquillages de mer dont il ſe nourrit. Ses levres ne reſſemblent pas mal à celles de l'homme. Tout ſon corps eſt armé de petites pointes, groſſes & longues comme des fers d'aiguillettes, auſſi piquantes qu'une aiguille & tuilées ; il les dreſſe, baiſſe & biaiſe comme il le veut. Lorſqu'il eſt pris au hameçon & qu'on le tire ſur le rivage, on ne peut le prendre par aucune partie du corps, juſqu'à ce qu'il ſoit mort faute d'eau. Quoique ce poiſſon ſoit quelquefois plus gros qu'un boiſſeau, ſa chair ne fournit pas plus à manger que celle d'un maquereau médiocre : elle eſt blanche & ſemblable pour le goût à celle du veau. On lui trouve dans le ventre certaines bourſes remplies d'air : on fait avec ces bourſes la colle la plus forte & la plus tenace qu'il ſoit poſſible. Il y a pluſieurs autres eſpeces de poiſſons armés qui different par la forme ovoïde du corps, la poſition & la ſituation de leurs pointes. Ce poiſſon eſt le *cho-kia-yu* des Chinois.

POISSON ASSIETTE. *Voyez à l'article* LUNE DE MER.

POISSON D'AVRIL. Nom que des Auteurs ont donné au *maquereau*. Voyez ce mot.

POISSON À BATON. *Voyez au mot* MORUE.

POISSON BŒUF. *Voyez* LAMENTIN.

POISSON CHIRURGIEN. A la Martinique on appelle ainſi un poiſſon qui porte vers ſa queue deux petites pointes fermes & aiguës comme une lancette. Il peut élever ces armes à volonté, les rendre ſaillantes ou les abaiſſer le long de ſon corps, & les emboîter chacune dans une petite cavité, comme dans un étui.

POISSON COFFRE. On donne ce nom à un poiſſon qui ſe trouve vers les Antilles: il eſt couvert depuis la tête juſqu'à la queue d'une écaille aſſez mince, ſeche & dure; ſa tête eſt jointe au corps, ſans qu'il y paroiſſe aucune ſéparation. Il eſt ou triangulaire ou quadrangulaire; & ſa tête qui eſt arquée, a la même figure: ſes yeux ſont gros. Il y en a qui ſont armés de deux épines qui ſortent de leur ventre plat, vers la région de l'anus; d'autres outre ces deux épines, en ont deux ſemblables & horizontales au ſommet de la tête: leur peau tiquetée en maniere d'écailles à compartimens réguliers, offre pluſieurs variétés de ces poiſſons. Labat, *T. II. de ſes Voyages*, dit que quand le poiſſon-coffre eſt cuit, on le tire de ſa robe qui eſt oſſeuſe, comme on fait un limaçon de ſa coque, ou comme une tortue de ſon écaille, & que ſa chair eſt blanche & ſucculente. Ce poiſſon eſt l'*ikam peti* des Indiens.

POISSON CORNU. *Voyez* MACHORAN.

POISSON D'OR ET D'ARGENT. *Voyez* DORADE CHINOISE *à la ſuite de l'article* DORADE. *Voyez auſſi* POISSON D'OR DU CAP *à la fin de l'article* POISSON.

POISSON ÉLECTRIQUE. Nom donné à des animaux de mer, eſpeces de poiſſons, & qui ſont doués d'une force électrique. *Voyez* TORPILLE & ANGUILLE DE CAYENNE.

POISSON-EMPEREUR. *Voyez au mot* BALEINE *l'article* ÉPÉE DE MER *de Groënland.*

POISSON-ÉPINARDE. *Voyez* ÉPINOCLE.

POISSON-ÉVENTAIL. *Voyez* ÉVENTAIL.

POISSON-FARINE. *Voyez à la fin de l'article général* POISSON.

POISSON-FEMME ou TRUIE D'EAU. Eſpece de *ſirene*: Voyez ce mot.

POISSON-FÉTICHE. *Voyez* FÉTICHE.

POISSON-FLEUR. *Voyez* ORTIE DE MER.

POISSON-GOURMAND. *Voyez* GIRELLA & DONZELLE.

POISSON DE JONAS ou ANTROPOPHAGE. *Voyez au mot* REQUIN.

POISSON-JUIF. *Voyez à l'article* MARTEAU.

POISSON-LÉZARD. *Voyez l'article* DRACONCULE. On donne auſſi le nom de *lézard-d'eau* à un poiſſon de la mer des Indes. *Voyez* LÉZARD D'EAU.

POISSON A L'OISEAU. C'eſt l'*ikam-boëron* des Indiens. Ce poiſſon, qui a la forme d'une plie, eſt blanc, & long d'un pied & demi; ſa tête eſt petite & pointue; les lignes latérales ſont noires, l'une eſt ſur le dos, & l'autre ſous le ventre à la maniere de tous les poiſſons plats : la queue & les nageoires ſont d'un aſſez beau jaune. On mange rarement de ce poiſſon.

POISSON-LUNE. *Voyez* LUNE DE MER.

POISSON PÉTRIFIÉ, *ichtyolithus*. Il y a quelques années qu'on découvrit au village de Grammont, à deux lieues de Beaune en Bourgogne, un grand poiſſon pétrifié; mais on trouve rarement de ces animaux devenus foſſiles, entiérement conſervés ou en relief : on en rencontre plus communément les empreintes, ceux qui ſont écailleux ſont les moins mutilés. *Voyez* SCHEUCHZER, *in Querel. Piſc. & Muſ.* On trouve ſouvent des têtes foſſiles, des ouies, des écailles, des nageoires, des queues, des arêtes, des ſquelettes, des vertebres, des dents de cheval de riviere, de lamie, de dorade & du grondeur. *Voyez* GLOSSOPÉTRES & CRAPAUDINE. On trouve encore d'autres ſortes d'animaux pétrifiés ou foſſiles, des crabes, des portions de lézards pétrifiés ou minéraliſés, & des os. *Voyez* TURQUOISE, YVOIRE FOSSILE & ICHTYOLITHES.

POISSON A PIERRE. *Voyez ci-deſſous à l'article* POISSON DE ROCHER.

POISSON PUANT. Les Negres donnent ce nom à une pâte de petits poiſſons pilés, qui leur ſert toute l'année pour amorcer le gros poiſſon, qu'ils prennent par ce moyen dans de longs paniers. Ils mangent auſſi de ce poiſſon gâté, qui eſt une eſpece de melette, c'eſt un de leurs mets les plus exquis.

POISSON DE ROCHER. *Voyez au mot* MORUE. Celui que les Indiens déſignent ſous le nom d'*ikam batoé* ou *poiſſon à pierre*, reſſemble au contraire à une plie. Les Soldats de l'île de Minorque donnent auſſi le nom de *poiſſon de rocher* à un poiſſon long de huit

à neuf pouces, & qui ſe tient preſque toujours parmi les rochers de cette contrée : on en apporte tous les jours une quantité au marché de ce pays : ſes couleurs ſont très-belles ; le corps eſt ſtrié de bleu, de rouge ou de vert.

POISSON ROUGE. *Voyez à la fin de l'article général* POISSON.

POISSONS ROYAUX. On donne ce nom aux dauphins, eſturgeons, ſaumons & truites, lorſque ces animaux ſe trouvent échoué ſur les bords de la mer. On nomme *poiſſon à lard*, les baleines, les marſouins, les thons, les ſouffleurs, même les veaux de mer. Les *poiſſons ſalés* ſont, le ſaumon, la morue, le hareng, la ſardine, l'anchois, le maquereau. Les *poiſſons ſecs* ſont ces derniers poiſſons ſalés & deſſéchés.

POISSON A SCIE. *Voyez à l'article* BALEINE.

POISSON SELLÉS. *Voyez* SELLÉS.

POISSON SOUFFLEUR. *Voyez* ce qui eſt dit de ces ſortes de poiſſons *à l'article* BALEINE. *Voyez auſſi l'article* POISSON.

POISSON DE S. PIERRE. *Voyez* DORÉE.

POISSON STERCORAIRE ou MERDEUX, *piſcis ſtercorarius*. Il reſſemble pour la figure du corps au ſpare. On l'a nommé ainſi, parce qu'il vient vivre autour des latrines, & qui ſe nourrit des ordures qui en ſortent. Quelques-uns, à cauſe de ſa maniere de vivre, penſent qu'il n'eſt pas ſalutaire, & qu'il ne doit pas exciter l'appétit ; mais au contraire, *Ray* dit qu'il eſt d'un bon goût, ſoit rôti, ſoit bouilli. Il eſt plat & large ; ſon ventre eſt bleu, marqué de taches larges : les nageoires du dos ſont garnies de rayons épineux en devant, & de rayons mous par derriere.

POISSON DE TOBIE. *Voyez* RASPECON.

POISSON-TROMPETTE. *Voyez* TROMPETTE.

POISSON-VOLANT. On donne ce nom à l'*exocet*, qui eſt le même que l'*adonis*, & que quelques Naturaliſtes prennent pour le *muge-volant*. L'*hirondelle de mer*, & le *milan de mer* appellé *faucon de mer*, ſont auſſi des eſpeces de poiſſons-volans. *Voyez ces mots.*

Le poiſſon-volant, celui que l'on voit fort fréquemment dans les cabinets des curieux, eſt ordinairement, de

de la taille du maquereau ; il eſt remarquable par des nageoires épineuſes, à membranes ou palmées, très-larges & alongées, qui lui ſervent d'ailes pour voler. Quoique ce poiſſon puiſſe voler un peu dans les airs & nager dans les eaux, il y a peu d'animaux ſur terre & dans la mer qui ayent autant d'ennemis. Il ſe voit à chaque moment expoſé à être avalé par les *gouſus de mer*, les *dorades*, les *dauphins*, & les autres animaux de mer voraces. Si, voulant échapper à ſes ennemis marins, il veut ſe ſervir de ſes ailes, il eſt auſſi-tôt aſſailli par les oiſeaux de proie qui ne ſont pas moins redoutables pour lui ; il vole cependant fort vîte, mais ſon vol ne dure pas long-tems, parce qu'il eſt obligé de ſe replonger dans ſon élément, dès que ſes ailes ne ſont plus humectées ; les mouvemens violens ou rapides qu'elles font dans l'air les ſechent bientôt ; & ſouvent en rentrant dans la mer, il tombe dans la gueule de quelque ennemi qui a ſuivi en nageant la direction de ſon vol. Lorſqu'il pleut, il peut voler plus long-tems. Pour éviter les oiſeaux de proie, il ſaute ſur les vaiſſeaux, où il ſe met ſur le côté, & dans cette attitude il reſte long-tems ſoutenu ſur ſes ailes & ſes écailles.

Les poiſſons-volans vont toujours par bandes, & on en voit ſouvent ſortir hors de l'eau une centaine à la fois. Il y a pluſieurs eſpeces de poiſſons-volans, qui different par les ailes & par leur couleur, & même par leur grandeur. Les uns n'ont que deux ailes ; d'autres en ont deux petites, couvertes d'une peau brune, & entrelacées de petites arêtes : d'autres ont quatre ailes, longues, étroites, unies & ſans arêtes. La chair de ces poiſſons eſt excellente, & ſurpaſſe de beaucoup en délicateſſe celle du hareng frais. Ce n'eſt qu'entre les Tropiques, qu'on trouve les poiſſons-volans ; on n'en trouve ni en-deçà ni au-delà. *Voyez* MILAN MARIN, HIRONDELLE DE MER (POISSON).

POIVRE, *piper*. Nom que l'on donne aux fruits aromatiques de différentes eſpeces d'arbres, dont nous citerons les plus connues & les plus en uſage.

POIVRE D'AFRIQUE. On le nomme auſſi *poivre de Guinée*, *poivre Indien* ou *cardamome d'Afrique* ; c'eſt la *maniguette*. Voyez ce mot.

Le POIVRE BLANC, *piper album aut leucopiper*, eſt en petites grappes. Les fruits du poivrier blanc ſont plus petits que ceux du poivrier noir. M. Geoffroy. *Mat. Médic.* dit que le poivre blanc du commerce ne differe du noir, que par la couleur griſe ou blanchâtre, & qu'il n'eſt autre choſe que le poivre noir, dont on a ôté l'écorce avant de le faire ſécher de la maniere que nous dirons au mot POIVRE NOIR. On prétend que les arbriſſeaux qui donnent ces deux poivres, ne different pas plus l'un de l'autre, que deux ſeps de vignes qui produiſent, l'un du raiſin blanc, & l'autre du raiſin noir : on dit cependant que les plantes qui portent le poivre blanc, ſont plus rares & ne naiſſent qu'en petite quantité dans quelques endroits du Malabar & de Malaca. *Pomet*, dans ſon Hiſtoire des Drogues, avance que les habitans du pays les plantent aux pieds des aréca & des cocos, &c. que les fruits du poivrier blanc ſont diſpoſés en petites grappes, ronds, verts au commencement & griſâtres étant mûrs. *Flacourt* qui étoit Gouverneur de Madagaſcar, rapporte que le poivre blanc s'appelle dans ces Contrées *lalé vitſic*, & qu'il y en avoit une ſi grande quantité dans les bois de ce pays, que ſans la guerre, il y en auroit eu dorénavant une récolte capable de charger un grand navire ; que les tourterelles & les ramiers en font leur nourriture ; enfin, qu'il eſt mûr aux mois d'Août, de Septembre & d'Octobre. *Voyez* POIVRE NOIR.

POIVRE DE LA CHINE. Fruit gros comme un pois, de couleur griſe mêlée de quelques filets rouges. On ne ſe ſert en guiſe de poivre que de ſon écorce, le reſte du fruit étant d'un goût trop fort. Le poivrier de la Chine eſt grand comme un noyer d'Europe, & l'odeur en eſt ſi violente qu'elle incommode. *Voyez* les *Mémoires du P.* le Comte.

POIVRE D'EAU. *Voyez au mot* PERSICAIRE.

POIVRE D'ÉTHIOPIE ou GRAIN DE ZELIM, *piper Æthiopicum ſiliquoſum*. On donne ce nom à une gouſſe longue de trois à quatre pouces, de la groſſeur d'une plume d'oie, noirâtre, un peu courbée, diviſée en petites loges, ridée, compoſée de fibres longues, pliante, difficile à rompre & d'une ſubſtance

rouge-cendrée : chaque loge contient une graine ovalaire, groſſe comme une petite feve, noirâtre en dehors, luiſante, d'une ſubſtance un peu dure, rouſsâtre, dont la texture eſt en maniere de réſeau ſemblable à un rayon de miel : le goût, tant de la gouſſe, que des graines, approche de celui du poivre noir. Cette ſorte de poivre long naît en Ethiopie à une plante rampante, qui, ſelon *Lémery* & *Pomet*, ne produit ni feuilles ni fleurs, mais ſeulement une tige où ſont attachées pluſieurs têtes, groſſes comme une petite châtaigne, dures, d'où ſortent les gouſſes. Cet arbriſſeau eſt, dit-on, une eſpece d'acacia qui croit à Cayenne, le fruit en eſt fort rare & peu connu en France ; les Ethiopiens, ainſi que les Arabes, qui lui ont donné le nom de *poivre de Zelim*, *granum Zelim*, s'en ſervent pour le mal de dents, comme nous nous ſervons ici de la pyrethre.

POIVRE DE GUINÉE, *capſicum*. Ce poivre également connu dans le commerce d'épicerie ſous les noms de *poivre d'Inde*, *poivre du Bréſil*, de *piment de Guinée*, de *corail de jardin*, de *poivre d'Eſpagne* ou *de Portugal*, ou de *poivre en gouſſe* ; ce poivre, dis-je, croît naturellement dans les deux Indes, & en particulier en Guinée, & au Bréſil : on le cultive & on l'éleve aiſément de graine dans les pays chauds de l'Europe, notamment en Languedoc, & même dans nos jardins où la belle couleur rouge de ſes capſules eſt agréable à la vue. M. *de Tournefort* diſtingue pluſieurs eſpeces de poivre d'Inde ou de Guinée, *capſicum*, leſquelles different entr'elles, principalement par la figure & la couleur de leurs capſules ; celles de notre pays ſont communément recourbées par le bout en bec de corbin. Nous allons décrire celle qui eſt la plus uſitée, la plus commune, & qu'on appelle vulgairement en Botanique : *Capſicum vulgare*, *ſiliquis longis propendentibus*.

Sa racine eſt courte, grêle, très-fibreuſe : elle pouſſe une tige à la hauteur d'un pied & demi, anguleuſe, dure, velue & rameuſe, portant des feuilles longues, pointues, de couleur verte-brune ; ſa fleur qui ſort des aiſſelles des feuilles & à la naiſſance des rameaux,

eſt une roſette à pluſieurs pointes, de couleur blanche, ſoutenue par un pédicule charnu & rouge. A cette fleur ſuccede un fruit qui eſt une capſule longue & groſſe comme le pouce, formée par une peau un peu charnue, luiſante, polie, verte d'abord, puis jaune, enfin rouge purpurine quand elle eſt en maturité. Cette capſule eſt diviſée intérieurement en deux ou trois loges qui renferment beaucoup de ſemences plates, d'un blanc jaunâtre & de la figure d'un petit rein. Cette plante fleurit dans nos jardins au mois d'Août, & ſon fruit mûrit dans le commencement de l'automne: elle aime une terre graſſe & humide; elle vient fort bien à l'ombre; enfin on l'éleve de ſemence partout où l'on veut, même dans des pots; alors un peu de chaleur lui eſt favorable.

Toutes les parties de cette plante ont un goût & une odeur fort âcres, mais particuliérement ſon fruit qui brûle la gorge & provoque ſinguliérement à éternuer: c'eſt la ſeule partie de la plante dont on ſe ſert, tant dans les alimens qu'en Médecine. Quoique ce fruit brûle la bouche d'une maniere intolérable, cependant les Indiens le préferent au poivre ordinaire, & ils ſont accoutumés d'en manger de tout crus: on les confit au ſucre, & l'en en porte ſur mer pour ſervir dans les voyages de long cours; ils excitent l'appétit, diſſipent les vents & fortifient l'eſtomac: on les cueille encore en vert, & lorſqu'ils ne ſont que nouet. On les fait macérer quelques mois dans le vinaigre: on s'en ſert enſuite en guiſe de câpres & de capucines pour relever les ſauces par leur ſaveur âcre & piquante.

Les autres eſpeces de poivre de Guinée ſont en uſage chez les Indiens qui en mêlent dans leurs ragoûts. Ils ſont encore plus âcres que les nôtres, néanmoins ces peuples en font des eſpeces de bouillons ou décoctions très-fortes qu'ils boivent avec plaiſir: un Européen ne pourroit en avaler ſeulement une cuillerée ſans ſe croire empoiſonné. Les Portugais établis dans cette contrée appellent ces potions ſtomachiques *caldo di pimento*. C'eſt la *pimentade* des Inſulaires. On emploie auſſi dans les Iles ces décoctions pour laver les Negres écorchés de coups de fouets, crainte que la

gangrene ne ſe mette dans leurs plaies. En Europe les Vinaigriers en mettent quelquefois dans leur vinaigre pour le rendre plus fort. Si l'on s'aviſe de jeter ſur les charbons ardens une partie de gouſſe de ce poivre, ſoit dans une ſalle à manger, ou dans une chambre, la fumée portée au nez des convives les fait beaucoup éternuer.

Voici la façon dont les Indiens préparent ces gouſſes pour leur uſage. D'abord ils les font ſécher à l'ombre, puis à un feu lent avec de la farine dans un vaiſſeau propre à cela; enſuite ils les coupent bien menu avec des ciſeaux, & ſur chaque once de gouſſes ainſi coupées, ils ajoutent une livre de la plus fine farine, pour les pétrir avec du levain comme de la pâte. La maſſe étant bien levée, ils la mettent au four; quand elle eſt cuite, ils la coupent par tranches, puis ils la font cuire de nouveau comme du biſcuit; enfin ils la réduiſent en une poudre fine qu'ils paſſent par un tamis. Cette poudre eſt admirable ſelon eux pour aſſaiſonner toutes ſortes de viandes: elle excite l'appétit, ou comme on dit proverbialement, *à faire manger le pain*. Elle fait trouver les viandes & le vin agréables au goût: elle facilite la digeſtion & rétablit l'eſtomac relâché, en réveillant puiſſamment le jeu de cet organe. Il provoque auſſi les évacuations de l'urine & des menſtrues.

POIVRE DE LA JAMAIQUE ou PIMENT DES ANGLOIS, *piper Jamaïcenſe*. C'eſt un fruit ou une eſpece de baie aromatique que l'on apporte depuis près de deux ſiecles de l'île de la Jamaïque, & dont les Anglois font un très-grand uſage dans leurs ſauces, ſous les noms de *toutes épices*, *poivre de Thevet*, *amomi*, *piment à couronne*, *coques d'Inde aromatiques*, *tête de clou*. C'eſt, diſent-ils, un des meilleurs aromates qui ſoient en uſage: car il a le goût de la cannelle, du girofle & du poivre. C'eſt un fruit deſſéché avant ſa maturité, rond, plus gros & plus léger que le poivre ordinaire, dont l'écorce eſt brune, peu ridée; garni d'une petite couronne au haut partagée en quatre, contenant deux noyaux noirs, couverts d'une membrane noirâtre, d'un goût un peu âcre, aroma-

tique & qui approche du clou de girofle. L'arbre qui porte ce fruit eſt une eſpece de myrte à feuilles de laurier: *Myrthus arborea aromatica, foliis laurinis latioribus & ſubrotundis, fructu racemoſo, caryophilli ſapore.* Il ſurpaſſe ſouvent en grandeur nos noyers d'Europe; il ſe plaît dans les forêts ſeches; il eſt branchu & touffu, d'un bel aſpect, tant à cauſe de la diſpoſition de ſes branches, qu'à cauſe de la beauté de ſes feuilles. Son tronc eſt aſſez droit & haut; le cœur du bois eſt dur, peſant, d'un rouge noirâtre d'abord; enſuite il devient avec le tems, noir comme l'ébene. L'aubier en eſt épais, blanchâtre; ſon écorce eſt liſſe, mince & tombe quelquefois par lames; ſes feuilles ſont liſſes, d'un beau vert; il y en a qui ont juſqu'à ſix pouces de longueur & trois de largeur; elles ſont parſemées de petites veines obliques, d'une odeur & d'une ſaveur qui tiennent de la cannelle & du girofle: à l'extrémité des tiges ſe trouvent des pédicules qui portent chacun une petite fleur diſpoſée en roſe, à laquelle ſuccede une baie creuſée en maniere de nombril ou couronnement; ainſi que nous l'avons dit.

Cet arbre que bien des perſonnes croient être le même que celui qui donne la *canelle blanche* & le *bois de la Jamaïque*, ou *bois de campêche*, ou *bois d'Inde*, (voyez ces mots) naît dans les îles Antilles, dans celles de Sainte-crcix, S. Domingue & les Grenadines, mais principalement dans les forêts qui ſont ſur les montagnes de la Jamaïque, & ſur-tout du côté du Septentrion. Il eſt, ainſi que tous les bois durs, longtems à croître; les Negres montent ſur quelques-uns de ces arbres; ils en coupent d'autres & les abattent; ils en prennent les rejetons chargés de fruits verts qu'ils ſéparent des petites branches, des feuilles & des baies qui ſont mûres. Ils les expoſent pendant pluſieurs jours au ſoleil ſur de l'étoffe, depuis le lever juſqu'au coucher, prenant garde qu'elles ne ſoient mouillées de la roſée du matin; ces baies étant ainſi ſéchées, bruniſſent & ſont en état d'être vendues & tranſportées

Ce fruit, diſtillé dans un ballon, donne une huile eſſentielle très-odorante & qui va au fond de l'eau.

On emploie cette baie non ſeulement pour aſſaiſonner les alimens, mais encore pour fortifier l'eſtomac, faciliter la digeſtion, récréer les eſprits & augmenter le mouvement du ſang. Les Chirurgiens d'Amérique emploient ſouvent les feuilles de cet arbre ſous le nom de *feuilles de laurier aromatique*, dans les bains pour les jambes des hydropiques, & pour fomenter les membres attaqués de paralyſie. On pourroit ſoupçonner que l'arbre *ravendſara*, qui donne la *noix de Madagaſcar*, ſeroit auſſi une eſpece de ce prétendu laurier aromatique.

POIVRE LONG, *macropiper aut piper longum orientale*. C'eſt un fruit deſſéché avant la maturité: il eſt griſâtre, gros comme une plume de cygne, long d'un pouce & demi, aſſez ſemblable aux chatons de bouleau, cannelé, comme chagriné ou garni de tubercules unis fort étroitement, & placés en forme de réſeau; il eſt partagé intérieurement en pluſieurs petites cellules membraneuſes, rangées ſur une même ligne en rayons, dans chacune deſquelles eſt contenue une ſeule graine arrondie, très-petite, noirâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & un peu amer: ces chatons ſont attachés à un pédicule grêle & long d'un pouce. La plante qui porte cette ſorte de poivre croît dans le Bengale, à la hauteur de ſept à huit pieds, & s'appelle *pimplim* ou *catta-tirpali*, c'eſt-à-dire *poirier à fruit chaton*: elle differe du *poivrier à fruits ronds*, par ſes tiges qui ſont moins ligneuſes, par ſes feuilles plus longues, plus vertes, plus minces, plus molles & ornées de trois nervures très-ſaillantes. Les fleurs ſont monopétales, partagées en cinq ou ſix lanieres, fortement attachées au fruit dont nous venons de parler: on en cueille les fruits avant qu'ils ſoient mûrs. Beaucoup de nations ſe ſervent de poivre long & noir pour aſſaiſonner leurs viandes. Dans les Indes le peuple boit de l'eau dans laquelle on a infuſé une grande quantité de ce poivre, pour ſe guérir des foibleſſes d'eſtomac. Les indiens font auſſi fermenter ce fruit dans de l'eau, & ils en tirent un eſprit ardent qu'ils boivent: ils ont encore coutume de confire une bonne proviſion de poivre long & rond dans la ſau-

mure ou dans du vinaigre, c'eſt un des délices de leurs tables, ſur-tout dans les tems pluvieux; ils en font des ſalades: en Europe on eſtime ce poivre alexipharmaque; il ſert auſſi aux Vinaigriers pour donner un goût piquant à leur vinaigre.

Dans le Mexique naît un petit poivre long que les habitans appellent *mécaxochitle*; il eſt très-âcre & très-chaud. Les Méxicains l'emploient dans la compoſition de leurs pâtes de chocolat, auxquelles il donne d'ailleurs un goût aſſez agréable.

POIVRE DES MURAILLES ou VERMICULAIRE BRULANTE. *Voyez à l'article* JOUBARBE.

POIVRE DES NEGRES, appellé auſſi *poivre de Guinée*. L'arbre qui le porte eſt une eſpece de thymelée; le fruit eſt d'un goût piquant comme le poivre. Les Negres s'en ſervent fort ſouvent au lieu d'épices pour relever la ſaveur des viandes. Les Indiens emploient cet arbre pour peindre différens ouvrages. La tannerie trouveroit dans l'uſage de cet arbriſſeau une maniere de corroyer les cuirs ſans mauvaiſe odeur. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

POIVRE NOIR, *piper nigrum*, eſt une graine ou un fruit deſſéché de la groſſeur d'un petit pois rond, dont l'écorce eſt ridée, noirâtre, laquelle étant ôtée laiſſe voir une ſubſtance un peu dure & compacte, griſâtre ou d'un vert jaune en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre, brûlant la bouche & le goſier. Les Hollandois nous apportent ce fruit des Indes Orientales, ſur-tout des îles de Java, de Sumatra, du Malabar & des autres îles dont ils ſont les maitres: c'eſt l'eſpece de poivre dont on conſomme le plus.

La plante qui produit le poivre noir s'appelle *poivrier*: elle croît auſſi dans le pays de Siam: les Indiens lui donnent le nom de *lada*, de *molanga*, ou de *molagocoddi*: ſa racine eſt petite, fibreuſe, flexible & noirâtre: elle pouſſe des tiges ſarmenteuſes, noueuſes, grimpantes aux arbres voiſins, ou rampantes à terre comme le houblon, quand il n'eſt pas ſoutenu par des échalas. Des nœuds des tiges il ſort des fibres qui entrent dans la terre & y prennent racine: de chaque nœud naiſſent des feuilles ſolitaires, diſpoſées alternativement: elles

ſont à cinq nervures, larges de trois pouces & longues de quatre, d'un vert foncé en deſſous qu'en deſſus: les fleurs ſont en grappes: il leur ſuccede des fruits, d'abord verdâtres, puis rouges, enfin noirâtres, dont nous avons parlé à l'article *poivre blanc:* chaque grappe qui vient à l'extrémité de la tige porte vingt à trente grains. Les Payſans du lieu diſent que les fleurs femelles ſont celles qui ſe trouvent à l'extrémité des rameaux; mais quand ces grappes de fleurs naiſſent dans la partie moyenne des tiges, ſur des nœuds, & oppoſées à la queue des feuilles, alors ils les appellent fleurs mâles.

Le poivrier fleurit ſouvent deux fois chaque année: on recueille les fruits mûrs quatre mois après que les fleurs ont diſparu, & on les expoſe au ſoleil pendant ſept jours afin de faire noircir l'écorce qui ſe ride auſſitôt: on cultive cette plante en fichant en terre des parties de ces branches, que l'on a coupées & que l'on met près la racine des arbres qui doivent ſervir d'échalas. On enleve, dit M. *Geoffroy*, l'écorce du poivre noir, & on en fait par l'art le poivre blanc en grain, qui eſt, dit-il, le ſeul que l'on nous apporte aujourd'hui: on enleve cette écorce en faiſant macérer dans l'eau de la mer le poivre noir; l'écorce extérieure ſe gonfle & ſe creve: on retire très-facilement le grain qui eſt blanc, & que l'on ſeche; il eſt beaucoup plus doux & meilleur que le noir. Quand on fait tremper ainſi le poivre, il en ſurnage beaucoup ſur l'eau; on le retire auſſi-tôt & on l'appelle *poivre noir léger d'Hollande;* celui qui ſe précipite au fond de l'eau, s'appelle *poivre peſant d'Angleterre;* enfin lorſqu'il eſt dépouillé de ſon écorce, on le nomme *poivre blanc de Hollande;* il eſt alors plus peſant, à volume égal, que le poivre noir; il a le grain coriandé, quelquefois blanchi d'un peu de poudre de farine par les Négocians étrangers qui nous l'envoient: ainſi le poivre blanc en poudre du commerce eſt toujours fait avec le grain du poivre noir écorcé, ſoit en Hollande, ſoit chez celui qui le débite: ſi le poivre blanc naturel venoit en Europe, on abandonneroit bientôt les reſſources d'une pareille induſtrie. Toutes les parties du poivrier noir ſont très-âcres & brûlantes au goût.

On découvre les mêmes vertus dans preſque toutes

les eſpeces de poivre : ils échauffent, deſſechent, atténuent : ils ſont apéritifs, raniment les eſprits, & conviennent dans la crudité de l'eſtomac & dans les coliques : on recommande encore le poivre comme un cordial contre les poiſons coagulans : il faut en faire un uſage modéré, car il allume le ſang : il fait cracher, éternuer, en un mot, c'eſt un très bon ſtimulant : il eſt la baſe des épices que les Droguiſtes Épiciers vendent aux Cuiſiniers, pour aſſaiſonner les alimens qu'ils préparent. Selon M. *Bourgeois*, le poivre noir en poudre eſt excellent pour chaſſer les poux de la tête des enfans & des adultes, de même que pour préſerver les pelleteries des teignes.

POIVRE A QUEUE, petite eſpece de *cubebes* : voyez ce mot.

POIVRE SAUVAGE ou PETIT POIVRE, eſt le nom que l'on donne à la ſemence de l'*agnus caſtus*.

POIVRE DE TABASCO. Voyez *xocoxochitl*.

POIVRETTE COMMUNE : *voyez* au mot NIELLE.

POIVRETTE DU PEROU : *voyez* MOLLE.

POIX BLANCHE ou POIX GRASSE ou POIX DE BOURGOGNE : *voyez* aux articles PIN & SAPIN.

POIX GREQUE eſt la *Colophone*. Voyez ce mot.

POIX JUIVE. C'eſt l'aſphalte : *voyez ce mot*.

POIX MINÉRALE ou POIX DE TERRE ou MALTHA, *pix mineralis* ; c'eſt un bitume mollaſſe, plus épais que le goudron, tenace, s'attachant fortement aux doigts lorſqu'on le touche, inflammable, d'une odeur forte & déſagréable, ſur-tout lorſqu'il eſt enflammé : on en diſtingue de deux ſortes.

1°. La POIX MINÉRALE ou LE VRAI PISSASPHALTE NATUREL, *pix montana*. Elle eſt d'une couleur ſemblable à la belle poix noire & végétale de Stockholm. Le piſſaſphalte ſe trouve en Norwege, & en Auvergne à une petite lieue de Clermont-Ferrand, où eſt un monticule d'environ vingt-cinq à trente pieds de haut, que l'on nomme le *Puits de la Pege*, & duquel il en découle preſque continuellement. En examinant ce rocher, qui eſt ferrugineux, nous y avons apperçu vers ſa baſe, différentes iſſues, par leſquelles ſortoient, tantôt une quantité d'air qui ſouffloit aſſez fort, tan-

tôt une vapeur qui rougiſſoit le papier bleu, & tantôt une traînée de poix minérale de la groſſeur du pouce, & longue de deux pieds ou environ : ce bitume coule, en ſerpentant ſur l'adoſſement du petit mont, & tombe dans des réſervoirs naturellement pratiqués & remplis d'une eau blanchâtre d'une ſaveur ſalée, piquante, & qui cauſe long-tems une provocation de ſalive violente. C'eſt là où il ſe condenſe : les Payſans ont ſoin de le ramaſſer : il a une odeur très-puante. Le monticule eſt entouré de hautes montagnes, qui ſemblent toutes calcinées, tronquées, évaſées en entonnoir, & remplies de pierres volcaniſées : *voyez* VOLCAN.

2°. Le BITUME LIMONEUX, ou POIX DE TERRE, ou BITUME DE BABYLONE, *maltha*. Il eſt épais, rouſſâtre, grenelé, moins viſqueux, & d'une odeur moins diſgracieuſe que le piſſaſphalte précédent, aſſez ſemblable à du goudron. On trouve le maltha près de Schinneberg & de Thal, dans la vallée de Fontana & autres endroits, dans le canton d'Appenzel, &c.

L'odeur puante & la tenacité qu'ont ces deux ſortes de bitumes, les ont fait appeller des Allemands, *teuffeldreck*, & des Latins, *ſtercus diaboli mineralis*. Dans tous les pays où l'on trouve beaucoup de maltha, comme à Gebach, dans la vallée de Liberthal en Alſace, on s'en ſert pour graiſſer les eſſieux des voitures : il entre auſſi dans la compoſition du ſpalme factice, qui ſert dans beaucoup d'occaſions à enduire & à lier les corps qu'on veut garantir de l'humidité. Des Aſiatiques s'en ſervent pour plâtrer leurs murailles. Quelques Auteurs prétendent que ce fut avec un ſemblable bitume que furent cimentés les murs de Babylone & les tours d'Egypte : on tiroit alors le maltha d'un lieu voiſin de l'ancienne Babylone, des environs de Raguſe dans la Grece, & d'un certain étang de Samoſate, ville de Comagene en Syrie. Des Naturaliſtes rapportent que ce bitume fut d'un grand ſecours aux habitans de Samoſate, lors du ſiege que Lucullus mit devant cette Ville, car dès que ce limon enflammé touchoit à un ſoldat, il le brûloit malgré l'épaiſſeur de ſon armure. Dans beaucoup de pays Orientaux, on ſe ſert avec ſuccès de poix mi-

nérale pour goudronner les barques & les vaiſſeaux : on doit regarder ces bitumes comme des *pétroles épaiſſis*, ou comme un *aſphalte non deſſéché*. Voyez ces mots. Dans le Shropshire en Angleterre, ſurtout à Broſely, à Bentley & à Pitchfort, on prend la premiere couche noirâtre, pierreuſe, poreuſe & bitumineuſe de la mine de charbon : on la moud avec des moulins à cheval, & l'on jette cette poudre dans de grands chaudrons pleins d'eau qu'on fait bouillir, auſſi-tôt l'huile minérale ſurnage, acquiert la conſiſtance de la poix, puis on la mêle avec une partie d'huile diſtillée de cette même pierre bitumineuſe, & elle ſert pour le radoub des vaiſſeaux ; elle ne s'éclate point.

POIX NOIRE, POIX RÉSINE, POIX VÉGÉTALE. *Voyez aux articles* PIN, SAPIN.

POKKO. Gros oiſeau très-ſingulier de la Côte d'or, mais peu commun : il eſt de la nature du pélican ; ſon plumage eſt brun & cendré ; ſes ailes ſont d'une grandeur & d'une largeur démeſurées. *Arkins* dit que l'on prendroit volontiers les plumes de cet oiſeau pour du poil : ſous ſon cou pend une ſorte de bourſe, longue de quatre ou cinq pouces, & de la groſſeur du bras d'un homme : c'eſt dans ce réſervoir que l'animal dépoſe ſa nourriture. Le cou & le jabot ſont un peu velus ; la tête eſt extrêmement groſſe, eu égard au volume du corps ; elle eſt preſque chauve ; les yeux ſont grands & noirs, le bec fort gros & long.

Le pokko ſe nourrit de poiſſons, & dans un ſeul repas il dévore ce qui ſuffiroit pour la nourriture de quatre hommes : il y a peu d'animaux qui ſe jettent avec autant d'avidité ſur le poiſſon que lui ; s'il en a trop, il le met en réſerve dans ſon ſac : il n'aime pas moins les rats ; il les avale tout entiers. On prend quelquefois plaiſir à lui faire rendre gorge ; & il n'eſt pas rare d'en voir ſortir un rat à demi digéré : cet oiſeau n'a pour armes que ſon bec ; il s'en ſert aſſez adroitement pour pincer, mais ſans être capable de nuire beaucoup. *Hiſtoire générale des Voyages, Liv. IX.*

POLATOUCHE. Nom ſous lequel on déſigne en Ruſſie l'*écureuil-volant*. Voyez ce mot. On l'appelle auſſi *létaga*.

POLECAT. Les Anglois donnent ce nom au *conepate* d'Amérique.

POLIACANTE ou CHARDON D'EAU, *polyacantha vulgaris*. Voyez à la fin de l'article CHARDON AUX ANES.

POLIGALE ou POLYGALON ou HERBE A LAIT, *polygala*. Genre de plante dont M. *de Tournefort* établit dix-huit eſpeces. Voici la deſcription de la plus commune. Le polygale vulgaire, *polygala vulgaris, foliis linearibus, lanceolatis, caulibus diffuſis herbaceis*, eſt une plante qui croît par-tout aux lieux champêtres, herbeux, montagneux & qui n'ont point été cultivés: ſa racine eſt ligneuſe, dure, menue, d'un goût amer & aromatique, vivace & d'un vert rougeâtre, ainſi que les tiges qui ſont hautes de cinq pouces, grêles, aſſez fermes, les unes droites, les autres couchées à terre, revêtues de petites feuilles, rangées alternativement, les unes oblongues & pointues, les autres arrondies. Ses fleurs ſont ſingulieres, petites, diſpoſées en maniere d'épi depuis le milieu des tiges juſqu'en haut, de couleur bleue ou violette, ou purpurine, rarement blanche: chacune de ces fleurs eſt, ſelon M. *de Tournefort*, un tuyau fermé dans le fond, évaſé & découpé par le haut en deux levres. A cette fleur paſſée ſuccede un fruit diviſé en deux loges, rempli de ſemences oblongues: ce fruit eſt enveloppé du calice de la fleur, compoſé de cinq feuilles, trois petites & deux grandes.

Cette plante fleurit au commencement de l'été. On prétend qu'elle donne beaucoup de lait aux nourrices & aux beſtiaux qui en mangent. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann.* 1739, *p.* 135, pluſieurs expériences de M. *Duhamel*, faites pour éprouver les vertus du polygala contre la pleuréſie & la fluxion de poitrine. Il paroit par ſes obſervations, que cette plante peut être miſe dans la claſſe des plantes béchiques-inciſives. Sa décoction facilite l'expectoration, & atténue le ſang couenneux. On ne peut trop, dit M. *Duhamel*, employer cette plante qui eſt très-commune, dans ces ſortes de maladies, ſavoir, la pleuréſie & la péripneumonie. Les Anciens avoient cou-

tume de couronner les vierges avec la fleur de cette plante, dans le tems qu'on faiſoit des proceſſions autour des champs pour obtenir du Ciel la fertilité des biens de la terre. (M. *Haller* dit qu'il y a deux eſpeces de polygala communes; l'une aux feuilles radiales rondes; l'autre avec toutes ſes feuilles ſemblables à celles de la linaire. La premiere eſt, dit-il, fort amere & purgative. Cette vertu n'a pas été inconnue à *Conrad Geſner*; M. *Haller* n'en connoît aucune à la ſeconde.)

POLIGALE ou POLIGALA DE VIRGINIE. *Voyez* SÉNÉKA.

POLIGLOTTE, *avis poliglotta.* C'eſt l'oiſeau que les Mexicains nomment *concontlatollis*, c'eſt-à-dire qui a *quarante langues:* il eſt de la grandeur d'un étourneau; il a le ventre blanc, le dos brun, mêlé de quelques plumes blanches, principalement à la queue & à la tête; ce qui forme une eſpece de couronne de couleur d'argent. Cet oiſeau habite les pays chauds: on le trouve ſur-tout à la Jamaïque, à la Nouvelle Eſpagne. On le nourrit en cage ſous les climats tempérés; il mange de tout ce qu'on donne aux autres oiſeaux. On prétend que ſon chant eſt ſi doux & ſi mélodieux, qu'il ſurpaſſe en agrément celui de quelqu'autre oiſeau que ce ſoit. On aſſure même qu'il contrefait la voix des autres oiſeaux, &c. M. *Barrington* Vice-Préſident de la Société Royale de Londres, aſſure avoir vu cet oiſeau contrefaire dans l'eſpace d'une minute le chant de l'alouette des bois, du pinçon, du merle, de la grive & du moineau. Cet avantage lui a mérité le nom de *moqueur;* c'eſt l'*orphæus* de *Linnæus*, le *turdus Americanus minor canorus* de *Ray*; M. *Briſſon* le range parmi les *merles.* Il y en a de pluſieurs ſortes.

POLION, *polium.* C'eſt un genre de plante dont M. *de Tournefort* compte trente-ſept eſpeces: ſuivant M. *Deleuze* elles ſont du genre de la germandrée. Nous n'en rapporterons ici que deux qui ſont très-uſitées.

1°. Le POLION DE MONTAGNE A FLEUR JAUNE, *polium montanum luteum:* il croît dans les pays chauds, ſur les lieux élevés, ſecs & pierreux, ſur-tout en Languedoc, en Provence & en Dauphiné: on le cultive

auſſi dans les jardins : ſa racine eſt ligneuſe & fibreuſe ; elle pouſſe pluſieurs petites tiges cotonneuſes, dures, ligneuſes, hautes d'environ un demi-pied ; tantôt elles ſont couchées ſur terre, & tantôt elles ſont redreſſées : ſes feuilles ſont petites, oblongues, épaiſſes, dentelées ſur leurs bords, & chargées d'un duvet jaune. Ses fleurs, qui paroiſſent en été, ſont formées en gueule, petites, ramaſſées pluſieurs enſemble en maniere de tête, d'un beau jaune, d'une odeur fort aromatique & d'un goût amer. Chacune de ces fleurs, ſelon M. *de Tournefort*, eſt un tuyau évaſé par le haut, & prolongé en une levre découpée en cinq parties, comme celle de la germandrée. A cette fleur paſſée ſuccede des ſemences menues, arrondies & enfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur. On eſtime beaucoup plus ce polion, quand il vient de Candie ou de Valence en Eſpagne. Le polion odorant de Crete, qui eſt ſi recherché, eſt le *polium maritimum, erectum Monſpeliacum* des Auteurs.

2°. Le POLION DE MONTAGNE A FLEUR BLANCHE, *polium montanum album :* cette plante croit non-ſeulement ſur les montagnes, mais auſſi dans les plaines ſablonneuſes & arides ; elle fleurit & graine dans le même tems que l'autre, dont elle differe, en ce que ſes tiges ſont couchées à terre, ſes feuilles plus petites & moins cotonnées, & en ce que ſes fleurs ſont blanches, de même que ſes têtes. La couleur jaune des fleurs de polion s'efface & devient pâle. *Cluſius* dit que ces plantes viennent aiſément à l'ombre, de bouture, pourvu que la terre ſoit bien préparée.

Quand on fait uſage du polion, on doit prendre les ſommités des tiges garnies de fleurs : c'eſt un bon céphalique & anti-épileptique. On nous l'apporte ſec par petites bottes ; plus il eſt garni de fleurs, & meilleur il eſt. Il doit avoir une odeur forte & aromatique, mais un goût amer & déſagréable. Le polion entre dans la grande thériaque & dans le mithridate : on le prend en guiſe de thé contre la morſure des animaux venimeux, pour faire couler l'urine & les regles : on en boit en Provence, dans les cours de ventre fâcheux ; enfin, c'eſt un bon vulnéraire.

POLIPE ou POLYPE, *polypus*. L'hiſtoire des polypes nous préſente les phénomenes les plus ſinguliers & les plus propres à piquer la curioſité. La découverte des petits polypes marins architectes des coraux, des corallines & de pluſieurs autres productions à polypier, que l'on avoit priſes pour des plantes marines, ainſi que celle des *polypes d'eau douce*, ſont l'une, & l'autre très-modernes; nous les devons aux illuſtres Naturaliſtes de notre tems, qui ont mis tous les Curieux en état de voir par leurs propres yeux les phénomenes qu'ils avoient examinés, en indiquant la maniere d'obſerver; art qu'il faut apprendre de ces grands maîtres.

Les Naturaliſtes appellent *polype* un animal dont le corps membraneux eſt capable de prendre pluſieurs formes, & qui finit par des filets également capables de prendre différentes figures qui lui ſervent comme d'autant de bras ou de pattes.

Diviſion des polypes.

On diviſe les polypes en *polypes marins* & en *polypes d'eau douce*. (M. *Guettard* parle d'un *polype terreſtre*. *Voyez le premier volume des Mémoires ſur différentes parties des Arts & Sciences.*)

Polypes marins.

Les *polypes marins* peuvent ſe diviſer eux-mêmes en deux claſſes.

Les uns ſont de grands animaux; tels ſont, par exemple, la *ſeche*, le *calmar*, le *lievre marin*, & pluſieurs autres eſpeces de *polypes* ou *poulpes*. Voyez chacun de ces mots.

Ces animaux ont les pieds ou les bras placés à leur tête; ils s'en ſervent pour arrêter leur proie, & la porter à leur bouche. Ces polypes ont ordinairement entre trois pouces à trois pieds de longueur. On a même dit des choſes prodigieuſes ſur la groſſeur monſtrueuſe de certains polypes de mer, & notamment de l'eſpece appellée *kraken*. Voyez ce mot.

On n'a rien de ſi détaillé ni de ſi exact ſur l'anatomie de ces animaux, que ce qu'en a dit *Swammerdam*, qui

qui a anatomiſé la ſeche ver-inſecte mis au rang des polypes.

Les polypes de mer ſont mâles & femelles ; ils s'accouplent, & ſont ovipares ; mais ont-ils pour ſe multiplier, les reſſources des polypes d'eau douce ? C'eſt ce qu'on ignore : toujours paroît-il conſtant que leurs bras recroiſſent quand ils ont été coupés, de même que ceux des écreviſſes. Leur faculté reproductive eſt même beaucoup plus merveilleuſe.

Au rapport des Naturaliſtes, on trouve dans la mer Adriatique & l'île de Corfou de grands & de fort bons polypes. Le Pont-Euxin en donne de petits : ils vivent d'*écreviſſes de mer*, de *cancres*, & d'autres cruſtacées & poiſſons dont ils ſucent les chairs. Ils ne s'épargnent pas même, dit-on, les uns les autres. Les polypes ſe jettent ſur les hommes qui font naufrage. Dans l'été ils ſortent de la mer, & viennent ſe repaître des fruits tombés des arbres : on diſtingue le mâle d'avec la femelle, en ce que le premier a la tête plus longue : ils s'accouplent pendant l'hiver ; & la femelle jette, ſuivant les Obſervateurs, une grande quantité d'œufs par la bouche ; il en éclot au bout de cinquante jours, une infinité de petits polypes. Les polypes courent aux amorces qu'on leur tend : ils ne les mordent pas d'abord, mais ils les embraſſent avec leurs bras, & ne les quittent que quand ils les ont rongés.

Les grands polypes marins étoient d'uſage pour la table chez les anciens. Les Grecs en envoyoient par préſent à leurs amis. Cependant la chair en eſt dure & difficile à digérer, on la mortifioit à coups de bâton, quoiqu'on les aimoit mieux bouillis que rôtis : la tête paſſoit chez eux pour un excellent mets. Voilà en abrégé ce que les Anciens ont débité ſur les polypes marins, qui ne ſont que des eſpeces de zoophytes, & dont l'hiſtoire n'eſt pas encore auſſi bien connue que celle de ceux dont nous allons parler, & celle des polypes d'eau douce.

2°. Les autres polypes de mer ſont de très- petits animaux qui ont même échappé à de très-bons Obſervateurs, tels que *Marſigly*, qui les a pris pour des fleurs. Ce ſont des êtres non moins extraordinaires & auſſi

éloignés de la conformation des autres animaux, que le ſont les zoophytes. Ce ſont ces vers dont il y a un très-grand nombre d'eſpeces différentes qui conſtruiſent ces *coraux*, ces *corallines*, ces *litophytes*, ces *eſcarres*, ces *alcyons*, ces *éponges*, ces variétés de madrépores ſi nombreuſes, & toutes ces autres ſubſtances qu'on avoit priſes autrefois pour des plantes ; mais les obſervations des *Peyſſonel*, des *Réaumur*, des *Bernard de Juſſieu*, &c. ont fait voir qu'elles n'étoient que des loges, des cellules conſtruites par des eſpeces de vers-inſectes qui multiplient & s'accumulent en tel nombre qu'on ne ſauroit les evaluer, & que ces loges bâties chacune par autant d'individus, ſont pour les polypes ce que les guêpiers ſont pour les guêpes. On a ôté à ces productions le nom de plantes marines, pour leur en donner un qui exprime exactement ce qu'elles ſont : on les a appellées des *polypiers* ou *productions à polypiers*. Voyez aux mots CORAIL & CORALLINE la deſcription de ces diverſes eſpeces de polypiers ou productions qui ſont un objet important pour les habitans des côtes ou des polypes qui en ſont les fabriquans vivent en familles nombreuſes, & un objet de curioſité pour les Européens qui aiment à en former des collections, productions auxquelles leur forme, tantôt bizarre, tantôt agréable, leur incorruptibilité, l'hiſtoire même des artiſans qui les ont fabriqués, donnent une valeur qui n'eſt pas ſans fondement.

Polype de mer en bouquet.

Cet animal des mers du Nord eſt des plus ſinguliers, ou plutôt c'eſt un amas de pluſieurs animaux ſur une tige commune. Cette tige intéreſſe par ſa forme ; elle a plus de ſix pieds de long ; elle eſt oſſeuſe, blanche comme de l'ivoire, carrée, avec des rainures de chaque côté, mais recouverte d'une membrane cartilagineuſe. A ſa partie ſupérieure ſont réunis juſqu'à trente corps de polypes de deux pouces de longueur chacun. Lorſque ces polypes ſont épanouis, ils repréſentent un bouquet fait de fleurs brillantes, jaunes, & en forme d'étoiles. Au deſſous de l'inſertion de l'u-

nion de tous ces polypes, eſt une eſpece de veſſie qui paroît être deſtinée au même uſage que celle des poiſſons : elle paroît auſſi ſervir de canal pour porter les ſucs néceſſaires à la nutrition de cette longue tige oſſeuſe, partie qui paroît être de la derniere importance pour la conſervation & le bien-être d'un animal ſi extraordinaire & ſi compoſé.

Cette tige coupée préſente des lames circulaires : miſe dans du vinaigre, la matiere cetacée ſe diſſout, & il ne reſte que les membranes qui enveloppent les petites lames : d'où l'on peut conclure que la tige tient autant de la nature du corail que de celle de l'os ou de l'ivoire.

Ces traits d'analogie pourroient donner lieu de penſer que les *encrinus*, ou le *lilium lapideum*, ou des eſpeces particulieres d'*entroques* foſſiles, pourroient être les dépouilles pétrifiées de l'animal dont nous parlons. D'autres veulent que ce ſoit plutôt une ſorte d'étoile de mer. *Voyez au mot* PALMIER MARIN, ce que l'on y dit des *encrinites*, d'après M. *Guettard*, &c. *voyez auſſi l'article* ZOOPHYTES.

Les PETITS POLYPES MARINS, architectes des polypiers, paroiſſent avoir bien des rapports de reſſemblance, ſur-tout pour la forme, avec les *polypes d'eau douce*, dont nous allons parler, d'après les belles découvertes de M. *Trembley*. Il y a des polypes de mer que leur petiteſſe dérobe à nos regards. On ne les apperçoit que quand la mer étant calme, ils alongent fortement une partie de leur corps hors de leurs cellules ou loges ou alvéoles, pour attendre des animaux encore plus petits ou plus foibles qu'eux, les ſurprendre, les ſaiſir quand ils ſont à leur portée, & en faire leur proie. *Voyez à l'article* CORALLINES. A l'égard des petits polypes de mer phoſphoriques ou lumineux, nous en avons parlé amplement à l'article *mer lumineuſe*. Voyez ce mot.

Polypes d'eau douce.

L'hiſtoire des polypes d'eau douce nous préſente des phénomenes difficiles à croire, parce qu'ils ſont

contraires à des lois que nous avions regardées comme générales. Auroit-on jamais cru qu'il y eût dans la nature des animaux qu'on multiplie en les hachant, pour ainſi dire, par morceaux! que le même animal coupé en huit, dix, vingt, trente & quarante parties, eſt multiplié autant de fois! Les polypes ont, pour ainſi dire, la faculté de pouvoir être multipliés par boutures.

Cette découverte qui à la vérité déroute nos anciennes idées & nous jette dans de nouveaux embarras ſur la nature des animaux & ſur leur conformation la plus intime, étend nos vues, & peut nous en faire naître de nouvelles: Au moins nous apprend-elle que toutes les merveilles que nous avons entrevues dans l'organiſation de certains animaux, ne ſont rien en comparaiſon de celles qui y exiſtent réellement.

L'hiſtoire de la découverte de M. *Trembley* eſt trop intéreſſante, & apprend trop bien la véritable maniere d'étudier la nature, pour n'en pas dire un mot. Cet Obſervateur ayant mis dans l'eau une plante que l'on nomme *lentille d'eau*, obſerva de petits corps d'un beau vert, dont pluſieurs s'attacherent contre les parois tranſparentes du vaſe; il leur voyoit prendre ſucceſſivement de nouvelles formes; il appercevoit des eſpeces de branches, ou plutôt des cornes, qui lui paroiſſoient plus ou moins longues; il obſerva que ces corps avoient un mouvement progreſſif, à la vérité bien lent; ils s'aſſura même qu'ils cherchoient la lumiere, en ſe tranſportant dans la partie du vaſe la plus éclairée. Malgré leur mouvement progreſſif & leur changement de forme, M. *Trembley* douta s'il devoit les prendre pour des animaux, ou s'il ne devoit pas plutôt les regarder comme des plantes du genre des ſenſitives, qui avoient un ſentiment plus exquis que ne l'ont celles dont les racines ſont fixées en terre, & qui étoient capables d'exécuter des mouvemens qu'il n'eſt pas poſſible aux autres de faire. Il eut recours au moyen qui ſembloit le plus propre à décider la queſtion qui le tenoit en ſuſpens. Ces petits corps ne reſſemblent ſous aucune de leurs formes aux animaux qui ſe préſentent ordinairement à nos yeux. Il coupa

en deux, tranſverſalement, quelques-uns de ces petits corps, eſpérant que s'il étoient des plantes, chaque moitié étant remiſe dans l'eau, continueroit d'y végéter, & qu'il s'y referoit une nouvelle partie, ſemblable à-peu-près à celle dont elle avoit été ſéparée. Il ſe fit effectivement dans chacune une reproduction, & plus prompte qu'on ne s'y ſeroit attendu. Pendant que cela ſe paſſoit, les petits corps qu'il avoit laiſſés entiers ne ceſſoient de lui montrer tous les jours de nouvelles manœuvres, comme pour le forcer à croire qu'ils étoient de vrais animaux.

M. *Trembley* n'oſa décider ſur la nature de ces petits corps, d'une forme ſi différente de celle des autres animaux, dans leſquels il trouvoit une propriété ſi ſurprenante, & qu'il croyoit n'appartenir qu'aux ſeules plantes.

M. *Trembley* déſira que M. de *Réaumur* l'aidât à prononcer: il lui fit tenir de ces petits corps ſinguliers, que l'Académie regarda, ainſi que M. *de Réaumur*, comme des inſectes aquatiques, malgré les prodiges qu'ils avoient fait voir. M. *de Réaumur*, de concert avec M. *Bernard de Juſſieu*, qui en avoit obſervé aux environs de Paris, & fait deſſiner une eſpece du même genre, mais plus grande & d'une autre couleur, leur donna le nom de *polypes*, parce que leurs cornes lui parurent analogues aux bras de l'animal qui eſt en poſſeſſion de ce nom. M. *Trembley* continua ſur ces inſectes (ou plutôt ſur ces vers) ſes obſervations qui ſont intéreſſantes: il en découvrit pluſieurs eſpeces.

Deſcription des diverſes eſpeces de Polypes d'eau douce.

Les polypes d'eau douce different pour la grandeur & pour la couleur. M. *Trembley* en fait mention de trois eſpeces, qu'il appelle *à longs bras*.

La premiere eſpece eſt la plus petite; elle n'a que cinq ou ſix lignes de longueur: quoique petite, elle eſt très-aiſée à trouver; il ne s'agit que de ramaſſer dans les eaux quelques poignées de lentilles aquatiques, & de les mettre dans un vaſe tranſparent rempli d'eau; au bout de quelques inſtans on voit les poly-

pes qui ne paroiſſent d'abord que comme des points verts, épanouir leurs bras; leur arrangement & la forme de leur corps peuvent très-bien être comparés à la ſemence d'une de ces graines de dent de lion, qui ſont toutes ramaſſées ſur une tête ronde, & que l'on fait envoler avec un léger ſouffle de la bouche. Ces rayons qui environnent la tête du polype lui ſervent à la fois de bras, de mains & de jambes. Au moindre mouvement l'inſecte retire ſes bras, & ne paroit plus qu'un grain de matiere verte.

Les polypes de la ſeconde eſpece ont huit ou douze lignes de longueur. Ceux de la troiſieme eſpece ſont encore plus grands; ils portent des bras d'une prodigieuſe longueur: ces deux dernieres eſpeces n'ont point de couleur qui leur ſoit propre; mais leur corps eſt ſi tranſparent, que l'inſecte prend ou offre la couleur des divers alimens dont il ſe nourrit.

Le nombre des bras des polypes eſt communément depuis ſix juſqu'à douze: ces bras ne croiſſent pas tous en même tems, ni avec l'inſecte; mais ils ſe ſuccedent. Ceux des polypes verts ſont les plus courts, ils ne paſſent guere trois lignes de longueur. La ſeconde eſpece porte les ſiens depuis un juſqu'à trois pouces; & ceux de la troiſieme, que nous appellons *polypes à longs bras*, les ont démeſurément longs. Tous ces bras paroiſſent comme des fils de toile d'araignée, ils ſont auſſi deliés; ils peuvent cependant s'alonger, ſe contracter, ſuivant la volonté de ces animaux: quoiqu'ils paroiſſent mêlés comme des cheveux, les polypes ſavent bien les débarraſſer, & les faire agir indépendamment les uns des autres: il en ſort une eſpece de glu qui leur ſert à arrêter les inſectes qui en approchent, & ils ont le ſecret de faire agir ou de rendre inutile cette glu ſuivant leurs beſoins.

Ces animaux marchent & changent de lieu; ils ne nagent point, mais ils exécutent leur mouvement progreſſif au moyen de la faculté qu'ils ont de s'étendre, de ſe contracter & de ſe courber en tous ſens; ils font ces mouvemens avec une extrême lenteur: ſept ou huit pouces de chemin ſont une bonne journée pour un polype. Ils ont encore une maniere d'aller, que

nous trouverions assez plaisante si elle se faisoit avec plus de vivacité; ils font la roue comme les petits garçons.

Tout le polype depuis la bouche jusqu'à l'extrémité opposée de son corps n'est qu'un sac creux, dans lequ on n'observe aucune membrane, ni aucun viscere; cette peau est ce qui constitue l'animal, & il y a lieu de penser que toutes les parties qui servent au jeu de la machine animale, sont contenues dans l'épaisseur de cette peau. Lorsqu'on examine au microscope la peau du polype, on voit que la surface tant intérieure qu'extérieure est toute parsemée de petits grains, que l'on peut soupçonner être les organes propres à l'animal; car il est certain que lorsque ces grains viennent à se détacher, l'animal est bien près de périr.

Nous disons que les polypes, quoiqu'animaux aquatiques, ne nagent point; ils s'attachent fortement par laqueue & avec leur glu contre les parois sur lesquelles ils s'arrêtent; ils se soutiennent quelquefois à la superficie de l'eau, la tête en bas, la queue en haut, & cela par la même raison qu'une aiguille bien seche posée sur la surface de l'eau, s'y soutient à l'aide des bules d'air imperceptibles qui sont adhérentes à sa surface. On ne découvre point d'yeux aux polypes d'eau douce; on observe cependant qu'ils aiment la lumiere & qu'ils la recherchent, ce qui pourroit peut-être donner lieu de croire que leur corps est frappé de la lumiere dans toutes ses parties: ce qui confirme cette idée, c'est que si l'on coupe un polype en deux parties, es deux parties séparées, même celle qui est privée de tête, vont chercher à se placer du côté de la lumere.

Les olypes ne courent point après leur proie, mais les pets insectes aquatiques viennent tomber d'eux-mêmes u milieu de leurs bras, qui sont comme des filets cotinuellement tendus. Un polype de la troisieme elece peut donner jusqu'à un pied de diametre à la circoférence que ses bras occupent. Les *millepieds à ards* sont les insectes dont les polypes font leur nouriture la plus ordinaire: les mille-pieds ou d'autres ptits insectes, entr'autres les pucerons rou-

ges (monocles rouges), qui ſont fort communs, vont en nageant au milieu des eaux tomber entre les bras des polypes, ils y ſont d'abord englués; le bras du polype ſe contracte, entortille ſa proie à l'aide de ſes autres bras, & l'inſecte a beau ſe défendre, il eſt avalé, & toujours de la maniere qu'il ſe préſente à la bouche du mangeur, quand ce ſeroit même par ſon plus grand diametre.

Le corps des polypes étant tranſparent, on voit de quelle maniere s'y fait la digeſtion. Ce qu'on apperçoit eſt également favorable aux divers ſentimens de ceux qui prétendent que la digeſtion ſe fait par trituration & par diſſolution. Lorſque le polype n'a encore mangé qu'avec modération, on voit facilement le balottement des alimens qui ſont pouſſés & repouſſés du haut en bas dans l'eſtomac, par un mouvement péri-ſtaltique; lorſqu'au contraire l'animal a fini ſon repas, c'eſt-à-dire, lorſqu'il eſt prêt à crever, on ne voit plus de balottement des alimens, & cependant la digeſtion ſe fait. Cet animal eſt ſi goulu, qu'il avale quelquefois celui de ſes bras qui lui apporte à manger; c'eſt par la bouche qu'il rejette le ſuperflu de ſa nourriture & toutes les matieres qu'il n'a pu avaler.

M. *Trembley* a vu des polypes ſe diſputer un ver qui s'étoit entrelacé dans leurs bras; chacun d'eux ſe reſſoit d'avaler le ver, lorſqu'enfin les polypes ſe rencontrant bouche à bouche, le plus vigoureux termina la querelle en avalant ſon concurrent. On croyoit qu'il en étoit fait du polype; mais point du tout, l'avaleur le garda dans ſon ventre juſqu'à ce qu'il eut dégorgé ſa proie, & le rejeta ſain & ſauf. Ce phénomene fit penſer à M. *Trembley*, qu'un polype eſt une matiere abſolument indigérable pour un autre polype, c'eſt ce que lui confirma l'expérience; il fit avaler un petit polype à un autre polype qu'il affama, celui-ci au bout de quatre ou cinq jours ſortit du ventre de l'autre tout plein de vie & de ſanté, tel qu'il y étoit entré: on penſe bien préſentement que le polype rejette dehors ſans altération ſes bras lorſqu'il lui arrive de les avaler avec ſa proie.

Il n'eſt perſonne qui ne ſoit curieux d'examiner de

ſes propres yeux les phénomenes que nous préſentent les polypes ; pour cet effet il faut en nourrir : on le peut aiſément, en leur donnant de ces pucerons rouges qui ſont quelquefois en grande abondance, ou en mettant au fond du vaſe du ſable de foſſé, qui d'ordinaire eſt rempli de petits vers ; au défaut de cette nourriture, on peut leur donner des vers de terre, des limaces, des entrailles de poiſſon, & même de la viande de boucherie. Lorſqu'on veut conſerver les polypes ſur leſquels on a deſſein de faire des expériences, il faut ſouvent changer leur eau ; car celle qui ſe corrompt leur eſt mortelle,

Les polypes ſont ſujets à être attaqués par un inſecte plat, qui multiplie prodigieuſement ſur eux, qui s'y attache & les ſuce, & qui, parvenu à un certain point de multiplication, les détruit entiérement. Quand ils n'ont mangé que la tête & les bras d'un polype, ce n'eſt rien, cela ſe répare ; mais quand ils ſont en aſſez grand nombre ſur un polype, ils attaquent l'animal par tous les bouts & l'ont bientôt anéanti. On délivre aiſément les polypes de ces inſectes, en les balayant légérement avec un petit pinceau.

Génération des Polypes.

Les ſavans Obſervateurs de nos jours ſont parvenus à découvrir que la Nature a voulu que les polypes d'eau douce puſſent ſe multiplier de toutes les façons dont les plantes ſe multiplient. Les œufs des animaux, dit M. *de Réaumur*, ſont analogues aux graines des plantes. Il y a des eſpeces de polypes qui font des œufs, d'autres qui ont la ſurprenante proprieté de pouvoir être, comme les plantes, multipliés par bouture, & d'autres qui pouſſent hors de leur corps par les côtés un jeune polype, comme une tige d'arbre pouſſe une branche, & comme une branche pouſſe un rameau. Les multiplications qui ſe font par rejetons & par boutures ſont les plus curieuſes & très-fécondes.

Tous les polypes ont en général la faculté générative ; & cette prétendue regle qu'il n'y a point de

fécondité ſans accouplement, eſt démentie par ces obſervations, & par les découvertes faites ſur les Pucerons.

La génération des polypes s'obſerve mieux ſur ceux de la ſeconde & de la troiſieme eſpece. On remarque ſur un polype une légere excroiſſance, qui prend la forme d'un bouton, c'eſt la tête du polype; autour de la bouche commencent à croître les bras: on voit quelquefois ſortir d'un ſeul polype juſqu'à dix-huit petits, lorſque ce polype eſt nourri abondamment; car on a obſervé qu'une nourriture abondante les rendoit plus féconds. Les jeunes polypes n'ont pas encore pris tout leur accroiſſement, qu'ils donnent déjà naiſſance à d'autres polypes qui ſortent de leurs corps par les mêmes voies. Le pere eſt ſouvent grand-pere avant d'avoir enfanté tout-à-fait ſon premier né. Cette eſpece d'arbre vivant préſente à l'Obſervateur le plus curieux ſpectacle; lorſqu'un des polypes ſaiſit quelque proie & qu'il l'avale, la nourriture ſe diſtribue à tous les autres polypes qui ſont comme autant de branches, & celui-ci de même eſt nourri de ce que les autres attrapent: ici ce que le pere mange profite aux enfans, & ce qu'un des enfans mange profite de même à toute la famille. Le changement de couleur qui arrive alors à tous les polypes, ſuivant la couleur de l'aliment qui y eſt diſtribué, en eſt une preuve inconteſtable. Dans les tems fort chauds un polype eſt formé & ſéparé en vingt-quatre heures. Pour y parvenir les polypes ſe cramponnent chacun de leur côté. La multiplication de ces polypes les uns ſur les autres eſt telle, qu'un polype au bout d'un mois peut être regardé comme la ſouche d'un million d'enfans.

Un pareil aſſemblage de polypes eſt en quelque ſorte un arbre mangeant, marchant, végétant & pouſſant des branches. Il ſemble que la Nature ſe ſoit plu à raſſembler dans un ſeul ſujet ce que nous avions cru juſqu'à préſent faire un caractere diſtinctif entre les plantes & les animaux; auſſi nos illuſtres Auteurs regardent-ils le polype comme un être qui fait la nuance du végétal à l'animal.

Multiplication des Polypes par boutures.

Lorſqu'on veut jouir du plaiſir de voir ce phénomene, il faut mettre un polype dans le creux de ſa main avec un peu d'eau; & lorſque l'animal eſt ſorti de ſon état de contraction, on le coupe en deux. La partie où eſt la tête, marchera & mangera le jour même qu'elle aura été ſéparée, pourvu que ce ſoit dans des jours chauds. Quant à la partie poſtérieure, il lui pouſſera des bras au bout de vingt-quatre heures; & en deux jours elle deviendra un polype parfait, tendant ſes filets, ſaiſiſſant ſa proie. Que l'on varie les expériences de toutes les façons, on aura toujours de nouveaux phénomenes; que l'on coupe le corps d'un polype en tous ſens & en autant de lanieres que la dextérité le permettra, on verra paroître autant de polypes; que l'on partage la tête d'un polype en deux, ces deux demi-têtes deviendront en peu de tems deux têtes parfaites; que l'on réitere la même opération ſur ces deux têtes, on en aura quatre; qu'on traite de même ces quatre, on en aura huit ſur un ſeul corps; que l'on faſſe une ſemblable opération ſur le corps, on aura huit corps nourris & conduits par une ſeule tête; voilà l'hydre de la fable réaliſée bien exactement. M. *Trembley* a retourné un polype, comme on retourne un bas de ſoie: on auroit penſé que toute l'économie animale auroit dû être renverſée; il n'en a coûté cependant à ce polype que quatre ou cinq jours de patience pour ſe faire un eſtomac nouveau: on peut même le retourner pluſieurs fois de ſuite. Son eſtomac n'aura pas moins de reſſort.

On croiroit que cette ſorte de multiplication des polypes n'a lieu que quand on les coupe; mais M. *Trembley* nous apprend qu'il a vu des polypes ſe partager d'eux-mêmes, & ſe multiplier par cette ſection volontaire: mais cette eſpece de multiplication doit paſſer pour extraordinaire; elle eſt bien plus rare & n'eſt nullement comparable à la multiplication des polypes par rejetons.

M. *Bernard de Juſſieu*, dans un de ſes Voyages ſur les côtes de Normandie, a trouvé ſur quantité de *po-*

lypes à bras en forme de cornes, une petite veſſie adhérente à leur corps. Il a paru à ce grand Naturaliſte qu'elles étoient pleines d'œufs ; mais étant obligé de ſuivre ſa route il n'a pu s'aſſurer aſſez de ce que donnent ces œufs. Si en effet c'étoient des œufs des polypes à bras en forme de cornes, ces animaux, dit M. *Trembley*, ſeroient ovipares & vivipares. Ce n'eſt encore qu'une conjecture, ajoute-t-il, mais qui ayant été formée par un Naturaliſte, tel que M. *de Juſſieu*, eſt digne de la plus grande attention.

Polypes d'eau douce à panache.

Toutes les eſpeces de *polypes d'eau douce* n'ont pas encore été connues des Naturaliſtes : elles peuvent fournir une abondante matiere de découvertes. Outre les eſpeces dont nous avons parlé, il y en a une autre qu'on nomme *polypes d'eau douce à panache*, parce qu'ils ſont ornés d'un panache dont la baſe a la forme d'un fer à cheval : c'eſt des bords de cette baſe que ſortent les bras du polype. Le panache qu'ils forment par leur aſſemblage, a l'air d'une fleur monopétale épanouie : ils ont quelquefois juſqu'à ſoixante bras. Le panache de ces polypes eſt un gouffre pour tous les petits inſectes qui en approchent. Ces animaux ont plus l'air de plantes que les *polypes à bras en forme de cornes.*

Ces polypes multiplient par rejettons, mais ils font auſſi des œufs. MM. *de Réaumur* & *Bernard de Juſſieu* leur ont vu pondre des œufs bruns, & un peu aplatis ; & ces Savans ont vu naître des petits de ces œufs.

Polypes d'eau douce à bouquet, &c.

On a encore découvert d'autres eſpeces de polypes, qui, ainſi que le dit très-bien M. *Deleuze*, ont toutes quelque ſingularité dans leur maniere de ſe multiplier. Celui qu'on a nommé *polype d'eau douce à bouquet*, a la forme d'une cloche, portée par une petite tige. On obſerve à ſon ouverture, avec le ſecours de la loupe, un mouvement très-rapide, ſemblable à celui d'un moulinet, qui, excitant dans l'eau de

petits courants, entraîne vers le polype les corps dont il ſe nourrit. Sa multiplication s'opere par une diviſion naturelle : la cloche ſe ferme comme un bouton & ſe partage peu à peu ſelon ſa longeur, en deux autres boutons plus petits, qui, s'ouvrant & s'évaſant inſenſiblement, deviennent deux polypes parfaits, attachés par leur pédicule à une tige commune : d'ultérieures diviſions & ſubdiviſions forment ſur cette tige un bouquet compoſé quelquefois de plus de ſoixante polypes.

Un autre polype auſſi en cloche & en bouquet, ſe propage par des eſpeces de bulbes, qui croiſſent ſur ſes tiges, s'en détachent bientôt, & forment en ſe développant un nouveau bouquet.

Celui qu'on a nommé, à cauſe de ſa forme, *polype en entonnoir*, ne forme point de bouquet : chaque individu vit ſolitaire : il ſe multiplie auſſi par une diviſion ſpontanée, mais qui au lieu de ſe faire ſelon ſa longueur, comme dans les polypes à bouquet, ſe fait de biais : les deux ſegments acquierent inſenſiblement ce qui leur faut, pour être des polypes complets. Le polype ſupérieur a l'ancienne tête & une nouvelle queue : le polype inférieur, une nouvelle tête & l'ancienne queue : le premier ſe détache de celui-ci par un petit mouvement, & va ſe fixer ailleurs.

Enfin, une autre eſpece de polypes d'eau douce, qu'on a appellés *polypes en naſſe*, parce que la forme de leur corps imite aſſez celle d'une naſſe de poiſſon, achevera de montrer combien ſont variés, dans cet ordre d'animaux les procédés de la nature. Ils ſont fort tranſparens ; on voit ſe former dans l'intérieur du polype, un corps oblong & blanchâtre, qui, dès qu'il eſt formé, deſcend peu à peu, ſe montre au dehors, & demeure fixé perpendiculairement ſur le polype. Ainſi ſe forme ſur celui-ci, par une production journaliere, un grouppe de ces *corps oviformes*, dont chacun, par un développement qui ſe fait en quelques minutes, devient un polype parfait.

M. *de Romé de l'Iſle* a propoſé aux Naturaliſtes une *nouvelle maniere d'enviſager les manœuvres*, *la géné-*

ration, & la nature des polypes d'eau douce. Cet Amateur préſume que les vers regardés pour de véritables animaux, par M. *Trembley*, ne ſont que le ſac ou le fourreau qui contient des animaux infiniment plus petits, & que ce qu'il a pris pour un individu, eſt une famille d'animalcules très nombreuſes, réunie ſous le même toît. M. *de Romé* prétend auſſi que les petits grains dont, ſelon M. *Bazin*, les chairs des polypes ſe trouvent remplies tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ſont chacun en leur particulier un animal complet, pourvu d'yeux & de facultés organiques. Ces grains ne ſont donc plus autant d'yeux, de bouches ou ſuçoirs, de glandes, de réſervoirs. Il dit encore que ce qu'on a pris pour le ventre du polype, n'eſt que l'intérieur du piege que ces petits animaux tendent à leur proie; leurs bras ſont autant de liens ou filets diſperſés çà & là, qui ſe déploient, ſe contractent, en un mot qui agiſſent de concert quand le ſentiment de la faim les ſollicite. M. *de Romé* trouve peu fondé le reproche de voracité qu'on fait au polype; la conſommation eſt, ſelon lui, relative à la foule de ces êtres animés qui habitent dans la gaine commune qui leur ſert de naſſe & de filets, & qu'on a regardée comme un ſeul polype.

Notre Auteur paſſe à la génération & multiplication des polypes: l'idée qu'il en donne eſt en partie celle qu'on lit à la ſuite de notre article *Corallines*, *p.* 20 *& ſuiv. Vol. III;* car il dit que toutes les nouvelles générations des polypes conſtruiſent à côté & au deſſus les unes des autres; obligées de tendre ailleurs leurs filets, elles forment à leur tour & en tout tems de nouvelles colonies, & celles-ci d'autres avec une fécondité prodigieuſe. Comme tous les fourreaux ſe communiquent les uns aux autres, leurs habitans ne forment alors qu'une ſeule & même ſociété, où ils ſe font réciproquement part de leurs butins. Ceci eſt aſſez conforme à ce que nous diſions dans nos Leçons en 1756, que la plus petite portion d'un polype doit encore être compoſée d'une multitude d'œufs fécondés de polypes qui écloſent & engendrent ſans ceſſe.

Si on a vu avec ſurpriſe un fourreau (cru polype) devenir mere, grand-mere, biſaïeule, au bout d'un mois, de pluſieurs millions d'enfans, que ſera-ce ſi chaque fourreau contient des milliers de grains, qui dans le ſyſtême de M. *de Romé* ſont autant de petits polypes ? La multiplication ſera encore plus étonnante. La multiplicité renaiſſante de ces grains polypes, doit donc trancher le mot de l'énigme ſur la métamorphoſe & la palingénéſie de ces petits hydres prétendus. Il eſt aiſé, dit notre Auteur, de voir qu'on peut partager le *fourreau* en autant de parties qu'on voudra, ſans ôter la vie aux animalcules qui y logent ; il faut ſeulement en excepter ceux qui ſe rencontreront ſous le tranchant du fer, car ils périſſent. Si les filets ou bras coupés ne reproduiſent rien, c'eſt parce que les animalcules ou grains ne réſident que dans l'étendue ſeule du fourreau.

Si le lecteur ne peut maintenant juger des travaux des polypes, il doit au moins admirer les reſſources de l'eſprit humain, qui tend à dévoiler les ſecrets de la Nature dans des êtres qui piquent trop notre curioſité pour n'être pas connus. Au reſte dans les queſtions de fait, il ne faut en croire que ſes yeux.

POLIPIER ou POLYPIER, *polyprius*. Nom donné à la ruche (fauſſe plante marine), que de petits polypes de mer ſe ſont conſtruite pour leur domicile : on leur donne, ſuivant leur forme, des noms particuliers. Ces habitations ſont très-variées dans leur forme & leur tiſſu ; les unes ſont de ſubſtance ſolide ou pierreuſe, telles que les *coraux*, proprement dits, les *madrépores*, les *fongipores*, les *méandrites*, les *aſtroïtes*, les *rétepores*, les *millepores*, les *tubipores* : les autres ſont de ſubſtance molle ou membraneuſe ; telles ſont les *corallines*, les *eſcarres molles*, les *éponges*, les *alcyons* : d'autres ſont de nature cornée, comme les *kératophytes* ou *litophytes*. On y peut ajouter les *coraux articulés*, comme formant le paſſage des polypiers durs & flexibles à ceux qui, comme le corail, ſont abſolument pierreux & non flexibles. *Voyez ces mots*.

On trouve peu d'eſpeces de polypiers ſur les côtes maritimes de l'Océan en Europe, ſi l'on excepte des

litophytes, des alcyons & des coralloïdes; la Méditerrannée fournit le corail, pluſieurs rétepores & beaucoup de litophytes differens. Les mers de l'Amérique ne ſont pas très-abondantes en variétés de polypiers; les eſpeces qu'on y rencontre plus communément, ſur-tout autour des îles, ſont les *cerveaux marins:* ces eſpeces y ſont extrêmement multipliées, très-grandes & ſi innombrables en de certaines plages, qu'elles couvrent abſolument le fond des mers, & ſervent d'ancrage aux vaiſſeaux. C'eſt dans les mers Orientales qu'il faut chercher les productions de polypiers les plus belles, les plus variées, les plus volumineuſes. Les pays d'où on nous en envoie le plus, & d'eſpeces plus différentes, ſont les îles de France & de Bourbon. M. *Mauduit* dit qu'on n'en trouveroit pas moins aux Philippines, aux Moluques, dans les mers du Japon & de la Chine, où le fond en eſt abſolument couvert & reſſemble à une forêt.

Le Naturaliſte que nous venons de citer, diſtingue dans ſon *Mémoire ſur la maniere de ramaſſer & de ſe procurer les différentes eſpeces d'animaux &c.* deux ſortes de productions à polypier, relativement à leur état, ce ſont les eſpeces *vivantes* & les eſpeces *mortes.* Les premieres ſont celles dans leſquelles les animaux qui les ont conſtruites vivent encore: celles-là ſont fraîches, leurs couleurs ſont vives, & leurs ſommités ſont fines & entieres. Les ſecondes ne contiennent plus leurs artiſans, ils ont été détruits: les couleurs de ces ruches ſont éteintes, leurs ſommités ſont obtuſes, toute la ſurface eſt plus ou moins uſée; ſouvent on les trouve jetées ſur la côte, après avoir été rompues, arrachées par l'effort des tempêtes, enſuite roulées: en un mot, elles ſont ſans valeur, & ne ſont bonnes, la plupart, qu'à faire de la chaux. Il ne faut donc ramaſſer, s'il eſt poſſible, ces productions marines & à polypiers que vivantes, elles ſeules ont la fraîcheur qui y met le prix; elles ſont attachées au fond de la mer, & ſur-tout aux rochers, autour deſquels elles croiſſent & s'étendent, & d'où quelquefois elles pendent

en

en bas ou s'élevant en haut: voilà les principaux endroits où il faut les chercher. Pour cela on s'en approche en canot par un tems calme; on jette la drague en mer, & on caſſe ou on arrache par ſon moyen, les polypiers vivans que l'on tire dans le canot ou la chaloupe; mais on n'en obtient ſouvent que des parties, rarement les détache-t-on avec leur baſe. Pour y parvenir, il faut conduire avec ſoin d'habiles plongeurs, qui examinant ſous l'eau les plus beaux polypiers, y attachent des cordes, dont les matelots qui ſont reſtés dans la chaloupe tiennent le bout. Le plongeur inſtruit détache le polypier avec ſa baſe, quand il le peut, ou la caſſe, ou la rompt, & s'aide dans ſon opération de coins, de leviers, d'une maſſue, tous inſtrumens qu'il porte attachés à une ceinture; il remonte & revient au canot, & aide aux matelots à enlever le polypier. Quand on a pêché une certaine quantité de ces productions vivantes, on les porte à terre, on les fait tremper pendant pluſieurs jours dans de l'eau douce, qu'on change deux ou trois fois par jour. En très-peu de tems les polypes périſſent; l'eau douce paroît les diſſoudre à meſure qu'ils ſe corrompent, & diſſout en même tems les particules ſalines, qui par leur ſéjour les pourroient endommager, indépendamment de l'odeur déſagréable.

Telles ſont ces ſubſtances, la plupart très-fragiles, dont les branches & le tronc ne peuvent ſouvent ſoutenir leur propre poids, pour peu qu'elles ſoient agitées ſans attention. On a coutume de les attacher ſur le fond des boîtes qu'on remplit avec du coton, du foin ou autres ſubſtances analogues. Malgré ces attentions, les moyens indiqués n'amortiſſent pas aſſez les ſecouſſes ſur terre & les roulis en mer. Ces ſubſtances dont on ſe ſert pour emballer les polypiers n'offrent pas aſſez de réſiſtance: d'ailleurs il y a des polypiers qui n'ont point d'élaſticité & dont les branches ſont friables à l'excès, & pour peu que l'enſemble de leur maſſe ait un certain volume, on ne les reçoit guere que fracturés: on ſe trouveroit mieux de mettre ſoigneuſement les eſ-

peces délicates & très-frêles, dans autant de boîtes particulieres, & de les garnir de coton léger & cardé ; de maintenir les maſſes groſſes & ſolides ſur le fond & les côtés d'autres caiſſes, avec des cordes attachées à de forts cloux, ou de les aſſujettir avec des montans de bois qui ſeroient eux-mêmes bien garnis de coton & bien fixés à la caiſſe. Nous déſirerions qu'on remplît enſuite tous les vides avec du coton, car la ſciure de bois, dont on ſe ſert ordinairement pour cela, produit par le frottement, une pouſſiere fine, qui s'introduiſant dans les pores, les bouche & en gâte la beauté au coup d'œil. Le coton foulé dans les interſtices & à meſure qu'on arrange les polypiers, qui doivent en être garnis en deſſous, & ſuffiſamment en deſſus pour remplir la boîte ou caiſſe, forme un tout élaſtique, qui auroit la ſoupleſſe & la roideur néceſſaires. Il ne faut pas mettre un ſecond lit de polypiers ſur l'autre : les branches de polypiers, ſi ce ſont des eſpeces qui en ſont pourvues, doivent être aſſujetties & portées ſur un corps qui plie & réſiſte convenablement. Tout ce que nous venons de dire concernant la maniere d'encaiſſer, n'appartient qu'aux polypiers pierreux.

En Europe, les Curieux ſont dans l'uſage d'expoſer les polypiers pierreux, après leur arrivée, à la roſée, ou de les laver en verſant de l'eau deſſus pluſieurs fois par jour ; on les laiſſe en même tems expoſés au ſoleil ; ſon action & celle de l'eau les blanchiſſent ; ils en paroiſſent à la vérité plus agréables à l'œil, mais c'eſt ſouvent aux dépens de leur état primitif ou naturel : d'autres arment l'eau douce d'un peu d'eau forte, & y font tremper pendant quelques minutes les polypiers les plus ſolides ; ce moyen qui les fait blanchir encore plus promptement, altere bien davantage leur nature.

A l'égard des polypiers de ſubſtance cornée, leur ſubſtance étant pliante, ils ne courent pas riſque de ſe rompre : on peut les encaiſſer avec les éponges & les alcyons ; obſervant cependant que ces productions doivent avoir été bien deſſalées & lavées dans de l'eau douce, & enſuite bien ſéchées : les éponges ſur-

tout ſont ſujettes à attirer & à pomper l'humidité.

POLIPITES. Ce ſont des polypiers devenus foſſiles : il y en a de différens; les uns ſont ramifiés, les autres ne le ſont pas; les uns ſont percés de trous ſimples, d'autres étoilés. *Voyez* POLIPIER, *voyez auſſi les articles* POLIPE & CORALLINE.

POLIPODE, *polypodium*, eſt un genre de plantes de la claſſe des capillaires, & par conſéquent des plantes qui ne fleuriſſent point : M. *de Tournefort* en diſtingue vingt-ſix eſpeces. Des Botaniſtes modernes font, dit M. *Deleuze*, un genre, ſous la dénomination commune de *polypodes*, de toutes les fougeres qui ont leur fructification diſtribuées ſous les feuilles en petites plaques rondes ou en croiſſant, telles que le polypode commun, la fougere mâle & un grand nombre d'autres. Nous parlerons ſeulement ici du polypode commun, *polypodium vulgare*. Cette plante croît dans les forêts, dans les vallées & ſur les montagnes ombrageuſes, entre les pierres couvertes de mouſſe, ſur les troncs des vieux arbres, comme *chêne*, *frêne*, *hêtre*, *coudrier*, *aune*, & ſur les vieilles murailles. Sa racine eſt vivace, longue d'un demi pied, de la groſſeur d'une plume à écrire, rampante à fleur de terre, garnie de fibres menues comme des poils, relevée de pluſieurs petites verrues ou tubercules, leſquelles ne ſont autre choſe que les veſtiges des feuilles qui tombent chaque année: elle eſt facile à rompre, d'un goût doux & herbeux, qui n'eſt point déſagréable : elle pouſſe des feuilles ſemblables à celles de la fougere mâle, mais beaucoup plus petites, découpées profondément juſques vers ſa côte, en parties longues & étroites, couvertes ſur le dos d'une ſorte de poudre adhérente, rougeâtre, diſtribuée par petits tas. Cette poudre, ſelon M. *de Tournefort*, qui l'a obſervée au microſcope, eſt un aſſemblage des fruits de la plante : ce ſont de petites coques ſphériques qui s'ouvrent en deux parties comme une boite à ſavonnette, & laiſſent tomber de leur cavité quelques ſemences menues, jaunes & en forme de rein, à-peu-près comme celle de la luzerne.

On ſe ſert particulierement de ſa racine en Médeci-

ne : on préfere celle que l'on trouve entortillée au pied des chênes, *polypodium quercinum*, & aux endroits où la tige ſe fourche ; on choiſit celle qui eſt la mieux nourrie, ronde en dedans, & mondée de ces filamens. Cette plante eſt verte toute l'année, & peut ſe ramaſſer en tout tems. Au commencement du printems elle pouſſe de nouvelles feuilles : on range cette racine parmi les altérans & les apéritifs : c'eſt un bon hépatique. Elle eſt en uſage le long du Rhin & de la Moſelle, contre la goute : on l'emploie avec ſuccès dans la toux ſeche. M. *Bourgeois* dit que cette racine eſt auſſi laxative ; elle adoucit l'âcreté des purgatifs, & elle corrige leur goût déſagréable. Toujours eſt-il vrai qu'elle préſerve d'une prompte deſtruction les chaperons des murs où elle croît.

POLIPODE DE CAYENNE. On cultive cette plante dans les ſerres chaudes ; ſa racine s'éleve à la ſurface de la terre, ſe couvre d'un duvet, y rampe & étouffe les herbes qui croiſſent autour de la plante. Cette racine a beaucoup de rapport avec le *borametz*, dont on a raconté tant de merveilles. *Voyez* AGNEAU TARTARE.

POLITRIC, *polytrichum aut trichomanes*. Cette plante qui naît de même que les fougeres & les capillaires, à l'ombre, dans des endroits élevés, ſur de vieux murs & dans les fentes humides des rochers, aux environs de Paris & ailleurs, demeure verte pendant l'hiver. Sa racine eſt fibreuſe & noirâtre : elle pouſſe pluſieurs petites tiges menues, d'un rouge luiſant & caſſantes ; ſes feuilles ſont légérement crenelées, arrondies ou ovales, empennées ou rangées comme par paires le long de la côte, tendres & couvertes ſur le dos d'un bon nombre de petites éminences écailleuſes, formées de pluſieurs capſules membraneuſes, preſque ſphériques ; garnies d'un anneau élaſtique ou cordon à reſſort, qui, par ſa contraction, ſe détache & fait crever ſes capſules qui contiennent des ſemences brunes en forme de pouſſiere très-fine (les foſſettes à graines ont, ſelon M. *Deleuze*, la forme de petites lignes droites comme dans les autres fougeres du genre de l'*aſplenium*). Cette plante eſt apéritive & pectorale : on l'appelle *capillaire rouge*.

POLIUM. *Voyez ci-devant* POLION.

POLLICIPEDITES. Ce nom eſt donné à des coquilles multivalves & foſſiles de la famille des *pouſſe-pieds* & *conques anatiferes*. Voyez ces mots.

POLONGA. Serpent de l'ile de Ceylan, de cinq ou ſix pieds de longueur. Les écailles de ſa tête ſont d'un cendré mêlé de jaune, & rayées de quelques bandes rouſſâtres : ſes yeux ſont petits & pleins de douceur ; la levre qui borde ſa gueule n'eſt point écailleuſe ; ſes deux mâchoires ſont armées de dents aiguës ; les écailles cutanées en deſſus du corps, ſont de couleur de feuilles mortes ; tout le dos eſt orné de grandes & magnifiques taches, les unes d'un pourpre brun, les autres d'un cendré jaune, qu'accompagne tout autour une bordure noirâtre : celles des côtés ſont quadrangulaires, brunes, avec une moucheture jaunâtre au milieu : outre ces grandes taches, le deſſus du corps & les côtés ſont encore jaſpés d'autres petites taches noires irrégulieres, entremêlées avec les grandes ; les écailles jaunes du ventre ſont auſſi maculées de noir : ſa queue fait plus d'un tiers de ſa longueur, & elle devient plus mince à meſure qu'elle approche de ſon extrémité.

La plupart des Chingulais ou des Ceylanois recherchent & entretiennent ce ſerpent non-ſeulement à cauſe de ſa beauté, mais encore parce qu'il eſt doux, s'apprivoiſe, devient familier, ne nuit à perſonne, & vit uniquement d'oiſeaux, d'œufs & de lait.

POLPOCH. Serpent de la Province de Jucatan : c'eſt une eſpece de monſtre parmi les ſerpens, ou une eſpece d'*acontias* : voyez ce mot. Le *polpoch*, ainſi nommé de ce qu'il ſemble prononcer ce mot en ſifflant, a environ deux pieds & demi de long : il eſt gros comme le bras, d'une couleur brune & foncée ; ſa tête eſt longue de ſix pouces, étroite, noire & parſemée de taches blanches ; ſes yeux ſont grands & brillans ; ſa queue qui ne le cede point à la groſſeur du corps eſt ſemblable à celle du ſcorpion. Ce ſerpent eſt mal-faiſant de la tête & de la queue : on en voit beaucoup d'attachés à des arbres, pour pouvoir mieux

s'élancer, mordre & communiquer leur venin. S'ils ſont a terre, ils pourſuivent volontiers un homme qu'ils auront vu de loin : ils roulent leur queue, l'entortillent au tour de leur tête, & en peu de tems ils l'atteignent en ſautant. Lorſqu'ils ſont attachés à des arbres, leur queue eſt ſi bien jointe avec leur tête, qu'ils ont la figure d'un arc ; & comme une fleche qui part, & avec le même bruit, ils s'élancent avec la vivacité de l'*acontias*, & mordent. Leur morſure eſt ſi mortelle, que dans l'eſpace de trois jours la chair pourrit & tombe ; les os ſe trouvent dépouillés, deviennent jaunes & ſi puans, que toutes ſortes d'oiſeaux carnaſſiers ſont attirés par la mauvaiſe odeur qu'ils exhalent. Les Naturels du pays diſent qu'on ne reſſent pas une grande douleur de ſa morſure ; ce n'eſt qu'un engourdiſſement par tout le corps : les ſens s'aſſoupiſſent, & un homme en mourant eſt comme s'il étoit ivre. Les ſifflemens du *polpoch* ſe font entendre de fort loin, & ſont effrayans (*Ruiſch.*)

POLYGONOPE, *acarus marinus*. Inſecte décrit par M. *Pallas* dans ſes Mélanges Zoologiques. Son bec a une baſe fort épaiſſe, diminuant peu-à-peu, & ſon extrémité eſt cylindrique, obtuſe & percée : il a le corps diviſé en quatre ſegmens, auxquels tiennent les pieds de l'animal. Les trois premiers ſe terminent en forme de petit cylindre, ornés de trois tubercules aigus, un au milieu, & l'autre à chaque bout du cylindre. On obſerve que le ſegment poſtérieur a auſſi trois tubercules, un tronc diviſé en deux, & fait voir entre les pieds poſtérieurs une eſpece de ſtilet cylindrique & tronqué. Le polygonope a huit pattes (*octopede*), celles de derriere ſont un peu plus petites que les autres ; mais toutes ſont noueuſes & ont ſept articles. Sur ſon cou ſe voient deux petites antennes beaucoup plus minces que ſes pattes, mais crochues comme elles & compoſées d'autant d'articles. La privation de ces antennes eſt, ſuivant M. *Baſter*, la marque diſtinctive du ſexe. M. *Brunnich* a donné le nom de *pynogone* au *polygonope*. M. *Pallas* croit qu'on doit le ranger parmi les *acarus* : il y a une reſſemblance générale entre ces animaux. Le polygonope paroit vivre dans la mer ;

au moins on le trouve ſouvent mort ſur les bords de la mer parmi les autres débris.

POLYPE. *Voyez* POLIPE.

POMACIE, *pomatia*. On donne ce nom au limaçon ou eſcargot des vignes & des jardins : c'eſt le plus commun des teſtacées terreſtres. Sa coquille eſt à bouche ronde : la couleur de cette robe tire ſur le jaunâtre, avec deux ou trois bandes, ou plus griſes, ou d'un jaune plus obſcur. Cette coquille eſt comme ſtriée : elle a cinq tours de ſpirales aſſez ſerrées ; l'*opercule* eſt blanchâtre. Dans beaucoup de Provinces on mange ce coquillage. *Voyez* LIMAÇON.

Le *pomatris* ou *pomacris* qui ſe trouve en Italie dans les montagnes de Genes & de Trente, eſt encore une ſorte d'eſcargot fort bon à manger, ſur-tout en hiver, tems où on le tire de terre avec une pioche auprès des haies & au pied des arbres : ſa coquille eſt blanche & dure.

POMME. *Voyez* POMMIER.

POMME D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU.

POMME D'ADAM, *pomum Adami*. Fruit d'une eſpece particuliere de *limonier* ou de *citronier : limon fructu aurantii*. FERRAR. Ce fruit eſt fait comme une orange, mais beaucoup plus gros, d'un jaune plus foncé, & d'une odeur moins forte ; ſa peau eſt médiocrement épaiſſe, inégale, crevaſſée en pluſieurs endroits. Le nom de *pomme d'Adam* lui vient de ſes petites fentes qui reſſemblent à des morſures, comme ſi l'on pouvoit s'imaginer qu'elle deſcend du fruit défendu. Sa chair eſt ſemblable à celle du citron, remplie de ſuc d'un goût approchant de celui de l'orange, mais qui n'eſt point agréable. On cultive l'arbre qui porte ce fruit dans les jardins des pays chauds. Il a été apporté d'Aſſyrie dans les autres pays : ſon fruit eſt apéritif, & convient dans le ſcorbut, dans les fievres continues & intermittentes.

POMME D'AMOUR DE MER ou ALBERGAME DE MER. C'eſt le nom d'un zoophyte marin qui a une ſorte de reſſemblance avec le fruit de la plante ſuivante. *Voyez ce que nous en avons dit au mot* ALBERGAME DE MER.

POMME D'AMOUR, ou POMME DORÉE, ou TOMATE, *lycoperſicon*. Plante qui a une odeur forte & déſagréable : on la cultive dans les jardins en terre graſſe & humide. Pluſieurs Botaniſtes l'ont rangée entre les eſpeces de *ſolanum ;* mais M. *de Tournefort* en fait un genre différent, parce que ſon fruit eſt partagé en pluſieurs loges, & que celui du *ſolanum* ne l'eſt pas. Sa racine eſt fibrée : elle pouſſe des tiges longues de quatre ou cinq pieds, velues, foibles, creuſes en dedans, rameuſes, ſe courbant & ſe couchant à terre, revêtues de beaucoup de feuilles découpées en leurs bords, pointues, tendres, un peu velues & d'un vert pâle : ſes fleurs ſont en roſette, & naiſſent entre les feuilles des rameaux dix ou douze enſemble ; elles ſont jaunes & attachées à des pédicules qui ont chacun un nœud proche de la fleur : il ſuccede à ces fleurs des fruits gros comme une petite pomme, ronds, unis, luiſans, doux au toucher, mous, charnus, de couleur jaune-rougeâtre, aigrelets & bons à manger, diviſés par dedans en pluſieurs loges qui renferment pluſieurs ſemences rondes, aplaties & jaunâtres.

En Italie on fait cuire ce fruit étant mûr, comme les champignons, & on le mange à l'huile & au ſel en ſalade, comme nous faiſons ici le *concombre :* le ſuc de la plante eſt propre pour les inflammations des yeux, & pour arrêter les fluxions.

POMME DE BACHE. *Voyez à l'article* LATANIER.

POMME DE CANNELLE. Nom qu'on a donné aux Antilles au fruit d'une eſpece de *cachimentier.* Voyez ce mot & l'article POMMIER DE CANNELLE.

POMME DE COLOQUINTE. *Voyez* COLOQUINTE.

POMME DORÉE. *Voyez* POMME D'AMOUR.

POMME ÉPINEUSE, ou HERBE AUX SORCIERS, STRAMOINE, *ſtramonium ferox.* Cette plante, qui eſt une eſpece de *datura*, eſt encore appellée de quelques-uns *herbe des magiciens*, ou *herbe du diable*, ou *herbe à la taupe*, ou *endormie :* elle eſt naturelle aux deux Indes, & elle s'eſt naturaliſée dans nos climats où elle croît quelquefois ſans culture dans les terrains gras de la campagne ou voiſins des maiſons :

on la cultive communément dans les jardins des Curieux de plantes. Sa racine eſt groſſe, blanche, rameuſe, ligneuſe & annuelle: elle pouſſe une tige aſſez droite, haute de trois à quatre pieds, rameuſe & groſſe comme le doigt. Ses feuilles, qui rendent une odeur forte, puante & aſſoupiſſante, ſont amples, anguleuſes, aſſez ſemblables à celles de la morelle, ſinuées ſur leurs bords, attachées à de longues queues, molles, graſſes & d'un vert foncé. Sa fleur eſt une grande campane blanche (celle du Pérou eſt violette), ſemblable, en quelque maniere, à un verre à boire, d'une odeur un peu moins ſtupéfiante que celle de la feuille. A cette fleur ſuccede un fruit du volume d'une groſſe noix, arrondi, mais garni tout autour de pointes courtes, groſſes, peu piquantes; lequel, dans ſa maturité, s'ouvre en quatre parties égales, ſéparées par des cloiſons membraneuſes, où ſont attachées pluſieurs ſemences noires, un peu aplaties, ſemblables à un petit rein, & d'un goût déſagréable: on nomme ce fruit NOIX MÉTELLE, *nux metella Arabum*. Sa ſemence eſt déſignée dans certains Auteurs ſous les noms de *tatoula*, *marana*, *dutroa*, *ummata caya*, *datiro*, & *hippomanes-végétal*.

Les Continuateurs de la *Mat. Médic. de M. Geoffroy* diſent que la pomme épineuſe eſt une des plantes les plus ſingulieres de la Médecine; qu'il ſeroit même à ſouhaiter, ou que ſes propriétés fuſſent ignorées, ou qu'il n'y eût pas des gens aſſez corrompus pour les appliquer à de mauvaiſes fins: nous avons, diſent-ils, beaucoup de plantes qui pourroient lui être ſubſtituées dans les cas où elle eſt utile, & l'on éviteroit ſon uſage & l'abus qu'on en fait dans ceux où elle eſt pernicieuſe. Toute cette plante eſt narcotique & ſtupéfiante; nos Auteurs veulent que ſon uſage intérieur ſoit interdit abſolument, parce qu'elle cauſe des accidens fâcheux, comme des vomiſſemens, la folie, la léthargie, des ſueurs froides, des convulſions, enfin la mort, quand on n'eſt pas promtement ſecouru. Le remede contre cette eſpece de poiſon qui coagule le ſang & produit tant d'autres déſordres, eſt l'uſage des ſels volatils, de la thériaque, des vomitifs, &c. On trouve dans les

Ephémérides d'Allemagne deux exemples, avec des obſervations ſur les mauvais effets de cette plante priſe intérieurement.

Acoſta & *Garet* diſent que les courtiſanes de l'Inde & les voleurs du Malavar & de Canarie font prendre à ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, un demi-gros de cette ſemence en poudre dans quelque liqueur agréable, afin de les rendre hébétés pour quelque tems & de pouvoir profiter de leur délire, ſoit pour les dévaliſer, ſoit pour les violenter; mais ce philtre eſt un taliſman redoutable: cependant des Médecins Brachmanes, &c. en ont approuvé quelques préparations dans certains cas (*a*).

M. *Storck*, dont nous avons déjà célébré les connoiſſances en Médecine pratique, (*voy. aux articl.* CIGUE, JUSQUIAME & NAPEL), a voulu expoſer ſa propre vie avant que d'en adminiſtrer aux malades. Voici le réſultat de ſes expériences.

Le 23 Juin 1760 il a écraſé entre ſes doigts les feuilles de la tige de cette plante verte, & les a flairées fréquemment: il y a effectivement reconnu une odeur déſagréable, qui lui excita des envies de vomir. Peu effrayé de cette premiere épreuve il pourſuivit ſon entrepriſe. Le lendemain il exprima huit livres de ſuc de cette plante ſans en reſſentir d'ivreſſe: il ſoupa & dormit très-bien dans une chambre cloſe; mais il ſe réveilla avec une douleur de tête ſourde; ce mal ſe diſſipa après le déjeûné, où il commença à évaporer ſur le feu ſon ſuc, pour le réduire à la conſiſtance d'extrait; ni lui, ni ſon valet, qui remuerent fort ſouvent la matiere ſucculente qui s'épaiſſiſſoit, ne remarquerent autre choſe qu'une odeur déſagréable.

L'extrait ayant été porté dans un lieu frais, forma une maſſe noire, friable, dans laquelle on voyoit briller un nombre infini de particules ſalines, oblongues & poin-

(*a*) M. *Haller* dit qu'il y a pluſieurs exemples en Allemagne du pouvoir deſtructeur de cette plante, dont les graines ont une reſſemblance, ſouvent funeſte, à celles de la *nigella*. On a trouvé dans l'eſtomac des perſonnes que cette mauvaiſe plante avoit tuées, la graine très-reconnoiſſable du ſtramonium le plus commun. Dans les expériences de M. *Storck*, l'évaporation dépouille le ſuc de cette plante d'une grande partie de ſes mauvaiſes qualités.

tues. M. *Storck* voulut éprouver ſi la ſaveur d'un grain & demi de cet extrait ſeroit ſupportable, & il avoue que ſon eſtomac ſe ſoulevoit tellement, qu'il l'auroit rejeté de ſa bouche dès le premier moment, s'il n'eût été retenu par la ferme réſolution de continuer ſon expérience; enfin il l'avala & il eut l'avantage de ne reconnoître aucune altération ni dans ſa mémoire, ni dans ſon jugement. Enhardi par ce ſuccès M. *Storck* voulut éprouver ſi les changemens qu'opéreroit la pomme épineuſe dans ceux qui ont des convulſions, en les mettant dans un état contraire à celui où ils étoient, ne feroit pas ceſſer leur folie. Ce célebre Médecin a fait à cet égard pluſieurs expériences & obſervations, dont il rend compte dans le petit Ouvrage qu'il a donné à ce ſujet: il demontre que la pomme épineuſe eſt en effet très-ſalutaire dans beaucoup de maladies qui ne cedent point à d'autres remedes; telles que dans les vertiges, la démence, le délire, la folie & les accès de fureur involontaires, l'épilepſie, le tremblement des membres. L'uſage de ce remede donne une faim très-vorace; enfin l'on guérit ſouvent. Nous avons cependant obſervé, par la lecture des expériences de M. *Storck*, que l'extrait du *ſtramonium* eſt plus efficacement l'antidote de la folie que de toutes les autres maladies, & qu'il n'a pas toujours combattu les mouvemens proprement convulſifs.

Quant à l'uſage extérieur de la pomme épineuſe, cette plante pilée avec le ſain-doux, fait un onguent propre contre la brûlure & les hémorrhoïdes; ainſi appliquée, elle eſt adouciſſante, anodine & réſolutive.

POMME FOLLE DE MER. Eſpece de *zoophyte*: voyez ce mot.

POMME DE GRENADE: *voyez l'article* ZOOPHYTE, *& celui de* CORALLINE.

POMME HÉMORRHOIDALE, eſt le nom que l'on donne au fruit du *gui*: voyez ce mot.

POMME DE LIANE. C'eſt le fruit de la *Grenadille*: voyez ce mot.

POMMES DE MANCENILLE: *voyez* MANCENILIER.

POMME DE MER. C'eſt l'*Ourſin*: voyez ce mot.

POMME DE MERVEILLE, *momordica vulgaris.* Cette plante que l'on appelle auſſi *balſamine mâle* ou *rampante*, eſt d'un genre tout différent de la *balſamine ordinaire:* voyez ce mot.

La *pomme de merveille* ſe cultive de même que les concombres dans les jardins; elle croît plus aiſément en Italie & dans les autres pays chauds, qu'en Allemagne & en Angleterre, où elle ne fleurit ordinairement qu'en Août, & où ſon fruit ne mûrit que rarement & avec peine. La racine de cette plante annuelle eſt petite, fibreuſe, & ne dure que ſix mois en terre: elle pouſſe des tiges menues, ſarmenteuſes, hautes de deux à trois pieds, anguleuſes, cannelées, qui par le ſecours des vrilles qu'elles pouſſent à chaque feuille s'attachent, comme par autant de mains, à des perches ou échalas qu'on plante proche d'elles pour les ſoutenir. Ses feuilles reſſemblent aſſez à celles de la vigne; mais elles ſont plus petites, mieux découpées, d'un vert agréable, liſſes, & d'un goût légérement amer & âcre. Ses fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles; elles ſont formées en baſſins taillés en cinq parties, de couleur jaune blanchâtre: ces fleurs ſont de deux ſortes comme dans les autres cucurbitacées, ſavoir, les unes mâles à trois étamines, d'autres ſans étamines ou femelles. Aux fleurs femelles ſuccedent des fruits oblongs, arrondis en forme de concombre, plus ou moins renflés vers le milieu, devenant jaunes rougeâtres par la maturité, parſemés en leurs ſurfaces de tubercules épineux. Ces fruits ne ſont point charnus; ils s'ouvrent d'eux-mêmes, comme par une eſpece de reſſort, & laiſſent voir alors une cavité qui contient beaucoup de ſemences, grandes comme celles de la citrouille, alongées, d'un rouge brunâtre, un peu crenelées, & enveloppées d'une coiffe.

Ce fruit, qui s'appelle *pomme de merveille*, eſt très-vulnéraire & anodin; on en fait un baume excellent en le faiſant infuſer dans de l'huile d'olive, expoſée au bain-marie ou au ſoleil; c'eſt un bon remede pour la piqûre des tendons, pour les hémorrhoïdes, les gerçures des mamelles, les engelures & la chute du fondement. Ce baume en liniment ou en injection, ſoulage

ſinguliérement les femmes qui ont des ulceres dans la matrice ou dans le vagin; il provoque & facilite l'accouchement laborieux. Le *caigua* du Pérou eſt encore une eſpece de pomme de merveille, c'eſt le *momordica fructu ſtriato levi* du P. *Feuillée*; ſa fleur eſt blanche, & les Péruviens mangent ſon fruit dans leurs ſoupes.

POMME DE PIN : *voyez* PIN.

POMME-POIRE : *voyez l'article* POMMIER.

POMME DE RAQUETTE ou POIRIER PIQUANT : *voyez* OPUNTIA.

POMME ROYALE PURGATIVE : *voyez à l'article* RICIN INDIEN.

POMME DE SAUGE : *voyez* SAUGE.

POMME DE SAVON : *voyez au mot* SAVONNIER.

POMME DE TERRE. C'eſt le *grundbiren* des Allemands, la *patatte* des Flamands, le *tartafoli* des Italiens, la *batatte* de Virginie des Anglois, l'*openant* des habitans de Virginie, & lorſqu'elle eſt préparée pour faire du pain, *chunno*.

On prétend dans un nouveau Traité ſur les pommes de terre imprimé à Berne, que la pomme de terre qui eſt une eſpece de *ſolanum*, conſerve dans les pays chauds la qualité naturelle à cette claſſe de plante, d'être un aliment venimeux; ſon ſuc eſt exalté par la grande ardeur du ſoleil. Le ſeul moyen de lui faire perdre dans des climats brûlants cette mauvaiſe qualité, conſiſte dans l'attention qu'on a de l'enterrer de maniere qu'il n'y ait que l'extrémité des feuilles qui paroiſſe. Lorſqu'on enterre ainſi profondément les pommes de terre, elles perdent tout ce qu'elles ont de nuiſible: il eſt donc très-eſſentiel d'éloigner les tiges les unes des autres, afin que chacune ſoit bien couverte; ce qui la rend d'ailleurs plus vigoureuſe & d'un plus grand rapport. Sous une zone tempérée telle que la nôtre, il n'y a rien à craindre de l'uſage de la *pomme de terre*. Voyez ce qui en eſt dit à l'article BATATTE.

POMMES ou TUBERCULES DE CHENE : *voyez* CHÊNE & NOIX DE GALLE.

POMMETTE, eſt le nom que l'on donne dans les pays chauds de la France à l'*azerolier:* voyez à l'article NÉFLIER.

POMMIER, *malum.* Le pommier eſt un arbre qui ſe plaît par-tout, excepté dans les pays chauds; mais il ſe plaît ſur-tout dans les lieux tempérés ou même humides & qui ne ſont pas trop froids. Il eſt rare dans le milieu de l'Italie & de la Provence, à cauſe de la chaleur du climat. Il eſt cultivé avec ſoin & fort célebre dans la Normandie, par rapport à la boiſſon qu'on en tire dans ce pays, & qui y tient lieu de vin.

On diſtingue un grand nombre d'eſpeces de pommiers, dont pluſieurs ne ſont que des variétés. Les fleurs des pommiers ſont de la plus grande beauté, blanchâtres & mêlées d'une teinte purpurine; elles ſont diſpoſées en roſe & paroiſſent au mois de Mai: aux fleurs ſuccedent les pommes qui varient de figure, de couleur, de ſaveur, de groſſeur, ſuivant les eſpeces. Entre les pommiers, les uns forment de grands arbres, les autres ne ſont que de petits arbriſſeaux. En général, ces arbres ſont fort rameux & s'étendent plus qu'ils ne s'élevent; leur tige eſt courte, & l'écorce ſe renouvelle & tombe par lambeaux; les racines ſont rampantes. Les feuilles des pommiers ſont entieres, ordinairement un peu velues, ſur-tout par deſſous, dentelées & comme ondées par les bords, poſées alternativement ſur les branches; le deſſous eſt relevé d'arêtes ſaillantes, & le deſſus creuſé en ſillons. Le pommier eſt un des arbres à fruit dont l'induſtrie humaine, conduite par le raffinement, a obtenu un grand nombre de variétés: nous le répétons, le fruit varie pour la groſſeur, la couleur & le goût, ſelon la différence des eſpeces. Voyez les *Catalogues* des Chartreux de Paris & de M. l'Abbé *Nolin.*

Les pommiers ſauvages croiſſent naturellement dans les forêts, où ils forment des arbres de moyenne grandeur: on ſe ſert de leurs rejetons pour greffer les pommiers qu'on veut élever en plein vent. Lorſqu'on veut tenir ces arbres en buiſſons, on les greffe ſur une eſpece que l'on nomme *doucin* ou *fichet*, dont les fleurs ſont pâles; il ne pouſſe pas beaucoup en bois, néan-

moins ſi le terrain lui plait, il devient fort grand & eſt long-tems à donner du fruit. Mais quand on veut avoir des pommiers-nains & en jouir tout de ſuite, on greffe ſur le pommier-nain, dit de paradis, qui n'eſt preſque qu'un arbriſſeau & pouſſe peu en bois. Les pommiers à fleurs doubles & le pommier de Virginie à fleurs odorantes, font un très-bel effet dans les boſquets printaniers.

Nous allons parler ici ſeulement des pommes les plus eſtimées. Les *reinettes* ſont ſans contredit les premieres : la reinette blanche eſt tendre, elle n'a pas l'eau ſi relevée que les autres : la reinette griſe a l'eau ſucrée & relevée ; c'eſt la meilleure de toutes : la reinette franche eſt groſſe, elle jaunit en mûriſſant, elle eſt tiquetée de points noirs, ſon eau eſt ſucrée ; on en fait des compotes, & une gelée qui eſt une des plus excellentes confitures. La reinette verte eſt la meilleure de toutes les eſpeces, ſoit crue, ſoit cuite, elle porte ſon ſucre avec elle ; on devroit la cultiver par préférence, dit M. *Bourgeois ;* cependant elle eſt beaucoup plus rare & moins connue que les autres eſpeces de reinettes.

Les *pommes de rambour* ſont groſſes, rondes, elles ne ſont bonne qu'en compote. La pomme de *calville rouge* a un goût vineux, & la blanche à côte de melon a un goût relevé ; elle eſt plus eſtimée que la rouge.

La *reinette d'Angleterre* eſt plus longue que ronde, & tiquetée de points rouges ; ſon eau eſt ſucrée.

Le *fenouillet*, d'un fond violet couvert d'un gris rouſſâtre, a la chair fine & l'eau ſucrée ; ſon goût approche du fenouil. La *pomme violette*, eſpece de *gros fenouillet*, eſt groſſe, preſque ronde, mêlée de rouge du côté du ſoleil ; ſa chair eſt blanche, ſon eau eſt douce & ſucrée.

Le *bardin* paroit préférable au fenouillet, dit M. *Bourgeois :* ils ont beaucoup de reſſemblance ; cependant le premier a un fumet plus relevé & ſon eau eſt plus ſucrée : c'eſt la meilleure de toutes les pommes pour cuire.

La *pomme d'api* eſt des plus jolies ; ſa couleur de roſe ſe détache ſur ſon fond blanc ; elle eſt recherchée

à cauſe de ſa beauté & de ſon eau délicieuſe, qui rafraîchit la bouche & appaiſe la ſoif On en diſtingue de deux eſpeces, les grandes & les petites.

Il y a une eſpece de pommier que l'on nomme *pomme figue*, parce que ſa fleur dure ſi peu, qu'il ne paroît point en avoir; auſſi a-t-il été nommé *malus fructifera flore fugaci.*

Des Médecins ordonnent les pommes coupées par tranches dans les tiſanes pour calmer la toux; mais comme les pommes ont des goûts differens, elles ont auſſi des propriétés différentes. Les *pommes douces* ſont laxatives, les *pommes âcres* ſont aſtringentes. Il n'y a guere que les pommes reinettes & celles qui ſont aigres qu'on doive convenablement ordonner en médecine; celles-ci ſont très-bonnes dans les fievres ardentes, bilieuſes & putrides.

Il y a diverſité de ſentimens ſur les propriétés des pommes, comparées à leurs ſaveurs: pluſieurs veulent qu'elles ſoient une nourriture médicamenteuſe, qu'elles nuiſent ſouvent aux nerfs ſi on en mange de crues trop ſouvent; mais on corrige ces mauvaiſes qualités des pommes en les faiſant cuire, ou en les préparant comme les *poires*: voyez ce mot.

Quoiqu'on reproche aux pommes d'être venteuſes, & quoi qu'en diſent leurs ennemis, elles donnent une nourriture très-ſalutaire aux perſonnes ſaines; elles ſont même utiles dans quelques maladies, & bonnes aux mélancoliques, pourvu qu'ils ne boivent que de l'eau, car elles ſe digerent alors facilement; mais ſi l'on fait uſage du vin, elle ſe digerent plus difficilement.

Enfin il y a quantité de pommes, les unes aigres & ſures, les autres âcres, les autres douces qui ſervent à faire du *cidre* ou *pommé*, appellé des Latins *pomaceum.* Pour cela on les écraſe ſous des meules poſées de champ; on les paſſe enſuite ſous le preſſoir pour en exprimer le jus, qu'on laiſſe fermenter dans de grandes tonnes, & on en fait ainſi une liqueur qui tient lieu de vin dans les pays où le raiſin ne mûrit pas.

Les *pommes douces* font un cidre délicat, agréable à boire, mais qui n'eſt point de garde. On lui donne une couleur

couleur ſuccinée & un goût ſavoureux, en l'édulcorant avec du miel bouilli chargé de ſuc de meriſes. On fait avec les pommes ſures & âcres un cidre qui ſe garde trois ou quatre ans: en mélant ces différentes pommes, on varie la qualité des cidres

Le ſuc exprimé des pommes, fermente; il eſt en premier lieu muſcide & doux, puis il devient piquant & vineux; c'eſt là le cidre qu'on boit ordinairement. Lorſqu'on laiſſe aller plus loin la fermentation, il devient acide & tient lieu de vinaigre. On retire du cidre, par la diſtillation, un eſprit ardent, peu différent de l'eſprit-de-vin. L'eſprit de cidre fortifie le cœur & convient aux affections mélancoliques. Le cidre eſt la boiſſon ordinaire des Normands; l'ivreſſe de cette liqueur dure plus long-tems que celle du vin. *Lémery* dit que l'on voit des payſans en Normandie demeurer trois jours ivres, après avoir fait la débauche de cidre, & qu'ils s'endorment à la fin de l'ivreſſe. On fait auſſi un ſirop ou un rob de cidre, en faiſant réduire par évaporation dix pintes de cette liqueur, à une ou environ: cet extrait liquide eſt bon pour la poitrine. Le marc des pommes ſert au chauffage des pauvres, comme celui des poires.

Lorſqu'on a bien ſéché les pommes crues, on peut les conſerver juſqu'au printems dans des tonneaux, en diſpoſant alternativement un lit de paille & un lit de pommes; on nous en apporte tous les ans une grande quantité d'Auvergne, conſervées de cette façon. Les pommes douces ſéchées au four peuvent ſe conſerver pluſieurs années dans leur bonté, dans un endroit bien ſec. Lorſque les pommes ont été gelées dans la fruiterie, comme cela arrive ſouvent pendant les hivers rigoureux, on ne doit point les toucher juſqu'à ce qu'elles ſoient dégelées inſenſiblement, par le changement de température de l'air: elles ſe conſervent également, dit M. *Bourgeois*, comme ſi elles n'avoient point ſouffert le gel: on a même obſervé qu'elles en deviennent beaucoup plus douces & qu'elles exigent moins de ſucre lorſqu'on les cuit. Enfin on les gâte ſi on les dégele auprès du feu; mais en les jetant dans de l'eau très-froide, il ſe forme des glaçons à la ſuperficie, la pomme ſe

dégele doucement auſſi, & ſon organiſation n'eſt point détruite. La même choſe arrive aux œufs qui ſont gelés, ainſi qu'à toutes les parties du corps humain. La pomme ne ſe cuit point par la friture dans les beignets : on doit en eſtimer les qualites dans cette préparation ſur le pied de pommes crues.

Le bois des *pommiers ſauvageons* eſt moins dur que celui des poiriers, & n'a pas une couleur ſi agréable. Ce bois eſt plein, doux, fort liant, aſſez ſemblable à celui de l'alizier ; il eſt recherché par les Menuiſiers, & encore plus par les Tourneurs. Son écorce donne une teinture jaunâtre.

POMMIER D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU POMME.

POMMIER DE CANNELLE, *guanabanus fructu aureo & molliter aculeato*, PLUM. & BARR. On ne ſait pas trop ce qui a fait appeller ainſi cet arbre qui eſt une eſpece de *cachimentier :* voyez ce mot. Il n'a aucunement le goût & ne reſſemble en rien au cannelier d'Inde. Sa tige eſt plus petite que celle du *petit coroſol*, arbre du même genre, & dont il eſt mention à l'article COEUR DE BOEUF ; ſa feuille eſt preſque la même, & ſon goût aromatique en differe peu. Ses feuilles ſeches, infuſées dans le tafia, donnent une liqueur agréable. Son fruit reſſemble aſſez à une petite pomme de pin : c'eſt le même que l'*ata* de Siam & de la Côte de Coromandel. Nous avons vu en 1771, chez M. *Gilbert de Voiſins*, un *régime* ou branche de cet arbre ; il y avoit au moins deux cents fruits attachés. Ce régime lui avoit été envoyé des grandes Indes.

POMPE DE MER. C'eſt la *trombe de mer*. Voyez ce mot.

POMPHOLIX ou TUTIE BLANCHE. *Voyez au mot* TUTIE.

POMPILE, *pompilus*. Poiſſon de mer à nageoires molles : il fréquente la haute mer. Son corps eſt ſans écailles. Depuis les ouies juſqu'à la queue il a un grand trait courbé, & pluſieurs en travers du ventre, marqués de petits points. Son dos eſt de diverſes couleurs & moucheté ; ſa bouche eſt de moyenne grandeur ; ſes dents ſont petites ; les parties voiſines des yeux ſont jaunes & de couleur d'or : il a deux nageoires

près des ouies, deux au-deſſous, une proche l'anus, une au dos. Sa queue n'eſt point diviſée comme celle des thons & des pélamides, avec leſquels les Anciens l'avoient rangé: le pompile ſuit les vaiſſeaux en pleine mer: il eſt fort rare ſur nos côtes. Les Naturaliſtes donnent auſſi le nom de *pompile* au *nautile*. Voyez ce mot.

PONCE. *Voyez* PIERRE PONCE.

PONCEAU. C'eſt le *pavot rouge*. Voyez ce mot.

PONCHARI. *Voyez* PIE-GRIECHE.

PONCIRADE, eſt la méliſſe cultivée: on lui a donné ce nom à cauſe de ſon odeur, qui approche beaucoup de celle du *poncire*. Voyez à l'art. MÉLISSE.

PONCIRE. Nom donné à une ſorte de gros *citron*. Voyez ce mot.

PONGO ou PONGOS, ou PONGI, eſt le nom que l'on donne à l'une des eſpeces de ſinge, qui a une reſſemblance ſinguliere avec l'homme, & que l'on appelle *homme des bois* ou *homme ſauvage*.

Le *pongos* dont il eſt queſtion ſe trouve dans les forêts de Muyomba au Royaume de Loango. Il eſt de la grandeur d'un homme, & a, diſent quelques-uns, le double de maſſe; ſon viſage a plus de rapport qu'aucune autre eſpece de ſinge, avec celui de l'homme. Il a le devant du corps nud, mais le derriere eſt couvert de poils noirs; ſa femelle a le ſein gros & potelé comme une femme en embonpoint, & le nombril enfoncé. Le pongos marche droit en tenant à la main le poil de ſon cou: il dort ſur les arbres où il bâtit une eſpece de toit pour s'y mettre à couvert; il ſe nourrit de fruits & de noix ſauvages; il ne mange point de chair; il aime à ſe chauffer, & attaque quelquefois en troupe les Negres qui traverſent les forêts; ils oſent auſſi attaquer les éléphans qui viennent paître proche d'eux; ils les incommodent tellement à coups de poing & de bâton, qu'ils les forcent de prendre la fuite en pouſſant des cris. On prétend qu'un ſeul a aſſez de force pour ſe débarraſſer des mains de dix hommes: on leur a vu porter des fardeaux très-lourds. Lorſqu'un d'entre ces animaux meurt, les autres couvrent ſon corps d'un amas de branches & de feuilla-

ges. Les Negres aſſurent que les pongos ſont auſſi très-enclins à violer les femmes & les filles. Le pongos eſt donc la grande eſpece d'*orang-outang*. Voyez ce mot.

POPLIESKI. *Voyez à l'article* PELLETERIES.

PORC. Le porc Européen eſt deſcendu du porc ſauvage & eſt devenu domeſtique chez nous; c'eſt le ſanglier modifié, altéré, dégénéré par l'eſclavage. *Voy, au mot* SANGLIER.

PORC-ÉPIC ou PORTE-ÉPINE, *hiſtrix*. Le porc-épic eſt un animal quadrupede des pays étrangers: on en amene ici quelques-uns de vivans, on les nourrit par curioſité. On en diſtingue diverſes eſpeces, leſquels ſe trouvent en Afrique, à Sumatra, à Java, & dans la Nouvelle Eſpagne, dans la baie d'Hudſon, & dans les deux Indes. Ces eſpeces de porc-épics, qui ont entr'eux une reſſemblance générale, ont auſſi quelques différences. *Voyez* COENDOU.

Le porc-épic d'Afrique eſt commun au Cap de Bonne-Eſpérance: il a deux pieds & demi de long; ſes jambes ſont courtes, celles de devant n'ont que quatre pouces, & celles de derriere ſix; ſa tête a cinq pouces de long; ſa levre ſupérieure eſt fendue comme celle d'un lievre; ſes yeux ſont petits; ſes oreilles reſſemblent à celles de l'homme, il n'a point de queue. Un des caracteres généraux de ces animaux, c'eſt d'avoir deux dents inciſives, point de dents canines, les doigts onguiculés & des piquans ſur le corps. Le dos & les côtes du porc-épic que nous décrivons, ſont couverts de piquans un peu courbes, de différentes longueur & groſſeur, pointus comme des alênes, annelés de blanc & d'un brun-noirâtre. Il y en a de tout-à-fait blancs: les plus gros ſont les moins longs, ils ont depuis ſix juſqu'à douze pouces; les autres ont quinze pouces & ſont flexibles. Le porc-épic a ſur la tête & le derriere du cou une eſpece de panache formé de quantité de petits piquans fort déliés, ſemblables à des ſoies de ſanglier; la poitrine & le ventre ſont encore couverts de ſoie à peu-près pareilles.

Les autres eſpeces de porc-épics varient par quelques différences, qui frappent bien plus lorſqu'on voit l'animal, que par les deſcriptions, même les plus

exactes. Le porc-épic de Sumatra a un muſeau de cochon ; ſes oreilles ſont pendantes & preſques pelées, comme celles des pourceaux de Hollande : ſes yeux ſont grands & brillans. Le porc-épic de la Nouvelle Eſpagne, eſt de la grandeur d'un chien de la moyenne taille : on le trouve ſur les montagnes. Le porc-épic de la baie d'Hudſon, reſſemble beaucoup au caſtor par ſa taille & par ſa groſſeur. Il fait ordinairement ſon nid ſous les racines des grands arbres ; il ſe nourrit d'écorces d'arbres, il avale de la neige en hiver pour ſe déſaltérer ; en été il boit de l'eau : les Sauvages le mangent & trouvent ſa chair délicieuſe ; elle a cependant une ſaveur fade. Le porc-épic du Canada, eſt un animal lourd ; il eſt chargé d'un très-grand nombre de piquans ; il n'y a point de Chaſſeur qui ne le joigne à la courſe : on peut le tuer d'un ſeul coup de bâton donné ſur le muſeau. Ils habitent les pays des montagnes : les pékans, les ours & les carcajoux leur font la guerre ; mais s'ils peuvent approcher de quelque arbre, ils y grimpent, gagnent les plus petites branches, & laſſant la patience de leurs ennemis, ils leur échappent.

Quand ces animaux ſont irrités, ils enflent leur corps de rage, dreſſent leurs aiguillons, & ſe jettent de côté pour frapper. Leur peau paroit mobile, & ils font mouvoir avec force tout l'aſſemblage de leurs dards. Quoiqu'ils ſoient faciles à entrer en colere, ils ne ſont pourtant pas méchans, & ne mordent ni ne bleſſent perſonne, à moins qu'ils n'ayent été auparavant harcelés. Ils ne peuvent ſur-tout ſouffrir qu'on leur touche le corps ni les aiguillons ; ſi on le fait, on les voit entrer en fureur, pouſſer des cris, ſe hériſſer, faire frémir la peau qui porte leurs aiguillons, chercher à jeter de côté toute la maſſe de leur corps contre l'agreſſeur, & frapper auſſi d'impatience la terre avec le pied. La colere dans laquelle entrent alors ces animaux ne viendroit-elle pas, dit *Séba*, de ce qu'ils ont la véſicule du fiel très-groſſe, & de ce qu'ils reſſentent une ſenſation douloureuſe au moindre attouchement de leurs aiguillons, d'où ſe répand la bile par tout le corps.

Lorſqu'on examine la forme, la ſubſtance & l'or-

ganiſation des piquans du porc-épic, on reconnoît aiſément que ce ſont de vrais tuyaux de plumes auxquelles il ne manque que les barbes pour être de véritables plumes. Cet animal pourroit être regardé par ces rapports, comme faiſant partie de la nuance entre les quadrupedes & les oiſeaux.

Les piquans du porc-épic tiennent ſi peu, qu'il eſt impoſſible, qu'en ſe donnant des mouvemens vifs, il ne s'en détache quelques-uns. (Ce qui a fait dire du porc-épic, qu'il étoit tout à la fois l'arc, la fleche & le carquois.) Les mêmes mouvemens qui les détachent peuvent les porter à quelque diſtance; mais il eſt difficile de croire que le porc-épic les décoche, comme on le lit dans quelques Auteurs. La bleſſure des piquans du porc-épic eſt, dit-on, mortelle; ces piquans percent les chairs & cauſent la mort; mais ces dards agiſſant d'une façon toute mécanique, comment peuvent-ils être venimeux? Les chaſſeurs ne manquent pas d'ôter ceux qui paroiſſent attachés à leurs chiens, lorſqu'ils ont approché d'un porc-épic: car ces piquans ſont, dit-on, dans quelques eſpeces, terminés à leur pointe en forme de vis, & tous les mouvemens de l'animal tendent à faire avancer l'aiguillon dans les chairs.

Les chaſſeurs prétendent que le porc-épic vit douze ou quinze ans. Au mois de Septembre, ſaiſon de leurs amours, les mâles deviennent furieux, ils ſe déchirent à belles dents les uns les autres pour la conquête d'une femelle; celle-ci ſe met ſur le dos pour recevoir le vainqueur empreſſé; les piquans qui pendent aſſez longs, empêchent que ces animaux ne ſe joignent à la maniere ordinaire des quadrupedes. La femelle met ordinairement bas dans le courant du mois d'Avril: elle ne fait gueres qu'un petit à chaque portée; elle ne l'allaite qu'environ un mois; elle l'acoutume à vivre d'herbes, de fruits, & peu-à-peu à ſe nourrir d'écorces d'arbres. On prétend que les porc-épics dorment ſous terre pendant ſix mois de l'année, & ſont alors dans une eſpece d'engourdiſſement, où ils n'ont point beſoin de nourriture; pendant ce tems d'abſtinence, leurs piquans tombent, & il leur en revient d'autres.

Il paroît donc que cet animal ſeroit du nombre de ceux qui ont le ſang froid : *voyez au mot* LOIR.

Les Sauvages du Canada teignent en rouge, en noir, en jaune, les piquans du porc-épic qu'ils refendent fort artiſtement : ils en brodent des corbeilles & différentes ſortes d'ouvrages d'écorce d'arbre : ils en brodent auſſi des braſſelets & des ceintures de cuir, dont leurs femmes ſe parent. Ces broderies de piquans du porc-épic ſont ſouvent très-bien faites, dit M. *de Réaumur*, & ont l'avantage d'être plus durables que nos broderies de ſoie, & même que nos broderies d'or & d'argent. On voit de ces ouvrages dans les cabinets des curieux. On peut voir au mot BEZOARD, le cas que l'on fait du *bezoard de porc-épic*.

PORC-ÉPIC DE MER. *Voyez* POISSON ARMÉ.

PORC DE GUINÉE ou COCHON DE GUINÉE, *Porcus Guinæenſis*. Il differe de nos cochons domeſtiques par ſes oreilles, qui ſont très-longues & terminées par une pointe longue & aigue, & par la queue qui lui deſcend juſqu'aux talons, & qui eſt denuée de poils, il n'a point du tout de ſoie, mais tout ſon corps eſt couvert de poils courts d'un roux brillant : le poil eſt cependant plus long près de l'origine de la queue & autour du cou. On trouve ce cochon dans la partie occidentale de l'Afrique, en Guinée, & en Amérique, au Breſil. Nous donnerons à la ſuite du mot SANGLIER, les animaux déſignés ſous le nom de *cochons* ou de *porcs*.

PORC A LARGE GROIN ou SANGLIER D'AFRIQUE. Animal ſingulier que nous avons vu vivant en 1766, à la ménagerie de la Haye, appellée le *grand Loo*. M. *Voſmaër* vient de donner la deſcription de ce quadrupede envoyé par M. *Tulbagh*, gouverneur du Cap de Bonne-Eſpérance : il ſe trouve le plus ſouvent entre la Caffrerie & le pays des grands Namaguas, à environ 200 lieues du Cap de Bonne-Eſpérance. On l'appelle dans le pays *hartlooper*, c'eſt-à-dire, *galopeur* ; en effet, il court rapidement & bondit fort gaiement ; il ſemble l'emporter en agilité ſur les porcs de notre pays. Lorſqu'il ſautille & fait la chaſſe aux animaux qu'il apperçoit, il redreſſe la

queue, qu'il porte ordinairement pendante. Il aime à fouiller en terre avec ſon groin & ſes pattes; & ſi l'on s'oppoſe à cette manœuvre, il pouſſe de longs cris très-aigus & lamentables, qui tiennent de ceux d'un vigoureux enfant qui pleure, avec différens tons de voix plaintifs & quelquefois fort riſibles. Cet animal réduit en eſclavage devient moins petulant, il ſe laiſſe frotter très-volontiers de la main ou avec un bâton, & même ſemble aimer qu'on le faſſe rudement. Si on l'agace vivement, ou qu'on le pouſſe, il ſe retire en arriere, faiſant toujours face du côté qu'il ſe trouve aſſailli, & ſecouant ou heurtant vivement de la tête.

Le porc à large groin que nous avons vu vivant au *grand Loo*, eſt, dit M. *Voſmaër*, long de quatre pieds trois pouces, meſuré depuis le bout du nez, juſqu'à l'origine de la queue. Sa hauteur eſt de deux pieds trois pouces; la plus grande épaiſſeur du corps eſt de trois pieds un pouce. La tête ſeule depuis le groin juſqu'entre les oreilles, eſt d'un pied trois pouces; la largeur de la tête, entre les lambeaux des yeux au bord ſupérieur, eſt de neuf pouces & demi; la largeur du groin entre les défenſes, a plus de ſix pouces; la longueur de la queue eſt de dix pouces.

La forme du corps approche aſſez de celle de notre porc ordinaire; mais ſon dos eſt plus aplati & ſes pieds plus courts.

La tête, comparée à celles des autres porcs, eſt très-difforme, tant par ſa ſtructure que par ſa grandeur. Le muſeau eſt fort large, aplati & très-dur; le nez eſt mobile & recourbé vers les côtés; les narines grandes, éloignées l'une de l'autre, & ne ſe diſtinguent que quand on ſouleve la tête de l'animal. La levre ſupérieure eſt dure & épaiſſe, à côté & près des défenſes, par deſſus & autour deſquelles elle eſt fort avancée & pendante; elle forme ſur le derriere des défenſes une fraiſe demi-ovale, pendante & cartilagineuſe, qui couvre de chaque côté les coins du muſeau.

Cet animal n'a point de dents inciſives, les gencives ſont en cet endroit liſſes, arrondies & dures,

les défenſes de la mâchoire ſupérieure, ſont à leur baſe d'un pouce d'épaiſſeur, recourbées, ſaillantes de cinq pouces & demi, fort écartées en dehors, & ſe terminant en une pointe obtuſe : on obſerve une cannelure ou raie ſur l'un des côtés de chaque dent. Les dents de la mâchoire inférieure ſont beaucoup plus petites, moins recourbées, preſque triangulaires & uſées par leur frottement continuel contre les défenſes ſupérieures, elles paroiſſent comme obliquement coupées.

L'animal a des dents molaires poſées fort avant dans la bouche : les yeux, eu égard au volume de la tête, ſont petits, placés plus haut, plus près des oreilles & moins diſtans l'un de l'autre que dans le porc commun ; l'iris eſt d'un brun foncé ſur une cornée blanche ; les paupieres ſupérieures ſont ſeules garnies de cils bruns, roides & droits ; le conduit lacrymal eſt fort long & deſcend obliquement vers l'endroit des narines.

Les oreilles ſont aſſez grandes, plus rondes que pointues, très-garnies en dedans de poils jaunes : elles ſe renverſent en arriere vers le corps.

Sous les yeux l'on diſtingue une eſpece de petit ſac bulbeux, & immédiatement au-deſſous ſe font voir deux pellicules rondes, plates, épaiſſes de quatre lignes, droites ou horizontales, & que M. *Voſmaër* appel'e *lambeaux des yeux :* leur longueur & largeur eſt de deux pouces & demi ; elles ſont mobiles. Des perſonnes ayant pris ces deux pellicules pour des oreilles, avoient nommé cet animal, *porc à quatre oreilles.* Entre ces pellicules & le muſeau, paroît de chaque côté une protubérance dure, ronde & pointue.

La peau eſt fort épaiſſe, mais diſtendue au cou, aux aines & au fanon, remplie de lard aux endroits ordinaires. Sur tout le corps ſe montrent quelques poils clair-ſemés, diſtribués en petites broſſes, de trois, quatre ou cinq brins, plus ou moins longs, & poſés en ligne droite les uns auprès des autres. Le front entre les oreilles eſt ridé, garni de poils blancs & bruns fort ſerrés, qui partant du centre, s'aplatiſſent ou s'abaiſſent de plus en plus ; ſur le nez, deſ-

cend une bande étroite de poils noirs & gris. C'eſt principalement ſur la nuque du cou & ſur la partie antérieure du dos qu'il y a le plus de ſoies, elles ſont auſſi les plus ſerrées, & il y en a qui ont ſept à huit pouces de longueur; celles-ci ſont légérement inclinées: preſque tout le reſte du dos eſt nud. Les flancs, le poitrail, le ventre, les côtés de la tête & le cou ſont garnis de petites ſoies blanches.

Les ongles, au nombre de deux à chaque pied, ſont pointus & noirs; les onglets poſent quelquefois à terre; la queue eſt mince, perpendiculairement pendante, raſe & ſe termine en pointe. En général, la couleur de ce quadrupede eſt noirâtre à la tête, mais d'un gris roux clair ſur le reſte du dos & du ventre.

Cet animal, qui annonce beaucoup d'inſtinct, exhale une forte odeur qui n'eſt pas très-déſagréable, il mange de toutes ſortes de grains, ſur-tout du maïs, de l'orge, du ſeigle & du ſarrazin: c'eſt alors qu'il s'appuie fort en avant ſur ſes genoux courbés, ce qu'il fait auſſi en buvant, en humant l'eau à la ſurface. M. *Voſmaër* dit encore que cet animal paroît choiſir pour ſon repos & ſa commodité, la poſition ſur les genoux des pieds antérieurs, & qu'il a les organes de l'ouie & de l'odorat peut-être plus forts que les porcs domeſtiques. Ces deux organes, ajoute-t-il, compenſent la vue bornée de cet animal, qui par la petiteſſe & la ſituation de ſes yeux, ne peut pas ſi bien appercevoir les objets autour de lui; ajoutez les lambeaux ou pellicules qui s'y trouvent & qui doivent auſſi offuſquer la vue.

PORC MARIN, *ſus marinus*, eſt un poiſſon rond & aplati. Ses écailles ſont très-dures & tiennent tellement à la peau, qui eſt impénétrable, que les Ebéniſtes & les Menuiſiers de quelques pays s'en ſervent pour polir le bois: ſes dents ſont fortes & aiguës: ſes yeux ſont ronds. Il a près des ouies une petite fente avec une petite nageoire de chaque côté: ſon dos eſt armé de trois aiguillons, droits, rudes & forts, qui tiennnent à ſa peau: ſa chair eſt de mauvaiſe odeur, dure & difficile à digérer.

Les Naturaliſtes ont donné le nom de COCHON DE

MER, *ſus marimus*, à pluſieurs autres animaux marins qui ont beaucoup de graiſſe, ou le grognement du cochon de terre, ou enfin qui ont la nageoire du dos découpée & dreſſée comme les ſoies du cochon domeſtique. En comparant quelques-unes de ces deſcriptions, on y reconnoît le *marſouin* & *l'aguillat des Provençaux :* c'eſt une eſpece de chien de mer. On pêche des porcs de mer aux Antilles, mais avec aſſez de difficulté, car ils ont l'adreſſe ou l'inſtinct de ronger ſeulement l'amorce ſans l'avaler. Enfin on donne auſſi le nom de *cochon de mer* au renard marin, mais ils paroiſſent différens l'un de l'autre. *Voy.* RENARD MARIN.

PORC A MUSC. *Voyez* TAJACU.

PORC DE RIVIERE. *Voyez* CABIAI.

PORC SAUVAGE. *Voyez* SANGLIER.

PORCELAINE, *porcellana*. C'eſt un genre de coquillage univalve, ainſi appellé du bel éclat de ſa coquille, ſemblable en cela à l'émail de certaines porcelaines dont ont ſe ſert ſur les tables : ce genre de coquillage renferme pluſieurs eſpeces de coquilles aſſez différentes entr'elles : toutes ont pour bouche une longue fente plus ou moins étroite, garnie de dents des deux côtés, telles que le *pucelage* qu'il ne faut pas confondre avec la *conque de Vénus*, *concha Veneris :* voyez ces deux mots : la forme en eſt ovoïde, quelquefois boſſue ou terminée par des mamelons, ou pointue, mais toujours applatie en deſſous ; elle n'eſt ſouvent dentée que par un côté, tel que l'*œuf*, &c. ces coquilles ne montrent que peu ou point de ſpirales. La robe des porcelaines & leur bigarrure ſont encore plus variées que leur volume. Parmi les porcelaines, il y en a qui ſont épaiſſes & peſantes, d'autres ſont légeres, minces, comme papyracées : les unes ſont unies, d'autres ſont pointillées ou chargées de caracteres. On trouve des exemples ſenſibles de toutes ces différences dans les coquilles ſuivantes, appellées par les Amateurs, la *carte géographique*, la *peau de ſerpent*, la *peau de tigre*, le *pou de mer*, la *navette de Tiſſerand*, le grand, le petit & le *faux argus*, le *petit âne rayé*, l'*arlequine*, la *taupe*, la *boſſue*, la *monnoie de Guinée*, la *neigeuſe*, le *léopard*, le *lievre*, la *ſouris*, la *colique* ou le *pucelage*, le *crapaud*, la *tortue*,

la *petite vérole*, le *cloporte*, l'*œuf*, &c. Il n'y a point de coquilles, qui au ſortir de la mer ſoient auſſi luiſantes & auſſi polies que la porcelaine, elles ont preſque toutes la forme d'un ovoïde arrondi; il y en a peu qui laiſſent appercevoir ſenſiblement quelques tours de ſpires à l'un des deux bouts. M. *Adanſon* diſtingue les porcelaines par le bourrelet de la levre droite qui manque dans les pucelages, & qui n'en ont pas la moindre apparence: le bord de cette levre a, dit-il, plus d'une douzaine de petites dents diſtribuées dans toute ſa longueur: *voyez les Planches des Ouvrages ſur les Coquilles de MM.* Adanſon & *d'*Argenville.

On donne le nom de *porcellanites* à la *coquille porcelaine* devenue foſſile ou petrifiée. Des Auteurs ont auſſi appellé du nom de *porcelaine foſſile* la véritable *pierre ollaire*. Voyez ce mot.

PORCELAINES. *Voyez à la ſuite de l'art.* VASES.

PORCELET DES INDES. *Voyez* COCHON D'INDE.

PORCELET DE S. ANTOINE. *Voy.* CLOPORTE.

PORES, *pori*. On donne ce nom, tantôt à des pierres formées dans l'eau, telles que les *oſtéocolles*, la *pierre à filtrer*, à celles qui ſont produites par le feu, telles que les *pierres ponces*: enfin aux *productions à polypier*. Voyez ces mots.

PORITES, ſont ces mêmes corps polypiers devenus foſſiles, & qui ſelon M. *Guettard*, ſont ſimples, en forme de champignon à pédicule & à chapeau. *Voyez* FONGIPORE.

POROROCA. C'eſt le phénomene connu ſous le nom de *maſcaret* & de *barre*: à cette différence près que dans le *pororoca* que l'on obſerve entre Macapa & le cap Nord, ſur-tout dans le tems des plus hautes marées, la mer parvient à ſa plus grande hauteur en une ou deux minutes de tems. Le *pororoca* s'annonce de deux lieues loin avec un bruit effrayant; ce terrible flot eſt compoſé de trois à quatre lames ou maſſes d'eau chacune de douze à quinze pieds de haut, qui raſent & briſent tout, & cheminent avec une rapidité prodigieuſe. Les endroits qui ont peu de fond, ſont alors très-dangereux. *Voyez l'article* MER.

PORPHYRE, *porphyr.* C'eſt un caillou de roche compoſé, opaque, plus dur, mais moins compacte que le jaſpe : ſa couleur eſt ordinairement d'un rouge plus ou moins foncé, rarement violette, quelquefois verdâtre : cette eſpece de pierre de roche a pour taches ou grains le quartz laiteux ou le *feld-ſpath*, & pour baſe le *petro-ſilex*, autre eſpece de pierre très-dure, qui reſſemble moins à une marne pierreuſe qu'à un ſilex jaſpé. Les grains ou taches ſont toujours d'une couleur oppoſée à la pierre, qui leur ſert de matrice, communément blanchâtres, tantôt ronds & tantôt en carrés longs, comme criſtalliſés & cimentés enſemble : il y en a dont les taches ſont noires & brillantes : on diſtingue entr'autres, 1°. le beau porphyre rouge de la Dalécarlie Orientale & de Wilsdorf en Saxe : 2°. le porphyre brocatelle d'Egypte, les taches en ſont toujours jaunâtres : 3°. le porphyre vert de la Sibérie & de l'Auvergne, il eſt aſſez rare ; celui que l'on appelle le *porphyre vert antique* ou *ophite*, & qui eſt le *verde laconico* ou *ſerpentino antico Orientale* des Italiens, l'eſt encore plus ; ſes taches ou carrés longs s'y trouvent ſouvent diſpoſés en maniere de croix : 4°. le porphyre rouge à taches noires, que quelques-uns appellent improprement *granite rouge*, *granito roſſo* ; on en faiſoit autrefois les colonnes & les obéliſques.

Tous les vrais porphyres ſe trouvent par maſſes & jamais par couches ; ils ſont très-durs, très-difficiles à travailler ; ils font feu avec le briquet & ſe vitrifient au feu : on voit à Verſailles pluſieurs beaux vaſes faits de cette pierre qui eſt indeſtructible : on conſerve encore à Rome pluſieurs monumens précieux de porphyre antique, & qui ne ſont aucunement altérés. Le porphyre étoit ſi eſtimé des Anciens, qu'ils le faiſoient tailler en bijoux & en plaques, pour porter en amulette afin d'arrêter le ſang & diſſiper la mélancolie : on en fait aujourd'hui des vaſes, des buſtes, des tables, des molettes & des pierres à broyer pour l'uſage des Apothicaires ; ils s'en ſervent pour réduire en poudre fine les corps les plus durs : c'eſt de là qu'on a dit *porphyriſer la limaille de fer*, &c. Nous avons reconnu, d'après M. *Eſteve*, dans la vaſte forêt de Leſterelle en

Provence, un porphyre dont la dureté, la beauté, le prix & l'uſage dans la Sculpture & l'Architecture, ne le cedent en rien au porphyre de l'Arabie.

PORPHYRE ou OLIVE DE PANAMA. Coquille de la famille des olives, & qui ſe trouve dans la mer du Sud; elle eſt couleur de chair, nuée de bleu, couverte d'un grand nombre de traits orangé-brun, qui forment en toute ſa ſuperficie divers zig-zags plus ou moins grands & ſerrés, laiſſant des intervalles triangulaires. Sa tête eſt peu élevée, & les orbes ou ſpirales ſont creuſés bien diſtinctement.

PORPHYRION, ou L'OISEAU POURPRÉ, ou POULE SULTANE, *porphyrio*. C'eſt ſelon M. *Albin*, une eſpece de poule d'eau; & ſelon M. *Briſſon*, la *poule ſultane* forme un genre particulier, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Le plumage du corps de cet oiſeau eſt d'un beau pourpre violet, tacheté de bleu, de vert, de gris & de blanc: le cou & le devant de la tête ſont bleuâtres, la queue eſt de couleur de frêne blanchâtre: le bec, les jambes & les pieds ſont d'un rouge d'écarlate; les griffes ſont noires; ſes jambes ſont hautes & ſes pieds grands; le bec eſt gros, long, pointu, conique & un peu courbé, comprimé latéralement, avec une excroiſſance rouge ſur le front; il a trois doigts devant & un autre doigt derriere; ſes ongles ſont longs, pointus & crochus.

Cet oiſeau a pluſieurs qualités qui ne ſont propres qu'à lui ſeul, ſavoir, de mordre l'eau quand il boit, de tremper ſa nourriture de tems en tems dans l'eau, & de la porter à ſon bec avec ſa patte; il vit de poiſſon.

Les Anciens eſtimoient ſi fort la beauté de cet oiſeau, qu'ils en faiſoient un des ornemens de leurs palais & de leurs temples. Le porphyrion eſt d'un caractere farouche & difficile à apprivoiſer: il fréquente ordinairement les bords des rivieres: on le trouve dans les Indes Orientales & en Amérique ſous la Zone Torride. Il y a auſſi la poule ſultane à tête noire; celle qui eſt verte; la brune, la rouſſe, la mouchetée, la tachetée, celles de la baie d'Hudſon & de Madras.

PORPITES. Les uns ont donné ce nom à une eſpece de pierre nommulaire, & d'autres à des eſpeces de petits coralloïdes elliptiques ou arrondis, de la grandeur d'une piece de monnoie, & de la même forme qu'un bouton : on remarque ſur les porpites une ſurface convexe & l'autre plate, rarement les deux ſurfaces ſont aplaties ; mais toujours garnies à l'extérieur de cercles concentriques ou de rayons divergens très-faciles à diſtinguer les uns des autres : ſouvent on en trouve pluſieurs attachés les uns ſur les autres. En général les porpites ſont des polypites en forme de boutons ou reſſemblans a la cunolite : on en trouve de très-ſinguliers en Afrique; nous en avons qui ont été ramaſſés près des ruines de Suffitula dans le Royaume de Tunis, au midi de la ville de Cairouan, & d'autres dans la montagne de Taxes, près les déſerts de la Zaara.

PORREAU. *Voyez* POIREAU.

PORT. *Voyez* HAVRE.

PORTE-CHAPEAU. *Voyez* PALIURE.

PORTE-CORNE. C'eſt le *rhinocéros*. Voyez ce mot.

PORTE-CROIX. *Voyez* CRIOCERE.

PORTE-ÉPINE. *Voyez* PORC-ÉPIC.

PORTE-ÉTENDARD ou PORTE-DRAPEAU, *ſignifer*. Poiſſon des Indes, qui marche dans ces contrées à la tête d'un grand nombre de poiſſons plus petits que lui, & qui le ſuivent. Il reſſemble aſſez au poiſſon que les Hollandois ont nommé l'*idole des Maures*, mais il eſt plus petit : ſa chair n'eſt pas bonne à manger : on n'en prend qu'à cauſe de ſes belles couleurs ; c'eſt ce qui le fait rechercher des Curieux, qui le conſervent dans la liqueur. Il eſt ſi doux, ſi familier, qu'il vient aux perſonnes qui lui preſentent quelque choſe; il mange dans la main, & ſe laiſſe prendre facilement. Dans ce même pays, on donne le nom de *porte-pique* à un poiſſon qui a ſur le dos une longue pointe, courbée par le bout.

PORTE FEUILLE ou RAPETTE, *aſperugo vulgaris*. Plante qui croit le long des chemins, proche des haies & dans les jardins ; elle pouſſe pluſieurs tiges gréles, tendres, anguleuſes, noueuſes, rudes au tou-

cher, & courbées vers la terre : ſa racine eſt menue : ſes feuilles qui ſont oblongues & rudes, ſortent de chaque nœud deux à deux, ou trois à trois, ou quatre à quatre, & diſpoſées le long de la tige : ſes fleurs paroiſſent en Mai & Juin ; elles ſont bleues, naiſſent oppoſées aux feuilles, & forment un entonnoir à pavillon, découpé en cinq parties, ſoutenu par un calice fait en maniere de godet, & qui ſe convertit lorſque la fleur eſt paſſée en une capſule qui contient quatre petites ſemences oblongues & noirâtres. Cette plante eſt vulnéraire, déterſive.

PORTE-LANTERNE. Les Naturaliſtes donnent ce nom à un rare & bel inſecte lumineux de l'Amérique, eſpece de pro-cigale, dont nous avons parlé à la ſuite du mot *acudia :* voyez ce mot.

PORTE-MIROIR. Les Curieux donnent ce nom à un beau papillon de Surinam, fort grand, de couleur d'or & rouge, avec des raies blanches tant ſur les ailes de deſſus que ſur celles de deſſous, ſur chacune deſquelles il y a une tache claire & tranſparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc qui eſt en dedans, & l'autre noir qui eſt en dehors ; de ſorte que cette tache reſſemble beaucoup à un miroir avec ſon cadre. Ce beau papillon ſort d'une chenille qui vit ſur les citronniers. Voyez *Pl. 65 des Inſect. de Surinam*, par Mlle. *Mérian.*

PORTE-MUSC. C'eſt un quadrupede qui offre les caracteres des animaux ruminans, en ce qu'il a les pieds fourchus, & qu'il manque de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure ; on en compte huit à la mâchoire inférieure. Il a dans ſa figure & dans ſes attitudes beaucoup de reſſemblance avec le chevreuil, la gazelle, & plus particuliérement avec le chevrotin. Aucun animal de ce genre n'a plus de légéreté, de ſoupleſſe & de vivacité dans les mouvemens. Il a comme le barbirouſſa & pluſieurs autres eſpeces d'animaux deux longues dents ou défenſes, qui tiennent à la mâchoire ſupérieure, & ſortent d'un pouce & demi au dehors des levres : la ſubſtance de ces dents ou défenſes eſt une ſorte d'ivoire ; elles ont une forme très-particuliere, elles reſſemblent à de petits couteaux courbes, & ſont placées

placées au deſſous de la bouche, & dirigées obliquement de haut en bas, & de devant en arriere ; leur bord poſtérieur eſt tranchant : l'animal s'en ſert vraiſemblablement ſoit pour arracher & couper les racines, qui ſont ſa principale nourriture, ſoit pour ſe ſoutenir dans les endroits où il ne peut pas trouver d'autres points d'appui, ſoit enfin pour ſe défendre ou pour attaquer. Le porte-muſc differe de la gazelle en ce qu'il n'a point de cornes ; ſes oreilles ſont longues & droites ; les deux longues dents ou défenſes de couleur blanche, ſortant de la bouche, & les renflemens qu'elles forment à la mâchoire ſupérieure, donnent à ſa phyſionomie un air ſingulier, qui pourroit le diſtinguer de tout autre animal, à l'exception du chevrotin, quoique celui-ci ſoit beaucoup plus petit. Les couleurs de ſon poil ſont peu apparentes ; au lieu de couleurs décidées, il n'y a que des teintes de brun, de fauve & de blanchâtre, qui ſemblent changer ſous les différens points de vue, parce que les poils ne ſont bruns ou fauves qu'à leur extrémité, & que le reſte eſt blanc. Le porte-muſc ne paroit point avoir de queue.

Nous avons déjà dit quelque choſe de la deſcription de cet animal dans l'article *Gazelle*, mais d'une maniere trop ſuccinte ; les détails qui s'y trouvent joints à ceux que nous venons d'expoſer d'après M. *Daubenton*, ſont ſuffiſans pour l'hiſtoire de cet animal ; le Lecteur s'appercevra que les dents inciſives qui à l'article *Gazelle* ſont décrites, fixées à la mâchoire ſupérieure, le ſont uniquement à l'inférieure : enfin il eſt à préſumer d'après la conformation & l'emplacement de ſes dents inciſives & molaires, & l'organiſation intérieure qu'on connoît de cet animal, qu'il doit ruminer : mais le caractere le plus diſtinctif eſt la poche du muſc ; elle ne ſe trouve, dit-on, que dans les individus mâles. M. *Daubenton* n'a pu voir ſur celui qui ſe trouve vivant à l'Hermitage près de Verſailles, que de petites éminences ſur le milieu de ſon ventre : il ne lui a pas été poſſible de les obſerver de près, parce qu'il ne ſe laiſſe point approcher, & qu'on ne pourroit pas le ſaiſir ſans riſquer de le bleſſer ou d'en être maltraité. On eſt certain par l'examen des peaux qui

ont été envoyées en Europe, que cette poche eſt ſituée près du nombril, & qu'elle peut avoir au moins un pouce & demi de diametre. C'eſt dans la haute Tartarie, dans la Chine ſeptentrionale & au grand Thibet que ſe trouve le porte-muſc, & c'eſt à Boutan, ville du Thibet, que s'en fait le plus grand commerce; on en tire auſſi du Tonkin & de la Cochinchine. *Tavernier* dit avoir acheté à Patna ſeize cents ſoixante & treize veſſies de muſc, qui peſoient deux mille cinq cents cinquante-ſept onces & demie; mais après en avoir ſeparé les enveloppes, elles ne peſoient plus que quatre cents cinquante deux onces. On aſſure que pour prévenir les fraudes & empêcher la falſification, les veſſies ou poches doivent être apportées ouvertes à Boutan pour y être viſitées & ſcellées du ſceau royal. Malgré ces précautions, il eſt rare qu'on puiſſe avoir du muſc parfaitement pur.

La maniere dont ce parfum ſe filtre dans les poches de l'animal, le tems où il les remplit, (celui du rut) l'irritation qu'il cauſe, doivent le faire regarder comme les molécules les plus exaltées du ſang de l'animal, & peut-être comme l'extrait des particules ſurabondantes deſtinées à la reproduction. En le conſidérant ſous cet aſpect, on pourra expliquer ſans peine les effets aphroliſiaques que lui attribuent les Orientaux, & l'uſage très-ſingulier qu'en font quelquefois leurs femmes. *Voyez maintenant l'article* GAZELLE.

PORTE-ÔR, *auri-fer*. Eſpece de marbre noir; mêlé de grandes taches & veines métalliques d'un jaune d'or: *voyez à l'article* MARBRE.

PORTE-PLUMET. Nom donné à une eſpece de nérite fluviatile des plus ſingulieres & des plus jolies; on la trouve communément dans la riviere des Gobelins & les étangs aux environs de Paris. Outre ſes deux tentacules on en voit un troiſieme plus long & plus fin qui ſort latéralement de la tête: on remarque en outre ſur le côté droit de la tête un grand panache plus long que les tentacules, orné des deux côtés de barbes ondées; ce panache s'étend & ſe reſſerre. Ce ſont les branchies ou franges des ouies qui lui ſervent, comme dans les poiſſons, à reſpirer.

PORTE-QUEUE. Jolie eſpece de papillon, ainſi nommé à cauſe des dentelures ſaillantes ou appendices de leurs ailes: on les diſtingue en deux familles, les *grands porte-queues* & les *petits porte-queues*; ceux-ci viennent d'une eſpece de chenille qu'on nomme *chenille cloporte*: voyez ce mot & l'article CHENILLE DU FENOUIL.

POSTILLON, *columba Groënlandica Batavorum*, STELLER. Oiſeau qui ſe trouve dans les mers de Kamtſchatka; ſon plumage eſt noir, il a le bec & les pattes rouges; il conſtruit ſon nid avec art au haut des rochers qui ſont dans la mer; ſont cri eſt fort aigu & très-fort, d'où vient que les Coſaques l'appellent *ivoshick*, c'eſt-à-dire, *poſtillon*; les Kamtſchadales le nomment *kacover* ou *kaior*.

POTASSE ou POTASCHE, ou CENDRE DE POT ou CENDRE DU NORD, eſt un ſel alkali fixe tiré des cendres produites par la combuſtion de différens végétaux brûlés en tas & à l'air libre. La meilleure eſt d'un blanc bleuâtre, peſante, ſeche & d'un goût cauſtique: on s'en ſert dans les verreries, dans les teintures & pour blanchir les toiles.

POTÉE DE MONTAGNE: *voyez à l'article* OCHRE.

Pour la *potée d'éméril* & *d'étain*, voyez ÉMERIL à l'article FER & le mot ÉTAIN.

POTELÉE: *voyez* JUSQUIAME.

POTELOT ou PLOMB DE MINE: *voyez* MOLYBDENE.

POTIRON ou POTURON, *melopepo verrucoſus*, eſt une eſpece de citrouille arrondie, dont l'écorce eſt quelquefois chargée des tubercules ſemblables à des verrues. Ce fruit eſt charnu, ſpongieux, diviſé intérieurement en cinq quartiers, dans leſquels on trouve deux rangs de ſemences oblongues & aplaties. On cultive cette plante dans les jardins fruitiers & les marais; ſon fruit eſt d'un grand uſage dans les cuiſines: il eſt fort humectant, rafraîchiſſant, pectoral. En Pologne on en donne au poiſſon d'étang pour l'engraiſſer; voyez à l'article *Poiſſon*. On a mêlé de la pulpe de potiron cuite dans l'eau & égouttée avec un poids égal de fa-

rine de froment & un peu de levain ; ce mélange mis à cuire au four a fait d'excellent pain d'un beau jaune & bon au goût. Sa ſemence eſt une des quatre grandes ſemences froides ; les Grainiers l'appellent *graine* ou *ſemence de citrouille :* voyez CITROUILLE.

POTTO ou STUGGARD. Par la lecture des Obſervations que les Voyageurs nous donnent d'un animal qui ſe trouve à la Côte d'Or, & qui y porte ce nom, ils nous a paru que c'étoit le même que l'*aï*, dont il eſt mention au mot *pareſſeux*.

POU ou POUIL, *pediculus*, eſt un inſecte ovipare & aptere (ſans ailes), qui s'engendre ſur le corps de l'homme, & même, dit-on, ſur celui des quadrupedes, des oiſeaux, des poiſſons, même ſur les végétaux. (Il faut obſerver que les chiens, les oiſeaux, les mouches, les coléopteres ſont attaqués par différentes tiques, que quelques Auteurs ont déſignées à tort ſous le nom de *poux*.) L'hiſtoire du pou eſt très-curieuſe; nous commencerons par celui de l'homme.

Le POU DE L'HOMME, *pediculus humanorum*. Cet inſecte vermineux, quoique fort degoutant aux yeux, a cependant mérité l'attention des plus grands Naturaliſtes tant anciens que modernes. *Swammerdam*, dans le premier ordre des transformations ou développemens des inſectes, prend pour exemple le pou de l'homme ; *Jean Muralto* en a donné l'anatomie ; le célebre *Hook*, Anglois, dans ſa Micographie a auſſi fait la deſcription de cette ſorte de vermine. *Leuwenhoock* rapporte dans les *Tranſact. Philoſoph. ann.* 1693, *n.* 94, *art.* 111, qu'il a obſervé dans le pou un nez court & conique percé d'un trou, par lequel cet inſecte pouſſe ſon aiguillon lorſqu'il veut manger, & que cet aiguillon lui a paru vingt fois plus petit qu'un cheveu ; que ſa tête eſt ſans ſuture ; qu'il a cinq articulations à ſes antennes, & deux griffes à chaque pied, l'une eſt ſemblable à celle d'un aigle, l'autre eſt droite & très-petite ; & entre ces deux griffes il a une petite boſſe ou pelote pour mieux ſaiſir les cheveux & s'y attacher. Le pou a une tête oblongue en avant, & arrondie en arriere ; la peau qui le couvre de toutes parts eſt dure, velue, tranſparente & tendue comme un parchemin ;

ſes deux yeux ſont noirs, ſaillans, non à réſeau, & ſitués derriere les antennes qui ſont filiformes; le cou eſt fort court, il ſe joint au corſelet qui ſe diviſe en trois parties; le dos eſt garni d'une eſpece de bouclier: ſur les deux côtés on voit les ſix pieds qui s'articulent à la partie inférieure du corſelet; ils ont chacun ſix articulations ou phalanges de différentes grandeurs, pointillées, velues, à griffes, au moyen deſquelles il ſaiſit les corps d'un volume proportionné, ſur leſquels il court aſſez vîte. On apperçoit très-bien, par le moyen du microſcope, tous les mouvemens intérieurs de ce petit animal. Le ventre ſe diviſe en ſix parties, & finit en deſſous par une eſpece de queue.

Les *lendes* ou *lentes* ſont les œufs du pou: on en voit journellement les cheveux des enfans qui ſont peu ſoignés, ainſi que ceux des hommes pauvres ou malpropres, tout remplis: (on prétend que les poils des quadrupedes, les plumes des oiſeaux, & les écailles des poiſſons en ſont auſſi garnis;) & on diſcerne plus ou moins facilement celles qui ſont encore pleines, de celles d'où l'animal eſt ſorti.

Le pou, dit *Swammerdam*, acquiert ſa forme parfaite dans ſon œuf, qui eſt aſſez gros; on y apperçoit vers les derniers tems, au travers de la coque, les yeux & le battement du cœur; il a déjà en petit la forme qu'il doit conſerver. Pour ſortir de ſon œuf, il force le limbe ovale qui termine ſa coque du côté de ſa tête, & qui ſe leve comme une boîte à charniere. *Swammerdam*, ayant égard à l'état actuel du pou, & de tous les autres inſectes, qui ſont déjà dans l'œuf ce qu'ils doivent être, les nomme *nymphe-animal-oviforme*, au lieu qu'il nomme *nymphe-ver-oviforme*, les inſectes qui ſont renfermés dans l'œuf ſous la forme de ver.

Le pou change pluſieurs fois de peau, à meſure qu'il prend ſon accroiſſement; mais quand il eſt en état d'engendrer, il n'en change plus. A conſidérer ce petit animal par les parties intérieures, l'on eſt preſque tenté de le regarder comme le chef-d'œuvre des inſectes. Il a fallu la ſagacité de pluſieurs génies pour en connoître

toutes les merveilles ; il eſt impoſſible d'en bien donner un extrait raiſonné, ſans entrer dans de longs détails ; c'eſt pourquoi nous renvoyons aux Auteurs qui ont traité de ces recherches anatomiques. Nous dirons ſeulement que ſon cœur eſt caché dans la poitrine, & qu'on voit reluire ſes vaiſſeaux pulmonaires au travers de ſon corps. Ce vil inſecte n'a ni bec ni dents, ni aucune ſorte de bouche ; l'œſophage paroit abſolument fermé, & n'a d'autre ouverture que celle de la trompe, dont l'inſecte ſe ſert pour percer la peau humaine, ſucer le ſang & l'attirer dans ſon corps. Lorſque cet animal eſt gonflé de ſang, ſon ventricule paroit à travers la peau d'un brun foncé. Le mouvement de ce viſcere eſt ſi admirable que, ſelon *Swammerdam*, on pourroit l'appeller *animal dans un animal*, à cauſe des fortes agitations, contractions, froncemens, développemens qui lui ſont propres, & qu'on ne ſauroit voir ſans étonnement à travers le corps, quand l'eſtomac eſt plein de nourriture, & que par la ſuccion il y entre un nouveau ſang.

Nous avons dit que la trompe du pou eſt fort aigue, ce n'eſt même que par haſard qu'on peut l'appercevoir. Pour en expliquer la ſtructure, le Naturaliſte Hollandois la compare à une corne de limaçon, qui a la propriété de ſe replier ou de rentrer comme un gant ; de ſorte, dit-il, que ſi cette corne étoit ſurmontée d'une trompe au lieu d'un œil, l'on auroit une idée de la trompe du pou. Un Obſervateur Philoſophe & intelligent reconnoîtra toutes ces particularités en mettant un pou ſur ſa main ; il ſuffit de le ſuivre avec un bon microſcope, tandis qu'il cherche quelque pore de la peau où il puiſſe enfoncer ſa trompe, laquelle, y compris ſa gaîne, n'eſt qu'une petite ligne rougeâtre de la plus grande fineſſe. Un pou affamé eſt le plus propre à cette obſervation ; on reconnoît que ſon eſtomac eſt vide, quand tout ſon corps eſt tranſparent : alors on le poſe ſur ſa main, qu'on a un peu frottée auparavant ; il furete çà & là ; toute ſituation lui eſt bonne, pourvu qu'il ſuce ; & dès qu'il a trouvé un pore, il plonge ſa trompe, & preſque au même inſtant on voit un ruiſſeau de ſang paſſer dans ſon œſophage avec une rapidité capable d'effrayer l'Obſervateur microſcopique. Pendant

la ſuccion les ongles & les crochets de la gaîne de la trompe s'enfoncent & ſe cramponnent dans les parois intérieures du pore de la peau ; de ſorte que la gaîne eſt fixe, mais la trompe agit librement. Il eſt aſſez difficile de ſe débarraſſer du pou quand il eſt ainſi caſerné.

Quoique *Swammerdam* ait vu quelquefois ces inſectes monter les uns ſur les autres, la diſſection qu'il en a fait de quarante ne l'a cependant point éclairé ſur la diſtinction des ſexes, ce qui lui a fait ſoupçonner que le pou eſt hermaphrodite : & qu'il a peut-être tout à la fois une verge & un ovaire comme un limaçon. Toujours eſt-il vrai que cet Obſervateur a compté dans un ſeul ovaire dix gros œufs & quarante-quatre petits : il dit auſſi que dans tous les poux il y a un double ovaire. C'eſt-là ſans doute la cauſe qui rend ces vilains inſectes ſi habiles à pulluler. Au reſte, ſi le pou ſe féconde lui-même, c'eſt une ſorte d'accouplement ou d'hermaphrodiſme d'un genre particulier. *Voy. à l'article* HERMAPHRODITE. A l'égard de la peau du pou, qui paroît auſſi unie qu'un parchemin, elle eſt en pluſieurs endroits, dit le même Naturaliſte, ſillonnée par des ſtries déliées, qui ſont autant de ramifications de trachées. Ses œufs, examinés en différens ſens & diſtances, préſentent des choſes toujours variées. L'œuf ou la lende, qui eſt véritablement le pou même au berceau, venant à ſortir de ſa membrane, ſitôt que l'humidité ſuperflue s'en eſt évaporée, devient incontinent propre à la génération ; & c'eſt cette promptitude avec laquelle il engendre immédiatement après être ſorti de ſon œuf, qui a fait dire par plaiſanterie, qu'un pou devient biſaïeul dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Il eſt vrai que cette vermine multiplie prodigieuſement en peu de tems ; mais pour cela il faut que ſes œufs ſoient tenus en un lieu chaud & humide, car autrement les lendes meurent ; & c'eſt auſſi ce qu'on voit arriver à celles qui étant engendrées la nuit dans les cheveux, pendant qu'ils ſont chauds & humectés de la ſueur, meurent enſuite le jour lorſqu'elles viennent à être expoſées à l'action d'un air froid, & après être reſtées quelques mois collées aux cheveux, perdent enfin tout-à-fait la forme extérieure qu'elles avoient.

Cette eſpece de pou s'attache à toutes les parties du corps de l'homme, mais particuliérement à la tête des enfans: il s'en trouve beaucoup dans les habits des pauvres, des mendians, des matelots, des ſoldats, des vieillards, & dans ceux des perſonnes mal-propres qui n'ont pas ſoin ou les moyens de changer de linge.

M. *Linnæus* dit qu'il n'a point trouvé de plus gros poux que dans les cavernes chaudes de Falhun en Suede; & que le pou qui vit dans les habits n'eſt qu'une variété de celui qui vit ſur la tête.

Comme cette vermine ſuce le ſang en perçant la peau, elle y fait ſouvent naître des puſtules qui dégénerent en gale & quelquefois en teigne. On a vu naître ſur pluſieurs perſonnes une maladie mortelle, provenant d'une très-grande quantité de poux qui s'engendrent ſur la chair, & qui font par-tout le corps des plaies pénétrantes juſqu'aux os.

L'hiſtoire fait mention d'un bon nombre d'hommes frappés de la maladie pédiculaire ou phthiriaſe, & qui ont été dévorés tout vivans. Ce fut la troiſieme plaie dont Dieu frappa toute l'Egypte avant le paſſage de la mer rouge. *Conſultez l'*Encyclopedie.

Oviedo a obſervé qu'à un certain point de latitude les poux quittent les Nautonniers Eſpagnols qui vont aux Indes, & les reprennent à leur retour dans le même degré de latitude; car quoique les Domeſtiques & les Matelots, qui ſont en grand nombre dans leurs vaiſſeaux, ſoient fort mal-propres, il n'y en a cependant aucun qui ait des poux lorſqu'ils arrivent aux Tropiques. Dans les Indes, quelque ſale que l'on ſoit, perſonne n'en a qu'à la tête: cette vermine ſe multiplie de nouveau lorſqu'on eſt venu à la hauteur des îles de Madere, dans la traverſée d'Amérique en Europe; elle rentre dans ſon domaine.

Quoique le pou ſoit une ſi vilaine vermine, il y a pourtant parmi les hommes les Hottentots, & parmi les brutes les ſinges, qu'on nomme pour cela *phthirophages*, qui en mangent. C'eſt ainſi que du côté de la mer rouge il y a un peuple de petite ſtructure & noir, qui ne ſe nourrit, dit-on, que de ſauterelles qu'il ſale pour toute préparation. Avec un tel aliment ces

hommes vivent juſqu'à quarante ans ; enfin ils meurent de la maladie pédiculaire. Des poux ailés les déchirent ; leur corps tombe en pourriture, & ils meurent dans de grandes douleurs. On ſait encore qu'un des plaiſirs des Negres de la côte occidentale de cette partie du monde eſt de ſe faire chercher leurs poux par leurs femmes, qui ont grand ſoin de les croquer & de les avaler à meſure qu'elles en trouvent.

Les Auteurs diſent que pour ſe préſerver des poux, il faut ſe nourrir de viandes ſucculentes, uſer de boiſſons ſalutaires & ſe tenir le corps propre, ſur-tout ſi l'on eſt vêtu de laine. Pour remédier à la maladie même, *J. Mercurial* conſeille de purger ſouvent : il faut auſſi ſe frotter d'ail, de moutarde, avaler de la thériaque, des nourritures ſalées & acides, ſe baigner, ſe fomenter d'une décoction de lupins ou de noix de galle ; mais les remedes qu'on emploie avec le plus de ſuccès, ſont les poudres de ſemence de ſtaphiſaigre, de coques du Levant, le ſoufre, le tabac ; on ſe ſert auſſi du mercure, du poivre noir & du vinaigre.

En Médecine les poux ſont eſtimés apéritifs, fébrifuges & propres à guérir les pâles couleurs : la répugnance, comme dit *Lémery*, d'avaler ces vilaines bêtes, contribue peut-être plus à chaſſer la fievre que le remede même ; pour la jauniſſe l'uſage eſt d'en faire avaler à jeun cinq ou ſix dans un œuf mollet. Pour la ſuppreſſion d'urine, qui arrive quelquefois aux enfans nouveaux-nés, on en introduit un vivant dans l'uretre, qui par le chatouillement qu'il excite ſur ce canal, qui eſt doué d'un ſentiment exquis, oblige le ſphincter à ſe relâcher & à laiſſer couler l'urine : une punaiſe produit le même effet. Les Maréchaux, dit M. *Bourgeois*, ont auſſi coutume d'introduire un ou deux poux dans l'uretre des chevaux, lorſqu'ils ſont attaqués de la rétention d'urine, ce qui leur arrive aſſez fréquemment. Mais pour bien faire la Médecine pédiculaire, diſent les Continuateurs de la *Matiere Médicale*, il faudroit être en Afrique où ces inſectes ſont, comme il eſt dit ci-deſſus, recherchés ſoigneuſement & mangés comme quelque choſe de délicieux.

Les poux different ſuivant les lieux où ils naiſſent ;

il y en a de gros, de petits, d'oblongs, de larges, de bruns, de noirâtres & de blancs; tels ſont ceux dont nous venons de parler. Ceux des oiſeaux ſont minces, longs & très-effilés.

Quant à la deuxieme eſpece de pou qui attaque l'homme, & qui eſt connue ſous le nom de *morpion*; voyez ce mot. En général les poux ſont carnaſſiers & ſe nourriſſent du ſang des animaux. Nous allons citer quelques autres inſectes auſſi appellés *poux*, & qui ſont très-connus des Naturaliſtes.

POU AILÉ: *voyez* POU VOLANT.

POU AQUATIQUE: *voyez* MOUCHERON.

POU DE BALEINE, *pediculus ceti*, eſt un animal teſtacée, commun dans les mers du nord, & dont nous avons déjà parlé à la ſuite du mot *baleine*, *pag.* 423, *du premier volume*. Il moleſte étrangement la baleine, lui ſuce ſa graiſſe, & quelques mouvemens que produiſe ce cétacée, il ne peut ſe délivrer d'un paraſite ſi incommode: il ſe loge d'ordinaire, ou ſous les nageoires, ou vers le membre génital, d'autres fois dans les oreilles. C'eſt en cherchant ſa nourriture dans ces endroits, qu'il lui cauſe impunément, par les poils ou franges dont ſes bras ſont armés, les plus cruelles irritations. Quand on preſſe avec les doigts ce coquillage encore vivant, il répand une liqueur noirâtre. Sa tête ne ſe montre guere à découvert; elle eſt preſque toujours cachée ſous ſon enveloppe pierreuſe: lorſque cet animal ſe développe, il reſſemble au petit polype de mer. La coquille du pou de baleine eſt formée extérieurement comme les glands de mer, mais différente en ce que les douze pétales ou pans, tant rentrans que ſaillans, en ſont un peu recourbés vers le haut, ſix deſquels ſont quelquefois chargés chacun de quatre côtes ſtriées tranſverſalement, & en ce que la baſe en eſt concave; cette coquille eſt percée dans le milieu d'un trou rond; diviſée en pluſieurs cellules étroites & profondes. *Voyez* GLAND DE MER.

Seba (*Theſ.* 1, *Tab.* 98, *n.* 5.) donne la figure d'un pou de baleine qui ſe place dans les oreilles & les perce. Il a, dit-il, la figure d'une araignée à douze

pattes, armées d'ongles aigus & crochus; ſa tête eſt petite. Ce même Auteur parle de poux marins de Groënland, qui ſont la nourriture des baleines: ils ont ſeize pieds garnis d'ongles; ils portent ſur le dos, à la maniere des cancres, des écailles articulées de maniere à pouvoir s'étendre & ſe ramaſſer en rond; leur tête eſt large: c'eſt une choſe ſurprenante, dit *Seba*, que d'auſſi petits animaux puiſſent nourrir les baleines de Groënland.

POU DU BŒUF: il eſt très-petit & blanc; ſon ventre eſt chargé de huit bandes tranſverſales. On trouve auſſi ſur le dos des vaches, des poux à ventre de couleur plombée. Le cheval, dit M. *Bourgeois*, eſt auſſi fort ſujet aux poux, lorſqu'on le nourrit de mauvais foin de marais, ou de foin qui a été couvert de limon par les inondations. Le meilleur remede pour détruire toutes les eſpeces de poux des animaux, c'eſt de les frotter avec l'onguent mercuriel.

POU DE BOIS ou FOURMI BLANCHE, eſt un inſecte non ailé qui vit en ſociété, & qui eſt fort commun dans toute l'Amérique & dans les Indes orientales; il s'attache au bois, ſur-tout à celui qu'on apporte d'Europe, le mange, le gâte & le pourrit. Cet inſecte a la figure des fourmis ordinaires; il eſt d'un blanc rouſſâtre, de la groſſeur d'un pou, & paroît huileux à la vue & au toucher; il a une odeur fade & dégoûtante; il multiplie ſi prodigieuſement, qu'on a de la peine à le détruire, quelque quantité qu'on en tue, & quelque dégât qu'on faſſe à leur habitation. En quelque lieu que ces inſectes s'attachent, ils font une motte d'une terre noire, dont le deſſus, quoiqu'aſſez peu uni & raboteux, eſt un maſtic ſi ferme, que l'eau ne peut pas le pénétrer. On ne remarque au deſſus aucune ouverture, parce que ces inſectes ne vont jamais à découvert. On voit par là que leurs ruches & leurs galeries couvertes, qui ſont en grand nombre, entrelacées les unes dans les autres, & de la groſſeur d'une plume à écrire, ſont faites d'une même ſorte de pâte, compoſée avec une liqueur qui leur eſt naturelle, & qui leur tient lieu d'un diſſolvant univerſel. Toutes les maiſons dans nos îles étant conſtruites en

bois, ces insectes qui marchent en troupes en ont bientôt détruit les pieces les plus nécessaires à la solidité du bâtiment, si l'on n'arrête pas leur travail & leur multiplication. On a trouvé un moyen aussi efficace que prompt d'arrêter leurs ravages & de les détruire eux-mêmes, c'est l'arsenic: on en met seulement une pincée dans leurs ruches par un petit trou qu'on y fait, ou dans un des chemins couverts qui y conduisent : au bout de quelques heures, des millions de poux de bois, qui étoient assemblés dans cette ruche, périssent tous sans exception. Cet insecte differe peu du *vacos :* voyez ce mot. Il paroît être le même qu'on appelle *vag-vague* au Sénégal ; celui-ci a sans doute plus de malignité, puisqu'il fait le désespoir du Naturaliste en mordant sa peau, & y occasionnant des enflures & de vives douleurs. Celui des îles ne mord point, mais il désole le Cultivateur par ses dégâts. Comme ces vers sont un fraind morceau pour les poules, & que l'on a lieu de craindre qu'ils ne se répandent de côté & d'autre, voici ce que l'on fait; on enfonce un piquet au milieu de quelque mare d'eau, & on assujettit au sommet la motte de terre remplie de poux de bois; & à mesure qu'on en a besoin pour engraisser les poulets, on en coupe ou rompt une partie qu'on leur jette. C'est un plaisir de voir comme ils se jettent sur ces insectes, & comme ils brisent ces mottes avec leur bec & leurs pieds, pour les obliger de se montrer. Voilà le seul avantage que les habitans tirent d'un insecte aussi pernicieux. *Voyez à l'article* FOURMIS ÉTRANGERES.

On trouve aussi dans notre pays des poux de bois, qui rongent également le papier comme le vieux bois.

M. le Docteur *Mauduit* a examiné avec attention l'insecte connu à la Louisiane, à Cayenne, aux Antilles & dans toute l'Amérique méridionale, sous le nom de *fourmis rouge :* ce nom, dit-il, est impropre & ne peut convenir à cet insecte ; M. *Mauduit* dit que c'est un *ichneumon aptere* ou sans ailes. Cet insecte est long de huit lignes ; son ventre est large de deux, celle de son corselet d'une & demie ; sa tête & son corselet recouverts en dessus de poils serrés, soyeux, de

couleur d'un roux vif & tirant ſur le rouge, ſont noirs en deſſous; un étranglement très-marqué ſépare le corſelet & le ventre, cette derniere partie eſt en forme de poire alongée; elle eſt couverte de poils qui ſont à ſon origine une tache noire, circulaire, triangulaire dans ſon milieu, dont la pointe eſt tournée en arriere; paroît enſuite une large bande rougeâtre-circulaire, puis une bande noire plus étroite, & le ventre finit par une bande rouge. Cet inſecte eſt armé d'un aiguillon ſaillant, très-fin, brun, fort, roide & long de deux lignes. Nous avons dit que les ichneumons mâles n'ont point d'aiguillon. (*Voyez l'article* ICHNEUMON.) Les pattes ſont noires & velues; les antennes ſont filiformes d'une ſeule piece; les yeux ſont petits, noirs & brillans au milieu du roux de la tête.

Ainſi la forme des antennes & l'aiguillon ont décidé M. *Mauduit* à placer cet inſecte parmi les ichneumons. Le défaut de la piece écailleuſe, toujours placée dans les fourmis au-deſſus de l'étranglement qui ſépare le corſelet & le ventre, prouve qu'on ne ſauroit le rapporter au genre des fourmis, dont les antennes ſont d'ailleurs coudées, & dont aucune eſpece n'eſt armée d'aiguillon. (Cependant les fourmis piquent.) Ce dernier caractere paroît, dit M. *Mauduit*, ſi eſſentiel, que tout inſecte qui en eſt pourvu, eſt pour cela même d'une eſpece différente de celle des fourmis. Ce n'eſt donc qu'une apparence trompeuſe, dit notre Obſervateur, réſultante de l'enſemble de tout l'extérieur, & non une conformité de rapports entre les parties caractériſtiques, l'habitude de ces inſectes à courir avec vivacité ſur la terre comme les fourmis, à ſe conſtruire comme elles une retraite où ils vivent en ſociété, qui leur en a fait donner le nom. Un Obſervateur écrivoit, il n'y a pas long-tems, de Cayenne, que les fourmis rouges s'y conſtruiſent des fourmilieres; qu'elles y ſont le fléau des Cultivateurs; qu'on leur y donne auſſi le nom de *fourmi manioque*, parce qu'entre toutes les plantes, elles préferent la racine du manioc; qu'au défaut de cettte plante, elles s'accommodent de toutes les autres; qu'elles ſont ſur-tout avides de roucou, d'indigo, du cafier; qu'elles ron-

gent les feuilles, les boutons, les fleurs & juſqu'à l'écorce & les racines; que quand elles ſe ſont adonnées en grand nombre dans un champ, le mal eſt ſans remede; qu'on eſt réduit à le leur abandonner, juſqu'à ce qu'ayant tout détruit, leur propre dévaſtation & la famine les obligent à chercher une nouvelle retraite; que quand elles ne ſont qu'en petit nombre, on arrête leur propagation en pouſſant de tems en tems dans leur fourmiliere, par le moyen d'un ſoufflet, de la vapeur de ſoufre enflammé.

Il ſeroit à deſirer qu'on eût quelques détails ſur cet aſile des fourmis rouges, pour connoître s'il a quelque rapport avec celui des véritables fourmis. Il en réſulte ſeulement que ces inſectes appellés *fourmis rouges*, vivent en ſociété; mais la ſociabilité ne caractériſe pas les fourmis parmi les inſectes, & ne leur eſt pas particuliere, puiſqu'on connoît beaucoup d'autres individus de cette claſſe d'animaux qui vivent en ſociété. La ſocieté eſt le réſultat du grand nombre: c'eſt ſon rapprochement; l'emploi des forces multipliées & réunies, dirigé par la nature vers un même but pour l'utilité commune. Il n'y a pas à attendre autant de dégâts de quelques individus peu nombreux; fuſſent-ils réunis, il n'en ſauroit réſulter d'auſſi grands dommages. M. *Mauduit* le répete, les fourmis rouges n'ont pas dans leur conſtitution les caracteres connus par les Naturaliſtes, pour ceux qui ſont propres aux *fourmis*, mais ceux qui appartiennent aux *ichneumons*; & dans le Dictionnaire de la Science il faut changer le nom de *fourmis rouges* en celui d'*ichneumons*, *&c.* Mais peut-être ſeroit-il plus vrai, continue M. *Mauduit*, de conclure avec ceux pour qui les caracteres des nomenclateurs ne ſont que des ſignes de conventions équivoques, & non les regles de la nature & les limites qui ſéparent ſes productions, que les fourmis rouges ſont des êtres à part, qui ſans être ni des fourmis ni des ichneumons, ſont une famille ſéparée, dont les individus ont des rapports avec les fourmis & les ichneumons. Ne pourroit-on pas, en ſuivant le ſentiment qui approche davantage de la majeſté, de la liberté de la nature, nommer d'un ſeul

mot Latin, les fourmis rouges, *formicæ ichneumones*, & en François, les *formico-ichneumons ?*

M. *Mauduit* obſerve judicieuſement, que ſi la vapeur du ſoufre enflammé, pouſſée par le vent d'un ſoufflet, à l'air libre, dans un champ ſuffit pour détruire beaucoup de fourmis rouges, on les extermineroit ſi on couvroit leur aſile d'un tonneau défoncé d'un bout, renverſé ſur la fourmiliere qu'il couvriroit; qu'on allumât du ſoufre ſous ce tonneau, en y ſuſpendant une méche ſoufrée, & que pendant l'inflammation on bouleverſât par le trou du bondon l'aſile dont on voudroit détruire les habitans.

POU DE MER du Cap de Bonne-Eſpérance. Selon *Kolbe*, c'eſt un inſecte qui reſſemble fort au taon; il eſt couvert d'une écaille dure, & il a un grand nombre de pieds, qui ont chacun une eſpece de crochet à l'extrémité. Il vit ſous l'eau, & il tourmente cruellement les poiſſons: pour cela, il ſe cramponne ſur leur dos, & plantant dans leur chair ſes dents affilées, il les ſuce juſqu'à ce qu'il les ait tués. Le pou de mer d'Amboine a un pouce & demi de long, & un pouce de large; ſon écaille eſt d'un jaune brunâtre, tiquetée de blanc: ceux de Banda ſont plus grands, & *Hubner* dit qu'on les mange ſous le nom de *fotok*. Voyez auſſi la fin du mot POU DE BALEINE & l'article PUCE DE MER. On trouve en Angleterre divers cruſtacées foſſiles, auxquels on donne le nom de *poux de mer foſſiles*: on en rencontre auſſi les empreintes tant en creux qu'en relief.

POU DE MER. Nom qu'on donne à une eſpece de petit coquillage univalve, du genre des porcelaines, ou *pucelages*: ſa coquille eſt rayée ou ſtriée, avec ou ſans ſillon longitudinal dans le milieu du dos; elle eſt d'un blanc ou gris nué de couleur de chair, & ſouvent tachetée de brun.

POU DES OISEAUX. Ces inſectes varient ſuivant les différens oiſeaux qu'ils habitent; car chaque oiſeau, pour ainſi dire, nourrit ſon pou. Celui du buſard des marais eſt très-grand & brun; celui du moineau franc eſt fauve & très-petit; celui du pigeon eſt preſque filiforme, celui du corbeau eſt d'un beau gris, ſes antennes ſont courtes & recourbées en arriere, celui du

dindon qui ſe trouve auſſi ſur l'épervier, a la tête hériſſée & le corſelet figuré en cœur. Celui de la poule remue continuellement ſes antennes vibrantes, ſon ventre eſt bordé de noir : on le trouve toujours accompagné d'un autre pou à tête & à corſelet pointus des deux côtés. On trouve, dans *Rédi* & *Linnæus*, la deſcription des poux de la grue, de la foulque, de l'oie, du canard ſauvage, du cygne, du héron, de la pie, du pluvier, de la cercelle, du paon, de l'étourneau.

POU DE PHARAON. On donne ce nom aux *chiques*. Voyez ce mot.

POU DES POISSONS ou POU DE RIVIERE, *pediculus piſcium*. On appelle ainſi des animalcules aquatiques, voraces, fort ſinguliers, qui habitent principalement dans les branchies des poiſſons (les ouies) ou hors des branchies au-deſſus des clavicules, où ils ont un mouvement : on en trouve dans la perche, dans le brochet. M. *Bernard de Juſſieu* nous a appris qu'on en voit beaucoup dans la riviere des Gobelins, & qu'ils s'attachent à toutes ſortes de poiſſons. Le genre de cet inſecte eſt difficile à trouver. Il approche en quelque ſorte du *monocle* ou *perroquet d'eau* à queue fourchue de M. *Linnæus ;* mais il en differe beaucoup ; & M. *Læſling* penſe qu'on peut en faire un genre nouveau d'inſectes. Nous avons déjà dit quelque choſe de cet inſecte à l'article BINOCLE. *Voyez ce mot.*

M. *Læſling* donne la deſcription du pou des poiſſons, dans les *Actes d'Upſal*, 1750, *pag.* 42. Cet inſecte aquatique a le corps membranacé, tranſparent, oblong, plat, un peu convexe par deſſus, & un peu concave par deſſous : la tête, qui eſt très-menue & diaphane, tient de chaque côté aux ailes par derriere ; ſes antennes ſont ſi déliées, qu'à peine les voit-on, les autres parties de la tête ne ſont pas moins fines & difficiles à voir. Il a la queue plate & horizontale, membranacée : entre les yeux & le commencement du tronc ſont deux petits ſuçoirs perpendiculaires, très-courts, creux, fixes à leur baſe, & joints au corps. Tout proche ſont deux pieds pointus comme une alêne, & très-difficiles à appercevoir : proche de ces deux pieds il y a vers

la

la queue, aux côtés du tronc, quatre pieds de chaque côté placés horizontalement, gros vers la baſe ; mais leurs bouts ſont très-minces, pointus & fourchus : ainſi cet inſecte eſt fourni de dix pieds, dont la premiere paire eſt placée au commencement du tronc, & la derniere, au bout, proche de la queue. Ils ſe ſervent pour marcher de leurs deux ſuçoirs, & non de leurs pieds, dont ils ne font uſage que pour s'attacher aux poiſſons. Ces membres ſont conſtruits de façon que, quand ils touchent quelque choſe de ſolide, ces inſectes s'y attachent, & pour changer de place, ils les avancent l'un après l'autre ; de cette maniere, leur mouvement eſt très-lent ; mais ils nagent très-vîte & d'une maniere dégagée ; alors les huit pieds de derriere leur ſervent, & les deux autres, ainſi que les ſuçoirs reſtent tranquilles. Ils nagent ſur l'eau & dans l'eau, leur queue étant recourbée en haut. Lorſqu'en nageant ils trouvent le fond de la vaſe ou quelqu'autre choſe ſolide, ils y reſtent attachés ; & tant qu'ils ſont dans cet état, les huit pieds de derriere ſont toujours en mouvement. Quelquefois ils nagent ſur le dos.

POU DES POLYPES. Il eſt ordinairement blanc & d'une figure ovale. M. *Trembley*, qui l'a remarqué avec la loupe, dit qu'il lui a paru plat ſur le corps, & arrondi par deſſus : il marche avec viteſſe ſur le corps des polypes, & peut les quitter & ſe mettre à la nage. Ces poux ſe raſſemblent ſur-tout près de la tête des polypes : on en voit cependant qui courent ſur tout le corps & ſur les bras de cet animal qui ſuccombe quelquefois ſous le grand nombre de ces poux qui le dévorent. *Voyez* POLYPE.

POU PULSATEUR, *pediculus pulſatorius*. Beaucoup de perſonnes, ſans connoître l'inſecte, qui, en travaillant dans le bois, imite le mouvement d'une montre, ont prétendu que ces pulſations étoient dues ou à une eſpece d'araignée, où à une eſpece de petit pou de bois. Quelques-uns l'ont même qualifié du nom lugubre d'HORLOGE DE LA MORT, *horlogium mortis* ; mais ce bruit n'eſt dû qu'au travail d'un petit ſcarabée appellé *vrillette*. Voyez ce mot.

POU DES QUADRUPEDES. Chaque animal paroît

nourrir au moins une eſpece de pou : on trouve dans Rhedi, *Exper. Tab.* 21 & 23, la deſcription du pou de l'âne & de ceux du cerf. M. Linnæus, *Faun. Suecic. num.* 1167, a fait mention de celui du lapin. Les poux du chameau, du tigre, du belier, &c. ne ſont pas moins ſinguliers. *Voyez maintenant l'article* POU DU BOEUF.

POU DE RIVIERE. *Voyez* POU DES POISSONS.

POU SAUTEUR. M. *de Juſſieu* le nomme *podura viridis ſubgloboſa*. Cet inſecte ſe trouve ſur les plantes : il a les yeux noirs & placés ſur la tête ; les pieds d'un vert tirant ſur le blanc ; les antennes recourbées.

M. *Linnæus* donne le nom de *podura* à huit autres inſectes de ce genre, dont le caractere a été décrit au mot *Podure*. Le premier ſe trouve ſur les champignons ſauvages : la ſeconde eſpece eſt brune, & ſe rencontre ſur les bois pourris ; la troiſieme eſt de couleur de plomb, & habite les arbres & les prairies ; il y en a dans les champignons. Cet inſecte eſt de la grandeur du pou vulgaire ; ſes pieds ſont blancs : il court & ſaute quelquefois. La quatrieme eſpece eſt d'un blanc cendré & tiqueté de noir. On le trouve l'hiver en grande quantité dans la neige : il y court avec agilité ; mais quand la neige ſe fond, il y périt : on en trouve en été ſur le fruit du groſeiller rouge. La cinquieme eſt petite, d'un noir brillant : on la trouve dans des monceaux de bois pourri ; ſa queue, qui eſt fourchue, eſt blanche, ainſi que ſes pieds & ſes antennes. La ſixieme eſt tout-à-fait noirâtre : elle habite les eaux paiſibles, & s'aſſemble en troupe le matin ſur le bord des étangs, des viviers & des réſervoirs. La ſeptieme que les Suédois nomment *jordkprut*, ſe trouve en très-grande abondance dans les chemins de Smolande. La huitieme eſpece enfin eſt blanchâtre, & c'eſt la plus petite eſpece de ceux dont nous venons de parler : elle ſe trouve dans les terres labourées, ſur-tout dans les jardins ſur les couches des melons & dans les endroits où l'on cultive des plantes printanieres : on les voit en quantité ſauter, après une petite pluie : on diroit une foule d'atomes qui voltigent.

POU VOLANT ou POU AILÉ. Les Naturaliſtes font mention d'une eſpece de poux ailés & noirs, qui ſe

trouvent en été dans les endroits marécageux, & qui ſe jettent volontiers ſur les pourceaux qui vont s'y veautrer : ils ſont de la groſſeur des poux de cochon, & ne diffèrent des poux ordinaires qu'en ce qu'ils ont des ailes. Ils mordent juſqu'au ſang, & cauſent à la peau une démangeaiſon inſupportable : quand ils voltigent en l'air, ils font un petit bruit. On prétend que ces poux ailés reſſemblent à ceux qui ſortent du corps des acridophages qu'ils mangent, & dont nous avons parlé à l'article du *pou de l'homme*.

POUACRE. *Voyez ſur la fin de l'article* HÉRON.

POUC. Cet animal ainſi nommé en Ruſſie, eſt peut-être le *rat de Norwege* ; il eſt plus grand que le rat domeſtique, a le muſeau oblong, creuſe la terre, ſe fait un terrier, dévaſte les jardins : il y en avoit en ſi grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitans furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. En un mot ce petit quadrupede paroit être le même que le *léming*. Voyez ce mot.

POUDINGUE ou CAILLOU D'ANGLETERRE, c'eſt la pierre que les Anglois appellent *pudden ſtone* ou *pouding-ſtone*. Elle eſt compoſée d'un mélange de petits cailloux communement arrondis, très-durs, & de la nature du ſilex, quelquefois du quartz, leſquels ſont réunis & fortement cimentés les uns à côté des autres, par une matiere lapidifique, de maniere qu'à l'aide du poli vif & éclatant dont pluſieurs d'entr'eux ſont ſuſceptibles, ainſi que leur ciment, ils produiſent une pierre fort agréable, & qui a une reſſemblance groſſiere avec le porphyre à gros grains ; au moins ils nous donnent l'idée de ſa formation. La forme obronde des cailloux du poudingue annonce qu'ils ont dû avoir été roulés par des courans d'eau avant de s'être collés & réunis : au reſte on les diſtingue ordinairement du ciment qui les lie.

Les Anglois ont donné le nom de *pouding* à cette pierre, parce qu'elle ne repréſente pas mal (*une farce*) un mets compoſé de différentes choſes de diverſes couleurs, dont ils font uſage. Le ciment de la pierre dite *pouding...*, eſt tantôt argileux, tantôt ferrugineux, quelquefois ſablonneux & quelquefois ſilicé ; c'eſt pour-

que cette pierre varie par la couleur, par le degré de dureté & par la compoſition ou la nature des cailloux qui s'y trouvent, ainſi que par la facilité qu'on a de la tailler.

M. *Guettard* a donné à l'Académie des Sciences, ann. 1757, un Mémoire ſur les poudingues. Ce Naturaliſte dit qu'on fait en Angleterre de très-beaux ouvrages avec ces cailloux, dont les plus beaux ſe trouvent en Ecoſſe. Il y en a dit-il, dont le ciment eſt calcaire, c'eſt-à-dire, ſur leſquels l'eau-forte agit, d'autres ſont vitreſcibles; dans les uns le ciment qui unit les cailloux eſt viſible, & dans d'autres on ne peut le diſtinguer que difficilement. Nous avons trouvé, ainſi que cet Académicien, de ces cailloux agrégés près de Rennes, leſquels ſont auſſi beaux que ceux d'Angleterre par la variété & la vivacité de leurs couleurs. On a découvert dans la vallée de Coye à une lieue de Chantilly, de très-groſſes maſſes de poudingue & en grande quantité: ils ſont très-durs & ſouffrent un beau poli. Ce ſont des galets de ſilex dans une pierre de ſable ſemblable à du grais. On a trouvé à Billon en Auvergne une groſſe maſſe de poudingue, d'une nature très-ſinguliere, ſa couleur eſt fort obſcure; on y diſtingue une ſorte de mâchefer, des épingles diſpoſées en toutes ſortes de ſens, diverſes pierrailles; on préſume que les différens materiaux dont cette pierre recente eſt compoſée, proviennent des balayeures, &c. des habitations, que l'on jette dans la riviere de ce lieu, ou que l'eau des groſſes pluies y charrient & y dépoſent. Il y a beaucoup d'eſpeces de poudingues dans les environs d'Etampes, de Chartres, de Rouen, &c. leſquels ſont de différentes groſſeurs; leurs cailloux ſont ovales, blancs, jaunes ou rouges, mais bien inférieurs pour la beauté à ceux d'Angleterre; la nature du gluten ou du lien qui les retient enſemble eſt trop tendre. On rencontre plus communement les poudingues dans des gorges & des vallées où il y a des torrens. On choiſit ceux dont les cailloux qui les compoſent ſont très-diſtincts, bien marqués, & les plus ſuſceptibles d'un beau poli.

POUDRE AUX VERS ou SANTOLINE ou SEMENCINE ou BARBOTINE, *ſemen contra vermes*,

Nom vulgaire donné à un amas de petites têtes écailleuſes, oblongues, d'un vert jaunâtre, mêlées avec de petites feuilles, & de petites branches cannelées: cette drogue a une odeur aromatique dégoûtante & qui cauſe des nauſées, un goût déſagréable, amer, avec une certaine acrimonie aromatique.

L'origine de cette drogue appellée *contre-vers*, quoique d'un uſage des plus fréquens, eſt encore inconnue; les uns penſent que c'eſt la graine d'une eſpece d'abſinthe, d'autres que c'eſt la capſule ſéminale, ou les germes des feuilles & des fleurs de quelques autres plantes, ſoit de la *zédoaire* ou de l'*aluyne* ou du *petit cyprès:* elle nous vient du royaume de Boutan & de la Caramanie, province ſeptentrionale de la Perſe, par la voie de Marſeille.

Tavernier, ce célebre Voyageur en Orient, dit avec *Herman*, que la poudre aux vers eſt la graine d'une eſpece d'aurone, & que les peuples la recueillent avec des vans, n'oſant pas toucher la graine avec les mains, parce qu'ils croient que le moindre attouchement des doigts la corromproit. Quoi qu'il en ſoit, la poudre aux vers par ſon amertume & par ſon odeur particuliere & déſagréable, eſt un excellent vermifuge. Chez les Droguiſtes on l'appelle ſimplement *ſemen contra vermes;* elle eſt regardée comme ſtomachique & hyſtérique; elle eſt employée avec ſuccès dans les infuſions purgatives lorſque les matieres glaireuſes empêchent l'effet des purgatifs.

POUDRE D'OR: *voyez à la ſuite de l'article* OR. Tout ce qui reluit n'eſt pas or. Cette poudre brillante & colorée qu'on met ſur l'écriture & qu'on nous vend ſous le nom vulgaire de *poudre d'or*, eſt une eſpece de mica atténué dans l'état de ſable. *Voyez les articles* SABLE & MICA.

POUILLOT. Petit oiſeau qui ſe trouve en Europe; ſon plumage eſt de couleur d'olive clair; ſon ramage tient un peu du ton rauque des ſauterelles. *Voyez* CHANTRE.

POUL ou SOUCY. C'eſt le roitelet huppé. *Voyez à l'article* ROITELET.

POULAIN & POULICHE. C'eſt le petit d'une jument. *Voyez* CHEVAL.

POULE, POULET, POULARDE, POUSSIN. *Voyez à l'article* COQ.

POULE D'AFRIQUE. *Voyez* PINTADE.

POULE DE BRUYERE. *Voyez à l'article* COQ DE BRUYERE.

POULE D'EAU ou POULE DE MARAIS. On en diſtingue deux eſpeces principales, la grande & la petite.

1°. La premiere ſe nomme *colin noir*, en latin *gallinula aut cloropus major*. Selon *Albin*, cet oiſeau a dix-ſept pouces de longueur, à prendre depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des pieds, & vingt-deux pouces d'envergure; le bec eſt noir & long d'un pouce, la mâchoire inférieure eſt d'un jaune pâle juſqu'au coin de la bouche, & enſuite elle eſt rouge; l'iris eſt rouge; les jambes ſont vertes & les griffes d'un brun ſombre, les doigts ſont longs comme ceux de la *foulque*, mais plus larges & plus unis par le bas que ceux des autres oiſeaux à pieds fourchus, ce qui lui aide beaucoup à nager; le doigt de derriere eſt large, (peut-être ſert-il à l'oiſeau de gouvernail pour diriger ſon cours); les cuiſſes ſont garnies de plumes preſque juſqu'aux genoux. le reſte eſt rouge; l'étendue de l'aile eſt ornée d'une raie blanche, le plumage de la poitrine eſt de couleur de plomb. Cette poule agite ſa queue quand elle nage, & alors elle montre le plumage blanc qui eſt en deſſous; les plumes du dos & celles du petit rang de l'aile ſont d'un gris de fer; l'oiſeau eſt preſque noirâtre; il engraiſſe beaucoup; ſa chair eſt ſavoureuſe, & peut être comparée à celle de la *cercelle*; il cherche ſa nourriture ſur les bords herbeux des rivieres & dans les rivieres mêmes où il y a des herbes ſauvages, il mange auſſi les inſectes qui ſe trouvent parmi ces herbes: la femelle fait ſon nid ſur des arbriſſeaux près de la mer, & elle couve deux ou trois fois l'été; elle nourrit & éleve ſes petits, mais dès qu'ils ſont en état de ſe pourvoir eux-mêmes, elle les chaſſe; les œufs ſont pointus à une extrémité, d'un blanc verdâtre & marquetés de taches rouges; il becquete comme la

poule domeſtique, & il ſe perche ſur des branches d'arbres & ſur les plus forts joncs de riviere; il ſe tient près des foſſés & des grands étangs; il vole les pieds pendans; ſon corps eſt aſſez rétréci, ce qui eſt le contraire dans les canards.

2°. La PETITE POULE D'EAU, ou POULETTE D'EAU, *poliopus aut gallinula minor*. Elle eſt d'un tiers plus petite que la précédente; elle a la figure d'un petit râle d'eau; ſon bec eſt applati, étroit & pointu; l'iris eſt blanc; le plumage de la tête eſt d'un brun nuancé de rouge; le deſſus du dos, du cou, des ailes eſt auſſi de cette même couleur, avec des entre-deux de raies blanches déchiquetées en travers; le plumage de la poitrine eſt d'un blond jaunâtre; le bas du ventre eſt rougeâtre & ſale; la queue eſt courte, & ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'étant unie elle forme un creux ſingulier; les plumes du milieu ſont les plus longues & liquetées de blanc, le reſte eſt comme dans l'eſpece précédente: elle fréquente les endroits empoiſſonnés. On mange ces oiſeaux en hiver, ils ſont plus gras en cette ſaiſon.

Il ne faut pas confondre les *foulques*, *macreuſes* & *râles*, &c. avec la vraie *poule d'eau*. Voyez ces mots.

Kolbe dit que les *poules d'eau* du cap de Bonne-Eſpérance, n'y fréquentent pas la mer, mais les eaux douces: elles ſont noires & de la grandeur de nos poules ordinaires; elles bâtiſſent leur nid ſur l'eau. Comme leur chair n'eſt pas délicate, on n'en tue guere.

POULE GRASSE ou VALERIANELLE SAUVAGE. *Voyez* MACHE.

POULE DE GUINÉE. C'eſt la pintade à poitrine blanche; on la trouve auſſi dans la Jamaïque. *Voyez* PINTADE.

POULE DE JAVA. On en diſtingue de deux ſortes: quelques-unes ont naturellement toutes les plumes renverſées ou repliées; on en voit qui ne ſont pas plus groſſes que des pigeons: il y en a d'autres qui ont les os, la chair & la peau noires, avec des plumes quelquefois très-blanches. Les Indiens attribuent une très-grande vertu médicinale à ces dernieres.

POULE D'INDE. *Voyez* COQ D'INDE.

POULE DE MARAIS. *Voyez* POULE D'EAU.

POULE DE MER ou VIELLE. C'eſt un oiſeau a-peu-près de la grandeur du *canard* privé : il a tout le champ du plumage ſuperieur d'une couleur brune-noirâtre, & l'inferieur eſt blanc ; les dards des ailes ſont blanchâtres ; la queue n'a que deux pouces de longueur. Cet oiſeau eſt niais ; il fait ſon nid annuellement ſur les rochers eſcarpés & inacceſſibles de l'île de Man, d'Angleſey & de Farn : ſes œufs ont plus de trois pouces de long : ils ſont gros à proportion, d'une couleur verte-bleuâtre, & ſouvent tachetés de raies noires

POULE DE NEIGE ou PERDRIX BLANCHE. *Voyez* ARBENNE.

POULE D'OR. *Voyez* KINKI.

POULE PINTADE. *Voyez* PINTADE.

POULE DE PHARAON. *Voyez* PINTADE.

POULE ROUGE DU PÉROU, *gallina rubra Peruviana.* Elle a la même grandeur & la même figure que l'oiſeau appellé *poule de Caraſow.* Voyez à l'article Hocos.

POULE SAUVAGE. On en trouve dans le Congo : elle eſt d'un meilleur goût que notre poule domeſtique. Les Curieux connoiſſent auſſi la *poule de Pharaon* du Sénégal, & la *poule dorée* des Chinois : on appelle celle-ci *kin-ki.* La poule ſauvage de la Guiane eſt une eſpece de faiſan que *Feuillée* appelle *katrakas.*

POULE SULTANE. *Voyez* PINTADE & PORPHIRION.

POULE VIERGE DE L'AMÉRIQUE. C'eſt une eſpece de *poule d'eau* dont le plumage eſt varié de rouge, de vert, de noir & de jaune doré : ces couleurs ſont très-belles chez cet animal. Sa tête eſt menue, avec de petits yeux brillans : elle eſt couronnée d'une petite huppe tiſſue de pluſieurs petites plumes de différentes couleurs. Cet oiſeau eſt de la groſſeur d'un pigeon ; en hiver il eſt aſſez gras : les habitans du pays aiment aſſez le goût de ſa chair, quoique difficile à digérer.

POULIOT COMMUN ou POULIOT ROYAL, *pulegium vulgare.* C'eſt une plante qui aime les lieux

incultes où les eaux ont croupi durant l'hiver; elle croît abondamment par-tout au bord des marais & des étangs, ainſi que dans les foſſés humides le long des grands chemins. Sa racine eſt fibreuſe & traçante: elle pouſſe beaucoup de tiges longues de près d'un pied, carrées, velues, rampantes ſur terre, & s'y enracinant par de nombreuſes fibrilles qui ſortent de leurs nœuds: ſes feuilles approchent de celles de l'origan, elles ſont douces au toucher, noirâtres, d'une odeur aromatique & âcres au goût; ſes fleurs, qui paroiſſent en Juillet & Août, ſont verticillées, bleuâtres ou purpurines, rarement blanches: ce ſont des fleurs en gueule découpées en deux levres & de même ſtructure que celles de la menthe: elles ſont ſuccédées par des ſemences menues. On diſtingue auſſi une autre eſpece de pouliot dont les feuilles ſont étroites.

Le pouliot commun ou à larges feuilles eſt plus aromatique étant en fleur, qu'en tout autre tems: cette plante eſt d'une odeur très-pénétrante, d'une ſaveur très-âcre & très-amere; mais elle eſt plus efficace étant ſeche que fraîche: elle eſt apéritive, hyſtérique & ſtomachique: on en voit tous les jours de très-bons effets dans la toux opiniâtre, ſeche & convulſive des enfans, & dans les rhumes invétérés: ſa décoction, faite à la maniere du thé, ſoulage beaucoup les aſthmatiques; ſouvent on y joint de la menthe & du ſucre, ou du miel. Il y a des perſonnes qui font bouillir le *pouliot* dans du vin blanc, & en font faire uſage pour les fleurs blanches & les pâles couleurs: ce remede a aſſez de ſuccès. *Palmier*, Médecin Anglois, aſſure que cette plante récente, enfermée dans un ſachet & miſe dans le lit, chaſſe les puces, en la renouvellant lorſqu'elle eſt ſeche: la fumée de cette plante tue également cet inſecte incommode. Les feuilles du pouliot, appliquées fraîches ſur la peau, la rougiſſent un peu & la corrodent comme un léger véſicatoire, ce qui démontre que cette plante eſt chaude & ſubtile.

POULIOT-THYM ou CALAMENT DES CHAMPS: *voyez à l'article* CALAMENT.

POULPE. Nom que les Naturaliſtes donnent à une ſorte de *polype de mer*, qui reſſemble à la *ſeche*: voyez

ce mot & celui de POLYPE DE MER. Les Anatomiſtes appellent *poulpe* ce qu'il y a de plus ſolide dans les parties charnues de l'animal.

POUMON DES ANIMAUX, *pulmo animalium*, eſt par exemple cette partie du corps humain, qui eſt compoſée de vaiſſeaux, de nerfs & de véſicules membraneuſes, & qui ſert pour la reſpiration. *Voyez à l'article* HOMME. Les animaux terreſtres ont les poumons charnus, qui leur ſervent à la circulation du ſang. Les amphibies ont des poumons membraneux qui ſervent à ſoutenir leur corps dans l'eau à différentes hauteurs, & cela en ſe rempliſſant d'air plus ou moins: le ſang ne paſſe pas à travers des poumons de ces ſortes d'animaux. Les oiſeaux ont des poumons en partie charnus & en partie membraneux, ils font la fonction des deux précédens. Les poumons des inſectes ſont les ſtigmates de ces animaux: les poumons des poiſſons ſont les ouies, appellées *branchies*: voyez à l'article POISSON. Quel art dans la diſtribution des cellules ou véſicules, deſtinées à recevoir l'air! On dit auſſi *poumons végétaux*: voyez à l'article PLANTE.

POUMON MARIN ou POUMON DE MER, *pulmo marinus*. Eſpece de zoophyte marin qui eſt couvert d'un cuir dur, & que l'on appelle ainſi, parce qu'il a une ſorte de reſſemblance avec le poumon des animaux. Quand on voit nager le *poumon marin* à fleur d'eau, c'eſt un préſage de tempête. Pline lui donne la même propriété qu'à *l'éponge*, l'*ortie marine* & l'*étoile de mer*: voyez ces mots. On prétend que ſi on en frotte un bâton, il luira la nuit comme un puiſſant phoſphore: *voyez* ZOOPHYTE.

POUPART, eſt une eſpece de cruſtacée de forme évaſée, & qui eſt quelquefois d'une groſſeur extraordinaire. *Anderſon*, (*Hiſtoire Nat. du Groënl. p.* 69,) dit qu'on diſtingue très-bien dans ces animaux, tant mâles que femelles, les deux parties génitales; & que dans l'accouplement ils tiennent tellement enſemble, qu'en prenant l'un on emporte en même tems l'autre.

Ce crabe eſt peut-être le meilleur & le plus délicat de ces ſortes de coquillages: on trouve dans ſon corps une matiere graſſe, jaunâtre & grenue, comme miel-

leuſe : on l'appelle *fromage de crabe* ou *taumalin*. On écraſe cette ſubſtance, & on la délaie avec du ſel, du poivre & du vinaigre ; & c'eſt dans cette ſauce que l'on mange la chair du *poupart*, que l'on fait cuire auparavant dans de l'eau fort ſalée.

POURCEAU ou COCHON : *voyez* SANGLIER.

POURCEAUX VOLANS. Des Curieux donnent, d'après Swammerdam, ce nom à certains ſcarabées dont le cou eſt long, & parce qu'ils ont une eſpece de groin qui a quelque reſſemblance avec celui des cochons.

POURCELET ou PORCELET : *voyez* CLOPORTE.

POURPIER, *portulaca*. Plante dont il y a, ſelon M. *de Tournefort*, neuf eſpeces, & notamment une cultivée dans les potagers, & les autres ſauvages.

Le *pourpier cultivé*, *portulaca ſativa*, pouſſe à la hauteur d'environ un pied, pluſieurs tiges tendres, ſucculentes, qui ſe diviſent en rameaux, qui portent des feuilles groſſes, charnues, polies, luiſantes, d'un goût viſqueux, tirant un peu ſur l'acide, & placées alternativement : des aiſſelles des feuilles ſortent de petites fleurs jaunes, en roſe, auxquelles ſuccedent des fruits qui reſſemblent à de petites urnes, de couleur herbeuſe : ces capſules s'ouvrent horizontalement, & contiennent pluſieurs ſemences menues, ſtriées & noires.

Il y a une autre eſpece de pourpier dont les feuilles ſont plus larges, jaunâtres & chargées de petites marques dorées : on le nomme *pourpier doré*, mais ce n'eſt qu'une variété de couleur.

Le *pourpier ſauvage*, *portulaca ſylveſtris*, differe du premier en ce qu'il eſt plus petit dans toutes ſes parties : il s'améliore par la culture ; on le trouve fréquemment dans les terres ſablonneuſes, en friche le long des chemins & ailleurs où il ſe ſeme de lui-même.

On ſeme le pourpier en Mars ou Avril ; la feuille de cette plante ſe mange jeune en ſalade, mais elle eſt ſur-tout eſtimable en médecine par ſes propriétés. Elle eſt rafraichiſſante, & très-propre pour le ſcorbut : ſon eau diſtillée eſt employée avec le plus grand ſuccès dans les hémorragies & les pertes de ſang des femmes. Cette eau eſt très-bonne contre les vers : elle réuſſit

tous les jours parfaitement pour les enfans attaqués de cette maladie. Le ſuc à la même doſe fait le même effet ; & eſt très-utile pour diminuer l'ardeur du ſang dans les fievres chaudes ; on l'eſtime auſſi céphalique & néphrétique. Les feuilles du pourpier mâchées appaiſent la douleur des dents gâtées pour avoir mangé des fruits verts : ſa ſemence eſt une des quatre ſemences froides mineures, qui ſont celles de *laitue*, de *pourpier*, d'*endive* & de *chicorée*.

POURPIER DE MER ou SOUTENELLE, ou ARROCHE EN ARBRISSEAU, *halimus aut atriplex maritima, fruticoſa & anguſtiſſimo folio* : arbuſte qui ſoutient la rigueur de l'hiver après s'être dépouillé de quelques feuilles. Le pourpier de mer croît aux lieux maritimes & ſablonneux, principalement en Zélande, en Flandre & en Angleterre ; c'eſt un petit arbriſſeau, dont la racine eſt ligneuſe, & qui pouſſe des tiges ; longues d'environ un pied & demi, grêles, pliantes, couchées à terre, purpurines, blanchâtres, garnies de feuilles oblongues, graſſes, liſſes, ſemblables à celle du pourpier des Jardiniers, mais plus dures, plus blanches, d'un goût ſalé : ſes fleurs ſont verdâtres, purpurines, compoſées de cinq ou ſix étamines, & ſoutenues par un calice à cinq feuilles : à ces fleurs ſuccedent des ſemences menues & arrondies.

On emploie ſes feuilles dans les alimens : on les confit ainſi que les jeunes pouſſes dans le vinaigre armé de ſel pour les manger en ſalade ; ſa racine excite le lait aux Nourrices & adoucit les tranchées.

On donne auſſi le nom de *pourpier de mer* à la *paſſe-pierre* : voyez ce mot.

POURPRE, *purpura cochlea*, eſt un coquillage univalve, en volute & operculé, ainſi nommé de ce qu'il fournit une liqueur de couleur de pourpre : il a en cela la proprieté d'une eſpece de *murex* ou buccin du Poitou, & de certains grains découverts par M. *de Réaumur*, qui donnent auſſi une couleur de pourpre. La robe ou coquille de la pourpre, ſelon M. *d'Argenville*, eſt aſſez ſemblable au murex ; on l'en diſtingue cependant en ce qu'elle n'a pas la bouche ſi grande ni ſi alongée, ni ſi garnie de dents & d'ailes ; ſon corps & ſa tête

ne ſont point ſi élevés, ils ſont garnis de feuillets découpés & friſés comme la chicorée, & quelquefois de fines & longues pointes ou de tubercules, avec une queue plus ou moins longue ou plus ou moins large, creuſee en tuyau, & ſouvent recourbée: en général, quand on conſidere cette coquille, on trouve qu'elle eſt découpée, depuis de ſommet juſqu'à la baſe, de tubercules, de ſtries, de boutons & de pointes, avec une bouche mince, unie & preſque ronde; quelques-unes ont cependant, dit cet Auteur, leur baſe en une longue queue. On trouve des exemples de ces caracteres dans les coquilles ſuivantes, & qui ſont très-connues des Amateurs, ſavoir la *brulée*, la *chauſſe trape*, ou le *cheval de friſe*, la *chicorée*, la *bécaſſe épineuſe*, & *nonépineuſe*, la *maſſe d'Hercule* & la *pate de crapaud*. M. *Adanſon* dit que l'animal qui habite cette famille de coquilles, eſt du genre des limaçons; & pour éviter de tomber dans l'erreur, ou pour en rendre les rapports plus faciles, il les a diviſées en ſept ſections, tirées de la forme du canal ſupérieur de leur ouverture, comme étant, dit-il, la ſeule partie qui ſoit conſtante; elle eſt cependant ſujette à quelques légeres variétés dans ſes différens âges; *voyez l'Ouvrage, avec fig. de cet Auteur, ainſi que celui de M. d'Argenville.*

On trouve dans le *Journal Etranger*, *Juin* 1754, *pag.* 24 *& ſuiv.* la traduction d'une Diſſertation ſur la pourpre des Anciens, tirée du magaſin de Décembre 1753, par M. *Templemann:* dans la deſcription que l'on donne des coquilles qui produiſent la liqueur pourprée, l'on a joint la maniere de la retirer: c'eſt en partie ce que nous avons rapporté aux articles BUCCIN, MUREX. L'analogue vivant des coquilles des pourpres paroît avoir beaucoup de rapport avec celui des buccins & des murex; il porte à l'extrémité de la tête une trompe, à l'aide de laquelle il pompe l'eau de la mer & fouille le limon. Cette trompe armée de dents, dans l'eſpece de la pourpre, lui ſert auſſi de villebrequin pour tarauder & percer les coquillages, & ſe nourrir de la chair de leur animal. Les trous ſi régulierement faits & qu'on apperçoit ſur différentes coquilles, ſont l'ouvrage des pourpres: on prétend que les murex

en font auſſi, ainſi que certains ſcolopendres de mer. Les buccins n'ayant point de trompe armée de dents ne peuvent point tarauder les coquillages. L'opercule de la coquille de la pourpre tient à la plaque charnue ſur laquelle il rampe, de maniere qu'il ouvre & ferme ſa porte quand il le veut. C'eſt dans un petit vaiſſeau à côté du collier de l'animal, qu'eſt le réſervoir de cette liqueur ſi précieuſe pour la teinture. Chaque animal n'en fournit guerre qu'une goutte; il faut la réunir avec célérité, autrement l'animal la rejette ou la conſomme intérieurement. Cette liqueur paſſe néceſſairement par diverſes couleurs: d'abord elle paroît blanche, enſuite verte, puis d'une belle couleur purpurine.

Mais voici ce que dit un ſavant de nos jours concernant la pourpre que fournit le *buccin du Poitou*. M. *Duhamel* a fait pluſieurs expériences ſur ce coquillage: le ſuc qui s'y trouve eſt blanc quand il eſt bien ſain & bien conditionné; mais dès qu'il eſt expoſé au ſoleil, il devient ſucceſſivement en moins de cinq minutes, vert pâle & jaunâtre, vert d'émeraude, vert plus foncé, bleuâtre, rouge, pourpre vif & très-foncé: quand le ſuc eſt vert dans l'animal (ce que M. *Duhamel* attribue à une maladie (il devient auſſi-tôt d'un beau rouge au ſoleil; ſa coquille même, qui en ce cas là eſt quelquefois verte, rougit auſſi. Un linge frotté de ce ſuc, & dont une partie ſeulement eſt expoſée au ſoleil, ne rougit que dans cette partie, & ce qui ne devient pas pourpré ou rouge, reſte vert. M. *Duhamel* (*Mém. de l'Acad. des Scienc.* 1736. *pag.* 6.) dit que cette pourpre auroit, par ſa grande viſcoſité, un grand avantage dans la teinture: elle a réſiſté aux grands débouillis par leſquels il l'a fait paſſer.

Nous ajouterons ici, d'après M. *Templemann*; 1°. que la maniere d'écraſer le buccin pourpre pour en retirer ſa liqueur colorante eſt defectueuſe, en ce que plus il ſe trouve de chair & d'excrémens de l'animal même, & moins la couleur en eſt belle; 2°. qu'on ſe ſert d'un chaudéron d'etain pour chauffer & évaporer l'eau dans laquelle on a étendu, & comme diſſous l'animal écraſé; 3°. qu'on y met du ſel marin, non, dit-il, pour aviver la couleur, mais pour la préſerver de corruption;

4°. qu'Ariſtote & Pline n'ont point connu les changemens de couleur qui arrivent à la liqueur pourprée, comme nous l'avons rapporté plus haut, parce qu'ils la faiſoient paſſer tout d'un coup à la couleur rouge, en la délayant dans une grande quantité d'eau. *Voyez maintenant les articles* BUCCIN & MUREX.

POURSILLE. Nom que l'on donne en Amérique à la ſeconde eſpece de marſouin. *Voyez au mot* BALEINE *l'article* MARSOUIN.

POURVOYEUR ou GUIDE DU LION. *Voyez* CARACAL.

POUSSE ou MOUPHETTE. *Voyez ſon article au mot* EXHALAISONS SOUTERRAINES.

POUSSEPIEDS ou POUCE-PIEDS, *pollici-pedes*, c'eſt un genre de coquillage multivalve, preſque triangulaire, compoſé d'un grand nombre de battans ou de pieces, dont deux ſont ovales & convexes, deux en loſanges, & une en forme de bec, toutes les autres ſont petites. Il y a des pouſſepieds dans les Indes, compoſés de huit grandes valves, les petites ſont recourbées en façon de panache; leur pédicule eſt long. La baſe des plus grands eſt contournée, tous ſont attachés à un pedicule court, membraneux, qui eſt extérieurement d'un gris de ſouris, ou noirâtre étant deſſeché, & reſſemble aſſez à la peau de chagrin: il eſt rempli d'une chair blanche; mais étant cuite, elle devient rouge, & eſt plus délicate à manger que la chair des écreviſſes.

Cette chair, diſons l'animal qui eſt contenu dans cette coquille, eſt preſque le même que celui des vraies conques anatiferes, excepté la longueur & la grandeur de ſes bras ou panaches, qui ont d'ailleurs la même figure.

Les pouſſepieds naiſſent preſque toujours en nombre, vivent en ſociété, formant des grouppes en maſſe ou en bouquet, qui s'attachent par paquets aux rochers ſous l'eau: ils ne ſe découvrent qu'en baſſe marée: cette réunion de pouſſepieds forme comme un arbre, dont les différens pédicules ſont moins les branches que les racines: le ſommet eſt chargé d'une multitude de petits battans triangulaires, qui ont chacun

leur houppe : c'eſt particuliérement ſur les côtes de Bretagne & de Baſſe Normandie qu'on rencontre les pouſſepieds. M. *Guettard* dit que le pouſſepied ſemble lier la claſſe des coquilles avec celle des polypiers, parce qu'il y en a qui ſortent du corps les uns des autres à la maniere des polypiers.

POUSSIERE, *pulver*, ſe dit des particules plus ou moins fines, que la nature ou l'art ont détaché de groſſes maſſes ſolides. De la ténuité de la pouſſiere naiſſent ces expreſſions, *corpuſcule*, *particule*, *atome*, (*minima naturalia*). La matiere ſubtile qui s'exhale d'un corps odorant eſt une pouſſiere inviſible. La pouſſiere des étamines des plantes eſt une farine palpable, c'eſt la partie vivifiante des végétaux. *Voyez à l'art.* PLANTE.

POUTING-POUT. *Voyez à l'article* MORUE.

POYOU, c'eſt la *mouche à feu.* Voyez ce mot.

POZZOLANE, *pozzolana aut pulvis puteolanus.* On donne ce nom à une eſpece de ſable qui ſe trouve dans le territoire de Pouzzol, ville d'Italie, près de Naples : on en trouve auſſi à la Guadeloupe, à la Martinique, à l'île de France & même en Auvergne. On doit regarder la pozzolane comme un mélange de parties ſableuſes, terreuſes & ferrugineuſes, endurcies, liées & accrochées enſemble, juſqu'à la groſſeur d'un pois, & deſſéchées par des feux ſouterrains. Cette eſpece de ſable eſt d'un rouge brun & d'une forme croûteuſe ou graveleuſe. On s'en ſert avec ſuccès pour cimenter les pierres des môles & des édifices qu'on conſtruit dans les lieux maritimes, & même dans la mer : on y joint parties égales de ſable & quatre à cinq parties de chaux ; on étend le mélange dans une grande quantité d'eau, & on l'emploie auſſi-tôt ; car la pozzolane a la propriété de ſe durcir auſſi promptement que la pierre à plâtre calcinée & fuſée. M. *Hill* croit que c'eſt cette ſubſtance que les Anciens nommoient *gypſum tymphaïcum.*

PRAIRIE, c'eſt une grande étendue de terre baſſe, humide, herbeuſe & cultivée en *pré.* On diſtingue les prairies en naturelles & en artificielles. Les prairies naturelles ou ſédentaires ſont les terrains où différentes eſpeces d'herbes croiſſent naturellement. On les fauche ;

che ; & étant fanées, elles donnent le foin pour la nourriture des animaux. *Voyez* FOIN.

Les prairies artificielles ou ambulantes ſont celles qu'on a ſemées, & qui ſont formées d'une ſeule eſpece de plantes. Ces prairies artificielles ſont regardées par tous les meilleurs Agriculteurs, comme un agent eſſentiel & même unique pour l'amélioration de notre agriculture : la raiſon en eſt, que le même eſpace de terrain cultivé de cette maniere, fournit beaucoup plus de nourriture pour les beſtiaux, & met en état d'en élever d'avantage ; plus on a de beſtiaux, plus on fait d'engrais, & les bons engrais ſont toute la baſe de l'agriculture. Le même eſpace de terre bien préparé & bien fumé, donne une plus grande récolte de grains & de meilleure qualité, qu'une étendue beaucoup plus grande, qui n'eſt point nourrie d'engrais ; plus on a de prairies artificielles, plus on peut élever de beſtiaux, & tout ſe vivifie en raiſon de leur augmentation, comme tout dépérit en proportion de la diminution du bétail. On fait des prairies artificielles avec le *grand treſle à fleurs rouges*, la *luzerne*, le *ſainfoin* : on peut en faire avec le faux ſeigle, mais qui ſont inférieures à celles qu'on peut faire avec le *ray-graſs* ; ajoutez à ces plantes le *timothy-graſs*, le *bird-graſs*, la *pimprenelle* & la *ſilla*. On peut voir, à chacun de ces mots, la culture de ces diverſes eſpeces de végétaux. Ce ſont là les plantes vivaces les plus connues juſqu'à préſent, par le grand produit qu'elles donnent lorſqu'on les cultive ſeules & ſans mélange ; ç'a été en les ſéparant des autres plantes, qu'on s'eſt apperçu qu'elles perdoient à être confondues ; en les cultivant, elles ſont devenues méconnoiſſables, par l'abondance avec laquelle elles ont crû ; & étant coupées avant la maturité de leurs graines, elles ont ſoutenu deux & trois coupes par année.

Ces obſervations ont fait penſer à la Société d'Agriculture de Bretagne, qu'il pourroit peut-être y avoir dans les prairies pluſieurs autres végétaux, qui, ſéparés & cultivés ainſi dans des terres préparées, donneroient les plus belles prairies : en obſervant les terrains dans leſquels les diverſes plantes croiſſent natu-

rellement, on pourroit multiplier les moyens de tirer parti de la diverſité des terrains, puiſqu'on pourroit choiſir, ſur un plus grand nombre de végétaux, ceux qui peuvent le mieux s'aſſortir à la nature & à l'expoſition de chaque terrain en particulier ; d'autant mieux que les Agriculteurs voient avec regret, que les végétaux, déjà connus pour former des prairies artificielles, ne réuſſiſſent point ſemés dans certaines eſpeces de terres. Il faut donc chercher pour chaque ſol en particulier la plante qui y doit réuſſir. La nature révele preſque toujours ſon ſecret, lorſqu'elle eſt interrogée perſévéramment & avec intelligence.

La Société de Bretagne nous préſente un tableau bien ingénieux de la maniere dont il faut s'y prendre pour parvenir à extraire d'une prairie les plantes qui pourroient être cultivées avec ſuccès pour former des prairies artificielles, appropriées aux différens ſols ; elle le préſente comme un eſſai, dans l'eſpérance que ſon exemple aura des imitateurs, & que par là les prairies naturelles, mieux connues, ſeront plus aiſément & généralement appréciées.

Le tableau des prairies des environs de Rennes, eſt diviſé en ſept colonnes. La premiere eſt deſtinée à marquer le nombre des différentes eſpeces de plantes qui y croiſſent. La ſeconde contient les phraſes botaniques, & autant qu'on a pu, les noms vulgaires de ces plantes, qui varient beaucoup dans les diverſes Provinces. Les trois ſuivantes marquent, 1°. ſi ces plantes ſe trouvent ou ne ſe trouvent pas dans les prairies moyennes, hautes ou baſſes ; 2°. le degré de hauteur auquel elles parviennent le plus communément dans chacune de ces trois expoſitions. La ſixieme marque à-peu-près à quel point les plantes ſont rares ou communes dans chaque eſpece de prairies. La ſeptieme colonne porte les qualifications qu'on peut donner à ces plantes, comme de *bonnes*, *inutiles*, *utiles*, *mauvaiſes* & *très-bonnes*.

On voit d'un ſeul point de vue dans ce tableau, toutes les plantes qui croiſſent dans la prairie ; on obſerve dans cette diviſion de *prairies moyennes*, *hautes* & *baſſes*, qu'il y a des plantes qui ſe trouvent dans les unes,

& preſque jamais dans les autres ; indication que donne la Nature, que pour avoir de bonnes prairies, il ſeroit eſſentiel de placer les plantes dans la poſition qu'elle leur rend favorable où plutôt néceſſaire. On a meſuré celles qui croiſſent dans ces trois claſſes de prairies, & on en a trouve qui étoient perſévéramment plus hautes dans une de ces claſſes que dans les autres. Nouveau témoignage fourni par la Nature, que chaque plante doit être miſe à ſa vraie place, & qu'on perd ſur le volume, & peut être ſur la quantité des fourrages, en laiſſant ſubſiſter ce mélange fortuit des végétaux qui compoſent nos prés ordinaires.

On obſerve, par ce tableau, que de quarante-deux eſpeces de plantes, qui forment les prairies des environs de Rennes, il y en a qui parviennent à trois pieds de hauteur, qu'on n'en compte que dix-ſept qui fourniſſent de bonne nourriture au bétail ; qu'il y en a vingt-cinq qui ſont inutiles ou dangereuſes ; inutiles parce qu'elles ſont ſi petites, que la faux paſſe par-deſſus, ou parce qu'elles ſont ſi ligneuſes, que le bétail les rejette ; dangereuſes, tel que les *renoncules*, l'*ænanthe aquatique*. Si chaque eſpece croiſſoit en nombre égal, il s'enſuivroit qu'on perd trois cinquiemes de fourrages à ne pas cultiver dans chaque claſſe de prairies les ſeules plantes utiles, & en particulier celles qui conviennent à leur poſition. De plus, ces mauvaiſes plantes ôtent la nourriture aux bonnes.

Cette ſéparation des mauvaiſes plantes ſeroit d'autant plus avantageuſe, que les animaux feroient beaucoup moins de perte du fourrage ; car un fait qu'il eſt aiſé à tout le monde de vérifier, eſt que les animaux qui mangent au ratelier, & qui attirent avec le bon foin un ſeul brin d'une plante dont le goût leur déplait, abandonnent le foin avec la mauvaiſe plante, en ſorte qu'il ne ſert que de litiere.

Le ſeul moyen de retirer des fourrages abondans de toutes les prairies à la fois pendant les années de température moyenne, c'eſt d'aſſortir la nature des plantes à la qualité des terrains. Les Cultivateurs inſtruits placent toujours le ſainfoin dans un ſol ſec, & le grand trefle dans des lieux un peu humides. Il n'y a peut-

être pas une ſeule plante de prairies qui ne demande la même attention.

Un autre avantage bien important de ces diverſes eſpeces de prairies, c'eſt qu'on pourroit obſerver quels ſont les fourrages qui peuvent procurer aux vaches le meilleur lait & le plus propre à donner d'excellent beurre ; car en diviſant ainſi les plantes on a obſervé, par exemple, que le trefle fournit aux vaches une plus grande quantité de lait que les fourrages ordinaires ; mais auſſi le beurre qu'on en retire eſt aſſez ordinairement inférieur à celui des vaches nourries de fourrages communs : on en trouveroit peut-être qui leur fourniroient un meilleur lait, ou ſi l'excellence du beurre dépend de la réunion des ſucs, qui pris ſéparément contribueroient peut-être à l'altérer : la ſeule expérience apprendra la vérité de ces faits. C'eſt en recueillant des graines de ces bonnes eſpeces de plantes des prairies & en les ſemant à part, qu'on apprendra toutes ces vérités ſi importantes.

Peut-être ces expériences conduiroient-elles à découvrir des plantes qui, cultivées ſans mélange, donneroient des fourrages verts depuis le mois d'Octobre juſqu'à la fin d'Avril, tems où s'épuiſent & renaiſſent les prairies artificielles connues : ce ſeroit une découverte très-importante pour l'agriculture en général, car les beſtiaux qui ſont un objet conſidérable dans pluſieurs provinces, donneroient encore de plus grands produits, étant toujours nourris avec des fourrages verts. On a déjà une de ces eſpeces de fourrage dans l'*ajonc* ou *genêt épineux*, qui fournit au bétail une nourriture très-ſaine, & dont on ne peut faire uſage que pendant l'hiver.

Quoiqu'un très-grand nombre de perſonnes conviennent de la ſupériorité des prairies artificielles, il y en a cependant beaucoup qui ne peuvent ſe réſoudre à leur ſacrifier les *pâtures*, c'eſt-à-dire, ces terrains qui ſont en jacheres. Pour démontrer la ſupériorité de ces prairies ſur les pâtures, la Société d'Agriculture préſente un tableau comme le précédent des pâtures hautes & baſſes, où l'on voit d'un coup d'œil que dans les pâtures hautes, ſur trente-huit plantes, il ne s'en

trouve que huit d'utiles pour la nourriture des beſtiaux, & que les autres ſont inutiles ou dangereuſes; & dans les pâtures baſſes on n'en voit que quatre d'utiles, ſur vingt-neuf dont elles ſont compoſées.

Maintenant il convient d'obſerver que pour réuſſir dans la culture des prairies artificielles, il faut ſuivre exactement tous les procédés propoſés par la Société d'Agriculture de Rennes, & que cette culture pour n'être pas trop diſpendieuſe, ne peut convenir que dans les endroits ou la Nature n'a pas formé de prairies naturelles. Celles-ci compoſées du mélange fortuit de toutes ſortes de végétaux ne demandent ni ſoins, ni frais pour l'établir; elles ſont très-avantageuſes, ſurtout quand on peut les égayer avec de l'eau vive qu'on y fait couler par des rigoles; elles rendent un foin abondant, quoique moins ſavoureux, & elles n'ont beſoin ni d'engrais, ni de culture pour rendre pendant des ſiecles entiers la même quantité de fourrages.

Une prairie artificielle ne ſubſiſte que dix à douze ans au plus, le trefle ne dure que trois ans, la luzerne ne ſubſiſte que ſix ou huit ans; d'ailleurs le grand produit de toute eſpece de prairie artificielle diminue dès la quatrieme ou cinquieme année. Il eſt très-difficile de ſécher & de ramaſſer le foin de la plupart des prairies artificielles dans leur vrai point; s'il eſt trop ſec, il perd la plus grande partie de ſes feuilles, s'il lui reſte encore quelque humidité, il ſe moiſit & ſe corrompt au tas: d'ailleurs, dit M. *Bourgeois*, s'il reçoit quelques jours la pluie ſur le pré, il devient noir & mauvais & perd preſque toutes ſes feuilles en ſe ſéchant, & il ne reſte que les tiges que les beſtiaux rebutent. Le foin des plantes qui ont des tiges tubuleuſes, comme les *fénaſſes*, le *rye-graſs*, le *ray-graſs*, &c. eſt, dit encore M. *Bourgeois*, beaucoup plus facile à ſécher que celui des autres eſpeces d'herbes à groſſes feuilles, comme le trefle, la luzerne, le ſainfoin; mais ce foin ne nourrit pas beaucoup, il eſt aſſez maigre, & ne procure pas une abondance de lait: on verra à l'article du *ray-graſs* que cette eſpece de foin a encore d'autres inconvéniens qui le rendent inférieur à celui d'une prairie naturelle.

Conſéquemment à cet expoſé, un bon Econome ne

devroit établir des prairies artificielles que dans les terrains qui ne produiſent que peu ou point de foin, ou dans des terres labourables qu'on convertit en prés, afin d'avoir plus de fourrage & d'engrais, pour mettre en valeur une ferme ou un domaine où il n'y a pas une quantité ſuffiſante de prairies naturelles.

PRASE, *praſius*. Pierre qu'on eſtime être la matrice de l'émeraude, auſſi la nomme-t-on *racine d'émeraude* ou *ſmaragdo-praſe*; elle eſt peu reſplendiſſante & de couleur de porreau, mêlé de jaune. *Lémery* dit qu'elle eſt propre pour fortifier le cœur, comme l'émeraude: *voyez* ce que c'eſt que la *praſe*, & ce que l'on dit des vertus de ces ſortes de pierres à l'article ÉMERAUDE. On trouve le praſe dans les deux Indes, mais ſur-tout en Boheme, dans le Bourbonnois & en Auvergne; mais par-tout cette pierre eſt très-peu eſtimée des Lapidaires. Il y a auſſi les pierres appellées *faux praſes*: voyez *Pſeudo-praſes* à l'article AGATE.

PRÉ. *Voyez* PRAIRIE.

PRÉCIPICE Gouffre vide, eſcarpé de toutes parts, d'où il eſt preſqu'impoſſible de ſe retirer quand on y eſt. Le précipice a ſouvent des bords gliſſans & dangereux pour ceux qui marchent ſans précaution, & inacceſſibles pour ceux qui ſont dedans; la chute y eſt rude. *Voyez les articles* GOUFFRE & ABISME.

PRELE ou QUEUE DE CHEVAL, ou ASPRELE, *equiſetum*. Genre de plante dont M. *de Tournefort* compte huit eſpeces, entre leſquelles ſe diſtingue la grande prêle, nommée *equiſetum paluſtre longioribus ſetis*. Cette plante qui croît dans les lieux marécageux eſt remarquable par ſa forme; elle eſt compoſée de tuyaux ſtriés, creux & emboités les uns dans les autres: on remarque à l'endroit de leur articulation des filets longs, ſtriés, diſpoſés en rayons circulaires; dans cet état elle repréſente aſſez bien une queue de cheval: ſes tiges ſont terminées par une tête en maniere de chaton, renflée vers le milieu, formée par un grand nombre de petites étamines chargées chacune d'un ſommet en champignon. On prétend que les ſemences naiſſent ſur des pieds qui ne portent point d'étamines, & que ce ſont des grains noirs & rudes.

Cette plante eſt, dit-on, un excellent aſtringent; ſes feuilles pilées & appliquées ſur les plaies les conſolident, même lorſque les nerfs ſont bleſſés. La prêle fait beaucoup de mal aux bêtes à cornes; elle leur donne des flux de ventre qui les épuiſe, dit M. *Haller*, & leur fait tomber les dents; mais au contraire elle fait un très-bon foin lorſqu'elle eſt ſeche pour les chevaux qu'elle engraiſſe, & qui l'aiment beaucoup, dit M. *Bourgeois*, étant verte. On préſume que c'eſt ſon aſtriction étant verte qui fait qu'elle amaigrit ou empêche d'engraiſſer les bœufs & autres beſtiaux qui en mangent. En Toſcane, au défaut de meilleur aliment, quelques perſonnes mangent les ſommités de la prêle, comme les aſperges: on les appelle *paltrufalo*. On boit l'infuſion de cette plante pour le piſſement de ſang qui n'a pas pour cauſe une pléthore, un engorgement dans les vaiſſeaux ſanguins, une ſuppreſſion de menſtrues ou d'hémorroïdes, ni une éroſion de la veſſie par la pierre.

Les cannelures des tiges de la grande eſpece de prêle ſont ſi rudes, qu'on s'en ſert pour polir le bois & même le fer: pour cet effet on met dans les cavités de la tige des fils de fer qui ſoutiennent l'écorce & l'appliquent fortement contre les pieces d'ouvrages à polir, ſans qu'elle ſe briſe: il y a des Doreurs qui s'en ſervent auſſi pour adoucir le blanc qui ſert de couche à l'or.

Les globules de la pouſſiere fécondante de la prêle ſont comme verdâtres, aſſez gros & ornés de quatre filets inégaux, qui partent d'un même point central, & qui ſont terminés chacun par une petite tête. Ces filets, dit M. *Adanſon*, ſont couchés ſur la ſurface des globules, & ne ſe développent pas d'abord; mais lorſqu'on les expoſe à l'humidité, & enſuite à la chaleur ou à la ſéchereſſe, alors ils ſe développent par une force élaſtique, les font ſauter & reſtent divergens de maniere qu'ils repréſentent les pattes d'une araignée, dont le globule forme le corps qui ſe trouve au centre de leur réunion. Le même Botaniſte dit qu'il ne connoît pas encore le fruit ou les graines de l'*equiſetum*, ni les fleurs femelles. Voyez *Famille des Plant. Vol. 2. p.* 477.

M. *Haller* dit que cette découverte appartient à M. *Stæhelin* de Baſle, Eleve de M. *Vaillant*, & Botaniſte

très-éclairé. Nous en avons vu nous-même, dit M. *Haller*, les particules saillantes à peu-près sur quatre jambes recourbées qui se démenent par de petits sauts alternatifs. Il y a une espece de petite prêle qui se plaît dans les lieux aquatiques, on l'appelle *prêle d'eau* ou *pesse-d'eau*, *hippuris aquatica*, LINN. elle ne convient qu'aux chevres; les chevaux, les vaches & les porcs la rejettent. *Voyez à l'article* CONFERVA.

On prétend qu'on a trouvé quelquefois dans le sein de la terre de la prêle fossile; peut-être n'est-ce que le corps connu sous le nom *hippurite :* voyez ce mot.

PRÉNEUR DE MOUCHES. En Europe on donne ce nom à l'oiseau appellé *bouvier*. *Catesby* dit qu'à la Caroline on appelle aussi de ce nom cinq petites especes d'oiseaux de différentes couleurs; l'un est huppé & est verdâtre, l'autre a les yeux & les pieds rouges, &c. *Voyez* GOBEUR DE MOUCHES.

PRÉPUCE DE MER : *voyez à l'article* PENNACHE DE MER. On donne aussi le nom de *prépuce* à une coquille de la famille des *tonnes*.

PRESQU'ILE ou PENINSULE, *peninsula*, est une langue de terre environnée d'eau de tous côtés, excepté par une gorge étroite par laquelle elle tient à la terre ferme d'un continent. Cette gorge ou passage étroit par où un pays communique avec un autre par terre, s'appelle *isthme*. Il y a en général cinq grandes presqu'îles; savoir, l'Europe, l'Asie, l'Afrique & les deux Amériques, & ces cinq grandes en forment des moyennes & des petites: en Europe est l'Italie, l'Espagne, le Jutland, l'isthme de Corinthe qui joint la Morée à la Turquie; en Asie est l'Arabie, Malacca, la Corée & Kamtschatka; en Afrique est celle d'Ajam; en Amérique est le Labrador, la Californie, l'Acadie, la Floride & le Jutacan.

PRESTER. Nom donné par quelques-uns à un météore, consistant dans une exhalaison qui sort d'une nue avec tant de violence, qu'elle s'enflamme par le choc, brûle vivement ou renverse tout ce qui s'oppose ou s'offre sur son passage. *Voyez* MÉTÉORE.

PRÉSURE ANIMALE : *voyez à l'article* LAIT. Quelques-uns appellent *présure végétale ordinaire* les

étamines de chardon d'Eſpagne ou chardonnet, le *gallium*, le *marum*, & toutes les plantes qui contiennent un acide nud, développé, ou un eſprit recteur acide, parce qu'elles ont la propriété de cailler le lait & de produire l'effet de la *préſure animale*.

PRIAPES DE MER, *pince*. Ce ſont des eſpeces de zoophytes, d'une forme cylindrique, qui errent au fond de la mer, & qui n'ont ſouvent dans leurs boyaux qu'une ſubſtance glaireuſe, ſableuſe très-fine, dont ils paroiſſent ſe nourrir : ils ſont toujours attachés aux rochers. *Voyez* MEMBRE MARIN.

PRIAPOLITES, *priapolithes*. On donne ce nom à des pierres qui ont une ſorte de reſſemblance avec le membre viril. Leur forme eſt un cylindre de douze à quinze lignes de diametre plus ou moins, de cinq à ſix pouces de longueur, & arrondi par les extrêmités, compoſé de pluſieurs couches paralleles & tenaces. L'axe de ce cylindre eſt toujours rempli d'une criſtalliſation ſpatheuſe qui imite aſſez celle des criſtaux qu'on voit dans la plupart des cailloux creux. On trouve beaucoup de ces pierres figurées en Rouſſillon, en Catalogne & près de Caſtres en Languedoc. Les priapolites ne ſont communément que des eſpeces de *ſtalactites* & quelquefois des *pyrites* : voyez ces mots.

PRIME DES PIERRERIES. Les Joailliers & les Lapidaires donnent ce nom à des pierres ou quartzeuſes ou de ſpath fuſible, ſur leſquelles ſont portés des criſtaux de roche diverſement colorés & communément plus colorés, plus purs, plus durs, plus peſans que la pierre qui leur ſert de matrice, ou de laquelle ils ſont produits. La prime n'eſt point une pierre précieuſe, elle n'en a point les qualités que nous venons de déſigner ci-deſſus. La prime d'améthyſte n'eſt qu'un quartz criſtalliſé & d'un violet rarement vif; les primes de ſpath fuſible ne ſont guere en criſtaux d'une figure déterminée, telle eſt la prime d'émeraude, qui eſt d'un vert terne, impur, demi-tranſparente : *voyez* PRASE. Il y a des primes d'améthyſte-onyx, & d'autres qui ſont blanches. *Voyez les mots* FLUORS & SPATH FUSIBLE.

PRIMEROLE ou PRIMEVERE, *primula veris*. Cette plante que l'on nomme auſſi *fleur de coucou, herbe*

à la paralyſie, & *braies de cocu*, croît preſque par-tout dans les champs, dans les près, dans les bois & prés des ruiſſeaux, où elle fleurit dès le premier printems, *primula veris :* ſa racine eſt aſſez groſſe, écailleuſe, rougeâtre, d'un goût aſtringent, d'une odeur agréable, aromatique, garnie de longues fibres blanches; elle pouſſe en Mars des feuilles oblongues, larges, ridées, couchées par terre, & chargées d'un duvet fort léger : il s'éleve d'entre ces feuilles une ou pluſieurs tiges à la hauteur de quatre pouces, rondes, un peu velues, ſans feuilles, portant en leurs ſommets des bouquets de fleurs ſimples, mais belles, jaunes, (celles de la primevere des jardins ſont rougeâtres), odorantes, formées en tuyaux évaſés en leur partie ſupérieure, diſpoſées comme en ombelles au nombre de ſept, de douze, quelquefois de vingt-quatre & même plus : à ces fleurs ſuccedent des coques ovales qui renferment de petites ſemences rondes & noires.

Toute cette plante eſt d'un goût âcre & amer & donne, ſelon *Ray*, autant de variétés que l'eſpece à fleur blanche; ſes feuilles ſont d'uſage en médecine, & principalement ſes fleurs. On tient dans les boutiques une eau diſtillée & une conſerve de fleurs de primevere, qui s'emploie avec ſuccès dans l'apoplexie & dans la paralyſie : on preſcrit auſſi les fleurs en infuſion théiforme. On a remarqué que cette plante, ſurtout ſa racine, avoit quelque choſe de ſomnifere, en ce qu'elle calme les vapeurs & qu'elle diſſipe la migraine & les vertiges des filles mal-réglées : le ſuc des fleurs nettoie le viſage & emporte les taches de la peau ſi l'on s'en ſert en liniment. M. *de Tournefort* cite quarante eſpeces de *primevere :* on en diſtingue de ſimples, de doubles, de ſauvages, de cultivées, de blanches, de violettes, de rouges. Celle que nous venons de décrire eſt la plus uſitée en médecine; il la déſigne ainſi, *primula veris odorata, flore luteo, ſimplici.*

PRINCE. Nom que les Naturaliſtes donnent au plus petit des papillons qui portent des points d'argent ſur les ailes : communément on en compte neuf. C'eſt celui que M. *Geoffroy* appelle le *collier argenté*. On donne le nom de *princeſſe* au papillon qui a trente-ſept taches

nacrées ſous les grandes ailes ; c'eſt le *petit nacré* de M. *Geoffroy* ; l'un & l'autre ont les ailes arrondies, un peu dentelées, de couleur fauve, tachetées de noir.

PRINCE DES SERPENS. *Voyez* ASMODÉE.

PRINCESSE ou POISSON-PRINCESSE. Les Hollandois appellent ainſi un poiſſon ſaxatile qui ſe trouve proche d'Hilas, ville peu diſtante d'Amboine : ils en diſtinguent trois eſpeces : la premiere a la tête longue, & le corps cannelé ; ſon corps eſt orné de quatre lignes longitudinales, & ſon dos de quelques aiguillons : la ſeconde eſt rougeâtre, & tachetée de bleu : la troiſieme a un bec d'oiſeau : il eſt de couleur violette, & l'on voit ſur ſa queue une tache jaune.

PRIONE, *prionus*. Grand inſecte coléoptere fort rare, à antennes en ſcie, qui ſemblent comme implantées au milieu de l'œil de l'animal. Tout ſon corps eſt d'un noir-brun luiſant : ſes mâchoires ſont fortes.

PROBOSCIDE, ſe dit de la trompe de l'*éléphant*. Voyez ce mot.

PROCESSIONNAIRES ou ÉVOLUTIONNAIRES. Nom que M. *de Réaumur* donne à des chenilles qui, paſſant d'un lieu à un autre, ont un chef à leur tête. *Voyez le mot* CHENILLES-PROCESSIONNAIRES.

PROCIGALE, *tetigonia*. On donne ce nom à des eſpeces de mouches vielleuſes, dont la ſtructure de la trompe eſt des plus ſingulieres ; tel eſt le *porte-lanterne*. Voyez ce mot à la ſuite de l'article ACUDIA.

Les petites cigales de ce pays-ci ont été appellées *procigales* ; elles n'ont que deux petits yeux liſſes tandis que la grande cigale de Provence en a trois.

L'inſecte chinois connu ſous le nom de *lucifer* eſt auſſi une procigale. On trouve aux environs de Paris quelques eſpeces de procigales qui ne ſouffrent pas beaucoup dans leur metamorphoſe, la nymphe marche, court, ſaute & mange comme après le développement de ſes ailes. Leur beauté, leur ſingularité, nous font regretter qu'elles ne ſoient pas plus grandes. Celle qu'on nomme *le grand diable*, le *petit diable*, le *demi-diable* ſont des plus remarquables : les pays étrangers nous en fourniſſent d'une figure bien plus extraordinaire, tel que le *porte-lanterne*. *Voyez*

ACUDIA, *voyez auſſi* SAUTERELLE PUCE & ÉCUME PRINTANIERE.

PRODUCTION. En Hiſtoire Naturelle, ſe dit de l'exiſtence d'une plante, d'un animal, d'une ſubſtance quelconque. La production des êtres eſt l'état oppoſé à leur deſtruction, quoique de la deſtruction naiſſe une nouvelle production, & ainſi de ſuite en paſſant toujours ſous une infinité de formes ſucceſſives; la nature ne produit des monſtres que par la comparaiſon d'un être à un autre: tout nait également de ſes lois, & la maſſe de chair informe, & l'être le mieux organiſé.

PRODUCTIONS A POLYPIER. On donne ce nom aux litophytes, aux coraux, à la plupart des corallines, & à toutes les eſpeces de madrépores. *Voyez ces différens mots.*

PRODUCTIONS DE VOLCAN, *producta ignivomorum*, ſont des ſubſtances formées par la deſtruction d'autres corps foſſiles, qui par l'action d'un feu ſouterrain, ont été ou calcinées comme les prierres de volcan proprement dites, ou liquéfiées, à demi-vitrifiées & rendues poreuſes comme les ponces, ou totalement vitrifiées comme le verre de volcan, ou la pierre obſidienne; en un mot toutes les eſpeces de laves ſont des réſultats de volcan. *Voyez ces mots.*

PRO-GALLINSECTE. *Voyez à l'article* GALLINSECTES.

PROIE, ſe dit de la pâture des animaux raviſſans & carnaſſiers: on cite le vautour parmi les oiſeaux; le tigre parmi les quadrupedes; la loutre parmi les amphibies; le requin parmi les poiſſons; le fourmi-lion parmi les inſectes; l'étoile de mer parmi les zoophytes; le boiciningua parmi les ſerpens; mais l'homme eſt le plus vorace de tous les animaux.

PROMEROPS. Genre d'oiſeaux nommé ainſi par M. *de Réaumur*, & dont on diſtingue pluſieurs eſpeces qui ont quelque rapport avec la huppe: *voyez ce mot.* Ces oiſeaux ſont originaires des Indes & d'Amérique; on en voit au Mexique deux eſpeces qui ſont très-belles. La premiere de la groſſeur d'une petite grive, a la tête, la gorge, la poitrine & tout le deſſus du corps d'un gris obſcur, changeant en vert de mer &

en rouge pourpré. La ſeconde à-peu-près de la grandeur d'un étourneau, eſt jaune, à l'exception de la gorge, du cou & des ailes qui ſont variées confuſément de cendré & de noir. L'eſpece qu'on trouve au Cap de Bonne-Eſpérance eſt toute brune, n'eſt guere plus groſſe qu'une alouette; celle des Barbades eſt de la taille d'un étourneau; ſa tête, ſon cou & ſon bec ſont de couleur d'or, & le jaune oranger domine dans ſon plumage; ces oiſeaux ſe nourriſſent de vermiſſeaux & de graines.

PROMONTOIRE, *promontorium.* Nom donné à une montagne accompagnée d'une pointe de terre qui avance dans la mer. *Voyez* CAP.

PROPOLIS. *Voyez au mot* ABEILLE *l'article de la récolte de la propolis.*

PROSCARABÉE ou CANTARELLE, *meloe.* Inſecte dont les antennes ſont plus groſſes vers le milieu, & plus petites vers les deux extrémités. Ce petit animal que l'on rencontre au printems le long des chemins dans les bois, dans les près humides, même dans les terres labourées & expoſées au ſoleil, marche lourdement & ne peut voler n'ayant point d'ailes, mais ſeulement deux eſpeces de fourreaux ou étuis chagrinés, qui ne couvrent que la moitié du corps. Son corps eſt aſſez mollaſſe, noirâtre, violet; & lorſqu'on le touche, il fait ſortir de toutes ſes articulations une liqueur graſſe, d'une odeur qui n'eſt pas déſagréable, ce qui l'a fait appeller par quelques-uns le *ſcarabée onctueux des Maréchaux.* Sa tête eſt groſſe & pointillée, ainſi que le corſelet, qui eſt plus étroit & arrondi. Les mâles ſont beaucoup plus petits que les femelles, celles-ci dépoſent leurs œufs en terre. Les deux premieres pattes de ces inſectes ont chacune cinq articles aux tarſes, & quatre ſeulement à la derniere. Le proſcarabée ſe nourrit d'inſectes, de feuilles de violettes & d'herbes délicates. On prétend que l'huile dans laquelle on a fait infuſer ces inſectes eſt un excellent topique pour les plaies, pour les piqûres de ſcorpion. On la fait entrer dans les emplâtres pour les charbons peſtilentiels.

PROTÉE. C'eſt le polype d'eau douce. *Voyez* POLYPE.

PROYER ou PRUYER ou PRIER, *cynchramus*. Oiſeau de paſſage, du genre du bruant: il eſt très-connu des Payſans, qui en prennent beaucoup au printems dans les plaines voiſines des montagnes & des forêts: il a le plumage de l'alouette, il eſt plus grand que le cochevis: ſon bec eſt gros, court & élevé par-deſſus; la partie inférieure eſt échancrée de chaque côté. Il n'y a aucun oiſeau qui ait le bec fendu comme le proyer. Cet oiſeau eſt pâle ſous le ventre, & un peu tiqueté de brun; il ne ſe perche guerre ſur les branches, communément il ſe tient contre terre; il vit dans les prés, ſur le bord des eaux: il aime l'orge & le millet: il fait ſon nid, il pond, couve & éleve ſes petits dans les champs ſemés d'avoine, d'orge ou dans les prés, &c. On le nomme *teriz* en quelques pays, parce que le jour il ſe met ſur le haut d'un paliſ, & ſon chant ſemble prononcer *tirter*, *tiretitz*, ce qu'il répete ſouvent. Quand il vole, il ne retire pas ſes jambes à lui comme les autres oiſeaux, il les laiſſe pendantes & il agite fréquemment & irréguliérement les ailes. On engraiſſoit autrefois cet oiſeau à Rome avec du millet; on l'appelloit *miliaris*: on le ſervoit dans les feſtins.

PRUNE. Fruit à noyau très connu, qui vient ſur le *prunier*. Voyez ce mot.

PRUNE DES ANSES, eſt le fruit d'un arbriſſeau qui ſe trouve dans les anſes au bord de la mer, connu aux Iles ſous le nom d'*Icaque*: c'eſt le *guajeru* de *Marcgrave*. Voyez ICAQUE.

PRUNE-COTON, eſt encore une eſpece d'icaque: on l'appelle ainſi, parce que ſa chair eſt auſſi blanche que du coton. C'eſt un fruit un peu long, de couleur cramoiſie foncée d'un côté, & claire de l'autre: quoique d'une ſaveur aſtringente, on le mange avec plaiſir: *conſultez Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

PRUNELLIER, ou PRUNIER SAUVAGE ou ÉPINE NOIRE, *prunus ſylveſtris*. C'eſt un arbriſſeau fort garni de branches épineuſes, très-commun dans les haîes, dans les bois & dans tous les lieux incultes. Il ſe multiplie plus qu'on ne veut; il s'éleve à ſix ou huit pieds de hauteur; ſon écorce eſt noire. Ses feuilles ſont

en forme de lance, dentelées, d'un goût aſtringent. Ses fleurs ſont en roſe, blanches, ameres, un peu odorantes, nombreuſes & hâtives: il leur ſuccede de petits fruits moins gros que les ceriſes ordinaires, verts avant leur maturité, d'un bleu foncé quand ils ſont mûrs. Ces fruits ſont fort tardifs & reſtent une partie de l'hiver ſur l'arbriſſeau. Les feuilles, l'écorce & les fruits non mûrs de cet arbriſſeau rafraîchiſſent & ſont aſtringens, auſſi en fait-on fréquemment uſage dans les hémorragies & le flux de ventre. Mais ſes fruits mûrs qu'on appelle *prunelles*, ont la propriété de lâcher le ventre; au lieu qu'ils ſont aſtringens quand ils ſont verts. En Allemagne on prépare, avec les prunelles, des vins & de la biere, qui ſont utiles dans les flux de ventre & les regles immodérées. On prétend que ces fruits ſont encore une reſſource immanquable pour rétablir le vin tourné. On fait ſécher au four les prunes ſauvages non mûres, & on les fait enſuite fermenter avec du moût ou de la biere.

On exprime encore le ſuc de ces prunelles, & on le fait cuire & épaiſſir, juſqu'à la conſiſtance d'extrait ſolide; on lui donne le nom d'*acacia d'Allemagne*, & on le ſubſtitue au vrai acacia; cependant il eſt plus acide, & paſſe pour être plus rafraîchiſſant & plus aſtringent. On met ce ſuc épaiſſi dans des veſſies; lorſqu'on les rompt, on le trouve peſant, noir, brillant en dedans. Le ſuc exprimé après la maturité devient purgatif & ſert quelquefois à falſifier le *tamarin*; voyez ce mot. L'eau des fleurs de prunellier eſt de bonne odeur & eſtimée ſudorifique, cordiale, pectorale & calmante. Les fleurs ont les mêmes vertus & ſont un peu laxatives.

PRUNES DES INDES. *Voyez* MYROBOLANS, & *le mot* HOBUS *qui s'y trouve.*

PRUNES DE MONBAIN. *Voyez* ACAJA.

PRUNIER, *prunus.* On diſtingue en général deux ſortes de pruniers, l'un cultivé & l'autre ſauvage; on nomme auſſi ce dernier *prunellier* ou *acacia noſtras*: voyez PRUNELLIER.

Il y a pluſieurs eſpeces de pruniers cultivés, qui donnent tous des prunes différentes pour la forme, la

couleur, la ſaveur: nous ne parlerons ici que des eſpeces les plus eſtimées.

Les fleurs des pruniers ſont diſpoſées en roſe; il leur ſuccede des fruits ſucculens, qui different de goût ſelon les eſpeces. Ces fruits renferment un noyau qui contient une amande amere; l'écorce du prunier eſt remplie de gerçures. Les feuilles de ces arbres ſont ſimples, preſque ovales, dentelées par les bords, relevées en-deſſous de nervures creuſées de ſillons en-deſſus, & elles ſont attachées alternativement ſur les branches. Ses racines ſont fortes & rameuſes.

Le prunier eſt le plus commun des arbres fruitiers à noyau; il eſt de moyenne grandeur, & ſe trouve dans les pays tempérés de l'Aſie, de l'Europe & de l'Amérique ſeptentrionale. On le multiplie par la greffe, par le noyau ou l'amande, & par des rejetons qui ſortent des ſauvageons. On peut greffer ſur toutes ſortes de pruniers, comme auſſi ſur le guignier, le pêcher & l'amandier: mais le meilleur plant pour toutes ſortes de pruniers, ou même de pêchers, c'eſt celui qu'on leve aux pieds des pruniers de Damas noirs & de Saint-Julien; ces arbres pouſſent quantité de rejetons ils ont la ſeve plus douce & durent davantage que les autres pruniers. On les greffe, ſoit en fente, ſoit en écuſſon.

On peut ſe procurer des rejets qui donnent de très-bons fruits, & qui n'ont pas beſoin d'être greffés: il ne s'agit, par exemple, que de greffer une reine-claude ſur un ſauvageon, mais bien bas: lorſque la greffe eſt bien repriſe, on la fait planter très-avant en terre, il pouſſe des racines au bourlet de l'inſertion de la greffe, & alors on a un prunier dont tous les rejets produiront de bonnes reine-claudes. Comme il eſt quelquefois incommode d'avoir des arbres qui donnent beaucoup de rejets, nous avons greffé, dit M. *Duhamel*, des reine-claudes ſur des noyaux de pêchers; ces arbres, qui ſont un peu délicats, nous ont donné de très-bons fruits.

Le prunier demande une terre plus ſeche qu'humide, plus ſablonneuſe que forte; au reſte cet arbre eſt de tout pays, il vient & pullule beaucoup: mais il eſt long-tems dans les terres fortes ſans rapporter, &

il

il y donne toujours trop de bois. La distance qui convient à ces arbres est celle de douze pieds. De tous les arbres à noyau le prunier est celui qui supporte le plus aisement la taille. Nous avons dit que les prunes varient beaucoup pour le goût, la couleur & la forme. Nos auteurs d'agriculture en font mention de plus de 250 variétés: nous ne citerons que celles qui passent pour les meilleures. Vous pouvez consulter les *Catalogues* des RR. PP. Chartreux de Paris, & de M. l'Abbé *Nolin*. Il y a quelques pruniers curieux par leur singularité & leur agrément.

Le *prunier à fleurs doubles* fait un bel effet dans les bosquets printaniers: son fruit est excellent, & ses feuilles sont très-grandes. Le *prunier de Canada* est d'un grand ornement dans les bosquets d'été, tant par la quantité prodigieuse de ses fleurs un peu rougeâtres en dehors, qui forment un joli bouquet, que par le panache de ses feuilles: le *prunier de perdrigon* dont le bois, la feuille & le fruit sont panachés: la *prune sans noyau* qui renferme une amande sans nulle coquille osseuse: le *damas melonné d'Angleterre*, dont les feuilles sont bordées de blanc.

La prune de damas noir, ou *le gros damas violet de Tours*, quitte le noyau; c'est une bonne prune qui charge beaucoup: on la mange crue, on en fait aussi des pruneaux; sa pulpe est laxative, elle est d'usage pour le diaprun dont elle fait la base. On en prépare & on en fait sécher beaucoup en Touraine sur des claies où l'on a, dit-on, l'industrie d'en réunir plusieurs sous une même enveloppe, afin de les rendre plus belles à la vue, plus moelleuses & plus savoureuses au goût. Les pruneaux noirs communs des boutiques, appellés par les Pharmaciens *pruna damascena* ou *petit damas noir*, ne s'emploient qu'à titre de médicament laxatif, ou pour relever le goût doucereux du gros damas violet.

La *prune de monsieur* est très-belle & grosse, d'un jaune violet; elle est excellente, sur-tout dans les climats chauds, comme dans nos provinces méridionales de France. La *prune de Ste. Catherine* est blanche, grosse; elle quitte rarement le noyau; elle est bonne à manger, & est très-estimée pour faire des pruneaux.

Le *damas gris*, ou *la prune abricotée* eſt blanche, groſſe, ronde; elle prend avec le tems un petit rouge, qui la fait reſſembler à un petit abricot; ſon goût eſt exquis & des plus relevés.

La *prune de brignoles* eſt petite, d'un rouge clair, d'une chair un peu ferme comme celle du coing; elle eſt légérement acide & vineuſe, ſouhaitée ardemment des fébricitans qu'elle rafraîchit & humecte. On nous apporte ces ſortes de prunes ſéchées au ſoleil, dans des boîtes à confitures, ou dans des cabas, & miſes comme en peloton, à la maniere des raiſins paſſés & des figues graſſes. Elles tirent leur nom de Brignoles, ville méridionale de la Provence, d'où elles viennent.

La *reine-claude* eſt la meilleure de toutes les prunes; ſa peau eſt fine, verte, colorée d'un rouge brun; ſa chair eſt ſucculente & ſucrée; elle eſt excellente auſſi en ratafia. La *mirabelle* eſt particuliérement eſtimée en confitures: ce prunier charge beaucoup; le fruit en eſt petit, jaunâtre, & ſa chair tient un peu de celle de l'abricot.

La *prune royale* eſt une groſſe prune ovale, d'un goût & d'un fumet excellent.

Le *perdrigon violet* eſt une prune d'une groſſeur moyenne; ſa peau eſt fine, d'un rouge tirant ſur le violet; ſa chair eſt ferme & extrêmement ſucrée.

La prune connue ſous le nom de *pruneau d'Allemagne*, parce qu'on en fait principalement uſage en pruneaux ou ſéchée au four; elle eſt cependant fort bonne verte & en tourte: c'eſt une groſſe prune ovale, de couleur violette & ſucrée: elle mûrit après les autres eſpeces.

Les autres variétés principales pour la bonté & la délicateſſe de leur pulpe délicieuſe, ſont le *drap d'or*, la *norbette*, l'*impériale*, la *tranſparente*, la *virginale*, la *mignonne*, la *prune-datte*, la *prune à fleur d'or*, celle de *Bordeaux* ou de *Jéruſalem*, l'*œil de bœuf*, la *prune de Rhodes*, celle d'*Isle-vert*, celle de *Catalogne*, celle de *Pologne*, celle de *Montmirel* ou *culot*. Toutes ces prunes ſont humectantes, laxatives, émollientes & ſaines; mais les prunes ſauvages ſont aſtringentes, ainſi qu'on peut le voir au mot PRUNELLIER.

On fait avec les pruneaux des prunes aigres, un ſirop rafraîchiſſant qui calme la bile & arrête les diarrhées; la décoction faite avec des prunes douces, eſt légérement purgative. Il découle des pruniers une gomme blanche, luiſante, tranſparente, que les marchands mêloient autrefois avec la gomme Arabique; mais que l'on vend aujourd'hui aux Chapeliers ſous le nom de *gomme de pays*.

Le bois de prunier eſt aſſez dur & marqué de belles veines rouges, ce qui lui a fait donner le nom de *bois ſatiné d'Europe*; mais ſa couleur paſſe en peu de tems, & il brunit à moins qu'on ne le couvre d'un vernis. Ce bois pourroit être utile aux Tabletiers & aux Ébéniſtes.

PRUNIER JAUNE-D'ŒUF. *Voyez l'art.* JAUNE-D'OEUF.

PRUNIER DE MONBIN DE CAYENNE. *Voyez* MONBIN.

On nomme celui du Ceylan *acaja*. Voyez ce mot.

PSAMATOTE. Vermiculaire dont l'animal a le corps conique, tronqué à ſon extrémité inférieure, ou finiſſant en un filet long, hériſſé de tubercules ſur pluſieurs rangs, qui portent des eſpeces de poils roides & ſouvent crochus. *Mémoires de M.* Guettard, *pag.* 69. *Vol. III.*

PSI. Les Naturaliſtes donnent ce nom à un phalene ou papillon nocturne, qui provient de la *chenille admirable*, ſelon *Goëdard*. Ce papillon ſe trouve ſur l'abricot, le pommier & le chêne. On diſtingue le mâle de ſa femelle, en ce qu'il a ſur les ailes ſupérieures la lettre Y fort bien marquée: la femelle au lieu de l'Y a la lettre O marquée ſur les mêmes ailes.

PSORALEA. Plante dont il eſt mention dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann.* 1744. *pſoralea pentaphylla, radice craſſa, Hiſpanis contrayerva nova*. Sa racine eſt vivace, charnue, ſemblable à un petit navet fibreux, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans & d'une odeur légérement aromatique, mais d'un goût piquant, ſemblable à celui de l'ancien contra-yerva. De ſes racines naiſſent des tiges herbacées, longues d'un demi-pied, velues, arrondies &

garnies de quelques feuilles ovoïdes, cotonneuſes & pliſſées. Sa fleur eſt d'un bleu pourpre, légumineuſe, en épi & formée de pluſieurs écailles. Son fruit eſt en ſilique & preſque enfermé dans le calice de la fleur. Cette ſilicule contient une ou deux ſemences taillées en forme de rein, brunes, ſolides & d'un goût de feves. Cette plante vient au Paral dans la nouvelle Biſcaye, Province de l'Amérique ſeptentrionale, d'où elle eſt envoyée à Mexico, à la Vera-Cruz & de-là en Eſpagne où l'on fait uſage de ſa racine en poudre & en infuſion dans les maladies contagieuſes & dans les fievres malignes.

PSORICE, *ſcampiuſa.* C'eſt la *ſcabieuſe.* Voyez-ce mot.

PSYLLE, *pſylla.* Genre d'inſecte hémiptere que M. *Linnæus* a déſigné & rangé parmi les *kermès.* La pſylle eſt remarquable par la forme de ſa bouche, dont la trompe ne part point de la tête, mais ſort du corſelet, entre la premiere & la ſeconde paire de pattes: caractere qui lui eſt commun avec le *kermès* & la *cochenille:* voyez ces mots. La pſylle a, de même que la grande *cigale*, trois petits yeux liſſes derriere la tête. La larve de cet inſecte eſt hexapode, elle eſt alongée & marche lentement; elle ſe trouve ſur les feuilles, y prend ſa nourriture: ſa nymphe a deux boutons aplatis ſur le corſelet, qui contiennent les quatre ailes qu'on voit par la ſuite ſur l'inſecte parfait. Ces nymphes ſe métamorphoſent ſouvent ſous les feuilles du figuier: les ailes de l'inſecte parfait ſont grandes, veinées & poſées en toit. Cet inſecte ſaute auſſi aſſez vivement par le moyen de ſes pattes poſtérieures qui jouent comme une eſpece de reſſort: ſes pattes lui ſont d'un plus grand ſecours que ſes ailes pour fuir. Chaque tarſe a deux articles. Son ventre eſt terminé en pointe: les femelles, dans quelques eſpeces, ſont même pourvues d'un inſtrument pointu & caché, mais qu'elles tirent au beſoin pour depoſer leurs œufs, en piquant la plante qui leur convient. De là vient aux ſapins ces tubéroſités monſtrueuſes & qui ſervent de berceau à la nouvelle progeniture. Les feuilles de pin ſont quelquefois couvertes de touffes d'un duvet blanc: c'eſt ..e loge-

ment de la larve de la pſylle qu'on trouve ſur cet arbre. La pſylle du buis, par ſes piqûres, occaſionne la cavité des feuilles, qui réunies à l'extrémité des branches, forment pour la larve & la nymphe de l'inſecte un logement commode & tapiſſé de duvet. On trouve dans ces boules & au derriere de l'inſecte, une matiere blanche ſucrée, en petits grains, qui s'amollit ſous les doigts & reſſemble en quelque ſorte à la manne. Il y a la pſylle du figuier, celle de l'aulne, celle du ſapin, celle du frêne, celle des pierres, &c. M. *de Réaumur* a donné à ce genre d'inſecte le nom de *faux puceron*. Voyez à la ſuite de l'article PUCERON.

PTARMIQUE. Voyez *Herbe à éternuer*. La ptarmique à fleurs doubles eſt le *bouton d'argent* des Jardiniers.

PTEROPHORE, *pterophorus*, genre d'inſecte que la plûpart des Naturaliſtes ont confondu avec celui des phalenes auquel il reſſemble beaucoup: il ſemble même tenir le milieu entre les papillons de jour & les papillons de nuit. Ses antennes ſont filiformes & pyramidales. Sa chryſalide eſt nue, poſée horizontalement. Ses ailes ſont branchues, découpées en pluſieurs portions, longues, minces & barbues comme une plume, & cependant chargées de petites écailles colorées. M. *Geoffroy* dit qu'on rencontre aux environs de Paris des ptérophores blancs & bruns. L'eſpece la plus jolie ſe trouve abondamment en automne dans les maiſons de campagne, où elle court ſur les vitres des fenêtres. Ses ailes ſe plient & ſe déploient comme les éventails ou comme des ailes d'oiſeau. Sa chenille vit ſur le chevrefeuille & le framboiſier.

PUANT, nom que l'on donne quelquefois à *l'opaſſum*, l'une des eſpeces de *didelphe* & au *putois rayé*: voyez ces mots. Il a été ainſi appellé, parce qu'en effet il a une odeur inſupportable.

PUCE, *pulex*, eſt un genre d'inſecte aptere, c'eſt-à-dire, qui n'a point d'ailes, mais il a ſix pieds qui lui ſervent à marcher & à ſauter. Il vit de ſang.

La *puce vulgaire*, celle qui s'attache aux hommes & les incommode, eſt un très-petit inſecte ovipare de couleur brune, qui a la tête preſque ronde, ſix pieds, la

bouche armée d'une trompe aigue, longue, cannelée & très-propre à piquer & à ſucer le ſang dont il ſe nourrit; la poitrine cuiraſſée & un gros ventre; ſa tête eſt en quelque maniere ſemblable à celle de la ſauterelle commune; ſes yeux ſont très-noirs, ronds & brillans: elle a ſur le front deux petites cornes ou antennes, qui ont ſix nœuds velus. A côté de la bouche & de l'aiguillon ſortent les pieds de devant, qui ſe replient ſur trois articulations; ils ſont hériſſés d'épines & garnis de deux crochets qui ſervent de mains à cet inſecte: de la poitrine naiſſent les autres pieds également épineux; ceux de derriere ſont fort muſculeux & les plus longs; ils ſervent à la puce pour ſauter: les crochets des pieds ſont tous élevés en haut. Il y a ſur le dos ſix écailles dures & fermes; il y a auſſi des épines ou des poils; le ventre eſt ſillonné ou un peu velu. Cet inſecte groſſi à la loupe, offre une forme monſtrueuſe, une figure terrible, en un mot, les détails dont nous venons de parler.

Les œufs de la puce ſont blancs; *Leuwenhoëk* a obſervé à Delft, que l'inſecte ſort de ſon œuf ſur la fin de l'été, à la maniere des vers, & qu'il ſe renferme dans une coque, où il reſte caché juſqu'au mois de Mars ſuivant. *Swammerdam* croit cependant que la puce ſubit les changemens de forme & de couleur dans l'œuf même. Cette incertitude ſur la génération des puces vient d'exercer la ſagacité de M. *Ceſtone*, Naturaliſte Anglois, & le réſultat de ſes obſervations doit trouver place ici. Les puces, dit cet Obſervateur, pondent des œufs ou lendes qu'elles dépoſent ſur des animaux propres à fournir une nourriture convenable aux petits qui en proviendront: ces œufs qui ſont ronds & très-unis, gliſſent facilement & tombent ordinairement en bas, à moins qu'ils ne ſoient retenus par le poil, &c. On trouve auſſi ces œufs collés à la baſe des poils des animaux, ſur des couvertures de lit, &c. De ces œufs il ſort, au bout de quatre ou cinq jours, de petites larves longues, annelées, à pluſieurs pattes, & un peu velues, brunes ou blanchâtres, agiles, qui ſe nourriſſent ou de la ſubſtance ſcabieuſe de la peau, ou de cette eſpece de duvet gras qui s'amaſſe dans les

vêtemens. Dans l'eſpace de quinze jours ou environ ces vers ou larves qui ſe tiennent cachés entre les poils des animaux, acquierent une groſſeur diſtincte, & ils ſont très-vifs. Si on les touche, ils ſe roulent auſſi-tôt en peloton. Bientôt après ils commencent à ramper, & leurs mouvemens ſont rapides. Enſuite ils ſe cachent & filent de leur bouche un fil de ſoie dont ils forment une petite coque ronde qui doit leur ſervir de tombeau : cette coque eſt noirâtre en dehors, raboteuſe, ou couverte de pouſſiere, mais unie & blanche intérieurement. Au bout de quinze jours il ſort une puce bien formée qui laiſſe ſes dépouilles dans la coque. Tant que l'animal demeure enfermé dans ſon tombeau, il eſt blanc, mais deux jours avant la ſortie de cette coque, il ſe colore & acquiert des forces ; dès le premier inſtant de ſa naiſſance il ſignale ſon agilité, il vient au monde en ſautant. Ainſi la puce, quoiqu'elle ſoit un inſecte non ailé, ſubit les métamorphoſes des autres inſectes, & ne ſort pas toute formée ou d'un œuf, ou du ventre de ſa mere.

Tout le monde ſait que cet inſecte s'engraiſſe au dépens de l'eſpece humaine ; il s'attache plus volontiers aux enfans qu'à l'homme, mais il préfére la peau délicate des femmes ; il ſe niche volontiers dans la fourrure des chiens & des chats qui en ſont fort tourmentés, ſur-tout en été & en automne : on en trouve en quantité dans les nids d'hirondelles de rivage, les rats en ſont toujours couverts, & l'endroit ou la puce a mordu, eſt toujours rouge. *Lémery* a donc eu tort de dire que ces taches proviennent de ce que, quand l'inſecte a piqué la chair, il en ſuce le ſang, & l'éjacule auſſitôt par le derriere à quelque diſtance de lui. Cet inſecte n'attaque jamais les perſonnes mortes, ni celles qui tombent du haut mal, non pas même les moribonds, parce que leur ſang eſt corrompu pour lui.

Quand une puce veut ſauter, car elle marche peu, elle étend ſes ſix jambes en même tems, & ſes différens articles venant de ſe débander enſemble, ſont autant de reſſorts, qui par leur propriété élaſtique, lui font faire un ſaut ſi prompt qu'on la perd de vue. C'eſt ainſi qu'elle échappe avec une agilité ſurprenante aux

recherches de celui qu'elle dévore. On voit la figure de la puce dans la Micographie de M. *Hoock* : on y découvre aux articulations un petit reſſort très-délié & ſi merveilleuſement élaſtique, qui lui fait ſauter deux cents fois la hauteur de ſon corps. *Lémery* dit avoir vu une puce de médiocre groſſeur enchaînée à un petit canon d'argent qu'elle traînoit, ce canon étoit long comme la moitié de l'ongle, gros comme un ferret d'aiguillette, creux, mais peſant quatre-vingts fois plus que la puce ; il etoit ſoutenu de deux petites roues ; en un mot il avoit exactement la figure d'un canon, dont on ſe ſert à la guerre : on y mettoit quelquefois de la poudre à canon & on l'allumoit ; mais la puce intrépide n'étoit ni épouvantée ni allarmée du feu d'une telle artillerie. Sa maîtreſſe la gardoit, dit-il, dans une petite boîte veloutée qu'elle portoit dans ſa poche, & elle la nourriſſoit aiſément en la mettant tous les jours un peu de tems ſur ſon bras, où la puce ſuçoit quelques particules de ſang, ſans ſe faire preſque ſentir ; l'hiver fit mourir la puce martiale. Au rapport de *Mouffet*, un nommé *Marck* Anglois avoit fait une chaîne d'or de la longueur du doigt avec un cadenat fermant à clef : une puce détenue en eſclavage & attachée à cette chaîne la tiroit journellement avec facilité, & le tout, y compris l'inſecte, peſoit à peine un grain. *Hoock* raconte qu'un autre ouvrier Anglois avoit conſtruit en ivoire un carroſſe à ſix chevaux, un cocher ſur le ſiege, avec un chien entre les jambes, un poſtillon, quatre maîtres dans le carroſſe & deux laquais derriere, & tout cet équipage étoit traîné par une puce. Quel limonier ! L'art ſembloit vouloir diſputer à la nature pour la fineſſe du travail. C'eſt dommage que tant d'induſtrie n'ait pas été appliquée à des objets utiles.

Ovington rapporte que près de Surate, il y a un Hôpital fondé pour les puces, les punaiſes & toutes les eſpeces de vermines qui ſucent le ſang des Humains : il faut pour les nourrir en trouver un qui veuille bien ſe livrer à leur voracité ; communément on ſoudoie un pauvre qui ſe vend pour une nuit, & laiſſe ſucer ſon ſang : on l'attache nu ſur un lit dans la ſalle du

feſtin, où ces inſectes ſe trouvent raſſemblés. Au reſte le ſoin que les Indiens prennent des puces, quoique extravagant & contraire à l'humanité, eſt conſéquent à leur croyance ſur la métempſycoſe. Il réſulte de là, dit M. l'*Abbé Prevoſt*, *Hiſt. des Voy. tom.* 9, *pag* 37, que s'il n'y a point de pays où les hommes ſoient heureux, il y en a du moins où les animaux le ſont: n'y a-t-il pas en Turquie un Hôpital fondé pour les chiens infirmes? Mais cet établiſſement eſt un peu moins ridicule que celui pour les punaiſes Au reſte, ceux des animaux qui nous ſont très-utiles & que nous traitons avec tant d'ingratitude & de rigueur, devroient deſirer que nous cruſſions à la métempſycoſe, & ſans y croire, on pourroit par reconnoiſſance avoir pour nos animaux domeſtiques un lieu de retraite & de ſoulagement.

On prétend qu'on détruit les puces par l'onguent mercuriel ou par le ſoufre, & même aſpergeant les appartemens qui en ſont infeſtés, avec de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis du mercure pur.

PUCE AQUATIQUE ARBORESCENTE: *voyez ſon hiſtoire à l'article du mot* BINOCLE, *& à celui de* PERROQUET D'EAU.

PUCE D'EAU. *Swammerdam* donne ce nom à un petit ſcarabée aquatique qui, en ſe plongeant dans l'eau, fait introduire en même-tems & renfermer adroitement dans ſa queue une petite bulle d'air. *Voyez* MONOCLE.

PUCE DES FLEURS DE SCABIEUSE. *J. Muralto* appelle ainſi une eſpece de ſauterelle verdâtre, dont les ailes ſont velues & bleues: il ſort de ſa tête une pointe velue & très-aiguë, dont il ſe ſert, dit le Naturaliſte, pour tirer ſa nourriture des fleurs: ſes pieds ſont comme argentés: voyez les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, *Obſerv.* 55.

PUCE MARINE: on donne ce nom au *perce-oreille aquatique*. (Mouffet.)

PUCE DE MER, *pſillus marinus*, eſt un petit animal carnaſſier, qui ſe trouve en grande quantité ſur les bords de la mer du Cap de Bonne-Eſpérance: on lui a donné le nom de puce de mer, parce que raſ-

ſemblant ſes jambes qui ſont muſculeuſes & à reſſort en peloton, il s'élance & ſaute à peu-près de même que les puces ordinaires. Il eſt de la groſſeur d'une chevrette, & couvert d'écailles qui reſſemblent aſſez à celles d'un petit poiſſon; auſſi lorſqu'il eſt au fond de l'eau, où il deſcend quelquefois, on s'y tromperoit aiſément; il eſt armé d'un petit aiguillon dont il ſe ſert pour attaquer les poiſſons dans l'occaſion; en ſe jettant ſur eux il les en perce ou l'implante ſi fortement dans leur chair, qu'ils ne ſauroient s'en débarraſſer; alors ces poiſſons ſe débattent, ſe donnent des ſecouſſes violentes & ils ſe fatiguent à l'excès; cet ennemi cruel qui ne lâche pas priſe, ſaiſit le moment où le poiſſon va contre quelque rocher où il ſe tue par ſes mouvemens en ſe frappant contre la pierre; alors les puces de mer font bonne chere. *Rondelet* dit avoir ſouvent trouvé de ces puces dans les ordures que les flots de la mer jettent ſur la côte. Cette petite bête couverte d'une coque fort mince, & reſſemblant par la face à une marmote, eſt pour le reſte du corps, comme la langouſte: elle a auſſi des eſpeces de petites nageoires au bout de la queue. Il faut la conſidérer de près pour pouvoir diſtinguer toutes ſes parties, à cauſe de ſa petiteſſe. Ces puces de mer qui naiſſent au fond de la mer, & en très-grand nombre, ſont ſi voraces, que ſi un appât de chair de poiſſon demeure quelque tems au fond de la mer, elles l'ont auſſi-tôt mangé. Auſſi n'eſt-il pas rare que des Pêcheurs retirent les amorces toutes inveſties de ces petits animaux. Peut-être que les puces de mer ſont le même animal connu à Amboine & à Banda, ſous le nom de FOTOCK, *voyez ce mot.*

PUCE DE NEIGE. Pluſieurs Obſervateurs font mention d'une eſpece de puce qui paroît dans la neige ſous la forme de petits points noirs, qui échappent en ſautant dès qu'on en approche le doigt; elles vivent tant qu'il fait un grand froid, & que la neige reſte concrete; mais dès quelle ſe fond, elles périſſent. La puce de neige eſt une eſpece de *podure*, qui ſe voit communément en Suede. *Voyez à l'article* POU SAUTEUR. Divers Auteurs font auſſi mention de vers trou-

vés dans la neige : *voyez le Gentleman-magazine :* (Journal Anglois) & les *Ephémer. des Cur. de la Nat.*

PUCE DE TERRE, eſt un inſecte du Cap de Bonne-Eſpérance ; il reſſemble à une puce, & fait un grand dégât dans les jardins & dans les champs dont la terre eſt humectée ; il gâte les ſemences & broute les jeunes & tendres jets ; auſſi les Européens du Cap ſavent les détruire dès qu'ils en découvrent dans quelque endroit. C'eſt encore une eſpece de *podure :* voyez à l'article POU SAUTEUR.

PUCELAGE, *concha venerea*, nom donné à une jolie petite eſpece de coquillage univalve du genre des *porcelaines :* voyez ce mot. Il a une longue fente de forme oblongue & dentée des deux côtés ; on l'appelle auſſi *coris* des Maldives ou *colique* ou *monnoie de Guinée*, parce qu'elle ſert en effet de monnoie. Il ne faut pas le confondre avec la conque de Vénus, dite en latin *concha Veneris*, qui eſt une bivalve : *voyez* CONQUE DE VÉNUS. Quant à l'utilité de la coquille appellée pucelage, *voyez au mot* COQUILLE de ce Dictionnaire. On donne encore le nom de *petit pucelage* à une eſpece de *pervenche :* voyez ce mot. M. *Adanſon* ne range pas le *pucelage* parmi les porcelaines. Voyez les raiſons de cet Auteur dans ſon *Hiſtoire des coquilles du Sénégal.* Le nom *pucelage* exprime auſſi la membrane de l'hymen & les caroncules entieres chez une fille. *Voyez à l'article* HOMME.

PUCELLE, eſt le poiſſon que les Rouennois nomment *feinte*, les Angevins *convers :* ce n'eſt qu'une petite aloſe qui n'eſt pas encore pleine d'œufs ; on la pêche dans le même tems que les maquereaux ; ſa chair n'eſt pas très-eſtimée. *Voyez* ALOSE. L'on donne auſſi le nom de pucelle à une fille non déflorée : *voyez au mot* HOMME.

PUCERON, *aphis*. Les pucerons ſont au rang des plus petits inſectes, & leur claſſe eſt extrêmement nombreuſe en eſpeces différentes ; il y a peu d'inſecte auſſi commun & auſſi répandu ſur la ſurface de la terre. Quelques eſpeces vivent à découvert ſur les feuilles, ſur les fleurs & ſur les tiges des arbres ; d'autres font courber les feuilles en façon de cornets, pour y être

plus en ſureté ; d'autres ſe cachent ſous l'écorce ; d'autres font croître ſur les plantes & ſur les feuilles des arbres, des tubéroſités, que l'on appelle *galles*, dans leſquelles elles ſe renferment. Nous ne parlerons ici que de ce que ces eſpeces de pucerons ont de commun, & des particularités les plus remarquables de quelques-unes.

Tout le monde connoit les pucerons. On en voit quelquefois les tiges de certaines plantes toutes couvertes, entr'aures le chevre-feuille : ces inſectes ſont petits, tranquilles ; il ont ſur la tête deux antennes. On remarque à leur partie poſtérieure deux pointes ou cornes, quelquefois elles ſont ſi courtes qu'elles ne ſemblent être que des mamelons plats. L'uſage de ces pointes ou tubercules eſt de donner paſſage à une liqueur ſucrée dont nous parlerons plus bas. Ces inſectes ont pour organe une trompe fine qui leur ſert à percer les feuilles, du ſuc deſquelles ils ſe nourriſſent. Quand l'animal marche, il porte cette trompe appliquée ſous ſon ventre. Dans certaines eſpeces, elle eſt très-courte ; & dans d'autres elle eſt ſi longue, qu'elle leur forme une queue dont la longueur ſurpaſſe une ou deux fois celle du corps. On ne diſtingue qu'un ſeul article à chaque tarſe. Leurs pattes ſont grêles & menues : la marche de cet inſecte eſt lente & comme embaraſſée. On le voit quelquefois le derriere en l'air & porté ſeulement ſur les deux jambes de devant.

Les eſpeces de pucerons différent entr'elles pour la couleur ; les uns ſont verts d'autres ſont de couleur de citron, de cannelle ou de nacre de perle. On en trouve qui ſont toutes couvertes, comme les moutons, d'une laine blanche ; mais cette apparence de laine blanche n'eſt autre choſe qu'une liqueur qui tranſpire par les pores de la peau du puceron, & qui ſe releve en filet, non comme le poil, mais comme une végétation ſaline. Les pucerons qui s'attachent ſur le hêtre, ſont de cette eſpece.

Ces inſectes vivent en ſociété, ſouvent en peuplade trop nombreuſe pour notre malheur ; ils s'attachent ſur les jeunes tiges, ſur les feuilles & les jeunes pouſſes, comme on le voit ſur l'orme, ſur le frêne, ſur le che-

vrefeuille, le pêcher, le prunier; ſur le ſureau, le chêne, l'érable, le tilleul, le bouleau, même ſur la tanaiſie, l'oſeille, le laitron, le peuplier noir, le hêtre & ſur les rejetons des arbres, en pompent le ſuc avec leur trompe, les défigurent, & les font ſouvent périr. Les pucerons étant vivipares, mettent leurs petits au monde vivans. Si on regarde avec attention une aſſemblée de pucerons, on en obſervera pluſieurs qui jettent par leur anus de petits corps verdâtres: ce ſont de petits pucerons qui ſortent du ventre de leurs meres, mais dans un ſens différent de celui des autres animaux, c'eſt-à-dire, que le derriere ſort le premier. L'accouchement entier ne dure pas plus de ſix ou ſept minutes.

La fécondité des meres pucerones eſt prodigieuſe. Ont-elles une fois commencé à mettre bas, elles ſemblent ne faire plus autre choſe, elles jettent des quinze & vingt petits dans une journée d'été, & tout le reſte de leur vie juſqu'à l'hiver, ſe paſſe dans ce pénible travail. Si l'on prend une de ces meres, & qu'on la preſſe doucement, on fait ſortir de ſon ventre encore un plus grand nombre de pucerons de plus en plus petits, qui filent comme des grains de chapelet. Dès que le petit puceron eſt né, il commence à ſucer les feuilles. On voit quelquefois les pucerons prendre un exercice ſingulier: on les voit tous lever le derriere en l'air, chacun ne ſe ſoutenant que ſur les pattes de devant, ainſi que nous l'avons déjà dit.

Quelques eſpeces de pucerons piquent des feuilles d'arbres, le ſuc s'extravaſe & forme une veſſie; la mere pucerone s'y trouve enfermée toute vivante: elle y met au monde un grand nombre de petits, qui, dès qu'ils ſont éclos, ſucent l'intérieur de cette veſſie; le ſuc y abonde davantage, la veſſie s'augmente, & ces petits pucerons trouvent ſous ces parois le vivre & le couvert: auſſi les trouve-t-on remplies d'une famille de pucerons, ou d'une mere qui n'a pas encore donné le jour à ſes petits. A la fin de l'automne, lorſque la ſeve ceſſe d'entretenir ces excroiſſances, elles deſſechent, ſe fendent, & la priſon eſt ouverte.

Ces veſſies cauſées par les pucerons, ne ſont pas à négliger.

Si les Savans continuent à les examiner, elles pourroient bien devenir un jour une branche utile de commerce. On ſait que les Turcs ont une eſpece de noix de galle rougeâtre de la groſſeur d'une noiſette, qu'ils nomment *bad-zenge*, & à Damas en Syrie, *baiſonge*, & qu'ils en mêlent trois parties avec la cochenille, pour faire leur écarlate. Si nous avions de cette baiſonge en France, nous épargnerions dans nos teintures trois parties de graines d'écarlate ; & cette épargne ſeroit un très-grand gain, car la cochenille, qui eſt une marchandiſe étrangere, eſt d'un prix très conſidérable.

Il n'eſt plus queſtion que de ſavoir ſi nous n'avons pas de baiſonge en France. Il croît en Provence ſur les térébinthes des galles ou veſſies qui ne ſont autre choſe que des logemens de pucerons. Ces veſſies confrontées avec les baiſonges de Syrie, ont été reconnues par M. *de Réaumur*, pour être une même choſe ; ce qui lui a donné lieu de penſer que nous pourrions ramaſſer dans le Royaume ce que nous faiſons venir de loin à grands frais.

C'eſt à tort que l'on impute aux fourmis le mauvais état des arbres où on les voit voyager en ſi grand nombre : elles ne font que peu de tort aux arbres, elles y vont chercher les pucerons pour ſucer une liqueur qui tranſpire du corps de ces inſectes, & ſur-tout des deux cornes qui ſont à leur partie poſtérieure. Cette liqueur ſucrée, qui découle de leurs cornes, prend en ſéchant la conſiſtance d'un miel épais, dont le goût eſt d'un ſucre plus agréable que celui du miel des abeilles. On a cherché bien des vertus à cette liqueur.

Quelques-uns lui en ont attribué qui n'ont encore rien de conſtant. On trouve beaucoup de cette eau dans les veſſies où les pucerons ſe renferment, & où l'air n'en excite pas l'évaporation.

Génération des Pucerons.

Parmi les pucerons, les uns ſont ailés, les autres ne le ſont pas ; ces caracteres ne déſignent point de ſexe comme chez les fourmis. Quelques Naturaliſtes prétendent que ces animaux ſont également peres ou meres,

& engendrent d'eux-mêmes & ſans copulation, quoiqu'ils s'accouplent auſſi quand il leur plaît, ſans qu'on puiſſe ſavoir ſi cet accouplement eſt une conjonction de ſexes, puiſqu'ils en paroiſſent tous également privés ou également pourvus. Voudroit-on ſuppoſer que la Nature s'eſt plu à renfermer dans l'individu de cette petite bête, plus de facultés pour la génération, que dans aucune autre eſpece d'animal, & qu'elle lui aura accordé la puiſſance de ſe reproduire non-ſeulement tout ſeul, mais encore le moyen de pouvoir auſſi ſe multiplier par la communication d'un autre individu? Toujours eſt-il certain que l'on voit les uns & les autres mettre au jour des petits vivans; & M. *Bonnet* a eu la preuve que les pucerons naiſſent avec la faculté ſinguliere de produire leur ſemblable ſans le ſecours d'un autre. Il reçut un puceron dans l'inſtant où la mere venoit de le mettre bas; il l'éleva ſolitairement: celui-ci quoique vierge, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, donna auſſi un autre puceron, qu'il ſéqueſtra de même; & il obtint ainſi, ſans qu'il y eût le concours d'aucun mâle, cinq générations conſécutives, pendant l'eſpace de cinq ſemaines: on aſſure même que quelques Obſervateurs ont vu auſſi des pucerons mettre au jour des petits, qui ſans avoir de communication avec d'autres pucerons, accouchent de petits pucerons, qui deviennent à leur tour meres ſans accouplement, & on les a conduits ainſi pendant un été entier juſqu'à la ſeptieme & neuvieme génération. Cependant comme d'excellens Obſervateurs, tels que M. *de Réaumur*, ont vu des pucerons s'accoupler, & qu'ils ont reconnu dans certains pucerons tous les caracteres des mâles, il reſte à ſavoir ſi le premier accouplement n'influe pas ſur un certain nombre de générations. Ainſi ces accouchemens ſi multipliés ſeroient la ſuite d'une fécondation qui s'eſt faite de la premiere mere au commencement du printems, & qui eſt ſortie d'un œuf fécondé par le mâle dans l'automne précédent; mâle dont l'exiſtence a été démontrée par M. *de Réaumur*. Au reſte le puceron comme le polype ſeroit un animal qui ſort de la loi générale établie pour la génération des animaux quadrupedes, des oiſeaux &c.

M. Géoffroy (*Hiſt. des Inſect. des environs de Paris*) ſoupçonne que les pucerons ſont vivipares en été & ovipares en automne, ſaiſon où ils ſe fécondent, & rendent quelquefois des œufs oblongs & gros, d'où ſortent par la ſuite des petits: ce phénomene eſt encore une ſingularité des plus ſurprenantes.

On ſoupçonne que la raiſon pour laquelle la Nature a donné des ailes à certaines eſpeces de pucerons, c'eſt en quelque ſorte afin de les répandre ſur la terre pour la nourriture de divers animaux, de même qu'elle a répandu les plantes, à l'aide des graines ailées. Quand on penſe à la multitude effrayante de ces animaux, qui naît pendant un été, on a de la peine à concevoir comment la terre n'en eſt pas couverte. Lorſque d'autre part on conſidere la quantité prodigieuſe d'inſectes qui s'en nourriſſent, & la délicateſſe des pucerons, on n'imagine pas qu'il puiſſe en reſter pour repeupler l'année ſuivante.

Les *aphidivores* ou ennemis deſtructeurs des pucerons ſont les vers ſans jambes & les vers à ſix jambes, dont les uns ſont nommés *lions-pucerons*; les autres, *hériſſons blancs* ou *barbets*, qui deviennent de petits ſcarabées hémiſpheriques. Il y a auſſi les *cinips*, les *mouches aphidivores*, les *mouches ichneumones*. Voyez ces mots & celui de DEMOISELLE. Il eſt rare de ne pas trouver ces ennemis au milieu des colonies & des peuplades des pucerons. Les hirondelles & autres oiſeaux font la chaſſe à ceux qui s'élevent dans les airs. Nous le répétons, il ſemble que la nature n'ait multiplié ces atomes que pour ſervir de nourriture à des êtres d'une autre eſpece.

Pucerons branchus.

Ce ſont de petits inſectes aquatiques, remarquables par deux bras ramifiés qui s'élevent au-deſſus de leur tête, & qui leur ſervent de nageoires: ils ſautillent continuellement dans l'eau, & ſont ordinairement rougeâtres: ils ſervent de nourriture aux polypes. C'eſt à proprement parler la *puce aquatique arboreſcente*. Voyez MONOCLE *à l'article* BINOCLE. En 1764, le

13 d'Août, feu M. *Paſſemant*, Opticien du Roi, m'invita d'obſerver des corps mouvans que l'on diſtinguoit aſſez ſenſiblement dans l'eau dont on ſe ſervoit chez lui, ſoit pour cuire les alimens, ſoit pour la boiſſon: cette eau avoit été priſe dans la Seine, vis-à-vis du jardin de l'Infante; & quoique épurée par le dépôt, par la filtration au travers du ſable & de l'éponge, on ne l'avoit point purgée de ces corps mouvans que je ſoupçonnai, à la ſimple vue, être des pucerons branchus: je me fis donner un microſcope, & ayant ſoumis une goutte de l'eau en queſtion au foyer d'une forte lentille, j'y reconnus non-ſeulement la forme extérieure des pucerons branchus, mais encore le mouvement de ſyſtole & de diaſtole, ainſi que la circulation.

Faux Pucerons.

Ces inſectes appellés *pſylles*, voyez ce mot, reſſemblent parfaitement aux pucerons par leur petiteſſe, par la tranquillité avec laquelle ils ſe tiennent conſtamment dans la même place, par la maniere dont ils ſe nourriſſent du ſuc de la plante, par la nature des excrémens qu'ils rejettent, & ſouvent par les poils cotonneux dont ils ſont couverts. Ce ſont ces reſſemblances qui ont déterminé M. *de Réaumur* à les appeller faux pucerons. Il y en a deux ſortes, les *faux pucerons de figuier*, & ceux du *buis*.

Ces inſectes ſe tiennent ordinnairement ſous les feuilles de figuier, & on en trouve auſſi d'attachés contre les figues mêmes vertes & dures. M. *de Réaumur* croit qu'ils ne font ni bien ni mal aux *figues*: ils ſe métamorphoſent en moucherons à quatre ailes, qui ſont dans la claſſe des *moucherons ſauteurs*.

Les *faux pucerons du buis* ſe cachent davantage; mais lorſqu'on connoît une fois leur retraîte, on ne les trouve que plus facilement: ce ſont eux qui ſont dans ces petites boules de buis des feuilles de l'année; en ſuçant les feuilles avec leurs trompes, ils les ont fait recourber, & elles leur ont formé alors un domicile. Ces faux pucerons ſe métamorphoſent auſſi en *moucherons ſauteurs*.

Les *faux pucerons du figuier* jettent par l'anus une eau ſucrée ; mais les *faux pucerons du buis* rendent pour excrément une eſpece de manne, qui en ſéchant acquiert de la ſolidité, & leur forme quelquefois une longue queue tortueuſe.

On a publié, il y a quelque tems, dans les affiches de Marſeille, un moyen de détruire les pucerons qui nuiſent aux arbres fruitiers & aux fruits. On ſe ſert d'une ſeringue d'étain coëffée en arroſoir, c'eſt-à-dire d'une pomme à mille trous. On la remplit d'une eau de chaux bien éteinte, & dans laquelle on a fait macérer un quart de poignée de mauvais tabac en poudre, & on en arroſe les arbres attaqués de ces inſectes ; la vermine périt, les arbres pouſſent du bois & leurs fruits groſſiſſent. Quatre ou cinq jours après l'aſperſion, on arroſe les mêmes arbres avec la ſeringue remplie d'eau claire.

PUCHAMCAS. Les Indiens donnent ce nom à une eſpece de néflier de la Virginie : c'eſt le *meſpilus aculeata, pyrifolia, denticulata, ſplendens, fructu inſigni rutilo, Virginienſis*, de Pluckenet.

PUCHO. C'eſt le *coſtus Indien :* voyez ce mot. Les Matelots appellent auſſi *puchot* la trombe de mer. *Voyez ce mot.*

PUFFIN, *puffinus*. Genre d'oiſeau aquatique. Le puffin niche dans les trous que font les lapins en terre. On prétend que la femelle ne pond qu'un ſeul œuf à chaque couvée ; elle reſte toute la journée ſur les eaux pour ne retourner à ſon nid qu'à la nuit, & le quitter dès que le jour paroît. Cet oiſeau a quatre doigts à chaque pied, trois en devant qui ſont palmés, celui de derriere eſt ſans membrane ; les jambes ſont courtes ; le bec eſt arrondi, crochu par le bout & édenté ; les narines ſont coniques ; le plumage du dos eſt d'un gris-brunâtre, celui du ventre eſt blanc. Les ailes ſont rouſſâtres & blanches ; la queue eſt longue d'environ cinq pouces ; les ailes étant pliées ſur le dos excedent d'un pouce la longueur de la queue. Cet oiſeau qui ſe trouve dans les pays Septentrionaux eſt de la groſſeur d'un canard. Il y a le *puffin cendré*, le *puffin du Bréſil* qui niche & vit aux embouchures des mers ; celui du

Cap de Bonne-Eſpérance eſt une eſpece d'*oiſeau de tempête*, *procellaria æquinoctialis*, LINN. *Voyez* OISEAU DE TEMPÊTE.

PUITS, *puteus*. On donne ce nom à un trou creuſé perpendiculairement en terre, juſqu'à ce qu'on ait rencontré un courant d'eau ſouterraine qui a pour ſol une terre glaiſeuſe. Ces eaux ne s'affoibliſſent ni ne tariſſent guere qu'à la ſuite des longues ſechereſſes : ce ſont autant de ſources ou fontaines ſouterraines qui renaiſſent & ſe raniment au retour des pluies dont l'eau venant à s'infiltrer dans les ouvertures de la terre, diſſout dans ſon trajet ſouterrain ce qu'elle peut abreuver. Ces eaux ſont toujours plus crues, plus indigeſtes que celles qui coulent à l'air libre. Il y a des puits d'eau douce, d'eau ſalée, &c. En concevant la mécanique des ſources ou fontaines ordinaires, on doit concevoir celle des puits. L'on ne doit donc pas être étonné s'il y a également des puits où l'eau eſt intermittente ou perpétuelle, & froide ou chaude; nous avons cependant la connoiſſance d'un puits qui préſente un phénomene trop ſingulier, pour le paſſer ſous ſilence.

Sur la côte de Plougaſtel, près de Breſt, au paſſage de Saint-Jean, du côté de Cornouaille, il y a ſur l'embouchure de la riviere de Landernau un puits d'eau continuellement douce, dont le niveau du ſol ſe trouve quelquefois égal à celui de la baſſe mer. Le phénomene étonnant qu'on remarque dans ce puits, c'eſt qu'il s'emplit à mer baſſe, & ſe vide à mer montante, ſans aucune apparence de mélange des deux ſortes d'eaux, ainſi que nous nous en ſommes aſſurés par la déguſtation ſur le lieu même. La ſource d'eau qui entretient ce puits, diminue comme la plupart des autres eaux de ſource en tems de ſechereſſe. M. *Deslandes*, Commiſſaire & Contrôleur de la Marine, que nous avons déjà cité avec éloge, a fait part de ce phénomene à l'Académie des Sciences de Paris. L'étang de Greenhive, entre Londres & Graveſand offre la même ſingularité. Pour expliquer un tel phénomene, ne pourroit-on pas dire qu'il y a entre le puits & le bras de mer une certaine quantité d'air qui ne pouvant ſe dégager, intercepte la communication des deux eſpe-

ces d'eaux, & fait refluer latéralement l'eau douce, qui eſt la moins peſante, lorſque celle de la mer vient à monter & à reſſerrer l'air dans un trop petit eſpace: de-là la diminution des eaux du puits en queſtion; mais la mer venant à ſe retirer, l'air comprimé occupe de nouveau le même eſpace, & donne par ce moyen la facilité aux eaux douces de redeſcendre dans leur citerne; de-là l'augmentation des eaux des puits cités ci-deſſus. L'eau du puits de l'île de Lerins, quoique voiſine de celle de la mer, & participant au flux & au reflux, ſur-tout au mois de Février, eſt douce & ſaine. Ce phénomene paroît encore dépendre de la preſſion que l'eau de la mer fait latéralement ſur les eaux du puits qu'elle ſoutient ſans s'y mêler.

A l'égard du puits qui ſe trouve dans le village de Boyaval, ſitué ſur une colline à quatre lieues de la ville d'Aire en Artois, quoiqu'il ait environ vingt-deux braſſes de profondeur, l'eau n'y monte pour l'ordinaire qu'à onze braſſes: il arrive cependant quelquefois qu'elle le remplit entiérement, & qu'elle en ſort en abondance, même en tems de ſéchereſſe. Lorſque ce puits regorge, il ſe forme près d'un bois voiſin, une fontaine qui eſt plus élevée que la gorge du puits, & qui ne tarit que quand le puits ceſſe de répandre ſes eaux. Tout indique que le phénomene de ce puits eſt dû à l'abondance des pluies qui ont tombé quelque tems avant, & qui étant amaſſées dans des ſouterrains, regorgent par les puits & les canaux.

Les puits de Modene & de Styrie ſont peut-être la plus grande preuve que nous puiſſons avoir des réſervoirs intérieurs d'eau de pluie, pour expliquer l'origine des puits, & même des fontaines: les Ouvriers commencent par percer pluſieurs lits de terre, & lorſqu'ils ſont parvenus à une couche de tuf fort dur, qui reſſemble à une eſpece de craie, ils conſtruiſent leur maçonnerie & achevent tranquillement tout le tour du puits, ſans avoir encore une goutte d'eau, & ſans aucune crainte qu'elle leur manque. Quand la maçonnerie eſt achevée, ils percent avec un trépan la couche de tuf qui ſert de baſe à l'ouvrage; les Ouvriers ſortent du puits & levent enſuite le trépan; l'eau s'élance

auſſi-tôt dans le puits, & parvient en peu de tems juſqu'au bord, & ſe répand quelquefois par-deſſus ; ce qui ne peut provenir que des eaux amaſſées dans l'Appenin qui s'éleve à côté de Modene.

On nomme *bures* les puits que l'on fait dans les mines pour gagner le filon & les eaux, afin d'en retirer d'abord ce fluide, & enſuite le minérai.

PULMONAIRE, *pulmonaria*. Les Botaniſtes diſtinguent, avec M. *de Tournefort*, douze eſpeces de ce genre de plante à fleurs monopétales & en forme d'entonnoir. Nous citerons ici les deux eſpeces principales qui ſont particuliérement d'uſage en Médecine.

1°. La GRANDE PULMONAIRE, ou L'HERBE AUX POUMONS, ou L'HERBE DU COEUR, ou L'HERBE AU LAIT DE NOTRE-DAME, *pulmonaria vulgaris, latifolia, Italorum, ad bugloſum accedens*. Cette plante croît dans les forêts, dans les boſquets, aux lieux montagneux & ombrageux : nous l'avons rencontrée ſur toutes les hautes montagnes de la France, mais particuliérement ſur les Alpes & les Pyrenées. Sa racine eſt blanche, vivace, fibreuſe, & d'un goût viſqueux : elle pouſſe une ou pluſieurs tiges à la hauteur d'un pied, anguleuſes, velues, de couleur purpurine : ſes feuilles ſortent les unes de ſa racine, éparſes & couchées à terre ; les autres embraſſent leur tige ſans queues : toutes ces feuilles ſont oblongues, larges, terminées en pointe, traverſées par un nerf dans leur longueur, lanugineuſes & marbrées le plus ſouvent de taches blanchâtres : ſes fleurs ſont ſoutenues pluſieurs enſemble ; ce ſont de petits tuyaux évaſés par le haut en baſſinets, découpés chacun en cinq parties, de couleur ou purpurine ou violette : à ces fleurs ſuccedent quatre ſemences arrondies, enfermées dans le calice qui contenoit la fleur.

On cultive cette plante dans les jardins : elle ſort de terre au commencement du printems, & donne auſſi-tôt ſa fleur : ſes feuilles périſſent en automne. *Ray* obſerve que les Anglois font fréquemment uſage de cette plante en guiſe de légume, & qu'ils l'appellent *ſauge de Jéruſalem* ou de *Bethléem*. Jean *Bauhin* dit auſſi qu'on range notre *pulmonaire* au nombre des

légumes, & que les femmelettes en mettent les feuilles dans les bouillons & les omelettes par précaution, les eſtiment utiles contre les affections du poumon, & pour fortifier le cœur.

2°. La PETITE PULMONAIRE, *pulmonaria anguſtifolia*. Elle differe de la précédente en ce que ſes feuilles ſont étroites : ſes fleurs ſont d'abord purpurines, enſuite bleues : ſa racine eſt fibreuſe, & noircit en vieilliſſant.

Cette plante croît preſque par-tout dans les forêts & les bois taillis, aux lieux ombrageux & montagneux : elle reſte long-tems en fleur.

La *pulmonaire* a un goût d'herbe un peu ſalé & gluant : elle eſt très-adouciſſante, vulnéraire & conſolidante : on en fait des tiſanes ou des bouillons avec le mou de veau, deſtinés contre les maladies de la poitrine, lorſque les crachats ſont ſalés, purulens ou ſanguinolens, c'eſt-à-dire dans l'*hémophtiſie*.

PULMONAIRE DE CHENE, *lichen arboreus*, *aut pulmonaria arborea*. On trouve cette plante, qui eſt d'un genre différent des précédentes, attachée comme les plantes paraſites ſur les troncs des vieux chênes, des hêtres, des ſapins & des autres arbres ſauvages, dans les forêts épaiſſes, quelquefois ſur les pierres mouſſeuſes : elle eſt ſemblable à l'*hépatique des puits* ou des fontaines, mais elle eſt beaucoup plus grande de toute maniere : elle eſt plus ſeche & plus rude : ſes feuilles ſont fort entrelacées, & placées les unes ſur les autres comme des écailles : leurs découpures ſont extrêmement variées & plus profondes que celles de l'*hépatique ordinaire*. Cette plante eſt compacte, & pliante comme du chamois, & elle repréſente en quelque maniere par ſa figure un poumon deſſéché : elle eſt blanchâtre du côté qu'elle eſt attachée aux écorces des arbres, verte de l'autre côté, d'une ſaveur amere, avec quelque aſtriction : on la trouve auſſi ſur les rochers à l'ombre. On recueille communément celle qui ſe trouve ſur les chênes, quoiqu'il y ait des perſonnes qui préferent celle qui vient ſur les vieux ſapins, à cauſe de quelques parties réſineuſes qu'on prétend qu'elle tire de ces arbres.

La *pulmonaire de chêne* convient pour la jauniſſe opiniâtre & la toux invétérée: elle arrête le ſang qui coule, referme les plaies récentes, reſſerre le ventre, & arrête les regles. *Dodonée* rapporte que des Bergers & des Maréchaux donnoient avec ſuccès à leurs beſtiaux, quand ils touſſoient & reſpiroient difficilement, la poudre de cette plante en y ajoutant du ſel; en conſéquence on a cru qu'elle pouvoit être utile aux hommes, & l'expérience a confirmé qu'elle étoit très-bonne pour les ulceres des poumons & le crachement de ſang. *J. Ray* rapporte que les Anglois en font uſage avec ſuccès pour la phthiſie & la conſomption.

PULMONAIRE DES FRANÇOIS ou HERBE A L'ÉPERVIER A FEUILLES TACHÉES, *pulmonaria Gallorum*. Cette plante, qui eſt une eſpece d'*hieracium*, croît ſur les murailles aux lieux incultes, & a les feuilles très-velues. Sa racine eſt vivace, longue, groſſe, genouillée, fibrée & laiteuſe: elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un pied & demi, velues & rameuſes; ſes feuilles naiſſent de la racine, couchées ſur terre, verdâtres en deſſus, lanugineuſes, blanchâtres en deſſous & marbrées de taches noirâtres: ſes fleurs naiſſent en Juin & Juillet aux ſommets des tiges & ſont à demi-fleurons jaunes, & ſoutenues par un calice écailleux: à ces fleurs ſuccedent pluſieurs ſemences oblongues, garnies d'une aigrette. En France on eſtime les feuilles de cette plante dans les maladies du poumon, & en particulier dans l'hémophtiſie ou le crachement de ſang: on l'emploie dans les bouillons fait avec le mou de veau, lorſque les crachats ſont ſalés ou purulens.

PULPE, *pulpa*. En Médecine on donne ce nom à la ſubſtance charnue des fruits mous ou deſſéchés: on dit *pulpe d'abricot*, *pulpe de prune*, *pulpe de coloquinte*, *pulpe de caſſe*, &c.

PULPO, eſt un animal de la mer du Sud; il eſt d'une figure ſi ſinguliere, qu'à le voir ſans mouvement, on le prend pour une branche d'arbre, couverte d'une écorce ſemblable à celle du châtaignier: il eſt de la groſſeur du petit doigt, long d'un demi-pied, diviſé en quatre ou cinq articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue, qui ne paroît non plus que la tête autre-

ment que comme un bout de branche caſſée. Lorſqu'il déploie ſes ſix jambes, (qui ſont peut-être des ſuçoirs à la maniere de ceux des polypes,) & qu'il les tient raſſemblées vers la tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. Cette ſorte d'animal eſt l'*aubreſil* ou *arumago* du Bréſil, dont *Marcgrave* & *Frézier* ont parlé. Ce ſont les Chinois qui lui ont donné le nom de *pulpo* : ils diſent qu'en le maniant avec la main nue, il l'engourdit pour un moment ſans faire d'autre mal. On ſoupçonne que c'eſt une eſpece de ſauterelle aquatique que le P. *du Tertre* a déſignée & décrite ſous le nom de *coçſigrue*, à l'exception qu'on ne lui a point remarqué une queue à deux branches, ni les excroiſſances épineuſes que cet Auteur met à ſa cocſigrue. D'ailleurs, comme le dit très-bien l'Auteur du *Dictionnaire des Animaux*, il ne parle point d'une petite veſſie qu'on trouve dans le *pulpo* pleine d'une liqueur noire, & qui fait une très-bonne encre à écrire. La figure ſinguliere & l'immobilité du *pulpo* le feroient ſoupçonner d'être un *zoophyte* : voyez ce mot.

PULSATILLE ou PASSE-FLEUR. Genre de plante dont on diſtingue quinze eſpeces. La pulſatille à grande fleur eſt la plus intéreſſante à connoître. *Voyez ſa deſcription à l'article* COQUELOURDE.

PUMA. Dans la Langue des Incas on donne ce nom à un animal quadrupede de la groſſeur d'un fort renard. Les Eſpagnols diſent que c'eſt une eſpece de lion du Pérou plus petite que celle d'Afrique. Nous avons dit à l'article du *Lion* en quoi il differe du véritable lion d'Afrique ou d'Aſie.

PUMICIN : *voyez au mot* PALMIER DE CAYENNE.

PUNAISE, *cimex*. On donne ce nom à un genre d'inſecte qui a trois articles aux tarſes, quatre ailes, celles de deſſus partie écailleuſes & partie membraneuſes ; les antennes minces & plus longues que la tête, ſont compoſées de quatre ou cinq articles ; ſa trompe eſt courbée en deſſous. En général, ce genre d'inſecte ſent fort mauvais, & il y en a grand nombre d'eſpeces différentes pour la grandeur & pour la couleur : on les trouve dans les champs, dans les jardins potagers, dans les vergers, ſur les légumes, ſur les arbres,

ſur les murs & dans les maiſons; il n'y a que celle-ci qui n'a point d'ailes, & la petite eſpece de punaiſe à avirons.

1°. La PUNAISE DE LIT ou DOMESTIQUE, *cimex domeſticus aut lectularius*. Cet inſecte incommode, qui n'eſt que trop connu à une certaine portion de l'eſpece humaine, eſt de la figure & de la groſſeur d'une petite lentille, court, fort plat, rhomboïdal, mollet, facile à écraſer pour peu qu'on le touche, rouſſâtre, d'une odeur puante & fort déſagréable. On diſtingue dans cet inſecte trois parties principales, la *tête*, la *poitrine* & le *ventre*: la tête eſt munie ſur les côtés de deux petits yeux bruns un peu ſaillans, en devant il y a deux petites antennes compoſées chacune de quatre articulations fort déliées, & en deſſous eſt une trompe recourbée dans ſon état de repos, & renflée dans ſon milieu; la pointe fort dure & très-pointue, eſt logée entre les deux jambes de devant; la poitrine ou le corſelet n'eſt formé que d'un anneau un peu large qui tient à la tête par un étranglement, & auquel eſt attachée inférieurement la premiere paire de jambes: le corps qui va en s'élargiſſant, eſt compoſé de neuf anneaux, dont le premier eſt comme ſéparé en deux par une petite échancrure formée d'une piece triangulaire qui fait la jonction du corps avec le corſelet: ſous le ventre ſont les deux dernieres paires de jambes qui ont également chacune trois articulations, la derniere qui eſt le pied, eſt armée d'un crochet aigu reſſemblant à un hameçon.

Tout le corps de la punaiſe eſt liſſe, excepté quelques petits poils que le microſcope y fait découvrir. Quand l'animal eſt plein de ſang, il a le dos un peu convexe, mais le ventre eſt toujours aplati. Le mâle & la femelle s'accouplent enſemble queue à queue, c'eſt-à-dire, ayant leurs têtes oppoſées; ſur le même plan quelquefois le mâle eſt monté ſur ſa femelle: la femelle dépoſe toujours ſes œufs dans un lieu propre à les faire éclore, & il en ſort par le bout de petites punaiſes, qui quoique nées tout récemment & à peine viſibles, ne laiſſent pas que de courir très-vîte.

Preſque toutes les *punaiſes* périſſent pendant l'hiver

dans les climats froids ; mais le lieu où les femelles ont dépoſé leurs œufs eſt tellement convenable, qu'aux approches de l'été ils s'ouvrent toujours pour laiſſer ſortir les petits animaux qu'ils renferment ; car ces inſectes ne ſont que trop féconds, & multiplient prodigieuſement à la faveur des matieres putrides qui s'exhalent des corps animés. Auſſi naiſſent-ils abondamment dans les vieux bâtimens, dans les appartemens voiſins des poulaillers, des colombiers, des cages de cailles & des fours, dans les vieilles ſolives des maiſons, dans les lits, ſur-tout dans ceux dont le bois eſt de ſapin, où il y a de vieilles paillaſſes, ou dont la paille & les draps ne ſont pas aſſez ſouvent renouvellés, ainſi que les matelats ; dans ceux qui ſont proche de vielles cloiſons ou de vieilles murailles enduites de plâtre, ou près de vieux livres : on en voit une plus grande quantité aux chambres d'en haut, aux lieux ſecs & expoſés au midi, principalement dans les grandes villes bien peuplées, & où les maiſons ſont à pluſieurs étages, comme à Paris : elles ſont moins communes à la campagne.

La maxime ſi ſouvent citée contre nous, dit M. *de Réaumur*, qu'il n'y a que l'homme qui faſſe la guerre à l'homme, & que les animaux de même eſpece s'épargnent, a été ſurement adoptée & avancée par des gens qui n'avoient pas étudié les *inſectes*. En effet, l'hiſtoire que nous en donnons dans le corps de cet Ouvrage, fait voir que parmi les inſectes, les araignées, les chenilles, & même les punaiſes, ſont aſſez carnaſſieres & en mangent fort bien d'autres de leurs eſpeces quand elles le peuvent. Quand l'intérieur des *punaiſes* a été percé & ſucé par l'aiguillon ou la trompe de leurs compagnes, leur ſquelette reſſemble alors à cette dépouille complette dont elles ſe défont tous les ans.

Mathiole a raiſon de dire que les *punaiſes* ſont les ennemis les plus fâcheux & les plus importuns qu'on puiſſe avoir au lit pendant la nuit ; car outre que ces inſectes nocturnes ſont le fléau de l'orgueil, de la vanité & de la molleſſe, ils ſe plaiſent a enlever à l'homme les douceurs du repos, à le tourmenter ſans ceſſe, à le déchirer ou plutôt à le piquer cruellement pour ſucer & s'enivrer de ſon ſang ; d'ailleurs ils portent

une telle infection par-tout où ils paſſent, que nos ſens & nos eſprits ſont plus offenſés par la mauvaiſe odeur qu'ils exhalent, que les parties de notre corps ne peuvent l'être par leurs morſures.

Les punaiſes fuient la lumiere, elles en ſont ennemies, & ſe tiennent cachées pendant le jour; elles n'exercent leur brigandage ſanguinaire que dans les ténebres. Cachées dans leur retraite obſcure, elles attendent pour en ſortir le moment ou l'homme va ſe jeter dans les bras du ſommeil: la lumiere eſt-elle éteinte, le ſignal eſt donné; à peine l'homme a-t-il étendu ſur ſon lit ſes membres plus ou moins fatigués, que les punaiſes ſe mettent en marche, elles accourent en foule & avec précipitation, ſe laiſſent tomber des rideaux & du ciel du lit, profitent de la noire obſcurité pour aſſiéger celui qui veut dormir, & le moleſtent continuellement, en ſe jetant principalement au viſage & aux parties du corps où la peau eſt la plus tendre: c'eſt ainſi qu'elles pillent, butinent, ravagent & livrent une guerre ſanglante à l'homme. Un Curieux voulant découvrir l'inſtinct qui guidoit la punaiſe, & le ſens par lequel elle étoit avertie de la préſence de l'homme, a fait l'expérience que voici: il s'eſt couché dans un lit ſuſpendu & ſans ciel au milieu d'une chambre ou il n'y avoit aucun meuble; il a mis ſur le plancher une punaiſe qui, conduite ſans doute par l'odorat, a héſité quelque tems ſur les moyens qu'elle prendroit pour arriver au lit: elle a enfin pris le parti de monter à la muraille par le chemin le plus court; elle a gagné le plafond, toujours en ſuivant une ligne droite, qui devoit paſſer au deſſus du lit, & lorſqu'elle y eſt parvenue, elle s'eſt laiſſé tomber ſur le nez de l'obſervateur. Quelle ſagacité d'inſtinct & d'odorat! Les punaiſes ſe montrent d'autant plus terribles, plus ſanguinaires, qu'elles ont jeuné plus long-tems; car il en eſt à-peu-près des punaiſes comme des couſins, (on peut y ajouter les puces & les poux); les uns & les autres ſont avides de notre ſang. Les punaiſes courent ſur les différentes parties du corps, ſondent le terrain, font choix des meilleurs morceaux, enfoncent leur trompe paraſite pour puiſer à longs traits le ſang dont elles ſont avides; elles pré-

ferent auſſi de piquer les peaux de certaines perſonnes plutôt que d'autres, ſoit que les unes paroiſſent trop dures, ſoit que l'odeur, le goût de leur ſueur ou de leur tranſpiration les éloigne ou les rebute : on voit effectivement des perſonnes qui dorment tranquillement au milieu d'une legion de punaiſes, ſans ſe ſentir incommodés de leurs morſures, tandis que d'autres en ſont dévorés de toutes parts, & en perdent le repos : il en eſt pour qui une ſeule punaiſe eſt un ſupplice, & qui n'oſent pas même les écraſer. A la vérité l'odorat en eſt affecté, & le cœur en eſt ſoulevé : l'infection qui ſuit toujours un tel meurtre, leur aſſure ſouvent l'impunité, & l'homme eſt ſouvent obligé malgré lui d'épargner l'objet de ſon exécration. Les Chinois moins dégoûtés que nous, aiment beaucoup l'odeur puante de ces inſectes : chaque peuple, de même que chaque homme, a ſes goûts & ſes fantaiſies

Il eſt étonnant de voir la quantité de recettes que les Anciens & les Modernes nous donnent pour empêcher que ces vilains inſectes ne troublent notre repos : huiles, graiſſes, onguents, lotions, fumigations, taliſmans, amulettes, *ex voto*, &c. tout a été mis en uſage ; mais les plus ſpécifiques ſont l'huile de vitriol verſée ſur le ſel marin, la fumée de tabac, de ſoufre, de mercure, de cuir brûlé, de poivre & toutes autres drogues fortes : c'eſt la raiſon pourquoi l'on ne voit que peu ou point de cette vermine chez les Droguiſtes, les Apothicaires, & ſur-tout chez les Corroyeurs. *Aldrovande* approuve fort l'uſage des claies d'oſier miſes au chevet du lit, car les punaiſes s'y retirent volontiers quand elles voient le jour ; & il ſuffit de ſecouer ces nattes ou claies pour les écraſer facilement. Plus ces nattes ſont vieilles, & meilleures elles ſont, parce que ces inſectes ayant l'odorat très-fin, l'odeur de leurs ſemblables les y attire en foule ; les araignées les mangent quand elles en peuvent attraper. Un autre remede pour ne pas avoir de punaiſes, eſt d'avoir ſoin de tenir ſes appartemens & ſes meubles dans un grande propreté.

M. *Linnæus*, en finiſſant l'énumération des punaiſes, qu'il fixe à quarante-trois eſpeces, nous fournit une idée

qui a quelque choſe de ſingulier : ce Naturaliſte penſe qu'il faudroit rechercher s'il ne ſe trouveroit point parmi les punaiſes de campagne, quelques eſpeces qui, etant introduites chez les citadins, puſſent detruire les punaiſes de ville.

1°. Parmi les quarante-trois autres eſpeces de punaiſes qui ſe trouvent en Suede, & dont M. *Linnæus* fait mention, il y en a de figure ronde, & les autres de figure oblongue : on les rencontre preſque toutes en France.

2°. Les Actes d'Upſal font auſſi mention d'un grand nombre de punaiſes, dont pluſieurs ſe transforment en inſectes ailés. On trouve des punaiſes dans le fumier ; celles-ci ſe métamorphoſent en eſpeces de mouches qui ſentent fort mauvais. Il y a des punaiſes de bois ; différentes plantes en nourriſſent. Il y a auſſi des punaiſes aquatiques qui volent, & qui ont dans la bouche un aiguillon avec lequel elles piquent fortement. *Swammerdam* a décrit ſeize eſpeces de punaiſes de terre volantes, auſſi agréables à la vue, par les belles couleurs dont elles ſont ornées, qu'elles ſont incommodes par l'odeur qu'elles exhalent ; enfin, les forêts, les prairies & les campagnes en fourniſſent. Nous ne pouvons nous diſpenſer de donner une notice abrégée des eſpeces de punaiſes que le Naturaliſte du Nord a citées, ou au moins de celles qui ſont les plus faciles à reconnoître dans notre pays, même dans leur état de *larve*, qui ne differe de l'inſecte parfait que par le défaut d'ailes.

1°. La *punaiſe ſtercoraire* : elle porte une trompe courbée faite en arc ; elle eſt noire, très-grande & velue ; elle eſt couverte d'une craſſe qu'elle change ſouvent ; elle vit de rapine, ſe nourrit de mouches & d'autres inſectes : elle paroit en cela ſemblable à la *punaiſe mouche*.

2°. La *punaiſe verte* : elle ſe trouve par-tout à la campagne & dans les jardins, ſur-tout ſur les groſeilliers, où elle put très-fort. Quelquefois elle eſt tachetée de quelques points blanchâtres & d'autres fois de raies rouges.

3°. La *punaiſe d'un noir cendré* : elle eſt fort maigre ; on la trouve dans les forêts, ſur les troncs d'arbres ſecs.

4°. La *punaiſe griſe* M. *Guettard* nous l'a fait connoitre ; on la trouve communément en automne dans les baies ou fruits des arbres, auxquels elle donne une mauvaiſe odeur : elle a une tache d'un jaune rouge ſur les élitres ou fourreaux des ailes.

5°. La *punaiſe griſe à forme d'œuf :* elle eſt très-grande ; ſes antennes ſont rouges & noires vers la baſe : le dos eſt tout gris, la pointe du corſelet rouge, les pieds roux, &c.

6°. La *punaiſe griſe pointue :* elle eſt en général d'une couleur plus pâle que la précédente.

7°. La *punaiſe rouge à deux ailes :* elle ſe trouve ſur les orties, ainſi que ſur d'autres plantes ; tout ſon corps eſt rouge ; les élitres ſont marquées d'un point pourpre. La punaiſe rouge des jardins n'a communément que des étuis écailleux, ſans ailes, & ne ſent point mauvais.

8°. La *punaiſe d'un bleu cuivreux :* elle a une marque rouge aux épaules ; on la trouve ſur les grandes plantes.

9°. La *punaiſe noire :* elle eſt ſurſemée de trois ou quatre taches blanches : ſes jambes ſont très-épineuſes, on la trouve ſur les plantes : celle du coudrier n'a aucunes taches. Il y a auſſi la punaiſe d'un noir cuivreux : elle ſe trouve ſur la veſce.

10°. La *punaiſe mouche :* elle eſt de figure ovale, d'un cendré tiqueté de noir & de brun : elle a deux gros yeux ronds ; ſa trompe groſſe, arquée & réfléchie en deſſous, pique vivement ; les quatre articles de ſes antennes ſont aſſez longs. On diſtingue auſſi deux yeux liſſes ſur le derriere de ſa tête ; ſes étuis ſont tout-à-fait membraneux, fort croiſés l'un ſur l'autre, & recouvrent les ailes ; ſes pattes ſont fort longues. L'inſecte vole très-bien, & vient ſouvent dans les maiſons : lorſqu'on le tient dans les doigts, il rend une mauvaiſe odeur, & fait un petit bruit qui eſt, dit-on, occaſionné par le frottement de ſon corſelet. La larve de la punaiſe mouche ſe rencontre auſſi dans les maiſons : en cet état elle reſſemble à une araignée couverte de pouſſiere & d'ordures, on diroit d'une petite motte de terre qui marche. Si on la touche avec une plume, la pouſſiere & les ordures tombent aiſément, & on

reconnoît alors le petit animal, qui eſt vorace & mange les autres inſectes qu'il rencontre; il n'épargne pas même les punaiſes de lit, & nous lui en ſavons bon gré. Il y a auſſi la *punaiſe mouche à pattes rouges.*

11°. La *punaiſe d'un rouge noir & varié:* elle ſe trouve ſur les feuilles de la juſquiame. On l'appelle auſſi *punaiſe rouge à croix de chevalier.*

12°. La *punaiſe d'un brun mêlé de blanc:* on la trouve ſur les troncs du peuplier; ſes pieds ſont longs, noirs & blancs.

13°. La *punaiſe à élitres tiquetées de jaune:* on la rencontre ſur le ſapin; ſes pieds ſont roux.

14°. La *punaiſe ſauteuſe:* elle eſt d'un noir foncé: elle ſaute comme la cigale: on la trouve ſur les bords de la mer, des lacs & des rivieres; elle a des taches jaunes ſur la queue.

15°. La *punaiſe blanchâtre:* elle ſe trouve dans les pâturages. La *punaiſe chartreuſe*, dont le dos eſt d'un blanc de lait, ſe trouve ſur le chardon-roland.

16°. La *punaiſe jaunâtre:* elle habite les champs; ſes antennes ſont noires: elle a une ligne blanche le long du dos; ſes fourreaux ſont plus longs que dans aucune eſpece de punaiſe.

17°. La *punaiſe tipule* ou *naïade*: elle court fort vîte à la ſurface des eaux, & vit dans celles qui ſont dormantes, dans les mares & les baſſins. Cet inſecte eſt blanc en deſſous, & noir en deſſus. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il s'accouple ſouvent avant d'avoir des ailes & des étuis. Il ne faut pas la confondre avec la *punaiſe aiguille*, qui court moins vîte.

18°. La *punaiſe d'arbre culiciforme:* ſon corps eſt long, étroit & droit comme une ligne; ſes pattes poſtérieures ſont très-menues & fort longues. Tout l'inſecte eſt entre-coupé & panaché de blanc & de brun. Cette eſpece ſe trouve ſur les arbres, où elle vacille & ſe balance perpétuellement comme les tipules.

19°. La *punaiſe de riviere* n'eſt pas le même inſecte que le SCORPION AQUATIQUE, *nepa*, comme on l'a dit; c'eſt une veritable punaiſe: *voyez* SCORPION AQUATIQUE, *& ce qui eſt dit à la fin de l'article* TIPULE.

20°. La *punaiſe à avirons*, *notonecta:* cet inſecte,

ainſi nommé de ſa grande reſſemblance avec la punaiſe, & de ce qu'en nageant dans l'eau il ſe ſert de ſes pattes, principalement de celles de derriere, comme d'avirons pour ſe conduire, a une maniere de nager qui eſt aſſez ſinguliere, puiſqu'il eſt toujours ſur le dos dans l'eau, & préſente en haut le deſſous de ſon ventre. Cet inſecte, que l'on trouve dans les eaux douces des lacs, des réſervoirs, &c. a des mouvemens très-vifs, & s'enfonce quand on veut le prendre; après quoi il remonte à la ſurface de l'eau: il a ſix pattes, en forme de nageoires & aplaties; celles de derriere ſont bordées de petits poils ſur un de leurs côtés, chaque tarſe a deux articles. On diſtingue deux ſortes de punaiſes à avirons, la grande & la petite: la premiere a la tête arrondie & les yeux fort gros; au devant de la tête eſt une trompe fort piquante, qui ſe recourbe entre les premieres jambes; ſur les côtés ſont des antennes fort petites. Le corſelet eſt large, court & liſſe, jaune en devant, noir par derriere. L'écuſſon eſt grand, ainſi que les étuis, qui ſont croiſés & d'une couleur jaune nébuleuſe. On doit ſaiſir cet inſecte avec précaution.

La petite eſpece de punaiſe à avirons paroît dans l'eau comme un point gris. Cet inſecte eſt d'autant plus ſingulier, qu'il eſt ſans étuis & ſans ailes; de ſorte qu'on le prendroit pour une nymphe, du reſte il reſſemble au précédent.

Il faut obſerver que la *punaiſe des bois* n'eſt pas moins ſanguinaire & vorace que la punaiſe domeſtique: elle attaque les chenilles, les mouches, même les cloportes; ſa trompe eſt très-aiguë. Celles des jardins ſont plus paiſibles; elles ſe contentent de vivre de plantes & de racines, ne perdent rien de leur agilité pendant leur métamorphoſe, s'accouplent de différentes manieres: tantôt le mâle monte ſur la femelle, tantôt, & le plus ſouvent, ils ſe tiennent par leurs parties poſtérieures, & marchent dans cet état ſans ſe quitter. Les œufs dépoſés par la femelle ſur les plantes, ſont très-curieux à obſerver à la loupe. Dans l'*Hiſt. abrég. des Inſ.* l'on trouve la deſcription de ſoixante & dix-ſept eſpeces de punaiſes, qui toutes ſe rencontrent aux environs

environs de Paris. Indépendamment des précédentes, on diſtingue ſur-tout la *punaiſe porte-épine*; la belle *punaiſe rouge à damier*, ſi commune en Champagne; la *punaiſe à bec*; la *punaiſe à pattes de crabe*, qui ſe trouve dans les bois; la *punaiſe à fraiſe antique*; la *punaiſe aiguille*, qui court ſur l'eau comme la naïade; la *punaiſe porte-chappe*, qui ſe trouve ſur les ſeigles vers le mois de Juillet; enfin, la *naucore*: voyez SCORPION AQUATIQUE, *voyez auſſi* CORISE.

PUPUT. C'eſt la *huppe*: voyez ce mot.

PURAQUE. Eſpece de poiſſon du Breſil, que l'on ſoupçonne être une *torpille*, parce qu'en le touchant il cauſe ſubitement un engourdiſſement aux membres; il ſuffit de le toucher d'un bâton pour que le bras demeure endormi: étant cuit il perd cette propriété; ſa chair eſt bonne à manger & ne fait aucun mal.

PURETTE, *puretta*. On donne ce nom à une ſubſtance rougeâtre, brillante, en petits grains comme le ſable, mêlée de particules noirâtres, quelquefois attirable à l'aimant, & qui ſe trouve au bord de la mer en un lieu ſec, nommé *Mortuo*, près de Genes. On l'y rencontre toujours à la ſuite des grandes tempêtes, & après que la mer a été fortement agitée. La purette eſt d'autant plus ſinguliere, qu'elle ne ſe rouille ni dans l'eau douce, ni dans l'eau de la mer, ni dans l'urine, ni dans les liqueurs acides, pas même dans l'eau forte: elle ne pétille point étant jetée ſur la flamme d'une bougie, comme la limaille de fer, & elle ne noircit point les doigts, excepté quand elle eſt écraſée. M. *Jobelot* conclut de là que ce n'eſt point du fer. Voilà en effet un phénomene ſingulier & contraire aux connoiſſances chimico-phyſiques. Les Génois ne ſe ſervent de la purette que pour ſécher l'écriture. Il ſe trouve auſſi de la purette le long de la côte de Coromandel; elle eſt noire, & on l'appelle dans le pays *ſable Indien*.

Nous avons reçu tout récemment quelques livres d'un ſable compoſé de petits grains de quartz blanc, de ſemence de rubis de couleur d'hyacinte, & de particules noires très-attirables à l'aimant: l'on y trouve auſſi quelques minicules d'or pur. Ce ſable que nous

a envoyé, ſous le nom de *purette*, M. le Chevalier *Paſchal*, a été ramaſſé ſur la place de Roſcoff en baſſe Bretagne. Comme quelques-uns ſoupçonnent que tous les rubis des deux Indes tiennent leur couleur de l'or même, ne ſeroit-on pas en droit de ſoupçonner que ſi la purette des plages de Roſcoff n'a pas été apportée de loin par les eaux de la mer, mais que ce ſoient des eaux ſouterraines, ou des ruiſſeaux, ou des rivieres voiſines qui l'aient dépoſée en ce lieu, alors en faiſant des recherches locales, on pourroit découvrir l'endroit où exiſtent les maſſes de ces ſables portant or & rubis: on ſait que près de Lamballe, la nature a formé dans des roches, des pierres d'améthyſte d'une belle couleur vineuſe. Il faudroit donc fouiller la terre & les roches graniteuſes de la baſſe Bretagne, & ſuivre les ravines juſqu'à la mer.

La purette noire & brillante des parages de l'iſle d'Elbe, eſt compoſée des débris des belles mines de fer criſtalliſées de cette même contrée: *voyez l'article* FER. Elle eſt très-attirable à l'aimant, & indiſſoluble dans l'eau forte.

PURPURINE, eſt une matiere rougeâtre, que les ſeuls Vénitiens ont l'art, dit-on, de tirer du cuivre; on la diſtribue en Italie ſous le nom de *bronze rouge*, & on l'emploie à l'huile & au vernis pour bronzer les carroſſes de prix.

PURPURITE. On donne ce nom aux coquilles de la famille des pourpres & devenus foſſiles: *voyez leur caractere au mot* POURPRE.

PUTOIS, *putorius*. Le putois, dit M. *de Buffon*, reſſemble beaucoup à la fouine, par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou les mœurs, & auſſi par la forme du corps: il eſt plus petit que la fouine; il a la queue plus courte, le muſeau plus pointu, le poil plus épais & plus noir; il a du blanc ſur le front, auſſi bien qu'aux côtés du nez & autour de la gueule. Il en differe encore par la voix: la fouine a le cri aigu & aſſez éclatant; le putois a le cri plus obſcur; ils ont tous deux, auſſi bien que la marte & l'écureuil, un grognement d'un ton grave & colere, qu'ils r épeten ſouvent lorſqu'on les irrite; enfin le putois ne reſ

ſemble point à la fouine par l'odeur, qui loin d'être agréable, eſt au contraire ſi fétide, qu'on l'a d'abord diſtingué & dénommé par là. C'eſt ſur-tout lorſqu'il eſt échauffé, irrité, qu'il exhale & répand au loin une odeur inſuportable. Les chiens ne veulent point manger de ſa chair, elle eſt d'un trop mauvais goût, & ſa peau quoique bonne eſt à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entiérement ſon odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follicules ou véſicules que ces animaux ont auprès de l'anus, & qui filtrent & contiennent une matiere onctueuſe, dont l'odeur eſt très-déſagréable dans le putois, le furet, la belette, le blaireau, &c. & qui n'eſt au contraire qu'une eſpece de parfum dans la civette, la fouine, la marte, &c.

Le putois a appartement d'hiver & appartement d'été. A l'approche des froids il gagne, ainſi que la fouine, vers les habitations, grimpe ſur les toits, s'établit dans les greniers, & ne ſort que la nuit pour chercher ſa proie. Ce quadrupede ſe gliſſe dans les baſſe-cours, & fait main-baſſe ſur tout ce qu'il trouve; il monte aux volieres & aux colombiers, où ſans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégât: il fait la chaſſe aux poules, & en mange les œufs; il pille, vole, étrangle, met tout à mort. Il coupe auſſi ou écraſe la tête à toutes les autres volailles; il prend ſon repas, & enſuite il les tranſporte, piece à piece, & en fait un magaſin de proviſions. Si, comme il arrive ſouvent, il ne peut les emporter entieres, parce que le trou par où il eſt entré ſe trouve trop étroit pour le paſſage de ſon butin, il leur ſuce la cervelle & emporte les têtes. Ce brigand n'eſt pas moins avide de miel; il attaque impunément les ruches en hiver, & force les abeilles induſtrieuſes à abandonner leur république. Il ne s'éloigne guere des lieux habités: il entre en amour au printems: les mâles ſe battent ſur les toits, & ſe diſputent la femelle; le plus fort en jouit, enſuite il l'abandonne & va paſſer l'été à la campagne ou dans les bois où il exerce ſes ravages. La femelle au contraire reſte dans ſon grenier juſqu'à ce qu'elle ait mis bas, & n'emmene ſes petits que vers le milieu ou la fin de l'été,

elle en fait trois, quatre ou quelquefois cinq, & ne les allaite pas long-temps; en les ſevrant elle les accoutume auſſi-tôt à ſucer du ſang, à vivre d'œufs, à manger des cervelles. Enfin la petite famille ſe diſperſe, & chacun va vivre à ſes frais.

A la ville ils vivent de proie & de chaſſe; à la campagne ils s'établiſſent pour paſſer l'été & toute la belle ſaiſon, dans des terriers de lapins ou dans des fentes de rochers, d'où ils ne ſortent guere que la nuit pour aller dans les champs, dans les bois chercher les nids de perdrix, d'alouettes, de cailles : ils épient les rats, les taupes, les mulots, & font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aiſément dans leurs trous; une ſeule famille de putois ſuffit pour détruire une garenne. Ce ſeroit le moyen le plus ſimple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans. Le putois eſt difficile à prendre, il échappe par ſon agilité.

Le putois, dit M. *de Buffon*, paroît être un animal des pays tempérés : on n'en trouve que peu ou point dans les pays du Nord, & ils ſont plus rares que la fouine dans les pays méridionaux.

Le puant d'Amerique eſt un animal différent; & l'eſpece du putois paroît être confinée en Europe depuis l'Italie juſqu'à la Pologne.

PUTOIS RAYÉ, *putorius ſtriatus*. C'eſt le *putois puant de l'Amérique*. Il eſt à peu près de la grandeur du précédent; mais il a le muſeau un peu plus long : il eſt noir avec cinq bandes blanches longitudinales & paralleles ſur le corps. On le trouve dans tout le Continent ſeptentrional de l'Amérique. C'eſt le *puant* des Auteurs.

PYCNOGONE. *Voyez* POLYGONOPE.

PYGARGUE. *Voyez* PIGARGUE.

PYLORIDES, *conchæ pylorides*. Ce ſont des coquilles maritimes & bivalves dont les battans ne ſe ferment pas exactement, ou qui ont une bouche béante; tels ſont les *tellines*, les *pholades*, les *couteliers*, quelques eſpeces de *pinnes marines*, &c. *voyez ces mots*.

PYRACANTHA ou BUISSON ARDENT. *Voyez à la ſuite du mot* NÉFLIER.

PYRAMIDALE. *Voyez à la fin de l'article* JOUBARBE.

PYRETHRE ou RACINE SALIVAIRE, *pyrethrum.* On trouve chez les droguiſtes deux à trois ſortes de racines ſous le nom de *pyrethre.* La premiere eſt de la longueur & de la groſſeur du doigt, ridée, de couleur griſe, rouſsâtre en dehors, blanchâtre en dedans, ayant quelques fibres d'un goût fort âcre & très-brulant : on l'apporte ſeche de Tunis à Marſeille, elle n'a point d'odeur. *Bruyn* dit que c'eſt la racine de l'œil de bœuf de Crete, *buphthalmum Creticum cotulæ facie, flore luteo & albo*, eſpece de plante qui reſſemble à la camomille ; ſes feuilles ſont découpées comme celles du fenouil & reſſemblantes à celles de la carotte : ſes tiges ſont hautes d'un pied, & portent en leurs ſommets des fleurs larges, radiées, ayant beaucoup de rapport à l'œil de bœuf des Alpes, eſpece de paquerette de couleur incarnate. A ces fleurs ſuccedent une grande quantité de graines aplaties, purpurines : ſes ſemences ſervent à multiplier cette plante chaque année dans les jardins, où l'on eſt curieux de la cultiver, parce que ſa fleur dure preſque tout l'été. M. *Shaw* dit qu'on tranſporte à Conſtantinople & au grand Caire une grande quantité de cette racine, & qu'étant confite, on la mange dans les douleurs de dents & de la poitrine. Cette plante eſt fort jolie.

L'autre *racine ſalivaire* appellée *magala* par quelques-uns, appartient à une marguerite de Canarie ; on l'appelle auſſi *pyrethre de Canarie*, *leucanthemum Canarienſe*, *foliis chryſanthemi*, *pyrethri ſapore.* Cette racine eſt blanchâtre, plus menue que la précédente, ligneuſe & moins brûlante. Elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un pied & d'avantage ; elle eſt rameuſe, garnie de feuilles ſemblables à celles de la camomille, & colorées d'un bleu tirant ſur le vert de mer : aux extrémités des rameaux naiſſent de petites tiges nues, qui portent à leur ſommet des fleurs compoſées de demi-fleurons blancs, placées autour d'un diſque de

fleurons jaunes ; toutes les graines ſont aplaties & bordées des deux côtés d'un feuillet tranchant.

L'on donne auſſi le nom de *pied d'Alexandre* à une pyrethre ſauvage & ombellifere, *pyrethrum umbelliferum*, dont la racine eſt longue d'un demi-pied, fibreuſe en ſon ſommet comme la racine de méum. On nous l'apportoit autrefois, entaſſée par petites bottes, de Hollande & de pluſieurs autres lieux : ſes fleurs ſont diſpoſées en paraſols & de couleur pâle.

La racine de la premiere de ces pyrethres a plus de force & de vertu que les autres; les Vinaigriers l'emploient dans la compoſition de leur vinaigre. Quand on mâche cette racine, elle produit bientôt une ſaveur âcre & violente qui ouvre les conduits ſalivaires ; c'eſt pourquoi c'eſt un ſpécifique pour les maux de dents qui viennent d'obſtructions & de catarres : c'eſt encore un très-bon remede pour les affections ſoporeuſes & la paralyſie de la langue, tant ſon âcrimonie irrite les nerfs.

PYRITES, *pyrites aut pyrimachus*, ſont des ſubſtances compoſées par la Nature, minéraliſées, plus ou moins compactes, peſantes & criſtalliſées, dans différens états, formant ſouvent des veines très-profondes & immenſes, ou des maſſes énormes dans les montagnes, & qui ſe trouvent communément avec les mines. Les parties conſtituantes qui leur donnent un éclat métallique, ſont aſſez différentes entr'elles : il y a des pyrites qui contiennent ou du vitriol, ou du ſoufre, ou de l'arſenic, ou une ſubſtance vraiment métallique, qui eſt ou de fer ou de cuivre, tantôt deux de ces choſes à la fois, quelquefois davantage, & toujours mélangées avec de la terre ou de la pierre. Toutes les pyrites tombent facilement en efflorescence à l'air, ou ſe détruiſent au feu ; il en faut excepter celles dont le fer n'eſt pas bien uni au ſoufre, & celles qu'on appelle proprement *marcaſſites*, qui ſont d'une figure compoſée d'angles, ou criſtalliſées tant extérieurement qu'intérieurement ; celles-ci ne ſe décompoſent pas à l'air. *V.* MARCASSITES.

Diviſion des Pyrites.

1°. On appelle *pyrites ſulfureuſes* ou *pierres à feu*, celles qui donnent beaucoup d'étincelles bleues & puantes, étant frappées avec le briquet, & dont le tiſſu eſt aigre, caſſant, d'une couleur jaune pâle; ſouvent elles ſont criſtalliſées en aiguilles qui divergent du centre à la circonférence, informes extérieurement ou globuleuſes; elles ſe décompoſent, s'enflamment à l'air, & augmentent conſidérablement de poids & de volume à l'inſtant de leur entiere efflorescence: elles finiſſent par produire des criſtaux de vitriol; les glaiſieres des environs de Paris en ſont remplies: on les nomme *féramines*. Il y a auſſi des pyrites ſulfureuſes en crête de coq.

2°. On appelle *pyrites cuivreuſes*, *calcho-pyrites*, celles qui ſont d'un jaune ou foncé, ou verdâtre, & changeant comme la gorge de pigeon; qui, quoique compactes, moins dures, donnent bien moins d'étincelles avec le briquet; en ſe décompoſant, elles produiſent des criſtaux vitrioliques, d'un vert bleuâtre: on met ces pyrites dans le nombre des mines de cuivre: *V. ce mot.* Depuis quelques années on nous apporte des mines de Saxe & d'Angleterre des pyrites cuivreuſes & criſtalliſées, où brillent les couleurs les plus éclatantes & les plus variées. La couleur d'or & d'azur y domine.

3°. On donne le nom de *pyrites arſenicales* ou de *pyrites de poiſon* à celles qui ſont d'un blanc ſale, peſantes, tenaces, très-dures, ſuſceptibles d'un beau poli, peu altérables aux impreſſions de l'air & du feu, donnant plus ou moins d'étincelles avec le briquet, mais exhalant une odeur d'ail: telles ſont la plupart des pierres des Incas du Pérou; on y peut joindre encore les *pierres carrées* ou *hexaëdres* d'Eſpagne & de Portugal, que l'on connoît dans le commerce ſous le nom de *pierres de Geneve* ou *pierres de ſanté*, & dont on fait depuis quelques temps, ainſi que de celles qui ſont jaunâtres, des bijoux ſi agréables, *aigrettes*, *bracelets*, *colliers*, *entourages de bagues*, &c. Ces pyrites ferro-arſenicales ſont auſſi des *marcaſſites*: voyez ce mot. Leur figure

eſt peu conſtante, mais aſſez reguliere, tantôt écailleuſe, en trapeze, en parallélipedes, en criſtaux octaëdres, ou cubiques. Souvent les cubes ſont réunis & confondus l'un dans l'autre, & de nature ferro-ſulfureuſe, mais le fer y eſt mal combiné avec le ſoufre. Il y a auſſi des pyrites pierreuſes & cendrées d'arſenic; celles qui ſont noires, rougeâtres & teſtacées, c'eſt-à-dire écailleuſes, en petites lames carrées ou trapézoïdes, ſe recouvrant les unes les autres, ſont les mines ordinaires d'arſenic: *conſultez* la *Pyrithologie de Henckel.* Il ne faut pas confondre ces dernieres pyrites avec la *mine de cobalt* criſtalliſée.

4°. On donne le nom de *pyrites martiales* à celles qui ſont d'un brun fauve, ou de couleur terreuſe ou livide, peu ou point éclatantes, ne donnant preſque point d'étincelles avec le briquet, s'altérant peu à l'air, & qui ſont privées de ſoufre, ou parce que le ſoufre qui y étoit uni avec le fer s'eſt décompoſé. Ces pyrites ſemblent n'être tantôt qu'une ochre de fer précipitée & enſuite aglutinée très-fortement, & tantôt une pyrite ſtriée, mais ſans brillant métallique. La partie inflammable (le phlogiſtique) en eſt ſouvent détruite.

5°. On nomme *pyrites alumineuſes*, celles qui ont peu d'éclat, qui ſont peu dures, qui ne contiennent que très-peu de fer, mais beaucoup de ſoufre, qui ſe détruiſent facilement à l'air en s'enflammant, & finiſſent par donner abondamment des criſtaux d'alun: & très-peu de vitriol martial. *V.* ALUN & PIERRE ASSIENNE.

A l'égard des *pyrites d'or*, nous diſons qu'on y diſtingue effectivement des particules de ce métal précieux ſans y être combiné. Sa couleur, ſa propriété malléable qui permet que la pointe d'un ciſeau y grave des raies, tout y fait reconnoître ſon exiſtence. La pyrite cuivreuſe d'Ædelfors en Smolande contient de l'or dans le quartz, le ſpath vitreux & une roche feuilletée; on en trouve avec ces mêmes matieres dans le Pérou & en Hongrie. Quelques-uns ſoupçonnent que dans les pyrites auriferes, l'or y eſt uni au ſoufre par l'intermede du fer.

Cette différence des pyrites dépend, comme nous

l'avons déja avancé, des mélanges & de leur proportion, même de leurs matrices terreuſes. *Henckel* dit que plus une pyrite contient de cuivre, moins il s'y trouve de ſoufre; plus elle contient de fer, & plus elle a de ſoufre; plus il y a d'arſenic dans une pyrite, moins elle contient de ſoufre; plus une pyrite eſt jaune, verdâtre, anguleuſe & compacte, moins elle fait feu avec le briquet, parce qu'elle contient beaucoup de cuivre; plus la pyrite ſe détruit à l'air, plus elle eſt vitriolique ou ſulfureuſe & martiale, mais peu cuivreuſe; enfin dans un minéral où l'on trouve du ſoufre ſans arſenic, on ne trouve jamais de cuivre. Ce ſont ces mêmes différences de combinaiſons (d'où l'on pourroit déduire les différens endroits & matrices qui conviennent pour la production des pyrites) qui changent les propriétés extérieures, c'eſt-à-dire, qui operent la denſité, la couleur, la diverſité & la biſarre criſtalliſation dans les pyrites: *V.* le *Mémoire ſur les pyrites & les vitriols*, que nous avons lu à l'Académie Royale des Sciences en 1760, imprimé dans les *Mémoires des Savans étrangers*, *T. V.*

Quant aux altérations qu'éprouvent les pyrites ſulfureuſes, ce phénomene n'eſt dû qu'à la ſinguliere propriété qu'a le fer qui s'y trouve, de décompoſer le ſoufre au moyen de l'eau: c'eſt alors que le principe inflammable une fois détruit, la vitrioliſation ſe fait. Si le fer étoit mal uni avec le ſoufre, la pyrite ne ſe décompoſeroit que peu ou point; telles ſont les marcaſſites jaunes qu'on remarque dans certaines terres ou pierres argileuſes qui en contiennent: *V.* MARCASSITES. Celles qui s'y décompoſent en tout ou en partie, minéraliſent l'argile feuilletée: de là le ſchiſte, les glaiſes marbrées, la pierre à Charpentier dont le goût eſt vitriolique; peut-être que de telles pyrites ſont le principe colorant de certains marbres, fluors, criſtaux, &c.

Parmi les pyrites, il y en a qui offrent différentes formes ou figures plus ou moins régulieres, des cubes, des rhomboïdes, des octaëdres, décaëdres, dodécaëdres, à quatorze & à dix-huit faces, & même davantage, en grains, en végétations, celluleuſes & caver-

neuſes, mamelonnées, ſtriées, globuleuſes & à ſurface tantôt liſſe, tantôt raboteuſe, en gâteau ou en champignon, en priapolite, &c.

Comme la pyrite ſulfureuſe eſt abondamment répandue dans toute la terre, ne pourroit-on pas préſumer que la chaleur des eaux thermales n'eſt due qu'à ſon efflorescence & à ſon ignition? peut-être que les mouffettes, ces exhalaiſons mortelles appellées *vapeurs* ou *pouſſes* dans les mines de charbon, &c. & qui ſont quelquefois enflammées & inflammantes, n'ont pour cauſe générale, & même peut-être unique, que la décompoſition des pyrites ſulfureuſes dans des matrices ou cavités particulieres. Cette idée, embraſſée dès les premiers ſiecles de l'Hiſtoire Naturelle, eſt renouvellée de nos jours, & la pratique journaliere ſemble confirmer cette théorie. Communément ceux qui travaillent à l'alun & au vitriol ſont peu inſtruits des ſubtilités chimiques, ils ignorent que la pyrite la plus ordinaire eſt compoſée de ſoufre uni à du fer; mais ils ſavent que cette pyrite commune ſe détruit par l'eau, qu'elle s'échauffe au point de prendre feu ſi le ſoufre y domine, & qu'elle brûle des ſemaines & des mois entiers, ſelon l'abondance de ſa matiere combuſtible, & relativement aux circonſtances locales. Le principe inflammable ſe détruit dans les monceaux de pyrites expoſés à l'air libre, & on en tire par lixiviation les ſels dont l'acide eſt vitriolique, &c.

L'inflammation de la pyrite, au moyen de l'air & de l'eau, étant certaine, il eſt facile de concevoir les mêmes effets dans les entrailles de la terre, où on la trouve communément: mais la conſommation de la matiere y ſera plus lente; la chaleur plus égale, plus uniforme, & durera plus long-temps, que ſi elle étoit expoſée à l'air extérieur.

La pyrite échauffée exhale une vapeur ſubtile, raréfiée & acide qui ôte à l'air ſon jeu ſi néceſſaire pour le ſoutien de la vie & pour la production de la flamme; telle eſt la mouffette des Charbonniers: cette vapeur ſi pernicieuſe aux Mineurs, eſt quelquefois ſi chargée de phlogiſtique, qu'elle prend feu facilement & avec tant de violence, qu'on ne ſauroit l'éteindre; ſouvent

même elle produit une explosion terrible, sur-tout lorsqu'elle est renfermée dans des mines, dont les cavités ou cavernes sont trop étroites. Si cette vapeur se trouve au-dessus de la surface de la terre au grand air, elle produit une flamme très-claire, tant que la matiere combustible ne tarit point. On sera sans doute surpris en apprenant que l'Ingénieur des mines de Whitehaven en Angleterre, a employé utilement cette pernicieuse vapeur enflammée, en lui donnant issue hors des mines par des soupiraux convenables, & y mettant le feu dès qu'elle en sort; elle continue dès-lors à brûler jour & nuit; ainsi en détruisant la vapeur empoisonnée qui feroit périr les malheureux Mineurs, & détruiroit la miniere, elle produit au dehors une flamme qui sert de phare aux Navigateurs, & qui éclaire l'entrée du port.

L'embrasement des mines de charbon n'a lieu que par la matiere pyriteuse qui s'y trouve : ces amas de charbons exposés à l'air libre dans divers endroits, & qui prennent feu quelquefois, en sont des exemples non équivoques; plusieurs de nos mines d'Europe en contiennent une très-grande quantité, & il paroit probable que les embrasemens terribles des monts *Hecla*, *Etna*, *Vésuve*, &c. ont été occasionnés par la faculté de s'enflammer qu'ont les pyrites qui se vitriolisent. On trouve aux environs du Vésuve des terres alumineuses, & près du mont Hecla des terres toutes sulfureuses.

Toutes les mines, soit des pays chauds, soit des pays froids, qui ne contiennent que peu ou point de pyrites, sont constamment sans chaleur dans telle saison que ce soit; au lieu que celles qui contiennent des pyrites, sur-tout de celles qui sont sulfureuses, quelque profondes qu'elles soient, dans tout climat & en toute saison, ont toujours une chaleur plus ou moins grande, mais dominante en été.

Les Naturalistes, instruits de la Chimie, qui ont voyagé & visité les galeries des mines contenant des pyrites, ont toujours reconnu dans leurs cavités, ou des guhrs ou des chaux métalliques, ou des efflorescences pyriteuses, ou des stalactites vitrioliques, ou des eaux thermales d'une saveur styptique, & ont trouvé les parois ou la voûte des terres ou pierres comme cal-

cinées; ils ont reſpiré dans ces ſouterrains pendant l'été un air échauffé, une vapeur ſubtible, qui empêchent ſouvent les Mineurs d'y pouvoir travailler, ſi ce n'eſt dans l'hiver.

Cet expoſé confirme que la pyrite eſt la vraie cauſe du feu ſouterrain, & l'origine de la chaleur des eaux thermales, ſimples ou compoſées. Nous le répétons, les volcans d'Italie, du Nord, de l'Amérique & de l'Afrique ſont probablement entretenus par la même cauſe, puiſque ces volcans ſont toujours accompagnés de vapeurs ſulfureuſes, environnés de ſoufre en nature, de récrémens (ſcories) métalliques, ſemblables à une pyrite torréfiée. L'on en peut encore déduire la cauſe des tremblemens de terre. Que la décompoſition de la pyrite ait lieu dans des cavités ſouterraines remplies d'air & d'eau, il y aura inflammation, raréfaction de l'air, dilatation & expanſion de l'eau en vapeurs, enfin des exploſions dont l'odeur eſt analogue à celle que laiſſe le tonnerre dans le lieu où il tombe. Il y a quelque temps qu'on éprouva près de Biſenchi une éruption & un tremblement de terre local : on reconnut que c'étoit la pyrite ſulfureuſe dont il y a un filon conſidérable, qui par ſon ignition avoit produit ce déſaſtre. Nous n'entreprendrons pas ici d'expliquer ſi les feux volans, les courans d'air périodiques, appellés *vents aliſés*, ſont produits par des pyrites enflammées dans le ſein de la terre ; nous nous éloignerions trop de notre objet, qui d'ailleurs eſt diſcuté à ſon article. Nous avons cru devoir nous permettre ces détails, pour donner à nos Lecteurs une idée des effets de la pyrite expoſée à l'humidité de l'air, & des plus importans phénomenes qui en réſultent. Nous croyons devoir encore conſeiller à nos Lecteurs de lire auſſi les mots *exhalaiſons minérales*, *volcans*, *tremblemens de terre*, *eaux chaudes*, *ſoufre*, *bitume*, *lave*, *charbon de terre*, en un mot tous les articles où il eſt parlé des effets produits par la décompoſition des pyrites.

PYROLE ou VERDURE D'HIVER, *pyrola*. M. *de Tournefort* a établi quatre eſpeces de pyrole. Les fleurs de ce genre, dit M. *Deleuze*, ont cinq pétales

attachés à un calice ſimple fendu en cinq parties, dix étamines & un piſtil.

Entre les eſpeces de ce genre, la principale eſt la grande à feuilles arrondies, *pyrola rotundifolia major.* Elle croît aux lieux montagneux, ombrageux & un peu humides, dans les forêts & les bois : on la trouve particuliérement dans la haute Champagne, ainſi que dans les environs de Paris ; mais elle ſe plaît ſur-tout dans les pays froids & ſeptentrionaux, tels que la Boheme, la Moravie, &c. Sa racine eſt flexible, déliée, fibreuſe, traçante & blanchâtre ; elle pouſſe cinq ou ſix feuilles arrondies, liſſes, d'un beau vert, qu'elle conſerve durant l'hiver : elles ſont attachées à des queues longues & tombent vers la terre ; du milieu de ces feuilles s'éleve une tige haute d'environ un pied, anguleuſe, garnie de quelques petites feuilles pointues, portant en ſa ſommité des fleurs odorantes, agréables à la vue, diſpoſées en roſe & blanchâtre. A chaque fleur ſuccede un fruit à cinq pans arrondis, diviſé intérieurement en cinq loges, remplies de ſemences rouſsâtres & menues preſque comme de la pouſſiere, ſemblables à la ſciure de bois.

Toute la plante a un goût amer & fort aſtringent, elle ſe ſoutient difficilement dans les jardins, malgré la culture ; elle y meurt communément : elle fleurit en Juin & Juillet. La pyrole a toujours été regardée par les Praticiens comme propre à arrêter les pertes de ſang, les fleurs blanches & les hémorragies : on la fait infuſer comme le thé : c'eſt un des vulnéraires de Suiſſe les plus célebres ; on l'applique auſſi ſur les bleſſures : on fait avec la décoction de la pyrole & le miel roſat un excellent gargariſme contre les eſquinancies inflammatoires : cette plante commence à ſe multiplier dans toutes nos Provinces.

Q.

QUABEBES. *V.* CUBEBES.

QUACAMAYAS ou ALO. C'eſt le nom que les Mexicains donnent à leurs perroquets qui ſont tout rouges, à la réſerve des épaules & de la queue qui ſont d'un bleu d'azur ou bleu céleſte. Ces oiſeaux ſont de la grandeur de nos poules : leur bec eſt blanc & crochu ; leurs pieds ſont noirs : ils s'apprivoiſent facilement dans les maiſons ; mais ils imitent mal le langage humain.

QUADRISULCE. *V. à l'art.* QUADRUPEDES.

QUADRUMANS. *V. à l'art.* SINGE.

QUADRUPEDES, *quadrupedes.* Ce ſont des animaux vivipares, couverts de poils, & qui ont quelque rapport avec l'homme, en ce qu'ils ont du ſang, qu'ils reſpirent par les poumons, qu'ils ont deux ventricules au cœur, qu'ils allaitent leurs petits : ils marchent ſur quatre pieds ou ongulés ou onguiculés, & analogues aux pieds & aux mains de l'homme. On diviſe ces animaux en *ſolipedes*, en *pieds fourchus* & en *fiſſipedes.*

1°. Les SOLIPEDES, *ſolipeda aut ſoliungula*, ſont ceux qui n'ont qu'un ſeul ongle aux pieds, comme ſont le cheval, l'âne & le zebre.

2°. Les ANIMAUX A PIEDS FOURCHUS ou BISULCES, *biſulca*, ont le ſabot fendu en deux comme le bœuf, la brebis, la chevre, le cerf, &c.

3°. Les FISSIPEDES ou DIGITÉS, *digitata ;* ils ſont ainſi appellés à cauſe de la pluralité des doigts fendus qu'ils ont aux pieds ; tels ſont le chien, le lievre, le lion, le renard, &c.

Des Naturaliſtes ajoutent à ces diviſions celles des quadrupedes, qui ont le pied fendu en trois, *triſulces ;* tel eſt le rhinocéros & l'anta ; ou qui ont le pied fendu en quatre, *quadriſulces*, comme l'hippopotame ; ou le pied fendu en cinq, *pentiſulces*, comme l'éléphant : mais à examiner de bien près, ces animaux ne ſont qu'ou *biſulces* ou *quadriſulces*, le porc, par exemple,

que l'on regarde comme *quadrifulce*, ne s'appuie que ſur deux ongles en marchant.

On donne le nom d'ONGULÉS, *ungulata*, à ceux des quadrupedes qui ont les doigts ou les extrêmités des pieds couverts & entourés d'ongles : cette ſubſtance eſt dure, de conſiſtance de corne & concave ; elle couvre & contient les extrémités des doigts, & c'eſt ſur elle que l'animal marche en partie ; tels ſont les ſolipedes, les biſulces & les quadriſulces.

Par ANIMAUX ONGUICULÉS, *unguiculata*, on entend ceux qui ont les doigts découverts & ſeulement armés au bout ſupérieur d'ongles naiſſans, ſouvent étroits, pointus, courbés & garnis de poils, ſur-tout en deſſous, & quelquefois larges comme ſont ceux des ſinges.

On peut encore conſidérer les quadrupedes comme *ruminans*, tel eſt le genre des bœufs, celui des brebis, celui des chevres, celui des cerfs ; ou comme *non ruminans*, tels que ſont les porcs, &c. *Voyez* RUMINANS.

Diviſion des quadrupedes.

M. *Linnæus* donne trente-quatre genres de quadrupedes dans ſix ordres qu'il établit.

Le premier ordre contient les *anthropomorphes*, c'eſt-à-dire ceux à figure humaine (quadrumans) ; tels ſont les ſinges, les bradypes ou les pareſſeux du Ceylan & de l'Amérique.

Dans le ſecond il comprend les féroces, *feræ*, tels que l'ours, le lion, le léopard, le loup-cervier, le genre des martes, la loutre, les chiens, les loups, le renard, le phocas, le blaireau, la civette, le hériſſon, les armadilles, la taupe & les chauves-ſouris.

Dans le troiſieme ordre, les bêtes ſauvages, *agriæ*, telles que le tamandua ou fourmillier.

Dans le quatrieme ordre, qui comprend les *glires*, ſont renfermés les porcs-épics, les écureuils, les lievres, le caſtor, les ſouris, les rats, le cochon-d'inde, les marmotes, les philandres.

Dans le cinquieme ſont les *jumenta*, tels que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame ou cheval de ri-

viere, le cheval, l'âne, le zebre, le mulet, les cochons, les ſangliers.

Dans le ſixieme ſont les *pecora*, tels que le dromadaire, le chameau, le pacos, la gazelle, les cerfs, les chevres, les chevreuils, le bouquetin, l'élan, le chamois, le rhenne, le daim, la brebis, le bœuf, le biſon & le buffle.

M. *Klein* réduit tous les quadrupedes vivipares à deux genres : le premier comprend les *ongulés*, c'eſt-à-dire, qui ont des ongles ou cornes aux pieds, & il en fait cinq familles ; le ſecond renferme les *digités* ou *onguiculés*, dont il fait auſſi cinq familles. Voyez l'ouvrage de cet Auteur, imprimé à Leipſick, & intitulé : *Quadrupedum diſpoſitio, breviſque Hiſtoria Naturalis.*

Ce même Auteur a auſſi fait une claſſe de *quadrupedes ovipares*, dans laquelle il comprend les grenouilles, les crocodiles, &c. tous animaux que l'on trouve chez M. *Linnæus* dans la claſſe des amphibies, & qui compoſent la quatrieme claſſe de M. *Briſſon*, ſous le nom de *reptiles*.

M. *Briſſon* a diviſé tout le regne animal en neuf claſſes, qu'il a ſubdiviſées en dix-huit ordres, dont les caracteres ſont tirés du plus ou du moins de dents, ſoit molaires, ſoit canines, ſoit inciſives, même de leur poſition & de leur figure. Ce Naturaliſte y joint auſſi la comparaiſon, ou les marques caractériſtiques que fourniſſent les pieds, tant ongulés qu'onguiculés, dans les ſolipedes, dans les biſulces, &c. ainſi que le nombre des doigts antérieurs & des poſtérieurs, celui des mamelles, & la longueur différente des jambes.

D'autres Zoologiſtes ont conſidéré les animaux par l'eſpece d'habillement & d'habitation, par la maniere de vivre, par leurs armes, &c.

Plus nous liſons les Ouvrages de ces Méthodiſtes, & plus nous rendons hommage au zele qui les a excités dans leurs recherches, qui d'ailleurs ſuppoſent beaucoup de ſagacité, de connoiſſances acquiſes, & des facilités pour la comparaiſon de tant d'animaux ſi différens à tous égards. Nous allons citer en exem-

ple

ple quelques-uns des quadrupedes qui ſuffiront au Lecteur pour lui préſenter un tableau de la variété des genres de ces individus.

Différences principales & extérieures des Quadrupedes.

Entre les 265 eſpeces ou environ de quadrupedes connus, les uns ſont couverts de poils & n'ont point du tout de dents, tel eſt le fourmillier; d'autres ont des écailles tuilées & mobiles comme le tatou, d'autres ont la peau chargée d'aiguillons comme le hériſſon & le porc-épic, les uns marchent lentement & n'ont que des dents molaires comme le pareſſeux; d'autres ont pour défenſe une trompe mobile comme l'éléphant, ou une corne fixe ſur le nez comme le rhinocéros, ou ſur la tête comme le cerf & le bœuf; d'autres ont les quatre pattes palmées comme la loutre, ou ſeulement les deux poſtérieures, comme le caſtor, ou garnies de poils & digitées comme le tigre, ou garnies de corne & de ſabot non fendu comme le cheval; d'autres ont des membranes étendues en aîles, qui fixent ou joignent les jambes poſtérieures aux antérieures, comme dans la chauve-ſouris; d'autres ont cinq doigts aux pieds de devant & quatre à ceux de derriere comme le chien; d'autres s'appuient ſur le talon en marchant comme l'ours; d'autres ont les jambes très-courtes & vivent ſous terre comme la taupe.

Les uns ont les jambes de devant beaucoup plus longues, tel que le caméléopard, ou d'égale hauteur, tel que le genre du bouc, qui a de plus les cornes tournées en haut; d'autres les ont en arriere comme le genre du belier, ou vers les côtés comme le genre du bœuf, ou rameuſes comme le cerf; d'autres n'ont rien de tout cela, mais ils ont une figure humaine, tels ſont les ſinges; d'autres ont la queue plate comme le caſtor ou longue & chevelue comme l'écureuil, ou courte comme le lapin; d'autres ont la tête ronde, & leurs doigts quoique crochus peuvent être entiérement retirés & cachés comme dans le chat. Les uns ont la tête écraſée, & ſont frugivores comme le genre du lapin;

d'autres ſont inſectivores comme le tamandua : il y en a qui peuvent s'alonger & pour ainſi dire ſe rétrécir pour paſſer par de petits trous, tel que le genre des belettes, &c.

On apperçoit déja l'immenſité des détails dans la diſtribution ſyſtématique des quadrupedes ; ces animaux n'occupent qu'un trés-petit eſpace dans l'univers, & ne compoſent qu'une petite partie de l'Hiſtoire Naturelle, & cependant nous ſommes encore bien éloignés d'avoir une diſtribution exacte & ſans réplique de ce genre d'individus.

Dans l'admirable Ouvrage que l'illuſtre M. *de Buffon* a donné ſur *l'Hiſtoire Naturelle*, les animaux qui ſont les plus néceſſaires & les plus utiles, tiennent le premier rang. Cet Auteur donne la préférence, dans l'ordre des animaux, au cheval, au chien, au bœuf, à la brebis, &c. & il appelle cet ordre, le plus naturel de tous. Ne vaut-il pas mieux, dit M. *de Buffon*, faire ſuivre le cheval qui eſt ſolipede, par le chien qui eſt fiſſipede, & qui a coutume de le ſuivre en effet, que par un zebre qui nous eſt peu connu, & qui n'a peut-être d'autre rapport avec le cheval que d'être ſolipede ? Le rang qu'il donne aux animaux ne plaît pas à M. *Klein*, qui veut que l'arrangement des quadrupedes en *ongulés*, ou *digités*, ſoit le plus naturel & le plus ſimple ; mais dans un Ouvrage tel que celui de M. *de Buffon*, fait pour être entre les mains de tout le monde, & où le Lecteur ne veut apprendre que la vie & les mœurs des animaux, on ſe paſſe de méthode, & cet Académicien a eu probablement raiſon de n'en point adopter. Ces ordres ſyſtématiques n'affectent que ceux qui font une étude particuliere de l'Hiſtoire Naturelle, & qui ſont plutôt Obſervateurs qu'Hiſtoriens ; tels que *Geſner*, *Aldrovande*, *Jonſton*, *Ray* & M. *Klein* lui-même. En effet, dans ces Auteurs on ne trouve que des Naturaliſtes qui ſe ſont attachés à nous faire connoître les animaux comme ils ont cru qu'ils étoient : & dans M. *de Buffon*, au contraire, on voit un Obſervateur attentif, qui, après avoir été à la recherche des merveilles de la Nature, ſait, en habile Ecrivain, nous les repréſenter ſous les images les plus riantes & les plus

agréables. Qualités rares, ſur-tout dans un Naturaliſte; preſque tous ceux qui ont écrit ſur cette matiere ne s'étant attachés qu'à décrire fidélement les animaux, ſans beaucoup s'inquiéter de l'aménité du ſtyle: telle eſt la Réflexion qu'on lit dans le *Dictionnaire des Animaux*, *Tom. III. pag.* 639.

Il ne nous convient pas de décider ſur cet objet: nous nous contenterons de dire ici, avec ce dernier Auteur, que les quadrupedes ſemblent n'avoir été formés que pour l'uſage de l'homme: nous ne pouvons auſſi qu'admirer la ſagacité de l'homme, qui par ſon induſtrie, s'eſt ſi bien approprié les talens ou les ſervices & la matiere des quadrupedes: en effet, les tigres, les lynx, les ours, les élans, les caſtors & les renards ont des fourrures dont nous profitons; quelques eſpeces de chiens ſervent à courir le cerf, le chevreuil, le lievre, dont nous faiſons nos repas; les autres eſpeces ſervent pour nous garder ou pour notre amuſement: le furet fait ſortir le lapin de ſa retraite; le cheval, l'éléphant & le chameau paroiſſent nés pour porter des fardeaux; le taureau pour ſubir le joug, la vache pour fournir du lait, & le mouton pour donner de la laine, &c. &c.

Amours, cris, multiplication, nourriture, habitations, caracteres, ruſes, combats & deſtruction des quadrupedes.

Nous avons déja inſinué que le déſir violent de perpétuer ſon eſpece eſt différemment caractériſé dans chaque animal. Entre les quadrupedes, les loups & les renards hurlent dans les bois; les chiens ſuivent en troupe les chiennes en chaleur, les taureaux ont un regard ſombre & féroce, ainſi que les cerfs, dont le bois tombe chaque année & ſe répare après leur accouplement.

Les femelles des quadrupedes conſervent leur fœtus dans une chaleur modérée; & l'on remarque que ſi ces animaux ont un vif inſtinct pour ſe reproduire & multiplier, ils en ont auſſi un très-tendre pour la conſervation de leurs pétits. Cette tendreſſe eſt même remarquable dans les plus féroces, ſur-tout pendant tout

le tems que les petits ſont encore trop foibles pour pourvoir eux-mêmes à leurs beſoins : ils les gardent, les nourriſſent & les ſoignent juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez grands ; & quand ils les voient menacés de quelque danger, il n'eſt rien à quoi ils ne s'expoſent pour les ſauver.

Les quadrupedes ne nourriſſent leurs petits de leur lait qui eſt une liqueur douce & propre à la foibleſſe de leur âge, que juſqu'à ce que leur eſtomac ſoit devenu aſſez fort pour digérer des alimens plus ſolides, & que leurs dents ſoient en état de les broyer.

La *brebis*, quand elle fait deux agneaux d'une ſeule portée, n'aillaite point l'un, que l'autre ne tette en même tems, de peur que l'un ne périſſe de faim, pendant que l'autre ſeroit bien nourri.

D'après ce que nous avons expoſé ci-deſſus ſur la différente forme des quadrupedes, par rapport à la ſtructure de leur corps, ou à la peau qui les enveloppe, on voit que cet arrangement eſt tellement relatif à l'inſtinct & aux propriétés de chaque eſpece & répond ſi bien aux différens lieux que les uns & les autres habitent, qu'il ſemble que tout autre endroit ſeroit abſolument contraire à leur deſtination.

Par exemple, les *ſinges*, les *éléphans* & les *rhinocéros* ont leur demeure fixe dans les pays chauds, parce que c'eſt dans ces pays ſeulement que croiſſent pendant toute l'année les végétaux dont ils ſe nourriſſent ; & comme les ardeurs du ſoleil y ſont exceſſives, ils ont reçû de la nature une conſtitution particuliere qui fait qu'ils ne ſont point incommodés de la chaleur. D'autres, tels que les *rhennes*, au contraire, ſemblent être deſtinés à habiter les climats glacés de la Laponie, parce que c'eſt le pays du monde où croît plus abondamment l'eſpece de *lichen*, (mouſſe) dont ils font leur principale nourriture : & comme il y fait un froid exceſſif, ils ont la peau extrêmement dure & velue comme tous les autres animaux du Nord, & ſont, par ce moyen, ſuffiſamment munis contre les rigueurs de l'hiver : *voyez* RHENNE.

D'autres, tels que le *chameau*, reſtent dans les déſerts chauds & ſablonneux, parce qu'ils y trouvent des

plantes qui ſont leur nourriture ordinaire : mais rien n'eſt ſi admirable que les reſſources que la Providence a aſſignées & ménagées pour leurs beſoins particuliers. *Voyez* CHAMEAU.

D'autres, tels que les *bœufs*, ſe plaiſent dans les bas pâturages, parce qu'ils y trouvent l'herbe qu'ils aiment le plus.

Les *moutons*. au contraire, préferent les collines à tout autre endroit, parce qu'ils y trouvent de petites herbes aromatiques qui ſont fort de leur goût.

Les *chevres* grimpent au haut des rochers ou des monts eſcarpés, pour y brouter les ſommités des arbriſſeaux ; c'eſt pour cela que la nature leur a donné des jambes grêles & menues, au moyen deſquelles elles peuvent facilement grimper & ſauter par-tout.

Les *chevaux* demeurent plus volontiers dans les bois où ils ſe nourriſſent de feuillages.

La diverſité des goûts chez les animaux eſt ſi grande, qu'il n'y a preſque aucune plante ſur la terre qui ne plaiſe à l'un, & ne déplaiſe à l'autre. C'eſt ainſi que le cheval abandonne la ciguë aquatique, *phellandrium*, à la chevre ; la vache cede la ciguë à la brebis ; la chevre laiſſe l'aconit au cheval, mépriſe la feuille & le fruit du fuſain & réveille ſon appétit avec le tithymale, qui eſt un poiſon pour tout autre animal, notamment au poiſſon, & même à l'homme, &c. Il y a des herbes qui engraiſſent les uns, & que les autres évitent comme un poiſon. Celles qui ſont venimeuſes, ne le ſont que reſpectivement & non abſolument : l'euphorbe, par exemple, eſt très-nuiſible à l'homme, & c'eſt une nourriture utile pour une eſpece de papillon nocturne. Mais comme les animaux pourroient s'empoiſonner, faute de ſavoir ce qui leur convient, chaque eſpece a une fineſſe de goût & d'odorat qui lui fait diſtinguer, ſans peine, ce qui lui eſt ſalutaire de ce qui peut lui être funeſte : c'eſt ainſi que les pourceaux fouillent dans la terre avec leur groin, pour trouver des racines ſucculentes déſtinées à leur nourriture. M *Linnæus* cite, d'après ſes expériences, les plantes qui conviennent aux vaches ; il y en a deux cents ſoixante & ſeize, & celles que ces animaux rejettent, ſont au nombre de cent vingt-

ſix. Quelques autres vivent de feuilles & de fruits des arbres, tels que le pareſſeux & l'écureuil ; auſſi ont-ils des pattes qui ſemblent taillées tout exprès pour s'accrocher aux branches.

Pour peu que l'on faſſe attention à toutes ces ſingularités, on eſt forcé de convenir que rien n'eſt ſi ſage que ce bel ordre & cette harmonie parfaite. On ne peut voir ſans admiration comment la Nature veille à la conſervation de certains quadrupedes qui, dans certains tems de l'année à cauſe du froid exceſſif ou des tempêtes, ne ſauroient ſe procurer les ſecours ordinaires dont ils ont beſoin pour vivre. Auſſi voit-on l'*ours* en automne s'envelopper dans un grand monceau de mouſſe dont il a eu ſoin de faire ſa proviſion, & s'y tenir caché pendant tout l'hiver, ne vivant que de la graiſſe qui s'eſt amaſſée durant tout l'été dans ſa membrane cellulaire, & qui le nourrit pendant tout ce tems d'abſtinence. Il tire encore une ſorte de ſubſtance de ce ſuc graiſſeux que contiennent les glandes qui ſe trouvent ſous ſes pattes, & qu'il exprime en les léchant : *voyez au mot* OURS. Le *hériſſon*, le *taiſſon* & la *taupe* ont coutume auſſi de remplir leur trou de pluſieurs ſortes de plantes, & y reſtent endormis pendant les grands froids. La *chauve-ſouris* paroît toute glacée & comme morte durant tout l'hiver, & la plupart des quadrupedes amphibies paſſent cette ſaiſon dans un trou ou au fond d'un lac ou d'un marais. La *chauve-ſouris* de même que le *tette-chevre* ne vole que la nuit pour attraper les phalenes ou papillons nocturnes qui voltigent alors de tous côtés.

Entre les quadrupedes dont nous faiſons mention, les bêtes féroces & carnaſſieres ſont les plus cruelles de toutes, étant accoutumées à exercer leur rage ſur les autres pour aſſouvir leur faim. Mais quelle que ſoit la fureur des animaux de rapine quadrupedes, la Nature qui met des bornes à tout, a ſagement prévenu les ravages exceſſifs qu'ils pourroient faire, en les faiſant naître en plus petit nombre que les autres bêtes qui ne ſont pas mal-faiſantes, & en ne leur accordant même qu'une vie plus courte qu'à ces dernieres. D'ailleurs les animaux féroces ne ſont pas également nom-

breux dans tous les pays : il n'y a point de lions ni de tigres dans les pays ſeptentrionaux. Ajoutons à cela que les animaux nés avec un inſtinct cruel ſe détruiſent réciproquement : ne voit-on pas le loup manger le renard ? Souvent même des loups raſſemblés ne craignent point d'attaquer un ours. Les tigreſſes dévorent quelquefois les mâles de leur portée.

Quoique chaque animal ait un ennemi particulier qui ne ceſſe de lui nuire ou de lui tendre des pieges, il a toujours des reſſources pour s'en garantir, & il emploie ſouvent des ruſes qui lui réuſſiſſent : le *lievre* par ſes détours met en défaut le chien qui le pourſuit. Quand l'*ours* attaque les beſtiaux ou autres troupeaux domeſtiques, ceux-ci ſe raſſemblent pour leur commune défenſe ; les chevaux ſe rangent front contre front, & combattent à coup de pied : les bœufs ſe joignent enſemble queue contre queue, & repouſſent l'ennemi à coup de cornes : les pourceaux ſe ſervent de leurs dents, & ſe défendent avec tant de vigueur, que l'ours a bien de la peine à les vaincre.

Une choſe remarquable, c'eſt que toutes ces eſpeçes de troupeaux placent leurs petits au centre, c'eſt-à-dire, au milieu d'eux, juſqu'à ce que le combat ſoit fini. La précaution que prennent encore certains animaux pour leur ſureté pendant la nuit, n'eſt pas moins admirable.

Quand les chevaux dorment en troupes dans les forêts, il y en a un qui fait ſentinelle, & ils ſe relevent tour à tour. Dans le Bréſil lorſque les ſinges paſſent la nuit ſur les arbres, il y en a toujours un qui fait la garde pour donner le ſignal quand quelque tigre veut y grimper, & malheur à la ſentinelle qu'il trouve endormie, car il la met en piece ſur le champ.

Par cette précaution les bêtes de rapine ſont ſouvent ſujettes à manquer leur gibier ; il leur arrive même de chaſſer durant tout un jour ſans rien prendre. C'eſt auſſi pour cela que l'Auteur de la Nature leur a donné la facilité de ſupporter long-tems la faim, ſans en être incommodés, puiſqu'il leur eſt fort ordinaire de n'avoir pas toujours à point nommé dequoi la ſatisfaire. Le lion reſte ſouvent pluſieurs jours dans ſa ca-

verne ſans manger : le loup après avoir fait un bon repas, peut ſe paſſer de nourriture pendant pluſieurs ſemaines. Ainſi les animaux foibles ſervent de pâture à ceux de rapine ; ceux-ci ſe détruiſent mutuellement ou périſſent par d'autres événemens : de-là une juſte proportion parmi toutes les eſpeces qui ſubſiſtent toujours également.

Nous avons rapporté en ſon lieu que les *oiſeaux limantopedes & ſcolopaces* nettoient l'Egypte d'une multitude infinie de grenouilles dont tout le pays eſt couvert après les inondations du Nil ; & qu'ils détruiſent auſſi les rats qui infeſtent la Paleſtine. Le renard blanc, ainſi que l'obſerve M. *Linnæus*, qui ſe trouve dans les Alpes de la Laponie, rend auſſi le même ſervice, en détruiſants les rats qui ſans cela multiplieroient à l'excès, & dévoreroient toutes les plantes des champs & des jardins. De-là la néceſſité des bêtes carnivores ; toute la terre ſeroit couverte de cadavres infects de toute eſpece, s'il n'y avoit pas des animaux avides de ſemblable nourriture : ainſi lorſqu'il y a une bête morte dans les champs, les loups, les ours, les renards, les corbeaux, les chiens l'ont bientôt conſumée, ſans qu'il en reſte le moindre morceau : ſi un cheval ou tout autre animal vient à périr ſur les grands chemins où les bêtes féroces n'oſent ſe préſenter ; au bout de quelques jours le cadavre eſt rempli d'une multitude innombrable de nymphes & de mouches carnivores qui conſomment toutes les chairs, de ſorte que les paſſans ſont bientôt délivrés de l'horrible puanteur qui s'en exhaloit.

Maniere de ſe procurer les différentes eſpeces de quadrupedes, de les préparer & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

M. *Mauduit*, Docteur Régent de la Faculté de médecine de Paris, & qui eſt l'Auteur d'un très-bon Mémoire ſur cet objet, & qu'il étend ſur tous les autres animaux, dit qu'on peut ſe procurer les quadrupedes par le moyen des pieges, ou par la chaſſe dans laquelle

on emploie les armes à feu ou les fleches : les pieges ont quelque inconvénient, ils briſent les os, délabrent les parties engagées ſans donner ſouvent la mort aux animaux, qu'on eſt obligé d'aſſommer pour les tuer ; ce moyen eſt donc cruel & ne procure que des individus mutilés : la balle rapide lancée avec force, endommage ſouvent la peau, pénétre les chairs, rompt les os, déchire les viſceres : la fleche empoiſonnée de la plupart des Sauvages, auſſi prompte, auſſi ſure que la balle, n'entame que la peau, s'arrête dans les chairs & ſans les pénétrer, donne une mort certaine & preſque ſubite à l'animal qu'elle atteint. D'après ces principes, M. *Mauduit* conſeille aux Voyageurs d'employer les Sauvages à la chaſſe des quadrupedes dans les pays & dans les circonſtances où cette chaſſe ſeroit poſſible. Ce même Obſervateur en parlant des quadrupedes, fait mention auſſi des cétacées.

Quant aux *cétacées*, dit-il, leur grandeur, leur force, l'élément qu'ils habitent, le danger de ſe trouver expoſé à leur vengeance en les frappant de trop près, la crainte de les voir diſparoître en ſe plongeant ſous les eaux & d'y perdre leurs traces, ſont cauſe que l'induſtrie ou la tyrannie de l'homme n'a encore inventé guere qu'un moyen de les frapper & de triompher de leur énorme force, malgré ſa foibleſſe ; celui de leur lancer un harpon. (En conſultant les articles *Baleine* & *Requin*, on verra que le *harpon* n'eſt pas la ſeule arme de l'homme contre les animaux cétacées). L'intrépide Chaſſeur les frappe du dard meurtrier, il le laiſſe engagé dans leurs chairs, & il met en fuyant entre lui & ſa victime un fil attaché au dard qui le dirigera vers ſa proie, quand avec ſon ſang elle aura perdu ſes forces & la vie. Il exiſte à la vérité des cétacées moins puiſſans, & par conſéquent moins redoutés, qu'on aſſomme à coups de maſſue en les pourſuivant au milieu des eaux dont ils couvrent la ſurface en auſſi grand nombre, qu'on voit ſur la terre les beſtiaux paître dans les prairies ; mais c'eſt par le moyen du harpon qu'on prend les baleines les plus groſſes, que leur maſſe, l'étendue des eaux où elles nagent, la ſtérilité & la ſolitude des plages dont elles

s'approchent, n'ont pu garantir de l'activité & de la hardieſſe humaine. C'eſt avec le même inſtrument qu'on attaque le *lamentin*, cet hôte paiſible des grands fleuves du Nouveau Monde, qui pâture ſous les eaux des plantes inutiles à l'homme & aux brutes, qui porte avec lui ſes petits, les nourrit de ſon lait, les tient embraſſés poſés ſur ſon ſein, ſans que ſes mœurs douces & innocentes excitent en ſa faveur les ſentimens de la pitié.

On peut envoyer les quadrupedes & les cétacées d'une grandeur moyenne tout entiers, ou ne conſerver que leurs dépouilles. Veut-on les conſerver tout entiers, après les avoir tués, il faut les plonger dans des barriques remplies d'eſprits ardens, tels que l'eſprit-de-vin, l'eau-de-vie de grain, le tafia; alors bouchez l'orifice de la barrique, bientôt les parties phlegmatiques & lymphatiques que fournira le corps de ces animaux affoibliront tellement la partie ſpiritueuſe, que ſi on ne s'y oppoſoit pas, la fermentation s'établiroit dans la maſſe totale du fluide, & enſuite la corruption. Pour prévenir cet accident, on obſerve l'inſtant où la liqueur ardente qui étoit d'abord limpide & d'une odeur ſpiritueuſe, pure, commence à ſe troubler & à ne plus exhaler ſon odeur propre. Ces indices annoncent qu'il faut changer la liqueur, l'on doit même opérer ſur la ſeconde comme ſur la premiere; celle-ci ne ſera pas perdue, il n'en coûtera que de la diſtiller de nouveau, & elle pourra ſervir comme auparavant à conſerver des animaux. Enfin quand on aura renouvellé la liqueur, pluſieurs fois s'il le faut, ſuivant la proportion entre la maſſe des animaux & la quantité d'eſprit ardent, que celui-ci ne ſe troublera plus & exhalera l'odeur qui lui eſt propre; alors l'animal ſera déchargé des parties qui pourroient le corrompre, l'on pourra fermer hermétiquement la barrique pour faire l'envoi.

Ces moyens indiqués ſont toujours les plus ſurs, mais ſouvent gênans, quelquefois impoſſibles. Ils ſont cependant indiſpenſables pour les grands animaux; à la vérité, ils ne ſont pas d'une néceſſité auſſi abſolue pour les animaux de grandeur médiocre, & encore moins pour ceux qui n'ont que très-peu de volume,

en obſervant que la maſſe des animaux qu'on plonge dans la liqueur, n'occupe pas plus d'un quart de l'eſpace du vaiſſeau contenant, & que les trois autres ſoient remplis par la liqueur; au moyen de cette précaution, la doſe de l'eſprit ardent prédominant toujours, abſorbera les parties fermenteſcibles & putreſcibles des animaux, & les conſervera; à proportion que la liqueur aura plus ou moins de force, on pourra en étendre ou reſtreindre la doſe. Il faut obſerver que la plupart des animaux qu'on envoie dans la liqueur, foulés, entaſſés, comprimés, arrivent délabrés, ſans conſiſtance, ſans couleur & pourris. Malgré les ſoins qu'on a pris, les animaux & la liqueur ſont perdus. L'on doit donc avoir attention que tous les animaux baignent entiérement dans la liqueur; on ſait que l'eau-de-vie de grain & de tafia ſont à bas prix, l'un dans les Indes & l'autre en Amérique: au reſte chacun doit meſurer ſa dépenſe à ſa fortune. M. *Mauduit* ne prétend qu'indiquer les moyens de conſervation. Si cependant un homme puiſſant par ſes emplois ou ſes richeſſes, vouloit faire paſſer des pays étrangers dans le nôtre quelques-uns des grands animaux inconnus ou mal obſervés, qui errent dans les forêts, qui pâturent dans les plaines, qui bondiſſent ſur les montagnes, qui ſe cachent dans les gouffres de la mer ou qui nagent dans le lit des grands fleuves, qui oſeroit condamner ſon zele? qui taxeroit ſa curioſité de luxe? qui borneroit l'utilité qui en pourroit réſulter? quand ces animaux livrés à la main de l'Anatomiſte, lui fourniroient un nouveau fil qui le conduiroit dans le labyrinthe, au fond duquel ſon art eſt caché: quand éclairé par la connoiſſance nouvelle de leur ſtructure il leveroit d'une main mieux affermie le voile qui couvre le myſtere de la génération, qu'il montreroit avec plus de certitude le rapport, la ſympathie des viſceres, la correſpondance des nerfs, leur texture, leur uſage, la fabrique du cerveau & ſes fonctions, qui oſera dire où ſe termineroient les lumieres qu'on acquerroit? Loin donc de nous arrêter, continue Monſieur *Mauduit*, en nous objectant une dépenſe trop grande, que ceux qui ont la voix forte & perſuaſive s'uniſſent à

nous, pour exciter les hommes riches ou puiſſans à concourir au bien de l'humanité. La nature eſt un champ immenſe, une mine inépuiſable (nous en avons eſquiſſé le tableau à l'article *Hiſtoire naturelle*); mais ni l'un ni l'autre ne fournit rien, ſi l'on ne cultive le premier, ſi l'on ne fouille l'autre, & à peine poſſédons-nous des échantillons des richeſſes que tous les deux renferment. Mais revenons aux liqueurs conſervatrices.

L'eſprit-de-vin & l'eau-de-vie de vin, ſont les liqueurs les plus propres à la conſervation des animaux. L'eau-de-vie, & particulierement le tafia, laiſſent ſur les corps qu'ils ont baignés, un vernis gras qui eſt le dépôt de la ſubſtance onctueuſe qu'ils contiennent. Une petite quantité de cendres mêlée à la liqueur avant ſa diſtillation corrigeroit ce défaut. Un autre inconvénient du tafia & de l'eau-de-vie de grain, c'eſt d'être extrêmement deſſicatifs. En effet les corps des animaux qui y ſont demeurés plongés pendant quelque tems, perdent beaucoup de leur ſubſtance. Ces liqueurs ont la faculté d'extraire les graiſſes, la lymphe, le ſang & tous les fluides; elles réduiſent auſſi les chairs, les cartilages, les membranes à l'état de ſimples faiſceaux de fibres ſans ſuc. Cette action des liqueurs eſt cauſe que les animaux, au bout d'un certain tems d'immerſion, ont perdu près d'un tiers de leur volume, leur peau eſt en même tems corrodée, leurs pieds ſont décharnés, la ſubſtance du bec des oiſeaux en eſt uſée, & celle même des plumes ou des poils ſe trouve altérée. La peau eſt en même tems ſi amincie ou ſi uſée, qu'on doit la traiter avec beaucoup de précaution pour ne la pas déchirer; il faut & de l'art & de la patience pour dépouiller l'animal, & remplir enſuite ſa peau ſans l'endommager. Si le but eſt d'obſerver les viſceres; on les trouve rétrécis, racornis, ſans ſoupleſſe, ſans flexibilité. On en diſtingue à la vérité la maſſe, mais on a de la peine à en développer le tiſſu. Il eſt très-difficile de ſéparer les membranes, de découvrir les canaux fins & déliés dont la recherche eſt l'objet le plus important.

M. *Mauduit* propoſe un moyen de remédier à l'in-

température desſicative du tafia & de l'eau-de-vie de grain; c'eſt de les affoiblir en y mêlant un quart ou même un tiers de leur poids d'eau douce diſtillée, ou au moins d'eau très-limpide; bientôt le mélange prend un œil laiteux: ajoutons que l'on diminue ainſi la vertu conſervatrice de ces eſprits ardents, & on ne peut y remédier ou s'en ſervir avec ſuccès qu'en changeant de liqueur les animaux qu'on a fait dégorger dans la premiere, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que ces mêmes liqueurs affoiblies d'un tiers d'eau, ne ſe troublent plus. Tout ceci eſt eſſentiel quand on a l'anatomie de ces animaux en vue; mais ſi l'on ſe propoſe d'envoyer des animaux qu'on puiſſe un jour remonter, il faut ſe donner d'autres peines, apporter d'autres attentions. Les animaux plongés au hazard dans la liqueur y flotteront, ſeront pouſſés de côté & d'autre; ils éprouveront des frottemens les uns contre les autres, dans le tems que le vaiſſeau, où les barriques ſe trouveront, ſera battu, élevé, précipité par les flots. Les poils des quadrupedes, les plumes des oiſeaux s'hériſſeront, ſe déſuniront, s'uſeront, ſeront arrachés ou prendront de faux plis, & des poſitions ſouvent à contre-ſens, que l'Artiſte le plus expérimenté ne pourra leur faire perdre par la ſuite; il faut donc avoir l'attention de placer & d'aſſujettir dans l'intérieur des barriques, des traverſes de bois, pour y dépoſer ſéparément chaque animal, qui doit en outre être enveloppé dans une toile qui le ſerre par-tout, en prenant garde toutefois de chiffonner ſa robe: enſuite on ſuſpend & l'on attache la corde ou ficelle qui tient la toile par le bout où correſpond la tête de l'animal; on l'attache, dis-je, à une traverſe. La barrique doit être debout, c'eſt-à-dire, ſur l'un de ſes fonds: par ce moyen l'animal baigne & flotte toujours, les coups ſont amortis, ſa robe n'eſt point froiſſée, il peut ſe conſerver long-tems, être envoyé d'un pays très-éloigné, & ſubir un long trajet; on doit ſeulement veiller à ce que les Matelots, à qui la miſere & la groſſiéreté rendent tout propre, & ôtent toute eſpece de délicateſſe, ne percent les barriques pour boire la liqueur qu'elles contiennent; car indépendamment que les ani-

maux en ſouffriroient, ceux qui boiroient d'une telle liqueur pourroient en être fortement incommodés.

Quand il ne s'agit que de faire paſſer des animaux morts d'une Province à une autre, s'ils doivent arriver à leur deſtination dans l'eſpace de quinze jours, ou même d'un mois, l'uſage des liqueurs n'eſt pas néceſſaire. Depuis le mois de Novembre juſqu'au mois d'Avril, il n'y aura aucune précaution à prendre, ſurtout ſi le tems eſt ſec & froid; mais ſi c'eſt en été, ou qu'en hiver le tems ſoit humide, les animaux ne pourront guere ſupporter plus d'un délai de quinze jours, encore ſera-t-il utile, pour éviter la tendance à la corruption, d'employer des plantes aromatiques deſſéchées à propos & réduites en poudre groſſiere, telles que le *laurier-franc*, la *ſauge*, les fleurs de *lavande*, le *thym*, le *baſilic*, le *pouliot*, & des plantes ameres, telles que l'*abſinthe*, la *rhue*, la *tanaiſie*, l'*aurone*, la *ſantoline*, même la *coloquinte*: une ſeule de ces plantes aromatiques ſuffit en certains cas. On fait un lit de ces poudres au fond d'une boîte, on couche l'animal ſur ce lit, on le recouvre enſuite de la même poudre qu'il ne faut pas épargner. Quadrupede ou oiſeau, quel que ſoit l'animal, ſes parties extérieures doivent en être tout-à-fait couvertes. Ces poudres retardent la putréfaction; elles l'empêcheroient peut-être entiérement, ſi les animaux n'avoient que peu de volume, & ils ſe deſſécheroient ſans ſe détruire. On peut donc, en uſant de ce procédé, envoyer des animaux de cent & deux cents lieues par les Meſſageries, ainſi que M. *Mauduit* s'en eſt aſſuré par des expériences heureuſes & réitérées. Si l'on eſt au fort de l'été, ou que les animaux que l'on veut envoyer ſoient fort grands, ou de nature à ſe corrompre ou à ſe deſſécher promptement, tels que ſont les poiſſons, les reptiles, tous les oiſeaux qui ſe nourriſſent de vers ou d'inſectes, alors il eſt indiſpenſable d'avoir recours aux liqueurs conſervatrices. Comme nous parlons des animaux que l'on peut faire paſſer d'une Province à une autre, voici la préparation d'une liqueur que M. *Mauduit* propoſe & qui eſt efficace pour conſerver pendant un mois de toute les animaux qu'on y plonge: elle n'eſt pas diſ-

pendieuſe comme l'eſprit-de-vin & l'eau-de-vie, les ſeules liqueurs dont on ſoit à portée de faire uſage dans nos climats, la liqueur dont il eſt mention, n'eſt que de l'eau ordinaire ſaturée d'alun. Ce ſel minéral lui communique une qualité ſtyptique, anti-putride & acide, qui réſiſte puiſſamment à la fermentation. Cet alun n'eſt pas perdu ; en faiſant évaporer l'eau, on le fait criſtalliſer, & il peut ſervir pour une autre & même opération: *Voyez* ALUN. Peut-être que des tentatives multipliées & faites par des perſonnes éclairées, nous apprendront un jour qu'on pourroit conſerver les animaux pendant un plus long eſpace de tems, & les envoyer de très-loin à fort peu de frais. On pourroit encore, dit M. *Mauduit*, eſſayer les propriétés de l'eau ſaturée de vitriol, de ſalpêtre, de ſel marin. Il y a en effet quelques perſonnes qui ſont dans l'habitude de conſerver les animaux deſſéchés, en les vidant, en ſoulevant la peau en différens endroits du corps, & en introduiſant à la place des viſceres, & entre les chairs & la peau, de l'alun, du vitriol & de la chaux en poudre ; cette méthode ne vaut rien : on ne parvient en l'employant, qu'à avoir des animaux déformés, maigres, décharnés ; mais elle indique combien l'alun & le vitriol ont de force pour réſiſter à la putridité.

Ceux qui n'ont en vue que de recevoir des animaux des pays étrangers propres à être montés, à orner une collection & à faire ſpectacle, recommandent de ne pas les envoyer dans la liqueur, car quelques ſoins qu'on ait pris, ils perdent toujours quelque choſe de leur beauté ; il faut que ceux qu'on ramaſſe pour être auſſi propres à être remontés qu'ils puiſſent l'être, ſoient écorchés, il faut donc n'en envoyer que les peaux.

Maniere d'écorcher les Quadrupedes *& même les* Cétacées.

Il faut poſer ces animaux ſur le dos, & faire au ventre une inciſion longitudinale, depuis le milieu de la poitrine juſqu'à l'anus : cette inciſion ſuffira pour les petits animaux ou de taille médiocre. On prendra des doigts

de la main gauche, la peau d'un des côtés de l'inciſion, on la ſoulevera, on la dégagera d'avec les chairs, en paſſant entre deux d'abord la lame d'un ſcalpel, & enſuite le manche, ou à ſon défaut, la lame & le manche d'un couteau à dos aplati. On dégagera la peau le plus avant qu'il ſera poſſible, en fourrant le manche du ſcalpel, les doigts, la main entiere, ſuivant le volume de l'animal. Lorſque la peau ſera dégagée d'un côté on paſſera à l'autre, & l'on ſe conduira de la même maniere; ſi l'on a bien réuſſi, preſque toute la peau ſera dégagée d'avec le corps; elle n'y tiendra plus que le long de l'épine dorſale, & ne ſera plus que comme un ſac. Mais les cuiſſes, les épaules dans les quadrupedes, & les parties qui y correſpondent dans les cétacées ſeront encore engagées: on ſaiſira une de ces parties de la main gauche, on la retirera en dedans en refoulant la peau en dehors par le ſecours de la main droite, en la détachant d'avec les chairs, tantôt avec la lame & le dos du ſcalpel, tantôt avec les doigts & la main, ſuivant les circonſtances; quand d'une cuiſſe, par exemple retirée en dedans, la peau qui la couvroit étant rejetée & retournée en dehors, on ſera parvenu juſqu'à la jambe, qui s'écorchera comme une anguille dont on retourne la peau, ou un bas, ou un gant qu'on retourne, & de la jambe juſqu'au pied, alors on coupera les chairs, & on ſéparera les os dans l'articulation de la jambe avec le pied. On traitera de même chaque membre, on écorchera de même la queue; & quand on trouvera trop de difficulté, trop de réſiſtance, car l'extrémité ſe détache plus difficilement, on coupera en dedans la queue écorchée, à l'endroit où l'on aura jugé par la réſiſtance, que ſi l'on eût continué à employer la force, on auroit rompu ou déchiré la peau plutôt que de la détacher. Il ne reſtera plus que la tête à écorcher; on rejettera la peau en la doublant par deſſus la tête, & on la dégagera avec la lame du ſcalpel; car en cet endroit le tiſſu cellulaire eſt plus ſerré, plus ferme, plus adhérent; on le fera le plus avant qu'on pourra, c'eſt-à-dire, juſques vers les yeux & les mâchoires. On coupera le cou à ſa jonction avec le corps, qu'on enlevera; on nettoiera la tête avec ſoin,

ſoin, en enlevant les chairs avec le ſcalpel. On fera avec un inſtrument tranchant, dont la force ſera proportionnée à celle des os, une ouverture à l'occipital, (derriere de la tête) par laquelle on videra la cervelle.

S'il s'agit de dépouiller de grands animaux, tels que le bouc, le chevreuil & au deſſus, outre l'inciſion longitudinale ſous le ventre, il faut en faire une autre longitudinale ſur chaque membre, en ſorte que ces quatre inciſions ſe réuniſſent à celle qu'on a fait ſous le ventre, & ſoient comme quatre branches qui naiſſent à ſes extrémités à angle droit. Chacune de ces quatre inciſions ſert à dégager les membres, le reſte doit s'opérer comme il eſt décrit ci-deſſus.

En ſuivant ce procédé pour écorcher les quadrupedes & les cetacées, la tête avec ſes appendices, ſi elle en a, telles que les cornes, (les bois,) les pieds & la queue, ou les parties qui y correſpondent, doivent demeurer attachés à la peau. N'oublions pas de dire qu'on doit porter ſon attention à ne pas ſalir la robe en écorchant l'animal. Le ſang, la lymphe, la graiſſe, ſont les matieres dont on doit redouter les émanations. Il faut pour s'en mettre à l'abri, en écorchant un animal, tenir auprès de ſoi du coton, de la filaſſe ou autre ſubſtance quelconque analogue, & avoir dans un vaſe à ſa portée, une poudre compoſée de parties égales de chaux éteinte & d'alun de Rome. A meſure qu'on enleve la peau, on la frotte avec cette poudre qui abſorbe l'humidité, & qui en même-temps produira l'effet de deſſecher & de prévenir la corruption. Quand l'ouverture devient plus large, on garnit les bords de la peau de coton ou de filaſſe, pour empêcher que la peau ne ſe faliſſe en touchant aux chairs; mais on a toujours ſoin de frotter & d'enduire la peau de poudre d'alun & de chaux, elle doit en être couverte ſur toute la ſurface intérieure. Il faut ſur-tout en employer à la tête, & en introduire dans toutes ſes cavités, parce qu'il reſte plus de chair &c. en ces parties, que dans tout le reſte du corps. Il faut par la même raiſon en enfoncer entre la peau & les chairs qui reſtent aux pieds. M. *Mauduit* dit qu'il faut ſe garder d'employer de l'alun calciné ou de la chaux vive, comme quelques

perſonnes le font : cette poudre eſt cauſtique & brûle les peaux ; au défaut de chaux & d'alun, on pourroit ſe ſervir de tan ou d'écorce de bois neuf réduite en poudre, ou même de bonnes cendres.

Quand la peau eſt enlevée & préparée, c'eſt-à-dire, enduite en dedans d'une couche de poudre deſſicative, il faut la remettre dans ſon état naturel, la remplir légérement de coton, de filaſſe, de paille ſouple ou de foin bien ſec, (on peut auſſi ſe ſervir de mouſſe vulgaire bien deſſéchée;) en remplir de même l'étui des jambes, & ſi on l'a ouvert, l'en remplir & le recoudre; rapprocher de même la peau du corps & la laiſſer quelques jours à l'air, plus ou moins ſuivant la grandeur de l'animal, pour qu'elle ſe deſſeche complettement. Enfin, quand on juge que la peau eſt parfaitement ſéche, il faut la fermer & s'occuper des moyens de la garantir des inſectes deſtructeurs. Les perſonnes qui voudroient garder ces animaux ainſi préparés, doivent poſer adroitement des yeux d'émail de forme & de figure naturelle, dans l'inſtant qu'on a rembourré l'animal : elles doivent auſſi s'être étudiées à imiter l'attitude la plus remarquable de l'individu, les proportions, les belles conformations. Mais ſi l'animal qu'on a préparé, comme il eſt dit ci-deſſus, eſt deſtiné à paſſer les mers, alors on n'y met pas d'yeux, & on eſt moins aſtreint à copier le modele de la nature. Paſſons aux précautions ou moyens qu'on doit prendre pour envoyer ces peaux préparées dans le meilleur état poſſible.

Dans les pays chauds, faites faire une boîte d'un bois réſineux, tel que le cyprès, le cedre, le citronnier, le pin : dans les pays froids, faites-la faire en ſapin, en méleze, &c. que le couvercle de cette boîte ſoit une piece mobile, dont les côtés en arrête ſoient reçus & gliſſent dans une couliſſe; que l'extrémité de ce couvercle s'engage de même dans une rainure creuſée ſur le derriere de la boîte ; faites-la peindre ſi vous en avez la commodité, en dedans & en dehors, avec une couleur à l'huile : au défaut de la peinture, collez cette boîte en dedans avec un fort papier; obſervez d'employer une colle qui ait été faite avec de l'eau, dans laquelle ait

bouilli à grande doſe & long-temps quelque plante amere, comme de la coloquinte, &c. Ayez un amas de poudres de plantes ameres & aromatiques; tous les pays en fourniſſent; que ces poudres ſoient bien ſeches; melez-y du tabac en poudre bien ſec, du poivre, du gingembre, même du camphre & de l'*aſſa fœtida*: établiſſez ſur le fond de la boîte une couche de cette poudre forte & aromatique; étendez-y la peau, recouvrez la de poudre, de maniere à ne la plus voir. Voulez vous faire un envoi plus conſidérable, rempliſſez la boîte alternativement de lits de peaux & de lits de poudre; empliſſez bien la boite, & que les objets y ſoient foulés: que la derniere couche par deſſus la poudre ſoit de coton ou de foin bien ſec, & ne laiſſez aucun vide. Fermez la boite, enveloppez-la d'une toile goudronnée s'il eſt poſſible: il n'eſt cancrelats, (*kakerlaques*) poux de bois, ni inſectes quelconques qui puiſſent pénetrer dans une pareille boite. Les objets qu'elle contient, quelque temps qu'ils ſoient en route, arriveront intacts. Ne vous ſervez pas, ni pour emplir les boîtes, ni pour ſauver les animaux, de plantes marines molles, telles que les fucus, l'algue, &c. ces plantes contiennent du ſel marin qui attire l'eau, & qui entretient dans les boites une humidité nuiſible. Il eſt inutile auſſi d'avoir recours à ces méthodes dangereuſes, inutiles & trop accréditées, ſuivant leſquelles on emploie les poiſons les plus terribles. Cet uſage s'eſt introduit dans pluſieurs colonies & ſur-tout à Cayenne: preſque tous les animaux qu'on en reçoit ſont imprégnés de ſublimé corroſif ou d'arſenic, qui eſt en ſi grande doſe, qu'en maniant ces animaux, la chaleur ſeule des mains en fait exhaler une odeur d'ail. Un tel moyen n'eſt pas ſans riſque, & pour celui qui envoie, & pour celui qui reçoit; & c'eſt cependant ſans avantage pour leur conſervation, quand on n'a pas eu ſoin d'ailleurs de les garantir en les enfermant bien. M. *Mauduit* dit avoir reçu bien des fois de pareils animaux, qui étant échauffés, exhaloient une odeur inſupportable d'ail, & qui n'en étoient pas moins dévorés & couverts d'inſectes vivans, parce qu'on les avoit enfermés avec négligence; mais en prenant les pré-

cautions indiquées plus haut, & qui ſont ſans aucun riſque, on eſt aſſuré que les animaux arriveront en bon état, après le voyage le plus long.

M. le Docteur *Mauduit* indique dans le Mémoire que nous avons cité, les notes & les obſervations qu'il ſeroit à propos que les voyageurs joigniſſent aux animaux qu'ils ramaſſent & qu'ils envoient. Ces obſervations conſiſtent à recueillir ſur chaque individu ou objet, les faits dont l'enſemble en compoſeroit l'hiſtoire naturelle; à les obſerver ſoi-même, autant que le temps & les circonſtances le permettent; à interroger les naturels du pays ſur le reſte; à reſtreindre ce qu'ils racontent aux bornes que preſcrit une critique éclairée, ſans admettre trop légérement, ſans rejeter avec trop de ſévérité ce qui paroît extraordinaire. On peut réduire ces faits par rapport aux quadrupedes étrangers, aux articles ſuivans qui ſont les plus importants, & en même temps les plus faciles à conſtater; déterminer le nom que leur donnent les habitans du pays où on les trouve; ſavoir quelle eſt la différence du mâle & de la femelle; la décrire s'il y en a; quelle eſt la durée de leur vie; le temps où ils entrent en chaleur & ſa durée; de combien de temps eſt la geſtation de la femelle; quel eſt le nombre ordinaire de ſes petits; quelle précaution elle prend pour les mettre bas; quelle différence il y a des jeunes aux adultes; pendant combien de temps la mere les allaite; combien il en paſſe avant d'avoir acquis la grandeur, & le terme de leur eſpece; le climat où ils vivent; quelle eſt la nourriture de ces animaux; leur maniere de la chercher; s'ils vivent ſeuls ou en ſociété; comment on les chaſſe; s'ils ſont ſauvages; quels torts ils font; quels ſoins on leur donne; s'ils ſont domeſtiques; quels ſervices ils rendent; comment on les dreſſe; leurs cris; ſpécifier la couleur & forme de leurs yeux & des autres parties; quel uſage on fait de leurs chairs, de leurs peaux, de leurs os & de leurs différentes parties.

Il n'eſt pas poſſible ſans doute, que les voyageurs recueillent tous les faits dont nous venons de parler, & qui cependant ne compoſeroient qu'une partie de l'hiſtoire de ces animaux; mais ils peuvent raſſembler

un plus ou moins grand nombre de ces faits : ce qu'ils en auront recueilli, ſera très-important,& d'autres compléteront ce que les premiers n'auront pas appris. Il faut pour rédiger les faits raſſemblés ſur chaque animal dans l'ordre qui leur convient, écrire ces faits ſur un cahier. A la tête des faits qui concernent un animal, mettre un intitulé & un numéro; écrire le même numéro ſur une carte, l'attacher à l'animal dont on a tracé l'hiſtoire : cet animal fût-il plongé dans la liqueur, dit M. *Mauduit*, elle n'effacera pas entiérement l'encre.

Ces obſervations ſur les quadrupedes, doivent être faites avec le même ſoin ſur les autres animaux : on ne peut aſſez avertir les voyageurs de ramaſſer dans les pays éloignés tous les objets qu'ils rencontrent, ſoit qu'ils y ſoient rares ou communs ; qu'ils ſoient brillans ou ſans éclat : l'expérience en a appris l'importance. Faute d'être convaincus de ce principe, on voit tous les jours des voyageurs, d'ailleurs bien intentionnés, revenir de pays très-éloignés les mains vides, parce que diſent-ils, il ne s'eſt offert à leurs recherches que des animaux communs & ſans beautés : mais ces animaux communs à deux mille, à quatre mille lieues, peuvent nous être inconnus : ces animaux dont la forme eſt ſans grace, la robe ſans éclat, font partie du ſyſtême général de la nature: il importe donc de les connoître. On le répete donc encore aux voyageurs : ramaſſez tout ce que vous trouverez, objets rares & communs ; peut-être les Naturaliſtes n'ont-ils jamais entendu parler de l'inſecte que vous avez écraſé mille fois, ſans daigner le ramaſſer. On devroit auſſi avertir les voyageurs, des animaux mal obſervés, des faits mal vus ou incertains, & qu'il ſeroit eſſentiel de conſtater ou de détruire; des obſervations qu'il y auroit à recommencer; de celles qu'il eſt inutile de répéter pour ne pas perdre un temps précieux, en le conſacrant à la recherche des faits connus & avérés. Il faudroit encore indiquer les climats les plus fertiles, & ceux vers leſquels on devroit diriger ſes courſes.

QUADRUPEDES PÉTRIFIÉS, *κιοſteites quadrupedum.* On n'a pas encore d'exemple d'avoir rencontré

tout un animal quadrupede pétrifié ou foſſile, mais ſeulement des parties, telles que des os, des cornes, des dents. *Voyez* OSTÉOLITHES, YVOIRE FOSSILE & TURQUOISE.

QUAPIZOIT. Nom que l'on donne au Mexique au *pécari*. Voyez ce mot.

QUARANTE LANGUES. *Voyez* POLIGLOTTE.

QUARRELET. *Voyez* CARRELET & *le mot* PLIE.

QUARTZ, *quartzum*. C'eſt une pierre très-dure, fort peſante, ne ſe diſſolvant point aux acides, mais donnant beaucoup d'étincelles avec le briquet, d'un éclat vitreux, comme gercée dans l'endroit des fractures, ſe diviſant en morceaux anguleux, inégaux, luiſans & de figures irrégulieres. Cette pierre, quoique fort dure, n'eſt pas ſuſceptible de recevoir un beau poli, à cauſe de la quantité de gerçures dont elle eſt remplie. Elle eſt en quelque ſorte indeſtructible à l'air; on la trouve abondamment répandue ſur la terre: & quoi qu'en diſent quelques Minéralogiſtes, le quartz, ainſi que le ſpath alkalin, ſont ſouvent l'indice & la matrice de certains métaux: ſon tiſſu gercé le rend très-propre à recevoir l'infiltration des vapeurs métalliques, en un mot à contenir du minéral, ainſi qu'on l'obſerve très-communément. Il forme quelquefois des filons qui traverſent les mines; & plus il s'en trouve, plus elles ſont pauvres. C'eſt ſouvent lui qui, comme la pyrite, produit des étincelles dans les mines par le choc des outils des Mineurs. Les cailloux ou débris de quartz heurtés ou frottés rapidement l'un contre l'autre, donnent beaucoup de feu; il paroît même en donner davantage ſous l'eau. Quelle eſt la nature de ce feu? Cette pierre mérite d'être étudiée.

Le quartz ſe forme preſque toujours contre les parois des cavernes, ou dans les fentes des grandes montagnes: les corps étrangers qu'il renferme ſont une preuve que s'il y a du quartz de toute antiquité, il s'en produit encore actuellement, puiſque l'on en trouve qui ſe coagule & ſe durcit dans des lieux qui en étoient épuiſés, & qui ſe groupe avec des criſtaux ou des ſubſtances d'une nature différente, ce qui forme des eſpeces de *druſen*. Le quartz eſt de différentes couleurs; il entre

dans la compoſition des roches compoſées, & notamment dans le porphyre, dans le granit, &c. Lorſqu'il eſt ſans couleur, & qu'on lui fait ſubir l'action du feu, il n'en eſt que peu ou point altéré; mais ſi on le mêle avec des ſubſtances d'une propriété différente, alors il ſe vitrifie; il produit auſſi dans les fontes des métaux une ſcorie comme liquide, qui en ſurnageant le métail, le couvre & l'empêche alors de ſe détruire en partie par le contact de l'air & de la flamme. On trouve beaucoup de cette pierre dans le lit des rivieres & ſur les plages des mers, en morceaux ovalaires, blancs, unis, ſouvent arrondis par le roulis des eaux. Voici les différentes ſortes de quartz.

1°. Le QUARTZ GRENU, *quartzum arenaceum.* Il reſſemble à un aſſemblage de grains de ſel, ou de criſtaux de ſable pur, & agrégés enſemble. Lorſque ces grains de quartz ſont colorés & friables, on l'appelle *quartz en grenats.* Le quartz proprement appellé *friable*, eſt d'une couleur blanche ou grisâtre, comme marbrée, & ſe caſſe très-facilement, comme ſi c'étoit une criſtalliſation qui eût été bruſquée. Ces ſortes de quartz ſont communs en Suede & en Saxe.

2°. Le QUARTZ CARIÉ, *quartzum verrucoſum*, eſt comme vermoulu ou criblé de trous: on prendroit certains endroits de cette pierre, pour du bois rongé des vers, qui auroit été enſuite pétrifié: elle eſt compoſée de fragmens de quartz. Souvent auſſi ce n'eſt qu'un pétroſilex rempli de trous. Il eſt aſſez difficile de rendre compte du procédé employé par la nature pour réduire cette pierre dans l'état où elle eſt. On en fait communément des meules de moulin; auſſi l'appelle-t-on *pierre meuliere*, *lapis molaris aut molitoris.* On trouve des carrieres conſidérables de cette pierre aux environs de la Ferté ſous Jouarre en Champagne, à Mont-Regard en Bourgogne, à Monthoron en Poitou, dans les environs de Paris & en beaucoup d'autres endroits; les pierres meulieres d'Houlbec près de Pacy en Normandie ne forment point de banc, on les trouve iſolées çà & là, & les pierres ſont rarement aſſez grandes pour faire une meule; auſſi les ouvriers les forment-ils d'une pierre principale qu'ils environnent

d'autres pierres : mais elles ne ſont pas ſi bonnes que celles de Mont-Regard.

En certains pays, comme ces pierres ſont fort dures, & que l'on n'eſt pas dans l'uſage de les ſcier, on en choiſit un bloc que l'on façonne en forme de cylindre d'un diametre convenable. Tandis qu'il repoſe ſur ſa baſe, on le partage par des tranchées circulaires & paralleles, à telle diſtance l'une de l'autre, qu'il ſe trouve entre elles de quoi faire autant de meules : mais comme ces tranchées ne peuvent pas aller juſqu'à l'axe du cylindre, il reſte un noyau qu'il faut rompre à chaque tranche qu'on veut détacher : pour cet effet on remplit tout ce qu'on a creuſé, avec des coins de bois tendre & bien ſechés, dont on augmente enſuite le volume en les mouillant ; par ce moyen, ſi peu puiſſant en apparence, on ſépare la pierre de la maſſe dont elle fait partie. Voyez les mots *pierre meuliere* & *grais* ; conſultez auſſi le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, *à l'article* CARRIER.

3°. Le QUARTZ GRAS, *quartzum compingue*. Il eſt fort compacte & très-brillant dans ſes fractures. Il a un œil gras, comme ſi toutes ſes ſurfaces étoient enduites d'une graiſſe blanchâtre, mêlée de bleu. Les Mineurs prétendent que la rencontre d'une ſemblable pierre eſt l'indice d'un minéral précieux ; ce quartz eſt ou opaque ou demi-tranſparent. Nous en avons trouvé près de Dinan, en Baſſe-Bretagne. Il eſt très-commun dans les mines de Suede.

4°. Le QUARTZ LAITEUX, *quartzum lacteſcens*. Il eſt entiérement opaque, d'un blanc mat de lait ; il eſt d'une grande dureté. Nous en avons trouvé en Auvergne, près de Châteauneuf, qui reſſemble à de la crême étendue, mais non délayée dans de l'eau.

5°. Le QUARTZ COLORÉ, *quartzum coloratum* : il eſt preſque toujours opaque, & quelquefois panaché de rouge, de vert, de bleu, &c. il n'a point de figure déterminée. On le trouve communément dans les montagnes à filons. Il n'eſt pas rare d'en voir des morceaux chargés de grains pyriteux ou de petites marcaſſites. Nous en poſſédons des maſſes groſſes comme le poing, & qui ſont ſeulement colorées de

brun noirâtre par une vapeur métallique chatoyant l'iris.

6°. Le QUARTZ CRISTALLISÉ, *quartzum cryſtalliſatum*. On donne ce nom à un quartz dont les criſtaux quelquefois pentagones ou hexaëdres ſont toujours laiteux, opaques & vitreux intérieurement, mais ayant toutes les propriétés particulieres au quartz. Nous en avons ramaſſé dans une cavité des carrieres d'ardoiſes, près d'Angers. Il y a auſſi des quartz criſtalliſés en groupes, ou *quartz druſens*, avec du ſpath fuſible, &c. on les trouve fréquemment en Saxe & dans toutes les montagnes à filons.

7°. Le QUARTZ TRANSPARENT, *quartzum cryſtallinum lucidum*. Il eſt aſſez peſant, d'un tiſſu ſerré, moins diaphane que le criſtal de roche, quelquefois coloré, & ſans figure déterminée. On en trouve dans les mines de l'Alſace; il eſt en forme de druſen. *Voyez ce mot.*

Les Naturaliſtes regardent le criſtal de Madagaſcar comme un quartz tranſparent; mais nous ſerions tentés de le ranger parmi les criſtaux de montagnes proprement dits. On le trouve en maſſes ſouvent informes, blanches ou ſans couleur, & très-groſſes: ſi l'on en croit les relations de quelques Voyageurs, on en a tiré des morceaux de ſix pieds de long, de quatre de large ſur autant d'épaiſſenr. *Voyez l'Hiſtoire des Voyages, Tom.* 8. *pag.* 620. On en fait dans le pays des urnes & des vaſes. Ce prétendu quartz n'entre point en fuſion, même au miroir ardent; au moins il reſiſte au degré de feu qu'on opere par cette machine, & qui ſuffit pour fondre le cuivre, le ſchiſte, &c.

Les criſtaux tranſparens, cubiques ou rhomboïdaux & igneſcens, appartiennent au quartz tranſparent ou au *criſtal de mine*. Voyez ce mot.

Quant à la pierre ſcintillante & appellée *feld-ſpath*, (ou ſpath dur des champs,) il nous paroît que ce n'eſt qu'un quartz dur, moins compacte & moins réfractaire que le quartz ordinaire, d'une couleur tantôt grisâtre ou jaunâtre, tantôt rougeâtre ou blanchâtre, irrégulier ou lamelleux. Nous en avons rencontré en quantité

dans les montagnes d'Aray en Baſſe-Bretagne. Le feldſpath ſe trouve ſouvent dans les roches graniteuſes.

QUAS-JE. *Voyez à l'article* ICHNEUMON.

QUASSIE, *quaſſia.* Cet arbriſſeau ſe trouve en Guiane; il vient d'être tranſporté à Cayenne, où il paroît qu'il réuſſira bien ſur le bord des rivieres; cet arbriſſeau peut être de la plus grande utilité, ſon bois eſt amer, & peut ſuppléer au défaut de quinquina, il a les mêmes vertus, & ſouvent même le quaſſia termine des fievres qui avoient été très-rebelles au quinquina. *Voyez* BOIS DE QUASSIE.

QUATRE-AILES. On a donné ce nom à un oiſeau extraordinaire, qui ſe trouve au Sénégal; il eſt de la groſſeur d'un coq, il a le plumage ou blanc ou noirâtre. le bec gros & crochu, les pieds armés de fortes griffes, avec toutes les autres marques d'un oiſeau de proie: cet oiſeau eſt très-gras: il ne paroît jamais plutôt qu'une heure avant la nuit. Comme le temps de ſa chaſſe eſt la nuit, on n'a pu encore déterminer quelle eſt ſa nourriture. Il a les ailes très-grandes, très-fortes & bien emplumées; mais dans la partie qui touche à l'épaule, les plumes de deſſous ſont unies & couvertes néanmoins d'autres plumes beaucoup plus longues que les premieres, qui, à la longueur de quatre à cinq pouces, portent une eſpece de poil (barbe) long & épais, de ſorte qu'une aile, en s'étendant, paroît en former deux, l'une à la vérité plus grande que l'autre, avec un eſpace vide entre les deux; par cet arrangement ſon corps ſemble placé entre deux paires d'ailes: de là vient qu'on l'a appellé *oiſeau quatre-ailes*, & tout le monde croiroit qu'il n'en a pas moins. Comme il eſt robuſte, ſes ailes jouent parfaitement; il vole fort haut & long-temps. *Jobſon* prétend qu'il a effectivement quatre ailes, & *Moore* ſoupçonne que c'eſt une eſpece de chauve-ſouris. *Hiſtoire générale des Voyages. Liv. VI & VII.*

QUATRE-SEMENCES. *V. à l'art.* SEMENCES.

QUATTO, QUOTA, QUATA ou QUOTOÉS. C'eſt le diable des bois. *V* BELZEBUT *à l'art.* SINGE.

QUAUPECOTLI. Eſpece de blaireau de la Nouvelle Eſpagne, dont le muſeau eſt long, menu & un

peu tortu à la partie ſupérieure : il a la queue longue, les pieds noirs & les ongles crochus ; le poil de cet animal eſt long, d'un blanc mêlé de brun vers le ventre, noir vers le dos & blanc ailleurs : ce quadrupede s'apprivoiſe aiſément : il eſt vorace ; il mange indifféremment tout ce qu'on lui donne : il fait mille careſſes à ſon maître ; mais il eſt méchant vis-à-vis de ceux qu'il ne connoît pas : il ſe plaît dans les montagnes.

QUELLE. C'eſt le nom qu'on donne au léopard dans le pays des Negres en Afrique ; on y nomme *quellyqua* le tigre. *Voyez* LÉOPARD & TIGRE.

QUENIA. *Voyez à l'article* HÉRISSON.

QUERCERELLE ou CERCERELLE ou CRESSERELLE, *tinnunculus*, eſt une eſpece d'oiſeau de proie, que les Suédois, chez qui il eſt fort commun, appellent *kirkiofalk*. Les Italiens lui ont donné le nom aſſez peu décent de *fouti-vento*, parce que pour ſurprendre ſa proie il ſe tient en l'air, ſans changer de place, étudiant les moyens de s'en pouvoir ſaiſir : il tombe deſſus avec impétuoſité. Cet oiſeau a peu de courage, il ne ſe plaît qu'à faire la guerre aux ſouris, mulots, rats, lézards, & aux autres animaux qui déſolent les campagnes ; il rend par-là de grands ſervices aux laboureurs, ainſi que la *buſe* & le *milan*. Voy. ces mots.

On prétend que la quercerelle a beaucoup de ſympathie avec l'homme ; mais il paroît plus vrai qu'elle en a ſinguliérement avec le pigeon, puiſqu'elle cherche à le défendre des autres oiſeaux de proie, qui appréhendent ſon regard & ſon cri. Communément, les femelles des oiſeaux de proie ne font que deux œufs, la quercerelle en fait quatre, qui ſont peints d'une couleur rougeâtre ; elle fait ſon nid dans les lieux les plus élevés, comme dans les clochers, les tours & les rochers, & même dans les creux des arbres. Le mâle qui eſt plus petit que la femelle, a le bec long d'un pouce, un peu recourbé & noir par la pointe ; cet oiſeau qui a le cou long & bien affilé, a la prunelle extrêmement noire & le reſte de l'œil jaune, les paupieres & les plumes qui ſont autour des yeux ſont jaunes auſſi ; le ſommet de la tête eſt un peu aplati,

& de couleur cendrée ; ſa gorge, ſa poitrine & ſon ventre ſont jaunâtres & ſemés de taches noires : le manteau & le dos ſont remplis de plumes de couleur de rouille tiquetée de noir : le grand pennage eſt noirâtre : les plumes de la queue, pour la plus grande partie, ſont cendrées & comme diviſées en deux, à cauſe de leur tuyau qui eſt noir ; celles des côtés ont des taches noires ; le bout de la queue eſt blanchâtre : les jambes ſont jaunes, les pieds ſont garnis de grands doigts & d'ongles robuſtes & aigus, qui ſont noirs & jaunes.

On prétend qu'il y a des perſonnes qui ont réuſſi à dreſſer des quercerelles au vol du merle & du moineau. Cet oiſeau nourrit long-temps ſes petits, quoiqu'ils volent ; il en a ſoin juſqu'à ce qu'ils puiſſent vivre de leur chaſſe : on a obſervé que le mâle eſt ſi tendrement attaché à ſa femelle, qu'il fait des cris & plaintes continuelles lorſqu'elle s'éloigne ou s'abſente. Sa douleur eſt encore plus vive, s'il a le malheur de la perdre. La creſſerelle eſt le coq de *Windhooer d'Albin.*

QUEREIVA, eſt un oiſeau du Bréſil, dont la grandeur eſt égale à celle de la grive connue ſous le nom de *litorne.* Le bec eſt noir, & la mandibule ou mâchoire ſupérieure arquée par la pointe ; les narines ſortent en demi-ovales d'entre les plumes du front : les plumes de la tête, du cou & du dos ſont d'un beau bleu clair, mêlé de noir, les plumes des ailes ſont noires, excepté les petites du milieu qui ſont bleues ; celles de la queue ſont pareillement noires ; le plumage de la gorge juſqu'à la poitrine eſt d'un beau rouge pourpré ; celui de la poitrine & du ventre juſqu'à la queue eſt d'un beau bleu : entre les cuiſſes & le croupion on voit quelques petites plumes d'un pourpre foncé ; les pieds, les doigts diviſés à trois devant & un en arriere, ſont noirs, ainſi que les ongles qui ſont crochus & aplatis.

M. *Briſſon* range le *quereiva* dans le genre des *cotingas*, nom emprunté des Américains : voy. ſon *Ornithologie, Tom. II, pag.* 334, *Tab.* 34, *fig.* 3. *Edwards* donne le nom de *manakin* au *quereiva :* voyez *Glanures. Tom. I, pag.* 65, *Tab.* 241, & *Tom. III, pag.* 237, *Tab.* 340.

Séba & *Fernandez* ont regardé, mais à tort, le quereiva comme une eſpece d'*ococolin* voyez ce mot. L'ococolin paroîtroit ſe rapporter plutôt à l'oiſeau appellé *troupiale*. Enfin M. *Voſmaër* conſidérant les caracteres analogues entre ces oiſeaux, notamment la grandeur, la forme du corps, le bec à pointe crochue comme aux grives, la queue, les pieds; tout cela pris enſemble, le porte à placer le *quereiva* parmi les grives. Les Sauvages font un très-grand cas du quereiva, à cauſe de la beauté de ſon plumage; ils en font de très-beaux ornemens.

QUET-PATEO, eſt un lézard du Bréſil aſſez remarquable : le ſommet de la tête eſt couvert de très-petites écailles, que d'autres plus grandes environnent; celles du front ſont grandes & blanchâtres, celles qui revêtent le deſſus du corps, les cuiſſes & les pattes ſont uniformes & griſâtres; le bord des oreilles eſt brun; ſur la nuque du cou eſt un collier noir, diviſé dans le milieu : toute la queue qui paroît comme formée par anneaux, eſt très-pointue & très-mince à l'extrémité; elle eſt munie d'écailles larges, piquantes, qui ſemblent être formées d'une corne dure. (*Séba.*)

QUEUE, *cauda*. Ce mot a pluſieurs acceptions, car on dit la queue d'une comete, d'un fruit, d'une feuille, comme l'on dit la queue d'une morue, d'un chien, d'un oiſeau, d'un lézard, d'une vipere, & d'autres animaux dont elle termine le corps par derriere. La queue des oiſeaux mérite toute l'attention du Phyſicien. *Voyez à l'article* OISEAU.

QUEUE DE BICHE SAVANE. *Voyez* YAPPÉ.

QUEUE BLANCHE. Nom donné à une eſpece d'aigle à queue blanche, ou de milan qui, quand il vole en planant, ne leve pas ſa tête comme les oiſeaux de proie, mais ne regarde que la terre : il vole plus au lever & au coucher du ſoleil, qu'en aucun autre temps. Cet oiſeau tâche d'attrapper des poules, des perdrix, des lapins & des lievres; il fréquente le bord des bois. *Voyez à l'article* AIGLE.

QUEUE DE CHEVAL. *Voyez* PRELE.

QUEUES DE CRABE ou D'ÉCREVISSE PÉTRIFIÉES, *lapides caudæ cancri.* La plupart des pierres que nous avons vues ſous ce nom, étoient tantôt le noyau d'un *nautile* chambré & foſſile dont les concamérations étoient comprimées, tantôt c'étoient des noyaux d'*orthocératites* foſſiles, comprimées & défigurées, *voyez ces mots.* Il exiſte cependant des queues de crabe foſſiles, l'on en trouve entr'autres à la côte de Coromandel, où il ſe rencontre auſſi beaucoup de crabes pétrifiés.

QUEUES D'ÉCUREUIL & DE FAISAN: *voyez ce que c'eſt à l'article* CORALLINES.

QUEUE FOURCHUE. C'eſt le nom de la phalene que donne la *chenille à double queue du ſaule.* V. ce mot.

QUEUE DE POURCEAU D'ALLEMAGNE, *peucedanum Germanicum.* Cette plante qu'on nomme auſſi *fenouil de porc* & *peucedane*, croît aux lieux marécageux, ombrageux, maritimes & même ſur les montagnes; ſa racine qui eſt très-vivace. eſt longue, groſſe, chevelue, noire en dehors, blanchâtre en dedans, pleine de ſuc, rendant quand on y fait des inciſions une liqueur jaune, d'une odeur de poix, virulente ou fétide; elle pouſſe une tige haute d'environ deux pieds, creuſe, rameuſe & cannelée; ſes feuilles ſont beaucoup plus grandes que celles du fenouil, elles ſont découpées; leurs ſubdiviſions qui ſont de trois en trois, ſont longues, étroites, plates, reſſemblantes aux feuilles du chiendent. Dans les mois de Juillet & d'Août cette plante porte à ſes ſommets des ombelles, amples, garnies de petites fleurs jaunes, à cinq feuilles diſpoſées en roſe: à ces fleurs ſuccedent en automne des ſemences jointes deux à deux preſque ovales, rayées ſur le dos, d'un goût âcre & amer. On prétend que la racine de cette plante eſt plus ſuccullente au printems. *Tragus* dit avec raiſon, que quand on l'arrache de la terre il en exhale une odeur forte qui porte ſouvent à la tête: c'eſt pour cela que les Anciens prenoient des précautions avant que d'entreprendre de la tirer de terre, en ſe frottant la tête & le nez de quelque bonne odeur, dans la crainte d'être ſurpris du vertige.

Des Botaniſtes diſent que le grand peucedane d'Italie ne differe du précédent que parce qu'il eſt plus grand en toutes ſes parties : il y en a même qui prétendent que celui de France qui a les feuilles plus étroites & plus courtes, n'eſt qu'une variété du peucedane d'Allemagne ou commun. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tout le monde convient qu'on peut ſubſtituer l'un à l'autre:

La racine de la queue de pourceau eſt hyſtérique, apéritive & béchique : on fait épaiſſir au feu ou au ſoleil le ſuc réſino-gommeux qui en ſort par les inciſions qu'on y a faites; ce ſuc eſt très-utile dans la toux opiniâtre, & pour la difficulté d'uriner : on le prend en bol. Quant à l'uſage extérieur de cette racine, elle nettoie les plaies & les ulceres, étant appliquée deſſus: tous les anciens Médecins l'eſtimoient propre ſinguliérement contre toutes les maladies des nerfs; mais ſa mauvaiſe odeur fait qu'on ne s'en ſert plus guere aujourd'hui.

QUEUE DE RENARD DES JARDINS ou LILAS. *Voyez ce mot.* On donne auſſi le nom de *queue de renard* au *paſſe-velours*. Voyez AMARANTHE.

QUEUE ROUGE. C'eſt l'oiſeau que les Italiens ont nommé *cauda roſſa*, parce que ſa queue eſt d'un rouge très-éclatant : il fréquente les montagnes eſcarpées & pleines de rochers, de précipices & d'écueils : il y fait ſon nid ; ſon plumage eſt très-beau. On en diſtingue de trois ſortes. On préfere le mâle de l'eſpece qui a auſſi la poitrine rouge. Son chant eſt très-agréable. Cet oiſeau eſt rare en France ; on le trouve en Italie, & il vit en cage l'eſpace de huit ans.

QUEUE DE SOURIS, *myoſuros aut holoſter affinis caudâ muris*. C'eſt une petite plante baſſe qui croit dans les champs entre les blés, dans les près & dans les jardins : ſa racine eſt fibrée, annuelle, & pouſſe des feuilles fort étroites, épaiſſes ; il s'éleve d'entr'elles de petites tiges cylindriques, nues, portant à leurs ſommités de petites fleurs à cinq feuilles, de couleur herbeuſe : à ces fleurs qui paroiſſent en Mai, ſuccede un épi oblong, fait à-peu-près comme celui du plantain, pointu, doux au toucher & ayant la figure de la queue

d'une ſouris ; il contient des ſemences très-menues. M. *de Tournefort* a déſigné ainſi cette plante, *ranunculus gramine folio, flore caudato, ſeminibus in capitulum ſpicatum congeſtis.*

On dit que les grenouilles, qui ſont naturellement carnivores, ſont fort friandes de cette plante, qui eſt aſtringente & deſſicative : priſe en décoction elle convient dans les cours de ventre & pour les gargariſmes. On donne auſſi le nom de *queue de ſouris* au cierge ſerpentin. *Voyez* CIERGE.

QUEUX. C'eſt une pierre dont les Faucheurs & Couteliers ſe ſervent pour aiguiſer leurs inſtrumens de fer : c'eſt une eſpece de *pierre naxienne*. Voyez ce mot

QUFONSU ou QFONSU. C'eſt un oiſeau gros à-peu-près comme un corbeau : il ſe trouve dans le royaume de Quoja, pays des Noirs ; il a le corps noir & le cou blanc : ſon nid, qu'il fait ſur les arbres, eſt compoſé de ronces & d'argile ; les Negres diſent que quand les petits ſont prêts à éclore, la femelle arrache ſes plumes pour les couvrir, & que le mâle commence alors à les nourrir juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir eux-mêmes de nourriture, & que les plumes ſoient revenues à la mere.

QUIBEI. Plante venimeuſe de quelques iſles de l'Amérique : elle eſt mortelle pour les bêtes ; ſa feuille eſt piquante, & ſes fleurs reſſemblent à la violette.

QUIL ou QUILS-PELE. Dans le Ceylan on donne ce nom au *mangouſte* Voyez ce mot.

QUIMBA. C'eſt une plante des Indes Occidentales, dont la graine, qui eſt blanche, ſert de nourriture aux habitans de divers pays : ils en font auſſi un breuvage. Le quimba croit de la hauteur d'un homme, & ſes feuilles reſſemblent à la blette : ſa fleur eſt purpurine, & ſa graine eſt contenue dans des épis.

QUINCAJOU. Animal quadrupede de l'Amérique, de la groſſeur d'un chat très-fort, armé de griffes, d'un poil roux-brun ; il a une longue queue qui fait deux ou trois tours ſur ſon dos ; c'eſt l'ennemi de l'*orignac*, quadrupede armé de cornes très-conſidérables. L'orignac eſt une eſpece d'*élan* du Canada. *Voyez à l'article* ÉLAN.

Le

Le quincajou eſt fort léger : il monte ſur les arbres, & ſe couche ſur une branche : lorſque quelqu'*orignac* vient à paſſer, il ſe jette adroitement ſur ſon cou, l'accolle de ſes griffes, & ne le quitte point qu'il ne l'ait terraſſé. L'orignac tâche de courir à l'eau pour s'y plonger; alors ſon ennemi qui craint l'eau ſe jette à terre & l'abandonne. On dit que le renard & le quincajou font de concert la chaſſe à l'*orignac*: pluſieurs renards le cherchent à l'odorat; & lorſqu'un d'entre eux l'a fait lever en jappant, les autres renards qui ſont ſur les côtés ne jappent que lorſqu'ils le jugent néceſſaire pour déterminer l'*orignac* dans ſa fuite, à paſſer à l'endroit où le *quincajou* eſt en embuſcade : celui-ci ne manque pas de ſe jeter à ſon cou, & de le lui ronger juſqu'à ce qu'il l'ait terraſſé; ils ſe mettent enſuite tous après, & le dévorent. Le quincajou n'eſt qu'une petite eſpece ou variété du *carcajou*. V. ce mot.

QUINDÉ. Nom donné au Pérou, au *colibri*. Voyez ce mot.

QUINQUE ou KINK. Cette nouvelle eſpece d'oiſeau arrivée derniérement de la Chine, nous a paru, dit M. *de Montbeillard*, avoir aſſez de rapport avec le carouge d'une part, & de l'autre avec le merle, pour faire la nuance entre les deux : il a le bec comprimé par les côtés comme le merle, mais les bords en ſont ſans échancrures, comme celui du carouge, & c'eſt avec raiſon que M. *Daubenton* le jeune lui a donné un nom particulier, comme à une eſpece diſtincte & ſéparée des deux autres eſpeces, que la nature ſemble réunir par un chaînon commun.

Le kink eſt plus petit que notre merle, il a la tête, le cou, le commencement du dos & la poitrine d'un gris cendré, & cette couleur ſe fonce davantage aux approches du dos : tout le reſte du corps, tant deſſus que deſſous eſt blanc, ainſi que les couvertures des ailes, dont les pennes ſont d'une couleur d'acier poli, luiſante avec des reflets qui jouent entre le verdâtre & le violet. La queue eſt courte, étagée & mi-partie de cette même couleur d'acier poli & de blanc, de maniere que ſur les deux pennes du milieu, le blanc ne conſiſte qu'en une petite tache à leur extrémité;

cette tache blanche s'étend d'autant plus haut sur les pennes suivantes, qu'elles s'éloignent davantage des deux pennes du milieu, & la couleur d'acier poli se retirant toujours devant le blanc qui gagne du terrain, se réduit enfin sur les deux pennes les plus extérieures, à une petite tache près de leur origine.

QUINQUINA AROMATIQUE. *Voyez* CASCARILLE.

QUINQUINA ORDINAIRE ou VULGAIRE, *kina-kina aut cortex Peruanus febrifugus.* C'est la fameuse écorce fébrifuge que l'on nous apporte du Pérou : elle est très-seche, facile à casser, épaisse de deux à trois lignes, rude extérieurement, couverte quelquefois d'une mousse blanchâtre, & intérieurement lisse, un peu résineuse, de couleur de rouille de fer, d'un goût fort amer, astringent & d'une odeur qui n'est pas désagréable. Souvent on nous apporte le quinquina en écorces grandes, longues de trois pouces ou environ, & de la grosseur du doigt : quand elles ne sont pas roulées, on présume qu'elles ont été prises sur le tronc de l'arbre : au lieu que celles qui sont minces, roulées en petits tuyaux, ont été prises sur les petites branches : d'autres fois elles sont par morceaux très-petits, ou coupés fort menu, jaunes en dedans, & blanchâtres en dehors : on prétend, mais à tort, que c'est le *quinquina* qu'on a levé des racines; celui-ci est fort estimé des Espagnols : le vrai *quinquina* ne doit pas être mucilagineux dans la bouche.

L'arbre d'où l'on tire cette écorce fébrifuge est appellé *palo de calenturas* (c'est-à-dire bois des fievres) par les Espagnols, & *corteza* ou *cascara de Loxa* par les Indiens, c'est le *ganaperide* de Ray : il croît naturellement dans le Pérou, sur-tout auprès de Loxa ou Loja, sur les montagnes qui environnent cette ville. M. *Dufay*, dans une assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1738, lut une description de cet arbre, qui lui avoit été envoyée du Pérou par M. *de la Condamine*, avec un dessein de la feuille, de la fleur & de la semence, fait d'après nature par cet Académicien. Par cette description plus circonstanciée que ce que *Sébastien Badus* & plusieurs

autres en avoient dit juſqu'alors, nous aprenons que l'*arbre du quinquina* n'eſt pas fort haut : ſa ſouche eſt médiocre, & donne naiſſance à pluſieurs branches, les feuilles ſont liſſes, entieres, aſſez épaiſſes & oppoſées ; leur contour eſt uni, & en forme de fer de lance : elles ſont larges de deux pouces, longues de trois, & nerveuſes ; chaque rameau du ſommet de l'arbre finit par des bouquets de fleurs, qui avant d'être épanouis reſſemblent, pour la figure & la couleur, à ceux de la lavande. Ces fleurs deviennent rougeâtres, & il leur ſuccede des graines rouſſâtres, applaties & comme feuilletées. Il eſt fort difficile de ſaiſir cette ſemence ſur l'arbre dans une parfaite maturité, parce qu'elle ſe ſeche en mûriſſant, & tombe preſqu'auſſitôt, en ſorte qu'on ne trouve guere ſur les branches que du fruit noué & vert, ou des coques ſeches & vides.

Il y avoit long-tems que le hazard avoit procuré aux Indiens la découverte de la vertu fébrifuge de l'*écorce de quinquina*, lorſque les Européens arriverent dans leur pays. Ils la cacherent long-tems aux Eſpagnols leurs vainqueurs, qu'ils déteſtoient alors : ce ne fut qu'en 1640 que les Eſpagnols en apporterent en Europe. Ce remede, quoique certain, fut quelque tems ſans avoir grande vogue. La Vice-Reine ayant été attaquée d'une fievre opiniatre, le Corrégidor de Loxa lui en envoya. Elle en fut guérie. Elle en diſtribua beaucoup. On nomma alors le quinquina la *poudre de la Comteſſe*. Vers l'année 1649, le Procureur général des Jéſuites de l'Amérique paſſa en Europe, & ſe rendit à Rome, où il invita tout ſon Ordre à donner de la réputation à ce remede dont il avoit apporté une bonne proviſion : chacun d'eux guériſſoit les fievres comme par enchantement ; dès-lors le quinquina changea de nom, on l'appella la *poudre des Peres* ; les Anglois l'appellent encore aujourd'hui *poudre Jéſuitique*, THE JESUIT'S POWDER. Quelques Médecins ne connoiſſant point ſuffiſamment la vertu de ce nouveau remede, s'éleverent contre ſon uſage : d'ailleurs on s'en étoit dégoûté par ſon prix exceſſif ; car les Jéſuites le vendoient fort cher : ce fut alors qu'on vit paroître des brochures intitulées : *Funérailles du Quinquina*,

& Réſurrection du Quinquina. En 1679 le Chevalier *Tallot*, Anglois de nation, à force de remontrer l'utilité de ce ſpécifique, & même d'en exagérer les vertus, fit revivre en France l'uſage du quinquina : l'on en fit un nouveau ſecret, que l'on vendit une groſſe ſomme d'argent à Louis XIV : ce Prince en donna la connoiſſance à tout le monde, & fit par là un très-grand bien à l'humanité.

Le quinquina contient bien plus de matiere réſineuſe que de gommeuſe : il eſt, comme la plupart des amers, mis au rang des remedes ſtomachiques, il fortifie l'eſtomac, rétablit l'appétit, aide la digeſtion & tue les vers. Mais, comme nous l'avons déja dit, ſa vertu recommandable eſt de guérir les fievres intermittentes; car quand on le donne comme il convient, il les guérit ſûrement & promptement : on le donne ou en poudre, ou en décoction, ou en infuſion, ſoit à l'eau, ſoit au vin, mais pris en ſubſtance ou en extrait ſalin, ſon effet eſt plus certain, de même que l'infuſion au vin eſt plus efficace que celle à l'eau. Au reſte, ſes effets & la maniere d'adminiſtrer ce remede, ſont trop connus des Médecins praticiens modernes pour inſiſter plus longtems. Nous ajouterons ſeulement avec M. *Haller*, que l'uſage du quinquina injuſtement rejeté par la ſecte de *Sthalrop*, craint même par *Boerhaave*, a été entiérement mis en vogue par MM. *Torti* & *Werlhof*. Si le quinquina ne guérit pas à coup ſûr toute eſpece de fievres malignes, putrides, dans les plus mauvaiſes petites véroles, &c. c'eſt ſouvent faute d'avoir préparé le malade, ou de joindre à ce remede les correctifs & acceſſoires convenables ; enfin la décoction de quinquina agit avec un ſuccès merveilleux dans la gangrene & dans le ſphacele extérieur dont il arrête ſouvent le progrès. On a étendu l'uſage du quinquina ſur tous les maux qui dépendent de la pourriture & d'une fibre trop relâchée, aux maux nerveux : on l'adminiſtre auſſi, dit M. *Bourgeois*, dans les maladies arthritiques & ſur-tout dans le rhumatiſme périodique qui attaque la tête, dans les migraines & hémorrhagies périodiques, dans les pertes des femmes.

M. *de la Condamine* fait encor mention d'une nou-

velle eſpece de quinquina : *voyez* le *Journal Hiſtorique du Voyage à l'Equateur*, & le Mémoire de cet Académicien, dans le Recueil de l'Académie 1738. On lit dans l'hiſtoire des Incas, qu'il croit trois eſpeces de quinquina dans l'étendue du Pérou ; ſavoir, le rouge, le blanc & le jaune. C'eſt pour cette raiſon que les Indiens qui en font aujourd'hui un commerce conſidérable avec les Eſpagnols, ont ſoin de ſe munir d'un acte par devant Notaire, pour certifier que leur écorce eſt véritablement de Loxa : c'eſt la meilleure de toutes, & celle que nous avons décrite. On trouve quelquefois, dans les balles de quinquina, une écorce rougeâtre comme le tabac d'Eſpagne, blanchâtre à l'extérieur, & que l'on appelle *quinquina femelle ;* comme les Marchands mêloient cette écorce avec celle du véritable quinquina, & que ſa vertu eſt rarement fébrifuge, il a été défendu par arrêt d'en continuer le commerce. A Payta, où s'embarque pour Panama la plus grande partie du quinquina qui paſſe en Europe, aucun ballot, s'il ne vient d'une main bien ſure, ne paſſe ſans être viſité.

QUINTE-FEUILLE, *quinquefolium*. Genre de plante à fleur en roſe, dont M. *de Tournefort* compte dix-neuf eſpeces. La grande, & qui eſt la plus commune, eſt ainſi déſignée par ce Botaniſte : *Quinquefolium majus, repens*, quinte-feuille rampante. C'eſt une plante qui croit abondamment dans les champs, aux lieux ſablonneux & pierreux, dans les prés, au bord des eaux & des lieux ombrageux : ſa racine eſt longue & quelquefois groſſe comme le petit doigt, fibreuſe, noirâtre en dehors, rouge en dedans, & d'un goût aſtringent : elle pouſſe, comme le fraiſier, pluſieurs tiges longues d'environ un pied & demi, rondes, grêles, flexibles, velues, rougeâtres, genouillées par intervalles, & pouſſant de leurs nœuds des feuilles & des racines par le moyen deſquelles la plante ſe répand au large & ſe multiplie : ſes feuilles ſont oblongues, arrondies à leurs extrémités, nerveuſes, velues, crenelées à leurs bords, verdâtres & rangées au nombre de cinq ſur la même queue : la grande eſpece en a ſept : ſes fleurs naiſſent en Mai & en Juin ſur des pédicules particuliers qui

ſortent des nœuds de la tige, ſeules à ſeules, compoſées chacune de cinq feuilles, jaunes, diſpoſées en roſe, un peu large & arrondies en cœur: ces fleurs ſont de peu de durée, & ont, dit M. *Deleuze*, eſſentiellement la même ſtructure que celle des fraiſiers. Il leur ſuccede un fruit arrondi, compoſé de pluſieurs ſemences pointues, ramaſſées en forme de tête, & enveloppées par le calice de la fleur.

On ſe ſert particuliérement de ſa racine en médecine; on la ramaſſe au printems; on en ôte la premiere écorce noirâtre, qui eſt mince, & on l'ouvre pour en rejeter le cœur: on fait enſuite ſécher la ſeconde écorce en l'entortillant autour d'un bâton, puis on la garde ſeche, pour l'employer au beſoin. Cette plante eſt balſamique, vulnéraire & aſtringente: les racines s'emploient utilement dans les tiſanes & dans les bouillons aſtringens, lorſqu'il s'agit d'arrêter les flux immodérés.

QUINUA. Plante fort commune dans le Pérou, & qui reſſemble fort au millet ou au petit riz des Eſpagnols pour la couleur & la graine. Le *quinua* eſt le *chenopodium*, *folio ſinuato ſaturatè virente*, du P. Feuillée: cette plante eſt annuelle & s'éleve environ à deux pieds; ſes feuilles & ſes fleurs, qui ſont d'une ſeule piece, reſſemblent à celles de la poirée; ſes graines ſont blanches & petites.

Les Indiens qui cultivent ſoigneuſement le *quinua* dans leurs jardins, en mettent les feuilles dans leurs potages: elles ſont tendres, de bon goût & fort ſaines. Ils y mêlent auſſi la graine dont ils font un breuvage dans les provinces où le maïs n'eſt pas commun. Ils donnent auſſi la graine à leurs poules pour avancer leur ponte. Cette plante ſert encore pour la guériſon de quelques maladies.

QUIOQUIO, eſt le nom de l'huile concrete qu'on retire de l'*aouara*: voyez PALMIER AOUARA.

QUIR ou QUIRPELE. Nom que les habitans du Ceylan ont donné à l'*ichneumon Indien*.

QUIS. Les Mineurs donnent ce nom ou celui de *pierre vitriolique* à la pyrite dont on tire du *ſoufre* & du *vitriol*: voyez le mot PYRITE.

QUOCOLOS. *Voyez* PIERRE A VERRE.

QUOGGELO. On donne ce nom à un lézard écailleux des plus remarquables de la Côte d'Or : ſa longueur eſt d'environ huit pieds, & ſa queue ſeule en prend plus de quatre. Les écailles de cet animal reſſemblent aux feuilles d'artichauts ; mais elles ſont plus pointues, fort ſerrées, & ſi dures qu'elles peuvent le défendre contre les attaques des autres bêtes. Ses principaux ennemis ſont les tigres & les léopards : ils le pourſuivent, & quoiqu'il coure vîte, ils l'ont bientôt atteint ; mais il ſe roule alors dans ſa cotte de maille qui le rend invulnérable. Les Negres qui le tuent par la tête, vendent ſa peau ou cuiraſſe aux Européens : ils en font un grand commerce, & mangent ſa chair qui eſt blanche & d'un bon goût. Ce lézard qui paroît n'être qu'une grande eſpece de *pholidote* ou *pangolin*, vit de fourmis qu'il englue avec ſa langue longue & gluante. Le quoggelo ne fait point de mal aux hommes qui ne l'attaquent pas, mais il bleſſe dangereuſement avec ſes écailles ceux qui cherchent à le tuer. *Voyez l'article* PANGOLIN.

QUOJAVAURAU ou QUOJAVORAN. Eſpece de grand ſinge de l'Afrique que les Portugais nomment *el ſelvago*, le ſauvage ; il a cinq pieds de long ou de hauteur : ſa figure eſt hideuſe ; il a la tête, le corps & les bras d'une groſſeur extraordinaire, mais il eſt docile ; il marche ſouvent droit ſur ſes pieds, & il porte d'un lieu à un autre des fardeaux fort peſans : on lui apprend auſſi à puiſer de l'eau, & à la porter dans un baſſin ſur ſa tête, à piler du millet dans un mortier, & à rendre d'autres ſervices ; en un mot, à faire la tâche d'un eſclave. Lorſque cet animal n'a pas eu d'éducation, il eſt aſſez à craindre étant naturellement fort & méchant : il attaque quelquefois un homme, & le renverſe, lui arrache les yeux ou lui fait quelqu'autre mal. Autant le mâle de ce ſinge reſſemble à l'homme, autant la femelle a la gorge pleine & le ventre rond, & reſſemble à la femme. Le quojavaurau paroît être l'*ourang-outang*. Voyez BARRIS & HOMME SAUVAGE.

QURIZAO. *Voyez à l'article* HOCOS.

R

RABETTE. Graine d'une eſpece de chou dont on tire par expreſſion une huile qui ſert à brûler. *Voyez l'article* CHOU COLSA.

RACINE, *radix*. On appelle ainſi les parties inférieures de la plante qui ſont ordinairement cachées dans la terre, ou attachées à quelqu'autre corps, mais dans le lieu où la graine a germé. Il y a trois eſpeces de racines, *bulbeuſe*, *tubéreuſe* & *fibreuſe*. La bulbeuſe, *bulboſa radix*, eſt ce qu'on appelle vulgairement un *oignon:* la tubéreuſe, *radix tuberoſa*, eſt un tubercule charnu & ſolide, qui groſſit bien plus que la tige; il eſt adhérent ou ſuſpendu par un filet, & de différentes figures. La racine fibreuſe, *radix fibroſa*, eſt compoſée de pluſieurs autres racines plus petites que le tronc d'où elles partent: ce tronc eſt la mere racine. On dit *racine fibrée*, lorſqu'elle eſt toute compoſée de fibres égales en groſſeur, ou à peu-près.

M. *Adanſon* dit que l'on eſt dans l'uſage de donner le nom de *racine* aux bulbes des liliacées, mais que ce ſont des tiges en raccourci, c'eſt-à-dire des eſpeces de bourgeons formés par la baſe des feuilles charnues rapprochées en écailles qui s'emboîtent les unes dans les autres; car on trouve au-deſſous d'eux des racines fibreuſes. Chaque bulbe ſe prolonge annuellement par ſa partie ſupérieure ou par les côtés que ſuivent les racines, pendant que ſa partie inférieure ou latérale ancienne ſe pourrit, dès que la plante a porté des fleurs. On confond ſouvent mal-à-propos, dit le même Auteur, les tubercules charnus, tels que la *tubéreuſe*, le *glayeul*, le *ſafran* & l'*orchis*, avec les bulbes ou oignons, tandis que ce ſont de vraies racines qui tracent un peu en produiſant un tubercule nouveau, lequel ſemble tenir un milieu entre les bulbes de la tulipe, de la jacinthe, des Narciſſes, &c. & entre les racines charnues de l'iris & des gingembres. Les racines fibreuſes des plantes vivaces, mais dont les tiges ſe renou-

vellent tous les ans, ſe reproduiſent pareillement à côté des anciennes qui meurent.

La principale racine d'un arbre s'appelle *pivot*, parce qu'elle eſt ordinairement dirigée comme le tronc; enfin les racines ſont les premiers organes de la plante: c'eſt à elles que la terre tranſmet la principale partie du ſuc néceſſaire pour alimenter toute la plante. Or les plantes pompent principalement la partie nourriciere des *racines*; & ces racines ſont ou *pivotantes* ou *rampantes*. Si elles pivotent, elles s'enfoncent profondément en terre; ſi au contraire elles rampent, elles s'alongent preſque horizontalement ſans s'éloigner de ſa ſurface. C'eſt à la nature de la ſemence, à la qualité du ſol, à l'art du Cultivateur, que les plantes doivent leur extenſion, leur multiplication, & ſur-tout les racines.

Nous diſons que l'on comprend ſous le nom de *racines*, toutes ces parties de l'arbre oppoſées à la tige qui s'éleve vers le ciel, & qu'on dépouille en plein champ, ou dans les forêts, ou dans les jardins, de la terre qui les environne. Les racines ſont une des parties les plus eſſentielles, car on voit peu de plantes qui n'en aient: il n'y a que les byſſus, quelques champignons & les fucus qui ont en place un empattement lamelleux ou poreux, fait en cloche ou en ſuçoir.

Il n'en eſt pas des racines comme des *fleurs*. Les *racines* étant deſtinées à ſervir la plante dans l'obſcurité, n'ont été pourvues d'aucune parure; mais en les conſidérant ſous d'autres points de vue, on appercevra facilement leur utilité. Les racines de toutes les plantes, tendent généralement en bas ou s'étendent horizontalement; mais il y en a qui jettent des productions qui s'élevent verticalement de plus d'un pied au-deſſus de la terre, & que les eaux recouvrent quelquefois. Combien d'autres racines offrent des ſingularités auſſi remarquables! *Voyez* MANGLIER.

On donne le nom de vives racines (*vivæ radices*) à des plants enracinés qui ſortent d'une racine, mais loin du tronc, de ſorte qu'on peut les enlever avec cette racine ſans endommager le tronc. Les ormes & autres arbres des grands chemins, dont les racines ont été

écraſées, foulées ou endommagées, produiſent conſidérablement de ces ſortes de branches.

En général les plantes qui reprennent facilement de racine, produiſent également une abondance de racines & ſur-tout de branches, lorſqu'on les met en terre dans une ſituation renverſée, par exemple, les racines ou le gros bout en haut, & les branches ou le petit bout en bas dans la terre; alors les bourgeons des branches enterrées périſſent, & il ſort au-deſſous d'eux & des renflemens qui ſervent de ſupports aux feuilles, des racines qui d'abord prennent une direction comme pour gagner l'air, & qui enſuite ſe recourbent en bas. Il en eſt de même des racines : elles produiſent des branches qui d'abord tendent un peu vers la terre, & qui enſuite ſe recourbent pour monter vers le ciel. Il eſt digne de remarque que les nouvelles racines ſont plus groſſes que n'étoient les branches qu'elles remplacent, & les branches nouvelles ſont plus petites que les anciennes. *Voyez les détails de cette merveille à la ſuite du mot* ARBRE.

Les *racines* des arbres, ſe pliant en terre ſelon la nature des obſtacles qu'elles trouvent à leur accroiſſement, ſont plus tortueuſes & plus noueuſes que le reſte de l'arbre. Ces parties, dont les fibres ont été courbées en cent façons, tantôt tenues fort ſéchement, tantôt inondées de différentes liqueurs, fourniſſent aux Ebéniſtes des pieces veinées & nuancées de tant de couleurs, que l'aſſemblage qu'ils en font, dit M. *Pluche*, ſemble ſortir de l'attelier d'un Peintre.

Les Charpentiers & les Charrons trouvent dans ces mêmes parties de l'arbre des pieces naturellement pliées en arc, des contreforts ou arc-boutans, & d'autres morceaux d'une dureté qui les rend preſque inaltérables & parfaitement propres pour les endroits de leurs ouvrages les plus expoſés à la fatigue.

Les Teinturiers font auſſi uſage de pluſieurs racines; telles ſont le *cucurma*, la *thymelée*, l'écorce de la racine du *noyer*, celle d'*épine vinette*, &c.

En Médecine on ſe ſert d'un très-grand nombre de racines tirées des arbres, des arbriſſeaux & des plantes mêmes, telles ſont le *pareira brava*, l'*ipecacuanha*, le

gingembre, le *galanga*, le *gens-eng*, le *jalap*, la *rhubarbe*, &c. Les Apothicaires diſtinguent cinq petites racines apéritives, qui ſont celles d'*arrête-bœuf*, de *câprier*, de *chardon-roland*, de *chiendent*, & de *garance*. Les cinq grandes racines apéritives ſont celles de l'*ache*, de l'*aſperge*, du *fenouil*, du *perſil* & du *petit houx*. Voy. ces mots. On doit récolter les racines des plantes annuelles qui croiſſent en même tems que les tiges, au tems de la fleuraiſon, où elles ont acquis toute leur groſſeur. Dans l'arriere-ſaiſon elles ſont ſujettes à devenir dures ou cordées. Les racines vivaces s'arrachent à la fin du printems ou au commencement de l'automne, ſuivant que la plante eſt précoce ou tardive.

Les Parfumeurs font auſſi uſage de diverſes racines; telles que l'*acorus verus*, l'*iris*, le *ſouchet*, l'*angélique*, &c.

Parmi les alimens légumineux il y a auſſi des racines potageres, telles que les *ſalſifis*, les *navets*, les *betteraves*, les *panais*, les *carottes*, les *pommes de terre*, les *truffes*, l'*oignon*, &c. *Voyez ces différens mots & celui de* PLANTES.

RACINE D'AMÉRIQUE ou MASSUE DES SAUVAGES. *Voyez* MABOUJA.

RACINE D'ARMÉNIE, *ronas*. C'eſt, dit *Lémery*, une racine un peu plus groſſe que celle de la réglisſe, & qui, comme elle, s'étend beaucoup dans la terre: elle croit en Arménie ou Turcomanie, ſur les frontieres de la Perſe, proche de la ville d'Eſtabac ou Aſter-Abad, & non ailleurs. Elle donne une forte teinture rouge à l'eau en peu de tems: on s'en ſert au Mogol pour teindre les toiles. On en fait un grand commerce en Perſe & aux Indes, elle rend une teinture rouge ſi prompte & ſi forte, qu'au rapport de *Tavernier*, dans la Relation qu'il a donnée de ſon voyage de Perſe, une barque Indienne qui en étoit chargée ayant été briſée à la rade d'Ormus, la mer parut toute rouge pendant quelques jours le long du rivage où les ſacs de *ronas* flottoient.

RACINE DU BRÉSIL. *Voyez* IPECACUANHA.

RACINE DE S. CHARLES ou RACINE INDIENNE, *radix Carlo Sancto*. C'eſt une racine que

l'on apporte de la Province de Méchoacan en Amérique, où elle croît dans les lieux tempérés : elle a une groſſe tête, de laquelle ſortent pluſieurs autres racines de la groſſeur du pouce, de couleur blanchâtre : ſa tige & ſes feuilles ſont ſemblables à celles du houblon, s'entortillant comme elles autour des échalas, ſi l'on y en met, ou ſe courbant & ſe répandant à terre, elle eſt verdâtre, d'une odeur forte ; on n'y voit paroître aucune fleur ni fruit.

L'écorce de cette racine ſe ſépare aiſément : elle a une odeur aromatique & un goût amer ; un peu âcre. Le nerf de la racine, dépouillé de ſon écorce, eſt compoſé de fibres très-déliées qui ſe détachent facilement l'une d'avec l'autre : ſon écorce eſt eſtimée ſudorifique anti-ſcorbutique : elle fortifie l'eſtomac & les gencives ; elle donne bonne bouche étant mâchée. Les Eſpagnols ont donné le nom de *S. Charles* à cette racine, à cauſe de ſes grandes vertus ; car elle eſt bonne encore pour l'épilepſie, pour la vérole, pour les hernies & pour hâter l'accouchement.

RACINE DE CHARCIS. *Voyez* CONTRA-YERVA.

RACINE DE LA CHINE. *Voyez* SQUINE.

RACINE DE DICTAME BLANC ou FRAXINELLE. *Voyez* DICTAME BLANC.

RACINE D'ÉMERAUDE. *Voyez* PRASE.

RACINE DE FLORENCE. *Voyez* IRIS.

RACINE DE SAINTE HELENE. *Voyez à l'article* SOUCHET.

RACINE JAUNE. *Voyez* RACINE D'OR.

RACINE INDIENNE. *Voyez* RACINE DE SAINT CHARLES.

RACINE DE MÉCHOACAN. *Voyez à l'article* MÉCHOACAN.

RACINE D'OR. C'eſt le *ho-hang-lien* des Chinois. Les Botaniſtes ont reconnu que c'eſt la racine amere d'une eſpece de *thalictrum*. On en fait un grand commerce dans toute l'Aſie ou les Trafiquans la vendent ou achetent ſous le nom de *racine jaune*, ſelon le livre Chinois intitulé *pen-ſao-chou*. La racine d'or a des propriétés ſans nombre, on l'eſtime fébrifuge, ſtomachique, diurétique, &c.

RACINES PÉTRIFIÉES, *rizolithi.* Ces parties de plantes ou d'arbres ont été changées en pierres, de la même maniere que nous l'avons dit pour le bois pétrifié, au mot PÉTRIFICATION : on en rencontre plus communément dans les terrains ſablonneux que partout ailleurs; mais comme la ſtructure des racines eſt à-peu-près toujours la même, on ne peut jamais diſtinguer à quelle eſpece de plantes elles ont appartenu.

RACINE DES PHILLIPPINES. *Voyez* CONTRA-YERVA.

RACINE DE RHODE ou ORPIN-ROSE. *Voyez ce mot à la ſuite de l'article* ORPIN.

RACINE DE SAFRAN ou CURCUMA. *Voyez* TERRE MERITE.

RACINE SALIVAIRE. *Voyez* PYRETHRE.

RACINE DU SAINT-ESPRIT. On a donné ce nom à la racine d'angélique, à cauſe de ſes propriétés. *Voyez* ANGÉLIQUE.

RACINE DE SERPENT A SONNETTE. *Voyez* SENEKA.

RACINE DE THYMELEA ou GAROU. *Voyez* THYMELÉE.

RACINE VIERGE ou SCEAU DE NOTRE-DAME, *tamnus racemoſa, flore minore, luteo palleſcente :* c'eſt une plante qui a beaucoup de rapport avec la bryonne; auſſi quelques-uns la nomment-ils de ce nom : on verra la différence par la comparaiſon des deſcriptions. Cette plante a une racine groſſe, tubéreuſe, noire en dehors, blanche en dedans, d'une ſaveur âcre ſans être déſagréable : elle pouſſe des tiges ſarmenteuſes qui s'entortillent autour des arbriſſeaux comme le liſeron, & n'a point de mains ou vrilles, en quoi elle differe de la bryonne; ſes feuilles ſont alternes, d'un vert gai, faites en cœur; ſes fleurs naiſſent par grappes, & ſont d'une ſeule piece en forme de petit baſſin, & découpées en ſix parties; leur couleur eſt jaune-verte : de ces fleurs les unes ſont ſtériles, contenant ſix étamines & point de germes; les autres qui naiſſent ſur des pieds différens, portent un embryon qui ſe change en une baie rouge, de la groſſeur d'une ceriſe. Les propriétés de cette plante,

pour l'uſage intérieur, ne ſont pas bien conſtatées; mais ſa racine appliquée extérieurement ſur les contuſions eſt un puiſſant réſolutif: on la ratiſſe, on la pile, on l'applique ſur la partie où il y a extravaſion de ſang, & elle le diſſipe auſſi-tôt. On dit que pilée avec du vinaigre & de la bouſe de vache, & réduite en cataplaſme, elle appaiſe les douleurs aiguës de la goutte.

RACINE DE VIRGINIE ou HABASCON. C'eſt une racine de la groſſeur & figure de nos panais: les Indiens en mangent. *Lémery* ſoupçonne que c'eſt une eſpece de *patate*.

RADE, ſe dit d'un eſpace de mer à quelque diſtance de la côte, où les grands vaiſſeaux peuvent jeter l'ancre & demeurer à l'abri de certains vents quand ils ne veulent point prendre port.

RADIÉES, *radiatæ*. Nom donné par les Botaniſtes à une claſſe ou famille de plantes à fleurs compoſées, dont le diſque formé d'un aſſemblage de fleurons, ordinairement hermaphrodites, eſt entouré d'une couronne de demi-fleurons ordinairement femelles. Les *aſter*, les *marguerites*, &c. ſont des plantes radiées.

RADIEUX. Poiſſon des Indes orientales, qui tire ſon nom des rayons qui ſortent de ſes yeux: ces rayons y forment des taches d'un rouge obſcur: il eſt armé d'aiguillons ſur le dos; ſes nageoires ſont rondes, celles du ventre ne le ſont pas: ſa couleur eſt bleue, mêlée de larges lignes rouges: les habitans d'Amboine s'en nourriſſent; mais la plupart n'en font point de cas. *Collect. Piſc. Amb. de Ruiſch. p.* 38.

RADIS, *raphanus vulgaris*. On donne ce nom à une eſpece de *raifort* que pluſieurs appellent auſſi *petite rave*. Le radis a à-peu-près la forme d'un navet, mais il eſt d'un goût piquant qui excite l'appétit: c'eſt la grande eſpece de rave des Pariſiens.

RADIS. Les Conchyliologiſtes donnent ce nom à une eſpece de coquillage univalve, du genre des *conques ſphériques* ou *tonnes*, dont la coquille eſt alongée en queue recourbée; ſes couleurs imitent celles d'un radis. *Voyez le mot* TONNE.

RAGOT. On appelle ainſi le ſanglier qui a deux ans, & qui ſort de compagnie. *Voyez au mot* SANGLIER.

RAGOUMINIER. *Voyez* CERISIER.

RAIE ou RAYE, *raia*. C'eſt un poiſſon plat, large, cartilagineux & très-connu dans les poiſſonneries. *Rondelet* en diſtingue de quinze eſpeces; nous rapporterons ci-après les plus connues.

Marques caractériſtiques des Raies.

En général les raies ſont des poiſſons ſans nageoires; car ils nagent à plat ſur leur largeur, & ils ont des piquans à la queue ſemblables à ceux des ronces: les eſpeces d'ailes ou de nageoires que les raies ont à la queue ne ſervent qu'à diriger leur route: elles regardent toutes de côté, & elles ont toutes devant les yeux une raie nommée en latin *nebula*; & proche des yeux de grands trous qui ſont ouverts quand la bouche eſt béante. & qui ſont preſque fermés quand la bouche l'eſt: elles ont auſſi d'autres trous devant la bouche, au lieu de narines. Il y a des raies qui ont des dents, & d'autres qui n'en ont point: elles ont en place un os âpre. Toutes les différentes eſpeces de raies ont inférieurement les ouies découvertes; elles different entr'elles par les aiguillons; car les unes en ſont armées deſſus & deſſous, les autres deſſus ſeulement, & d'autres deſſous le muſeau: enfin il y en a qui n'ont des aiguillons qu'à la queue: quelques eſpeces en ont trois rangs, d'autres n'en ont qu'un: ces aiguillons ſont foibles, mous & longs dans les unes, & fermes, forts & petits dans les autres; mais tous ſont tournés vers la queue, à l'exception des plus longs, qui le ſont vers la tête. Il y a des raies qui ont le foie rouge, & d'autres l'ont jaune; la rate eſt dans l'entortillure de l'eſtomac. Cette ſorte de poiſſon eſt fort féconde, & très-commune, parce qu'il n'y a preſque point de poiſſon, excepté la lamie, qui ait la gueule aſſez grande pour avaler les raies: de plus, leurs aiguillons font qu'aucun poiſſon n'oſe en approcher. Quoique les raies femelles aient

beaucoup d'œufs, elles n'en dépoſent qu'un ou deux à la fois: ceux qui ſortent ſont couverts d'une coque qu'ils acquierent quand ils ſont deſcendus dans la matrice; les autres ſont au-deſſus de la matrice, dans l'ovaire, & comme dans le corps des poules, ils ſe détachent les uns après les autres pour ſe perfectionner, c'eſt-à-dire pour ſe revêtir d'une coque qui eſt carrée dans les raies.

Toutes les eſpeces de raies ſentent le ſauvagin, & ont une mauvaiſe odeur de mer: cette derniere qualité ſe perd en les gardant quelques jours. On ſait que la raie tranſportée eſt meilleure que celle que l'on mange ſur les bords de la mer; la chair en eſt dure, & de difficile digeſtion; mais elle eſt meilleure en hiver qu'en été. Le foie de ce poiſſon dans l'eſpece appellée *raie bouclée* paſſe pour un mêts délicat, ſur-tout en France; car ſur les côtes de la mer, en Angleterre & en Hollande, on en fait peu ou moins de cas. Les raies ſe nourriſſent de petits poiſſons, & habitent dans les lieux fangeux & bourbeux de la mer, proche des rivages.

Deſcription des différentes raies.

1°. La RAIE BOUCLÉE, RAIE CLOUÉE, *raia clavata:* c'eſt la *clavelade* des Provenceaux, & le *thornback* des Anglois: elle a beaucoup de rapport avec les autres raies; elle a le bec plus court & moins pointu: on la nomme *bouclée* ou *clouée*, parce que ſes aiguillons ont la figure de clous: elle a un rang de piquans courbés ſur le dos, & trois autres à la queue; ſon foie eſt gras & délicat; la peau de ſon dos eſt noire.

La RAIE BOUCLÉE ſurnommée RONCE DES LANGUEDOCIENS, a le muſeau plus pointu que la précédente, mais il n'y a point d'aiguillons: elle a ſur les côtés huit arêtes, ce que n'ont pas toutes les autres raies; ſon dos eſt garni de quatre aiguillons: ſa peau eſt d'un gris de cendre, & ſa chair eſt dure & ſent le ſauvagin. *Ray* cite une eſpece de raie piquante qui n'a de piquans que ſur la queue & ſur les nageoires.

La RAIE CARDAIRE, *raia ſpinoſa:* ſon corps eſt tout couvert d'aiguillons ſemblables aux pointes de ces outils dont on ſe ſert pour carder la laine.

La

La RAIE A FOULON, *raia fullonica*, eſt toute garnie d'épines ſemblables à ces outils garnis de pointes de fer dont ſe ſervent les Foulons pour apprêter les draps.

La RAIE BOUCLÉE OU PIQUANTE DESSUS ET DESSOUS: elle reſſemble à la raie cardaire: on ne la peut toucher que par la pinnule de ſa queue: elle n'a point de dents.

2°. La RAIE ÉTOILÉE, *raia ſtellata aut raia aſterias*: ſa tête reſſemble plus à la *paſtenaque* qu'aux autres raies: ſon corps eſt orné de taches étoilées; elle a des aiguillons qui commencent tout près de la tête, & vont finir à la premiere nageoire de la queue: elle habite la haute mer, & rarement les bords du rivage: ſa chair eſt plus tendre, plus facile à digérer, & nourrit davantage que celles des autres raies.

3°. La RAIE LISSE A MIROIR OU MIRAILLET, *raia lævis oculata*: eſpece de raie, qui a ſur le dos deux figures d'yeux, & qui ſont des marques ſemblables à de petits miroirs. Son muſeau eſt cartilagineux & tranſparent: ſon corps eſt brun au-deſſus; ſa peau eſt liſſe & garnie de deux grandes nageoires; ſes aiguillons ſont en plus grand nombre que ceux des raies à long bec & à bec pointu; le deſſous de ſon muſeau eſt rude. Les yeux qui regardent de côté, de même que dans les autres raies, ſont entourés de deux aiguillons, & la queue en eſt toute garnie ſur trois rangs: il y en a auſſi quelques-uns en deſſous, près de la bouche, & diſpoſés de maniere à retenir les poiſſons dont elle veut faire ſa nourriture. Les trous qui ſont auprès des yeux ſont aſſez grands pour y mettre le doigt. La bouche eſt garnie d'os durs, au lieu de dents. Ce poiſſon, comme toutes les autres eſpeces de raies, ſent d'abord le ſauvagin, & a une mauvaiſe odeur de mer, mais qui ſe paſſe en la gardant quelque tems; auſſi la mange-t-on meilleure dans l'intérieur du Royaume que ſur les bords de la mer. La chair en eſt dure & difficile à digérer: elle eſt meilleure l'hiver que l'été: ſon foie eſt exquis; on prétend que toutes ſes entrailles ſont également bonnes à manger.

4°. La RAIE LISSE ORDINAIRE, *raia lævis ;* c'eſt le *fumat* des Languedociens : elle a la peau liſſe, & deux eſpeces de grandes nageoires, avec un aiguillon ſur chaque œil. La ligne du dos eſt garnie d'un rang d'aiguillons clair-ſemés ; mais ſur la queue il y en a trois ; il s'en trouve auſſi quelques-uns en deſſous, près de la bouche, qui ſont recourbés & placés à propos pour retenir les poiſſons, dont cette raie veut faire ſa proie. On l'appelle *raie liſſe*, parce qu'elle a peu d'aiguillons, en comparaiſon des autres raies. Son muſeau eſt un cartilage tendre, demi-tranſparent & de moyenne longueur : les trous des yeux ſont aſſez grands pour y mettre le doigt ; la bouche eſt placée en deſſus : elle eſt garnie d'os durs, au lieu de dents. De chaque côté ſont les ouies, avec un cartilage auquel eſt attaché le diaphragme, pour ſéparer les ouies mêmes & le cœur, de l'eſtomac, du foie, & des autres parties qui ſervent à la digeſtion.

5°. La RAIE AU BEC POINTU. Quelques Auteurs ont cru que c'étoit le *bœuf marin* des Anciens, ou la *vache de mer*. Voyez *la différence de cet animal au mot* VACHE DE MER. Elle devient fort grande, & elle a de petites dents, qui ſont foibles & cachées. Dans quelques pays on l'appelle *flaſſade*, à cauſe de ſa grandeur ; ce qui ſignifie *couverture de lit*. Cette eſpece de raie a les nageoires fort grandes & étendues ; le tronc du corps étroit, venant en pointe vers la tête ; ſa queue eſt garnie d'un petit rang d'aiguillons ; d'ailleurs elle reſſemble à toutes les raies. Sa chair eſt molle & plus agréable au goût que celle des autres, ſur-tout quand elle eſt vieille. Les Pêcheurs la font ſécher à la fumée & au ſoleil.

6°. La RAIE AU LONG BEC. On donne ce nom à une eſpece de raie liſſe, que nous appellons quelquefois *raie alêne*, & les Italiens *peroſa raſa*. Elle a ſur la peau des taches pareilles à une lentille, d'où lui eſt venu, en Languedoc, le nom de *lentillade :* elle a près des yeux quatre aiguillons, & ſa queue en eſt garnie de quatre rangs : elle a des dents placées au-devant de la mâchoire ; elle a le dos brun & le ventre blanc, &

elle eſt moins grande que la paſtenaque : on l'appelle encore *ſot*.

7°. La RAIE ONDÉE ou CENDRÉE, *raia undulata, cinerea*. Elle n'a pas le corps en loſange comme les autres eſpeces de raies, mais plus rond ou plus ovale : elle a ſur le milieu du dos une ligne garnie de quelques aiguillons ; elle en a autour des yeux, & trois rangs à la queue. Ces aiguillons ſont plus grands & plus épais que ceux de la raie liſſe : elle lui reſſemble d'ailleurs, excepté encore par ſa couleur cendrée & ſes traits ondés & noirs. C'eſt une des grandes eſpeces de raies ; *Ray* dit qu'il y en a qui peſent deux cents livres. C'eſt le *coliart de Rondelet*.

8°. La RAIE PIQUANTE, *raia oculata :* elle a des figures d'yeux ſur les nageoires ou ailes ; elle eſt armée d'aiguillons à la tête, au dos, à la queue & aux nageoires : ceux de la queue ſont plus grands, plus forts & en plus grand nombre. Sa chair eſt dure & de mauvaiſe qualité : l'on donne le nom de *raie piquante étoilée* à l'eſpece qui a, ſur les côtés & ſur la queue, des étoiles ; au lieu de dents, elle a des os durs & âpres dans la bouche. Sa chair eſt dure & ſeche. Sa peau eſt fort épineuſe.

Les différentes eſpeces de *torpilles*, l'*ange*, la *paſtenaque*, l'*altavele*, l'*aigle-poiſſon*, ſont auſſi des eſpeces de raies. *Voyez ces mots*. Il y a des raies d'une grandeur démeſurée, témoin celle qu'on prit en 1734, près de l'île Saint-Chriſtophe, qui, quoique harponnée en différens endroits, & perdant beaucoup de ſang, fut longtems ſans céder aux efforts de quarante hommes qui étoient dans deux barques ; elle avoit douze pieds de longueur & dix de largeur. *Labat* en cite une beaucoup plus grande encore. Plus on pêche ce poiſſon près des côtes, plus il eſt petit & tendre ; tandis que les groſſes raies, qui habitent la haute mer, ſont dures. Dans les Antilles on trouve une petite raie dont la queue eſt fort longue, noire & pyramidale. A l'origine de cette même queue ſont deux petits dards en maniere d'hameçon, dont la piqûre eſt mortelle ; mais pour en guérir, il ne faut, dit-on, qu'appliquer deſſus un morceau de la chair du même animal. On prétend

que la cendre du dardillon, brûlé & incorporé avec le vinaigre, produit le même effet. La raie du Cap de Bonne-Eſpérance a aux deux côtés de la bouche une grande tache ronde, qui reſſemble à un miroir, tant elle eſt éclatante. Cette raie jette beaucoup de frai: on trouve, dit-on, juſqu'à deux & trois cents œufs dans une raie du Cap. Elle eſt d'un mauvais goût; au lieu que celles de la Côte d'Or ſont d'une ſaveur exquiſe.

LA RAIE DE SERAM eſt d'un meilleur goût, & plus délicate que celle de l'Europe; mais ſa peau eſt ſi dure & ſi bien marbrée, que les femmes du pays s'en ſervent pour couvrir leur nudité. Enfin M. *Barrere* (*Hiſt. Nat. de la France Equinox. pag.* 177) fait mention de cinq eſpeces différentes de raies dans l'île de Cayenne. Il y a entr'autres la *raie diable* qui eſt monſtrueuſe, ayant plus de vingt pieds de longueur: elle s'élance hors de l'eau à une certaine hauteur, & laiſſant tomber tout-à-coup ſa maſſe énorme, elle donne aux flots une impulſion terrible, ce qui fait un bruit épouvantable: elle ſe bat avec l'*eſpadon*: voyez ce mot à l'article BALEINE.

M. *Sauvages*, Médecin, ayant examiné attentivement l'aiguillon qui ſe trouve à la racine de la queue de la raie, notamment celle que l'on appelle *raie bayonette*, a obſervé que cet aiguillon étoit long de cinq pouces & épais de trois lignes vers ſa baſe, oſſeux, pointu, recourbé dans ſa partie ſupérieure, aplati inférieurement, crenelé par ſes bords, armé de petites pointes très-dures tournées vers la baſe: ces aiguillons une fois enfoncés, cauſent néceſſairement de grandes douleurs lorſqu'on les retire, par les déchiquetures que font les petits crochets. Si les tendons de la main, le périoſte, la racine des ongles viennent à être léſés, comme cela arrive lorſqu'on ſaiſit l'animal par la queue, il ſurvient des panaris, des inflammations au poignet & à l'avant-bras, des convulſions & d'autres ſymptomes funeſtes. On voit que la bleſſure que fait cet animal, n'eſt venimeuſe que parce que ſon inſtrument agit mécaniquement.

A l'égard de la *raie électrique*, voyez l'article TORPILLE.

RAIFORT, *raphanus*, plante d'un grand uſage en Médecine: M. *de Tournefort* en diſtingue quatre eſpeces, ſavoir le grand raifort rond, le même à fleur blanche, le noir & le petit des jardins. Nous en décrirons les deux eſpeces principales; ſavoir, le raifort cultivé & le raifort ſauvage, que l'on compte entre les eſpeces de *cochléaria:* voyez le mot HERBE AUX CUILLERS.

1°. LE RAIFORT CULTIVÉ ou la RAVE DES PARISIENS, *raphanus major, oblongus, hortenſis.* Sa racine eſt longue, charnue, plus ou moins groſſe & tortue, d'un rouge vif en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & mordicant, mais moins que le radis: elle pouſſe des feuilles aſſez ſemblables à celles de la rave, cependant un peu plus ſinueuſes: elle pouſſe des tiges hautes de deux pieds, rondes & rameuſes; leſquelles portent des fleurs à quatre feuilles, purpurines & diſpoſées en croix. Il leur ſuccede des fruits formés en maniere de corne, ſpongieux en dedans, qui renferment deux rangs de ſemences arrondies, rouges & âcres au goût. On cultive cette plante dans les jardins potagers, où elle fleurit d'aſſez bonne heure, & l'on retire ſa racine de terre, principalement au printems, pendant qu'elle eſt tendre, ſucculente, facile à rompre & bonne à manger crue. On la nomme improprement *rave* à Paris & en quelques autres endroits: on l'appelle *cordée*, quand elle devient dure & ligneuſe, & alors elle n'eſt plus eſtimée pour la table. Quand elle eſt très-groſſe, & que ſa tige eſt montée en graine, elle ne convient pas plus en aliment.

Ce raifort a à-peu-près les mêmes propriétés que la vraie rave: il eſt également venteux ou cauſant des rapports & des maux de tête, quand on en mange trop. On le ſert en hors-d'œuvre ſur les tables comme les raves, lorſqu'il eſt jeune. *Fernel* trouve dans le ſuc du raifort, un vomitif des plus doux, ami de l'eſtomac, & qu'on peut donner même aux femmes groſſes.

M. *Haller* dit qu'on commence à introduire en Suede la culture d'un raifort venu de la Chine, dont on tire de l'huile en abondance.

2°. LE RAIFORT SAUVAGE, ou le GRAND RAIFORT, ou le CRAM, ou la MOUTARDELLE, *raphanus ruſtica-*

nus, eſt une plante qui croît naturellement aux bords des lieux aquatiques, mais que l'on cultive auſſi dans les jardins, aux lieux humides & ombragés. (Ce n'eſt pas un raifort, dit M. *Haller*, on l'a placé dans le genre des cochléaria). Sa racine eſt longue & rampante, blanche, d'un goût fort âcre & brûlant. Elle pouſſe de grandes feuilles, longues, larges, pointues, d'un beau vert, un peu reſſemblantes à celles de la rhubarbe des Moines. Sa tige eſt haute d'un pied & demi, droite, ferme, cannelée, garnie de feuilles, & creuſe: elle porte, au printems, de petites fleurs à quatre feuilles, blanches, diſpoſées en croix. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques, enflées, arrondies, & renfermant quelques ſemences rougeâtres.

Les gens de la campagne mangent ſa racine, comme celle du raifort ordinaire: on l'emploie quelquefois dans les ragoûts: on la râpe, & on en fait une eſpece de moutarde, pour aſſaiſonner les viandes & réveiller l'appétit. Quelques-uns l'appellent *moutarde des Capucins*, & plus communément *moutarde des Allemands*.

Cette plante ſe multiplie aiſément; car outre qu'elle rampe beaucoup par elle-même, ſi l'on coupe des rouelles de ſa racine nouvellement tirée de terre, à l'épaiſſeur d'environ trois lignes, & qu'on les mette auſſi-tôt dans la terre, il naîtra de chaque rouelle une longue racine, & enfin une plante nouvelle, comme ſi l'on avoit planté une racine entiere. *Mém. de l'Acad. des Sciences*. Ce qui fait connoître qu'une même plante contient beaucoup de germe dans ſa ſubſtance, ſans compter ſes ſemences.

Le raifort ſauvage eſt apéritif, anti-ſcorbutique & réſolutif; c'eſt une des plantes uſuelles, dont les vertus ſont les moins équivoques: il purifie le ſang, convient dans l'enrouement, & ſur-tout pour la voix éteinte, & dans la toux ſeche ou accompagnée de crachement de ſang, dit *Boerhaave*. On en cite pluſieurs exemples dans les Journaux d'Allemagne: c'eſt encore un excellent remede, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour l'hydropiſie & les rhumatiſmes. On ſe ſert auſſi de cette racine en ſinapiſme, à la place de moutarde; elle eſt un peu moins violente, & on l'applique, dit M. *Bourgeois*,

(râpée ou en tranches) ſous la plante des pieds, pour débarraſſer le cerveau, & attirer le ſang dans les parties inférieures.

Des Auteurs citent encore le *raifort aquatique*, ou le creſſon à feuilles de raifort, le *raifort de marais* à feuilles laciniées, le raifort maritime qui eſt la *cakile :* voyez ce mot.

RAINE ou RAINETTE : *voyez à l'article* GRENOUILLE.

RAIPONCE ou REPONCE, *rapunculus*. Nous décrirons ſous ce nom deux eſpeces de plantes, quoique d'un genre différent.

1°. La PETITE RAIPONCE DE CARÊME, ou la CAMPANULE RAIPONCE, *rapunculus eſculentus;* plante qui naît d'elle-même ſur les bords des foſſés, dans les prés, & dans les champs parmi les blés : on la cultive auſſi dans les jardins potagers. Sa racine eſt comme une petite rave, longue & groſſe comme le petit doigt, rarement branchue, blanche, douce & bonne à manger : elle pouſſe une ou pluſieurs tiges à la hauteur de deux pieds, grêles, anguleuſes, cannelées, velues, revêtues de feuilles étroites, pointues, collées à la tige par une baſe un peu large, peu dentelées, & empreintes d'un ſuc laiteux : ſes fleurs naiſſent aux ſommités, & à chaque fleur il y a, ſuivant M. *de Tournefort*, une cloche évaſée & échancrée en cinq parties, de couleur bleue ou purpurine, quelquefois blanche : il lui ſuccede un fruit membraneux, diviſé en trois loges qui renferment pluſieurs ſemences menues, luiſantes & rouſſâtres.

Toute la plante donne du lait comme les autres *campanules:* elle fleurit en Juin ; on la cueille étant encore tendre, avec ſa racine, pour la mêler dans les ſalades du printems en Carême. Cette racine fraîchement cueillie a la vertu de ſe reproduire comme celle du raifort ſauvage : ſi on la coupe par tranches, & qu'on les mette en terre, il naîtra une nouvelle plante de chaque tranche.

2°. La RAIPONCE SAUVAGE ORDINAIRE, ou la GRANDE RAIPONCE, *rapunculus ſpicatus*. Sa racine eſt comme celle de la précédente : elle pouſſe des feuilles ſemblables à celles de la violette de Mars, tachetées

quelquefois de noir: ſa tige eſt haute d'un pied & demi, anguleuſe, creuſe & rendant du lait, revêtue de feuilles oblongues & étroites, portant à ſa ſommité un épi de belles fleurs blanches ou purpurines d'une ſeule piece, coupées ordinairement en étoile à cinq rayons : les ſemences ſont rougeâtres. On trouve cette plante ſur les montagnes, dans les prés froids, & dans les vallées ombragées & pleines de bois : ſa racine eſt moins en uſage que celle de la précédente, elle eſt apéritive, & facilite la digeſtion, elle rafraîchit & augmente auſſi le lait des Nourrices.

Des perſonnes dignes de foi ont aſſuré à M. *Bourgeois* que cette plante croiſſoit naturellement dans quelques endroits d'Italie & du Piémont : elle réuſſit dans la plûpart des climats où on la cultive, pourvu qu'elle ſoit dans une bonne expoſition. M. *Bourgeois* en a vu dans ſon jardin, dont les tiges avoient plus de huit pieds de haut.

RAISIN, *uva*. C'eſt le fruit de la vigne, qui vient en grappes, & qui eſt bon à manger & à faire du vin : *voyez à l'article* VIGNE.

RAISIN D'AMÉRIQUE ou HERBE DE LA LAQUE, *phytolacca Americana, majori fructu*. Plante originaire de la Virginie, & cultivée dans quelques jardins en France. Nous en avons parlé ſous le nom de *morelle à grappes*.

RAISIN BARBU, RAISINS DE CORINTHE, DE DAMAS, &c. *Voyez à la ſuite de l'article* VIGNE.

RAISIN DES BOIS. On donne ce nom & celui de *myrtille* à *l'airelle :* voyez ce mot.

RAISIN DE MER, *ephedra*, plante curieuſe, dont on diſtingue quatre eſpeces.

1°. Celle que l'on appelle particuliérement RAISIN DE MER, *ephedra maritima major*, eſt un arbriſſeau ſans feuilles, qui croît à hauteur d'un homme : ſa racine eſt oblongue & noueuſe : ſon tronc eſt quelquefois gros comme le bras; il jette pluſieurs rameaux grêles, déliés preſque comme ceux du jonc, ſéparés par des nœuds comme la prêle, de couleur noirâtre, ſe diviſant en pluſieurs autres rameaux, dont les extrémités ſont garnies d'épines dures : ſes fleurs ſortent des nœuds des

branches, & ſont diſpoſées en petites grappes, de couleur herbeuſe blanchâtre ; il leur ſuccede des baies pleines de jus, ſoutenues par un calice en forme de calotte, & prenant une couleur rouge quand ils ſont mûrs, d'un goût acide & agréable, renfermant des ſemences triangulaires, pointues, dures & aſtringentes. Cette plante croit aux lieux ſablonneux & maritimes en Provence & en Languedoc.

2°. Le RAISIN DE MER, appellé *anabaſis*, eſt moins haut que le précédent : ſes branches ſont grimpantes ; ſes fleurs ſont petites, mouſſeuſes & pâles. Cet arbriſſeau croît particuliérement le long des vallées du mont Olympe & dans l'Illyrie : (*Tournefort*).

La troiſieme eſpece eſt l'*ephedra maritima minor* ; elle eſt encore moins haute que la précédente : ſa tige eſt ligneuſe, & pouſſe pluſieurs rameaux verts, cannelés, faciles à rompre, noueux, remplis de moelle viſqueuſe qui rougit en ſe ſéchant : ſes fleurs naiſſent aux ſommets des branches, elles ſont petites, jaunes & ramaſſées pluſieurs enſemble : il leur ſuccede des fruits ſemblables à ceux de l'if, rouges, d'un goût doux, contenant des ſemences oblongues, jointes deux à deux. On trouve cette plante en Languedoc près du Port de Cette, vers Frontignan, aux lieux pierreux & voiſins de la mer.

4°. Cette derniere eſpece de *raiſin de mer* differe des autres en ce qu'elle porte beaucoup de feuilles très-menues : on la trouve en Eſpagne.

Les ſommités de ces arbriſſeaux & leurs fruits ſont déterſifs, aſtringens, propres pour les hernies, & pour arrêter toutes ſortes de flux.

RAISIN DE MER, *uva marina*, eſt, ſelon *Lémery*, un inſecte marin, qu'on peut placer entre les eſpeces de limaçons : ſa figure eſt, dit-il, oblongue, informe, toute couverte de glandes rouges & bleues, qui repréſentent en quelque maniere des raiſins attachés en grappe ; ſa marche eſt lente ; il a deux cornes à la tête comme le limaçon. On trouve quelquefois cet inſecte ſur les rivages de la mer.

Le même Auteur dit qu'il y a une autre eſpece de *raiſin de mer*, provenant des œufs de ſeche qui s'amaſ-

ſent & s'agglutinent enſemble en forme de grappe de raiſin, & qui ſont teints en noir par la liqueur qui ſort de la *ſèche*. Enfin l'on donne auſſi le nom de *raiſin de mer* à la *ſavonnette de mer*, dont on diſtingue pluſieurs couleurs; elle eſt ordinairement oblongue, avec une ſorte de pédicule; on en trouve dans l'Océan. Des Obſervateurs prétendent y avoir apperçu un mouvement progreſſif comme dans certaines eſpeces de zoophytes molluſques. Voyez *Savonnette de mer* à la ſuite de l'article CORALLINE.

RAISIN D'OURS ou BUSSEROLE, *uva urſi aut urſiva*, eſt un petit arbriſſeau qui croît aux pays chauds, en Eſpagne, &c. on le trouve auſſi dans les Alpes & les Pyrenées & en Suiſſe dans le Canton de Berne au pied du mont Suchet : il tire ſon nom de la reſſemblance de ſes fruits avec les raiſins, & de ce qu'on prétend que les ours en ſont fort friands. Cet arbriſſeau reſſemble au myrtille ou *airelle*, voyez ce mot; mais ſes feuilles ſont plus épaiſſes, oblongues, arrondies, approchantes de celles du buis, plus étroites, rayées des deux côtés, nerveuſes, d'un goût aſtringent accompagné d'amertume; ces feuilles ſont attachées à des rameaux ligneux, longs d'un pied, couverts d'une écorce mince & facile à ſéparer: ſes fleurs naiſſent en grappes au bout des branches, elles ſont formées en grelots, & de couleur rouge: à ces fleurs ſuccedent des baies arrondies, molles, rouges, renfermant chacune cinq oſſelets, rangés ordinairement en côte de melon, arrondis ſur le dos; ces baies ont un goût ſtyptique: toutes les parties de la plante ſont fort aſtringentes, & propres, ſuivant M. *Lewis*, à teindre en brun.

M. *Haën*, grand Praticien au College de Vienne en Autriche, a reconnu depuis quelques années les vertus de cette plante très-ſpécifiques pour détruire le calcul, les ardeurs d'urine qui en dépendent, & la colique néphrétique: on ſe ſert de ſes feuilles infuſées dans de l'eau, on y joint un peu de nitre. On peut conſulter un *Traité ſur cette matiere par M.* Quer, *Profeſſeur royal de Botanique à Madrid: ce Traité imprimé à Strasbourg, ſe trouve chez Durand, neveu,*

à Paris. Ces mêmes feuilles ſervent dans la Baie d'Hudſon en guiſe de tabac à fumer.

RAISIN DE RENARD, *herba Paris.* Plante qui a une odeur puante & déſagréable, & qui croit d'elle-même dans les bois épais ou ombragés, principalement en terre graſſe : ſa racine eſt menue, longue, articulée & rampante; elle pouſſe une tige ronde à la hauteur d'un demi-pied, rouge à ſa baſe & verte en ſon ſommet, garnie de quatre feuilles diſpoſées en croix, oblongues, larges, ridées, veinées, luiſantes en deſſous, noirâtres en deſſus ; ſa ſommité ſoutient une petite fleur herbacée, à quatre feuilles vertes, rangées auſſi en croix : à cette fleur ſuccede une baie molle, groſſe comme un raiſin, purpurine, relevée de quatre coins, & diviſée en quatre cellules remplies de ſemences menues, ovales & blanches.

Toute cette plante eſt d'uſage, elle paſſe pour céphalique, réſolutive & anodine; elle eſt encore bonne pour la peſte & les poiſons, & notamment pour les vertiges. Nous conſeillons cependant de n'en prendre intérieurement qu'à très-petite doſe, dans la crainte de ſe procurer un ſommeil pour toujours. On applique ſes feuilles ſur les bubons peſtilentiels.

RALE, *rallus*, eſt un genre d'oiſeau dont le caractere eſt d'avoir le bec long de plus d'un pouce, fort étroit: ſes doigts, ſavoir trois antérieurs & un poſtérieur, ſont longs, ainſi que ſes jambes, & les ongles courts. On diſtribue cet oiſeau en terreſtre & en aquatique. Dans cette diviſion les Auteurs ont parlé du *râle noir terreſtre*, du *râle rouge*, du *râle de genêt*, de la *poulette d'eau* qui eſt le *râle aquatique.*

1°. Le RALE AQUATIQUE, *rallus aquaticus*, eſt le plus grand des râles : il a un pied de longueur, & quoiqu'il reſſemble beaucoup à la poule d'eau, il ne ſait ni nager ni ſe plonger dans l'eau; mais il raſe l'eau en volant de maniere qu'il a l'air de marcher fort vite ; il va ſe cacher ſur le bord des rivieres : en volant il tourne ſes pattes par en bas; ſa queue eſt auſſi plus longue, & la tache ſur le ſommet de la tête proche du bec plus petite que dans la poule d'eau: ſon bec reſſemble à celui du héron étoilé; la mâchoire infé-

rieure eſt un peu noirâtre dans toute ſa longueur, la ſupérieure ne l'eſt qu'à l'extrémité, & rougeâtre à ſa naiſſance : le champ de ſon plumage approche pour la couleur de celui du râle terreſtre ; il a une plume blanche de chaque côté de la queue, le deſſous de la poitrine bleue, le deſſus du dos tanné, les plis des ailes blancs ; les ailes étant pliés, vont juſqu'au milieu de la queue : ſa chair eſt tendre, on lui trouve le goût de la poule d'eau, & ſa maniere de nicher & de nourrir ſes petits, eſt comme celle du râle terreſtre. On donne le nom de *marouette* au petit râle d'eau ; c'eſt le *girardin* des Anglois.

Albin, dans ſa *Nouvelle Hiſtoire des Oiſeaux*, parle de trois *râles d'eau :* le premier eſt celui dont nous venons de parler ; le deuxieme eſt une eſpece de *foulque*, qui, quand il eſt gras, eſt auſſi bon que la *querquerelle*, voyez ce mot ; le troiſieme eſt un *râle d'eau de Bengale ;* il a le bec long & jaune, les yeux entourés d'un cercle blanc, l'iris jaune & le ſommet de la tête blanc, le cou brun, la poitrine & les cuiſſes blanches, les ailes verdâtres mêlées de pourpre & de taches orangées, la queue courte & bigarrée comme le plumage des ailes, les jambes, dépourvues de poils & d'un jaune verdâtre, ainſi que les pieds ; les griffes ſont noires.

2°. Le RALE de GENÊT, *rallus geniſtarum ;* c'eſt le *crex* de *Linnæus*. On le nomme ainſi parce qu'il habite dans les genêts, & qu'il eſt friand de leur ſemence ; il fréquente auſſi les vignes & les petits bois taillis ; il eſt plus grand que le râle noir : le champ de ſon plumage eſt rouſſâtre ; ſa tête eſt ſemblable à celle d'une perdrix griſe, ſes cuiſſes ſont parſemées de taches blanches, il a les jambes & les pieds comme le râle noir : il fait ſon nid à terre dans les bruyeres, la femelle y pond ſeize à dix-huit œufs, & les petits nouvellement éclos ſont d'un noir foncé : la chair de cet oiſeau a quelque choſe de plus délicat & de plus agréable que celle de la perdrix, & *Belon* le regarde comme une eſpece de perdrix champêtre, *perdix ruſticula*. Ce qui a fait dire au Poëte *Martial :*

Ruſtica ſim an perdix, quid refert ſi ſapor idem ?
Carior eſt perdix, ſic ſapit illa magis.

Quelques-uns croient que le râle de genêt ſert, ainſi que le râle noir terreſtre, de conducteur aux cailles: c'eſt pourquoi quelques-uns le regardent comme une eſpece de *roi de cailles:* voyez à l'article CAILLE.

3°. Le RALE NOIR eſt beaucoup plus commun que les autres eſpeces de râles : ſes jambes ſont courtes comme celle des oiſeaux qui ont le pied plat; ſes doigts ſont très-longs, excepté celui de derriere, qui eſt fort court : ſon plumage le fait paroître beaucoup plus gros qu'il n'eſt; celui de ſes cuiſſes eſt tacheté de blanc ſur une couleur noire & bleuâtre; le deſſus du corps eſt noir ainſi que la poitrine, & marqueté d'une couleur tannée : ſon bec eſt grêle & rouge en deſſus : ſa queue eſt courte, de même que dans tous les oiſeaux de rivage qui ne nagent pas : il eſt charnu comme un merle, & très-bon à manger.

On voit beaucoup de ces oiſeaux, ils courent ſi vîte, qu'on dit proverbialement *courir comme un râle;* ils fréquentent les bords des ruiſſeaux & des rivages, c'eſt là que les Payſans les prennent aux lacets ou aux filets : on peut voler le râle noir à l'épervier, il ne fournit qu'un vol & uniforme, & il eſt bientôt pris en pays découvert.

4°. Le RALE ROUGE differe du râle noir non-ſeulement par la couleur, mais auſſi par le bec; c'eſt le moins commun de tous les râles : ſa couleur tire ſur le roux, & il vit dans les bois taillis.

Catesby dit qu'on trouve en Amérique un râle terreſtre noir, qui devient ſi gras qu'il eſt facile aux Indiens de le prendre à la main : ſa chair eſt auſſi bonne que celle de l'ortolan. Il y a encore le *râle rayé* & le *râle à collier* des Philippines, &c.

RAMIER. On donne ce nom à un pigeon ſauvage qui ſe perche ſur les arbres : on diſtingue le ramier d'Europe, appellé *manſart* ou *coulon;* le *ramier d'Amboine;* le *ramier bleu* ou *vert* de Madagaſcar; les Inſulaires appellent *founingo mailſou* l'eſpece verte : *voyez* PIGEON.

RAMIRET. Ce pigeon ramier de Cayenne eſt plus petit que notre pigeon ramier; c'eſt un des plus jolis oiſeaux de ce genre, & qui tient un peu à celui de la

tourterelle par la forme de ſon cou & l'ordonnance des couleurs, mais qui en differe par la grandeur & par pluſieurs caracteres qui le rapprochent plus des ramiers que d'aucune autre eſpece d'oiſeau.

RAMPEUR, eſt un poiſſon du Cap de Bonne-Eſpérance, qui reſſemble beaucoup à la raie de ce même pays : ſa peau eſt unie & d'un brun obſcur.

RANATRA, eſt le nom que *Petiver* donne à deux inſectes hémipteres du genre des cigales. Le premier eſt de deux couleurs, jaune & noir ; il ſe trouve dans les prés durant le tems de la fauchaiſon ; ſon chant imite à-peu-près le cri des grenouilles. Le ſecond ſe trouve dans les plantes & les herbes ; il ſort de ſon anus une maniere d'écume ; ſa couleur eſt jaune, tachetée de blanc. Ces inſectes ſont des procigales : *voyez* ECUME PRINTANIERE.

RAPE ou RATISSOIRE. Nom propre d'une coquille bivalve, du genre des pétoncles, dit M. *d'Argenville*. Cette coquille eſt toute de couleur blanche ; ſes oreilles ſont très-petites & inégales ; ſa forme eſt oblongue & évaſée d'un côté, les valves un peu béantes en deſſous : elle eſt garnie de petites éminences ou écailles preſque droites qui ſuivent ſes ſtries longitudinales & qui la rendent fort dure au toucher. Voilà ce qui caractériſe la *rape*. Si les ſtries longitudinales étoient fines & ſerrées, compoſées d'eſpeces de bâtons rompus qui ſe ſuiviſſent obliquement & réguliérement d'une ſtrie à l'autre, alors on appelleroit la coquille du nom de *lime*.

RAPPETE. *Voyez* PORTE-FEUILLE.

RAPHIDIE, *raphidia*. M. *Linnæus* appelle ainſi un inſecte, dont les ailes ſont nerveuſes & tranſparentes : il eſt de la grandeur, & à-peu-près de la même figure que la mouche-ſcorpion : il ſort de ſon anus un aiguillon ſoyeux, de couleur noire, fait en arc & long de la moitié de ſon abdomen. Il y a de ces inſectes qui varient par leur aiguillon, & d'autres qui n'en ont point : cette variété peut venir de la différence des ſexes. (*Actes d'Upſal*, 1726, *pag.* 28, *n.* 1.

La raphidie, dit M. Geoffroy (*Hiſt. des Inſ. des environs de Paris*), ſe diſtingue aiſément par les caracteres ſuivans. Elle a les antennes filiformes, les ailes

couchées ſur le corps ; la bouche accompagnée de quatre barbillons, la queue ſimple & nue, & trois petits yeux liſſes ſur la tête. Ce même Auteur qui a obſervé ſcrupuleuſement les inſectes, dit n'avoir pu découvrir ſur la raphidie, l'aiguillon ou pointe à queue dont M. *Linnæus* a fait mention, mais il a reconnu que ce même petit animal eſt le ſeul des inſectes à quatre ailes nues, qui ait quatre anneaux aux tarſes. Sa tête eſt noire, aplatie & formée en cœur, dont la partie la plus étroite tient au corſelet. On trouve cet inſecte dans les bois. Il eſt aſſez rare dans ce pays.

RAPONTIC, *raponthicum ſive rha.* Cette racine qui differe de la rhubarbe des boutiques, eſt oblongue, groſſe d'environ deux pouces, jaune en dehors & en dedans : coupée tranſverſalement : on y diſtingue des cannelures diſpoſées en rayons tirés de la circonférence au centre : elle eſt molaſſe, ſpongieuſe, d'une odeur moins odorante & moins amere que la rhubarbe, mais un peu âcre & aſtringente, viſqueuſe & gluante lorſqu'on la tient dans la bouche.

Ce rapontic vient dans les pays ſitués le long du Boſphore ſur le mont Rhodope dans la Thrace, & dans pluſieurs endroits de la Scythie (on dit que cette plante tire ſon nom *rhapontic* de ce qu'elle croît ſur les bords du fleuve *Rha*, qui arroſe les limites du Royaume de Pont : on le cultive communément dans les jardins de l'Europe. M. *de Tournefort* ne le place point parmi les eſpeces de patience, il en fait un genre particulier, & il l'appelle *rhabarbarum forte Dioſcoridis & antiquorum.*

Sa racine, qui eſt ample & branchue, pouſſe des feuilles auſſi larges que celles de la bardane, mais plus rondes, & munies de nerfs épais comme le plantain & d'un vert obſcur ; du milieu de ſes feuilles s'éleve une tige haute d'un pied & demi & plus, d'un pouce de groſſeur, creuſe, cannelée ; & aux endroits de ſes nœuds il vient des feuilles alternatives, qui, rondes d'abord, vont ſe terminer en pointe ; les fleurs naiſſent au haut de la tige, diſpoſées en groſſes grappes rameuſes, formées en campane, découpées ordinairement en ſix parties : à ces fleurs ſuccedent des ſemences trian-

gulaires, grandes, pleine d'un ſuc rouge & rouſſâtre : ſa racine eſt un bon remede dans la diarrhée & la dyſſenterie.

On ſubſtitue quelquefois au rapontic & à la rhubarbe, les racines d'une eſpece de patience à feuille ronde que l'on apporte ſeche des montagnes de l'Auvergne, ainſi que des Alpes & des Pyrénées. *Voyez à l'article* PATIENCE.

RAPONTIC DE MONTAGNE ou RHUBARBE DES MOINES: *voyez Patience des jardins au mot* PATIENCE.

RAPONTIC VULGAIRE. *Voyez* CENTAURÉE GRANDE.

RAQUETTE ou NOPAL. *Voyez* OPUNTIA.

RAQUETTE DE MER. Nom donné à une coralline ſertulaire, dont les articulations ſont plates. *Voyez* CORALLINE.

RASCASSE. *Voyez* SCORPENO.

RASE. *Voyez à l'art.* PIN.

RASPECON ou TAPECON. Noms donnés à un très-beau poiſſon des rivages de la Méditerranée, à nageoires ou ailerons épineux : il dort le jour ſur le ſable, & la nuit il veille pour butiner. Les Anciens en ont parlé ſous le nom d'*uranoſcopus*, comme qui diroit poiſſon qui contemple le Ciel: *voyez le mot* URANOSCOPE. A Rome on l'appelle *meſoro*, & à Veniſe *peſce prete*. Ce poiſſon eſt long d'un pied de la tête à la queue; il a deux rangs d'écailles, le reſte du corps eſt couvert d'une peau dure qui ſe peut écorcher : ſon dos eſt noir & ſon ventre blanc, ſa tête eſt groſſe, ſa bouche qui eſt grande & ouverte eſt ſituée ſur la tête, la mâchoire d'en bas la couvre; quand il l'avance en haut, il ſort de ſa bouche une peau ſituée entre ſa langue & la mâchoire inférieure. Cette peau lui ſert pour attirer les autres poiſſons dont il veut faire ſa proie. *Rondelet* dit que pour les attraper, il ſe plonge dans la fange, & dès que les petits poiſſons vont mordre cette eſpece de filet, qu'ils prennent pour un ver, le raſpecon l'attire à lui & les englume. Il eſt ſi goulu & ſi occupé à remplir ſa panſe, qu'il creve quelquefois à force de manger; ſes yeux ſont ſur ſa tête & regardent

regardent directement le Ciel ; les os de la tête de ce poiſſon finiſſent en pointe vers la queue, ainſi que ceux de ſes ouies qui ſont au nombre de quatre de chaque côté. Proche de la fente des ouies, ſont deux grandes & fortes nageoires de diverſes couleurs, & deux autres plus petites de couleur blanche près de la mâchoire inférieure. Après ces nageoires, ſuit une arête faite comme un os de poitrine, & qui eſt garnie de trois aiguillons ; il a une autre nageoire près de l'anus, deux au dos ; ſa queue eſt large, & quand le poiſſon eſt vivant, elle reſſemble aſſez à la queue du paon. Quelques-uns le prennent pour le poiſſon de Tobie ; on prétend que ſon fiel eſt propre à nettoyer la vue ; on l'a employé même pour la cataracte des yeux.

RASTELLUM. Nom latin d'une huître à plis engrenés les uns dans les autres. *Voyez* RATEAU.

RAT, *mus*. Le caractere du genre de ces animaux, dit M. *Briſſon*, eſt d'avoir deux dents inciſives à chaque mâchoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, la queue nue ou couverte de poils clair-ſemés. Les eſpeces de ce genre ſe diſtinguent entr'elles par la longueur de leur queue & par leurs couleurs. Les uns ont la queue plus longue que le corps, d'autres l'ont à-peu-près de la longeur du corps, & d'autres l'ont beaucoup plus courte. Toutes ces eſpeces de rats ont les pieds de derriere plus longs que ceux de devant.

1°. Le RAT DOMESTIQUE, *mus vulgaris domeſticus*, connu de tout le monde, & qui habite dans les granges ou dans les vieilles maiſons, a environ ſept pouces de longueur ; ſa queue eſt plus longue que ſon corps ; ſes oreilles ſont grandes, arrondies, tranſparentes ; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere ; tout ſon corps eſt couvert d'un poil d'un brun obſcur, & ſa queue de très-petites écailles, entre leſquelles ſont quelques poils très-clair-ſemés.

Le rat, dit M. *de Buffon*, eſt carnaſſier, & même *panphague* ou *omnivore*; il ſemble ſeulement préférer les choſes dures aux plus tendres ; ſes dents inciſives ſont ſes armes ; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, ſe loge dans

l'épaiſſeur des planchers ; il n'en ſort que pour chercher ſa ſubſiſtance, & ſouvent il y tranſporte tout ce qu'il peut trainer ; il y fait même quelquefois magaſin, ſur-tout lorſqu'il a des petits. Avide de tout juſqu'à la chair humaine, on a vu des moribonds, des priſonniers, des enfans au berceau rongés, dévorés par ce quadrupede omnivore. Les cloaques, les hôpitaux & autres lieux mal-propres, les greniers ſont auſſi les lieux qu'il choiſit pour ſa retraite. Il cherche les lieux chauds, & ſe niche en hiver auprés des cheminées ou dans le foin, dans la paille : il vit pendant cette ſaiſon de graiſſe, de chandelle, de lard, de fromage, de noix, de papier, boit ſon urine. Malgré les chats, le poiſon, les pieges, les appâts, ces animaux pullulent ſi fort, qu'ils cauſent ſouvent de grands dommages. C'eſt ſur-tout dans les vieilles maiſons, à la campagne où on garde du blé dans les greniers, & où le voiſinage des granges & des magaſins à foin facilite leurs retraites & leur multiplication, qu'ils ſont en ſi grand nombre, qu'on ſeroit obligé de déſerter, s'ils ne ſe détruiſoient eux-mêmes, mais heureuſement ils ſe tuent, ils ſe mangent entr'eux, pour peu que la faim les preſſe ; en ſorte que quand il y a diſette à cauſe du grand nombre, les plus forts ſe jettent ſur les plus foibles, leur ouvrent la tête, ſucent d'abord la cervelle, & mangent enſuite le reſte du corps ; le lendemain la guerre recommence, & dure ainſi juſqu'à la deſtruction du plus grand nombre. C'eſt par cette raiſon qu'il arrive ordinairement, qu'après avoir été infeſté de ces animaux pendant un temps, ils ſemblent ſouvent diſparoître tout-à-coup, & quelquefois pour long-temps. Il en eſt de même des *mulots*, dont la pullulation prodigieuſe n'eſt arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. *Ariſtote* a attribué cette deſtruction ſubite à l'effet des pluies : mais ces rats n'y ſont pas expoſés, & les mulots ſavent s'en garantir ; car les trous qu'ils habitent ſous terre ne ſont pas même humides.

Les rats ſont hardis & auſſi laſcifs que voraces, ils glapiſſent dans leurs amours, ſe battent à outrance, & crient quand ils ſe bleſſent ; ils produiſent pluſieurs

fois par an, preſque toujours en été ; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix. Les femelles préparent un lit à leurs petits & leur apportent à manger ; lorſqu'ils commencent à ſortir de leurs trous, la tendreſſe de la mere la porte à les veiller, les défendre, ſe battre même contre les chats pour les ſauver. Des Auteurs prétendent que les jeunes rats ont de l'affection pour leurs parens infirmes. Un gros rat eſt plus méchant, & preſqu'auſſi fort qu'un jeune chat. Le rat le mord, & le chat ne ſe défend guere que de la griffe : ainſi il faut pour réſiſter au rat, que le chat ſoit non-ſeulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite que le chat, eſt un ennemi que le rat redoute parce qu'elle le pourſuit juſques dans ſon trou, & qu'elle le ſuce pendant le temps même qu'il la mord, auſſi le rat ſuccombe-t-il preſque toujours.

M. *Morand*, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris & de l'Académie Royale des Sciences, a étudié pourquoi certains animaux ſont ſujets à certaines maladies, comme le chien en général à la rage ; les épagneuls & les chiens courans, les perroquets, les alouettes & les oiſeaux de complexion chaude, au mal caduc & aux apoſtemes ; les oiſeaux en cage au mal de croupion ; le roſſignol à la goutte ; la linote à la phthiſie, &c. Il a obſervé que les rats ſont particuliérement ſujets à la maladie de la pierre, quand ils ſont vieux, ſur-tout les mâles ; ces pierres ſe trouvent dans les voies urinaires. En général les rats ont communément les reins malades, ulcérés & d'un gros volume, principalement quand ils n'ont pas la pierre, & qu'ils deviennent vieux. M. *Morand* déduit la cauſe de cette maladie, tant chez les rats, que chez les perſonnes de cabinet, de la vie ſédentaire qui rétrécit les paſſages urinaires, de la ſituation du corps, lorſque l'on eſt aſſis ou plié en rond, de l'eſpece d'aliment, &c. *Voyez* la lettre de M. *Morand* adreſſée à M. le Comte *de Loſſ.* Indépendamment de cette maladie, le rat eſt ſujet à être pouilleux & galeux.

Dans cette eſpece, comme dans toutes celles qui ſont très-nombreuſes en individus, on trouve des variétés : outre les rats ordinaires qui ſont noirâtres, il

y en a de bruns, de presque noirs, & d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, & d'autres tout-à-fait blancs. Ces rats blancs ont les yeux rouges comme le lapin blanc, la souris blanche, & comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espece entiere avec ses variétés paroît être naturelle aux climats tempérés de notre continent, & s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Ceux qui sont aujourd'hui en Amérique, y ont débarqué avec les Européens; ils multiplient d'abord si prodigieusement (chaque ventrée y en met au jour une demi-douzaine & davantage,) qu'ils ont été pendant long-tems le fléau des Colonies, où ils n'avoient guere d'autres ennemis que les grosses couleuvres, qui les avaloient tout vivans. Les navires les ont aussi portés aux Indes Orientales, & dans toutes les isles de l'Archipel Indien; il s'en trouve aussi beaucoup en Afrique. Dans le Nord au contraire ils ne se sont guere multipliés au-delà de la Suede; ce qu'on appelle des rats en Norwege & en Laponie, sont des animaux différens de nos rats. *Voyez* RAT DE NORWEGE *à l'art.* LEMING.

2°. Le RAT DES BOIS, *mus sylvestris*. Sa queue est très-longue & couverte de très-petites écailles, toute la partie supérieure du corps & l'extérieur des jambes sont d'un fauve clair, & la partie inférieure du corps & l'intérieur des jambes sont blanchâtres: il n'habite que les bois. M. *de Bouffon* pense que ce prétendu rat de bois est un *surmulot*. Voyez ce mot.

Le RAT DES BOIS DE LA LOUISIANE OU DU BRÉSIL est aussi extraordinaire, qu'il est laid. Il a quelque chose des mœurs du castor: c'est à proprement parler l'*opassum* des Naturalistes, c'est-à-dire, une espece de *philandre* dont nous avons parlé à l'article DIDELPHE. *Voyez ce mot.*

Mademoiselle *Merian* dit qu'à Surinam la femelle du rat des bois ou de forêt porte ses petits sur son dos, & qu'ils s'attachent à sa queue par la leur, tandis qu'à la Louisiane les femelles voiturent leurs petits dans une bourse douce & chaude qu'elles ont sous le ventre.

3°. Le RAT DES CHAMPS, *mus campeſtris*. Il a, comme le rat domeſtique, la queue longue, groſſe & arrondie ; tout ſon corps couvert de poils bruns, excepté aux côtés : on ne le trouve que dans les champs: c'eſt une eſpece de *campagnol*. Voyez ce mot.

4°. Le RAT D'AMÉRIQUE, *rattus Americanus*. Sa queue eſt longue de quatre pouces ; elle eſt blanchâtre & hériſſée de poils ; ſes oreilles ſont aſſez grandes, blanchâtres & placées plus en arriere que dans les autres eſpeces de ce genre ; ſes pieds de derriere ſont plus grands & plus gros que ceux de devant ; ſon dos & la partie ſupérieure de ſa tête ſont d'un roux jaunâtre ; le ventre & les quatre pieds ſont blancs.

5°. Le RAT BLANC DE VIRGINIE, *mus albus Virginianus*. Sa queue eſt longue de deux pouces & demi, groſſe à ſon origine & ſe terminant en pointe ; elle eſt garnie de poils longs & clair-ſemés. Il a la tête oblongue & une mouſtache compoſée de poils noirâtres. Tout le corps de cet animal eſt couvert de poils blancs & courts : on le trouve dans la Virginie.

6°. Le RAT ORIENTAL, *mus Orientalis*. Ce rat que l'on trouve dans les Indes Orientales, n'a guere que deux pouces de longueur depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue. Sa queue eſt longue d'un pouce & demi ; il a les oreilles & les jambes très-courtes ; les pieds ſont aſſez larges, & la queue eſt groſſe ; la couleur de ſon poil eſt rouſſe, il a ſur le dos des raies blanches qui paroiſſent perlées. *Voyez* Séba. *Theſ. II*, *pag.* 22, *Tab.* 21, *fig.* 2.

RAT D'EAU, *mus aquaticus*. Le rat d'eau eſt un animal de la groſſeur d'un rat, mais qui par le naturel & par les habitudes reſſemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat : il a la tête plus courte que le rat, le muſeau plus gros, le poil plus hériſſé & la queue beaucoup moins longue ; ſes poils ſont mêlés de jaune & de noir dans la partie ſupérieure de ſon corps, & dans la partie inférieure ils ſont cendrés & mêlés d'un peu de jaune : comme la loutre il ne fréquente que les eaux douces, & on le trouve communément ſur le bord des rivieres, des ruiſſeaux & des étangs où il repaire dans des trous. Comme elle il ne vit guere que

de poiſſons qu'il dérobe. Les goujons, les verrons, les ablettes, le frai de la carpe, du brochet & du barbeau ſont ſa nourriture ordinaire; il mange auſſi des grenouilles, des inſectes d'eau, & quelquefois des racines & des herbes. Il n'a pas, comme la loutre, des membranes entre les doigts des pieds: il a tous les doigts des pieds ſéparés, & cependant il nage facilement à la ſurface ou entre deux eaux: il ſe tient auſſi ſous l'eau long-temps, & rapporte ſa proie pour la manger à terre, ſur l'herbe ou dans ſon trou: les Pêcheurs l'y ſurprennent quelquefois en pêchant des écreviſſes; il leur mord les doigts, & cherche à ſe ſauver en ſe jetant dans l'eau.

Il fuit, comme la loutre, les rivieres trop fréquentées. Les chiens le chaſſent avec une eſpece de fureur. On ne le trouve jamais dans les maiſons, dans les granges: il ne quitte pas le bord des eaux, ne s'en éloigne pas même autant que la loutre, qui quelquefois s'écarte & voyage en pays ſec, à plus d'une lieue. Les mâles & les femelles ſe recherchent ſur la fin de l'hiver; ces dernieres mettent bas au mois d'Avril: les portées ſont de ſix ou ſept. Leur chair n'eſt pas abſolument mauvaiſe: les payſans la mangent les jours maigres, comme celle de la loutre. On les trouve par-tout en Europe, excepté dans le climat trop rigoureux du Pôle. Le rat d'eau d'Europe ſe trouve auſſi en Canada, il n'eſt brun que ſur le dos, le reſte du corps eſt blanc & fauve en quelques endroits; la tête, le muſeau même & l'extrémité de la queue ſont blancs auſſi: ſon poil paroît auſſi plus doux & plus luſtré. La différence de la couleur du poil de ce rat d'eau du Canada eſt ſans doute due au froid du climat, & l'on peut préſumer, dit *M. de Buffon*, qu'en cherchant ces animaux dans le nord de l'Europe, on y trouvera, comme au Canada, le rat d'eau blanc.

RAT D'ÉGYPTE ou RAT D'INDE ou MANGOUSTE. *Voyez* ICHNEUMON.

RAT A LA GRANDE QUEUE. *Voyez à l'article* MULOT.

RAT MANICOU. *Voyez* MARMOSE.

RAT ou RAS DE MARÉE. Nom donné à un courant rapide & dangereux, ou à un changement dans le courant des eaux. *Voyez à l'article* MER.

RAT DE MONTAGNE ou RAT SAUTEUR D'ÉGYPTE. On prétend que c'eſt le *gerbuah* des Arabes, & qu'il ne faut pas confondre cet animal avec l'*ichneumon*.

RAT MUSQUÉ, *mus moſchiferus*. C'eſt une eſpece d'amphibie mis par MM. *Linnæus* & *Briſſon* dans le genre des caſtors & par M. *Klein* dans celui des loirs.

Le *rat muſqué* eſt naturel au Canada, & eſt nommé par les Sauvages de ce pays, *ondatra*. Ce *rat muſqué* differe, ainſi que nous l'apprend M. *de Buffon*, du rat muſqué de Laponie & de Moſcovie; il differe auſſi du *piloris*, autre eſpece de rat muſqué qui ſe trouve à la Martinique & aux autres iſles Antilles.

L'*ondatra* ou rat muſqué du Canada, dont nous allons donner ici l'hiſtoire & les mœurs, differe du *rat muſqué de Moſcovie*, qui porte dans ce pays le nom de *deſman*; en ce qu'il a les doigts des pieds tous ſéparés les uns des autres, les yeux très-apparens, le muſeau fort court; au lieu que le *deſman* a les pieds de derriere réunis par une membrane, les yeux extrêmement petits, le muſeau prolongé comme la *muſaraigne*: tous deux ont la queue plate, & ils different du *piloris*, ou rat muſqué des Antilles, par cette conformation & par pluſieurs autres caracteres; le *piloris* a la queue aſſez courte, cylindrique comme celle des autres rats; au lieu que l'*ondatra* & le *deſman* l'ont tous deux fort longue. L'ondatra reſſemble par la tête au rat d'eau, & le deſman à la muſaraigne.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année* 1725, *p.* 323, l'hiſtoire du rat muſqué du Canada. Cet animal, qui a auſſi une forte odeur de muſc, a aſſez de rapport avec le caſtor: les Sauvages les diſent freres: mais le caſtor eſt beaucoup plus gros, & a plus d'inſtinct. Au premier coup d'œil on prendroit un vieux rat muſqué & un caſtor d'un mois pour deux animaux de même eſpece. M. *Briſſon* dit que le rat muſqué du Canada a un pied de long: ſa queue écail-

leuſe, un peu velue, & qui eſt plate verticalement comme ſi elle eût été ſerrée & comprimée des deux côtés dans ſa longueur, a neuf pouces de long & environ dix lignes de large; elle ſe termine en pointe obtuſe : ſa tête eſt oblongue ; ſes yeux ſont grands, & ſes oreilles très-courtes, ainſi que ſes jambes : il a à chaque pied cinq doigts, tous ſéparés les uns des autres, armés d'ongles forts, & le pouce bien diſtinct ; ces doigts ſont garnis de longs poils aſſez ſerrés qui ſuppléent en partie à l'effet d'une membrane continue, & donnent à l'animal plus de facilite pour nager ; les pieds de derriere ſont plus grands que ceux de devant : ſon poil eſt auſſi très-doux & fort épais, & d'un roux plus foncé ſur le dos qu'ailleurs ; la gorge & le ventre ſont d'un blanc jaunâtre : il a les oreilles très-courtes & non pas nues comme le rat domeſtique, mais bien couvertes de poils en dehors & en dedans ; les yeux grands & de trois lignes d'ouverture ; deux dents inciſives d'environ un pouce de long dans la mâchoire inférieure, & deux autres plus courtes dans la mâchoire ſupérieure ; ces quatre dents ſont très-fortes, & lui ſervent à ronger & couper le bois : il ſe nourrit pendant l'été de toutes ſortes d'herbes, & pendant l'hiver de différentes eſpeces de racines telles que de celles du nénuphar jaune & blanc, & du calamus aromatique.

Ces animaux paroiſſent avoir le génie, les mœurs, l'adreſſe, en un mot les mêmes inclinations & la même induſtrie dans le travail, que le caſtor: comme lui ils vivent en ſociété, au moins pendant l'hiver : ils forment une petite république. Tous les petits citoyens nés architectes, travaillent d'abord à l'édifice public : enſuite ils ſe bâtiſſent des cabanes, dont les unes plus petites, ne ſont habitées que par une ſeule famille ; les autres plus grandes en contiennent pluſieurs : leur génie ſe montre dans le choix du lieu même où ils s'établiſſent. Ils bâtiſſent leurs loges dans des marais, ou ſur le bord des lacs & des rivieres qui ont beaucoup d'étendue, & dont le lit eſt plat, où, par conſéquent, l'eau eſt dormante, & où, enfin, le terrain produit abondamment des plantes dont les racines ſont convenables à leur nourriture. C'eſt ſur les endroits les plus hauts d'un

pareil terrain qu'ils conſtruiſent leurs loges, afin que les eaux puiſſent s'élever ſans les incommoder. Si leur loge eſt trop baſſe, ils l'élevent, & l'abaiſſent ſi elle eſt trop élevée; ils la diſpoſent par gradins, pour ſe retirer d'étage en étage à meſure que l'eau monte: lorſque cette loge eſt deſtinée pour ſept à huit rats, elle a environ deux pieds de diametre en tous ſens, & elle eſt plus grande proportionnellement, lorſqu'elle en doit contenir davantage: il y a autant d'appartemens qu'il y a de familles.

Ces cabanes ſont rondes & couvertes d'un dôme d'un pied d'épaiſſeur: des herbes, des joncs entrelacés & mêlés avec de la terre graſſe qu'ils pétriſſent avec les pieds, ſont leurs matériaux; leur conſtruction eſt ainſi enduite d'un maſtic impénétrable à l'eau du Ciel. Ils ſe ménagent une ouverture, par laquelle ils peuvent entrer & ſortir; mais ils la bouchent entiérement quand l'hiver s'eſt tout-à-fait déclaré, & qu'ils veulent ſe renfermer dans la retraite qu'ils ſe ſont préparée: il n'eſt pas rare de voir ces loges couvertes de trois à quatre pieds de neige. Nos petits habitants ne font point de proviſions pour vivre, comme les *caſtors*, mais ils creuſent des puits & des eſpeces de boyaux, au deſſous & à l'entour de leur demeure, pour chercher de l'eau & des racines.

Ces rats muſqués ont dans leurs loges les commodités eſſentielles: ils n'ont rien à craindre des chaſſeurs pendant l'hiver, mais au retour du printems, dans les mois de Mars & d'Avril, quand leurs habitations commencent à ſe découvrir, les chaſſeurs ne leur font point de quartier, ils renverſent leurs cabanes, & les aſſomment à coups de bâton Le mois de Mai eſt le temps de leurs amours; ce moment leur eſt funeſte, parce qu'alors les chaſſeurs pipent les mâles, en imitant le cri des femelles, qui eſt une eſpece de gémiſſement, & les tuent à coups de fuſil. Ceux qui ont le bonheur d'échapper aux mains de leur tyran, ſe raſſemblent au commencement de l'hiver ſuivant, alors nouveaux travaux, nouveaux édifices, même eſprit de ſociété. Les rats muſqués qui vivent dans les pays chauds n'ont pas le même beſoin de cabanes; auſſi ſont-ils terriers comme nos lapins.

Les rats muſqués ſont peu farouches, & en les prenant petits on peut les apprivoiſer aiſément ; ils ſont même très-jolis lorſqu'ils ſont jeunes; leur queue longue & preſque nue, qui rend leur figure déſagréable, eſt fort courte dans leur premier âge : ils jouent innocemment & auſſi leſtement que de petits chats; ils ne mordent pas, & on les nourriroit volontiers ſi leur odeur n'étoit point ſi rebutante. Parvenus à leur grandeur ordinaire ils peſent environ trois livres : ils ont, comme le caſtor, deux ſortes de poils ; le plus long eſt d'un pouce ou environ ; le plus court eſt d'une eſpece de duvet très-fin, long de cinq ou ſix lignes : l'on fait uſage de ce duvet dans la fabrique des chapeaux. Si leur peau ne ſentoit pas toujours le muſc, elle ſeroit admirable pour toutes les fourrures, à cauſe de ſa grande délicateſſe. Le duvet garantit ce rat du froid ; & le grand poil, qui eſt bien plus rude, conſerve & défend le duvet de la fange, dans laquelle il ſe vautre ſouvent, ſur-tout en bâtiſſant ſa loge. Les écailles de ſa queue n'ont guere qu'une ligne de ſurface, encore ſont-elles un peu empiétées les unes ſur les autres : ſes pieds antérieurs reſſemblent à ceux de tous les animaux qui rongent ; pour ceux de derriere, ils n'ont aucune reſſemblance aux pieds du rat domeſtique, non plus qu'à ceux du caſtor : il marche comme une canne, mais beaucoup moins que le caſtor & les oiſeaux de riviere. On trouvera dans les *Mémoires de l'Académie*, cités ci-deſſus, une deſcription anatomique du rat muſqué, & un extrait de M. *de Réaumur*, fait ſur les Mémoires & Lettres que M. *Sarrazin*, Médecin du Roi à Quebec, a envoyés concernant le rat muſqué.

Le rat muſqué nous préſente une organiſation ſinguliere, & de ces eſpeces d'accidens de la nature, qui nous font voir combien elle ſait varier ſes plans. On obſerve d'abord dans cet animal la force & l'expanſion du *muſcle peauſſier*, qui fait que l'animal en contractant ſa peau, peut reſſerrer ſon corps & le réduire en un plus petit volume ; ſecondement la ſoupleſſe des fauſſes côtes permet cette contraction du corps, laquelle eſt ſi conſidérable, que le *rat muſqué* paſſe dans des trous où des animaux beaucoup plus petits ne

peuvent paſſer. On obſerve de plus dans les femelles une autre ſorte d'organiſation, qui ne ſe trouve que dans quelques eſpeces d'animaux, comme les rats & les ſinges, mais dans les femelles ſeulement ; c'eſt que ces femelles ont le conduit des urines & l'orifice par où elles s'écoulent abſolument ſéparés des parties de la génération ; elles ont trois ouvertures, & l'uretre au lieu d'aboutir, comme dans les autres animaux au deſſous du clitoris, aboutit à une éminence velue ſituée ſur l'os pubis, où eſt un orifice particulier qui ſert à l'éjection des urines.

Dans les mâles, les teſticules, qui comme dans les autres rats ſont ſitués des deux côtés de l'anus, deviennent très-gros dans le temps du rut, pour un animal auſſi petit ; ils ſont alors gros comme des noix muſcades : mais lorſque cette ſurabondance de nourriture a été épuiſée par des coïts réitérés, ils s'affaiſſent, s'obliterent & diminuent au point de n'avoir pas plus d'une ligne de diametre. Les follicules qui contiennent le muſc ou le parfum de cet animal, ſous la forme d'une humeur laiteuſe, & qui ſont voiſins des parties de la génération, éprouvent auſſi les mêmes changemens ; ils ſont très-gras, très-gonflés, & leur parfum eſt très-fort, très-exalté, & même très-ſenſible à une aſſez grande diſtance dans le temps des amours ; enſuite ils ſe rident, ils ſe flétriſſent, & enfin s'obliterent en entier : le changement dans les follicules qui contiennent le parfum ſe fait plus promptement & plus complétement que celui des parties de la génération ; ces follicules, qui ſont communs aux deux ſexes contiennent un lait fort abondant au temps du rut ; ils ont des vaiſſeaux excrétoires qui aboutiſſent dans le mâle à l'extrémité de la verge, & vers le clitoris dans la femelle : & cette ſecrétion ſe fait & s'évacue à-peu-près au même endroit que l'urine dans les autres quadrupedes ; toutes ces choſes ont été très-bien obſervées par M. *Sarrazin*.

On voit des changemens & des altérations, à-peu-près ſemblables dans les parties de la génétation du rat d'eau, du campagnol & de la taupe. Voilà donc, dit M. *de Buffon*, des animaux quadrupedes qui, par tout le reſte de la conformation, reſſemblent aux autres quadru-

pedes, deſquels cependant les parties de la génération ſe renouvellent & s'obliterent chaque année à-peu-près comme les laitances des poiſſons & comme les vaiſſeaux ſéminaux du *calmar*, qui ont leur changement, leur anéantiſſement & leur reproduction : (on en pourroit dire preſque autant de ces quadrupedes dont le rut eſt violent & momentané, tels que le cerf & le daim :) ce ſont de ces nuances par leſquelles la nature rapproche ſecrettement les êtres qui nous paroiſſent les plus plus éloignés.

L'*ondatra* & le *deſman* ſont les ſeuls animaux des pays ſeptentrionaux qui donnent du parfum ; car l'odeur du *caſtoreum* eſt très-déſagréable, & ce n'eſt que dans les climats chauds qu'on trouve les animaux qui fourniſſent le vrai muſc, la civette & les autres parfums.

RAT MUSQUÉ DES ANTILLES. *Voyez* PILORIS.

RAT DE NORWEGE. *Voyez* LEMING.

RAT PALMISTE, *mus palmarum* ; on lui donne auſſi le nom d'*écureuil palmiſte*. C'eſt un animal qu'on trouve en Aſie, en Afrique & en Amérique, & qu'on dit être du genre de l'écureuil : il eſt très-petit, ſa queue eſt longue & pointue ; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere : tous les poils de ſon corps ſont variés de roux & de noir, ceux de la queue le ſont de noir & de jaunâtre, en deſſus & en deſſous ils ſont d'un jaune roux, ayant de chaque côté deux bandes étroites longitudinales, noires, & terminées par une bande longitudinale blanchâtre ; il a auſſi ſur le dos trois bandes blanches, qui s'étendent dans toute ſa longueur, ſavoir, une de chaque côté, & l'autre au milieu.

Cet animal a à-peu-près les mêmes habitudes & le même naturel que l'écureuil commun : il vit de fruits & ſe ſert de ſes pieds de devant pour les ſaiſir & les porter à ſa gueule, il a la même voix, le même cri, le même inſtinct, la même agilité ; il eſt très-vif, très-doux, s'apprivoiſe fort aiſément, au point de s'attacher à ſa demeure, de n'en ſortir que pour ſe promener, d'y revenir enſuite de lui-même ; il a une très-jolie figure, ſa robe rayée eſt plus belle que celle de

l'écureuil, ſa taille eſt plus petite, ſon corps eſt plus léger, & ſes mouvemens ſont auſſi preſtes.

L'*écureuil barbareſque* reſſemble tout-à-fait à cet *écureuil palmiſte*, par les mœurs, par le naturel: ils different entr'eux à l'extérieur en ce que le barbareſque a quatre bandes blanches, au lieu que le palmiſte n'en a que trois; la bande blanche du milieu ſe trouve dans le palmiſte ſur l'épine du dos, tandis que dans le barbareſque il ſe trouve ſur la même partie une bande noire mêlée de roux.

RAT-PENNADE, eſt la *chauve-ſouris*: voyez ce mot.

RAT DE PHARAON ou D'EGYPTE: *voyez* ICHNEUMON.

RAT DE PONT ou DE TARTARIE. Nom donné à une eſpece d'*écureuil volant*: voyez ce mot.

RAT SAUVAGE DE L'AMÉRIQUE. Nom que divers Naturaliſtes donnent à l'*agouty*: voyez ce mot.

RAT-SAUTERELLE. *Voyez* MULOT. Nous avons déja inſinué que le *rat ſauteur* d'Egypte ou le rat de montagne d'Egypte, *mus jaculus* de *Linnæus*, eſt le *gerbuah* des Arabes, & peut-être la gerboiſe des Naturaliſtes. *Voyez à l'article* GERBOISE.

RAT VELU. C'eſt le *loir*: voyez ce mot.

RAT VOLANT: *voyez* ÉCUREUIL VOLANT.

RATAN: *voyez* ROTIN.

RATEAU, *raſtellum*. Coquille aſſez rare & du genre des huîtres: ſa couleur eſt maron ou grisâtre, de forme oblongue, à tête en pointe ou en bec, la valve ſupérieure a une côte & la valve inférieure un ſillon, de même que la coquille appellée la *feuille*, ornés de plis nombreux qui naiſſent de la côte & du ſillon, & formant ſur les bords d'une valve des angles rentrans, qui s'emboîtent exactement dans les angles ſaillans de l'autre valve, comme dans la crête de coq.

RATISSOIRE: *voyez* RAPE.

RATON, *vulpi affinis Americana rattoou ſive racoou*. Eſpece d'animal aſſez joli, qui ſe familiariſe aiſément, connu en Angleterre ſous ce nom, & bien différent du *coati*, nom ſous lequel pluſieurs Auteurs l'ont indiqué. On en a vu un à Paris en 1766, qui étoit

couvert d'un poil grisâtre parſemé de zones noires : on l'appelloit le *vigilant du Bréſil.*

M. *de Buffon* a eu auſſi un raton vivant ; il étoit de la groſſeur & de la forme d'un petit *blaireau*, couvert d'un poil doux, long, mais noirâtre : il avoit une tête de renard, les yeux grands, d'un vert jaunâtre, les dents comme le chien, la queue annelée alternativement de zones noires & blanches, touffue & très-longue : lorſqu'on lui donnoit quelque choſe à manger, il le prenoit avec ſes deux pieds de devant, qui lui ſervoient de mains, & le portoit à ſa gueule ; à l'aide de ſes ongles pointus comme des épingles, il grimpoit légérement juſques ſur l'extrémité des branches d'arbres ; il alloit toujours par ſauts, il gambadoit plutôt qu'il ne marchoit.

Cet animal furetoit par-tout & mangeoit auſſi de tout, & même des inſectes ; il ſe plaiſoit même à chercher les araignées, & lorſqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit les limaçons, les hannetons, les vers : il aimoit le lait, le ſucre & les autres nourritures douces, à l'exception des fruits ; il ſe retiroit au loin pour faire ſes beſoins : au reſte, il étoit doux, paiſible, familier & même careſſant, ſautant ſur les gens qu'il aimoit, jouant volontiers & d'aſſez bonne grace ; leſte, agile, toujours en mouvement : il m'a paru tenir beaucoup, dit M. *de Buffon*, de la nature du maki, & un peu des qualités du chien.

Il ſeroit avantageux d'eſſayer ſi ces animaux pourroient s'accoutumer dans ce climat, & y multiplier ; car alors ils rendroient de grands avantages dans les jardins en détruiſant les inſectes mal-faiſans qui les dévorent.

RATTE. Nom d'un viſcere qui ſe trouve dans un très-grand nombre d'animaux, & qui chez l'homme, notamment, eſt compoſé d'une multitude de petites cellules cotonneuſes ; on y voit des nerfs, des arteres, des veines tant ſanguines que lymphatiques : ſon organiſation donne lieu de croire que le ſang en traverſant la ſubſtance de ce viſcere, y reçoit une altération particuliere par le retardement mécanique de ſon cours, & que par l'action du grand nombre de nerfs qui s'y

diſtribuent, il s'y développe de maniere à devenir plus propre à la ſecrétion de la bile qui doit ſe faire dans le foie. Voyez l'article *Economie animale* au mot HOMME.

RATTE ROUSSE, *Voyez à l'article* SOURIS.

RAVAGEANT, eſt le nom que *Goëdard* donne à un papillon rouge, à cauſe du dégât qu'il fait parmi les fleurs. Il provient d'une chenille qui fait un grand ravage dans l'œillet : elle ſe cache ſous terre pendant le jour. L'Auteur dit en avoir nourri un avec une feuille d'œillet, qui eſt le ſeul aliment de cette ſorte de chenille.

RAVE, *rapa*. Plante très-connue, & dont on diſtingue deux eſpeces, l'une mâle & l'autre femelle.

1°. La RAVE MALE ou la VRAIE RAVE, *rapa ſativa, rotunda, radice candida*. C'eſt la rave ronde & ordinaire : ſa racine eſt tubéreuſe, charnue, ventrue, ronde, groſſe quelquefois comme la tête d'un enfant, de couleur verte, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, ou noirâtre en dehors, garnie en deſſous de quelques fibres, remplie d'une chair aſſez dure, blanche, d'un goût tantôt doux & tantôt âcre : elle pouſſe des feuilles oblongues, grandes, amples, couchées ſur terre, découpées preſque juſqu'à leur côte, rudes au toucher, vertes, brunâtres & d'un goût d'herbe potagere ; il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur de deux pieds, quelquefois davantage, rameuſe, portant de petites fleurs jaunes, compoſées chacune de quatre feuilles diſpoſées en croix : à ces fleurs ſuccedent des ſiliques rondes, qui renferment des ſemences rougeâtres, approchantes de celles du chou. Cette plante fleurit au printems & en été. *Pline* & *Tragus* diſent avoir vu des racines de rave peſer juſqu'à quarante livres; *Amatus* en a vu qui peſoient cinquante à ſoixante livres ; & *Mathiole* aſſure en avoir vu quelques-unes du poids de cent livres ; reſte à ſavoir en quel pays c'étoit, car il y a des endroits où cent livres de poids ne font que ſoixante livres du poids de Paris ; au reſte, un terroir gras & humide, joint à la chaleur du climat, peut beaucoup contribuer à une groſſeur ſi énorme : ajoutez à cela l'effet de la culture ; car plus on a ſoin d'ôter

les feuilles, plus les racines deviennent grandes. Un terroir gras ne favoriſe pas le goût de la rave ; pour l'avoir dans ſa perfection, M. *Haller* dit qu'il faut un terroir ſablonneux. On vante beaucoup les raves de Zitteau dans la Marche du Brandebourg ; elles y croiſſent petites, mais excellentes.

2°. La RAVE FEMELLE ou la RAVE EN NAVET, *rapa ſativa, oblonga, ſeu fœmina :* elle ne differe de la précédente que par ſa racine qui eſt oblongue, & moins groſſe, elle eſt auſſi plus eſtimée & plus délicate au goût que l'autre : elle a extérieurement tant de rapport avec le navet, qu'il y a des gens qui les prennent indiſtinctement l'une pour l'autre; cependant ces plantes different beaucoup entr'elles par la conſiſtance, la couleur & le goût de leurs racines.

Les raves ſervent plus dans les alimens qu'en médecine : on les doit choiſir tendres, bien nourries, d'un bon goût, ayant peu de feuilles & le navet long. On les eſtime adouciſſantes, & propres aux jeunes gens bilieux ; cependant elles ſont venteuſes, & ſe digerent difficilement. Les Payſans d'Auvergne & du Limouſin les mangent cuites ſous la cendre : nous nous en ſervons quelquefois dans la ſoupe, à laquelle elles communiquent un très-bon goût : le ſirop de rave eſt auſſi eſtimé que celui de navet dans les rhumes opiniâtres & dans la coqueluche des enfans ; en un mot, contre toutes les maladies de poitrine dans leſquelles la reſpiration eſt difficile, & quand la voix eſt rauque. La ſemence de rave eſt alexipharmaque. La rave cuite ſous la cendre & pelée, enſuite appliquée en cataplaſme ſur les membres attaqués d'engelures, les guérit avec aſſez de ſuccès.

On peut en ſemer la graine tous les mois, depuis Février juſqu'en Septembre, dans les champs & en bonne terre labourable, ainſi qu'il ſe pratique en Limouſin : on laiſſe monter les premieres raves ſemées pour avoir de la graine, qu'on ſeme enſuite ſur couche ou ſur planche dans des trous faits avec les doigts, & à quatre pouces de diſtance ; on met trois graines dans chaque trou, on les recouvre de terre.

Tout

Tout Paris ſait que les RR. PP. Minimes de Paſſy excellent dans l'art de faire venir en tous temps des raves de ſalade ; voici, dit-on, leur ſecret. On fait tremper de la graine de rave pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de riviere, puis on la met dans un petit ſac de toile bien lié, qu'on expoſe à la plus forte chaleur du ſoleil pendant le même eſpace de temps ; la graine germe au bout de ce temps : on la ſeme alors dans une terre bien expoſée au ſoleil, & on a ſoin de la couvrir avec des baquets qui s'adaptent exactement ſur d'autres baquets qui contiennent la terre & la ſemence : au bout de trois jours on trouvera des raves de la grandeur & groſſeur de petites civettes blanches, ayant à leur extrémité deux petites feuilles jaunes ou rougeâtres hors de terre : ces raves ſont bonnes à couper & à mettre en ſalade. Dans l'hiver il faut que l'eau ſoit tiede, on chauffe auſſi les baquets : on arroſe la terre bien fumée avec de l'eau chaude, & on porte les baquets dans une bonne cave.

RAVENELLE. On donne ce nom au violier jaune : *Voyez* GIROFLIER JAUNE.

RAVET, *ſcarabeus minor domeſticus ſpadiceus*. Eſpece de ſcarabée ou de blatte aſſez ſemblable à un hanneton dépouillé des étuis qui recouvrent ſes ailes, mais un peu plus plat & plus mou : il y en a une grande quantité dans les Antilles, & ſur-tout dans l'iſle de la Guadeloupe où ils multiplient beaucoup. On en trouve de deux ſortes ; les plus gros ſont, pour l'ordinaire, auſſi gros & de la même couleur que les hannetons ; les autres ſont plus petits de la moitié : on dit même qu'il y en a dans la Martinique qui ſont larges d'un pouce, & longs d'un pouce & demi, & qui volent comme des oiſeaux. Cette eſpece d'animaux fait un tort ſingulier aux habitans, ſoit par leur puanteur qui inſpire du dégoût pour tout ce qu'ils touchent, ſoit en ſe gliſſant par milliers dans leurs coffres, dans leurs magaſins, & y rongeant, de même que font les rats, tout ce qu'ils peuvent attraper, à l'exception du coton qui n'a pas encore été mis en œuvre. On a remarqué qu'ils ſont ennemis des bonnes odeurs, & qu'ils ne ſe fourrent pas volontiers dans les coffres

faits de bois de ſenteur, qui ſont communs dans toutes ces iſles. Les ravets connus auſſi ſous le nom de *kakerlaques*, multiplient beaucoup. Chaque coque eſt toujours diviſée dans ſon intérieur en trente cellules, rangées ſur deux lignes paralleles, dans chacune deſquelles il y a un œuf ou un embryon. Heureuſement que ces cruels inſectes, qui ſont un fléau pour nos Colonies tant dans l'Amérique, que dans l'Inde, deviennent la proie d'une eſpece de groſſe araignée étrangere, dont nous avons parlé: *pag.* 271 *& ſuiv. du tome I. de ce Dictionnaire.* Voyez auſſi le mot KAKERLAQUE.

RAVIN & RAVINE. Noms donnés à des excavations ou breches en terre plus ou moins profondes & ſinueuſes, & plus ou moins inclinées & larges qui ſe produiſent journellement à l'inſtant des grandes averſes d'eau. Les ravins les plus communs & ceux qui ſe forment le plus rapidement ſe trouvent dans les terrains glaiſeux, ſablonneux, crayeux & marneux; il y a de ces déchirures profondes, ouvrage des ravines, qui ont commencé à ſe faire dès les premiers temps du monde; il y en a de très-larges qui ſont aſſez récentes, d'autres ſont très-profondes & étroites, & ſont regardées comme fiſſures antiques. Les ravins donnent naiſſance à quantité d'éboulemens & de lieux abruptes.

RAYE. *Voyez* RAIE.

RAY-GRASS, FROMENTAL ou FAUX-FROMENT. Cette plante qui eſt cultivée en Angleterre & en Irlande pour former des prairies artificielles, a toutes ſortes d'avantages qui devroient nous engager à la cultiver.

C'eſt une plante des plus avantageuſes en ce que tout ſol lui convient: elle réuſſit également dans un terrain froid, humide, argileux ou dans un ſol ſec, aride, pierreux, ſablonneux; elle eſt de toutes les herbes celle qui réſiſte le plus parfaitement aux gelées, aux frimats. En un mot, il eſt de ſon eſſence de braver la nature des ſols & des climats; par conſéquent les récoltes de ce fourage ne peuvent jamais manquer d'être abondantes, quelque fâcheuſes que deviennent les ſaiſons. De plus, cet herbage eſt celui de tous qui nourrit le mieux les moutons & les autres beſtiaux,

ſoit qu'on le leur donne en vert à l'étable, ſoit en pâture ſur le pré, ſoit enfin en ſec pendant l'hiver. Le foin qui provient de la fénaiſon de cette plante, devient un fourrage non-ſeulement très-ſalubre, mais délicieux pour les chevaux, qui le préferent à tous les autres, lorſqu'on a eu ſoin de le faucher peu de temps après que l'épi eſt formé, parce qu'alors ce foin eſt très-tendre & plein de ſuc.

Après les éloges pompeux que les Agriculteurs Anglois faiſoient de cette plante, des Amateurs zélés de l'Agriculture ont voulu faire venir de la graine de *ray-graſs* d'Angleterre, nom Anglois ſous lequel cette graine de *faux-froment* eſt connue : mais comme il eſt arrivé que les Anglois donnent à-peu-près le même nom à deux graines de fourrage toutefois fort différentes en nature & en qualité ; ſavoir, à l'une le nom de *ray-graſs* ou *faux-froment*, & à l'autre celui de *rye-graſs* ou *fauſſe-orge*, cette reſſemblance des noms Anglois a induit naturellement en erreur, d'où il ſuit que pluſieurs bons Citoyens qui ont voulu s'adonner en France à la plantation du *ray-graſs*, n'ont cultivé que le chétif herbage du *rye-graſs* ; c'eſt ce qui a occaſionné des plaintes contre le vrai *ray-graſs*, qui, dégénérant en mépris, ont entraîné le diſcrédit de cet excellent fourrage, du moins dans l'eſprit de ceux qui n'ont pu en avoir de connoiſſances plus particulieres.

Quelques Agriculteurs ont auſſi cultivé une autre plante dont ils ont été très-ſatisfaits, & qu'ils ont pris pour le vrai *ray-graſs* ou *faux-froment* ; mais qui n'eſt réellement que le *faux-ſeigle*, fourrage paſſablement bon & mille fois au-deſſus du *rye-gras* ou *fauſſe-orge*, plante plutôt nuiſible qu'utile, qui croît naturellement dans les ſentiers, ſur les bords des chemins, dont l'épi eſt comme celui de l'orge, & dont la tige & les feuilles deviennent dures, coriaces, &c. C'eſt ainſi que Dom *Miroudot*, Naturaliſte du feu Roi de Pologne, a cru avoir mis en honneur en Lorraine la prairie artificielle de *ray-graſs*, tandis qu'il n'a effectivement ſemé & recueilli que du *faux-ſeigle* ; mais cependant ce dernier fourrage eſt très-bon en lui-même, & il tient le milieu entre l'*avoine* & le *ſeigle*.

Le *ray-graſs* ou *faux-froment* n'eſt donc point ni le *faux-ſeigle* ou *fauſſe-avoine*, ni bien moins encore la *fauſſe-orge* ou *rye-graſs*; mais c'eſt une ſorte d'ivraie, un vrai *lolium perenne* de la bonne eſpece, c'eſt-à-dire de celle que les anciens Agriculteurs prétendoient ſe convertir à la ſuite des temps en blés, ou plutôt qui, ſelon d'autres, provenoient d'un blé dégénéré faute de culture. En effet, à bien examiner le *ray-graſs*, on reconnoît que c'eſt un *faux-froment*; en ſorte que, comme il eſt certain que la bonne culture bonifie, améliore, & change en quelque maniere les eſpeces, de même que le manque de culture les abâtardit, il ſe pourroit bien faire que le ſyſtême des Anciens ne fût pas auſſi abſurde qu'il le paroît du premier abord; car preſque toutes, pour ne pas dire généralement toutes les plantes & tous les arbres à fruit que nous cultivons, n'avoient pas la même ſaveur, ni préciſément la même force, lorſque la Nature ſeule prenoit ſoin de leur entretien. Chaque jour en fait découvrir de nouvelles, auxquelles on reconnoît quelques propriétés utiles, ſoit pour la Médecine, ſoit ſimplement pour la nourriture des hommes & des beſtiaux, ou d'uſage dans nos Manufactures. Ces plantes, ces arbres juſques-là inutiles & ignorés, ſemblent n'attendre que la main induſtrieuſe de l'homme pour contribuer à ſes plaiſirs, ou pour ſubvenir à ſes divers beſoins. Or le *ray-graſs* étoit préciſément dans ce cas avant que quelque Agriculteur ſe fût aviſé en Angleterre d'en examiner les propriétés, & d'en eſſayer la culture.

Deſcription du vrai Ray-Graſs.

Les RACINES du vrai *ray-graſs* ſont extrêmement multipliées; quelques-unes ſont fortes: elles ſe croiſent toujours en s'étendant & s'enfonçant; ce qui donne à la tige une aſſiette ſure & ſolide, & la met en état de réſiſter à la dent des beſtiaux. Ces mêmes racines ſont blanchâtres, & forment une touffe fort épaiſſe, d'où partent pluſieurs jets, qui deviennent autant de tiges; car le *ray graſs* tale volontiers. Ses feuilles ſont nombreuſes & d'un beau vert, étroites &

pointues : les tiges ſont vertes, tubuleuſes, fermes & de beau brin, ayant quelques nœuds, ſur-tout vers le pied : elles portent chacune un épi plus ou moins long, & même ſuivant la force de la tige. Ces épis contiennent des grains ou ſemences, qui ont à-peu-près la figure du blé, mais qui ſont plus petits, & qui ſont précédés d'une petite fleur à-peu-près ſemblable à celle du froment, ſi ce n'eſt qu'elle tire un peu plus ſur le blanc ſale.

Le *ray-graſs* ſe diviſe naturellement en deux eſpeces, l'une appellée *blanche*, l'autre *rouge* : toutes deux ſont ſemblables dans toute la texture de la plante, à l'exception des nœuds qui ſe rencontrent par intervalle dans les tiges. Les nœuds d'une eſpece ſont blancs, ceux de l'autre tirent ſur le rouge, ou plutôt ſur un brun clair. Le *ray-graſs blanc* devient plus grand que le rouge ; mais le rouge croît plus promptement, pouſſe beaucoup plus de feuilles, & réſiſte beaucoup mieux aux intempéries des ſaiſons ; ce qui par conſéquent doit lui faire mériter la préférence dans la formation des prairies artificielles.

Au reſte, toutes les deux eſpeces viennent avec la plus grande facilité, & n'exigent, pour ainſi dire, aucune culture. Un ſeul labour ſuffit pour leur ſemaille. La terre ne demande pas le ſecours des engrais pour la réuſſite de cet herbage : il eſt le moins affamé de tous, & la terre lui fournit toujours aſſez de ſucs. Si on y met de l'engrais, alors il croît plus vîte : il en réſulte plus de coupes, & il fournit plus long-temps à la pâture des beſtiaux ; car plus il eſt mangé de près, plus il repouſſe avec vigueur. Le temps le plus propre pour la ſemaille du *ray-graſs*, eſt immédiatement après la moiſſon des blés, juſqu'à la fin du mois d'Octobre ; & au printems, dans tout le courant du mois d'Avril. On doit choiſir un temps calme pour ſemer la graine, parce qu'elle eſt très-légere. Il eſt très-avantageux de paſſer le rouleau ſur la terre ; cette pratique eſt même très-importante pour toutes ſortes de *prairies artificielles*, parce qu'elle reſſerre & affermit le ſol, le rend moins ſujet à être deſſéché, & rend l'herbe plus facile à faucher en uniſſant le terrain. On peut, ſi on le veut,

ſemer le *ray-graſs* avec diverſes eſpeces de trefles, d'où réſultent diverſes ſortes de fourrages. Suivant la nature du terrain, on peut le ſemer avec le *treſle rouge* ou le *treſle houblonné*.

Le *ray-graſs* peut être en état d'être fauché un peu plus tôt ou un peu plus tard, ſelon que la ſaiſon lui a été plus ou moins favorable ; mais ce qui eſt certain & invariable, c'eſt que, quoi qu'il arrive, il eſt toujours le premier fourrage qui ſoit en état d'être recueilli. Si on veut le donner en vert, on peut le faucher dès le mois d'Avril, pourvu qu'il ait été ſemé en Septembre précédent ; & c'eſt-là un de ſes premiers avantages, d'autant qu'alors, comme ſa végétation eſt prématurée & que les autres fourrages manquent, il devient néceſſairement d'une reſſource infinie pour les beſtiaux. Il eſt, ſur-tout au printems, d'une utilité infinie pour les moutons, étant pour eux un aliment plus ſain, qui corrige même les mauvaiſes qualités des autres herbes, & par-là obvie à pluſieurs maladies. Après la premiere récolte coupée, on peut encore en avoir une ou même deux autres, & faire manger la derniere par les beſtiaux ſur le terrain. Du reſte il n'y a d'autre précaution à prendre que de le faucher à temps, parce qu'il ſe fanne très-aiſément ſans jamais ſe noircir ; & ce foin conſerve mieux que tout autre ſa belle couleur, ſa ſaveur & ſes autres bonnes qualités.

On voit nombre de Cultivateurs & de Nourriciers de beſtiaux, ſemer des blés qu'ils fauchent en vert au printems, lorſque l'épi eſt tout prêt à ſe former : cette méthode utile pour rafraîchir les beſtiaux & leur donner une nouvelle vigueur, eſt inconteſtablement dommageable à l'humanité, en ce qu'elle nous enleve cette même quantité de grains qui auroit ſervi à la nourriture des hommes. Mais aujourd'hui en introduiſant dans le royaume les *prairies artificielles de ray-graſs*, tout rentrera dans l'ordre ; le froment ſera uniquement deſtiné à l'aliment de l'eſpece humaine, & les beſtiaux n'en auront pas moins, dès le commencement du printems, une nourriture fraîche, ſavoureuſe & ſubſtantielle.

Le *ray-graſs* a encore un autre avantage, c'eſt qu'il ne ſouffre auprès de lui aucunes mauvaiſes herbes ; il

les étouffe toutes, même les orties, & il regne ſeul dans les endroits où il s'eſt fixé.

Il réſulte de toutes ces obſervations tirées d'un Traité fait ſur cet objet, d'après les connoiſſances d'une perſonne qui a ſuivi la culture du *ray-graſs* en Angleterre; il réſulte dis-je, que ce fourrage eſt d'une utilité infinie, qu'il eſt celui de tous qui a le plus d'affinité avec le froment, & qu'on n'en ſauroit trop recommander la propagation, non celle du *faux ſeigle*, comme on a fait à tort juſqu'ici mais celle du *faux froment* qui eſt plus avantageuſe. Le meilleur *ray-graſs* vient d'Irlande: il vaut quinze à dix-huit ſous la livre; il faut en employer quatre-vingts livres ou huit ſetiers par arpent, chaque ſetier contenant douze boiſſeaux meſure de Paris. Le *ray-graſs* de Lorraine ne vaut que ſix à huit ſous la livre: il en faut cent vingt livres par arpent, encore réuſſit-il mal.

M. *Bourgeois* doute que le *ray-graſs* mérite abſolument tous les éloges pompeux que les Auteurs d'Agriculture Anglois lui ont donnés. Il prétend que les feuilles tubuleuſes qui n'ont que des feuilles minces & longuettes qui accompagnent la tige & qui n'ont point de groſſes feuilles, comme la luzerne & le ſainfoin, ne peuvent jamais être d'un grand produit, ni d'un grand mérite pour former des prairies artificielles; d'autant plus, dit-il, que quoique ces plantes tubuleuſes réuſſiſſent très-bien les premieres années dans preſque toutes les eſpeces de terres cultivées, elles commencent à dépérir & à ſe perdre au bout de trois ou quatre ans, ſur-tout ſi le ſol n'eſt pas d'une très-bonne qualité & qu'on n'y mette pas beaucoup d'engrais de temps en temps. D'ailleurs ſi on les laiſſe mûrir, leurs tiges deviennent dures, & elles font un mauvais fourrage. Si on les fauche lorſqu'elles ſont encore tendres, & lorſque l'épi commence à ſe former, elles font à la vérité un fourrage beaucoup meilleur; mais il diminue preſque de deux tiers en ſe ſéchant, & le produit de la prairie eſt très-chétif. Enfin le foin des plantes à tuyaux de la nature du *ray-graſs*, foiſonne peu à la grange, parce qu'il eſt groſſier & peu nourriſſant. Les vaches qu'on nourrit avec ce fourrage, continue M.

Bourgeois, donnent peu de lait & maigre. Conſéquemment cet Obſervateur penſe que les prairies de *ray-graſs* & des autres eſpeces de plantes à tuyaux, n'ont d'avantage bien réel que pour les donner en vert, & qu'un bon Cultivateur n'en doit établir qu'autant qu'il en a beſoin pour cet uſage, excepté, dit-il, dans des terrains où le ſainfoin ne peut pas réuſſir. *Voyez l'art.* PRAIRIE.

RÉALGAL ou RÉALGAR, *arſenicum rubrum*. C'eſt une ſubſtance arſenicale, naturellement combinée avec le ſoufre dans les entrailles de la terre. Cet arſenic eſt rouge, très-luiſant, mais peu ou point tranſparent, fort inflammable & exhalant alors une odeur d'ail & de ſoufre.

On en trouve en morceaux plus ou moins gros, compactes & peſans, dans la Tranſilvanie, la Turquie, la Suede, & notamment en Hongrie, en Boheme & en Saxe. Plus cet arſenic eſt rouge & tranſparent, plus il y a de ſoufre. On l'appelle *rubine d'arſenic*, à cauſe de ſa couleur ſemblable à celle du rubis; mais ſouvent ce n'eſt que ce que nous nommons *ſoufre rouge de Quito*.

L'arſenic vierge rouge eſt plus communément opaque; il n'eſt pas moins vitreux dans ſes fractures: s'il contient moins de ſoufre, il a un œil jaunâtre; il eſt plus actif que celui qui eſt tranſparent, mais il l'eſt moins que l'*arſenic blanc*. Voyez ce mot. En général l'*arſenic* rouge natif a beaucoup de reſſemblance avec la *mine d'argent rouge*. Voyez l'article ARGENT.

Cet arſenic ſert quelquefois en teinture: les Orfevres l'emploient auſſi dans quelques-unes de leurs opérations: les Maréchaux en font uſage comme d'un eſcarotique utile ſur les plaies des chevaux: les Indiens Aſiatiques en font des pagodes ou petits temples, & des idoles pour leſquelles ils ont beaucoup de vénération: ils en font auſſi des vaſes médicamenteux; ce ſont même des eſpeces de curioſités que les Grands d'Aſie offrent en préſent aux Etrangers. Ils eſtiment une taſſe faite de *réalgar* comme la médecine univerſelle.

Ces taſſes, qui contiennent environ trois onces, ont une couleur rouge, jaunâtre, ſale & livide : elles ſont toujours farineuſes, ou couvertes d'une pouſſiere jaunâtre, qui ne manque pas de ſe former immédiatement après qu'on les a lavées. Ce phénomene eſt l'effet de l'efflorescence *ſalino-métallique* ou *arſenicale* ; car l'arſenic participe de ces deux propriétés : *conſultez le ſecond volume de notre Minéralogie.*

On lit dans les Mémoires de l'*Académie des Sciences de Paris*, *ann.* 1703, que l'action du *réalgar* de la Chine ou des Indes orientales, eſt plus violente en quelque ſorte que celle de notre *orpiment* d'Europe (qui eſt auſſi un combiné d'arſenic & de ſoufre ;) que cependant les Siamois, & la plus grande partie des Nations barbares, qni ne connoiſſent point de meilleur remede que l'émétique, deſtinent ces taſſes aux mêmes uſages que nous faiſons des gobelets de régule d'antimoine, dans leſquels nous faiſons tremper du vin pendant quelques heures, pour s'empreindre d'une partie de leur émétícité : il eſt étonnant qu'il faille aux Siamois une taſſe de réalgar pour l'effet auquel une taſſe de régule d'antimoine nous ſuffit. Mais, comme le dit l'Hiſtorien de l'Académie, il faut que la doſe des remedes ſoit infiniment plus forte dans la zone Torride que dans nos climats, parce que la grande tranſpiration enleve tout le volatil des humeurs, & rend ce qui en reſte dans le corps beaucoup plus viſqueux, plus tenace, & plus difficile à détacher : auſſi les Indiens ſont-ils obligés de prendre vingt fois plus que nous d'*ipecacuanha* pour être purgés ; doſe qui nous ſeroit mortelle, & qui n'eſt qu'un remede pour les Siamois.

Comme le *réalgar* naturel eſt aſſez rare, & que l'on en conſomme une certaine quantité ſous le nom d'*arſenic rouge*, l'on a été obligé d'avoir recours à l'art. *Wallerius* dit qu'on en prépare à Ehrenfriedſdorf, en faiſant ſublimer de la farine d'arſenic mêlée avec des pyrites (probablement ſulfureuſes.)

REBLE ou RIEBLE : *voyez* GRATERON.

RECISE : *voyez* BENOITE.

REDOUL ou ROUDOU. Les Provençaux ont donné ce nom au *rhus myrtifolia Monſpeliaca*, qui eſt le

ſumach dont on ſe ſert en teinture, & le *coriaria* des Botaniſtes, c'eſt-à-dire, l'*herbe aux Tanneurs*: il porte auſſi le nom de *rédoul* dans les Réglemens de teinture. M. *Linnæus* range cette plante parmi celles qui ont des fleurs mâles ſur des pieds différens de ceux qui portent les fleurs femelles: elle a dix étamines à ſa fleur mâle, & la femelle eſt baccifere; toutes deux ſont ſans pétales; les feuilles ſont entieres, liſſes, & trois ou quatre fois plus grandes que celles du myrte, oppoſées deux à deux le long des tiges.

On fait ſécher cette eſpece de *ſumach*, puis on le fait moudre ſous une meule poſée de champ, qui tourne autour d'un pivot vertical; & cette poudre eſt un tan beaucoup plus fort que celui de l'écorce du chêne vert: car quand les Tanneurs veulent hâter la préparation des cuirs, ils ne font que mêler le tiers ou le quart de cette poudre au tan ordinaire, au moyen de quoi le tan eſt plutôt nourri; mais il en vaut beaucoup moins pour l'uſage.

Tous les modernes qui ont écrit ſur cette plante, ſe ſont contentés, dit M. *la Croix de Sauvages*, de dire qu'elle ſervoit aux Tanneurs à nourrir les cuirs, & aux Teinturiers à teindre en noir les marroquins: mais les Anciens ont avancé de plus, ſur la foi de *Pline*, que le *frutex coriarius* ou *rhus ſylveſtris* à feuilles de myrte, ſert non-ſeulement aux Tanneurs, mais même qu'il eſt utile dans les maladies pour réſiſter au venin, pour guérir les maladies appellées *cæliaques*, pour les ulceres du fondement & des oreilles; qu'il chaſſe les teignes; & même quelques-uns l'ont pris pour le *rhus obſoniorum*, qui eſt le ſumach ordinaire, avec lequel la reſſemblance des noms & le défaut de caracteres l'avoient fait confondre.

Après tous ces éloges, on ne ſoupçonneroit pas, dit M. *Sauvages*, que le redoul fût un poiſſon; bien des gens ſont au contraire perſuadés que ſes baies peuvent ſervir dans les ragoûts: cependant c'en eſt un, & des plus ſinguliers, ayant la propriété de cauſer l'épilepſie aiguë aux hommes qui mangent de ſes fruits, & le vertige aux animaux qui broutent ſes jeunes rejetons. L'on voit quelquefois en Languedoc des chevreaux & des agneaux,

qui au retour du pâturage chancelent, tournoient, & enfin tombent à la renverſe avec des tremouſſemens & des convulſions de tout le corps: ces animaux ſe relevent enſuite, mais ils portent la tête baſſe, donnent étourdiment de la tête contre ce qui ſe préſente à leur paſſage, & enfin ils reſtent des heures entieres dans cet état d'épilepſie ou de vertige. Des Bergers conſultés ſur cela, ont répondu que le *redoul* enivre ces animaux, & que ce n'étoit que les jeunes qui s'y laiſſoient attraper; les plus vieux ſe donnant bien de garde d'y toucher: ils ajouterent que cette ivreſſe ne tiroit guere à conſéquence. Au reſte, les Bergers ont coutume d'arroſer d'eau bien fraîche les animaux qui tombent en épilepſie par l'uſage du *rédoul*, & ce remede appaiſe beaucoup les criſes. M. *Sauvages* a fait faire des expériences ſous ſes yeux, & a remarqué que ces animaux ne mangent que les feuilles tendres & nouvelles: les fruits & les feuilles anciennes ſont un poiſon plus violent, au lieu que les nouvelles ne font qu'enivrer. Deux expériences funeſtes, & qui coûterent la vie à deux perſonnes, ont convaincu l'Académie de Montpellier, que le *rédoul* eſt auſſi un poiſon pour les hommes. Dès que l'on en a mangé des baies, l'on eſt attaqué de convulſions, de délire; on devient livide, enfin, l'on finit triſtement ſa vie. M. *Sauvages* ayant fait ouvrir des perſonnes mortes par ce poiſon, n'a pu rien comprendre à la maniere d'agir du *rédoul*: il dit que le goût, la vue, l'odeur de ſon fruit, qui reſſemble aux mûres de ronce, ne le rendent ſuſpect qu'autant qu'il faut pour ne pas manger d'un fruit dont on ne connoît pas les propriétés. Ces baies, qui paroiſſent d'abord agréables, ne ſe démentent pas pour être mâchées plus long-temps: l'extrait de ſa pulpe eſt mucilagineux, doux, aigrelet, & ſe fond à l'air après avoir été deſſéché.

REFLUX: *voyez à l'article* FLUX.

REGAIN. On donne ce nom à la ſeconde herbe qu'on retire d'un pré après la premiere fauchaiſon: *voy.* FOIN.

REGIME. Ce nom ſe donne aux rameaux du palmier, du bananier, du figuier, &c. qui ſont chargés de fruits: ainſi l'on dit un *régime de dattes*, un *régime*

de figues, un *régime de bihai*, plante qui a du rapport avec le bananier ou grand baliſier, & qui croît aux Antilles.

RÉGLISSE, *glycyrrhiza:* ſous ce nom on diſtingue trois eſpeces de plantes très-différentes.

1°. La RÉGLISSE ÉTRANGERE, *glycyrrhiza capite echinato:* on la nomme auſſi *régliſſe des Anciens* ou *fauſſe régliſſe;* ſes racines ſont longues & groſſes comme le bras, pivotantes & non rameuſes, de couleur jaunâtre, & d'un goût moins doux & moins agréable que la ſuivante. Elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un homme, rameuſes, garnies de feuilles oblongues, pointues, faites comme celles du lentiſque, vertes, un peu glutineuſes & diſpoſées comme dans la régliſſe ordinaire: ſes fleurs ſont petites, bleues; il leur ſuccede des fruits épineux, compoſés de pluſieurs gouſſes, oblongs, hériſſés de pointes amoncelées l'une contre l'autre, & jointes enſemble par le bas: elle croît principalement en Italie, ſur-tout dans la Calabre. M. *de Tournefort* l'a auſſi trouvée en Orient; mais on lui préfere celle de l'eſpece ſuivante qui a plus de force, meilleur goût, & plus de vertu.

2°. La REGLISSE VULGAIRE, *glycyrrhiza Germanica:* cette plante vient d'elle-même en Italie, en Languedoc, en Allemagne, & notamment en Eſpagne, vers Sarragoſſe, d'où l'on nous apporte la racine qui eſt intérieurement jaune, rouſsâtre en dehors, de la groſſeur du petit doigt ou du pouce, douce, ſucculente, rameuſe, traçante de tous côtés, & d'une ſaveur douce: ces racines pouſſent pluſieurs tiges branchues & hautes de trois ou quatre pieds; ſes feuilles ſont oblongues, viſqueuſes, vertes, luiſantes, rangées par paires ſur une côte dont l'extrémité eſt terminée par une ſeule feuille. Les fleurs ſont petites, légumineuſes, purpurines, diſpoſées en maniere d'épi, à l'extrémité des tiges. A ces fleurs ſuccédent des gouſſes liſſes, relevées, rouſsâtres, s'ouvrant à deux panneaux, & n'ayant qu'une cavité dans laquelle ſont contenues de petites graines dures, aplaties, & preſque de la figure d'un rein.

On cultive auſſi cette plante en Angleterre autour de Pontefanet, & en Allemagne, dans les environs de

Bamberg, dit M. *Haller* : elle aime les endroits ſablonneux.

La racine de régliſſe adoucit les humeurs ſalées & âcres, ſur-tout celle qui eſt ſeche : elle remédie au vice de la poitrine & à la toux. On la preſcrit dans preſque toutes les tiſanes pour leur donner auſſi un goût plus agréable.

On prépare différemment un ſuc tiré des racines de cette plante : c'eſt pourquoi il y a pluſieurs eſpeces de ſucs de régliſſe, l'un étranger qui vient d'Eſpagne, & plus communément de Calabre en Italie ; il eſt en rotules noires, ſolides, enveloppées dans des feuilles de laurier : il eſt fait avec la décoction de la racine qu'on a deſſéchée juſqu'à conſiſtance d'extrait ; communément on fait diſſoudre dans ſa décoction les gommes de prunier, d'abricotier, de cerifier, &c. afin de lui donner une conſiſtance & une ſaveur plus mucilagineuſe. Bien des Braſſeurs mettent de ce ſuc de régliſſe dans leur biere.

Dans les boutiques on fait fondre cet extrait de régliſſe noir ; on y ajoute de l'eſſence d'anis, &c. pour l'aromatiſer, & l'on en fait des paſtilles. L'on fait auſſi des tablettes de régliſſe avec une légere décoction de cette racine qu'on édulcore avec beaucoup de ſucre ; puis on fait cuire le tout enſemble juſqu'au degré de cuiſſon appellé *plume*. D'autes fois on mêle un peu de poudre de régliſſe avec du ſucre en poudre, & l'on en fait une pâte avec du mucilage de gomme adragante. On en fait des paſtilles plates ou carrées qu'on fait deſſécher à l'étuve. C'eſt ainſi que ſe font les ſucs de régliſſe de Blois, de Rouen, de Paris, &c. que l'on vante comme un pectoral propre à adoucir l'âcreté du rhume, à exciter le crachat, à humecter la poitrine & les poumons.

3°. La RÉGLISSE SAUVAGE ou DES BOIS. Elle a les fleurs légumineuſes & d'un jaune pâle, dont le piſtil devient une gouſſe diviſée en deux loges, ſelon ſa longueur. Les Botaniſtes la déſignent ainſi, *aſtragalus luteus, perennis, procumbens, vulgaris ſive ſilveſtris.* Cette plante eſt apéritive.

REGNES, *regna.* Tous les corps qui appartiennent à notre globe ou qui y végetent & y vivent, ont été rangés par les Naturaliſtes ſous trois chefs de diviſion; ſavoir, le *regne animal*, le *regne végétal* & le *regne minéral.* Chacun de ces regnes a été diviſé en pluſieurs grandes ſections que l'on a appellées *claſſes*; celles-ci ont été ſubdiviſées en *genres*, ceux-ci en *eſpeces*, *variétés*, &c. Les terres, les pierres, les ſels naturels, les ſubſtances minérales & métalliques, les bitumes, les eaux & tous les corps qui exiſtent ſous la ſuperficie de notre globe & qui ſont ſans vie, ſont du domaine du regne minéral. Les arbres, les arbuſtes, les ſous-arbriſſeaux, les herbes, les champignons, la mouſſe, les gommes, les réſines, appartiennent au végétal. L'homme, les quadrupedes, les oiſeaux, les amphibies, les poiſſons, les inſectes, les reptiles, ſont autant de claſſes particulieres du regne animal. *Voyez les mots* ANIMAL, MINÉRAL & PLANTES; *voyez auſſi les articles* HISTOIRE NATURELLE & BOTANIQUE.

REINE. Divers Curieux donnent ce nom au *papillon-paon* qu'on trouve ſur les feuilles de l'ortie.

REINE DES PRÉS ou PETITE BARBE DE CHEVRE ou VIGNETE, *ulmaria.* Plante qui croît abondamment proche de tous les lieux aquatiques: on lui trouve en petit une reſſemblance avec l'orme. Sa racine eſt aſſez groſſe, longue comme le doigt, odorante, noirâtre en dehors, rouge-brune en dedans, fibreuſe: elle pouſſe une tige à la hauteur de trois pieds, droite, anguleuſe, liſſe, rougeâtre, ferme, creuſe & rameuſe: ſes fueilles ſont alternes & compoſées de pluſieurs autres feuilles, oblongues, dentelées à leurs bords, vertes en deſſus comme celles de l'orme, & blanchâtres en deſſous; elles ſont, dit M. *Deleuze*, empennées le long d'un pédicule commun qui ſe termine par une feuille impaire plus grande que les autres, & diviſée en trois lobes. Ses fleurs qui paroiſſent en Juin & Juillet, ſont petites, ramaſſées en grappe aux ſommets de la tige & des rameaux, compoſées chacune de pluſieurs feuilles blanches, diſpoſées en roſe, & d'une odeur agréable approchante de celle de la fleur de vigne. A cette

fleur ſuccede un fruit compoſé de quelques gaînes torſes & ramaſſées en forme de tête : chaque gaine contient une ſemence aſſez menue. Ce fruit mûrit en automne.

Les feuilles de la reine des prés ont un goût d'herbe ſalé & gluant : toute la plante eſt cordiale & vulnéraire ; la décoction de ſa racine eſt très-propre dans les fievres malignes, & pour déterger les ulceres. On fait uſage des fleurs en infuſion théiforme ; c'eſt un excellent ſudorifique & d'un goût aſſez agréable. Elles ſont auſſi très-bonnes pour adoucir la poitrine, calmer la toux & faciliter l'expectoration : elles conviennent dans les maladies inflammatoires & fiévreuſes. Les feuilles tendres, & les fleurs de cette plante miſes dans le vin, dans la biere ou dans l'hydromel, leur donnent une ſaveur & une odeur agréables ; miſes dans le vin doux, elles lui donnent la ſaveur du vin de Crete, connu ſous le nom de *malvoiſie*, & mieux encore celle du muſcat de Frontignan. L'eſpece de reine des prés à fruits hériſſés eſt au nombre des alimens des Kamtſchadales. Ils donnent à ce végétal le nom de *ſhelmina* : ils mangent la plante entiere dans le printems à l'exception de la racine qu'ils gardent pour l'hiver ; ils la pilent alors pour en faire une eſpece de gruau : ſon goût approche de celui de la piſtache.

REINE DES SERPENS, *regina ſerpentum*. Séba, *Theſ. II*, *p.* 105, *Tab.* 99, *n.* 2, donne ce nom à un beau ſerpent du Bréſil, du pays de Guaira : *voyez* GIBOYA.

REINS. Nom donné par les Anatomiſtes à deux glandes conglomérées, placées de chaque côté dans l'intérieur du corps, qui ſervent à ſéparer du ſang les matieres ſalines qui lui ſont contraires. On remarque à chaque rein deux vaiſſeaux dont l'un eſt une *artere* qui vient de l'aorte, & qui apporte le ſang au rein ; l'autre une veine *émulgente* ou *rénale*, dans laquelle le ſang rentre après avoir été purifié. Les reins ſont compoſés de trois ſubſtances différentes : 1°. de la *corticale*, qui eſt un aſſemblage d'une multitude de vaiſſeaux ſanguins & nerveux, où ſe trouvent pluſieurs grains glanduleux : 2°. de la *cannelée* ou *tubu-*

leuſe, ce ſont les tuyaux urinaires : 3°. la *mamellonnée*. Voilà les filtres où le ſang ſe purifie ; il eſt reporté dans toute la machine pour circuler de nouveau, & les urines ſont déchargées par les arteres dans la veſſie. *Voyez l'article* ÉCONOMIE ANIMALE *à la ſuite du mot* HOMME.

RELIGIEUSE. Nom donné à une eſpece de *méſange*.

REM ou RÉEM. Mot hébreu qu'on lit dans différens paſſages de l'Ecriture-Sainte, & qui eſt traduit dans la Verſion grecque & dans la Vulgate, tantôt par le nom de *rhinocéros*, & tantôt par celui de *monocéros* ou *unicorne*. M. *Ladvocat*, dans ſa Lettre ſur le Rhinocéros, imprimée en 1749, dit que les Interpretes ne conviennent pas que le mot *réem* ou *rem* ſignifie le *rhinocéros* ; ils abandonnent ſur ce point les Verſions grecques & latines, parce que les Septante & l'Auteur de la Vulgate ne ſont point conſtans dans leur Traduction. Il n'eſt donc pas certain que le *réem* de la Bible ſoit le même animal que le rhinocéros ; & il y a même pluſieurs raiſons qui portent à croire qu'il n'eſt jamais parlé du rhinocéros dans le Texte de l'Ecriture.

Le réem devoit être très-commun dans la Paleſtine, dans l'Idumée & dans l'Arabie, puiſque l'Ecriture en parle ſi ſouvent : or il n'y a point de rhinocéros dans ces trois pays : de plus, le réem avoit deux cornes, car *Moïſe*, en parlant de *Joſeph*, dit que *ſa beauté eſt ſemblable à celle du taureau, & que ſa force reſſemble à celle des cornes du* RÉEM. (*Deuteron*, 33. *v.* 17.) *David* prie auſſi le Seigneur *de le délivrer de la gueule du lion & des cornes du* RÉEM. (*Pſal.* 22. *v.* 21.)

Mais quoique le rhinocéros mâle ait quelquefois deux cornes, on ne peut pas dire que ce ſoit le réem ; d'ailleurs le réem, dans l'Ecriture, eſt un animal farouche, indomptable, & qui ne peut être apprivoiſé à la charrue, &c. or le rhinocéros chez les Abyſſins ſert pour le travail, de même que l'éléphant. Enfin, comme le réem eſt un animal dont le propre eſt de bondir, de ſauter, & que les Ecrivains Arabes parlent ſans ceſſe ſous le nom de réem, des bœufs ſauvages qui ſe trouvent

vent dans les déſerts de Syrie & d'Arabie, ainſi que dans la Paleſtine & l'Idumée, nous ſerions portés à croire que le réem eſt une de ces eſpeces de bœufs ſauvages, indomptables, & qui ne peuvent être attachés à la charrue comme le bœuf domeſtique ; & c'eſt ce que Dieu dit à Job.

REMES ou REMIZ. On donne ce nom à un oiſeau très-renommé en Ruſſie & en Sibérie, & ſur-tout en Pologne, à cauſe de ſon nid de forme ſinguliere, qui eſt quelquefois d'uſage dans le nord en médecine. Cet oiſeau eſt très-rare, il reſſemble au roitelet & a le chant de la méſange; le mâle a la tête blanche, la femelle l'a griſe, avec un bandeau noir qui paſſe ſur les yeux; le dos brun, le bas du corps blanchâtre & tacheté; la queue longue & brune, les ailes brunes, les pieds gris de plomb, les œufs blancs; le nid eſt fait d'aigrettes de ſaule, fortifié de chanvre ou d'ortie, ſuſpendu dans l'enfourchure d'une branche, il a la forme d'une cornemuſe. *Voyez* PENDULINO.

REMORE ou REMORA. La plupart des Auteurs qui ont écrit ſur le remore, ont mal décrit & peu fixé la nature de ce poiſſon : d'ailleurs ils ont donné dans le merveilleux en diſant qu'il n'étoit ainſi nommé, que parce qu'il avoit la propriété d'arrêter ſeul un vaiſſeau en pleine mer, quand même il auroit le meilleur vent en poupe. Nous fixerons ici quels ſont les animaux à qui les Marins donnent conſtamment le nom de *remore*.

Le remora, appellé *ſucet* ou *arrête-nef* aux Indes, ſur les côtes d'Afrique & à Cayenne par les François, *pilote* à l'île de Ste. Catherine, &c. eſt un beau poiſſon de mer à nageoires molles, connu dans le Bréſil ſous le nom de *piraquiba* ou d'*iperuquique*, & chez les Portugais ſous celui de *picæpogador* ; c'eſt l'*échineis* des Anciens; ſa peau n'eſt point écailleuſe, mais gliſſante & viſqueuſe comme celle des anguilles, & ſa couleur eſt variée ſouvent d'un bleu diſpoſé par bandes, dont ſix régnant ſur le dos, ſont d'un beau bleu très-foncé & deſcendent en s'éclairciſſant inſenſiblement ſous le ventre; quatre autres bandes, ainſi que la tête & la queue, ſont d'un blanc lavé de bleu; le globe de l'œil

eſt de couleur dorée, excepté la prunelle qui eſt noire, les deux extrémités de la queue ſont blanches ; ſa longueur eſt d'un à deux pieds, & ſon épaiſſeur d'environ quatre doigts; il eſt menu vers la queue; il a la tête aplatie, la bouche aſſez ouverte, la machoire inférieure plus longue que la ſupérieure ; il a les yeux petits, l'iris eſt d'un jaune d'or, la prunelle noire. On diſtingue les deux nageoires triangulaires des ouies, celles de la gorge, celle de l'anus & celle du dos; la queue eſt comme fourchue.

La configuration particuliere de la tête de ce poiſſon induit facilement en erreur ſur la poſition des parties qu'il importe de connoître. Le deſſus de la tête du remora eſt fort gluant, & néanmoins raboteux comme une lime fine; c'eſt là que ſe trouve l'organe ſingulier qu'on va décrire, & au moyen duquel, quand il ſe voit pourſuivi, il ſe colle aux vaiſſeaux & aux gros animaux marins, tels que les requins ou goulus de mer. Si l'on paſſe le doigt deſſus, en coulant depuis la mâchoire juſqu'à la queue, l'aſpérité eſt peu conſidérable; mais ſi on la paſſe en ſens contraire, l'on eſt auſſi-tôt arrêté. Qu'on ſe figure une ſuite de canelures tranſverſales, ou dix-neuf-lames tranchantes & dentelées ou pointues, comme tuilées ou imbricées, affermies dans le milieu par un filet longitudinal, le tout préſentant une ſurface fort horizontale de forme ovalaire, & qui part immédiatement du bourrelet de la mâchoire ſupérieure; telle eſt la partie qui ſert au remora pour s'attacher comme les lamproies au bois, à la pierre, aux gros poiſſons, &c. de ſorte que le reſte du corps ſe trouve ſuſpendu : quand ils ſont fixés contre un vaiſſeau, ſouvent toutes les forces d'un homme ne peuvent leur faire quitter cette ſituation ; il faut un inſtrument pour les en détacher.

M. *de Romé de Liſle* m'a dit connoître deux ſortes de *remores*, leſquelles different en grandeur & en couleur. Les plus grands ont deux pieds de longueur, leur dos eſt d'un brun verdâtre qui s'éclaircit un peu ſous le ventre; les autres ſont plus petits que les harengs, ils ont le muſeau plus court & la couleur moins obſcure. Cet Obſervateur a remarqué que tous les remo-

res qu'il a vus dans nos mers jusqu'à l'équateur sont très-petits, & qu'on n'y remarque pas les jolies couleurs de ceux des mers d'Afrique & d'Asie.

On assure que le sucet, au lieu de dents, a une infinité de petits tubercules assez solides; cependant celui que nous avons dans notre cabinet est pourvu d'un bon nombre de dents fort fines.

Barbot, (*Histoire Générale des Voyages*, *Livre III*, *pag.* 242,) est porté à croire que les remores se multiplient par le même accouplement que les requins. Il ajoute que dans le golfe de Guinée ils s'attachent à suivre les vaisseaux pour recueillir les excrémens humains, & que les bâtimens en ont toujours un grand nombre à leur suite; c'est pourquoi les Hollandois les nomment *poissons d'ordures*. On leur a donné aussi le nom de *pilotes*, parce qu'on prétend qu'ils accompagnent communément au nombre de quatre ou cinq les requins, qui suivent les vaisseaux, ou plutôt, selon quelques-uns, parce qu'ils les précedent. Cependant Dom *Pernetti* dit avoir vu plusieurs fois des requins sans cet avant-coureur; mais en revanche il n'y en a aucun, dit-il, qui n'ait plusieurs sucets cramponés sur lui, attachés près de la tête. Au reste, les requins qui sont naturellement voraces ne sont point de mal à leurs petits pilotes: ils nagent de compagnie, ils vont & viennent autour du requin, le suivent quand il plonge & lorsqu'il revient à la surface de l'eau; en un mot ils ne le quitent point tant qu'il est dans l'eau, ils lui font une cour assidue. Mais si l'on prend le requin, celui-ci en se débattant dans l'eau fait quitter prise à plusieurs de ses pilotes qui, dit-on, paroissent alors fort inquiets: ils suivent néanmoins le vaisseau pendant quelque tems, ou s'y attachent jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé un autre requin.

Quand il se trouve un grand nombre de ces *sucets* ou *arrête-nef*, attachés au gouvernail, à la quille du vaisseau, &c. il est assez naturel qu'ils en retardent de beaucoup la course, mais on a prétendu faussement qu'ils étoient capables de l'arrêter tout court. Ainsi, dit-on, le vaisseau amiral qui montoit Antoine dans la bataille d'Actium, fut tout d'un coup retardé, quoi-

que le vent ne ceſſât d'enfler les voiles : celui du Prince Caïus Caligula qui revenoit d'Aſture à Antium fut également retardé, & comme de toute la flotte ſon vaiſſeau à cinq rangs de rames étoit le ſeul qui n'avançoit point, des gens ſauterent du vaiſſeau pour chercher ce qui pouvoit cauſer ce retardement. Ils trouverent une eſpece de poiſſon collé contre le gouvernail, & le porterent à Caïus qui fut fort indigné que ſi peu de choſe eût pu l'arrêter & l'emporter ſur les forces de quatre cents Rameurs : ceux qui le virent alors & qui l'ont vu depuis, ont dit qu'il étoit ſemblable à un grand limaçon : il y en avoit beaucoup ſous la quille du vaiſſeau. *Mutianus* rapporte qu'il s'en étoit collé une ſi grande quantité ſous le vaiſſeau que Periandre, tyran de Corinthe, envoyoit avec ordre de mutiler inhumainement trois cents enfans nobles de Corcyre, qu'il ne put preſque avancer, malgré le vent favorable ; & que l'on honoroit à Gnide dans le temple de Vénus les coquillages qui avoient opéré cette merveille.

Nos Marins obſervent tous les jours qu'ils ſont également retardés, ou par le grand nombre de remores, ou par une multitude de conques anatiferes qui tapiſſent la ſurface inférieure d'un vaiſſeau.

On conçoit aiſément que quand la quille d'un navire eſt plus ou moins garnie ou de ſucets ou de coquillages, cette ſurface étant devenue raboteuſe & ſillonée, elle gliſſe plus difficilement ſur l'eau. C'eſt ce qu'aſſurent tous les Auteurs : *Tardius ire credentur naves, morari.* Il eſt donc eſſentiel de détacher tous les corps étrangers qui ſe collent aux vaiſſeaux avant que de ſe mettre en route, autrement la viteſſe de leur marche pourroit être retardée.

RENARD ou GOUPIL, *vulpes.* Le renard reſſemble beaucoup au chien, ſur-tout par les parties intérieures ; cependant il en differe par la tête qu'il a plus groſſe a proportion de ſon corps ; il a auſſi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long & plus touffu, les yeux plus inclinés ; il en differe encore par une mauvaiſe odeur très-forte qui lui eſt particuliere, & enfin par un caractere plus eſſentiel, par ſon naturel ; car il ne s'apprivoiſe pas

aiſément, & jamais tout-à-fait. Il languit lorſqu'il n'a pas la liberté, & meurt d'ennui lorſqu'on veut le garder trop long-tems en domeſticité: il ne s'accorde point avec la chienne; s'ils ne ſont point antipathiques, ils ſont au moins indifférens. Il produit ordinairement en moindre nombre, les portées ſont de quatre ou cinq, rarement & jamais moins de trois. Lorſque la femelle eſt pleine, elle ſe roule & ſort rarement de ſon terrier, dans lequel elle prépare un lit à ſes petits. Elle devient en chaleur en hiver, & on trouve déja de petits renards au mois d'Avril. Lorſqu'elle s'apperçoit que ſa retraite eſt découverte, & qu'en ſon abſence ſes petits ont été inquiétés, elle les tranſporte tous les uns après les autres, & va chercher un autre domicile. Ils naiſſent les yeux fermés; ils ſont comme les chiens dix-huit mois ou deux ans à croître, & vivent de même ordinairement treize ou quatorze ans.

Le renard, dit M. *de Buffon*, eſt fameux par ſes ruſes, & mérite ſa réputation: ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adreſſe & réuſſit plus ſouvent; ſans chercher à combattre les chiens & les Bergers, ſans attaquer les troupeaux, ſans traîner les cadavres il eſt plus ſûr de vivre. Il emploie plus d'eſprit que de mouvement; ſes reſſources ſemblent être en lui-même; ce ſont, comme l'on ſait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonſpect, ingénieux, & prudent même juſqu'à la patience, il varie ſa conduite; il a des moyens de réſerve qu'il ſait n'employer qu'à propos: il veille de près à ſa conſervation; quoiqu'auſſi infatigable & même plus léger que le loup, il ne ſe fie pas entiérement à la viteſſe de ſa courſe; il ſait ſe mettre en ſureté, en ſe pratiquant un aſile où il ſe retire dans les dangers preſſans, où il s'établit, où il éleve ſes petits: il n'eſt point animal vagabond, mais domicilié.

Le renard a les ſens auſſi bons que le loup, le ſentiment plus fin, & l'organe de la voix plus ſouple & plus parfait. Le loup ne ſe fait entendre que par des hurlemens affreux; le renard glapit, aboie & pouſſe un ſon triſte, ſemblable au cri du paon: il a des tons différens, ſuivant les ſentimens dont il eſt affecté; il a la voix de la chaſſe, l'accent du déſir, le ſon du murmure, le ton

plaintif de la triſteſſe, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui caſſe quelque membre; car il ne crie pas pour toute autre bleſſure; & il ſe laiſſe tuer à coups de bâton comme le loup, ſans ſe plaindre, mais toujours en ſe défendant avec courage: il mord dangereuſement, opiniâtrément, & on eſt obligé de ſe ſervir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire demordre. Son glapiſſement eſt une eſpece d'aboiement qui ſe fait par des ſons ſemblables & très-précipités. En hiver, ſur-tout pendant la neige & la gelée, il ne ceſſe de donner de la voix; & il eſt au contraire preſque muet dans l'été.

Voici comme M. *de Buffon* trace les traits qui caractériſent l'eſprit & la fineſſe du renard, qui a toujours été regardé comme le *ſymbole de la ruſe & de la ſubtilité*. Cet animal ſe loge aux bords des bois, à la portée des hameaux; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles; il les ſavoure de loin; il prend habilement ſon tems, cache ſon deſſein & ſa marche, ſe gliſſe, ſe traîne, arrive & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir des clôtures ou paſſer par deſſous, il ne perd pas un inſtant; il ravage la baſſe-cour, il y met tout à mort & ſe retire enſuite leſtement, en emportant ſa proie, qu'il cache ſous la mouſſe ou qu'il porte à ſon terrier: il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte & qu'il cache de même, mais dans un autre endroit; enſuite une troiſieme, une quatrieme fois, juſqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maiſon l'avertiſſe qu'il faut ſe retirer & ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées & les boquetaux où l'on prend les grives & les bécaſſes au lacet: il devance le Pipeur, va de grand matin, & ſouvent plus d'une fois par jour, viſiter les lacets, les gluaux, emporte ſucceſſivement les oiſeaux qui ſont empêtrés, les dépoſe tous en différens endroits, ſur-tout au bord des chemins, dans les ornieres, ſous la mouſſe, les y laiſſe quelquefois deux ou trois jours, & ſait parfaitement les retrouver au beſoin. Il chaſſe les jeunes lévrauts en plaine, ſaiſit quelquefois les lievres au gîte; ne les manque jamais lorſqu'ils ſont bleſſés, déterre les lapereaux dans les

garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mere ſur les œufs & détruit une quantité prodigieuſe de gibier. Si le loup nuit plus au Payſan, le renard nuit plus au Gentilhomme.

On dit que quelquefois deux renards ſe joignent enſemble pour chaſſer d'intelligence le lievre ou le lapin. Quand un renard pourſuit ſon gibier, il jappe comme un chien baſſet après la bête; & pendant ce tems-là un autre renard ſe tient au paſſage ou ſur le bord du terrier, en attendant que le gibier vienne à paſſer, & qu'il puiſſe le ſurprendre; enſuite le butin devient commun entre les deux braconniers. Un autre trait de ſon inſtinct: on dit qu'il ſe débarraſſe de ſes puces en ſe mettant dans l'eau peu-à-peu, le derriere le premier; & les puces avançant toujours juſqu'au bout du muſeau, alors il ſe plonge rapidement dans l'eau & s'en débarraſſe.

Chaſſe du Renard.

La chaſſe du renard demande moins d'appareil que celle du loup, elle eſt plus facile & plus amuſante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup; tous les chiens au contraire chaſſent aiſément le renard, & même avec plaiſir; car quoiqu'il ait l'odeur très-forte, ils le préferent ſouvent au cerf, au chevreuil & au lievre. On peut le chaſſer avec des baſſets, des chiens courans, des briquets. Dès qu'il ſe ſent pourſuivi, il court à ſon terrier; les baſſets à jambes torſes ſont ceux qui s'y gliſſent le plus aiſément: cette maniere eſt bonne pour prendre une portée entiere de renards, la mere avec les petits, pendant qu'elle ſe défend & combat les baſſets, on tâche de découvrir le terrier par deſſus, & on la fait ſuccomber ſous le plomb meurtrier, ou on la ſaiſit vivante avec des pinces. La façon la plus agréable & la plus ſûre de chaſſer le renard, eſt de commencer par boucher les terriers; on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets; dès qu'ils ſont tombés ſur la voie, le renard gagne ſon gîte, mais en arrivant ſous le fuſil du chaſſeur qui l'attend, il eſſuie une premiere décharge; s'il a le bonheur d'échapper à la balle, il fuit de toute ſa viteſſe, fait un grand tour & revient encore

à ſon terrier, il eſſuie une ſeconde fois le feu de l'artillerie braquée contre lui : eſt-il encore aſſez heureux d'être manqué par ſon ennemi, & trouve-t-il l'entrée du gîte fermée, alors il prend le parti de ſe ſauver au loin, en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'eſt alors qu'on ſe ſert des chiens courans, lorſqu'on veut le pourſuivre : il ne laiſſera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il paſſe ou ſe précipite à deſſein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand'peine à le ſuivre ; & quand il prend la plaine, il va très-loin ſans s'arrêter.

Il eſt encore plus commode pour détruire les renards, de tendre des pieges, où l'on met pour appât, un pigeon, une volaille vivante : ennemis jurés de la ſervitude, lorſqu'ils ſont pris il leur arrive quelquefois de ſe couper la patte à belles dents, ne pouvant trouver d'autre expédient pour ſe ſauver. Je fis un jour, dit M. *de Buffon*, ſuſpendre à neuf pieds de hauteur, ſur un arbre, les débris d'une halte de chaſſe, de la viande, du pain, des os ; dès la premiere nuit, les renards s'étoient ſi fort exercés à ſauter, que le terrain autour de l'arbre étoit battu comme une aire de grange. Le renard eſt auſſi vorace que carnaſſier : il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, & ſur-tout des raiſins ; il ne dédaigne pas le poiſſon, les écreviſſes, mais il ne rencontre pas toujours dans ſon chemin de bonnes aubaines. Lorſque les levrauts & les perdrix lui manquent, il ſe rabat ſur les rats, les mulots, les ſerpens, les lézards, les hannetons, les ſauterelles, les crapauds, & il en détruit un grand nombre ; c'eſt là le ſeul bien qu'il procure. Il eſt très-avide de miel ; il attaque les abeilles ſauvages, les guêpes, les frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite, en s'attachant ſur ſa peau, & le perçant de mille coups d'aiguillons : les bleſſures multipliées qu'il reçoit dans ce brigandage ne le découragent point ; il ſe retire en effet, mais c'eſt pour écraſer ces petits inſectes en ſe roulant, & il revient ſi ſouvent à la charge, que la république ailée laſſée de cette perſécution, eſt obligée d'abandonner le guêpier & d'aller ſe cantonner ailleurs ; alors il le déterre, & le miel plus que la cire eſt le fruit

de ſa conſtance victorieuſe. Il prend auſſi les hériſſons, les roule avec ſes pieds, & les force à s'étendre.

Dans l'été le poil des renards tombe & ſe renouvelle. On fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris dans l'été. La chair du renard eſt moins mauvaiſe que celle du loup, les chiens & même les hommes en mangent dans l'automne, ſur-tout lorſqu'il s'eſt nourri & engraiſſé de raiſins. Sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le ſommeil profond, on l'approche aiſément ſans l'éveiller : lorſqu'il dort, il ſe met en rond comme les chiens ; mais lorſqu'il ne fait que ſe repoſer, il étend les jambes de derrière, & demeure étendu ſur le ventre ; c'eſt dans cette poſture qu'il épie les oiſeaux le long des levées. Les geais, les merles ſur-tout, le conduiſent du haut des arbres, répétant ſouvent le petit cri d'avis, & le ſuivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

M. *de Buffon* fit élever des renards pris jeunes, en fit garder trois pendant deux ans, une femelle & deux mâles : on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes ; quoiqu'ils n'euſſent jamais vu de femelle de leur eſpece, & qu'ils paruſſent preſſés du beſoin le plus ardent de jouir, ils ne purent vaincre l'antipathie que la nature a miſe pour barriere entre le renard & la chienne ; ils refuſerent donc conſtamment les chiennes ; mais dès qu'on leur préſenta leur femelle légitime, ils la couvrirent quoiqu'enchaînés, & elle produiſit quatre petits.

M. *Daubenton* penſe que l'odeur qui exhale du corps des renards ſauvages, eſt peut-être la cauſe de l'averſion que les chiens ont pour ces animaux. Cette odeur changeroit, par les alimens & par le repos, dans les renards domeſtiques, après une longue ſuite de générations, alors les chiens, dit-il, pourroient s'accoupler avec les renards, & produire par ce mélange des *métis*, ſemblables aux *chiens de Laconie*, dont *Ariſtote* fait mention, qui étoient produits par le chien & le renard.

Les mêmes renards dont nous avons parlé plus haut, qui ſe jetoient ſur les poules lorſqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne. On attachoit ſouvent auprès d'eux une poule vivante, on

les laiſſoit paſſer la nuit enſemble, on les faiſoit même jeûner auparavant; malgré le beſoin & la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, & n'attaquoient point la poule : ils dédaignoient les douceurs de la vie domeſtique.

L'eſpece du renard eſt une des plus ſujettes aux influences du climat, l'on y trouve preſque autant de variétés que dans les eſpeces d'animaux domeſtiques. La plupart de nos renards ſont roux; il s'en trouve auſſi dont le pli eſt gris argenté; mais je ne puis décider, dit M. *de Buffon*, ſi cette différence de couleur eſt une vraie variété, ou ſi elle n'eſt produite que par l'âge de l'animal, qui, peut-être blanchit en vieilliſſant. Au reſte, tous deux ont le bout de la queue blanc. Dans les pays du Nord, il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des blancs, des blancs à tête noire, &c. l'eſpece commune eſt plus généralement répandue qu'aucune des autres; on la trouve par-tout, en Europe, en Aſie; on la retrouve de même en Amérique, mais elle eſt fort rare en Afrique & dans les pays voiſins de l'équateur.

Les renards ſont originaires des pays froids, puiſqu'on y trouve toutes les variétés de l'eſpece, & qu'on ne les trouve que là, d'ailleurs ils ſupportent aiſément le froid le plus extrême.

La fourrure des renards blancs n'eſt pas fort eſtimée, parce que le poil tombe aiſément; ces renards abondent dans toute la Laponie; les gris argentés ſont meilleurs, les bleus, & les croiſés, c'eſt-à-dire, les fourrures qui ſont marquées de lignes noires en croix, ſont recherchées à cauſe de leur rareté; mais les noirs ſont les plus précieux de tous, leur poil eſt ſi fin & ſi long, qu'il pend de tel côté que l'on veut, en ſorte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles: c'eſt après la zibeline, la fourrure la plus belle & la plus chere. On en trouve auſſi à Spitzberg, en Groënland, en Laponie, en Canada.

L'huile de renard, qu'on prépare en faiſant bouillir l'animal entier dans de l'huile d'olive, eſt adouciſſante, nervine, réſolutive: on l'emploie avec ſuccès dans les rhumatiſmes, dans la rétraction des membres, la dureté

des tendons. Sa graiſſe a les mêmes vertus, & eſt uſitée dans les tremblemens, ainſi que dans les maux d'oreilles.

RENARD MARIN, *vulpecula marina*, eſt un poiſſon cartilagineux, dont on a donné la deſcription dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. Tom. III. p. 1*; en voici le précis.

Sa longueur étoit de huit pieds & demi; ſa plus grande largeur qui étoit au ventre, étoit de quatorze pouces; ſon corps alloit en s'élargiſſant, & ſe rétréciſſoit à l'ordinaire pour produire la queue, qui étoit preſque auſſi longue que tout le reſte du corps, & faite en maniere de faux un peu recourbée vers le ventre. A l'endroit où cette figure de faux commençoit, il y avoit une ſeule nageoire au deſſous: ce poiſſon avoit deux crêtes élevées ſur le dos, une grande au milieu & une plus petite vers la queue; il y avoit trois nageoires de chaque côté, les deux près de la tête étoient longues de quinze pouces & larges de cinq, & repréſentoient les ailes d'un oiſeau plumé; celles qui étoient au milieu du ventre étoient moins grandes, elles étoient à côté du nombril, & avoient chacune une pointe pendante, ce qui eſt le propre des mâles entre cette ſorte de poiſſons: les dernieres & proche de la queue étoient fort petites; la peau étoit liſſe & ſans écailles, la crête & les nageoires dures & compoſées d'arrêtes ſerrées par la peau qui les couvroit, d'une couleur griſe ou brunâtre: la gueule avoit cinq pouces d'ouverture, & elle étoit armée de deux ſortes de dents, qui méritent d'être connues; le côté droit de la machoire ſupérieure, juſqu'à l'endroit où ſont les canines des autres animaux, avoit un rang de dents pointues, dures & fermes, étant toutes d'un ſeul os dur & en forme de ſcie; les autres dents qui bordoient le reſte de cette mâchoire & toute l'inférieure, faiſoient ſix rangs par-tout, & étoient mobiles, & atachées par des membranes charnues. Leur figure étoit triangulaire, un peu aigue, d'une ſubſtance infiniment moins dure que celle des autres dents qui étoient en forme de ſcie; la langue étoit toute adhérente à la mâchoire inférieure & compoſée de pluſieurs os, fortement joints les uns aux autres & recouverts d'une chair fibreuſe, puis d'une

peau fort âpre & rude en dehors, mais fort liſſe & gliſſante au dedans; les petites pointes dont elle étoit hériſſée, vues au microſcope, étoient tranſparentes.

Tous les Naturaliſtes qui ont parlé du *renard marin*, en ont fait une eſpece de *chien de mer*; mais celui dont parlent les Académiciens paroit différent. Selon *Ray*, il y en a qui peſent cent livres: on les trouve dans la Méditerranée aux lieux bourbeux & fangeux; ils mangent des poiſſons & des plantes, ils ſont fort charnus, on leur trouve plus d'un pouce d'épaiſſeur de graiſſe en quelques endroits: leur chair eſt d'aſſez bon goût. Le caractere ſpécifique du véritable *renard marin*, eſt d'avoir le foie partagé en deux lobes, cinq ouies de chaque côté, des pointes pendantes aux nageoires, la queue faite en faux, & le goſier fort large.

RENETTE ou GRENOUILLE DES BOIS. *Voyez* GRENOUILLE.

RENNE ou RANTHIER. Animal quadrupede de la Laponie. *Voyez au mot* RHENNE.

RENONCULE, *ranunculus*. C'eſt une famille de plantes très-nombreuſe: nous ne parlerons ici que des eſpeces ſauvages qui ſont d'uſage en médecine, & qui naiſſent ſans culture dans les bois, dans les champs, dans les prés, les marais, ſur les montagnes, ſur les rochers, & de celles que l'on cultive pour la pure curioſité dans les jardins.

1°. La RENONCULE BULBEUSE ou LE BACINET, *ranunculus bulboſus*. Cette plante qu'on appelle auſſi *pied de corbin* ou le *pied de coq à racines rondes*, ſe trouve preſque par-tout dans les pâturages, dans les prés hauts, un peu ſecs & le long des ſentiers aux lieux ſablonneux & pierreux, où elle croît quelquefois ſi petite, qu'à peine a-t-elle trois pouces de hauteur. Sa racine eſt ronde, bulbeuſe, plus ou moins groſſe: elle pouſſe une ou pluſieurs tiges droites, quelquefois à la hauteur de plus d'un pied, velues, garnies par intervalles de feuilles découpées en pluſieurs lanieres, minces & un peu longues: au ſommet des tiges naiſſent des fleurs bien ouvertes, d'une belle couleur jaune, luiſantes, ordinairement ſimples, à cinq pétales ou feuilles arrondies & nectariferes, diſpoſées en roſe, à ces

fleurs ſuccedent des fruits arrondis, dans chacun deſquels ſont ramaſſées pluſieurs ſemences en maniere de tête: cette plante fleurit en Mai. *Tragus* remarque qu'elle enfonce tous les ans plus profondément en terre ſa vieille racine, au-deſſus de laquelle il s'en engendre une nouvelle. Elle ne donne que des fleurs ſimples à la campagne; mais ſi on la tranſplante & qu'on la cultive dans les jardins, elle donnera une agréable variété à fleur double que les Jardiniers nomment auſſi *boutons d'or*; quelquefois même la premiere fleur en pouſſe une ſeconde, & cette ſeconde une troiſieme.

Il eſt très-eſſentiel d'obſerver, qu'en général toutes les eſpeces de renoncules contiennent beaucoup de ſel âcre & corroſif, & qu'ainſi on doit les regarder comme pernicieuſes priſes intérieurement, ſur-tout quand elles ſont fraîches ou vertes: on doit même s'en méfier dans l'uſage extérieur. La racine du bacinet eſt puiſſamment âcre & cauſtique; quelques Auteurs la recommandent pour faire des cauteres & des véſicatoires. Cette pratique eſt cependant ſuſpecte & dangereuſe, parce qu'elle attire la gangrene; il n'y a guere que les Charlatans qui s'en ſervent & qui l'appliquent ſur les articulations des parties affligées de la goutte, ou ſur les cors des pieds. Les Payſans ſe ſervent auſſi de ces racines fraîches comme de véſicatoires pour cautériſer les bœufs. Les Gueux, dit *Gaſpar Hoffman*, ſe frottent la peau de cette plante pour ſe faire de petits ulceres ou écorchures qu'ils montrent avec de grandes plaintes, afin d'exciter la charité des paſſans; dès que ces mendians ont fait leur récolte, ils guériſſent leurs plaies avec des feuilles de bouillon blanc. On ne peut donc trop recommander d'être en garde ſur les effets de cette plante, lorſqu'on en met ſur les poignets pour guérir de la fievre: car ſouvent on acquiert de plus un éryſipele. Quelques perſonnes mettent à profit les mauvaiſes qualités des racines âcres des renoncules, ſoit en s'en ſervant en décoction pour chaſſer les punaiſes, ſoit en poudre & miſe dans des appâts pour tuer les rats qui en mangent. Cette drogue leur corrode & enflamme les inteſtins, comme feroit un véſicatoire.

28. La RENONCULE DES BOIS, *ranunculus nemoro-*

ſus aut ſylvaticus. On la nomme encore le *bacinet* blanc ou purpurin, ou la fauſſe *anemone* printaniere des forêts. (M. *Haller* dit qu'elle eſt effectivement une anemone, la fleur étant ſans calice. M. *Vaillant* a donné à cette eſpece d'anemone & à quelques autres ſemblables le nom de *ſylvie*.) On la trouve dans les bois & les brouiſſailles un peu humides ; ſa racine eſt un peu groſſe ; longue, rampante, rouſſâtre en dehors, blanche en dedans, fibrée, d'un goût âcre qui enflamme le goſier : ſa tige eſt haute d'un demi-pied ; il naît vers ſon ſommet trois feuilles fort découpées en trois parties, d'une couleur tantôt verdâtre, & tantôt purpurine. L'extrémité de la tige eſt garnie vers le commencement d'Avril, d'une ſeule fleur, blanche ou incarnate, compoſée de ſix feuilles oblongues, quelquefois elle eſt à fleur double ; il lui ſuccede des ſemences nues, oblongues, velues, à pointe recourbée, ramaſſées en tête à la maniere des renoncules : cette eſpece de renoncule du printems, que quelques-uns appellent *anemone des bois*, à cauſe de la reſſemblance de ſa fleur avec celle des anemones ſimples de jardin, fait un bel effet dans ſa premiere ſaiſon. M. *Chomel*, dans ſon *Hiſtoire des Plantes uſuelles*, dit avoir vu de bons effets de cette eſpece de renoncule appliquée ſur la tête des enfans teigneux ; mais on a pluſieurs obſervations, que de pareils malades ont éprouvé des ſyncopes, des convulſions ; en un mot elle peut affecter le genre nerveux, & cauſer de violentes migraines.

3°. La RENONCULE DES PRÉS OU LE BACINET RAMPANT ET VELU, *ranunculus pratenſis* : elle croît preſque par-tout dans les prés, aux lieux ombrageux, dans les vignes, & même dans les jardins négligés & humides, le long des ſentiers herbus, aux bords des ruiſſeaux. Sa racine eſt petite, fibreuſe & rampante ; elle pouſſe pluſieurs petites tiges, rampantes à terre qui jettent de nouvelles racines de leurs nœuds par intervalles ; ſes feuilles ſont découpées en trois ſegmens, dentelées ſur les bords, velues des deux côtés, & tachetées de blanc en deſſus ; les ſommets des tiges portent au mois de Mai des fleurs à cinq feuilles, jaunes & luiſantes, comme ſi elles étoient vernifſées : il leur ſuccede des ſemences

noirâtres. On trouve quelquefois cette plante à fleur double, & on la cultive auſſi dans les jardins; elle eſt douce & a peu d'âcreté. *Tragus* aſſure que le petit peuple en Allemagne en mange les feuilles tendres dans le mois d'Avril avec les autres herbes potageres. Les beſtiaux mangent impunément de cette renoncule, qui paſſe même pour leur donner abondamment du lait.

4°. La RENONCULE DES MARAIS ou la GRENOUILLETTE D'EAU, ou L'HERBE SARDONIQUE, ou PIED-POU, *ranunculus paluſtris*: on la trouve fréquemment le long des petits ruiſſeaux d'eaux croupiſſantes ou qui coulent lentement, aux lieux humides & marécageux. Sa racine eſt fort groſſe, creuſe & fibreuſe, d'un goût fort chaud & brûlant; elle pouſſe pluſieurs tiges, quelquefois d'une groſſeur conſidérable, creuſes, cannelées & rameuſes; ſes feuilles ſont verdâtres, luiſantes & luſtrées comme celles de l'ache de marais, quelquefois marquetées de petits points blancs; ſes fleurs naiſſent en Mai & Juin aux ſommets, & ſont des plus petites entre les renoncules; elles ſont compoſées de cinq feuilles dorées, & ſuivies par des ſemences liſſes & même plus déliées que dans les autres eſpeces du même genre. Cette plante convient, dit-on, comme diſcuſſive, pour réſoudre les tumeurs ſcrophuleuſes; mais étant priſe intérieurement, c'eſt un des plus dangereux poiſons qui ſoient dans la nature végétale, elle ulcere l'eſtomac, produit le ris ſardonique, cauſe bientôt des convulſions horribles & la mort, ſi l'on n'eſt pas ſecouru promptement par des vomitifs & des remedes onctueux propres à en émouſſer la cauſticité; c'eſt pourquoi on l'appelle *herba ſcelerata* ou *apium riſûs*.

Il y a une eſpece de renoncule de marais, qu'on appelle *douve*; c'eſt le *ranunculus longifolius paluſtris* des Botaniſtes. Cette plante eſt un poiſon pour les moutons, & même pour toute eſpece de betail.

On lit dans l'Hiſtoire du pays de Kamtſchatka, qu'un dard ou une fleche dont la pointe a été trempée dans le ſuc exprimé de la racine d'une eſpece de renoncule des bois, fait une bleſſure mortelle, à moins qu'on n'en ſuce auſſi-tôt le poiſon; c'eſt le ſeul remede qu'on connoiſſe, & ſi on le néglige, la partie bleſſée devient

bleue, s'enfle, & le malade meurt en deux jours. L'Auteur de cette Hiſtoire ajoute que les plus grandes baleines, dès qu'elles ſont bleſſées par ces traits empoiſonnés, ne peuvent plus reſter dans la mer; elles viennent ſe jeter ſur le rivage où elles expirent en pouſſant des mugiſſemens affreux & des cris lamentables. Cette renoncule s'appelle *zgate* chez les Kamtſchadales.

Ce n'eſt pas ſeulement l'uſage intérieur des renoncules qui eſt très-dangereux : on s'eſt auſſi apperçu que l'odeur de celles des jardins, qui ſont un des ornemens du printems, étoit quelquefois ſuivie d'accidens, tels que des anxiétés, défaillances, douleurs de tête. Combien de perſonnes portent pour tout bouquet un faiſceau de renoncules de jardin à fleurs doubles, & qui à force de le ſentir en ſont incommodées!

5°. La RENONCULE DES FLEURISTES, *ranunculus hortorum.* En général les renoncules, par la vivacité de leurs couleurs, leur figure majeſtueuſe & leurs grandes variétés, tiennent le même rang que l'*œillet*, la *tulipe*, la *jacinthe*, l'*oreille d'ours*; elles ſont au nombre de ces belles fleurs favorites cultivées avec des ſoins particuliers par les Amateurs. C'eſt pourquoi nous nous étendrons ſur la culture de la *renoncule des jardins*, ainſi que nous avons fait à l'article des fleurs du même ordre. Pluſieurs obſervations générales faites à ces articles, peuvent s'appliquer à la culture des autres fleurs.

Ce n'eſt que ſous le regne de Mahomet IV (en 1683,) que la renoncule commença à briller dans les jardins de Conſtantinople. Cette plante, eu égard à ſa fleur, ſe diviſe en ſimple, en double, en ſemi-double, trois eſpeces qui comprennent toutes les variétés. La ſimple eſt compoſée de cinq à ſix feuilles diſpoſées en roſe; la double en porte une quantité conſidérable, & la ſemi-double tient le milieu entre la ſimple & la double. Elle eſt aujourd'hui la plus eſtimée à cauſe de la prodigieuſe variété de couleurs qu'une même planche raſſemble; d'ailleurs la graine de la même fleur produit de nouvelles couleurs d'une année à l'autre. Les renoncules doubles ſont ſtériles, & les ſemi-doubles ſont nommées *porte-graines.*

Toute

Toute renoncule eſt compoſée de racines, de feuilles, de ſemences & de fleurs diſpoſées en roſe. La racine, qu'on nomme quelquefois *griffe*, & quelquefois *oignon*, eſt grisâtre en dehors, blanche en dedans, & formée de doigts ou pieces qui tiennent par une extrémité commune; le nombre & la figure de ces doigts varient ſelon la vigueur & la diverſité des eſpeces; les feuilles varient auſſi de forme dans les diverſes eſpeces de renoncule, ce qui les a fait déſigner ſous les noms de *renoncules à feuilles d'ache & à feuilles de coriandre*, &c. Quand la ſaiſon eſt venue, un petit bouton perce la touffe des feuilles; c'eſt la fleur qui s'annonce, un léger duvet la recouvre, & garantit la fleur naiſſante du froid qui lui ſeroit mortel, & peut-être lui facilite, par cette infinité de petits tuyaux, le moyen de ſe nourrir de la roſée & de la pluie. Cette fleur eſt ſoutenue par une tige qui tranſmet au bouton ce que ſes ſucs ont de plus épuré, le petit embryon s'enfle, profite & devient le riche chapiteau de la colonne qui le ſoutient. Les pétales ſont diſpoſés en roſe, & d'une multitude de nuances différentes dans les ſemi-doubles; aux fleurs ſuccedent des ſemences aplaties, en forme de lentilles. La renoncule double ſe diſtingue aiſément de la ſemi-double, parce que ſa tête eſt garnie d'une grande abondance de pétales, qui rempliſſent exactement la place du piſtil.

Culture des Renoncules.

On éleve ordinairement les renoncules en planches iſolées, afin qu'elles puiſſent faire jouir de l'avantage & de l'effet du tableau que produiſent la variété, le feu & la délicateſſe de leurs couleurs. Comme on plante les renoncules en automne, qu'elles regnent l'hiver & le printems, & que leur fin eſt l'annonce des chaleurs de l'été, il leur faut une terre légere, qui ſoit ſuſceptible de l'impreſſion du ſoleil, qui eſt très-affoibli dans ces ſaiſons. La meilleure eſt un mélange de terre neuve, de terreau, de fumier préparé, mêlé de recurures de mares & de feuilles d'arbres: c'eſt en Septembre que l'on doit mettre dans cette terre pré-

parée les griffes de renoncules. Quelques eſpeces plantées à la fin d'Août, telles que la pivoine, l'aurone, écloſent vers la fin d'Octobre. Elles font l'honneur des terres pendant une partie de l'hiver; mais la plupart de leurs griffes périſſent abſolument. Lorſqu'on n'a pu planter à la mi-Octobre, il faut remettre à l'année ſuivante; car ſi l'on vouloit planter au printems, ce ſeroit un travail inutile, & on riſqueroit de perdre tout. Cette culture de renoncules ne regarde que les climats chauds, comme l'Italie & quelques provinces méridionales de la France; car dans les pays froids, & ceux qui ſont de la température de Paris, dit M. *Bourgeois*, on ne pourroit élever des renoncules ni aucune fleur en planches pendant l'hiver; les curieux qui en veulent avoir les plantent dans des caiſſes ou dans des pots qu'on place dans des ſerres ou dans des chambres échauffées par le moyen des poêles. En Suiſſe on ne plante les griffes de renoncules en planches que ſur la fin du mois de Mars, & cependant elles réuſſiſſent très-bien, & elles fleuriſſent pendant le courant du mois de Juin, tems auquel on a très-peu de belles fleurs dans les jardins, juſqu'à la fleuraiſon des œillets.

On met des gravas au fond des pots dans leſquels on plante les renoncules, pour donner de l'écoulement aux eaux; & en plantant les renoncules on les place ſur une couche de ſable fin que l'on remet par deſſus la terre, afin d'éviter qu'elles ne ſe pourriſſent. Lorſque la renoncule commence à paroître, on doit l'arroſer avec ménagement. En hiver lorſqu'il ſurvient de la neige, on en peut mettre ſur les pots de renoncules; cette neige fortifie la plante & lui ſert d'abri, ſans trop l'humecter. On doit placer les renoncules au ſoleil levant ou au midi; le nord leur eſt funeſte. Du reſte le Fleuriſte doit interroger ſes fleurs, étudier leurs beſoins: il aura le plaiſir de voir qu'elles ſe contentent aiſément, & qu'elles rempliront tous ſes déſirs.

On doit, avec des paillaſſons, garantir les renoncules du grand froid. Si malheureuſement elles avoient été gelées dans les pots, il faudroit bien ſe garder

de les expoſer tout de ſuite au ſoleil, ni dans un lieu trop chaud ; mais il faudroit les paſſer dans un endroit moins froid que celui où elles ont été gelées, & les amener ainſi par degrés juſqu'à la chaleur de la ſerre. Lorſque tous les élémens preſſent la terre de ſortir de ſa léthargie, à ce réveil général de la nature les renoncules s'agitent dans la ſerre, & ſemblent marquer leur impatience : il faut les mettre à l'air libre, & on les verra profiter à vue d'œil. On doit retrancher tous les jets qui diſſipent inutilement la ſeve, & garantir du ſoleil brûlant tous les boutons nés ſur la tige du premier, c'eſt le moyen d'avoir de belles fleurs ; il faut arroſer de deux jours en deux jours pendant la fleuraiſon ; faire la guerre aux inſectes qui font des attaques mortelles à ces fleurs, ſurtout aux pucerons verts & noirs, aux chenilles de couleur grisâtre, aux fourmis, aux limaçons, aux araignées & aux vermiſſeaux blancs.

Il y a pluſieurs moyens pour détruire ces ennemis, entr'autres de jeter autour des pots une forte décoction d'abſinthe, de tabac ou de coloquinte. Le ſuc de juſquiame, mêlé avec du fort vinaigre, l'huile de pétrole, le galbanum brut, ſont les remedes les plus ſurs pour détruire toutes ſortes de pucerons & d'inſectes. Un ſecret pour garantir les ſemailles, ſur-tout les petites raves, les jeunes choux qui ſont dévorés par ces inſectes deſtructeurs, c'eſt de couvrir la terre enſemencée d'une pouſſiere faite de parties égales de ſuie & de fiente de pigeons : ces inſectes n'aiment ni la mobilité du ſol, ni le goût & l'odeur qui en réſulte.

La *taupe-grillon*, ſur-tout le mâle, qui ravage continuellement les potagers, en coupant tout ce qui ſe rencontre ſur ſon paſſage, attaque auſſi les renoncules : c'eſt un des grands fléaux des Jardiniers. Ce que l'on peut faire de mieux pour s'en débarraſſer, c'eſt de répandre environ le quart d'une cuillerée d'huile d'olive, & tout de ſuite aſſez d'eau pour inonder la petite mine qu'il a creuſée ſous terre : cette eau parcourt tout le chemin de la bête, & va lui porter la liqueur fatale qui doit la faire périr : elle eſſaie en vain de l'éviter, en quittant ſa retraite ; on la tue lorſqu'elle vient ſe

ſauver dehors : c'eſt avec beaucoup de peine qu'on l'attaque dans des couches, à cauſe de la facilité que l'huile trouve à s'échapper ; au lieu qu'il eſt preſque impoſſible de la manquer dans les terres fortes. Mais malheur au Fleuriſte, ſi un ſeul nid de cet inſecte dans un jardin vient à échapper : une multitude d'œufs, ou une ſeule femelle fécondée, ſuffit pour que le jardin en ſoit rempli l'année ſuivante.

On doit ôter les renoncules de terre, quelque temps après que les tiges ſont fannées. On recueille la graine dans ſa maturité ; on ſépare les petites griffes de leurs meres, & elles donnent des fleurs toutes ſemblables : on doit enlever tout ce qu'elles ont de corrompu, les laiſſer ſécher au grand air : & les ſerrer dans un lieu ſec, en attendant le temps de les replanter : lorſqu'elles ſont repoſées un an ou deux elles n'en valent que mieux pour être replantées.

RENOUÉE, *polygonum.* Ce nom ſe donne à deux plantes différentes, & dont les tiges ſont très-garnies de nœuds.

1°. La RENOUÉE ARGENTÉE ou L'HERBE AU PANARIS, *paronychia Hiſpanica.* C'eſt une plante fort belle, de couleur argentée, luiſante : elle croît aux lieux pierreux & montagneux, dans les pays chauds : ſa racine eſt longue, aſſez groſſe, rameuſe & blanche ; elle pouſſe des tiges longues d'environ un demi-pied, nouées, éparſes, & couchées à terre : ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la renouée ordinaire, mais plus petites & plus courtes : ſa fleur eſt terminée par une ſorte de capuchon. A cette fleur ſuccede une capſule pentagone qui renferme une ſemence.

Cette plante eſt aſtringente ; on l'emploie en Eſpagne pour les crachemens de ſang : on l'y appelle *ſanguinalia.*

2°. La RENOUÉE VULGAIRE ou CENTINODE, ou TRAINASSE ou CORRIGIOLE, *centinodia aut polygonum latifolium*, eſt une des plantes les plus communes dans la campagne : elle croît indifféremment preſque par-tout, aux lieux incultes ou cultivés, principalement le long des chemins, & dans les endroits fréquentés : ſa racine eſt longue, groſſe comme le doigt,

dure, ligneuſe, fibreuſe, & d'un goût aſtringent; elle pouſſe pluſieurs tiges longues d'un pied & demi ou environ, grêles, rondes, ſolides, tenaces, communément rampantes à terre, liſſes, ayant beaucoup de nœuds, revêtues de feuilles oblongues, étroites, pointues, vertes, attachées à des queues fort courtes, & rangées alternativement; ſes fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles, elles ſont petites, compoſées chacune de cinq étamines blanches ou purpurines: à cette fleur ſuccede une ſemence aſſez groſſe, triangulaire, de couleur fauve, & contenue dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur.

Cette renouée fleurit en été, & demeure verte preſque toute l'année, excepté durant l'hiver: elle a un goût d'herbe gluant & un peu acide; elle eſt aſtringente, vulneraire, & excellente pour arrêter toutes ſortes d'hémorragies priſe intérieurement ou appliquée extérieurement: ſon ſuc convient pour le cours de ventre, la dyſſenterie & les pertes de ſang. M. *Bourgeois* dit que les Médecins des bêtes à cornes font un grand ſecret de cette plante pour guérir le piſſement de ſang des vaches & des bœufs, maladie très-dangereuſe: ils l'écraſent légérement & en font des boules qu'ils leur mettent dans la gorge pour les leur faire avaler. On obſerve de faire prendre auparavant des remedes rafraîchiſſans, pour prévenir l'inflammation des reins & des boyaux, qui arrive ordinairement lorſque le piſſement de ſang eſt arrêté trop ſubitement.

REPARÉE ou POIRÉE BLANCHE: *voyez* BETTE.

REPONCE: *voyez* RAIPONCE.

REPRISE: *voyez* ORPIN.

REPTILES, *reptilia.* Les Naturaliſtes donnent ce nom à des animaux qui rampent. Entre les Méthodiſtes il y en a, tels que M. *Linnæus*, qui comprennent dans l'ordre des reptiles, les tortues, les grenouilles & les lézards, parce que non-ſeulement ils ſont ovipares, mais encore parce que leurs pieds ſont courts, & qu'ils ne leur ſervent preſque pas à marcher; cependant les lézards vont communément très-vîte.

M. *Briſſon*, dans la Table ſynoptique qu'il a donnée du regne animal, à la tête des claſſes des quadrupedes & des cétacées, place dans ſa quatrieme claſſe les animaux qui ont ou le corps nud & quatre pieds, ou le corps couvert d'écailles & quatre pieds, ou point de pieds: tous ceux-là ont du ſang, & n'ont qu'un ventricule au cœur: quelques-unes de leurs femelles, ajoute M. *Briſſon*, ſont vivipares, les autres ſont ovipares. Toutes cependant ont des œufs; mais dans quelques-unes l'incubation ſe fait hors du corps. Tous les animaux de cette claſſe rampent, c'eſt pourquoi on leur a donné le nom de reptiles, & voilà, dit-on, les reptiles proprement dits, parmi leſquels on doit comprendre les ſerpens. Il y a de petits animaux qui ont le corps, ou du moins quelque partie du corps, capable d'un mouvement de contraction ou d'extenſion, de ſorte que ce corps ou cette partie du corps peut occuper plus ou moins d'eſpace à volonté; ils n'ont ni antennes, ni pieds, ni ſtigmates. On a donné à ces animaux le nom de *vers*; voyez ce mot. Ces reptiles compoſent la derniere claſſe du regne animal de M. *Briſſon*.

Quant à nous, nous ſerions tentés de n'appeller proprement *reptiles* que les animaux dépourvus de pieds & de nageoires, qui ne peuvent marcher ſur terre ou nager dans l'eau que par les replis tortueux dont leur corps eſt ſuſceptible. Entre ces animaux les uns ſont nuds comme les vers, certaines larves, les ſangſues, la limace; ou écailleux comme la vipere & preſque tous les ſerpens, ou portant ſur leur dos une coque piereuſe, comme les animaux à coquilles.

En plaçant parmi les reptiles les ſerpens, les crapauds, les grenouilles, les anguilles, les vers tant nus que teſtacées, les lézards, on y trouve des exemples de toutes les idées différentes de reproduction, & même de l'allure ou mouvement progreſſif dans le ſyſtême ou ordre ſynoptique, qui ne paroît pas conforme au prototype individuel; mais au plan général de la Nature: on y trouveroit des ovipares, des vivipares, des hermaphrodites, des animaux qui nagent avec ou ſans nageoires, qui rampent, qui courent, qui volent.

Quant à la maniere de ſe procurer & de conſerver les reptiles, *voyez à l'article* POISSON.

REQUIN ou REQUIEM. Poiſſon ou animal de mer cétacée & cartilagineux, qui eſt de la même famille que le *poiſſon antropophage*, le *poiſſon de Jonas*, le *poiſſon à deux cents dents*, la *lamie* & le *carcharias*, & peut-être le *tiburon* de quelques Nomenclateurs : *voyez ces mots*

Deſcription du Requin.

Le *requin* eſt le plus grand & le plus redoutable des *chiens de mer*; voyez ce mot. C'eſt un animal vivipare à nageoires cartilagineuſes, du genre des ſquales; il eſt d'une prodigieuſe grandeur; il a la tête très-large, & la gueule extrêmement fendue, ſituée en deſſous comme dans tous les chiens de mer; ſon goſier eſt très-large : c'eſt le plus vorace & le plus goulu de tous les poiſſons, il digere en peu de temps. Cet animal eſt ſinguliérement favoriſé de la Nature, ſur-tout l'eſpece appellée *lamie*; car ſa gueule eſt armée d'un appareil de ſix rangs de dents diſpoſées de façon qu'ils s'en trouve toujours de prêtes à prendre la place de celles tombées par vieilleſſe ou par accidens. *Stenon* dit que ce poiſſon a plus de deux cents dents, & qu'il n'en voit pas l'utilité, en ce que la plus grande partie eſt placée à la face interne de la mâchoire & recouverte de chairs mollaſſes & fongueuſes. Cette ſingularité a invité M. *Hériſſant* à vérifier l'obſervation de *Stenon :* il a examiné pluſieurs têtes de requins, & a trouvé que l'obſervation étoit exacte; mais de plus il a trouvé ce que *Stenon* n'avoit pas rencontré, c'eſt-à-dire, l'uſage de ces dents prétendues inutiles, & la maniere dont elles prennent la place de celles qui viennent à manquer. Les dents du requin ſont plates & triangulaires, aigues & découpées comme une ſcie; elles ne ſont point engagées comme celles des animaux terreſtres, dans une cavité pratiquée dans l'os de la mâchoire; cet os eſt entiérement recouvert par une épaiſſe membrane, à laquelle les dents ſont fortement attachées par leur baſe : derriere chacune des dents qui garniſſent le contour de la gueule du requin, il y a une

rangée d'autres dents couchées, ou repliées en recouvrement les unes sur les autres & sur la surface interne de la mâchoire, à-peu-près comme les feuilles d'un artichaut, ou si l'on veut, comme les ardoises sur un toit qui seroit renversé; la pointe de ces dents est tournée vers le bas de la mâchoire, & elles sont recouvertes d'une chair fongueuse & mollasse, qu'il faut enlever pour les appercevoir; les plus intérieures même, sur-tout dans les jeunes requins, sont membraneuses & presque semblables, pour la consistance, aux dents naissantes d'un fœtus humain. Lorsque l'animal a perdu quelque dent, la membrane s'étend vers le vide qu'elle laisse, & par-là une nouvelle dent se redresse & vient prendre la place de celle qui a été ôtée. Il est aisé de remarquer les dents qui ont été ainsi renouvellées; car celles qui ne l'ont point été, sont placées de maniere qu'un de leurs bords est recouvert par la dent qui les précede, & l'autre recouvre celle qui les suit; au lieu que les dents qui ont été renouvellées sont recouvertes des deux côtés par celles qui les joignent, & il est aisé de voir que, venant du dedans de la gueule au dehors, cette position leur est inévitable: on peut même voir combien de fois elles ont été renouvellées; car on en trouvera d'autant moins dans la colonne de dents de réserve, qu'il y en a eu davantage de remplacées. On voit de plus en dehors du rang extérieur de dents sur la membrane qui les porte, les impressions de celles qui n'existent plus, & qui sont assez semblables aux vestiges qui restent au fond d'un artichaut dont on a ôté les feuilles. C'est par cette mécanique que les dents du requin, plus exposées peut-être à se rompre que celles d'aucun animal par les efforts qu'il fait pour attaquer & pour déchirer sa proie, peuvent être promptement remplacées lorsqu'elles viennent à manquer: peut-être n'est-il pas le seul à qui cette propriété ait été accordée; mais c'est au moins le seul exemple qu'on ait eu jusqu'ici de ce singulier renouvellement.

Nous disons que ces dents sont disposées par six rangs, dont le premier paroit en dehors de la gueule & tend vers le devant; celles du second sont droites

& les autres courbées en dedans : chaque mâchoire contient ſoixante-douze dents. Cet animal de mer dont la peau eſt très-rude, eſt fort long, & eſt une maſſe ſi peſante, que *Rondelet* dit qu'on en a vu qui peſoient trente mille livres. A Nice & à Marſeille on en a pris qui avoient dans leur eſtomac des hommes entiers, & même un tout armé : voilà pourquoi les Normands ont nommé ce poiſſon *requiem*. *Rondelet* ajoute que ſi on tient cette gueule ouverte avec un baillon, les chiens y entrent aiſément pour manger ce qui eſt dans l'eſtomac : *Geſner* confirme la même choſe. L'on ne peut pas douter à préſent que ce ne ſoit là le vrai poiſſon dans le ventre duquel le Prophete Jonas paſſa trois jours & trois nuits, & dont il eſt fait mention dans l'Ecriture. Ce poiſſon que l'on nomme dans le Nord *pert-fish*, c'eſt-à-dire, poiſſon de montagne, a la tête groſſe, le dos court & très-large; il aime la chair & dévore des cadavres en entier ; il a de la graiſſe ſous la peau ; ſa chair eſt blanche, dure & ſent le ſauvagin : quelques-uns la préferent à toutes les autres eſpeces de chien marin. Sa femelle eſt vivipare ; ſa matrice reſſemble à celle de la chienne, & ſes autres parties à celles des poiſſons. *Belon* dit avoir vu une femelle faire onze petits à la fois, non enveloppés de tuniques, mais attachés ſeulement par un cordon ombilical à la matrice de la mere.

Labat dit que le requin eſt un véritable chien de mer, qui n'a d'avantage ſur ceux qu'on prend ſur nos côtes que ſa grandeur, qui eſt quelquefois démeſurée. *Anderſon* dit auſſi que le requin d'Iſlande eſt le chien de mer. Le requin des mers d'Afrique a juſqu'à vingt-cinq pieds de longueur, & quatre pieds de diametre : ſes dents ne ſont point crenelées comme celles de la lamie, mais extrêmement dures : ſes yeux ſont ronds & petits à proportion de ſon corps, & d'un rouge enflammé ; les muſcles deſtinés à les mouvoir en haut, en bas, à droite & à gauche, ſe voient manifeſtement ; on y diſtingue plus clairement que dans aucun autre animal toutes les humeurs & les tuniques, ſur-tout celle qui enveloppe le criſtallin, quoiqu'elle ſoit plus déliée qu'une toile d'araignée, & très-tranſparente.

Barbot dit que les os de ſa mâchoire ont un reſſort ſi ſingulier, qu'il peut ouvrir ſa gueule d'une largeur prodigieuſe, en un mot, ſuivant la groſſeur de ſa proie: heureuſement cette gueule meurtriere eſt à près d'un pied de diſtance du bout de ſon muſeau, ce qui fait que le monſtre pouſſe ſa proie devant lui au lieu de la mordre, s'il veut la prendre étant dans la ſituation ordinaire à tous les poiſſons. On obſerve qu'après avoir mangé l'amorce, il y retourne juſqu'à quatre fois, quoique déchiré juſqu'au ſang par le croc de fer qui ſert d'hameçon. Pour mordre facilement il ſe met un peu ſur le côté. Ses nageoires ſont plus grandes que dans les autres chiens de mer; il en a deux aux côtés vers les ouies, & un aileron ſur le dos au tiers de ſa longueur du côté de la tête: il en a en outre un autre plus petit vers la queue, & deux moyens ſous le ventre où ſe trouve l'anus: la queue eſt grande, très-forte & échancrée, & la partie ſupérieure qui eſt munie de vertebres, s'éleve plus haut que l'inférieure, qui par ce moyen repréſente la figure d'un croiſſant: ſa peau eſt d'un brun foncé dans toutes les parties du corps, excepté ſous le ventre où elle eſt blanchâtre; elle n'a point d'écailles, mais elle eſt revêtue d'une ſorte d'enduit dur, épais & grenelé comme le chagrin, diviſé par des raies ou des lignes qui ſe croiſent régulièrement. On le trouve en pleine mer, ſur les côtes & à l'embouchure des fleuves: il y en a en abondance entre les Tropiques, particuliérement depuis Arguim au long de la côte juſqu'au royaume d'Angola.

Pêche du Requin.

Cet animal pourſuit ſa proie avec tant de vivacité, qu'il échoue quelquefois ſur le rivage: il eſt vorace, hardi & dangereux. *Labat* dit qu'il dépeupleroit la mer & les rivieres, ſans la difficulté qu'il a de pouvoir mordre ſa proie. Le mouvement qu'il fait alors, quoique très-vif, donne à la proie qu'il pourſuit le temps de s'échapper; c'eſt auſſi ce moment que les Negres prennent pour le percer; lorſqu'ils le voient à portée de pouvoir s'élancer ſur eux en ſe tournant, ils plongent au

deſſous de lui & lui fendent le ventre. C'eſt ainſi que l'adreſſe jointe à la hardieſſe eſt capable de vaincre la réſiſtance la plus forte & la plus vigoureuſe. Toute ſorte de chair accommode cet animal ; il ſemble pourtant que celle de l'homme blanc l'attire moins que celle d'un Negre, & celle-ci moins que celle d'un chien. En 1744 un Matelot Provençal ſe baignant dans la Méditerranée près d'Antibes, s'apperçut qu'un requin nageoit au-deſſous de lui & le ſuivoit ; le Matelot fit un cri lamentable pour implorer le ſecours de ſes compagnons qui étoient ſur le bord du vaiſſeau, à côté duquel il ſe trouvoit ; ils lui jetterent une corde avec laquelle il s'attacha au-deſſous des bras, & ils l'enleverent rapidement : le requin alors s'élança hors de l'eau ſi vivement, qu'il put encore lui emporter une jambe comme s'il l'eût coupée avec une hache. Nos Pêcheurs François ne ſont pas ſi téméraires que les Negres ; il ne leur faut pas beaucoup d'adreſſe pour prendre cet animal : comme il eſt extrêmement goulu, il ſe jette avidement ſur tout ce qu'on lui préſente ; ordinairement c'eſt un gros hameçon garni d'une piece de lard, attaché à une bonne chaîne de fer de deux aunes de long : lorſqu'il n'eſt pas affamé il s'approche de l'appât, l'examine, tourne autour, ſemble le dédaigner ; il s'en éloigne un peu, & puis revient : quelquefois il ſe met en devoir d'engloutir l'appât, & quitte priſe ayant la gueule tout en ſang. Lorſqu'on a pris aſſez de plaiſir à voir toutes ſes démarches, on tire la corde & on feint de vouloir retirer l'appât hors de l'eau : ſon appétit ſe réveille, ſon avidité le perd ; alors tout de bon il ſe jette goulument ſur le lard & l'avale ; mais comme il ſe ſent pris & retenu par la chaîne, c'eſt un nouveau divertiſſement de voir tous les mouvemens qu'il ſe donne pour ſe décrocher ; il fait jouer ſes mâchoires, pour couper la chaîne, il tire de toutes ſes forces pour arracher la corde qui le tient attaché ; ſouvent il s'élance en avant & fait des bonds furieux ; il oppoſe la plus vive réſiſtance. *Labat* dit en avoir vu qui vouloient vomir ce qu'ils avoient pris, & qui ſembloient près de mettre toutes leurs entrailles dehors par la gueule. Lorſqu'ils s'eſt aſſez débattu, on tire la

corde jusqu'à lui mettre la tête hors de l'eau, alors on glisse une autre corde avec un nœud coulant, qu'on lui fait passer jusqu'à la naissance de la queue, où on la serre : il est aisé alors de l'enlever dans le bâtiment, ou de le tirer à terre où l'on acheve de le tuer. Il n'y a point d'animal plus difficile à faire mourir, car après l'avoir coupé en pieces on voit encore remuer toutes les parties. Au reste, lorsqu'un requin est pris & tiré à bord, il n'y a point de Matelot assez hardi pour en approcher sans précaution : outre ses morsures voraces qui enlevent toujours quelque partie du corps, les coups de sa queue sont si forts, qu'ils peuvent casser les bras ou les jambes de ceux qui en seroient frappés.

M. *Anderson* dit que le requin est assez commun sur les côtes d'Islande, mais on n'en prend, dit-il, que la plus grande espece pour en tirer la graisse & le foie. Ce poisson mord mieux à l'hameçon pendant la nuit, c'est pourquoi on le prend vers Noël où les nuits sont plus longues ; & avec l'amorce dont nous avons parlé. Il a un foie d'une grosseur si énorme, qu'un seul suffit pour remplir un petit tonneau de plusieurs pintes ; on en tire par la voie de l'ébulition dans l'eau, douze livres de thran (huile) qu'on garde dans de petites barriques. Ce foie est divisé en deux lobes ; son ovaire est aussi fort grand ; & les Norwégiens en font de fort bonnes omelettes, qu'ils appellent *haakage*. Sa graisse a la qualité singuliere de se conserver long-tems, & de durcir, en se séchant comme le lard de cochon ; aussi les Islandois s'en servent au lieu de lard, & la mangent avec leur stocfisch ; mais ordinairement on la fait bouillir pour en tirer de l'huile. On coupe la chair du bas-ventre de ce poisson en tranches fort minces, qu'on laisse sécher, en les tenant suspendues pendant un an & davantage, jusqu'à ce que toute la graisse en soit dégouttée : & on prétend que cette sorte de poisson desséché, ensuite cuit, est assez bon à manger.

Sur nos côtes, & particuliérement dans la Méditerrannée, où cet animal nageur se trouve abondamment, on mange sa chair, quand on n'a rien de meilleur, parce qu'elle est dure, coriace, maigre, gluante, de mauvais goût, & très-difficile à digérer La seule partie

ſupportable eſt le ventre qu'on fait mariner pendant vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle avec quelques petits dans le ventre, on ſe hâte de les en tirer ; & les ayant fait dégorger dans l'eau fraîche pendant un jour ou deux, on trouve leur chair aſſez bonne. Des Matelots Européens ne dédaignent pas tout-à-fait ce poiſſon ; les Negres en font leur aliment ordinaire ; nos Navigateurs accoutumés à la bonne chere qu'on fait ſur terre, mépriſent la chair du requin pris ſur nos côtes, parce qu'elle eſt trop dure ; mais les Negres ſavent remédier à ce défaut, en la gardant huit à dix jours, juſqu'à ce qu'elle commence à ſentir mauvais ; après quoi ils la regardent comme un mets exquis ; auſſi s'en fait-il un commerce très-conſidérable dans la Guinée, notamment ſur la Côte d'Or.

M. *de la Moriée*, de la Société Royale de Montpellier, & qui a donné à l'Académie des Sciences un Mémoire ſur l'impoſſibilité du vomiſſement des chevaux, a découvert un organe particulier dans le chien de mer, juſques-là inconnu des Naturaliſtes. Cet organe conſiſte en un filtre placé entre la pointe du muſeau & du cerveau, à-peu-près de la groſſeur de ce viſcere, de la conſiſtance & de la couleur du corps vitré ; & il tranſſude par les petits trous de la peau : ce qui ſert, dit-il, à graiſſer ou lubrifier la pointe ou la proue avec laquelle ce poiſſon fend l'eau. Tous les poiſſons ſont enduits plus ou moins d'une eſpece de colle, d'huile ou de graiſſe, qui ſert auſſi à les défendre des impreſſions nuiſibles que l'eau pourroit faire ſur leur peau & ſur leurs écailles, ce qui eſt apparamment un produit de leur tranſpiration ; mais on ne leur remarque point le même organe que le requin a pour cet effet.

M. *Stenon*, dans un traité particulier ajouté à ſon *Eſſai de Myologie*, qu'on pourra conſulter, a décrit la tête du requin : les vaiſſeaux de la peau en ſont très-dignes de remarque ; ce ſont des ſources d'une humeur onctueuſe qui enduit la ſurface du corps, & qui eſt néceſſaire pour faciliter le mouvement du poiſſon. Souvent le requin eſt précédé dans la mer d'un petit poiſſon, que l'on nomme *pilote :* voyez ce mot. Quelquefois on le

RÉSEAU. Coquille bivalve de la famille des cames ; elle eſt toute reticulée en dehors, & d'un blanc nué de chair ; en dedans elle eſt un peu citron clair, bordé d'une couleur de roſe ou de ceriſe, qui s'étend quelquefois en deſſus : *voyez* CAME.

RÉSÉDA ou HERBE MAURE ou HERBE D'AMOUR, *reſeda vulgaris*. Cette plante annuelle eſt plus connue ſous ce premier nom, quoique Latin, que ſous les autres ; elle s'éleve à la hauteur d'un pied & demi ; ſes tiges ſont cannelées, creuſes, revêtues de feuilles rangées alternativement, découpées, crêpées, d'une ſaveur amere, rougiſſant le papier bleu ; ſes rameaux ſoutiennent des epis de fleurs hermaphrodites, en forme de thyrſes ; ſes fleurs ſont compoſées de pluſieurs feuilles irrégulieres, jaunes & d'un très-grand nombre d'étamines. A ces fleurs ſuccedent des capſules membraneuſes à trois angles : c'eſt en Juin, Juillet & Août que cette plante fleurit ; on la rencontre dans les champs, le long des chemins, dans les terres crayeuſes.

Ce réſéda, qui eſt ſans odeur, reſſemble exactement en tout au petit réſéda d'Egypte, qui a une odeur des plus ſuaves. *M. d'Alibard* a préſumé que ces deux plantes n'étoient peut-être qu'une variété l'une de l'autre ; la premiere ayant plus d'odeur, parce qu'elle vient des pays chauds : il s'en eſt aſſuré, en ſemant en Décembre de la graine du réſéda odorant dans des pots pleins de diverſes terres, & dans un autre rempli d'une terre ſablonneuſe. Tous les réſéda qui ont crû dans la terre préparée & dans la terre de jardin, ont donné des fleurs extrémement odorantes, au lieu que celles du réſéda venu dans le ſable, n'ont point eu du tout d'odeur. Cette odeur paroit donc déterminée dès l'inſtant de la germination ; car les réſéda tranſplantés alternativement du ſable dans la terre, & de la terre dans le ſable, n'ont perdu, ni acquis d'odeur. On éprouve tous les jours pour la qualité des légumes recueillis en différents pays, ce que nous venons de voir pour l'odeur.

Il reſte préſentement à examiner, dit M. *d'Alibard*, ſi la culture & la qualité de la terre pourroient rendre l'odeur aux plantes qui proviendroient de la graine du

petit réſéda commun, c'eſt ce qu'il ſe propoſe de faire, comme de tenter les mêmes eſſais ſur pluſieurs autres plantes qui ſont dans le même cas. Il ſeroit bien autrement avantageux ouagréable de venir à bout de donner une odeur agréable à celles qui n'en ont point, ou du moins d'augmenter le peu qu'elles ont, ou de faire perdre à quelques-unes leur odeur fétide. Un certain nombre d'expériences faites avec ſuccès ſur cette matiere, pourroit peut-être répandre quelques lumieres ſur la cauſe des bonnes ou des mauvaiſes odeurs des végétaux, & ſur les moyens de ſe procurer les unes, & de ſe garantir des autres : *voyez ſon Mémoire imprimé dans le tome I. des Mémoires préſentés à l'Académie.* (M. Haller prétend que le réſéda à bonne odeur n'eſt pas l'eſpece commune, & en differe par ſes fleurs beaucoup plus grandes, & par les feuilles ou ſimples ou peu diviſées.)

Le réſéda eſt eſtimé adouciſſant & réſolutif; on s'en ſert appliqué extérieurement contre les tumeurs inflammatoires, dont il calme la douleur & diſſipe l'inflammation.

RÉSIDU ou DÉPOT, c'eſt un ſédiment en forme de concrétion pierreuſe, dont on fera mention à l'article STALACTITES.

RÉSINE, *réſina.* C'eſt eſſentiellement une ſubſtance inflammable qui ſe diſſout en totalité dans l'eſprit-de-vin ou dans les huiles eſſentielles. Il ne s'en diſſout qu'une très-petite partie dans l'eau bouillante, & aucunement, dit-on, dans l'eau froide. Les ſucs réſineux contiennent tous une huile eſſentielle & un ſel eſſentiel acide; ce dernier eſt moins diſſoluble dans l'eau, que dans l'eſprit-de-vin; il eſt ſuſceptible de ſe volatiliſer à une chaleur capable de fondre le ſucre. On diſtingue deux eſpeces de réſines, l'une qui eſt liquide, & en même tems gluante & tenace, comme graſſe & oléagineuſe; tels ſont les baumes naturels dont nous avons parlé: l'autre eſpece de réſine eſt ſeche & ordinairement tranſparente & friable; mais elle s'amollit par la chaleur. Telles ſont les réſines dont il eſt mention ci-après, indépendamment des autres, telles que le *benjoin*, le *camphre*, le *ſtorax*, l'*oliban*, le *ſandaraque*,

que, le *maſtic*, le *ſang de dragon*, le *labdanum*, la *caragne*, &c. dont on trouve la deſcription dans cet ouvrage. On donne ſouvent le nom de *réſine* à la ſubſtance concrete qui découle du *pin* : voyez ſon article au mot PIN. Toutes les réſines découlent, de même que les gommes, avec ou ſans inciſion, des arbres dont elles portent communément le nom. *Voyez ce que nous avons dit à l'article* GOMME.

RÉSINE ANIMÉ. Il y a deux ſortes de réſine animé; l'une d'Orient, l'autre d'Occident : ces deux eſpeces de réſine ſont appellées improprement dans les boutiques *gomme animé*; ce ſont de vraies réſines, car elles ſont très-inflammables. La réſine animé d'Orient reſſemble en quelque façon à la myrrhe : elle répand une odeur ſuave quand on la brûle. On l'apportoit autrefois de l'Ethiopie : elle eſt très-rare préſentement : on lui ſubſtitue celle d'Occident, ou la réſine que l'on appelle *courbaril*.

La réſine de courbaril, ou la *réſine animé Occidentale*, ou le *joticacica* des Bréſilois, eſt d'un blanc citrin, ſolide, tranſparent, d'une odeur douce, agréable, & ſe conſume facilement, étant miſe ſur les charbons; on prétend, mais à tort, qu'elle n'eſt aucunement ſoluble dans les eſprits ardens, non plus que dans les huiles eſſentielles, ni dans les graſſes. Cette réſine reſſemble tellement à la *réſine copal*, qu'il n'eſt pas aiſé de les diſtinguer : on peut au moyen d'un procédé particulier, les employer également dans les vernis tranſparens : *voyez* RÉSINE COPAL. Celle du courbaril nous vient de la Nouvelle Eſpagne, des îles de l'Amérique & du Bréſil. M. *de Préfontaine* dit que les Indiens s'en ſervent pour vernir leur poterie (apparemment que ces vaſes ne doivent point être expoſés au feu. Ils la paſſent dans un bois mou, & elle leur ſert de flambeau; elle découle d'un vieux arbre, connu en Amérique ſous le nom de COURBARIL, *courbaril bifolia, flore pyramidato* : PLUM. Cet arbre qui croît auſſi en Afrique, notamment ſur les bords de la riviere de Gambie & aux environs, eſt un des plus grands & des plus utiles : ſon bois eſt dur, ſuſceptible du poli, rougeâtre & excellent pour toutes ſortes d'ouvrages, &

notamment pour la fabrique des rouleaux qu'on emploie dans les moulins à ſucre : les planches qu'on en tire portent juſqu'à dix-huit pouces de large; on en fait de très-beaux meubles : ſes feuilles ſont ſemblables à celles du laurier, attachées deux à deux à chaque queue : elles ſont tranſparentes, & paroiſſent percées de trous comme celles du mille pertuis : ſes fleurs ſont légumineuſes, tirant ſur le pourpre, ramaſſées en pyramide : le fruit eſt une gouſſe longue d'environ un pied, couverte d'une écorce aſſez ſemblable à celle de la châtaigne, remplie de petites fibres réunies par paquets, & parſemée de farine jaunâtre, d'un goût aigrelet, & d'une odeur peu agréable : ces filandres recouvrent pluſieurs noyaux très-durs, de la figure & de la groſſeur de nos feves de marais. Les Negres recueillent ces fruits avec empreſſement, pour en faire une eſpece de pain qui eſt plus beau que bon.

Dans ces pays on fait uſage de la fumigation de cette réſine, pour guérir les maux de tête ou des autres parties du corps attaquées du froid. Cette même réſine, diſſoute dans de l'huile ou de l'eſprit-de-vin, eſt bonne pour la goutte & les maladies de nerfs.

La réſine animé ne fournit pas d'huile eſſentielle dans la diſtillation avec l'eau, à moins qu'on n'en mette à la fois une grande quantité en expérience. Cette réſine a beaucoup de peine à ſe diſſoudre dans l'eſprit-de-vin, tant qu'elle eſt pure, mais à l'aide d'autres ſucs réſineux, elle y devient plus diſſoluble. L'eau n'en tire qu'une couleur foible, & qui au rapport de M. *Cartheuſer*, ne vient que de ce que ce menſtrue a détaché quelque portion de matiere réſineuſe pendant la digeſtion; auſſi ne fait-il pas difficulté de ranger cette ſubſtance au nombre des réſines les plus pures.

RESINE De CACHIBOU. *Voyez au mot* GOMMIER.

RESINE CAREIGNE. *Voyez* CARAGNE.

RESINE DE CEDRE : elle eſt aſſez ſemblable à du galipot par ſa forme grenue & friable, & par ſa couleur jaunâtre On appelle *cedria* celle qui eſt en petits grains, & qui découle ſans inciſion : *voyez* CEDRIA;

& l'on donne le nom de *réſine de cedre* à celle qui eſt en ſtalactites, & qui ſort de l'arbre lorſqu'on y a fait des inciſions: elle a une odeur aſſez agréable. Ces véritables réſines ſont rares en France : on leur ſubſtitue ſouvent le *galipot*.

RÉSINE DE CONE. On donne ce nom à la térébenthine qui découle naturellement ſans inciſion. *Voyez aux articles* PIN, SAPIN & PISTACHIER.

RÉSINE COPAL, que l'on appelle improprement *gomme copal*, eſt une réſine dure, luiſante, tranſparente, & de couleur citrine, odorante, mais moins que l'animé : elle découle ou naturellement ou par ſcarification, d'un grand arbre qui croît à la Nouvelle Eſpagne, dont les feuilles ſont ſemblables pour la figure à celles du chêne ; le fruit en eſt arrondi, de couleur de pourpre : on le nomme *copallifera*. Cette réſine a une odeur très-forte quand on la brûle. Les Américains avoient coutume de brûler ce parfum en l'honneur de leurs Dieux, & ils firent la même choſe à l'égard des premiers Conquérans de l'Amérique, qu'ils eurent la foibleſſe, pendant quelque tems, de regarder comme des Dieux. On fait un grand uſage de cette réſine pour les vernis : on en fait un grand commerce à Nantes & à la Rochelle. La *copale orientale* eſt fort rare en Europe. Bien des Naturaliſtes croient que la copale ordinaire eſt la premiere matiere du *ſuccin* ; apparemment à cauſe des reſſemblances qu'a la *réſine copal* avec le *ſuccin* : elle a en effet la couleur, la belle tranſparence, la dureté & l'indiſſolubilité totale dans l'eſprit-de-vin qu'on obſerve dans le ſuccin. *Voyez* AMBRE JAUNE.

RÉSINE DE COURBARIL. C'eſt la *réſine animé d'Occident*. Voyez à l'article RÉSINE ANIMÉ.

RÉSINE ÉLASTIQUE. C'eſt une réſine des plus ſingulieres, tant par l'uſage auquel on peut l'employer, que par ſa nature qu'on peut propoſer en problême aux plus habiles Chimiſtes : elle découle d'un arbre qui croît en Amérique ; elle eſt nommée par les Indiens Maïnas au Sud-Eſt de Quito, *caoutchouc*. On ſait qu'une des propriétés eſſentielles des réſines, eſt d'être abſolument indiſſolubles dans l'eau, & de ne

céder qu'à l'action de l'eſprit-de-vin, plus ou moins continuée : cette propriété eſt preſque toujours accompagnée de l'inflexibilité & de l'inextenſibilité; elles n'ont communément d'autre reſſort que celui qu'ont preſque tous les corps durs. Mais l'eſpece ſinguliere dont il eſt ici queſtion, & ſur laquelle M. *de la Condamine* a donné un Mémoire dans le Recueil de l'Académie pour l'année 1751, & dans ſa relation de la riviere des Amazones, p. 78, 1745, ne ſe diſſout point dans l'eſprit-de-vin : elle a l'extenſibilité du cuir, & une très-forte élaſticité. Pour compléter ſa ſingularité, rien ne reſſemble moins à une réſine que cette matiere, quand on la tire de l'arbre duquel elle ſort.

Cet Académicien nous apprend qu'on trouve un grand nombre de ces arbres dans les forêts de la Province des Émeraudes au nord de Quito : on les appelle *hhévé*. Il en découle, par la ſeule inciſion, une liqueur blanche comme du lait, qui ſe durcit peu-à-peu à l'air. Les habitans en font des flambeaux d'un pouce & demi de diametre ſur deux pieds de longueur : ces flambeaux brûlent très-bien ſans mêche, & donnent une clarté aſſez belle ; ils répandent en brûlant une odeur qui n'eſt pas déſagréable : un ſeul de ces flambeaux peut durer allumé environ douze heures

Dans la Province de Quito, on enduit des toiles de cette réſine, & on s'en ſert aux mêmes ouvrages pour leſquels nous employons ici la toile cirée.

L'arbre d'où l'on tire cette réſine croît auſſi le long des bords de la riviere des Amazones: les Indiens en font des bottes d'une ſeule piece, qui ne prennent point l'eau, & qui, lorſqu'elles ſont paſſées à la fumée, ont tout l'air d'un véritable cuir. C'eſt ſans doute de cette même matiere ou de quelqu'autre fort analogue, que ſont faits ces anneaux dont quelques Voyageurs ont rapporté qu'on fait des bagues qui deviennent, quand on veut, des bracelets, des colliers, & même des ceintures, quoiqu'il y ait peut-être un peu d'exagération dans ce dernier fait.

L'uſage que fait de cette réſine la Nation des Omaguas, ſituée au milieu du continent de l'Amérique, eſt encore plus ſingulier : il en conſtruiſent des bouteilles

en forme de poire, au goulot deſquelles ils attachent une cannule de bois ; en les preſſant on en fait ſortir par la cannule la liqueur qu'elles contiennent, & par ce moyen ces bouteilles deviennent de véritables ſeringues. Ce ſeroit chez eux une eſpece d'impoliteſſe de manquer à préſenter avant le repas à chacun de ceux que l'on a priés à manger, un pareil inſtrument rempli d'eau, dont on ne manque pas de faire uſage avant de ſe mettre à table, dans le deſſein d'avoir plus d'appétit. Cette bizarre coutume a fait nommer par les Portugais de la Colonie du Para, l'arbre qui produit cette réſine, *pao de xiringa*, BOIS DE SERINGUE.

Cet arbre eſt fort haut & très-droit ; il n'a qu'une petite tête & nulle autre branche dans ſa longueur ; les plus gros ont environ deux pieds de diametre ; ſa feuille eſt aſſez ſemblable à celle du *manioc* ; ſon fruit eſt triangulaire, & a quelque rapport à celui du *palma Chriſti*. Il renferme trois ſemences, dans chacune deſquelles on trouve une amande. Ces amandes étant pilées & bouillies dans l'eau, donnent une huile épaiſſe en forme de graiſſe, de laquelle les Indiens ſe ſervent au lieu de beurre pour préparer leurs alimens. Le bois de cet arbre eſt léger, extrêmemet liant, & propre à faire de petits mâts.

Pour tirer le ſuc laiteux ou la réſine, on lave le pied de l'arbre, & on y fait enſuite pluſieurs entailles qui doivent pénétrer toute l'écorce. Ces entailles ſe placent au-deſſus les unes des autres ; & au-deſſous de la plus baſſe on maſtique une feuille de *baliſier*, qui ſert de gouttiere pour conduire le ſuc laiteux dans un vaſe placé pour le recevoir.

Pour employer ce ſuc, on en enduit des moules préparés pour cela. Si c'eſt une bouteille, par exemple, que l'on veut faire, on fait le moule avec de la terre graſſe, on applique deſſus un enduit, on l'expoſe à l'épaiſſe fumée d'un feu que l'on allume à cet effet : dès que l'on voit que l'enduit a pris une couleur jaune, on retire la bouteille & on y met une ſeconde couche qu'on traite de même, & on en ajoute juſqu'à ce qu'elle ait l'épaiſſeur qu'on veut lui donner. Quand la réſine eſt deſſechée, on caſſe le moule en preſſant la

bouteille, & on y introduit de l'eau pour délayer les morceaux du moule & les faire ſortir par le goulot.

Vers l'année 1746 M. *Freſneau*, Ingénieur du Roi dans la colonie de Cayenne, y découvrit auſſi l'arbre dont on retire la *réſine élaſtique*. On doit mettre en œuvre cette réſine ſur le lieu même où ſont les arbres, parce que le ſuc laiteux ſe deſſeche & s'épaiſſit très-promptement, lorſqu'il eſt tiré de l'arbre: ce ſera probablement un objet de commerce excluſif pour la Colonie qui poſſede cette eſpece de tréſor. L'eau tiede ou une chaleur de vingt ou trente degrés, ramollit cette matiere, la rend ſouple, à raiſon de ſon plus ou moins d'épaiſſeur; mais elle ne l'amene pas au point de pouvoir être pétrie ou moulée de nouveau. Les ouvrages faits de cette réſine élaſtique ſont ſenſibles à la moindre gelée, tandis que l'ardeur du ſoleil n'y fait aucune impreſſion. M. *Freſneau*, qui a fait beaucoup d'expériences ſur le caoutchouc, eſt parvenu à le diſſoudre dans de l'huile de noix, en l'y tenant en digeſtion à un feu de ſable doux. Mais cette digeſtion faiſoit plus, elle le détruiſoit, & il ne pouvoit plus reprendre ni ſa ſolidité ni ſon reſſort. Pour tirer avantage de cette réſine, il falloit trouver le moyen de la diſſoudre, & de lui faire reprendre enſuite ſa fermeté & ſon élaſticité; c'eſt ce problême que M. *Macquer* eſt parvenu à réſoudre, ainſi qu'on le lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences: après avoir fait pluſieurs tentatives, avec différens diſſolvans, tels que l'huile de lin, l'eſſence de térébenthine même rectifiée, ſur la chaux, le lait de figuier & l'éther; il n'a trouvé que dans ce dernier diſſolvant les qualités qu'il recherchoit; après avoir diſtillé à une chaleur très-douce huit ou dix livres de bon éther, il n'en prit que les deux premieres livres qui paſſerent dans cette rectification.

Le caoutchouc coupé par morceaux & mis dans un matras bien bouché, avec une aſſez grande quantité de cet éther, pour qu'il en ſoit plus que couvert, s'y diſſout parfaitement ſans autre chaleur que celle de l'air; la diſſolution eſt claire & prend une belle couleur ambrée; elle conſerve l'odeur d'éther, mais mê-

lée d'une odeur désagréable & propre à la résine élastique, & cette dissolution qui est un peu moins fluide que l'éther pur, ne détruit aucune des propriétés de la résine. Si on la verse ou qu'on l'étende sur un corps solide, elle y forme en un instant un enduit de résine aussi élastique qu'elle l'étoit avant que d'être dissoute; si on la verse dans l'eau elle ne s'y mêle pas, & ne lui donne aucune apparence laiteuse, mais il se forme à sa surface une membrane solide & fort élastique que l'on peut étendre très-considérablement sans qu'elle se déchire, & qui reprend ses premieres dimensions dès qu'on cesse de la tirer.

Cet Académicien en se servant d'un moule de cire est parvenu à faire avec la résine élastique ainsi dissoute de petits tuyaux de la grosseur d'une plume à écrire. La solidité de cette matiere, son élasticité, la propriété qu'elle a de résister à l'eau, aux sels, à l'esprit-de-vin, & à beaucoup d'autres dissolvans, la rendent très-propre à faire des tuyaux flexibles & élastiques qui pourroient être nécessaires dans plusieurs ouvrages de mécanique; on pourroit l'employer avantageusement à faire des sondes, qui par leur souplesse & leur flexibilité, seroient bien préférables à celles qu'on a été obligé de faire jusqu'à présent avec des métaux. Quand l'utilité de cette dissolution se borneroit à faire des sondes creuses, molles & flexibles, capables d'évacuer la vessie dans les cas où les secours ordinaires sont toujours douloureux & dangereux, ne sauveroit-elle pas la vie, & ne prolongeroit-elle pas les jours d'un grand nombre de malades qui périssent faute d'un pareil instrument? Pour parvenir à former ces tuyaux, il faut prendre un moule de cire, enduire sa surface de plusieurs couches de résine dissoute, & lorsque cette résine a pris de la consistance, la plonger avec son moule dans l'eau bouillante. La cire fond, & il ne reste plus que le tube. Des expériences suivies & des tentatives réitérées nous apprendront peut-être bien d'autres propriétés de cette résine.

Il croît aussi en Amérique plusieurs autres especes d'arbres dont on retire des sucs laiteux, qui mêlés les uns avec les autres en certaine proportion, sont pro-

pres à faire des ouvrages ſemblables à ceux que l'on fait avec la réſine élaſtique, mais qui ne ſont pas d'une auſſi bonne qualité. M. *Poivre*, Commiſſaire Ordonnateur à l'île de France, a mandé à M. le Chevalier *Turgot*, qu'il avoit découvert une plante très-commune dans cette île, qui donne lorſqu'on la caſſe un ſuc laiteux, pareil à celui de l'arbre de Cayenne, qui, comme lui, forme en s'épaiſſiſſant une réſine ſemblable au caoutchouc, quoiqu'un peu moins élaſtique que ce dernier; elle eſt comme lui ſuſceptible d'une grande extenſion.

M. *de Magalhaens*, (Magellan) vient de nous communiquer une nouvelle propriété de la réſine élaſtique connue depuis quelque tems en Angleterre; on peut s'en ſervir au lieu de mie de pain pour effacer les traces du papier gratté, & celles faites ſur le papier au moyen du crayon noir d'Angleterre qui eſt la molybdene; nous en avons vu l'effet.

RÉSINE ÉLÉMI, *reſina elemi*. C'eſt une ſubſtance totalement inflammable, dont on diſtingue deux ſortes dans les boutiques où elles ſont connues ſous le nom impropre de *gomme élémi*: l'une vraie, qui vient d'Ethiopie; & l'autre bâtarde, qui vient d'Amérique.

La vraie *réſine élémi* eſt jaunâtre, ou d'un blanc qui tire un peu ſur le vert, ſolide extérieurement, ſans être abſolument ſeche, ſouvent molle & gluante, formée en morceaux cylindriques, du poids de deux livres, d'une odeur forte de fenouil, peu agréable: ces morceaux ſont communément enveloppés de grandes feuilles de palmier ou de canne d'Inde, eſpece de roſeau.

On prétend que l'arbre d'où elle découle, eſt une ſorte d'olivier ſauvage de moyenne hauteur, dont les feuilles ſont longues & étroites, de couleur verte blanchâtre, argentée: ſa fleur eſt rouge, & ſon fruit reſſemble à l'olive: on trouve cet arbre en Egypte, dans l'Ethiopie.

L'*élémi d'Amérique* eſt une réſine blanche jaunâtre, tranſparente, reſſemblant à la réſine du pin: ſa conſiſtance eſt ordinairement molle, graſſe & gluante; elle devient avec le tems très-friable: on la trouve très-communément dans les boutiques: on l'apporte du Bréſil, de la Nouvelle Eſpagne & des îles de l'Amé-

rique : elle découle d'un arbre que les Bréſilois appellent *icicariba*, & qui eſt haut comme un *hêtre :* ſon tronc eſt médiocrement gros ; ſon écorce eſt unie & griſe ; ſes feuilles ſont ſemblables à celles du *poirier* : les étamines des fleurs ſont jaunâtres ; les fruits ſont de la groſſeur & figure d'une olive, & de la couleur d'une grenade : la pulpe de ces fruits a la même odeur que la *réſine élémi* : ſi l'on fait une inciſion à l'écorce, il en découle pendant la nuit une réſine verdâtre très-odorante, qui ſent l'anis nouvellement écraſé, & que l'on peut recueillir : le lendemain elle a la conſiſtance de la manne, & elle ſe manie aiſément. Il ſuffit de preſſer l'écorce des différentes parties de cet arbre, pour qu'il en exhale auſſi-tôt une odeur vive. Il faut cependant convenir que preſque toute la réſine élémi qui nous vient d'Amérique, eſt cette réſine appellée improprement *gomme de gommier ;* voyez ce mot.

L'une & l'autre *réſine élémi* ſont fondantes, déterſives, calmantes, réſiſtent à la corruption : c'eſt un excellent mondificatif qui entre dans le *baume digeſtif d'Arcæus.*

Les différentes odeurs, couleurs & conſiſtances qu'on remarque dans les diverſes *réſines élémi*, font ſoupçonner que la plupart d'entr'elles ſont adultérées dans le pays au moyen d'autres réſines jaunes, griſâtres, plus ou moins odorantes, peut-être même avec le *galipot ;* voyez ce mot. C'eſt la raiſon pourquoi elles ſont moins odorantes & leurs vertus bien inférieures. Elles ſe diſſolvent dans l'huile.

RÉSINE DE GENEVRIER ou DE VERNIS, eſt la *ſandaraque :* voyez au mot GENEVRIER (grand).

RÉSINE LACQUE : *voyez à la ſuite de l'article* FOURMIS ÉTRANGÉRES, cette eſpece d'inſecte qui donne la *lacque.*

RÉSINE DE LIERRE ou HEDERÉE : *voyez à l'article* LIERRE.

RÉSINE LIQUIDE DE LA NOUVELLE ESPAGNE : LIQUIDAMBAR.

RÉSINE DE MELEZE ou DE LARIX : *voyez* MELEZE.

RÉSINE DU MOLLE ou DU POIVRIER DU PÉROU : *voyez* MOLLE.

RÉSINE OLAMPI. Sous ce nom on nous a envoyé pluſieurs fois de l'Amérique une réſine jaunâtre, grumeleuſe, dure, friable, quelquefois tranſparente, quelquefois blanchâtre un peu opaque, ayant beaucoup de rapport avec les réſines *animé*, *copal* & *courbaril* : voyez ces mots.

RÉSINES DE PIN, DE PISTACHIER, DE SAPIN & DE TÉRÉBINTHE : *voyez ces mots.*

RÉSINE TACAMAQUE, *tacamahaca.*, eſt une ſubſtance réſineuſe qui découle, ſoit naturellement, ſoit par inciſion, d'un grand & bel arbre nommé *baumier*, *tacamaque* ou *horame*, & qui a une reſſemblance avec le peuplier. Il porte des fruits qui ſont petits, arrondis & renferment un noyau qui differe peu de celui de la pêche. Il découle naturellement de cet arbre une réſine tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, un peu molle, d'une odeur ſuave qui approche de celle de l'ambre gris & de la lavande, & qu'on recueille dans des coques faites de fruits de cucurbite : c'eſt ce qu'on appelle *la tacamaque en coque* ou *en couis* ou *ſublime*, & qui eſt fort rare. L'eſpece la plus commune eſt en maſſe, ou en grains jaunâtres ou verdâtres, parſemés de larmes blanches ; ſon odeur eſt pénétrante & moins ſuave que celle de la premiere eſpece. Avant que les Eſpagnols l'euſſent apportée de la Nouvelle Eſpagne, elle étoit inconnue. Cette réſine eſt vulnéraire, aſtringente, nervale ; on n'en fait point uſage intérieurement, mais on l'applique extérieurement en emplâtre pour les douleurs de goutte, de rhumatiſme & les maladies de la matrice, même ſur les loupes qu'elle guérit ſouvent, pourvu qu'elles ne ſoient pas trop invétérées : on dit que cette réſine miſe dans le creux d'une dent gâtée, préſerve le reſte de la corruption. Le *bois de tacamaque* eſt odorant ; on l'emploie dans le pays en planches & dans la conſtruction des navires.

La *tacamaque* de l'île Bourbon & de l'île de Madagaſcar eſt verdâtre, & eſt tout-à-fait différente de la précédente ; elle eſt quelquefois en roſeaux : elle a

beaucoup de rapport avec la *caragne* & la *réſine élémi* : on la nomme *beaume vert* ; voyez ces mots.

Les Eſpagnols recueillent auſſi par le moyen d'une inciſion faite à l'eſpece de peuplier qu'on nomme *focot* ou *faux tacamaca* au Méxique, le *baume focot*. Son odeur eſt agréable ; il s'emploie ſur les plaies gangréneuſes.

RÉSINE DE TYR. C'eſt la réſine du pin : *voyez ſon article à la ſuite du mot* PIN.

RÉSINE DE VERNIS, eſt la ſandaraque dont nous avons parlé au mot GENEVRIER (grand).

RÉSINIER D'AMÉRIQUE : *voyez ce que nous en avons dit à l'article* GOMMIER.

RETEPORE, *retepora*, eſt une production à polypier marin, mince, poreuſe ou marquée de petits points comme un ouvrage à réſeau : on diroit que c'eſt un millepore à branches plates & irrégulieres, en forme de dentelles. Leur poroſité & leur forme en écorces ou en éventails qui ſe croiſent, fait le caractere diſtinctif de cette eſpece de production, qui n'offre plus que les loges d'un peuple ou d'une famille d'individus qui a ceſſé d'exiſter.

Parmi les rétépores on en diſtingue de plates & de minces, en forme de croûte piquée de petits points comme des trous d'aiguilles ; on les appelle *frondipores*. D'autres ſont à branches en forme de buiſſon : ces branches reſſemblent à des cornes de daim, ou à des feuilles épaiſſes & entrelacées. D'autres enfin ſont formées en buiſſon, à larges & minces feuilles, très-fragiles, dont les compartimens à jour imitent la dentelle ou le point d'Angleterre : on les appelle *manchette de Neptune* : voyez ce mot à l'article ESCARE à la ſuite du mot CORALLINE.

Ce que quelques Naturaliſtes appellent *pierre reticulaire*, eſt un madrépore ou ſtrié, ou ondé, ou à filet, ou ponctué, & qui, conſidéré par parties, a la figure d'un rets diverſement poreux : *voyez* MADRÉPORE.

On appelle *rétéporites* les rétépores devenus foſſiles : on en trouve beaucoup en Italie, aux environs de Baſle en Suiſſe & en Touraine en France.

RETORTUNO. On a donné ce nom à un fruit jaunâtre & fait en ſpirale, lequel provient d'une eſpece d'acacia du Pérou. On dit que les Indiens s'en ſervent pour les dyſſenteries: ce fruit eſt nouvellement connu en France.

RETS MARIN, *reticulum marinum.* Nom donné à une ſubſtance marine du genre des éponges, ſeche, pliante, ſemblable en quelque maniere à du parchemin, formée ordinairement, dit *Lémery*, en bourſe, groſſe comme une petite pomme, & percée comme un rets, de couleur cendrée, d'une odeur & d'un goût marin; elle ſe trouve aux rivages de la mer. *Lémery* dit que ſi on la calcine au feu dans un creuſet, elle ſera propre pour le goître & pour le ſcorbut. Le rets marin eſt un *polypier.*

REVEILLE-MATIN ou CAILLE DE JAVA. Cet oiſeau qui n'eſt pas beaucoup plus gros que notre caille, lui reſſemble parfaitement par les couleurs du plumage & chante auſſi par intervalle; mais il s'en diſtingue par des différences nombreuſes & conſidérables; 1°. dit M. *de Buffon*, par le ſon de ſa voix qui eſt très-grave, très-fort, & aſſez ſemblable à cette eſpece de mugiſſement que pouſſent les butors en enfonçant leur bec dans la vaſe des marais: 2°. par la douceur de ſon naturel qui la rend ſuſceptible d'être apprivoiſée au même degré que nos poulets domeſtiques; 3°. par les impreſſions ſingulieres que le froid fait ſur ſon tempérament; elle ne chante, elle ne vit que lorſqu'elle voit le ſoleil; dès qu'il eſt couché, elle ſe retire à l'écart dans quelque trou, où elle s'enveloppe, pour ainſi dire, de ſes ailes pour y paſſer la nuit, & dès qu'il ſe leve, elle ſort de ſa léthargie pour célébrer ſon retour par des cris d'allégreſſe qui réveillent toute la maiſon: enfin lorſqu'on la tient en cage, ſi elle n'a pas continuellement le ſoleil, & qu'on n'ait pas l'attention de couvrir ſa cage avec une couche de ſable ſur du linge pour conſerver la chaleur, elle languit, dépérit & meurt bientôt: 4°. par ſon inſtinct, car il paroît par la relation de *Bontius* qu'elle l'a fort ſocial, & qu'elle va par compagnie: *Bontius* ajoute qu'elle ſe trouve dans les forêts de l'île de Java: or nos cailles

vivent isolées & ne se trouvent jamais dans les bois : 5°. enfin par la forme de son bec qui est un peu plus alongé.

Au reste, cette espece a néanmoins un trait de conformité avec notre caille, & avec beaucoup d'autres especes ; c'est que les mâles se battent entr'eux avec acharnement, & jusqu'à ce que mort s'ensuive ; mais cependant on ne peut point douter qu'elle ne soit très-différente de l'espece commune.

REVEILLE-MATIN. Espece d'*éfule* : voyez à l'article TITHYMALE.

REVERSUS, est le nom que les Indiens donnent à un assez beau poisson, qui est de la longueur de la main, & couvert d'écailles ridées. Ses nageoires sont pointues : sa chair est bonne à manger.

Le *reversus* est d'un naturel très-doux & même il s'apprivoise : il vient, dit *Gesner*, à la voix de celui qui lui parle ; les Indiens s'en servent pour prendre d'autres poissons.

RHAAD ou PETITE OUTARDE HUPPÉE D'AFRIQUE : on en distingue de deux especes, la grande & la petite ; la grande espece a la tête noire, la huppe d'un bleu foncé, le dessus du corps & des ailes jaune tacheté de brun, la queue d'une couleur plus claire, rayée transversalement de noir ; le ventre blanc, & le bec fort ainsi que les jambes. La petite espece est de la grosseur d'un poulet ordinaire, & n'en differe que par la huppe & quelques variétés dans le plumage. Il seroit cependant possible, dit M. *de Buffon*, que la petite espece fût la même que la grande, & qu'elle n'en différât que par le sexe ; je fonde, dit-il, cette conjecture, 1°. sur ce qu'habitant le même climat elles ont le même nom : 2°. sur ce que dans presque toutes les especes d'oiseaux, excepté les carnassiers, le mâle paroit avoir une plus grande puissance de développement, qui se marque au dehors par la hauteur de la taille, par la force des muscles, par l'excès de certaines parties ; telles que les membranes charnues, les éperons & par les huppes, les aigrettes & les fraises, qui sont pour ainsi dire une surabondance d'organisation, & même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en ſoit, on donne à ces oiſeaux, en langage Africain, le nom de *tonnerre*, pour exprimer le bruit qu'ils font en s'élevant de terre.

RHAPONTIQUE : *voyez* RAPONTIC.

RHASUT eſt une ſorte d'ariſtoloche étrangere, que les Maures appellent *rumigi*. Sa racine eſt aſſez groſſe, profonde en terre, d'un goût très-amer : elle pouſſe pluſieurs tiges, menues comme des filets, blanchâtres, garnies chacune de ſept ou huit petites feuilles étroites, pointues, en forme de lance, oppoſées les unes aux autres, de couleur cendrée. Ses fleurs ſont ſemblables à celles des autres ariſtoloches, de couleur obſcure, & attachées à un pédicule lanugineux : il leur ſuccede des fruits membraneux, qui renferment des ſemences plates, poſées les unes ſur les autres. Toute cette plante a une odeur déſagréable : elle croît principalement chez les Maures ; elle eſt vulnéraire & réſolutive.

RHENNE ou RENNE, RHANTIER, ou RANGLIER, ou RAMFIER, *rangifer*, eſt un animal du genre des cerfs, qui ſe voit dans la Norwege, dans la Suede, & dans les pays du Nord, du côté du Pôle Arctique.

Deſcription du Rhenne.

Ce quadrupede devenu domeſtique, eſt le principal bétail des Lapons : il rumine comme tous les animaux de ſon genre : il a la figure du cerf, mais il eſt plus grand & plus gros ; tous ſes membres ſont encore plus déliés : Sa Majeſté le Roi de Suede, Guſtave III, étant à Chantilly en 1770, & viſitant le cabinet d'hiſtoire naturelle, eut la bonté de nous faire obſerver que les Européens méridionaux confondoient ſouvent les bois de l'élan avec ceux du rhenne. Ce grand Prince nous fit obſerver que chez le cerf. les andouillers, les chevillures ſortent latéralement & ſur la droite de ſa perche ou tige. Chez l'élan, la tige ſimple & arrondie, n'a gueres plus de ſept pouces de longueur, à partir de la meule juſqu'à l'endroit où commence l'empaumure ou palmure qui eſt fort large, très-évaſée, aplatie & preſque perpendiculaire, concave en dedans, c'eſt-à-dire, vers la face, & convexe en dehors. Tous les corps ſortent du devant

de l'empaumure, l'andouiller eſt fort grand, les chevillures, les doigts vont en décroiſſant de longueur. Chez le rhenne les deux cornes (ou bois) qui ſont diſpoſées comme chez les cerfs & les daims, qui ſont grandes & branchues, rondes, près de la tête, à l'endroit de la *meule* uniquement, le reſte des perches eſt aplati. A l'endroit de chaque meule part un andouiller à tige arrondie qui ſe rabat ſur la face & ſe termine par une large empaumure verticale, terminée auſſi par des doigts courbés en dedans, & qui s'engrainent ou ſe joignent quelquefois avec ceux de la perche oppoſée. Du milieu de chaque perche ſort communément une branche aplatie, terminée par une autre empaumure, large, garnie de doigts; cette empaumure, ſemblablement à la précédente, eſt continué, courbe & relevée vers la direction du bout de la perche. Plus haut ſur l'arriere de la perche ſortent quelques chevilles, élevées, droites, mais courbées au bout; enfin, la perche eſt terminée par une empaumure ou palmure qui eſt la moins large & la moins garnie de doigts. C'eſt la diſpoſition de ces andouillers & ſur-andouillers, l'un & l'autre palmés, qui avoit fait dire à quelques Ecrivains, que le rhenne avoit quelquefois trois ou quatre cornes. Nous eſpérons que cette digreſſion ſur les caracteres des bois de l'élan & du rhenne ne déplaira pas à nos Lecteurs, ſur-tout à ceux qui étudient ou qui aiment les animaux du genre du cerf: ils pourront reconnoître les caracteres ci-deſſus deſignés, en examinant les bois de ces animaux, ſur-tout dans le cabinet de Chantilly, où ſe trouvent deux des quatre rhennes que le Monarque de Suede avoit envoyés à la ménagerie de Chantilly, ſous la conduite de deux Lapones & d'un Lapon. (Deux de ces rhennes étoient mâles, & les deux autres femelles.) Une ſingularité digne de remarque dans les rhennes, c'eſt que la femelle a auſſi des cornes, mais elles ſont plus petites que celles du mâle, peu larges & moins rameuſes. Les cornes du rhenne ſont d'ordinaire, ainſi que chez le cerf, couvertes d'une ſorte de duvet. Cela arrive, lorſqu'elles renaiſſent, après que les premieres ſont tombées; car quand elles pouſſent au printems, elles ſont tendres, velues, pleines de ſang au de-

dans ; & quand elles ont acquis leur grandeur naturelle, le poil leur tombe en automne. Une autre ſingularité, c'eſt que le bois de ſes animaux tombe & ſe renouvelle malgré la caſtration ; au lieu que dans les daims, les cerfs, les chevreuils, qui ont ſubi cette opération, la tête de l'animal reſte pour toujours dans l'état où elle étoit au moment de la caſtration. Cette obſervation paroît prouver, dit M. *de Buffon*, que la matiere nutritive eſt abondante dans ces animaux ; en effet, les *lichens*, dont ils ſe nourriſſent dans l'hiver, ſaiſon où ils ſont les plus gras, peuvent être regardés comme des ſubſtances plus chargées de molécules organiques, que les feuilles & les bourgeons d'arbres, dont ils ſe nourriſſent dans l'été.

Le rhenne a les pieds larges, ſemblables à ceux des buffles, plus court que ceux du cerf, & beaucoup plus gros. La corne de ſon pied eſt fendue en deux, comme celle d'une vache ; & ſoit qu'il aille lentement ou qu'il coure, les jointures de ſes jambes font, dit-on, autant de bruit que des cailloux qui tomberoient l'un ſur l'autre ; ce bruit s'entend lorſque l'on commence à découvrir l'animal. (Nous doutons de la réalité de ce fait, car il eſt aſſez ſingulier, pour que Meſſieurs *de Maupertuis* & *Linnæus* en euſſent fait mention.) La couleur du poil, qui change ſelon les ſaiſons, eſt d'un gris cendré, un peu fauve, excepté ſous le ventre, ſur les côtés & les épaules, ou il eſt blanchâtre ; il a des poils aſſez longs, qui pendent ſur le cou, & qui ſont aſſez ſemblables à ceux des boucs & des chevres. Sa fourrure eſt fort épaiſſe. Au lieu de la veſſie du fiel, il a ſeulement un petit conduit ou filet noir dans le foie, dont l'amertume n'approche point du fiel.

Le rhenne eſt farouche de ſa nature, & il y en a une très-grande quantité de ſauvages par toute la Laponie ; mais les habitans ont trouvé moyen de les apprivoiſer. Celui qui provient d'une rhenne privée, eſt privé de même, & on en voit pluſieurs grands troupeaux Il y en a une troiſieme eſpece qui provient de toutes les deux, & qui tient le milieu entre le ſauvage & le domeſtique. Les rhennes femelles entrent en chaleur à la fin de Septembre, & mettent bas

dans

dans le mois de Mai: elles ne portent chacune qu'un faon à la fois ; quelquefois deux, & il y en a fort peu de ſtériles. Celles qui ont mis bas demeurent au milieu des champs où elles allaitent leurs petits, ſans ſe retirer ſous aucun toit, & ſans que la grande quantité qu'il y en a empêche chaque petit de ſuivre ſa mere, qu'il reconnoît même au bout de deux ou trois ans, comme il en eſt parfaitement reconnu. Dès qu'ils ſont un peu grands, ils ſe nourriſſent d'une eſpece de *lichen*, de feuilles & d'autres herbages qu'ils trouvent ſur les montagnes. La couleur de leur premier poil eſt d'un jaune & d'un roux mêlés, & rougeâtre en quelque ſorte. Ce poil étant tombé, il leur en revient un autre tirant ſur le noir.

Education du Rhenne ; avantage qu'on retire de cet animal ; ſes maladies ; ſa pâture, ſon inſtinct ; ſa courſe & ſa retraite.

Le rhenne, âgé de quatre ans, eſt dans ſa juſte grandeur ; ſi-tôt qu'il eſt dans ſa force, on le dompte & on le dreſſe au travail. On apprend aux uns à tirer les traineaux à la courſe & en poſte, & aux autres à tirer des charges, comme il ſera décrit plus bas.

Les Lapons ont coutume de châtrer tous ceux dont ils doivent ſe ſervir pour travailler, afin qu'ils ſoient plus traitables ; ce qu'ils font, dit-on, avec les dents, lorſqu'ils ont un an, affoibliſſant & briſant par la morſure tous les vaiſſeaux & nerfs qui ſont autour des parties de la génération, c'eſt-à-dire le *ſcrotum* ; ſans quoi ils ſeroient farouches & difficiles à manier : ainſi pour une centaine de femelles on ne garde qu'un très-petit nombre de mâles. Les femelles fourniſſent aux Lapons du lait, du fromage & des petits ; les hommes & les femmes les traient indifféremment, & ſeulement une fois par jour, vers les deux heures après midi. Le lait qui leur revient juſqu'au lendemain matin, eſt deſtiné pour la nourriture de leurs petits. Les femelles qui ont des petits fourniſſent un lait mieux conditionné que celles dont les petits ſont morts. Ce lait eſt gras & épais, comme s'il avoit été mêlé avec des œufs,

& par conſéquent fort nourriſſant. Les Lapons en vivent, & ils font d'aſſez bon fromage de celui qu'ils ne font pas cuire. Le rhenne vit rarement plus de treize ans; on dit qu'il meurt quand on le tranſporte hors du pays où il eſt né, le défaut de l'eſpece de nourriture particuliere à ſon pays natal ne pouvant ſe trouver ailleurs; c'eſt pourquoi il eſt difficile d'en élever, même à Stockholm.

Lorſque les Lapons veulent prendre des rhennes ſauvages, ils leur préſentent dans les bois des femelles privées dans le temps qu'elles ſont en chaleur, c'eſt-à-dire vers la fin de Septembre, & quelquefois il arrive que ces femelles retiennent & mettent bas. Cette troiſieme eſpece de rhennes qui ſont plus grands & plus forts que les autres, ſont auſſi plus propres à mener le traîneau. Ceux-là retiennent toujours quelque choſe de leur férocité, & ſont quelquefois rétifs & fantaſques, en ſorte qu'ils ſe ruent ſur celui qui eſt dans le traîneau.

La chair des rhennes eſt excellente à manger fraîche ou ſéchée; elle eſt plus ſucculente & plus graſſe dans l'automne, ſur-tout celle des rhennes ſtériles, auſſi on les tue d'ordinaire dans cette ſaiſon. Leur peau fait des vêtemens de toute eſpece; celle des plus jeunes, couverte d'un poil jaunâtre un peu friſé, eſt une péliſſe extrêmement douce, dont les Finnoiſes doublent leurs habits. Aux rhennes d'un âge un peu plus avancé, le poil brunit, & l'on fait alors de leurs peaux ces robes connues dans une grande partie de l'Europe ſous le nom de *lappmudes*: on les porte le poil en dehors, & elles font un vêtement fort léger. La peau du vieux rhenne s'apprête comme celle du cerf & du daim, & fait les plus beaux gants, les plus belles veſtes & les plus beaux ceinturons. La nature dans ces climats ſupplée aux beſoins de l'eſpece humaine par un moyen peu diſpendieux: il s'agit du fil; les Lapons filent en quelque façon les nerfs & les boyaux deſſéchés des rhennes, & n'en emploient gueres d'autre. Les femmes entourent ce fil d'une matiere d'étaim, en le faiſant paſſer & en le tirant avec les dents par le trou d'un os percé. C'eſt avec ce fil d'étaim qu'elles brodent

leurs habits. Enfin pour que tout en ſoit utile, les Lapons font des cuillers avec des os de rhenne, & ſacrifient les cornes de l'animal à leurs Dieux. M. *Linnæus* dit que la peau du rhenne qui couvre le front, les narines & les pieds, eſt ſi dure & ſi adhérente aux chairs qu'on a bien de la peine à l'en détacher après la mort de l'animal. Cette peau étant ſillonnée, & d'ailleurs revêtue d'un poil fort épais & preſſé, eſt moins expoſée aux déchiremens que pourroient y occaſionner le verglas & la glace.

Les utilités que les Lapons tirent de ces animaux, les obligent d'en avoir grand ſoin, de les garder nuit & jour, l'hiver & l'été, & de les mener paître en des lieux fort ſûrs, de crainte qu'ils ne s'écartent, ou que les bêtes ſauvages ne les inſultent. On les diſtingue par quelque marque particuliere, afin que s'ils s'égarent, ou qu'on les trouve bien loin mêlés les uns avec les autres, on les puiſſe reconnoître. Ces marques ſe gravent ſur les cornes; mais parce que les cornes leur tombent, elles ſe font auſſi aux oreilles.

Les Lapons enferment leurs rhennes dans de grands parcs près des foréts; ces parcs ont deux portes, l'une eſt deſtinée à y faire entrer les rhennes, & l'autre à les en faire ſortir pour les mener paître. Leur pâture en été conſiſte en des herbes excellentes qu'ils trouvent dans les vallées; ils y mangent auſſi des feuilles tendres, qui ſont épaiſſes & graſſes, & de petits arbriſſeaux qui naiſſent ſur les côteaux des montagnes de Norwege; ils ne broutent jamais de jonc, ni aucune herbe qui ſoit dure & rude. En tout autre temps ils ſe nourriſſent d'une eſpece particuliere de mouſſe blanche qui croit en très-grande quantité ſur les montagnes & dans les bois de la Laponie. Cette mouſſe, dit M. *Linnæus*, eſt un lichen (*lichen rangiferus* Linn. 7.) rarement plus long que le doigt, il approche de la figure de la corne de cerf; mais il y en a pluſieurs variétés, & il croît mieux dans des terres ſtériles que partout ailleurs. Souvent les Finnois le ramaſſent durant les temps pluvieux avec des rateaux & l'emmagaſinent pour l'hiver.

Quand la terre eſt couverte de neige fort haute, cet animal, par un inſtinct naturel, fait un trou avec le pied, & ayant découvert un peu de terrain, il mange la mouſſe qu'il y trouve toujours; cette ſorte de nourriture l'engraiſſe beaucoup; ſon poil eſt net dans cette ſaiſon, & plus beau qu'en été quand il mange les meilleures herbes. Ce qui eſt cauſe que les rhennes ſont plus gras & ſe portent mieux en automne & en hiver, c'eſt que le chaud leur eſt tellement contraire, qu'en été ils n'ont que les nerfs, la peau & les os; ils ne peuvent pas même ſupporter long-temps la température du Danemarck. Tous les ans vers le commencement d'Avril ils ſont attaqués d'une maladie qui les moleſte beaucoup. Ce ſont des vers qui s'engendrent dans leur dos ſous la peau, & en ſortent auſſi-tôt qu'ils ont pris vie. C'eſt une eſpece d'*oeſtre*: voyez ce mot. Si on tue un rhenne dans ce temps-là, la peau eſt auſſi-tôt perforée en un millier d'endroits& n'eſt plus propre à rien.

On trouve une deſcription anatomique du rhenne dans les Actes de Copenhague en 1672. *Obſ.* 135, par *Bartholin.* On y remarque entr'autres, que la ſtructure d'un des pieds de derriere eſt ſinguliere, tant à cauſe des différentes poulies des muſcles, que par rapport à leur inſertion. On obſerve dans les différens animaux, qu'elle eſt d'autant plus éloignée du centre du mouvement, que l'animal a plus de viteſſe & de légéreté. Des quatre rhennes que Sa Majeſté le Roi de Suede avoit envoyés à S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, & qui moururent en peu de temps, nous en avons dépoſé un dans l'amphithéâtre de M. *Varnier*, Docteur en Médecine. Cet habile Anatomiſte a rendu compte à l'Académie des Sciences des obſervations qu'il a faites ſur cet animal, & en a monté le ſquelette qui ſe voit, ainſi qu'un autre conſervé d'après nature, dans l'un des cabinets de Chantilly.

D'après ce qui précede, M. *de Maupertuis* a eu raiſon de dire que les rhennes ſont des eſpeces de cerfs, dont les cornes ſont fort rameuſes, jettent leurs branches ſur le front, & que ces animaux ſemblent deſtinés par la nature à remplir tous les beſoins des Lapons, puiſqu'ils leur ſervent de chevaux, de vaches & de

brebis. On attache le rhenne à un petit bateau appellé *pulka*, pointu par-devant, pour fendre la neige ſans réſiſtance, & ſur laquelle il doit gliſſer, c'eſt pour cela qu'on lui fait une quille étroite : un homme moitié aſſis, moitié couché dans cette voiture, peut (ſauf la poſture incommode) faire la plus grande diligence, pourvu qu'il ne craigne pas de verſer, ni d'être à tous momens ſubmergé dans la neige.

En voyageant ainſi, on porte ſa nourriture ſur l'avant-traineau : quelquefois auſſi du bois, ſur-tout dans les voyages de *Wardhus*. On eſt encore ſouvent obligé de porter avec ſoi une proviſion de mouſſe qu'on méle avec de la neige & de la glace, & on en forme des pains très-durs qui ſervent en méme-temps de fourrage & de boiſſon à ces animaux qui les rongent avec avidité : on voyage ainſi ſur des chemins de neige foulés & marqués de branches de ſapin ; ſi l'on quittoit ces chauſſées, on tomberoit dans des abymes de neige. On eſt donc fort attentif à n'en pas ſortir ; on ſuit le creux d'une eſpece de ſillon formé par tous les pulkas qui y paſſent, & on garde bien l'équilibre afin de ne pas rouler & verſer continuellement le petit bateau, dans lequel il peut à peine entrer la moitié du corps du Voyageur bien enveloppé pour ſe garantir du froid, & qui eſt attaché par une longe, au poitrail du rhenne, qui court très-rapidement, lorſque c'eſt ſur un chemin de neige battu & ferme, c'eſt-à-dire, que le traîneau ne laboure point la neige. Si l'on veut arrêter, c'eſt en vain qu'on tire une eſpece de bride attachée aux cornes de l'animal indocile & indomptable ; il ne fait le plus ſouvent que changer de route, quelquefois il entre en fureur, il s'emporte au point de n'écouter ni la voix de ſon maître, ni l'effort de la bride, & s'il eſt forcé de s'arrêter il ſe retourne d'impatience & vient ſe venger ſur ſon Conducteur qu'il foule à grands coups de pieds. L'unique moyen que les Lapons ont de s'en garantir, eſt de renverſer le traîneau, & de ſe tenir à couvert ſous ce bouclier, juſqu'à ce que la colere de l'animal ſoit paſſée. M. *de Maupertuis* dit, qu'étant peu capable de cette reſſource, toute ſa défenſe fut un petit bâton qu'on lui mit à la main, & qui eſt comme

le gouvernail avec lequel il faut diriger le bateau & éviter les troncs d'arbres. Ce même Auteur dit encore qu'il faut avoir ſoin de ſe faire lier dans ſon pulka, précaution ſans laquelle, lorſque le rhenne court, on ne reſteroit pas long-temps dans la voiture. Mais il vient un temps où cette précaution contre la rapidité des rhennes ſeroit bien inutile, lorſque ce ne ſont plus ces courſiers indomptables & comme volans; leurs cornes velues ne ſont plus alors que des os blancs & ſecs, qu'on prendroit pour des côtes d'animaux morts depuis long-temps; leurs os leur percent la peau, & ils ne paroiſſent pas capables de traîner un pulka à cent pas. La cauſe de ce changement périodique eſt, comme nous l'avons dit plus haut, le changement de ſaiſon. Quand ces animaux reviennent de Norwege, où pendant l'été ils n'ont rien à faire, que paître & s'engraiſſer, c'eſt alors qu'il eſt dangereux de voyager en pulka; mais après tous les travaux de l'hiver, & le retour des foires de la Laponie, on n'auroit à craindre des rhennes, que d'être laiſſé en chemin. S'il eſt difficile d'arrêter cet animal quand il eſt dans ſa force, il n'eſt pas plus facile de le faire marcher dans le temps de ſon épuiſement.

M. *de Maupertuis* dit, qu'en revenant de Kergis, il rencontra ſur le bord du fleuve de Torneo, pluſieurs caravanes de Lapons qui apportoient juſqu'à Pello les peaux & les poiſſons qu'ils avoient troqués aux foires de la haute Laponie. Ces caravanes forment de longues ſuites de pulkas; le premier rhenne qui eſt conduit par un Lapon à pied, traîne le premier pulka, auquel eſt attaché le ſecond rhenne, & ainſi de ſuite juſqu'à quarante, qui paſſent tous préciſément par ce petit ſillon tracé dans la neige par le premier, & creuſé par tous les autres. Lorſque les rhennes ſont las, & que les Lapons ont choiſi le lieu où ils veulent camper, ils forment un grand cercle de tous les rhennes attachés à leurs pulkas. Chacun ſe couche dans la neige au milieu du fleuve glacé, & leurs Conducteurs leur diſtribuent la mouſſe : *voyez à l'article* NEIGE, comment ſe forment ces chemins d'eaux glacées.

Tous les biens des Lapons conſiſtent dans leurs rhen-

nes : les plus voluptueux d'entr'eux, étendus ſur quelques peaux de rhennes ou d'ours, paſſent leur temps à fumer du tabac, & à mépriſer les occupations des autres hommes. Un Lapon eſt réputé très-riche quand il a mille rhennes, dont chacun ne ſe vend à-peu-près que trois florins : c'eſt même la coutume en Laponie, quand il s'agit des biens de quelqu'un, de demander combien il poſſede de rhennes ; ſi le nombre ne va pas juſqu'à cent, il paſſe pour n'être guere à ſon aiſe.

Indépendamment des eſpeces de vers d'oeſtre dont nous avons parlé, & qui tourmentent beaucoup les rhennes, les mouches & les couſins, dont il y a quantité d'eſpeces différentes en Laponie, ſont encore le fléau de ces animaux & des Lapons mêmes. M. *Linnæus* rapporte qu'en 1732, lorſqu'il arriva au mois de Juin à Lulca, diſtrict de la Laponie, d'où le gros des habitans s'étoit déja retiré, ſuivant l'uſage du pays, dans les montagnes couvertes de neige, parce qu'en cette ſaiſon il eſt impoſſible dans les plaines de garantir les rhennes de la perſécution des mouches, le petit nombre de ces animaux, que quelques Lapons avoient gardés dans le pays, avoient les cornes cotonneuſes, molles, enſanglantées, & divers endroits du corps ſi maltraités par les mouches & les moucherons, qu'ils ruiſſeloient de ſang. Un ſeul taon, diſons oeſtre, fut ſuffiſant, dit M. *Linnæus*, pour alarmer un troupeau d'un millier de rhennes. Tous levoient àla fois la tête, ouvroient les yeux, dreſſoient les oreilles, ſouffloient, frappoient des pieds, ſe battoient les flancs l'un contre l'autre, reſtoient enſuite pendant quelques momens comme conſternés, & recommençoient enſuite leurs premiers mouvemens, qu'ils firent plus de cent fois avec autant de régularité qu'un bataillon de ſoldatspeut fairel'exercice. Dans les déſerts, les Lapons brûlent continuellement de l'agaric, du pin & du ſapin, qui répandent une fumée épaiſſe par toute la cabanne ; cette fumée chaſſe les taons des rhennes & les couſins : de là vient que dans les forêts on voit les rhennes revenir deux fois à la cabanne, & ſe coucher par terre, tandis que le Maître met ces matieres alumées du côté que le vent ſouffle, afin qu'il diſperſe la fumée ſur tout le troupeau. Les

rhennes reçoivent tranquillement cette fumée en ruminant, & s'endorment ; ou bien ils ſecouent perpétuellement la tête, afin que les mouches ne piquent pas leurs cornes encore molles & velues : mais ils ont beau faire, leurs cornes ne laiſſent pas d'être percées de petits trous, d'où dégoutte le ſang ; c'eſt ce qui fait que ces mêmes cornes portent ſouvent des andouillers monſtrueux, Quand les Lapons font ſortir les rhennes, pour les mener paître, on voit avec plaiſir une ſorte de combat entre ces animaux, leur garde & les chiens. Les rhennes font au moins ſept ou huit fois le tour de la cabanne, avant qu'on puiſſe les mettre en marche : ils veulent toujours aller contre le vent ; un inſtinct ſemble les avertir, que ſans cette précaution, les mouches qu'ils redoutent peuvent les ſuivre aiſément. Les Pâtres, au contraire, ſavent qu'en laiſſant marcher les rhennes contre le vent, ils iront en courant & en ſautant toute la journée, ſans manger & ſans que perſonne puiſſe les ſuivre. D'ailleurs ils ſeroient quelquefois emportés, comme nos moutons par les grands vents, auſſi ne leur laiſſe-t-on pas faire leur volonté. Les Pâtres vivent auſſi nuit & jour dans les déſerts avec leurs troupeaux, en hiver comme en été, couverts d'habits faits des plus mauvaiſes peaux de rhennes, des gants & des ſouliers de la même matiere, remplis d'une eſpece de cyperoïdes, commune en Laponie, & que M. *Linnæus* nomme *carex veſicaria*, ils vivent ainſi, errent, s'arrêtent & ſe repoſent au milieu des neiges ; ils fument du tabac, jouent avec leurs chiens, & vivent auſſi tranquilles que le Berger Tytire ſous ſon hêtre, tant l'habitude a ſur eux de pouvoir. Comme les rhennes ſont la principale baſe de la ſubſiſtance des Lapons, & que les tumeurs ou piqûres de taons ſont quelquefois accompagnées de maladies qui enlevent près d'un tiers des troupeaux, ce ſeroit rendre un grand ſervice à ce peuple que de garantir d'un mal dangereux les beſtiaux qui lui fourniſſent la nourriture & l'habillement. M. *Triwald* propoſe de mettre quelques gouttes de bon goudron dans chaque trou, que l'on obſervera ſur le dos du rhenne, afin d'étouffer l'inſecte dans quelque état qu'il y ſoit. Nous donnerons au mot TAON

la deſcription & l'hiſtoire de ce cruel inſecte. *Voyez* TAON.

A l'égard des rhennes que l'Auteur du *Manuel Lexique* dit ſe trouver ſous le nom d'*orignacs* dans l'Amérique ſeptentrionale, c'eſt une erreur; car l'orignac de la Nouvelle-France eſt le même que l'élan des pays du Nord de l'Europe. *Voyez* ÉLAN.

On a trouvé, il y a quelques années, près d'Etampes, des oſſemens que l'on a cru avoir appartenus à un rhenne: ce ſquelette étoit à mi-côte, ſous une roche, dans un lit de ſable gris, d'environ trois pieds. Ces os étoient confondus avec des oſſemens d'hippopotame. Ce ſont-là deux beaux médaillons de la catoſtrophe du globe terreſtre. *Voyez* FOSSILES & PÉTRIFICATIONS.

RHINOCÉROS ou PORTE-CORNE. C'eſt le plus curieux & le plus grand de tous les animaux quadrupedes après l'éléphant: on le trouve dans les déſerts de l'Afrique & de l'Aſie. Le caractere ſpécifique du rhinocéros, dit M. *Briſſon*, page 113, eſt d'avoir à chaque mâchoire deux dents inciſives, très-eloignées l'une de l'autre; trois doigts ongulés à chaque pied, & une corne conique ſur le nez: la partie antérieure de chacune de ſes mâchoires eſt en quelque façon aplatie ou plutôt comme coupée carrément; & chacune des dents inciſives eſt placée à-peu-près dans un des angles formés par le devant des mâchoires & leurs côtés. Le rhinocéros n'a point de dents canines; mais il a à chaque mâchoire douze dents molaires, ſix de chaque côté.

Deſcription du Rhinocéros.

Ce grand quadrupede a depuis la partie ſupérieure du dos juſqu'à terre, environ ſix pieds de hauteur, & depuis le bout du muſeau juſqu'à la queue, environ douze pieds de longueur: le tour de ſon corps eſt égal à ſa longueur: il a la tête oblongue, groſſe & aſſez ſemblable à celle du ſanglier, excepté le muſeau qui eſt rond; les yeux petits, mais vifs & enflammés, & les oreilles ſemblables à celles d'un cochon, larges & hautes de onze pouces: la bouche eſt peu fendue, elle

n'a environ qu'un demi-pied de chaque côté. On remarque, quand cet animal veut prendre quelque choſe pour le manger, que la peau de ſa levre ſupérieure, qu'il peut étendre en forme de bec d'aigle & retirer à ſa volonté, eſt beaucoup plus longue que l'inférieure qui a ſept pouces de largeur : la corne qui eſt ſur ſon nez eſt ſouvent arquée vers le dos, quelquefois double, mais rarement, ſur-tout dans ceux d'Afrique.

Sa peau, qui eſt très-épaiſſe, s'étend l'eſpace de trois pieds depuis les oreilles juſques vers le commencement du dos : elle ſe replie & ſe rabat enſuite des deux côtés du cou en forme de capuchon aplati, ce qui lui a fait donner par les Portugais le ſurnom de *moine des Indes*. Cette premiere peau fait à ſon extrémité une eſpece de bourrelet ; elle deſcend des deux côtés juſqu'au bas du ventre, & forme trois plis de chaque côté, les uns près des autres, & qui enveloppent les deux cuiſſes antérieures de l'animal juſqu'auprès des genoux, comme ſi c'étoient des bottes : au-deſſous du cou pend un autre cuir arrondi, très-épais & long d'environ un pied, aſſez ſemblable à la partie inférieure du collier d'un bœuf de charrue : depuis les oreilles juſqu'au premier bourrelet il y a trois pieds de diſtance. De deſſous ce premier bourrelet, que *Strabon* compare à un baudrier, ſort une peau qui s'étend jnſqu'à la croupe ; elle eſt fort épaiſſe & reſſemble à ces couvertures que l'on met ſur le dos des chevaux bleſſés : cette ſeconde peau s'étend auſſi des deux côtés, & forme à toutes ſes extrémités un bourrelet très.dur : elle a environ quatre pieds de longueur ſur le dos & huit de largeur, c'eſt-à-dire quatre pieds du côté du ventre. Sa queue prend naiſſance un pied plus bas que la croupe ou que l'extrémité du ſecond bourrelet ; elle a près de trois pieds de longueur ; mais elle eſt attachée au corps de l'animal juſqu'au fondement, l'eſpace de huit pouces : elle eſt aſſez mince & compoſée de pluſieurs nœuds très-ſerrés. Celle de la femelle s'emboîte en deux gros bourrelets de peau, qui ſont fort longs & très-durs. Cet animal n'a de poils qu'à la queue & aux oreilles.

La croupe du rhinocéros eſt tout-à-fait ſinguliere : elle eſt entourée de deux gros bourrelets qui naiſſent

de chaque côté à l'extrémité de la ſeconde peau, & qui vont joindre la queue auprès du fondement : ainſi la croupe du rhinocéros eſt partagée en deux par la queue, ce qui forme comme un demi-cercle ou un arc tendu d'environ trois pieds de circonférence, non compris la corde. Les deux cuiſſes de derriere ſont auſſi enveloppées juſqu'auprès des deux genoux dans des eſpeces de bottes à pluſieurs plis. La peau du ventre n'eſt qu'à dix-huit pouces de terre : elle ſort de deſſous les extrémités de celle du dos, & eſt comme ſi elle ſortoit d'une houſſe de ſelle ; car les bourrelets ne ſont pas attachés au corps, mais ils débordent d'un, de deux & même en quelques endroits de trois & de quatre pouces : elle eſt mince & déliée, & n'a que deux pieds de largeur ; cela étoit néceſſaire, parce qu'autrement la peau du rhinocéros ne pouvant s'étendre, il lui ſeroit impoſſible de pâturer, & la femelle ne pourroit avoir de petits : d'un autre côte ſi elle avoit eu plus de largeur, elle ſeroit plus expoſée aux traits & aux attaques de l'ennemi, n'étant point défendue par les peaux dures qui enveloppent le reſte du corps.

La peau du rhinocéros eſt d'un gris brun : elle eſt couverte par-tout, excepté à la tête & deſſous le ventre, de durillons fort ſemblables à des boutons d'habits, élevés au-deſſus de la peau de plus d'une ligne ; les plus apparens ſont ceux de la croupe & du derriere. Malgré la dureté de cette peau l'animal n'eſt pas moins ſenſible, puiſqu'on l'a vu à Paris friſſonner aux coups d'une petite baguette. Les pieds ſont faits de trois fourchons, deſquels celui du milieu eſt de corne par le devant, & de durillons ſur le derriere : les deux autres ſont des eſpeces de griffes.

On voit par cette deſcription que le rhinocéros eſt à-peu-près de la longueur de l'éléphant ; mais il eſt moins gros, & il a les jambes plus courtes. Celui que l'on a montré à Paris en 1748, n'avoit qu'un pied depuis le bout des genoux juſqu'à terre. Les quatre dents inciſives de cet animal reſſemblent à de gros dès à jouer : les dents molaires ſont ſi tranchantes, qu'elles coupent la paille & les branches d'arbres, comme ſi c'étoient des ciſeaux.

Le rhinocéros a les narines assez grandes, distantes l'une de l'autre d'un demi-pied, & éloignées d'un pied des yeux, qui ont dix pouces de distance entr'eux. Une singularité remarquable, c'est que le rhinocéros d'Asie a la langue douce comme du velours; tandis que celle du rhinocéros d'Afrique est rude, épineuse comme une lime, & écorche tout ce quelle léche. Celui qu'on a vu à Paris, léchoit le visage d'un de ses Gardiens sans lui faire aucun mal. Il fut pesé à Stutgard, dans le Duché de Wirtemberg; il pesoit, dit-on, cinq milles livres.

Kolbe dit que le rhinocéros d'Afrique a aussi les oreilles plus petites, & la corne ordinairement moins longue.

Durée de la vie, nourriture, & pays où naissent les Rhinocéros.

Le rhinocéros mâle est conformé comme l'éléphant & le chameau; cet animal tient aussi beaucoup du bœuf. La femelle a un pis & deux tettes; elle n'a du lait que quand elle allaite, ce qui fait qu'il est difficile d'appercevoir son pis dans les autres temps. Le cri du rhinocéros ressemble à celui d'un bœuf pousssif; on diroit qu'il ne fait du bruit qu'avec les narines: ce cri ne s'entend pas de fort loin; mais lorsqu'il court & qu'il est animé, on l'entend alors à une grande distance.

Bochard rapporte d'après *Damir* & *Alkazuin*, Auteurs Arabes, que le rhinocéros femelle met bat son petit après l'avoir porté trois ans, & qu'elle ne commence à avoir des petits qu'à cinquante ans, & qu'elle vit sept cents ans. Tout cela est un conte; & s'il est vrai que le rhinocéros acquiert toute sa grandeur en quinze ans, sa gestation ne peut guere être de plus de quinze mois, & sa vie de cent ans ou environ: c'est ce qu'un Turc véridique & grand Voyageur nous a assuré. On trouve des rhinocéros par-tout où il y a des éléphans, c'est-à-dire dans les déserts d'Afrique, dans l'Abyssinie, dans les royaumes de Bengale & de Patane, en Asie. Il y en a aussi quelques-uns dans la province de Quangsi, à la Chine. Mais les pays où il s'en trouve en plus grand nombre, sont les Etats du Grand Mogol & ceux

du Roi d'Ava, de Cambaye & de Jacatra : celui qu'on a montré à Paris a été amené d'Achem, dans l'iſle de Sumatra, au royaume d'Ava. Il étoit apprivoiſé, doux & même careſſant : il mangeoit continuellement du foin, de la paille, du pain, des fruits, des légumes & généralement de tout ce qu'on lui donnoit, excepté de la viande & du poiſſon : il buvoit à proportion. Ceux qui en avoient la garde, aſſuroient qu'il mangeoit par jour ſoixante livres de foin & vingt livres de pain, & qu'il buvoit quatorze ſeaux d'eau. Il aimoit extrêmement la fumée du tabac, & ceux qui le montroient prenoient plaiſir à lui en ſouffler dans les narines & dans la bouche : il buvoit auſſi de la biere & du vin.

Cet animal, dit le Pere *le Comte*, mange auſſi avec plaiſir des branches d'arbres hériſſés de toutes parts de pointes d'épines vertes, avec des feuilles qu'il briſe & plie avec une avidité & une adreſſe ſinguliere. Auſſi le rhinocéros, celui dont la langue eſt rude, ne ſe nourrit pas d'herbes ; il préfere les buiſſons, le genêt & les chardons, & ſur-tout une eſpece de plante qui reſſemble beaucoup au genévrier, mais qui ne ſent pas auſſi bon, & dont les piquans ne ſont pas à beaucoup prés, auſſi pointus. Les Européens du Cap appellent cette plante, l'*arbriſſeau du rhinocéros*.

Le rhinocéros d'Aſie aime les marais & les gras pâturages, & mange l'herbe comme le bœuf : on aſſure qu'il ſait nager, qu'il aime à ſe plonger dans l'eau, & qu'il court avec une telle légéreté, qu'il fait quelquefois juſqu'à ſoixante lieues dans un jour ; ce qui eſt preſque incroyable, vu l'énorme peſanteur de l'animal, & ſa ſtructure ou conformation.

Chaſſe du Rhinocéros ; ſa force & ſa fureur ; ſon combat contre l'Eléphant.

Il ne faut pas croire d'après ceux qui montroient le rhinocéros à Paris, qu'on tue cet animal dans l'été, à coups de canons, quand il court ; ou dans l'hiver, à coups de fleches, quand il eſt endormi dans un marais. Sa peau eſt trop dure pour être percée par des fleches ; & il court trop vite pour qu'on puiſſe mener & braquer

le canon après lui : ainſi ces contes ne ſervent qu'à en impoſer à un certain public toujours avide du merveilleux. Voici ce que quelques Naturaliſtes rapportent de la chaſſe du rhinocéros, & de la maniere de le prendre : ils diſent que quand la femelle allaite ſon petit dans les pâturages, les Indiens, les uns armés de piques, & les autres de fuſils, vont l'attaquer ; s'ils ont le bonheur de la tuer à coups de fuſil ou autrement, ils prennent le petit qui ne peut encore courir bien vîte, ni ſe défendre. Mais cette chaſſe eſt très-dangereuſe ; car quoique le rhinocéros ne faſſe naturellement aucun mal à l'homme, cependant lorſqu'il eſt bleſſé, il va quelquefois au feu, & renverſe, dit *Bontius*, tout ce qui ſe trouve devant lui, hommes & chevaux. Le même *Bontius* ajoute que la femelle du rhinocéros ne va au feu que quand elle a mis ſon petit en ſûreté ; telle eſt la maniere de prendre les petits rhinocéros.

A l'égard du rhinocéros mâle, la chaſſe n'en eſt pas ſi dangereuſe. Les Indiens conſtruiſent dans les lieux où vont ces animaux une forte cabane à pluſieurs portes, qu'ils entourent d'arbres & de feuillage : ils mettent dans une partie de cette cabane une femelle de rhinocéros déja apprivoiſée dans le temps qu'elle eſt en chaleur, & laiſſent ouverte la porte antérieure ; le rhinocéros mâle attiré par la femelle, n'eſt pas plutôt entré dans cette partie antérieure, que les Indiens qui ſe ſont cachés ferment auſſi-tôt la porte, enſuite ils le tuent ou le prennent en vie. Telle eſt la ſeule maniere de prendre le rhinocéros vivant, du moins en Aſie.

En Afrique, dit *Kolbe*, les peuples de Bamba entendent fort bien la maniere de prendre le rhinocéros : leur méthode eſt d'ouvrir dans les lieux que ces animaux fréquentent de larges foſſés qui vont en rétréciſſant vers le fond, ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon, qui cachent le piege ; les rhinocéros y tombent & ne peuvent s'en retirer. Les Hottentots, dit le même Auteur, font à-peu-près de même : comme ces animaux ſuivent preſque toujours la même route pour aller aux rivieres, la trace de leurs pas eſt toujours facile à reconnoître, à cauſe de la peſanteur de

eurs corps. Les Hottentots ouvrent dans cette route une foſſe de ſept à huit pieds de profondeur, & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu; ils le couvrent enſuite avec tant d'art que les yeux mêmes d'un homme y ſeroient trompés. Le rhinocéros en tombant dans cette foſſe, ne manque pas de rencontrer le pieu qui lui perce la poitrine ou le cou, & qui l'arrête aſſez pour donner le temps aux Chaſſeurs de l'achever à grands coups de ſagayes.

Le rhinocéros a l'odorat extrêmement ſubtil : avec le vent favorable il ſent de loin toutes ſortes d'animaux; il marche vers eux en droite ligne, renverſant tout ce qui ſe rencontre ſur ſon paſſage, rien ne l'oblige à ſe détourner; avec la corne qu'il a ſur le nez il déracine les arbres, il enleve les pierres qui s'oppoſent à ſon paſſage, & les jette derriere lui fort haut à une grande diſtance; en un mot, il abat tous les corps ſur leſquels ſa corne peut avoir quelque priſe : s'il ne rencontre rien lorſqu'il eſt en colere, il ſe contente de baiſſer la tête & de faire des ſillons ſur la terre, dont il jette une grande quantité ſur ſa propre tête : il attaque aſſez rarement les hommes, à moins qu'on ne le provoque ou que l'homme n'ait un habit rouge; dans ces deux cas il ſe met en colere, & tâche de ſaiſir la perſonne par le milieu du corps, & la fait voler par deſſus ſa tête avec une telle force qu'elle eſt tuée par la violence de ſa chûte : alors il vient la lécher fortement, de maniere à lui enlever toutes les chairs; il en fait de même aux autres animaux. Si on le voit venir, il n'eſt pas difficile de l'éviter quelque furieux qu'il ſoit; s'il va fort vîte, il ne ſe tourne qu'avec peine; d'ailleurs il ne voit que devant lui, ainſi on n'a qu'à le laiſſer approcher à la diſtance de huit ou dix pas, & alors ſe mettre un peu à côté, il ne voit plus celui qu'il pourſuivoit, & ne peut que très-difficilement le retrouver.

Pline & tous les Auteurs aſſurent que le rhinocéros eſt l'ennemi naturel de l'éléphant. Il ſemble aiguiſer ſa corne contre les rochers, il la frotte auſſi contre les arbres & tous les corps durs (peut-être par un mou-

vement naturel) quand il ſe prépare au combat ; & quand il attaque l'éléphant, il tâche de lui enfoncer ſa corne dans le ventre à l'endroit où il ſait qu'il a la peau plus tendre & plus molle. La poſſeſſion d'un pâturage excite entr'eux des combats ſinguliers ; ils ne veulent point ſe repaître dans les mêmes lieux. L'éléphant, qui eſt ruſé & ſubtil, évite quelquefois la corne du rhinocéros, le fatigue avec ſa trompe, le déchire, le hache & le met en pieces avec ſes grandes dents ou défenſes ; mais le rhinocéros remporte ſouvent la victoire. Pluſieurs croient fabuleux le combat de ces deux animaux ; cependant Emmanuel, Roi de Portugal, fit combattre en 1515, un rhinocéros mâle contre un éléphant, & celui-ci fut vaincu dans l'arene de Lisbonne.

Selon le rapport des Jéſuites Portugais & des Ecrivains Orientaux, on voit aſſez ſouvent des éléphans étendus morts & percés par la corne du rhinocéros ; néanmoins les Peres Jéſuites Portugais, qui ont demeuré long-temps en Abyſſinie, aſſurent que les habitans de ce pays nourriſſent & apprivoiſent des rhinocéros dont ils ſe ſervent, & les accoutument au travail comme ils font à l'égard des *éléphans* : voyez ce mot.

Temps où l'on a vu des Rhinocéros en Europe : uſage de la corne, du ſang & de la peau de cet animal.

Dion dit que l'Empereur Auguſte après avoir vaincu Cléopâtre, fit paroître à Rome pour la premiere fois un rhinocéros à ſon triomphe. *Pline*, plus inſtruit de l'Hiſtoire Romaine, aſſure que ce fut le grand Pompée qui donna le premier au peuple le ſpectacle d'un tel animal : dans la ſuite on en fit paroitre ſouvent dans le Cirque. Le Peuple Romain prenoit beaucoup de plaiſir à les conſidérer, tantôt dans le temps qu'on ne les faiſoit pas combattre, (ſpectacle innocent & plus agréable aux perſonnes d'un caractere doux & humain, puiſqu'il ſe faiſoit ſans effuſion de ſang,) tantôt lorſqu'ils étoient aux priſes avec l'éléphant, l'ours, le taureau, ou même avec les Gladiateurs ; enfin, Auguſte procura ſouvent de tels amuſemens au peuple.

peuple. Sous Domitien on vit ſouvent le rhinocéros ſe battre avec le taureau : & *Martial* dit qu'aucun animal ne combattoit dans l'arene avec plus de force & de férocité : ce même Auteur ajoute que le rhinocéros étoit fort lent à ſe mettre en colere ; mais que lorſqu'il étoit une fois irrité, rien n'étoit plus terrible : on a vu, dit-il, cet animal enlever un ours avec ſa corne, qui étoit double, & le jeter en l'air très-leſtement. En conſidérant le rhinocéros femelle qui étoit à Paris en 1748, on conçoit aiſément que le rhinocéros mâle en tournant ſa tête vers ſon épaule droite, peut également ſe ſervir des deux cornes qu'il a quelquefois, & que c'eſt même dans cette ſituation qu'il raſſemble toutes ſes forces, comme ſur un point d'appui. On vit encore deux rhinocéros ſous Antoine le Pieux ; mais depuis la décadence de l'Empire Romain il n'en parut plus en Europe juſqu'en 1515, qu'on en vit un à Lisbonne ; depuis ce tems-là on en a encore tranſporté quelques-uns en Portugal & en Eſpagne : enfin on en fit voir un à Londres en 1684, & un autre il y a quelques années ; mais il ne paroît pas qu'on en ait jamais mené en France avant celui qu'on a vu à Paris en 1748 ; il avoit été amené en Hollande par mer par un Capitaine de cette Nation, de là en Allemagne & d'Allemagne en France. Pour le tranſporter par terre, on s'eſt ſervi d'une voiture couverte, ſur laquelle il falloit dans les mauvais chemins juſqu'à vingt chevaux. A cauſe de la différence du climat de l'Europe, on avoit ſoin de le graiſſer ſouvent avec de l'huile de poiſſon, pour empêcher ſa peau de s'endurcir & de ſe fendre. On en voit un aujourd'hui dans la ménagerie de Verſailles.

On prétend que le rhinocéros mâle a une petite corne ſur le dos, à l'épaule droite (c'eſt plutôt une ſeconde corne ſur le nez) : toujours eſt-il vrai que la corne qui eſt ſituée & fixe ſur le nez, eſt ordinairement claire en ſa baſe, & d'un brun noirâtre en haut, comme la peau : elle n'eſt pas tout-à-fait ronde, mais un peu écraſée aux côtés ; elle eſt fort groſſe, un peu recourbée vers le dos, & très-dure ; celle de la femelle eſt plus groſſe & plus longue ; elle a quelquefois plus de deux pieds

& demi de longueur, en partant de la racine, & neuf à dix pouces de diametre en cette même partie: au reſte, ces cornes varient ſuivant l'âge: nous en avons une très-belle qui eſt d'un gris brun; & quoiqu'il y en ait un au bout de la pointe de retranché, elle a encore vingt-deux pouces de longueur, & ſept de diametre en ſa baſe.

La corne du rhinocéros étoit de très-grand prix chez les Romains: tout le monde ſait qu'ils avoient pouſſé le luxe des bains juſqu'à l'excès; des femmes y tenoient des vaſes à bec remplis d'huile & d'eſſence à l'uſage de ceux qui prenoient les bains. Ces vaſes étoient, chez les Princes & les riches, des cornes de rhinocéros qui étoient artiſtement creuſées en dedans, & bien travaillées ſur l'extérieur: *voyez l'article* VASE. Les Ecrivains Arabes & les Orientaux débitent beaucoup de fables ſur cette eſpece de corne: ils prétendent que quand elle eſt fendue, on y voit mille figures plus merveilleuſes les unes que les autres, des hommes, des oiſeaux, des chevres, &c. ce qui fait, diſent-ils, que les Princes Chinois & les Indiens s'en ſervent pour orner leurs baudriers & en parent leurs trônes; l'on en fait auſſi des colliers & des manches de couteaux à l'uſage des Rois des Indes, qui ſe ſervent toujours à table de ces couteaux, & qui les achetent bien cher, parce qu'ils croient de bonne foi que la corne ſue à l'approche de quelque ſorte de venin que ce ſoit, & que quand on y verſe de bon vin, on le voit ſur le champs s'élever & bouillonner. *Kolbe* n'a pas craint d'aſſurer qu'il avoit été témoin oculaire de ce phénomene.

Une des raiſons qui concourent encore au grand prix de cette corne, même dans les Indes, c'eſt ſa dureté extraordinaire qui permet qu'on en faſſe des ouvrages ſculptés, de toute beauté & de très-longue durée. L'opinion qu'une telle gravure étoit naturelle à la corne du rhinocéros, jointe à la propriété de ſuer ou de ſe fendre en deux à l'approche du venin, a paſſé des Indes en Europe. On ſait que Clément VII. fit préſent d'une corne de rhinocéros au Roi de France, croyant tout bonnement lui envoyer quelque choſe de très-précieux: les Vénitiens en acheterent alors une très-

cher d'un Juif ; & *Paul Jove* raconte que quand les François pillerent le Palais de Medicis, Grand Duc de Toſcane, ils trouverent un tréſor, c'étoit une corne de rhinocéros. On préſume bien que ces ſortes de bijoux étoient d'autant plus eſtimés que la ſuperſtition & l'ignorance en rehauſſoient le prix. Aujourd'hui qu'on commence à revenir de ce préjugé en Europe, on ne voit plus ces cornes que comme des raretés dans les cabinets des Curieux. Celles que l'on voit dans le cabinet d'Hiſtoire Naturelle à Chantilly, ſont très-variées : on les vend encore cent écus dans l'Inde. Pluſieurs perſonnes du Cap ont des coupes faites de cette corne ; il y en a de montées fort proprement, ſoit en or, ſoit en argent, les ornemens en font tout le mérite. Les Tourneurs qui font ces vaſes, ont encore grand ſoin d'en ramaſſer les raclures : on les croit d'un excellent uſage dans les convulſions, les foibleſſes & pluſieurs autres incommodités.

Le ſang de cet animal eſt auſſi fort eſtimé au Cap. Les Européens qui peuvent en avoir de frais, le mettent dans un boyau du rhinocéros, & l'expoſent au ſoleil pour le faire ſécher : on dit que c'eſt un vrai ſpécifique contre les obſtructions, & pour conſolider les plaies internes : on le prend dans un verre de vin, dans une taſſe de thé ou de café. On aſſure que ce même remede convient encore pour guérir les coliques, arrêter le flux de ſang & provoquer les menſtrues des femmes, deux effets entiérement oppoſés, dit *Rédi*.

Les Maures Indiens, dit *Bontius*, mangent avec plaiſir la chair du jeune rhinocéros ; mais quand il eſt vieux, cette chair eſt ſi dure & ſi coriace, qu'il faut avoir de bonnes dents pour en manger. Chez les Indiens on fait uſage en Médecine de la peau, de la corne, des ongles, du ſang, de la chair, de la fiente, de l'urine, & généralement de tout ce qui vient du rhinocéros : on en tire des remedes volatils, qui paſſent chez les Indiens & chez les Abyſſins pour des antidotes ſouverains contre le poiſon & le venin ; ils ont le même uſage dans leur Pharmacie, que la thériaque dans la nôtre. La décoction de la peau de cet animal, avalée

pendant trois jours conſécutifs, guérit, dit-on, les dégoûts, ſoit qu'ils viennent de foibleſſe d'eſtomac, ou de quelqu'autre cauſe : cette peau eſt ſi dure, que les mêmes Indiens & Abyſſins s'en ſervent pour faire des cottes d'armes, des cuiraſſes, des boucliers, & même, dit-on, des ſocs de charrues : ces cuiraſſes de peau ſont beaucoup plus légeres & plus commodes que les nôtres ; elles ſont à l'épreuve des pertuiſannes & des armes à feu : enfin, on n'apportoit autrefois des Indes à Rome le meilleur *lycium*, que dans des outres de peau de rhinocéros. *Charles de Bergan* dit que les excrémens de cet animal ſont moulés en crottes preſque ſemblables à celles du cheval, & que les Jardiniers du pays préferent le fumier du rhinocéros à tout autre.

A l'égard du *réem*, que quelques-uns appellent *rhinocéros*, voyez ce que nous en avons dit au mot REM : on a auſſi donné improprement le nom de *taureau* ou de *bœuf d'Ethiopie* au rhinocéros : il paroit encore que l'*abada* & le *monocéros quadrupede* de quelques Auteurs eſt le même que le *rhinocéros d'Afrique*. M. *Parſons*, célebre Médecin de Londres, a publié en 1742 un *Traité ſur le rhinocéros*.

RHINOCÉROS, NASICORNE ou MONOCÉROS. Les Naturaliſtes donnent ce nom à trois eſpeces de ſcarabées ou inſectes coléopteres qui ont ſur la tête une corne que l'on regarde comme une expanſion du crâne.

Le premier porte ſur la tête une corne recourbée : il a le ventre velu, & le corſelet convexe.

La ſeconde eſpece a la figure du *ſcarabée pillulaire*, ou *fouille-merde*, autrement dit *ſtercoraire*. Cet inſecte a le devant de la tête en forme de bouclier, taillé en croiſſant, à bord élevé, d'où ſort une petite corne échancrée : ſes fourreaux ſont polis & marqués de ſept ou huit ſillons.

La troiſieme eſpece eſt le petit rhinocéros noir, qui eſt de forme cylindrique, dont les fourreaux ſont ſillonnés & pointillés en creux. Sa corne eſt repliée : il a le corſelet échancré en devant, & on lui voit cinq dentelures. (*Linnæus*).

Nous parlerons plus amplement du rhinocéros inſecte à l'art. *ſcarabée monocéros* ou *ſcarabée à une corne*.

RHINOCÉROS DE MER: c'eſt le nom que l'on donne à la *licorne de mer* ou *narhwal*: voyez ces deux mots.

RHINOCÉROS OISEAU. On appelle ainſi une eſpece de corbeau cornu des Indes: il eſt beaucoup plus grand que nos corbeaux d'Europe: ſon bec eſt petit, par rapport à ſon corps: c'eſt le *topau* du *Muſæum* de *Wormius*, & le *jager-vogel* de *Nieuhoff*. Conſultez auſſi ce qu'en ont dit *Bontius*, *Aldrovande*, *Willughby* & *Ray*. Voyez CALAO.

RHODITE. Nom donné à un grand aſtroïte foſſile, à grandes étoiles rondes, plus ou moins profondes, ſéparées par un rebord aſſez large ſur lequel les lames ſe prolongent. Les rhodites ſont communs aux environs de Baſle, de Dax & en Lorraine.

RHOMBITE. Sous ce nom on déſigne quelquefois l'empreinte ou la pétrification d'un turbot, mais plus communément on exprime par-là une famille de coquilles appellées *rouleaux* ou *cylindres*. Il paroît que les Auteurs ont appliqué ou tiré le nom de *rhombites* de la figure de ces coquilles: mais elle approche ſi peu du rhombe géométrique, qu'il ſeroit ridicule de leur donner en françois le nom de *rhombe*; il vaudroit mieux diviſer cette famille en rouleaux & en cornets. Cette diviſion s'accorderoit avec la méthode de *Liſter*, car il diviſe les *rhombi* en cylindriques, ce ſont les *rouleaux*; & en pyramidaux ou coniformes, ce ſont les *cornets*. Voyez ces mots.

RHUBARBE, *rhabarbarum aut rheum*. Dans les boutiques, on donne ce nom à une racine que l'on nous apporte en morceaux aſſez gros, inégaux, de la longueur de quatre pouces ou environ, & de la groſſeur de deux à trois: elle eſt aſſez peſante, jaunâtre en dehors, marbrée intérieurement comme la noix muſcade, un peu fongueuſe, d'un goût légérement âcre, mêlé de viſcoſité, amer & un peu aſtringent, d'une odeur de drogue, donnant une teinture de ſafran à l'eau.

Cette racine, qui eſt ſujette à ſe carier & à noircir, ſur-tout quand elle eſt en grands morceaux, appartient

à une plante de la Chine, qui malgré ſa célébrité n'en eſt pas encore mieux connue. *Montingius*, dans ſon *Hiſtoire des Plantes d'Angleterre*, a donné une deſcription de la rhubarbe, & une figure tirée de *Mathiole*, ſous le nom de *rhabarbarum lanuginoſum*, *ſive lapathum Chinenſe longifolium*; mais l'hiſtoire qu'il en donne n'eſt ſurement pas fidelle, & ne convient point à la rhubarbe. Le R. P. *Michel Boyn* dit, dans ſon Livre intitulé *Flora Sinenſis*, *Viennæ Auſtriæ edita*, 1656, que la rhubarbe nait dans toute la Chine, & qu'elle s'y appelle *tay-huam*, ce qui ſignifie *très-jaune*: elle vient cependant plus abondamment dans les Provinces du Su-Civen, Xen-ſy, & Socieu, qui eſt la ville la plus proche des murs des Chinois. La terre, dans laquelle elle vient, eſt rouge & limoneuſe. Dès que les Chinois ont tiré cette racine de la terre, ils la nettoient, la raclent, la coupent en morceaux, qu'ils mettent d'abord ſur de longues tables, & qu'ils retournent trois ou quatre fois le jour; car l'expérience leur a appris que s'ils les faiſoient ſécher en les ſuſpendant à l'air libre, ces morceaux deviendroient trop légers, & que la rhubarbe perdroit de ſa vertu. Au bout de quatre jours, quand les morceaux ont déjà pris une ſorte de conſiſtance, on les perce de part en part, & on les enfile, enſuite on les expoſe au vent à l'ombre. L'hiver eſt le meilleur tems pour tirer la rhubarbe de la terre, avant que les feuilles vertes commencent à pouſſer. Si on l'arrachoit de la terre pendant l'été, ou dans le tems qu'elle pouſſe des feuilles vertes, non-ſeulement elle ne ſeroit pas mûre & n'auroit point de ſuc jaune ni de veines rouges, mais elle ſeroit encore poreuſe & très-légere, & par conſéquent inférieure à celle qu'on retire durant l'hiver. On prétend que les Chinois font, par cette préparation, trois eſpeces de rhubarbe; l'une eſt plate, l'autre eſt en morceaux ronds, & l'autre carrée; ce qui fait dire aux Marchands, *rhubarbe de la Chine* ou de *Tartarie* ou de *Moſcovie*. La meilleure pour l'uſage eſt celle qui a été gardée dix ans.

On apportoit autrefois la rhubarbe de la Chine par la Tartarie, à Ormus & à Alep, de-là à Alexandrie, &

enfin à Vienne, c'étoit celle qu'on appelloit *rhubarbe du Levant*. Les Portugais l'apportoient auſſi ſur leurs vaiſſeaux, de la ville de Canton, qui eſt un Port & où ſe tient un marché de la Chine. Les Egyptiens l'apportoient à Alexandrie par la Tartarie. On prétend qu'il en venoit auſſi de cette partie de l'Ethiopie, que les anciens nommoient *barbarica*, d'où lui eſt venu le nom latin *rheum barbaricum*. L'on ajoute que la premiere rhubarbe fut apportée en Europe par quelques ſoldats de l'armée de Charles V. dans le quatorzieme ſiecle: préſentement on nous l'apporte des Indes Orientales & de Moſcovie: elle croît abondamment dans toute cette partie de la Chine qui confine à la Tartarie; nous ne ſavons pas encore ſi elle naît auſſi en Moſcovie, & il paroît vraiſemblable que les Moſcovites nous l'apportent de la Tartarie & de la Chine. Les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes s'en chargent auſſi à Canton & à Ormus. Il y a quelques années qu'on envoya de Moſcovie à M. *de Juſſieu*, une plante qui s'appelle *rhabarbarum folio oblongo, criſpo, undulato, flabellis ſprſis*. Cette même plante avoit déjà été envoyée du même pays pour la vraie rhubarbe de la Chine par M. *Rud*, Directeur du Jardin de Chelſey en Angleterre, ſous le nom de *lapathum bardanæ folio undulato, glabro* La maniere dont cette plante fructifie fait croire que c'eſt effectivement une vraie eſpece de rhubarbe de la Chine. Les graines & la racine de cette plante ſont tout-à-fait ſemblables à la rhubarbe que feu M. *Vandermonde*, Médecin de la Faculté de Paris, avoit envoyée de la Chine. Enfin on la cultive aujourd'hui au Jardin Royal des plantes à Paris, où elle vient très-bien: elle y fleurit, & ſupporte les hivers les plus froids. En voici la deſcription.

C'eſt une groſſe racine vivace, arrondie, d'environ une coudée de longueur, rameuſe, d'un roux noirâtre en dehors; quand on enleve quelques morceaux de l'écorce, on trouve la ſubſtance pulpeuſe de la racine, panachée de points d'un beau jaune de ſafran, ſur-tout en ſon milieu: on reconnoît l'odeur, qui lui eſt particuliere, à la flairant vers ſon collet; ſon goût eſt amer, viſqueux & aſtringent: du ſommet de la racine

naiſſent pluſieurs feuilles couchées ſur la terre, diſpoſées en rond les unes ſur les autres : elles ſont très-grandes, entieres, vertes, taillées en forme de cœur, garnies de deux oreillettes à leur baſe, & portées ſur de longues queues qui fourniſſent à la feuille même cinq nervures principales. Du milieu des feuilles s'éleve une tige anguleuſe, cannelée, haute d'un pied & demi, garnie de quelques enveloppes particulieres membraneuſes; les fleurs en ſortant de ces enveloppes forment de petites grappes, & chaque fleur eſt portée ſur un petit pédicule particulier : elles ſont ſemblables à celles de notre rhapontic, mais beaucoup plus petites ſans calice, & d'une ſeule piece en forme de petite cloche, découpée en ſix quartiers : à chaque fleur ſuccede une graine pointue triangulaire, bordée d'un feuillet membraneux; elle pouſſe dans le printems, & fleurit en Juin : ſes graines mûriſſent en Août.

Par le moyen de l'eau on retire de la racine de rhubarbe de la Chine plus de moitié de ſon poids d'extrait gommeux; car elle contient très-peu de réſine. Tous les Médecins reconnoiſſent deux vertus dans la rhubarbe; ſavoir, d'évacuer les humeurs, ſur-tout celles qui ſont bilieuſes; & de fortifier par une douce aſtriction les fibres de l'eſtomac & des inteſtins : elle leve les obſtructions du foie; c'eſt pour cela que quelques-uns l'appellent l'*ame*, la *vie* & la *thériaque du foie*. On l'emploie utilement dans la jauniſſe, & dans les diarrhées, dans toutes les eſpeces de dyſſenteries qu'elle guérit ſouvent beaucoup plus ſurement & avec plus de douceur que l'ipecacuanha : on la mêle auſſi avec la limaille de fer & la cannelle contre les pâles couleurs & opilations des jeunes filles. Elle a auſſi la propriété de tuer les vers, & convient à toutes les perſonnes & à tout âge, lorſqu'elle eſt preſcrite à propos; car il y a des cas où elle deſſeche le ventre, & attaque les reins, &c. Il faut s'en abſtenir dans les fievres continues & inflammatoires, parce qu'elle échauffe beaucoup. Elle nuit à ceux qui ſont ſujets aux conſtipations & aux ardeurs d'urine : on l'ordonne en ſubſtance avant le repas pour aider la digeſtion & pour fortifier l'eſtomac : la doſe en eſt depuis douze grains juſqu'à

un gros, ſelon l'âge & le tempérament. *Lémery* dit avoir reconnu par expérience, que la partie brunâtre qui ſemble être gâtée dans les grands & gros morceaux de rhubarbe, eſt plus aſtringente & plus propre pour le flux de ſang & la diarrhée que la bonne rhubarbe. Enfin la rhubarbe entre dans quantité de compoſitions galeniques; ſon nom eſt très-célebre en Médecine.

RHUBARBE DES ALPES. C'eſt une eſpece de patience à feuilles rondes. *Voyez* PATIENCE.

RHUBARBE BLANCHE. *Voyez* MECHOACAN.

RHUBARBE DES MOINES. *Voyez à l'article.* PATIENCE.

RHYNCOLITHES. Nom donné aux pointes d'ourſin foſſiles. *Voyez* PIERRE JUDAÏQUE.

RICH ou RICHS. *Voyez ci-après l'article* RICHE.

RICHARD. Des curieux ont donné ce nom à un genre d'inſecte coléoptere, remarquable par ſa forme ſinguliere, ſes antennes en ſcie & ſa riche parure. Les plus beaux nous viennent des pays étrangers: l'or & la couleur de rubis la plus éclatante brille ſur les étuis des richards. Ces inſectes ne ſont pas communs: on les trouve difficilement; & dès qu'on en approche, ils ſe laiſſent rouler le long des feuilles des arbuſtes qu'ils habitent. Enfin on les ſaiſit, & on examine le philtre qui fournit à leur magnificence.

RICHE. M. *Briſſon* donne ce nom à un petit animal du genre du lievre. Il differe, dit-il, de notre lapin par ſa couleur. Tout ſon corps eſt couvert de poils d'un très-joli gris. *Voyez les mots* LIEVRE & LAPIN.

On prétend que le véritable riche ſe trouve en Suede & en Pologne ſous le nom de *richs*, & que cet animal eſt une eſpece de loup-cervier dont la fourrure eſt très-fine. On éleve de ces animaux en pluſieurs endroits, à cauſe du profit qu'on retire de leur peau. *Voyez* LOUP-CERVIER *& l'art.* LYNX.

RICIN, *ricinus*. On donne ce nom à pluſieurs ſortes d'*amandes*, ou *noix*, ou *feves purgatives* que l'on apporte des deux continens, ſoit des Indes, ſoit de l'Amérique; ſavoir, 1°. le *ricin ordinaire*; 2°. la *feve purgative* des Indes occidentales, qui eſt le *pigeon de Bar-*

barie, ou la *feve du médicinier*, ou la *noix des Barbades*; 3°. l'*aveline purgative du nouveau monde*, & qui eſt la *noix du médicinier d'Eſpagne*, ou le *ben grand*; 4°. la noix du *ricin Indien*, qui eſt le *pignon d'Inde*, ou le *grain de Tilli*, ou *grain des Moluques*. Nous allons donner la deſcription de ces différentes noix purgatives & des plantes qui les portent.

1°. La GRAINE DE RICIN ORDINAIRE, *ricini vulgaris nucleus*. Le fruit eſt triangulaire, à trois loges, un peu hériſſé, & il contient trois graines; chaque graine eſt oblongue, de la figure d'un œuf, convexe d'un côté, aplatie de l'autre, avec un petit ombilic placé au ſommet: elle cache ſous une coquille mince, fragile, liſſe, couverte de raies tachetées de blanc & de noir, une ſubſtance médullaire, ſemblable à une amande, blanche, partagée en deux, graſſe, douceâtre, âcre, & qui excite des nauſées. La plante qui porte ce fruit eſt le *ricinus vulgaris*, eſpece de *palma Chriſti*: voyez PALME DE CHRIST. Elle eſt commune dans l'Egypte & dans les climats chauds des deux Indes: elle a la figure d'un petit arbre: ſa tige s'éleve communément à la hauteur de ſix ou ſept pieds, & même davantage; elle eſt groſſe, ligneuſe, creuſe en dedans comme le roſeau, rameuſe en haut, & de couleur obſcure, couverte d'une eſpece de poudre blanche ſemblable à de la farine. Ses feuilles ſont pareilles à celles du figuier, mais plus grandes, découpées à leur circonférenee & dentelées, liſſes, tendres, molles, d'un vert foncé, garnies de nervures & portées par de longues queues. Les fleurs ſont en grappes, élevées ſur une tige particuliere à l'extrémité des branches, arrangées ſur un long épi: elles ſont ſtériles, car les embryons des fruits naiſſent avec elles; ils ſont arrondis, verts, & portent à leur ſommet des crêtes rouges; ils ſe changent en des fruits dont les pédicules ſont d'un pouce de longueur: ces fruits ſont noirâtres, garnis d'épines molles, de la groſſeur d'une aveline: le reſte du fruit eſt ainſi que nous l'avons dit ci-deſſus. Quand le fruit de ce *ricin* eſt bien mûr, il s'y fait des crevaſſes par où les ſemences ſortent avec impétuoſité; ſa racine eſt longue, groſſe, dure, blan-

che & fibreuſe : on cultive cette plante dans quelques jardins, tant à cauſe de ſa beauté, que parce qu'on croit qu'elle chaſſe les taupes. *Lémery* dit qu'elle croit à différentes hauteurs & groſſeurs, ſuivant les lieux où elle naît, car on voit, dit-il, des ricins en Eſpagne qui ont la groſſeur d'un homme, & d'autres en Candie qui égalent en hauteur les grands arbres, en ſorte qu'il faut des échelles pour y monter.

Les Negres du Sénégal ſe ſervent avec ſuccès de l'application d'une feuille du ricin ordinaire ſur la tête, pour diſſiper la migraine ; ils l'appliquent également comme un calmant ſur les parties du corps où il y a inflammation, ſur-tout ſur les inflammations des yeux : ſans doute que dans ces deux cas ce remede agit comme un véſicatoire.

Les fruits du *ricinier ordinaire* ſont remplis de beaucoup d'huile douce, tempérée ; mais outre cela ils contiennent une certaine portion d'huile très-âcre & ſi cauſtique qu'elle brûle la gorge : c'eſt de cette huile que dépend leur vertu purgative. *Dioſcoride* dit que ſi l'on avale le nombre de trente graines de ce *pignon d'Inde* pilées & dont on aura ôté l'écorce, elles purgeront par les ſelles la bile, la pituite & la ſéroſité, & qu'elles exciteront le vomiſſement. Mais il faut que cet Auteur ſe ſoit trompé ; car trois grains ſeuls ſuffiſent pour cauſer une purgation ſi déſagréable & ſi laborieuſe, qu'elle ſemble bouleverſer tout l'eſtomac : ajoutez à cela les épreintes ſanguinolentes des ſelles. Les habitans du Bréſil, qui ſont beaucoup plus difficiles à émouvoir que ceux de notre climat, diſent qu'il y a du danger d'en donner plus de ſept grains en ſubſtance. Heureuſement que ce purgatif dangereux eſt rarement en uſage : on ſait qu'il cauſe au moins l'inflammation de l'œſophage & de l'orifice de l'eſtomac : enfin le ſavant *Rolfincius* voyant que des Indiens mêmes étoient morts en uſant de ce purgatif, conſeille aux Médecins ſenſés de ne point faire uſage de ces graines.

Les anciens tiroient une huile des graines de ricin, ſoit par décoction, ſoit par expreſſion ; & ils l'appelloient *huile de ricin*, ou *huile de kerva*, ou *huile de figuier infernal* : elle a une odeur puante, mais elle

eſt bonnne à brûler & utile dans quelques onguens. *Piſon* dit que les Bréſiliens en font tous les jours uſage contre les maladies froides : elle réſout les tumeurs & diſſipe les coliques & les vents, ſi l'on en frotte le bas-ventre : appliquée ſur le nombril elle fait mourir les vers des enfans ; elle guérit auſſi la gratelle & les autres vices de la peau.

2°. Le PIGNON DE BARBARIE, *cureas & faba purgatrix Indiæ occiduæ.* Cette ſeconde noix purgative eſt l'amande du grand ricin d'Amérique, ou plutôt du *ricinoïde*, qui s'appelle auſſi *médicinier* & *pignon de Barbarie*, ou le *grand haricot du Pérou.* C'eſt une graine oblongue, ovoïde, de la groſſeur d'une petite feve, convexe d'un côté & aplatie de l'autre, cachant ſous une peau déliée un noyau blanc, oléagineux, d'un goût douceâtre, âcre, & qui cauſe des nauſées. Les Anglois nomment cette feve purgative, *noix des Barbades :* elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoïdes Americana goſſypii folio*, & qui croît en Amérique entre Carthage & *Nombre de Dios :* elle croît auſſi dans la Guiane à la hauteur d'un arbriſſeau : c'eſt le *mundiquacu* de *Marcgrave.* Cet arbriſſeau eſt touffu : ſon bois eſt mou, plein de moelle, caſſant & rempli d'un ſuc laiteux & âcre ; il eſt fort branchu & garni d'un nombre de feuilles ſemblables à celles du citronnier, liſſes, luiſantes & d'un vert foncé : vers l'extrémité des branches il s'éléve des tiges inégales, longues de quatre pouces, qui portent un grand nombre de fleurs diſpoſées comme un paraſol, mais petites, d'un vert blanchâtre, compoſées de cinq pétales en roſe, roulées en dehors. Ces fleurs ſont ſtériles ; car les embryons des fruits naiſſent entr'elles, & ils ſe changent en des fruits de la groſſeur & de la figure d'une noix encore verte, longue de plus d'un pouce, pointus aux deux bouts, attachés trois ou quatre enſemble, d'un vert foncé lorſqu'ils ſont tendres, & enſuite noirs, ſans épines, & qui contiennent dans trois loges trois graines dont nous avons parlé. Cet arbriſſeau prend aiſément de bouture : on l'emploie quelquefois à la Guiane pour faire des haies vives, pour entourer les parcs à vivres ou à beſtiaux, &

pour d'autres eſpeces de cloture, à peu près comme on ſe ſert du ſureau en France.

La graine de *ricinoïde* purge encore plus violemment que le ricin ordinaire: elle eſt très-dangereuſe, quelque correctif qu'on lui aſſocie. Les Bréſilois & d'autres peuples de l'Amérique tirent de cette racine une huile dont on ſe ſert pour les lampes, & propre à guérir les maladies qui viennent des humeurs froides, & toutes ſortes d'hydropiſie, ſoit en frottant le ventre ou en en avalant quelques gouttes dans du vin blanc: elle eſt nervale; elle amollit le ventre, tue les vers & convient auſſi pour tous les vices de la peau & pour les maladies des articles.

3°. Le FRUIT DU MEDICINIER D'ESPAGNE, *avellana purgatrix novi orbis*. Sa graine eſt de la groſſeur d'une aveline, preſque triangulaire, couverte d'une coque mince, pâle & brune: ſa ſubſtance médullaire eſt ferme, blanche, douceâtre & d'un goût ſemblable à celui de l'aveline: elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoïdes arbor Americana folio multifido*: ſon tronc eſt environ de la groſſeur du bras, & haut tout au plus de trois ou quatre pieds: il eſt tendre, couvert d'une écorce cendrée, veinée & en forme de réſeau; marqué de taches aux endroits d'où les feuilles ſont tombées: les extrémités des branches ſont garnies de dix à douze feuilles qui ſe répandent de tous côtés, attachées à de longues queues, découpées en lanieres pointues, qui ſont encore découpées elles-mêmes, grandes d'un pied, liſſes, d'un vert blanchâtre en-deſſous, & d'un vert plus foncé en-deſſus: vers l'origine des queues naiſſent d'autres petites feuilles découpées fort menu, qui rendent l'extrémité des rameaux comme hériſſée, d'où s'éleve une longue tige rouge, qui porte un beau bouquet de fleurs en paraſol. Cette tige ſe partage en beaucoup d'autres rameaux branchus, ayant chacun une fleur de la même couleur. Parmi ces fleurs il y en a de ſtériles & de fertiles: celles-ci ſont plus grandes que les autres, mais moins nombreuſes: elles ſont en roſe, ſoutenues ſur un petit calice échancré en cinq parties: celles qui ſont ſtériles contiennent dans leur milieu des étamines garnies de leurs ſommets de couleur d'or:

l'embryon de celles qui ſont fertiles eſt ovalaire, à trois angles, vert, couronné de ſtyles dont les ſtigmates ſont jaunes & en croiſſant; il ſe change enſuite en un fruit en forme de poire, gros comme le pouce, jaunâtre, à trois capſules qui contiennent chacune une amande dont nous avons parlé.

Il faut éviter ſoigneuſement de prendre intérieurement cette amande; car elle purge ſi violemment qu'elle peut cauſer la mort. Lorſqu'on taille le tronc de cette plante, ou qu'on en arrache les feuilles, il en ſort une aſſez grande quantité de ſuc limpide, jaunâtre & un peu viſqueux: on cultive cette plante ſur-tout dans les jardins: on l'a apportée de la Terre ferme de l'Amérique dans les Iles.

4°. La GRAINE DU RICIN INDIEN, *pinci nuclei moluccani, ſive purgatorii.* C'eſt ce que nous nommons vulgairement *pignon-d'Inde* ou *grain de Tilli*, ou *des Moluques:* ce ſont des graines qui reſſemblent beaucoup à celles de la premiere eſpece de *ricin*, convexes d'un côté & un peu aplaties de l'autre, marquées de quatre angles: leur écorce eſt griſâtre & tiquetée de brun; l'amande eſt ſolide, blanchâtre, d'un goût gras, mais âcre, brûlant & qui cauſe des nauſées: la plante s'appelle *pinus Indica nucleo purgante.* Cet arbriſſeau porte des tiges ſimples qui naiſſent ſans rameaux latéraux: les fleurs ſont ramaſſées en longs épis au ſommet de ces tiges: il ſort de la tige quelques feuilles longues, ovalaires, pointues, liſſes, finement dentelées, portées par des queues longues d'un pouce, tendres & molles, avec une côte & des nervures ſaillantes en dehors: vers l'origine de chaque épi il ſort tous les ans deux rameaux de même hauteur que la tige. Les fleurs inférieures ſont les femelles, & celles qui ſe trouvent à la partie ſupérieure ſont les mâles: c'eſt dans les femelles que ſe forme un embryon, lequel ſe change en une capſule ronde, à trois ſillons & à trois loges, contenant chacune une graine dont nous avons parlé: on cultive cette plante dans le Malabar & dans quelques pays des Indes Orientales.

Le bois & les graines de cette plante ſont d'uſage en médecine: le bois qui s'appelle *panava* ou *pavana*, eſt

ſpongieux, léger, non compacte, pâle, couvert d'une écorce mince, cendrée, d'un goût âcre, mordant & cauſtique, d'une odeur qui cauſe des nauſées. Lorſqu'il eſt récent & encore vert, il purge les humeurs ſéreuſes par le vomiſſement & par les ſelles, mais d'une maniere qui ſurpaſſe la coloquinte même, laiſſant dans l'œſophage & dans l'anus une inflammation à cauſe de ſa grande âcreté : lorſqu'il eſt ſec il purge moins violemment : la doſe en eſt depuis 24 à 36 grains peſant. On en peut dire autant des graines dont la plus grande vertu paroît conſiſter en deux petites feuilles, qui germent les premieres & qui ſont cachées dans le milieu de la ſubſtance de ces graines. On donne depuis trois grains juſqu'à cinq grains peſant d'amande de pignon-d'Inde ; chaque grain procure au moins une ſelle, ſi on boit par-deſſus de l'eau chaude ou un bouillon ; mais le ventre eſt reſſerré dans l'inſtant, ſi l'on boit un grand verre d'eau froide, ou ſi l'on trempe, ou ſi l'on lave les pieds ou les mains dans de l'eau froide : on donne auſſi l'huile de ces graines, tirée par expreſſion, juſqu'à un grain peſant ; car elle purge plus violemment que l'huile que l'on exprime du ricin ordinaire. C'eſt avec cette même huile que les Indiens préparent la *pomme royale purgative*, dont la ſeule odeur purge, dit-on, ceux qui ſont délicats : pour cela on fait macérer une orange ou un citron dans l'huile de Tilli pendant un mois, on la retire enſuite : ſi on la frotte fortement dans les mains juſqu'à ce qu'elle s'échauffe, qu'on l'approche des narines, & que l'on en tire fortement l'odeur, on ne tardera pas à éprouver des atteintes purgatives ; en un mot le ventre s'en reſſentira comme ſi l'on avoit pris une potion purgative.

Au reſte nous ne pouvons trop répéter, d'après notre propre expérience, que les graines du *pignon-d'inde*, priſes intérieurement, ne conviennent gueres que dans l'apoplexie ; car elles cauſent l'inflammation de la gorge, du palais, de l'eſtomac & ſouvent de l'anus, à cauſe de leur très-grande acrimonie. Les Indiens les font cuire dans de l'urine ou du vinaigre : on prétend ici en corriger l'âcreté avec de la réglisſe, des amandes douces, le ſuc de limon, des bouillons gras, ou en

les torréfiant ſous les cendres. On voit cependant des Chirurgiens qui en font avaler aux payſans & autres perſonnes robuſtes pour les purger ou pour guérir les fievres intermittentes. On fait prendre à chaque ſelle du petit lait tiede, en place de thé ou de bouillon.

RICINOIDE. *Voyez à l'article* RICIN.

RIEBLE. *Voyez* GRATERON.

RIGOLE. On donne ce nom à un petit canal d'eau que l'on tire de la riviere qui borde un pré : cette ſorte de ſaignée, dont la nature fait quelquefois tous les frais, eſt utile pour arroſer les herbages des *prairies*. Voyez ce mot.

RILLOURS. *Voyez au mot* OUANDERONS.

RIS ou RIZ, *oryza*. Plante qui reſſemble à quelques égards aux fromens, & que l'on cultive dans les pays chauds aux lieux humides & marécageux. Sa racine eſt comme celle du froment ; elle pouſſe des tiges ou tuyaux à la hauteur de trois ou quatre pieds, cannelés, plus gros & plus fermes que ceux du blé ou de l'orge, noués d'eſpace en eſpace ; ſes feuilles ſont longues, arrondinacées, charnues, aſſez ſemblables à celles du poireau ; leur graine eſt aplatie & couronnée d'une membrane courte, avec deux oreillettes latérales & barbues ; ſes fleurs qui ſont hermaphrodites naiſſent en ſes ſommités, de couleur purpurine, & forment des panicules comme celles du millet ou du panis. On remarque qu'il n'y a qu'une fleur dans chaque calice, ſix étamines, deux ſtyles & deux ſtigmates en pinceau : à ces fleurs paſſées ſuccedent des ſemences oblongues, blanches, demi-tranſparentes, dures, enfermées chacune dans une capſule jaunâtre, rude, cannelée, anguleuſe, velue & armée d'une arête, le tout diſpoſé alternativement le long des rameaux.

On nous apporte la graine de riz ſeche des Indes Orientales, du Piémont, d'Eſpagne & de la Caroline. On doit choiſir celui qui n'a pas l'odeur de poudre : celui du Piémont eſt plus court, plus gros & moins blanc que celui de la Caroline, mais il eſt de meilleur goût & plus nourriſſant.

La graine du riz eſt une des principales nourritures dans tout le Levant, d'où il a été apporté premiérement en

en Grece & en Italie ; il aime tant l'humidité qu'il croît dans l'eau même. Dans l'île de Ceylan, & dans toute l'Asie, après avoir foui ou labouré la terre, on y pratique des réservoirs d'eau de puits ou de pluie, pour l'arroser tous les jours ; & ces inondations perpétuelles amolliſſent tellement le terrain, qui eſt déjà très-humide & très-gras par lui-même, que les Cultivateurs s'y mettent à l'eau juſqu'à mi-jambes. Quand le tems de la moiſſon approche, on laiſſe deſſécher le terrain. Alors les Moiſſonneurs y entrent & coupent le riz ; on en fait des tas dans le milieu des champs, & on les fait piler par des bœufs ou des buffles qui tiennent lieu de batteurs en ce pays, ſuivant l'ancien uſage des Orientaux, dont il eſt dit dans l'Ecriture, *non alligabis os bovi trituranti*. Les Aſiatiques mettent leur riz tout vanné en ſacs qu'ils portent dans de grands vaſes de terre cuite, qu'ils appellent *puits*, ou dans des paniers couverts & bien fermés, pour le garantir des rats & inſectes. *Porta* dit qu'on ſeme une grande quantité de riz dans les plaines humides du territoire de Salerne, où les habitans l'arroſent auſſi au moyen des canaux & des rigoles qu'ils tirent des rivieres au beſoin, autrement le riz n'y viendroit point, ou ne rapporteroit point de graines : de ſorte, diſent les *Continuateurs de la Mat. Médic.* qu'il eſt ſurprenant qu'un grain ſi ſec, demande un terrain ſi humide, & qu'une terre marécageuſe produiſe un blé d'un goût exquis & d'une nourriture auſſi ſaine que ſeche. Il ne mûrit qu'à force de ſoleil, & la récolte ne s'en fait que vers l'équinoxe d'automne. C'eſt là, ſans doute, pourquoi il ne ſauroit venir dans les pays du Nord, quoique plus humides, mais parce qu'il y fait trop froid (*a*).

(*v*) M. *Haller* dit que M. *Poivre* a découvert en Cochinchine une eſpece de riz qui ne demande pas de l'eau, & qui croît ſur les hauteurs. Il eſt ſurprenant, dit M. *Bourgeois*, qu'on n'ait pas encore pu ſe procurer en Europe de cette eſpece de riz qui croît ſur les terrains ſecs & froids : on en pourroit ſemer dans preſque tous les pays ; on ſuppléeroit par-là à la diſette du blé, & ce ſeroit une ſource de richeſſes pour l'Agriculture. Il paroît même fort vraiſemblable que cette eſpece de riz qui nait ſur les montagnes de la Cochinchine, où il gele ſouvent pendant l'hiver, & qu'on ſeme à la fin de Décembre ou en Janvier, pourroit réuſſir dans pluſieurs Provinces de France, & même dans quelques endroits de la Suiſſe, en le ſemant au commencement du printems, dès que les grands froids ſeroient paſſés.

De toutes les plantes tranſportées de l'ancien continent dans le nouveau monde, le riz eſt celle qui y a le mieux réuſſi, parce que l'air y eſt très-humide, & la ſurface de la terre couverte d'une couche très-épaiſſe de débris d'animaux & de végétaux. Lors des premiers établiſſemens des Européens dans ce nouveau continent, des lits de feuilles d'arbres, entaſſées à la hauteur de quatre à cinq pieds, l'humidité & la putréfaction y faiſoient périr les hommes ; les lits inférieurs ſe corrompoient à meſure qu'ils s'en formoit de nouveaux à la ſurface. On couvrit de cendres la terre pour la fertiliſer, elle produiſit & produit encore d'une maniere ſurprenante.

Les Chinois diviſent le riz en deux eſpeces ; l'une eſt barbue, en riz à barbe longue, ou à barbe plus courte. L'autre eſpece eſt ſans barbe, & elle varie dans la configuration de ſes grains ; les uns ſont longs, pointus, plats ou ronds : leur couleur varie encore ; l'un eſt tout-à-fait blanc, l'autre un peu jaunâtre, celui-ci un peu plus ou moins rouge. Ils cultivent auſſi une eſpece de riz d'une odeur agréable ; il n'eſt conſommé que par les perſonnes riches, parce qu'il eſt rare & qu'il rapporte peu.

Des cultivateurs, avant de ſemer le riz, le mettent dans un ſac de paille & le trempent ainſi quelques jours dans l'eau, juſqu'à ce qu'il commence à germer ; alors on le ſeme dans une portion de terre, où il reſte environ trente jours, juſqu'à ce qu'il ait pouſſé ſa tige à la hauteur de deux ou trois pouces ; on le tranſporte de cette eſpece de pépiniere pour le planter dans les champs ; mais il faut que la ſaiſon ne ſoit ni trop ſeche ni trop pluvieuſe : cependant cette opération ne peut pas être trop longtems différée, parce que la tige de cette plante devient trop forte. Le riz ainſi ſemé en pépiniere dans l'eſpace d'un arpent, ſuffit pour en replanter vingt-cinq. Quelques jours après que le riz eſt planté, on arrache avec ſoin les herbes paraſites, & on chauſſe le pied ; on ne connoît que deux ou trois eſpeces d'herbes qui croiſſent parmi le riz ; elles l'énerveroient totalement, ſi on ne prenoit la précaution de les détruire.

Certains vents & les vers ne ſont pas les ſeuls ennemis du ris ; il s'éleve ſouvent, lorſque les épis ſont

bien formés, des *ardens* qui courent la nuit sur les épis & qui les sechent : le peuple les appelle le feu du démon. Ce feu ne court que la nuit, & ne s'éleve qu'à la hauteur de deux ou trois pieds de terre: ces effets ne seroient-ils pas produits par un fluide électrique abondant?

On pourroit faire de fort bon pain avec la farine de riz, & même il tient lieu de pain dans les Indes, étant préparé de diverses manieres; non-seulement les Indiens en préparent des gâteaux & de la bouillie, mais ils en tirent encore par la distillation une liqueur spiritueuse, qu'ils appellent *aracle* ou *arak*, voyez ce dernier mot, & qu'ils chargent ensuite de sucre & de divers aromates : cette boisson les enivre plus promptement que ne pourroit faire le vin le plus fort; enfin une légere décoction de riz dans l'eau, fait parmi eux la base ou le véhicule le plus usité pour la plupart des médicamens.

Les anciens comptoient le riz parmi les alimens de légere substance & faciles à digérer : c'est une opinion si répandue dans le public que le riz engraisse, que les femmes maigres à la cour & à la ville en usent fréquemment, le prenant sur-tout avec du lait & beaucoup de sucre ; nous avons même l'exemple de plusieurs Nations qui en font leur nourriture ordinaire depuis quantité de siecles : on convient seulement que le riz resserre un peu, & que dans certaines circonstances il pese un peu sur l'estomac.

On fait usage en France du riz, en le faisant cuire dans le bouillon, qu'il blanchit sans lui donner de mauvais goût : on en fait de la panade, de la bouillie, une espece de crême. Quoique ce soit un bon aliment pour toutes sortes de personnes, il convient singuliérement aux personnes épuisées par des hémorrhagies, &c. aux femmes qui ont souffert des pertes excessives, aux pulmoniques & aux étiques : il adoucit l'âcreté du sang, modere le cours de ventre. On fait une eau de riz, ou décoction, qui est pectorale & astringente.

RIVAGE, *littus*, est la lisiere ou le bord de la terre habitable qui touche les mers. La RIVE, *ripa*, est la lisiere qui borde les fleuves de part & d'autre. La RADE, *statio*, est tout endroit où les vaisseaux peuvent

aborder à terre, & y reſter à l'ancre avec quelque ſureté, comme dans un havre ou port. La PLAGE, *plagia*, eſt la partie du rivage qui s'étend ſans profondeur vers la grande mer.

RIVIERE: *voyez au mot* FONTAINE.

RIZOLITES. Nom donné aux racines d'arbres pétrifiées. *Voyez à l'article* PÉTRIFICATION.

ROBERT LE DIABLE, c'eſt le papillon *double C.* voyez ce mot.

ROBRE ou ROUVRE: *voyez* CHÊNE.

ROC. Des Naturaliſtes donnent le nom de *roc vif*, tantôt aux maſſes de quartz, & tantôt à celles de granite: *voyez ces mots.* On trouve à l'article ROCHER l'hiſtoire du *roc tremblant.*

ROCAMBOLE, nom donné à la graine de l'ail. C'eſt l'*ail-porreau:* elle excite l'appétit aux dépens de l'odorat, qui en général en eſt bleſſé: *voyez l'art.* AIL.

ROCHAU: *voyez* MERLOT.

ROCHER. C'eſt un amas de pierres élevé ou ſur le bord de la mer, ou dans une plaine, ou même dans des vallées, dans des forêts, dans des iles, &c. L'on fait mention du rocher de l'ile de S. Michel; c'eſt en quelque ſorte un bloc énorme de granite: la fameuſe pierre Nantoiſe ſur laquelle les enfans danſent à Nantes, eſt auſſi une eſpece de granite. Les roches de la forêt de Fontainebleau ſont de grès: *voyez au mot* ROCHES.

Au lieu nommé la Roquette à une lieue de Caſtres en Languedoc, on voit le fameux roc ou rocher qui tremble. Cette ſingularité attire l'attention des voyageurs, & intéreſſa en 1718, la curioſité de Son A. R. M. le Duc d'Orléans, alors Régent de ce Royaume. Voici en quoi conſiſte cette merveille ſi frappante. Le rocher tremblant eſt d'une forme ovoïde; il eſt ſitué près du faîte & ſur le penchant d'une montagne; il eſt placé ſur le bord d'un rocher beaucoup plus gros, qui eſt incliné d'environ ſix pouces. La plus grande circonférence du rocher tremblant, eſt de vingt-ſix pieds: ſa hauteur eſt de onze pieds: on l'eſtime du poids de plus de ſix cents quintaux; il porte ſur le petit bout, & n'a preſque d'autre point d'appui qu'une ligne qui va du levant au couchant. Ce rocher ſe meut viſiblement, lorſqu'une

certaine force, telle que celle d'un homme, lui eſt appliquée du midi au nord; enſuite on peut conſerver au rocher ſes balancemens & ſes vibrations par une action très-légere: mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il ne tremble pas plus ſenſiblement quand on y ajoute un plus grand nombre de forces; ſes balancemens vont toujours du ſeptentrion au midi, dans une direction perpendiculaire, à la coupe de la pente du rocher ſur lequel il eſt aſſis. M. *Marcorelle* de l'Académie de Toulouſe, aſſigne la cauſe de ce tremblement aux parties élaſtiques du rocher détendues par le mouvement, & l'explication qu'il en donne eſt une vraie démonſtion mathématique, fondée ſur des axiomes. Au reſte ce roc n'eſt pas le ſeul qui ait eu la propriété de trembler. *Pline* parle d'un rocher ſemblable, ſitué près d'Harpan, ville de la Carie dans l'Aſie mineure. On connoit encore la pierre branlante du mont Pilate dans le canton de Lucerne; l'un & l'autre doivent ſans doute leur effet à la même cauſe que le rocher tremblant du Languedoc. Tout le monde a entendu parler du pilier ou arc-boutant tremblant de l'Egliſe de S. Nicaiſe de Rheims, qui en 1717, mérita l'attention du Czar Pierre I.

ROCHER ou MUREX, ſont deux termes ſynonymes de la Conchyliologie, dont on ſe ſert pour exprimer une famille entiere de coquilles univalves: il y en a à qui l'on a donné des noms particuliers; dénomination qu'ils doivent à leur figure: tels ſont par exemple le *hériſſon*, le *ſcorpion*, le *bois veiné*, l'*araignée*, la *muſique*, le *caſque*, &. *voyez le mot* MUREX.

ROCHERAYE DE LA JAMAÏQUE ou PIGEON A LA COURONNE BLANCHE. Eſpece de pigeon de roche.

ROCHES. Les Lithologiſtes expriment par ce nom des pierres rarement ſimples, qui le plus communément ſont formées par l'aſſemblage de deux, de trois pierres ou même davantage, leſquelles ſont de différentes duretés, de diverſes couleurs & propriétés; ces pierres n'ont d'autre différence entr'elles que celle qu'y met la nature des parties qui y dominent. Elles ont en général l'extérieur & l'intérieur tout diſſemblable; les unes ſont écailleuſes, d'autres grenelées, elles ne paroiſſent jamais unies & liſſes: elles

ſont communément opaques, ſont quelquefois feu avec le briquet, &c. tantôt on les trouve par couches ou filons, ſouvent en roches entieres dans les montagnes, comme on peut le voir en Dalécarlie & autres endroits de Suede, & en Allemagne près de Freyberg. En Sibérie on trouve dans un canton, de petites montagnes hautes de douze ou quinze toiſes, arrondies comme des colonnes, d'autres équarries comme des pans de mur, toutes perpendiculaires, & cela pendant l'eſpace de ſept à huit lieues : ce ſont autant de parties de rochers compoſés de grais, de marbre, ou plutôt de jaſpes veinés & de pierres de différentes couleurs. En général, ces pierres de roche ne ſont iſolées qu'accidentellement ; on ne trouve dans leur intérieur aucun veſtige de pétrification, ni de matieres étrangeres au regne minéral, pas même à la claſſe des pierres : c'eſt ce qui a déterminé quelques Naturaliſtes à regarder ce genre de pierres comme anciennes, primitives & de toute antiquité.

La plupart des pierres compriſes dans ce genre ſont déſignés dans les Auteurs ſous les noms de *porphyre* & de *granite* ; quelques-uns y rangent auſſi le *jaſpe* que nous ſoupçonnons maintenant être, ainſi que le caillou d'Egypte, une ſorte de *petro-ſilex* ; voyez ces mots & celui de *Jaſpe*. On voit par ce qui vient d'être dit que les roches varient de propriétés, ſuivant l'eſpece de pierre qui entre dans leur compoſition.

Indépendamment des roches que nous venons de citer en exemples, on diſtingue des pierres de roche plus ou moins groſſieres & mélangées, qui ſont opaques & ſablonneuſes, quelquefois verdâtres ou remplies de mica : on les définit par la matiere qui y domine, ce qui fait dire *roche micacée* ; s'il y a du ſpath, on dira *roche ſpatheuſe* ; ſi c'eſt du quartz, *roche quartzeuſe* ; ſi c'eſt du ſable, *roche ſablonneuſe* : il y a auſſi la *roche ſchiſteuſe* ; ſi la pierre eſt ſimple & à tiſſu de corne plus ou moins opaque, c'eſt la *roche de jaſpe* ou *d'agate jaſpée*, & il y en a de toutes les couleurs dans les montagnes à filons, &c. Il nous eſt impoſſible de détailler ici le nombre des variétés de pierres de roche, d'après ce que nous en avons vu en litholiſant

ſur toutes les montagnes qui bordent le Rhin depuis le mont S. Gothard juſqu'à Cologne, ainſi que ſur le mont Jura, les Alpes, les Pyrenées, &c. Elles changent accidentellement dans une montagne: (voyez notre *Minéralogie*, *genre*, 31, *p.* 425, *vol.* 1.) Tout ce que nous pouvons dire ici, c'eſt que les roches ſont ordinairement les parties conſtituantes des montagnes en chaines; qu'il y en a de ſimples & de compoſées. Les Mineurs diſent auſſi qu'il y en a de ſauvages, c'eſt-à-dire, dont l'ordre des aſſiſes ou des matieres qui les compoſent eſt totalement dérangé: *voyez* FILONS, & *l'obſervation qui eſt à la fin de l'article ſuivant.*

ROCHE DE CORNE, *corneus.* Les Naturaliſtes Allemands donnent ce nom à une pierre dure, réfractaire, reſſemblante un peu à l'ongle des quadrupedes, & qui ſe trouve dans les montagnes à filons preſque perpendiculaires. Les Naturaliſtes François n'ont pas encore une connoiſſance bien certaine de la nature & de l'origine de cette ſorte de pierre; celle que M. *Bernard de Juſſieu* a reçue de Suede ſous le nom de *corneus fiſſilis durior Wallerii*, reſſemble parfaitement à de la *lave* ou à une eſpece de *baſalte.* On diſtingue trois ſortes de roches de corne: 1°. celle à *écorce molle*; M. *Wallerius* dit qu'elle eſt couverte comme d'une eſpece d'enveloppe courbée, qui reſſemble à du cuir brun: elle eſt auſſi peu compacte que la pierre ollaire tendre. La deuxieme eſt à *écorce dure*, elle eſt noire & reſſemble au ſabot d'un cheval, elle ſe durcit au feu: tantôt elle eſt luiſante, & tantôt grenelée. La troiſieme eſt *feuilletée*, ſa couleur eſt noirâtre ou rougeâtre; ſes feuillets ſont poſés perpendiculairement ſur leur tranchant: il y en a de tendre qui peut ſervir à tracer des lignes, & d'autre aſſez ſolide pour être employée à couvrir des maiſons: elles jauniſſent beaucoup dans le feu. Au reſte il paroît que les Ouvriers des mines donnent indifféremment le nom de *roche de corne* au roc vif & dur qui enveloppe ſouvent les filons des mines. La roche de corne criſtallifée verte de l'ile d'Utoë ſur les côtes de Sudermanie, eſt le ſchoërl des Suédois; voyez *Schorl.* En conſultant le premier volume de notre *Minéralogie*, *II. Edition*, on y verra

pluſieurs diſcuſſions ſur la *roche de corne*. Quant à la *pierre de corne* ſtrictement dite, *voyez* PIERRE DE CORNE.

Ayant examiné de nouveau toutes les pierres que l'on appelle *roches* & *roches de corne*, leſquelles compoſent pour la plus grande partie les montagnes des Pyrenées, la chaîne d'Alais en Languedoc, &c. nous avons reconnu que les premieres ſont des eſpeces de quartz en maſſes énormes, ſans mélange, & de figure indéterminée, qui paroiſſent n'avoir point eu part aux révolutions terreſtres, par conſéquent formées de toute antiquité; tandis que les roches de corne feuilletées qui forment des eſpeces de filons qui peuvent ſe diviſer en larmes, & qui ſervent de ſalband, c'eſt-à-dire, d'encroûtement aux pierres précédentes, doivent être regardées comme de nouvelles pierres formées ſucceſſivement dans les interſtices des maſſes précédentes; interſtices produits lors d'une très-grande cataſtrophe. Au reſte, les rochers ont été formés humides, & ſe ſont fendus en ſe ſéchant: donc ſi la diviſion ou écartement de ces roches a été perpendiculaire ou oblique, la roche de corne feuilletée doit s'y trouver dans cette poſition, & c'eſt en effet ce qu'on obſerve. Les roches ſpatheuſes, le granite, le porphyre, la roche ſablonneuſe, la roche micacée, & généralement toutes les pierres de roches compoſées doivent être regardées comme accidentelles, de nouvelle création, c'eſt-à-dire, qu'elles appartiennent à la nouvelle terre, & l'on ne doit pas être étonné de trouver dans ces dernieres roches des eſpeces de corps organiſés; mais ce ne ſera que dans les parties priſes ſur le flanc des montagnes primitives, ou dans la maſſe des montagnes ſecondaires. *Voyez à l'article* TERRE.

ROCHIER, *litho-falco*, c'eſt le faucon de roche. Cet oiſeau n'eſt pas ſi gros que la creſſerelle, & paroît être une eſpece très-voiſine de l'émérillon de la fauconnerie. *Voyez* FAUCON.

ROCOURT ou ROCOU. *Voyez* ROUCOU.

ROGNON, *minera nidulans*. Les Mineurs donnent ce nom à de la mine dont le filon eſt, ſinon interrompu, au moins par morceaux plus ou moins gros, &

qui ont à-peu-près la forme d'un rein, c'eſt-à-dire, que ce ſont des maſſes métalliques détachées, & qui ſe trouvent répandues dans le filon d'une mine : ils ſe rencontrent ſouvent au milieu d'autres matieres ſtériles. *Voyez les mots* MINES, MÉTAUX & FILONS.

ROI. Nom donné à un papillon qui ſe trouve dans les jardins : ſes ailes ſont fauves, tiquetées de noir, communément ornées en deſſus & en deſſous de vingt-deux taches argentées. C'eſt la beauté de ſes ailes qui lui a fait donner ce nom. On l'appelle auſſi le *grand nacré ;* il eſt, dit M. *Deleuze*, de ceux qui ne marchent que ſur quatre pieds ; les taches argentées ne ſe trouvent qu'aux ailes inférieures.

ROI, ou plutôt REINE DES ABEILLES, eſt la femelle pondeuſe de cette ſorte de mouches. *Voyez* ABEILLE.

ROI DES CAILLES, *ortygometra.* Eſpece de râle noir ou de râle de genet, que l'on dit être le conducteur des cailles dans le tems de leur émigration, c'eſt-à-dire, dans les paſſages d'un climat dans un autre. *Voyez les mots* CAILLE & RALE.

ROI DES COUROUMOUX. Nom donné à une eſpece de poulet d'Inde dont la couleur très-douce eſt relevée par le noir du collier qui le pare : cette même couleur ſe remarque à l'extrêmité de la queue & des ailes de l'oiſeau. *Voyez* COQ D'INDE.

ROI DE GUINÉE, *rex Guinenſis.* Oiſeau huppé d'un très-beau plumage, & plus petit qu'une poule : il ſe trouve dans l'Afrique Méridionale vers le royaume de Congo, ſur les confins du Cap de Bonne-Eſpérance.

ROI DES MANUCODIATS ou DES OISEAUX DE PARADIS. *Voyez au mot* OISEAU DE PARADIS.

ROI DES MULETS. *Voyez* MULET POISSON & SURMULET.

ROI DES POISSONS. Sous ce nom M. *Gronovius* a décrit un poiſſon du genre des carpes : il en eſt mention dans les *Actes d'Upſal.*

ROI DES SERPENS. *Séba* donne ce nom au ſerpent de l'île de Java, appellé *lamanda* : voyez ce mot.

ROI DES VAUTOURS. *Voyez à l'art.* VAUTOUR DES INDES.

ROITELET, *regulus*, eſt le nom que les Ornithologiſtes donnent à un genre d'oiſeaux fort connus en Europe, & dont le corps eſt court & gros : nous en citerons trois eſpeces principales, ſavoir, le *roitelet ordinaire*, celui qui eſt *huppé*, & le *roitelet non huppé*. Ces oiſeaux ſont du même genre de la *fauvette*. voyez ce mot.

1°. Le ROITELET ORDINAIRE ou le PASSEREAU TROGLODYTE, *regulus*, *paſſer dictus troglodytes*. Cet oiſeau peſe environ trois gros : ſa longueur totale eſt de quatre pouces & demi, & ſon envergure eſt de ſix & demi ; il a la tête, le cou & le dos d'un bai brun, le croupion & la queue plus bai ; le dos, les ailes & la queue bigarrées par des lignes noires tranſverſales ; la gorge d'un jaune pâle ; le milieu de la poitrine blanchâtre, tachetée de noir par les côtés ; le bas-ventre d'un brun roux ; le bout des ailes & de la queue pointillé de blanc ; le bec long d'un demi-pouce, menu, jaunâtre en deſſous & brun en deſſus ; l'iris couleur de noiſette, le doigt & l'ongle de derriere fort longs.

Ce roitelet commun rampe à travers les haies & les trous des foſſés & des murailles : il fait de courtes volées, & vole bas : il a coutume de bâtir ſon nid le long des murs, au derriere des maiſons ou des étables couvertes de paille, mais le plus ſouvent dans les bois & dans les haies ; il le conſtruit de mouſſe en dehors ; de plumes & de crin en dedans, lui donnant la forme d'un œuf dreſſé ſur un de ſes bouts ; il ſe ménage une petite porte vers le milieu, par laquelle il entre & ſort : la ponte de ſa femelle eſt de neuf à dix œufs, & même plus.

Ce petit oiſeau aime à ſe tenir ſeul, & même s'il trouve un de ſes ſemblables, principalement s'il eſt mâle, ils ſe battront l'un & l'autre, juſqu'à ce que l'un d'eux s'enfuie comme étant vaincu ; il ſouffre plus volontiers le voiſinage d'une femelle de ſon eſpece : il eſt toujours gai, alerte & vif : il porte ſa queue trouſſée comme un coq : il ſe nourrit ordinairement de vers, d'araignées : il fréquente les buiſſons & les pertuis : il

ne ſe prend qu'avec beaucoup de peine : il n'eſt jamais mélancolique, mais toujours prêt à chanter ; auſſi l'entend-on ſoir & matin de bien loin, ſur-tout en hiver. Apprivoiſé, il chante agréablement, d'une voix même plus haute & plus ſonore que ne ſemble comporter un ſi petit corps : ſon ramage le plus agréable eſt au mois de Mai, c'eſt la ſaiſon de ſes amours. Ses petits ſont fort difficiles à élever pour les nourrir en cage.

Nous avons été témoins que dans certaines Provinces de France, les gens de campagne ſe font un ſcrupule non-ſeulement de tuer cet oiſeau, mais même un cas de conſcience de toucher à ſon nid : ailleurs on le regarde comme un ſpécifique contre la pierre des reins ou de la veſſie, ſi on en mange la chair toute crue, ou ſi on le brûle & qu'on en prenne les cendres dans du vin blanc : de quelque façon qu'on le mange, il pouſſe puiſſamment les urines.

2°. Le ROITELET HUPPÉ, *regulus criſtatus, calendula vulgò dicta :* c'eſt le plus petit des oiſeaux qui ſe voient en Europe ; on l'appelle *pou, ſouci*, ou *ſourcicle* en quelques endroits, les Italiens le nomment *fiorrancio* (fleur de ſouci) : il a ſur la tête une très-belle & brillante couronne ou huppe, d'un jaune doré, mélangée de couleur de ſafran : de-là il s'eſt acquis chez les anciens, les titres pompeux de *regulus* & de *tyrannus*. Il peut, quand il veut, cacher entiérement cette eſpece de huppe & la rendre preſque inviſible, en ridant ſon front & en contractant ou rabattant les côtés emplumés : elle eſt oblongue & directement étendue à travers le milieu de la tête, depuis le bec juſqu'au cou ; elle eſt entourée d'une ligne noire : les côtés du cou ſont verdâtres, reluiſans & jaunâtres ; les yeux entourés de blanc ; le cou & le dos d'un vert ſombre, tirant ſur le jaune : la poitrine eſt d'un blanc ſale, le plumage des ailes de couleur tannée, terminé en dedans par des taches jaunes, & blanches en dehors ; le bec eſt délié, noir, droit & court ; l'iris couleur de noiſetier ; les pattes & les griffes jaunâtres. Sa femelle pond ſix ou ſept œufs, du volume d'un très-gros pois. Ils font leur nids dans des ifs, ſapins & chênes, & ils le compoſent de mouſſe verte, mélangée de toiles d'arai-

gnées, ce qui le fortifie beaucoup. Ce nid eſt de la groſſeur d'une balle de paume. Le roitelet huppé ſe nourrit de petits inſectes, il ſe gliſſe auſſi dans les brouſſailles ou dans les buiſſons

3°. Le ROITELET NON HUPPÉ, *regulus non criſtatus*. Il eſt plus petit que le roitelet ordinaire; mais plus grand que le précédent. Le plumage ſupérieur du mâle eſt d'un vert ſombre: celui de la femelle eſt plus brun: le menton & les côtés de la tête ſous les yeux ſont jaunâtres, il y a une tache de la même couleur des deux côtés de la poitrine, près de la naiſſance de l'aile: le plumage inférieur eſt blanchâtre; le bec brunâtre & fort delié; les jambes & les pieds ſont petits, jaunâtres dans le mâle, & noirâtres dans la femelle: leur ramage reſſemble au ton rauque & rompu des ſauterelles: ils fréquentent les bois & les déſerts, & ſe perchent ſur les ſommets des chênes: ils font leurs nids de mouſſe & de paille, & les garniſſent en dedans de poils & de plumes, leur ponte eſt de cinq œufs tiquetés de rouge.

On nourrit en cage les roitelets avec du *pain d'œillet de Strasbourg*, ou de pavot noir; ils portent le nom de *roitillon*, de *beurichon*, de *rebetrin*, &c.

On donne le nom de *roitelet des Indes*, ou de *ronchie*, ou de *moineau muſqué*, à la femelle du *colibri*: voyez ce dernier mot. Le *ſouci de Penſilvanie* eſt le *roitelet couronné*.

ROLLIER, *galgulus*. Genre d'oiſeau de la groſſeur d'un geai, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces ou variétés. Il y a le *rollier de Strasbourg*. Nous en avons parlé ſous le nom de *geai d'Alſace*: voyez ce mot. Nous avons encore parlé du *rollier de Mindanao*, ſous le nom de *geai de Bengale*. En général le plumage du rollier eſt varié; les ailes, la tête & la queue ſont bleues; le dos eſt vert & aigue-marine; la gorge eſt violette & le ventre de couleur aurore. Il y a auſſi le *rollier* d'Angola, celui des Indes, celui de la Chine; celui des Antilles eſt la *pie des Antilles* du P. *du Tertre*; le *rollier* de la Nouvelle Eſpagne; celui du Mexique qui eſt ou jaune ou gris, ou à crête; celui-ci eſt une eſpece d'*ococolin*: voyez ce mot. Le rollier d'Europe eſt un oiſeau qui aime à voyager, on le voit quelque-

fois à l'ile de Malthe, aux environs de Strasburg & en France ; il ſe nourrit de petits inſectes & de petits ſcarabées, dont il fait une grande deſtruction. En France on ne connoît qu'une eſpece de rollier, mais on en trouve trois autres eſpeces dans les Indes, une à la Chine & cinq en Amérique. Le rollier eſt un oiſeau plus ſauvage que le geai & la pie, il ſe tient dans les bois les moins fréquentés & les plus épais, & il ne paroît pas qu'on ait encore pu le priver & lui apprendre à parler ; cependant la beauté de ſon plumage eſt un ſûr garant des tentatives qu'on aura faites pour cela.

Les rolliers nichent autant qu'ils peuvent, ſur les bouleaux, & ce n'eſt qu'à leur défaut qu'ils s'établiſſent ſur d'autres arbres ; mais dans les pays où les arbres ſont rares, comme dans l'ile de Malthe & en Afrique, on dit qu'ils font leur nid dans la terre. Si cela eſt vrai, il faut avouer que l'inſtinct des animaux, qui dépend principalement de leurs facultés, tant internes qu'externes, eſt quelquefois modifié notablement par les circonſtances, & produit des actions bien différentes, ſelon la diverſité des lieux, des tems & des matériaux que l'animal eſt forcé d'employer.

ROMARIN ou ENCENSIER, *roſmarinus*. C'eſt un arbriſſeau qui naît abondamment & ſans culture dans les pays chauds & ſecs, comme en Eſpagne, en Italie, en Languedoc & en Provence ; on le cultive auſſi dans les jardins : ſa racine eſt menue & fibreuſe ; elle pouſſe une tige en arbriſſeau à la hauteur de trois ou quatre pieds ; diviſée en pluſieurs rameaux, longs, grêles, cendrés, garnis de feuilles étroites, d'un vert brun en-deſſus, blanches en deſſous, peu ſucculentes, d'une odeur forte, aromatique, agréable, & d'un goût âcre : ſes fleurs, qui paroiſſent en Avril, Mai & Juin, ſont en gueule, petites, mais fort nombreuſes, mêlées parmi les feuilles. Chacune d'elles eſt un tuyau, découpé par le haut en deux levres, de couleur bleue pâle, ou tirant ſur le blanc, d'une odeur plus douce que celle des feuilles : à ces fleurs ſuccedent des ſemences menues, arrondies, jointes quatre enſemble, & enfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur.

Il y a d'autres ſortes de romarins, dont l'une a les feuilles ſemblables au fenouil, & la graine blanche ſentant la réſine: une autre a ſa graine noire: une autre qui croît parmi les rochers, eſt preſque toujours ſtérile. Le romarin ſauvage de Boheme a le bois de ſes branches rouges, ſes feuilles vertes deſſus & rouges deſſous; ſon odeur approche de celle du citron.

Toute cette plante ſent un peu le camphre ou l'encens. Le romarin a été connu de tout tems à cauſe de ſon utilité, & parce qu'on l'employoit autrefois dans les couronnes ou chapeaux de fleurs. Il eſt d'uſage en certains pays de mettre dans la main d'un mort, une branche de romarin, & l'on a vu après avoir ouvert le cercueil au bout de pluſieurs années, que cette branche avoit cru au point que les feuilles couvroient toute la face du cadavre ou du ſquelette.

Le romarin vient de bouture, & à toute ſorte d'expoſition; il veut ſeulement une bonne terre, & prend telle forme que l'on ſouhaite, ſur-tout quand il a été multiplié de plants enracinés: les grands froids lui ſont contraires & le font périr, de même que ſi on lui met du fumier au pied. On a ſoin d'accélérer ſon accroiſſement, & de le rendre plus dur aux intempéries des ſaiſons, en coupant les ſommités de ſes rameaux.

On ne ſe ſert ordinairement en Médecine que des feuilles & des fleurs de cet arbriſſeau; mais on doit préférer celui qui croît aux environs de Narbonne en Languedoc, ſon odeur eſt plus agréable. Etant pris intérieurement, il fortifie le cerveau; il eſt bon contre l'épilepſie, la paralyſie & les vapeurs hyſtériques. M. *Bourgeois* dit, que c'eſt auſſi un excellent emménagogue, qu'on fait entrer dans la plupart des infuſions, décoctions & vins contre la ſuppreſſion des regles & les pâles couleurs des jeunes filles: l'eau, où les feuilles & les fleurs de romarin ont macéré pendant la nuit, eſt bonne pour la jauniſſe & les fleurs blanches; elle fortifie la mémoire & la vue. On fait par infuſion un vin de romarin, qui convient dans les affections des nerfs; on preſcrit auſſi ce même remede pour la ſtérilité.

La liqueur appellée *eau de la Reine de Hongrie*, eſt

tirée, par la diſtillation, des fleurs & des calices de cette plante, mis en digeſtion dans l'eſprit-de-vin ; on y ajoute quelquefois les jeunes feuilles pour la rendre plus forte. Tout le monde ſait que cette eau s'emploie avec ſuccès dans les défaillances, dans les étourdiſſemens, dans les vertiges, & dans les vapeurs hyſtériques & hypocondriaques ; on en prend une petite cuillerée dans un verre d'eau.

Les Apothicaires tiennent dans leurs boutiques une eau diſtillée, une conſerve & un miel de romarin ; ce miel eſt connu ſous le nom d'*anthoſat*. Le romarin produit auſſi par la diſtillation une huile eſſentielle, qui eſt merveilleuſe pour les affections du cerveau & de la matrice ; Boerhaave (*Traité des plantes du jardin de Leyde*) la regarde comme le meilleur remede contre l'épilepſie, & pour procurer l'écoulement des regles. Cette huile eſt excellente, ſur-tout contre les vertiges qui attaquent fréquemment les vieillards.

On fait uſage extérieurement des feuilles de romarin bouillies dans du vin, pour fortifier les nerfs & les jointures, les parties foibles, & ſur-tout les membres paralytiques, & pour réſiſter à la gangrene. On en brûle dans les Hôpitaux, conjointement avec les baies de genievre pour corriger l'air corrompu par les mauvaiſes exhalaiſons qui y regnent, & pour détourner les odeurs contagieuſes.

ROMPT-PIERRE. *Voyez à l'article* SAXIFRAGE.

RONAS. *Voyez* RACINE D'ARMÉNIE.

RONCE. Nom que l'on donne à une eſpece de *raie*. Voyez ce mot.

RONCE, *rubus*. Il y a deux eſpeces de ronce principales ; ſavoir, la *ronce ordinaire* & le *framboiſier* : on a nommé celui-ci, *ronce du mont Ida* ; j'en ignore la raiſon, dit M. *Duhamel*, car les framboiſiers croiſſent naturellement dans toute la Zone tempérée ; on en trouve auſſi beaucoup dans la Zone glaciale ; & comme on peut le préſumer, dans la Zone torride.

La fleur des ronces eſt une fleur en roſe. Le piſtil de ces fleurs eſt formé d'un grand nombre d'embryons raſſemblés en forme de tête, & d'un pareil nombre de ſtyles qui partent des côtés des embryons.

Ces embryons deviennent de petites baies ſucculentes, qui ſont preſque toujours réunies les unes aux autres, & qui forment toutes enſemble ces fruits qu'on nomme *ronces* & *framboiſes*.

La forme des feuilles de ces arbriſſeaux varie, mais la plupart des ronces les ont compoſées de trois ou cinq grandes folioles dentelées par les bords, & qui ſont attachées aux extrémités d'une queue commune; elles ſont hériſſées d'épines crochues. Toutes les ronces ont leurs feuilles poſées alternativement ſur les branches.

Les RONCES, proprement dites, *rubus vulgaris*, pouſſent de grandes branches, pliantes, ſarmenteuſes, dont les unes ſe rament dans les buiſſons, & les autres rampent à terre: elles prennent racine dans les endroits où elles touchent immédiatement la terre; elles ſont vertes, rougeâtres, anguleuſes, moelleuſes, garnies d'épines fort piquantes & crochues, qui s'attachent fortement aux habits des paſſans.

Les FRAMBOISIERS, *rubus ideus*, ne rampent point; leurs branches ſe tiennent droites, & croiſſent à la hauteur d'un homme: elles ſont tendres, vertes, moelleuſes, rondes, garnies de petites épines qui ne ſont guere piquantes. Leur culture eſt ſimple, elle ne conſiſte qu'à les labourer & à couper les branches qui ont produit du fruit pendant quelques années; parce qu'il pouſſe de nouveaux jets, plus vigoureux. C'eſt avec ces drageons qu'on peut aiſément multiplier les framboiſiers: leur racine eſt vivace.

Les ronces des haies donnent des fruits rouges dans leur primeur, noirs dans leur maturité & ſemblables aux mûres, qu'on nomme *mûres de renard*; elles ſont fades en comparaiſon des mûres véritables. Le fruit des ronces rougit le papier bleu, preſque auſſi vivement que l'alun; ce qui prouve qu'il contient un acide aſſez développé, & ce qui rend en même tems ces fruits aſtringens, déterſifs & abſorbans. Les feuilles ſont preſque auſſi dans le même cas, étant mâchées, elles nettoient les ulceres des gencives, de la bouche, & affermiſſent les dents. Ces mêmes feuilles, appliquées ſur les dartres & les hémorrhoïdes, les mortifient & les guériſſent; appliquées ſur les vieilles plaies & ſur les ulceres des jambes,

jambes, elles les guériſſent en peu de temps. On fait avec les ſommités tendres des ronces, un excellent gargariſme & un ſirop qui s'emploient avec ſuccès dans les maux de gorge & l'eſquinancie, pour en tempérer l'inflammation, & une tiſane aigrelette, qui eſt très-utile dans les fievres ardentes, putrides, bilieuſes, &c. Les fruits de ronce biens mûrs & bien noirs, ſont rafraîchiſſans & appaiſent auſſi la ſoif; on peut les ſubſtituer aux mûres domeſtiques. On s'en ſert en Provence pour colorer le vin muſcat blanc, & pour faire le vin muſcat rouge de Toulon.

On peut élever par curioſité, la ronce à fruit blanc, celle qui eſt ſans épine, & celle dont les feuilles ſont panachées. L'eſpece qui mérite vraiement d'être cultivée, eſt celle à fleur blanche & double; car depuis le mois de Juin juſqu'aux premieres gêlées, elle produit des fleurs larges comme un petit écu, d'un beau blanc, & qui ſont auſſi belles que les renoncules ſemi-doubles; ces fleurs ſont diſpoſées par rameaux.

On cultive les framboiſiers à cauſe de leur fruit, qui a beaucoup de parfum, & de leur ſaveur également fine & flatteuſe: on le mange cru, mêlé avec les fraiſes & les groſeilles; on en fait des confitures agréables, des gelées, des compotes, des conſerves, des dragées, du ſirop, du vinaigre, enfin ce fruit entre dans la compoſition de pluſieurs ratafias. On prépare avec les framboiſes, le ſucre & l'eau commune, une boiſſon appellée *eau de framboiſes*, fort en uſage dans les grandes chaleurs de l'été: elle eſt auſſi agréable que l'*eau de fraiſes*, & appaiſe de même la ſoif, réprime la chaleur de l'eſtomac, & excite les urines. Quelques framboiſes infuſées dans le vin, lui communiquent un goût & une odeur délicieuſe. Ce vin, qui eſt cordial & ſtomachique, eſt utile dans les vomiſſemens qui viennent de la foibleſſe & de l'atonie de l'eſtomac. Ces ſortes de fruits mûrs, rouges ou blancs, ne peuvent ſe conſerver quelques jours ſans être confits; car ils moiſiſſent bientôt, & les vermiſſeaux qui y naiſſent, les gâtent & les mangent. (Il eſt même très-rare de trouver des framboiſes, quoique fraîches, qui ne ſoient remplies de petits vers blancs, ce qui dégoûte beaucoup de perſonnes de ce fruit, qui

eſt d'ailleurs délicieux : ſi on met tremper les framboiſes dans l'eau fraîche, on voit auſſi-tôt ſortir une grande quantité de ces vers ; mais les fruits perdent un peu de leur fumet par la lotion, dit M. *Bourgeois.*) Si on fait fermenter ces fruits, on en tire un vin très-fort & agréable ; & par la diſtillation, on en retire un eſprit très-ſpiritueux. Les feuilles du framboiſier ont les mêmes propriétés que celles de la ronce.

Le *framboiſier du Canada à fleur en roſe*, & le *framboiſier de Penſilvanie*, ſe font remarquer par des très-jolies fleurs, d'une vive couleur de pourpre violet, & méritent d'être cultivés dans les boſquets de la fin du printems.

Il y a une ronce ſans épines, qui eſt le *rubus hircinus*, qui croît aux lieux montagneux : ſes tiges ne ſont hautes que de deux ou trois pieds.

RONCERA, nom que les Génois donnent à une eſpece de pourpre de la mer Adriatique ; coquillage nommé à Rome *ogniella* : c'eſt le couvercle du *conchilium* ou *ongle marin odorant* : voyez ce dernier mot.

ROND DE MER : *voyez à l'article* LUNE DE MER.

RONDELLE : *voyez* CABARET. Rondelet donne auſſi le nom de rondelle à la morrude ou rouget : *voyez* ROUGET.

RONDETTE : *voyez* LIERRE TERRESTRE.

RONDIER, eſpece de palmiſte qui croît dans toutes les Indes & en Aſie ; les Chinois forment avec ſa feuille, des eventails dont ils ſe ſervent, ainſi que les Perſes : M. *Adanſon* dit que le rondier ſe trouve auſſi en quantité le long du Niger, les Negres le nomment *ronn*, (*Carimpana*, *Hort. Malab. vol. t.*) ſon tronc eſt gros & fort droit ; il eſt ſemblable à une colonne de cinquante à ſoixante pieds de hauteur : il ſort de ſon extrémité ſupérieure un faiſceau de feuilles qui, en s'écartant, forment une tête ronde ; chaque feuille repréſente naturellement un éventail de cinq à ſix pieds d'ouverture, porté ſur une queue de même longueur ; les fleurs de cet arbre ſont mâles ou femelles, les mâles ſont ſtériles, les fleurs femelles ſe changent en fruits qui ſe ſuccedent preſque pendant toute l'année ; ils ſont pour l'ordinaire de la groſſeur d'un melon arrondi ; leur en-

veloppe eſt un peu coriace & épaiſſe comme un fort parchemin; la chair qu'elle recouvre eſt jaunâtre, pleine de filamens attachés à trois gros noyaux, qui en occupent le milieu. Les Negres aiment beaucoup ces ſortes de fruits, ſur-toût quand ils ſont cuits ſous la cendre, car ils ont alors une ſaveur de coings: & leur odeur, quoique forte, eſt agréable.

RONDINE, ou RONDIRE, ou RONDOLE, c'eſt l'*hirondelle de mer*: voyez ce mot.

RONFLEUR: *voyez* PIRAMBU.

ROQUAMBOLE: *voyez* AIL.

ROQUET. Eſpece de lézard qui ſe trouve dans les petites iſles, qui ſont placées dans les culs de ſac de la Guadeloupe: ce lézard a tout au plus un pied de long; les pattes antérieures ſont plus longues que les poſtérieures: il a les yeux fort étincelans & vifs; ſa peau eſt de couleur de feuille morte, tiquetée de points jaunes & noirâtres: il porte la queue retrouſſée en arcade ſur le dos, au lieu que tous les autres lézards la portent traînante à terre, & il tient toujours la tête élevée en l'air; il eſt ſi agile qu'on le voit toujours ſauter autour des hommes qu'il prend plaiſir à voir, enſorte qu'il s'arrête aux lieux où il en rencontre. Si on le pourſuit, il ouvre auſſi-tôt ſa gueule, & tire la langue comme un petit chien de chaſſe; il ſe fourre auſſi dans la terre, non pour y pondre ſes œufs, mais pour y manger ceux des autres lézards & des tortues.

ROQUET, eſpece particuliere de petit chien que l'on regarde comme une variété du *chien Danois*: voyez à l'article CHIEN.

ROQUETTE, *eruca planta*, plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Nous rapporterons ici les deux principales; l'une cultivée, & l'autre ſauvage.

1°. La ROQUETTE DES JARDINS, *eruca ſativa*; ſa racine eſt blanche, ligneuſe, menue, vivace, & d'une ſaveur âcre; ſes tiges ſont hautes d'environ deux pieds, un peu velues; ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la moutarde, blanches, longues, étroites, découpées profondément, tendres, liſſes, & de même ſaveur que la racine; aux ſommités des tiges naiſſent des fleurs en croix, de couleur bleue, tirant ſur le blanc, rayées de

noir, & ſoutenues par des calices velus. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques longues qui ſe diviſent en deux loges remplies de quelques ſemences jaunâtres, plus groſſes que celles de la moutarde, & moins rondes.

L'odeur & la ſaveur de cette plante ſont fortes & déſagréables; cependant en Italie on la recherche pour la mêler dans les ſalades, à deſſein d'en relever le goût: on la ſeme dans les jardins & dans les champs, ſes graines & ſes feuilles ſont d'uſage.

2°. La ROQUETTE SAUVAGE, *eruca ſylveſtris*; celle-ci croit contre les murailles, aux lieux incultes & ſabloneux; elle a une odeur entiérement fétide & déſagréable: ſa racine eſt aſſez longue, groſſe & blanche; ſes tiges ſont fort découpées, comme celles du piſſenlit, vertes, liſſes, d'une ſaveur brûlante, ſemblables à celles de la roquette des jardins, auſſi bien que les fleurs, mais qui ſont de couleur jaune & odorantes. Il leur ſuccede des ſiliques anguleuſes, remplies de graines, ſemblables à celles de la moutarde ſauvage, d'un goût âcre & un peu amer, ainſi que toute la plante.

L'odeur & la ſaveur de la roquette cultivée eſt plus douce, & ſa vertu plus foible; c'eſt pourquoi on la mêle ſouvent dans les alimens; mais la roquette ſauvage eſt préférable en Médecine.

La roquette eſt d'une nature toute différente de la laitue; c'eſt pourquoi les Anciens avoient coutume de les mêler dans les alimens, afin de les tempérer l'une par l'autre: ſi les Italiens mettent de cette plante dans leurs ſalades, c'eſt plutôt à cauſe de ſes vertus, que de ſa ſaveur; car, ſelon le témoignage des Médecins & même des Poëtes, elle porte à l'amour; c'eſt pourquoi

Martial dit, . . . *Et Venerem revocans eruca morantem.*
Columelle, . . . *Excitat ad Venerem tardos eruca maritos.*
& Ovide, . . . *Nec minùs erucas jubeo vitare ſalaces.*

Toutes les parties de cette plante étant mangées excitent l'appétit; elles aident la digeſtion, provoquent l'évacuation de l'urine & de la ſemence; en un mot on les emploie dans les compoſitions deſtinées à provoquer l'acte vénérien. La roquette, & ſur-tout la graine, eſt encore utile dans le ſcorbut & dans quelques mala-

dies chroniques, ſoit qu'on mange cette plante toute crue, ſoit qu'on en boive le ſuc ſeul ou dans le vin, ſoit qu'on la faſſe bouillir dans les bouillons ou dans les apozemes, ſoit qu'on la mâche ; enfin elle produit l'effet des ſalivaires & des ſinapiſmes dans la paralyſie & l'apoplexie.

Les Botaniſtes diſtinguent encore une autre eſpece de ROQUETTE SAUVAGE ou ROQUETTE DES CHAMPS, ou MASSE AU BEDEAU, *erucago ſegetum*, qui croît aux environs de Montpellier entre les blés, & dans d'autres lieux chauds : ſa racine eſt longue d'un pied & fibreuſe, ainſi que ſes tiges qui ſont rudes, rameuſes & purpurines, ſes feuilles ſont étendues par terre, oblongues, étroites, velues & rudes ; celles des tiges ſont jointes deux à deux, ou trois à trois ; ſes fleurs ſont petites, à quatre feuilles diſpoſées en croix & jaunâtres : il leur ſuccede des fruits reſſemblans à une maſſe épineuſe, & qui renferment trois ou quatre ſemences arrondies & garnies d'un petit bec. Cette plante eſt inciſive & ſternutatoire.

La ROQUETTE DE MER eſt la *cakile*. Voyez ce mot.

On nous apporte quelquefois de Saint-Jean-d'Acre, à dix lieues de Jéruſalem, beaucoup de cendres de roquette que les Marchands appellent *cendres du Levant:* il en vient auſſi de Tripoli & de Syrie ; mais elle ne contient pas tant de ſel que l'autre : on s'en ſert pour faire du ſavon & du verre, comme de celle de *fougere* ou de la *ſoude*. Voyez ces mots.

Les Verriers & les Savonniers s'en ſervoient beaucoup autrefois, avant le grand commerce de la ſoude ; mais l'on en trouve rarement aujourd'hui chez les Marchands, encore n'eſt-elle ſouvent qu'un mélange de cendres de bois & de potaſſe, ou de cendres gravelées & d'un peu de ſoude, ou de ſel de verre.

ROSE : *voyez au mot* ROSIER. On donne auſſi le nom de roſe à une eſpece d'*ortie de mer*. Voyez ce mot.

ROSE DE CHIEN ou D'ÉGLANTIER. *Voyez le mot* ROSIER SAUVAGE *à la ſuite de l'article* ROSIER.

ROSE GUELDRE, nommée improprement par les Jardiniers *roſe-diete*. Voyez OBIER.

ROSE DE JÉRICO, *roſa Hierocontina.* Cette plante appellée ainſi fort improprement, eſt une ſorte de thlaſpi qui croît dans l'Arabie déſerte aux lieux ſablonneux, aux rivages de la mer rouge, d'où elle nous eſt apportée ſeche; quoiqu'on l'ait appellée *roſe de Jérico*, elle n'eſt point une roſe, & l'on n'en trouve point autour de Jérico. *Lémery* dit que c'eſt une petite plante haute d'environ quatre doigts, ligneuſe, rameuſe, ayant la figure d'un petit globe de couleur cendrée ſes feuilles ſont petites, longuettes, découpées & velues; ſes fleurs ſont à quatre pétales, petites, diſpoſées en croix dans des épis, blanches ou de couleur de chair, ſa ſemence eſt arrondie, rougeâtre & âcre au goût; ſa racine eſt ſimple, groſſe & ligneuſe. Pendant que cette plante eſt encore en vigueur dans la terre, elle paroit en bouquet; mais à meſure qu'elle ſe ſeche, ſes rameaux s'entrelacent les uns dans les autres, & les extrémités ſe courbant en dedans, ſe réuniſſent à un centre commun, & compoſent une eſpece de petit buiſſon en forme de globe; telle eſt la roſe de Jérico. Des Charlatans font accroire au public qu'elle ne doit s'ouvrir ou s'étendre qu'au jour de Noël: ils la vendent auſſi aux femmes enceintes, en leur prédiſant que dans les douleurs de l'accouchement, ſi elles mettent cette roſe tremper quelque temps dans l'eau, elles verront alors ſes rameaux s'écarter peu-à-peu, s'épanouir & ſes fleurs paroître agréablement, ce qui les ſoulagera & facilitera beaucoup dans leur travail; mais cet épanouiſſement n'eſt point périodique, & la roſe de Jérico ne connoit point la différence des ſexes qui lui ſont étrangers. Elle n'eſt ſenſible qu'aux impreſſions de l'air & de l'humidité. En quelque temps que l'on humecte cette plante, ſoit homme, ſoit femme, ſoit fille, la roſe de Jérico produira le même phénomene; & dès qu'on la retirera de l'eau, elle ſe ſéchera & ſe refermera comme auparavant. Cette plante expoſée à l'air peut ſervir d'un hygrometre; ainſi en temps ſec elle ſe reſſerre, & à l'approche d'un temps pluvieux elle ſe gonfle & ſe développe. Voilà tout le myſtere de cette plante dévoilé.

ROSE D'OUTREMER ou TREMIERE. *V.* MAUVE.

ROSEAU ou CANNE, *arundo*, eſt un genre de plante qui, ſelon *Lémery*, ne differe du *gramen* que par la grandeur de ſes tiges & de ſes feuilles. Nous en citerons ici trois eſpeces principales; ſavoir,

1°. Le ROSEAU DE MARAIS *arundo vulgaris paluſtris*. Cette plante qui croit dans les endroits marécageux, a des racines nombreuſes, longues, nouées & trançantes, qui pouſſent pluſieurs tuyaux, hauts de ſix pieds & même davantage, plus menus que le petit doigt, noués, vides: il ſort de ſes nœuds des feuilles longues de plus d'un pied, aſſez larges, roides, un peu rudes au toucher, enveloppant en partie leur tige: ſes fleurs naiſſent par paquets en leur ſommités, petites, molles, compoſées d'étamines qui ſortent d'un calice à écailles, de couleur purpurine d'abord, puis ces paquets ſe développant, s'alongent, ſe répandent en maniere de chevelure, & prennent une couleur cendrée: à ces fleurs paſſées ſuccedent des ſemences. On coupe ces roſeaux avant qu'ils ſoient tout-à-fait mûrs, c'eſt-à-dire, quand ils ſont en fleurs, pour en faire de petits balais d'appartemens.

2°. Le ROSEAU CULTIVÉ ou la CANNE DES JARDINS, *arundo ſativa domeſtica*. Sa racine eſt longue, groſſe, charnue, ſe répandant au long & au large dans la terre, d'un goût doux & agréable; elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de huit à neuf pieds, plus groſſes que le pouce, fortes, creuſes, nouées & jaunâtres; ſes feuilles & ſes fleurs ſont ſemblables à celles de l'eſpece précédente, mais plus grandes. On cultive cette plante dans les jardins; les rejetons tendres de ſa racine peuvent ſe manger. Quelques Auteurs ont cru que cette racine brûlée eſt le ſpode des Arabes, du quel on ne ſe ſert plus, ſinon en Guiane, où les Sauvages frottent & noirciſſent avec cette cendre ceux qui ſont incommodés par des pians,

Ce roſeau cultivé croit naturellement en Provence, en Languedoc, en Italie, en Eſpagne, & il fleurit rarement dans ce pays-ci; mais comme il pouſſe quantité de drageons enracinés, on le multiplie aiſément. Il eſt à propos de planter ce roſeau dans un lieu un peu frais; cependant il ſubſiſte dans des endroits fort ſecs; mais

les cannes n'y viennent ni auſſi hautes, ni auſſi groſſes. Ceux qui en font commerce ont ſoin de les placer aux expoſitions les plus chaudes, afin que les cannes acquierent plus de maturité. Ces ſortes de roſeaux ſont très-utiles dans certaines provinces; leurs tiges ſervent d'échalas pour faire des enceintes autour des champs: on en fait des treillages d'eſpaliers qui durent très-long-temps. C'eſt encore avec ces roſeaux ou cannes qu'on forme les pêcheries qui ſont en grand nombre ſur le bord de la Méditerranée; on les nomme *bourdiques*. En Guiane on s'en ſert à latter les toits, ou à paliſſader & fermer les caſes; les petites ſervent à faire des roſeaux à fleches.

Enfin, perſonne n'ignore que l'on en fait des bâtons à main très-légers pour la promenade, & auſſi de fort jolies quenouilles. Afin que les cannes ſe maintiennent bien droites, on les attache avec des liens ſur un morceau de bois dans le temps qu'elles ſont encore vertes, & on ne les en ſépare que lorſqu'elles ſont entiérement ſéches. On enjolive ces cannes d'une eſpece de peinture qui ſe fait en y appliquant des feuilles de perſil, ou du papier découpée de différentes façons; enſuite on les expoſe à la fumée; les parties qui n'ont pas été couvertes de feuilles de perſil ou de papier prennent une couleur de marron, & les endroits où étoient collés les papiers ou les feuilles de perſil reſtent blancs; ce qui fait un très-joli effet. On peut encore former des deſſeins ſur ces cannes avec un enduit de cire, & frotter le tout avec une eau forte affoiblie, dans laquelle on a fait diſſoudre du fer. Ces parties découvertes qui ſont expoſés à cet acide bruniſſent, & les autres qui étoient enduites de cire reſtent blanches. On fait auſſi avec ces roſeaux des étuis à cure-dents & de petits inſtrumens de muſique champêtre, que l'on nomme chalumeaux, des anches de hautbois & de muſette, &c. M. *Haller* dit qu'on les plante en Suiſſe pour en faire des peignes à l'uſage des Cardeurs.

Les racines de ces roſeaux ſont propres pour exciter les mois aux femmes, & les urines: des perſonnes s'en ſervent pour faire paſſer chez les animaux le lait des femelles qui allaitent: leurs feuilles & leurs fleurs

ſont déterſives & vulnéraires. Au reſte cette plante eſt peu d'uſage en Médecine.

3°. Le ROSEAU appellé MASSE D'EAU, *typha*. (M. *Deluze* dit que la maſſe d'eau n'eſt pas un roſeau, & qu'elle forme un genre particulier.) Il y a la grande & la petite eſpece; la premiere a plus de ſept pieds de hauteur; ſa racine eſt rampante, rougeâtre en dehors, très-blanche en dedans, d'un goût fade: elle pouſſe ordinairement une ſeule tige, ronde, ferme, droite & liſſe; ſes feuilles ſont longues, étroites & épaiſſes, de ſubſtance ſpongieuſe, douceâtres au goût; les unes ſortent de la racine, les autres des nœuds de la tige: ſes fleurs ſont rougeâtres & naiſſent en maſſe ou en épi cylindrique au ſommet de la tige; celles de la partie ſupérieure ſont mâles, compoſées chacune d'un calice à trois feuilles, & de trois étamines ſans piſtil; la partie inférieure de l'épi eſt occupée par des fleurs femelles, à chacune deſquelles ſuccede une petite graine portée par un filet accompagné d'une aigrette de poils, dit M. *Deluze*. Ces fleurs ſe diſſipent en s'envolant en l'air en forme de duvet.

La ſeconde eſpece croît, ainſi que la précédente, dans les étangs & dans les marais: elle pouſſe des feuilles longues & étroites comme celles du gramen; il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur de deux ou trois pieds, ſemblable à celle du jonc, roide, ſans nœuds, ſoutenant en ſon ſommet un épi cylindrique, où ſont attachées comme en l'autre eſpece des fleurs à étamines brunes, qui en vieilliſſant ſont emportées par le vent en papillotes, & ne laiſſent après elles aucune ſemence: cet épi eſt double dans ces deux eſpeces de roſeaux; & il y a une petite diſtance entre les deux épis: celui d'en haut ſoutient les fleurs, & celui d'en bas porte des ſemences: leurs ſommités ſont déterſives, aſtringentes & rafraîchiſſantes.

La racine de cette plante qui croît naturellement dans certains ruiſſeaux, & qu'on peut faire croître dans ceux où on le déſire en y mettant quelques touffes, eſt du goût des cochons qui s'en nourriſſent très-bien, les chevaux même en ſont très-friands; c'eſt pour eux une nourriture ſaine & agréable.

Des Lithologiſtes font mention de roſeaux pétrifiés ou en empreintes.

Dans pluſieurs pays on ſe ſert des roſeaux pour couvrir les maiſons ; ces couvertures durent trente à quarante ans : on en fait auſſi des claies ou paillaſſons, qui ſervent même de murs & d'enceintes de melonnieres : dans les provinces où le bois eſt rare, on s'en ſert pour chauffer le four. On dit que dans les Indes il y en a d'une groſſeur incroyable (c'eſt le *bambou* ,) dont un de leurs nœuds a ſuffi une fois pour faire une ſorte de petit bateau , dans lequel trois hommes pouvoient paſſer les petites rivieres. Les habitans ramaſſent les paquets de fleurs qui forment une eſpece de bourre , dont ils ſe ſervent pour garnir les matelats. On prétend que cette bourre rend ſourds ceux qui s'en mettent dans l'oreille , & que de là vient ſon nom Italien , qui eſt *mazza ſorda*.

Il y a une eſpece de roſeau dont les tiges meurent tous les ans , & qu'on ſeme dans les Capitaineries pour en faire des remiſes ; les perdrix & les faiſans s'y plaiſent beaucoup & y placent leurs nids : cette eſpece a l'avantage de ſubſiſter très-bien dans des lieux aſſez ſecs. Enfin , il y a encore une ſorte de roſeau à feuilles panachées , qui fait un effet très-agréable dans les boſquets d'été & d'automne.

ROSEAU DES INDES ou ROSEAU EN ARBRE. *Voyez* BOIS DE BAMBOU.

ROSEAU ODORANT ou AROMATIQUE. *Voyez* CALAMUS AROMATIQUE VRAI.

ROSEAU DE SUCRE ou CANNAMELLE. *Voyez* CANNE A SUCRE.

ROSÉE , *ros*. On donne ce nom à des gouttes d'eau ténues , fines , fort déliées , qui , dans l'été tombent le matin & le ſoir , de l'atmoſphere , lorſqu'il eſt calme & ſerein & qu'il a fait chaud pendant la journée. Cette roſée eſt produite de même que toutes les eaux des nuages par les vapeurs qui ſe ſont élevées pendant le jour dans l'air en maniere de brouillards inſenſibles , y ont demeuré ſuſpendues , ſe ſont enſuite condenſées , rapprochées par la diſparition du ſoleil , & ont par conſéquent été obligées de deſcendre par leur peſan-

teur ſpécifique plus grande que la denſité de l'air : ce qui forme la premiere fraîcheur de la nuit qu'on nomme *ſerein*. Les vapeurs qui ont été raſſemblées pendant la nuit & le jour, en produiſent une autre le matin, mais peu conſidérable. Nous diſons qu'il n'en tombe point ou preſque point pendant le jour, parce que la chaleur en tient la plus grande quantité ſuſpendue & diſperſée dans l'air, & ces molécules ne ſe réuniſſent que quand le froid ſuccede à la chaleur. De la variation de froid & de chaud dans l'atmoſphere, il réſulte que la roſée tombe en temps différens. M. *Jean-Ek* fait obſerver que la circonſtance du lieu y contribue ſinguliérement : par exemple dans les climats plus chauds où le ſoleil s'éleve davantage ſur l'horizon, les exhalaiſons doivent être plus abondantes, parce que comme cet aſtre s'éloigne néceſſairement de l'horizon pendant la nuit pour autant de temps qu'il a paru dans le jour, l'air pendant la nuit devient de quelques degrés plus froid que pendant le jour, & a plus de facilité pour condenſer les vapeurs : c'eſt ainſi qu'il prépare une plus grande abondance de roſée, notamment ſur les prairies & ſur les campagnes ; car dans les villes très-peuplées on n'apperçoit que peu ou point de roſée : on en préſume bien la cauſe.

Alvarez, (*Deſcription de la Mauritanie*) fait voir de quelle utilité eſt la roſée pour la nourriture des végétaux, ſur-tout dans certains endroits de l'Arabie & la partie intérieure de l'Egypte, où il ne pleut & ne neige jamais. *Wallerius* avertit avec raiſon de ne pas confondre la roſée avec le miélat, qu'on trouve ordinairement ſoir & matin en été ſous la forme de gouttes attachées aux feuilles des plantes & ſur les herbes : c'eſt le produit de la tranſpiration végétale. *Voyez* MIÉLAT.

La roſée tombant ſur les végétaux, fait que les plantes ſont plus peſantes le matin qu'elle ne l'étoient le ſoir précédent. On peut conſulter les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année* 1751.

ROSÉE DU SOLEIL ou ROSSOLIS. *Voyez* HERBE AUX GOUTTEUX.

ROSELET. *Voyez à l'article* HERMINE.

ROSELLE. C'eſt la grive rouge : *voyez ſon article au mot* GRIVE.

ROSE-MUKEN. Les Naturaliſtes Allemands donnent ce nom à un poiſſon que l'on pêche dans les étangs & dans les lacs de Pruſſe ; de même qu'ils appellent *roſen-kafar*, ou *golde-kafer* les mouches cantharides, parce qu'elles ſe tiennent dans les roſiers.

ROSETTE, *triglæ facie piſcis*. M. *Gronovius* dit qu'on donne ce nom en Hollande a un poiſſon de mer très-rare. Sa forme eſt ſinguliere. Cet animal qui eſt long d'un pied ou environ, a le corps pyramidal : ſa tête qui a la même figure, eſt grande, carrée, cuiraſſée & ſtriée de différentes façons, ce qui forme comme un ouvrage ciſelé ; elle eſt de la même couleur que celle du dos ; le haut & les côtés ſont très-plats ; à l'occiput eſt un aiguillon fort, pointu, & tourné du côté du dos ; près du même endroit il en paroit un autre qui ſort d'une lame oſſeuſe : ſa bouche eſt large, très-ample ; le bout en eſt rude & comme caréné : on y voit de chaque côté trois éminences ; les dents ſont nombreuſes, mais petites ; la mâchoire inférieure eſt plus petite que la ſupérieure, & n'a point de levres ; les narines couvertes d'une membrane ſont ſur le penchant de la tête, entre les yeux & la bouche de ce poiſſon ; les yeux ſont placés au ſommet de la tête, fort proches l'un de l'autre, couverts d'une peau, grands & placés de maniere que le poiſſon peut voir au-deſſus de ſa tête, & regarder de côté : la baſe des orbites des yeux eſt garnie de petits aiguillons ; la paupiere eſt d'un bleu noir ; l'iris eſt large & blanche ; le dos eſt comme ſillonné. Ce poiſſon a huit nageoires épineuſes ; ſur le dos il y en a deux rougeâtres, & dont les épines ſont tournées vers la queue ; celles de la poitrine ſont couvertes d'une membrane forte & bleue ; celles du ventre ſont blanches, tiquetées de rouge ; la nageoire qui forme la queue eſt légérement rouge & fourchue, mais étendue. L'anus placé devant la nageoire répond à l'oſſelet carré de la ſeconde nageoire du dos : il y a entre les deux nageoires de la poitrine & du ventre, trois appendices articulées & un peu repliées vers la queue.

Les écailles de la roſette ſont tuilées, blanches au ventre, & d'un vert rouge au dos, tuberculeuſes, d'un vert rougeâtre : ſa chair eſt blanche & de bon goût.

Dans les mois de Juin & de Juillet les Pêcheurs Hollandois prennent une quantité d'un autre petit poiſſon qu'ils portent au marché ſous le nom de *roſette*. Il eſt auſſi eſtimé que le précédent ; mais il en differe par ſes nageoires molles. & par les couleurs qu'on voit ſur ſa peau, qui diſparoiſſent à la mort de l'animal ; il n'a que ſept pouces de long. On donne auſſi le nom de *roſette* au quadrupede nommé *hermine*. Voyez ce mot.

ROSICLERE. *Voyez à l'article* ARGENT.

ROSIER, *roſa*. Le roſier eſt un arbriſſeau qui donne la roſe, fleur connue de tout le monde, & conſacrée par les anciens Poëtes à la mere des amours ; fleur dont les Hébreux faiſoient des couronnes, & dont le Grand Prêtre dans les ſacrifices ornoit ſon front ; fleur que l'on béniſſoit autrefois à Rome le jour appellé *Dominica in roſa*, & que les Papes envoyoient comme une marque diſtinctive à quelques Princeſſes de l'Europe. Il y avoit autrefois dans les Parlemens de France un grand jour de cérémonies qu'on appelloit la *baillée des roſes*. *Pline* appelle, avec raiſon, la roſe la *reine des fleurs*, l'*ornement des jardins* & la *panacée d'une infinité de maladies*. En effet, outre la beauté de ſa fleur & ſon odeur des plus ſuaves, elle fournit, pour la guériſon de nos maux, pluſieurs remedes que l'on trouve non ſeulement dans les différentes parties qui la compoſent, mais auſſi dans les différentes eſpeces de roſes.

Tout ce que nous faiſons venir à grands frais des pays éloignés, n'a réellement rien de ſupérieur, peut-être rien de comparable à une belle ſuite de roſiers bien entretenus. Il y a un grand nombre d'eſpeces de roſes, de tailles, d'odeurs différentes. M. *Tournefort* en fait l'énumération de trente-cinq ſortes toutes différentes par leur couleur, leurs feuilles & le nombre de leurs pétales ; il y en a en effet qui ont 5, 6, 7, 10, 12, 20, & peut-être plus de 100 pétales : ainſi les unes ſont ſimples, les autres doubles, blanches, de

couleur incarnate, jaunes, cramoiſies, panachées. On produit tout ce mélange des couleurs par le mélange des eſpeces. On peut ménager cette variété ſur le même pied, & y faire croître à la fois cinq ou ſix ſortes de groſſes roſes toutes différentes, par le moyen de la greffe. Par la maniere de les gouverner, en retranchant quelques branches, on parvient à ſe procurer très-long-temps la jouiſſance de cette agréable fleur, parce qu'il en repouſſe de nouvelles.

On diviſe d'abord les roſes en deux eſpeces générales, l'une cultivée & l'autre ſauvage.

Le roſier ſauvage eſt auſſi nommé *églantier* ou *gratte-cul* ou *roſe de chien*, ou *roſe cochonniere*, & en latin *cynorrhodon*. Ses feuilles ſont oblongues, liſſes, ſemblables à celles du *roſier domeſtique*; ſes fleurs qui doivent leur exiſtence à la ſimple nature, n'ont pas la beauté, les graces, la délicateſſe, l'incarnat, l'odeur ſuave dont la main & les ſoins du Cultivateur ont embelli la roſe des jardins. Les fleurs de l'églantier ſont des roſes ſimples à cinq feuilles, de couleur blanche & incarnat, un peu odorantes: aux fleurs ſuccedent des fruits ovales, oblongs, rouges comme du corail dans leur maturité, dont l'écorce eſt charnue, moelleuſe, d'un goût doux, mêlé d'une agréable acidité, & qui renferme des ſemences enveloppées d'un poil ferme qui s'en ſépare aiſément. Si ce poil s'attache aux doigts ou à quelques autres parties nues, il pénetre la peau & y cauſe des démangeaiſons importunes; c'eſt ce qui a fait donner à ces fruits le nom de *gratte-cul*. Cet arbriſſeau qui croît aſſez haut, ſe trouve par-tout, dans les haies & dans les buiſſons. M. *Haller* obſerve ici que le nom d'*églantier* appartient à un roſier particulier dont les feuilles ſont enduites en-deſſous d'un petit poil roux, & cependant ont une odeur de pomme aſſez forte. Le *gratte-cul* commun a les feuilles ſans odeur & liſſes.

Il naît ſouvent au tronc ou aux branches du roſier ſauvage une eſpece d'éponge velue, groſſe comme une petite pomme, ou comme une groſſe noix, légere, de couleur rouſſe, qu'on appelle *éponge d'églantier*, & dans les boutiques, *bédéguar*. Cette eſpece

d'éponge végétale, qui eſt hériſſée d'une multitude de filamens qui lui forment un chevelu, n'eſt autre choſe qu'une tumeur à filigrane cauſée par la piqûre du cinips, eſpece de moucheron qui, avec l'aiguillon qu'il porte à ſa queue, perce le bouton d'où doivent ſortir les feuilles du roſier, & y dépoſe des œufs; la ſeve ſe porte vers cette piqûre avec plus d'abondance, elle y eſt attirée par les petits vers ſortis de ces œufs qui s'en nourriſſent. C'eſt ainſi que les poils ou fils du bédéguar groſſiſſent, s'alongent & ſe forment; c'eſt un petit berceau odorant où les jeunes cinips attendent leur métamorphoſe; en effet, quand on ouvre cette éponge, ils paroiſſent ſous la forme de vers nichés dans leurs cellules, mais deviennent enſuite autant de moucherons. *Voyez* CINIPS. On a mis cette production au nombre des remedes qui peuvent être employés avec ſuccès contre les diarrhées & les dyſſenteries, qui peuvent exciter les urines, & être utiles contre la pierre, le ſcorbut & les vers. On prétend que réduite en charbon & en poudre, ou ſimplement deſſéchée & pulvériſée, c'eſt un ſpécifique contre les goîtres: il ſuffit d'en mettre tous les ſoirs en ſe couchant une pincée ſous la langue.

Les fleurs de l'églantier ſont purgatives, mais le ſirop qu'on en prépare eſt plus aſtringent, & s'emploie pour l'ordinaire, préférablement aux autres purgatifs, lorſqu'il faut purger dans les pertes rouges ou blanches des femmes. La conſerve de cynorrhodon qu'on prépare avec les fruits de l'églantier, eſt d'un goût aigrelet, fort agréable au gout: on peut en donner aux Convaleſcens à titre d'analeptique; c'eſt un excellent aſtringent propre pour le cours de ventre, pour modérer l'ardeur de la bile, & adoucir l'âcreté de l'urine. On a vu des hydropiques guéris par l'uſage de la tiſane faite avec les fruits du cynorrhodon. C'eſt, dit M. *Bourgeois*, un grand diurétique, & en même temps un très-bon tonique.

On vante la racine d'églantier, comme un remede ſpécifique contre l'hydrophobie, maladie occaſionnée par la morſure d'un chien enragé; mais malheureuſement il y a lieu de penſer que ce remede eſt très-impuiſſant;

le meilleur que l'on connoiſſe juſqu'à préſent, eſt l'onguent mercuriel en friction.

On ſait qu'il n'y a point d'arbriſſeau plus agréable que le roſier, ſoit à fleurs ſimples, ſoit à fleurs doubles: ils ſe diſputent de beauté les uns les autres. Parmi toutes les variétés des roſiers, il y en a qui méritent la préférence par certaines qualités. Les *roſiers de tous les mois*, ainſi nommés, parce qu'ils fourniſſent des fleurs pendant preſque toute l'année, ſe font eſtimer par cette qualité: il y en a à fleurs blanches, à fleurs doubles couleur de chair, & à fleurs ſimples & pourpres. L'eſpece de roſier de tous les mois, qui eſt d'un rouge-pâle à fleurs doubles, ne porte des fleurs que depuis le commencement de Juin juſqu'à la fin d'Octobre. M. *Bourgeois* dit, qu'il ne fleurit même point une ſeconde fois, ſi on néglige de tailler les branches qui ont porté des fleurs, dès qu'elles commencent à ſe faner.

La *roſe de Grece à fleur rouge* qui ne s'épanouit pas entiérement, & la *roſe de Mai* ſont eſtimables, parce qu'elles ſont plus printanieres que les autres.

Le *petit roſier nain* donne des fleurs très-doubles, d'une forme & d'une couleur charmante, qu'on nomme *roſes mignonnes*.

Les *roſes jaunes* à fleurs doubles & à fleurs ſimples, ſont très-agréables par la vivacité de leur éclat, ſurtout la roſe ſimple; l'eſpece double avorte ſouvent; mais quand elle fleurit bien ſans avorter, ſa fleur eſt d'une beauté incomparable & très-ſupérieure aux plus belles renoncules, dit M. *Bourgeois*. Pour les garantir de cet accident, il faut les préſerver de la pluie, en les couvrant d'un petit toît, dès que les boutons commencent à paroître: mais ce qui eſt plus facile, il faut les planter contre un mur, & y établir un petit avant-toit.

Les *roſes cannelles*, ſoit ſimples, ſoit doubles; les *roſes muſcades* ou de *damas*, doubles & ſimples, & connues chez les Anciens ſous le nom de *roſe putone*, ainſi que l'eſpece de roſier muſqué toujours vert, ſont dignes d'être recherchées par l'odeur délicieuſe qu'elles exhalent. On voit aſſez communément en Italie des

roſes

roſes bleues, & aux environs de Turin un *roſier ſans épines*, dont les pétales des fleurs ſont tachetées de vert. Enfin les roſes rouges ſi connues de tout le monde, & les roſes pourpres dites de Provins, ainſi que les roſes panachées, ſont très-belles par elles-mêmes, & ſe mêlent agréablement avec les roſes blanches. On prétend que le roſier commun à fleurs rouges, enté ſur du houx, produit des roſes vertes; le ſuc ou la ſeve du houx force apparemment les filieres du roſier. M. *Adanſon* dit qu'on prend communément pour le fruit du roſier, ſon calice qui devient charnu & ſuculent comme une baie; mais ce ſont les ovaires mêmes qu'on doit regarder comme le fruit de cette plante.

Le calice de la roſe offre une ſingularité qui lui eſt particuliere; il eſt diviſé en cinq feuilles, dont deux ſont entiérement barbues, deux ſont ſans barbes, & une n'eſt barbue que par un côté, ainſi que l'a exprimé le Poëte:

Quinque ſumus fratres. unus barbatus & alter,
Imberbeſque duo, ſum ſemi-berbis ergo,

Les différentes eſpeces de roſes different par leurs vertus; les unes ſont purgatives, les autres aſtringentes. On fait avec les roſes pâles ou incarnates, ou avec les roſes blanches une eau diſtillée propre pour les maladies des yeux, & eſtimée contre les cours de ventre, les crachemens de ſang & les hémorragies. On fait avec ces roſes un ſirop ſolutif; ainſi ces roſes ſont principalement purgatives, mais elles ont quelque légere aſtriction qu'elles empruntent de leurs parties terreſtres. La roſe muſcade, celle ſur-tout qui vient des pays chauds, eſt très-purgative: on ne doit l'employer qu'avec prudence.

On tient dans les boutiques une eau diſtillée de ces fleurs, qui ſert plutôt dans la cuiſine pour relever le goût de la pâtiſſerie, qu'elle n'eſt d'uſage en Médecine; elle purge cependant aſſez bien à la doſe de huit onces. Les roſes d'un rouge foncé qu'on nomme *roſes de Provins*, paſſent pour être aſtringentes, ainſi que les *roſes blanches*, ſuivant un grand nombre de Médecins. On prépare avec les roſes de Provins une

conſerve, un miel, & un ſirop qui ſont aſtringens. A l'extérieur on ſe ſert communément de ces roſes dans les fomentations aſtringentes & réſolutives : on les met dans du vin, & elles ſont propres à fortifier les parties nerveuſes foulées. Ces mêmes fomentations faites ſur la tête après des coups & des chutes, qui menaçoient d'un abcès dans cette partie, ont ſouvent réuſſi pour le prévenir & pour adoucir des migraines violentes. L'onguent ou pommade de roſes eſt faite, tantôt avec la roſe de Provins, tantôt avec la roſe ordinaire; on s'en ſert pour les gerçures des levres. M. *Haller* dit qu'on diſtille dans les Indes une huile eſſentielle de roſes extrêmement précieuſe, & qui fait un préſent de Roi à Roi. Si l'on veut être inſtruit de l'uſage des roſes chez les *Anciens*, on peut lire la ſavante & curieuſe diſſertation ou recueil d'anecdotes ſur cette fleur par M. le Marquis d'*Orbeſſan*, Préſident à mortier du Parlement de Toulouſe.

ROSIERE, *phoxinus ſquammoſus*. Poiſſon d'eau douce, ou bourbeux, à nageoires molles & du genre des carpes; ſa tête eſt groſſe, ſes yeux ſont grands. Ce poiſſon dont nous avons parlé à l'article BOUVIER, a, dit-on, des œufs dès qu'il eſt né : on donne auſſi le nom de *phoxinus* au *veron*. Voyez ces mots.

ROSMARE, *roſmarus*. Quelques Naturaliſtes donnent ce nom au cheval de riviere, & d'autres à la *bête à la grande dent*, dont nous parlerons ſous le nom de *vache marine*. Voyez ce mot.

ROSOMACK. *Voyez à l'article* PELLETERIES.

ROSOTA ou GUISELLA. Eſpece de belette, dont les excrémens ſont odoriférans. *Voyez* BELETTE.

ROSPO. C'eſt la ſeconde eſpece de *paſténaque*. Voyez ce mot.

ROSSE, *rubellio*. Poiſſon de riviere & de lac, dont les nageoires ſont rouges : il eſt très-commun dans la Suede : il eſt de la grandeur d'une carpe, & eſt du même genre. Il a, ſelon M. *Linnæus*, treize arêtes à la nageoire du dos & à celle de l'anus, quinze aux pectorales & neuf à celles du ventre. M. *Deleuze* dit que ce poiſſon paroît être le même que le *vengeron* du lac de Lauſanne : on dit qu'il fraie quand le ſouci com-

mence à fleurir. Sa chair eſt bonne, quoiqu'un peu amere.

ROSSIGNOL ou ROUSSIGNOL, *philomela*, *ſeu luſcinia*. Oiſeau du genre du *bec-figue*, ſelon M. *Briſſon*, & dont on diſtingue deux eſpeces principales en Europe.

1°. Le *roſſignol franc* eſt un oiſeau de paſſage qui tient le premier rang entre les oiſeaux chanteurs. Autant l'alouette eſt recherchée pour la force & la facilité de ſon chant, autant le roſſignol franc la ſurpaſſe par la douceur de ſa voix, par la variété de ſes tons doux, mélodieux, par ſes fredonnemens & ſon gazouillement harmonieux. Cet oiſeau eſt un peu plus petit qu'un moineau, quoiqu'il paroiſſe plus long. Il ne peſe qu'une once; ſon bec eſt longuet, tendre, flexible & noirâtre; quand il l'ouvre, il fait voir un large goſier de couleur jaune orangée; il a l'œil grand & vif; la tête, le cou & le dos ſont couverts d'un plumage fauve, qui eſt plus brillant aux ailes & ſur-tout à la queue. La gorge, la poitrine & le ventre ſont d'une couleur cendrée; les jambes longuettes, & les ongles déliés; la femelle a le port du mâle, mais elle eſt d'une couleur plus cendrée, de même que les jeunes roſſignols. Le roſſignol de la Siléſie eſt plus grand que le nôtre.

Le roſſignol eſt un oiſeau ſolitaire, ſauvage & craintif, lorſqu'il n'eſt pas apprivoiſé. C'eſt à cette timidité naturelle qu'on attribue l'habitude qu'il a de remuer la queue, ce qui l'a fait nommer quelquefois *motacilla*; il vit d'inſectes & aime particuliérement les araignées.

L'Auteur du *Traité du roſſignol franc*, marque (*p.* 4.) qu'il connoît des Amateurs qui diſtinguent trois eſpeces de ces oiſeaux. 1°. Le *roſſignol de montagne*, plus petit que les deux ſuivans. 2°. Le *roſſignol de campagne* qui eſt de moyenne grandeur. 3°. Le *roſſignol d'eau*, ou qui habite le long des eaux; il eſt plus gros, plus robuſte & meilleur pour le chant, puiſque ſon ramage ſe fait entendre pendant huit mois de l'année, tandis que les autres ne chantent que pendant trois mois au plus. Cependant la plupart des Connoiſſeurs aſſurent qu'il n'y a qu'une eſpece de *roſſignol franc*, qui fait voir ſeulement quelques variétés de groſſeur, &c. Au

reſte on en trouve de bons par-tout. Quant à l'*alcyon vocal* que *Belon* nomme *roſſignol de riviere*, parce que cet oiſeau chante fort haut, nous en parlerons au mot ROUSSEROLLE.

L'expérience a appris à l'Auteur du Traité du roſſignol, que la femelle de cet oiſeau eſt muette. Il n'y a point d'oiſeau auſſi jaloux; rarement on en voit deux enſemble, ſoit pour le chant, ſoit pour voyager, ſoit pour être en ſociété. Au retour du printems le mâle chante continuellement pendant quinze jours & plus; ſes accens animés par l'amour, annoncent la ſenſibilité de ſon ame. Après quoi ſon ramage n'eſt plus varié, ni vif, ni harmonieux, mais tout ſimple. Son chant dans l'automne eſt ſi différent de celui du printems, qu'on ne ſauroit s'imaginer qu'il vienne du même oiſeau. Le roſſignol aime éperdument ſa femelle, il a pour elle les petits ſoins de l'amant le plus aſſidu, & la complaiſance d'un mari fidele. Quand une fois les petits ſont éclos, il ſuſpend pour quelques jours ſon ramage, il s'occupe du ſoin de les nourrir, & fait toujours compagnie à ſa femelle. Les roſſignols ont grand ſoin de leur poſtérité; les peres veillent à l'éducation des petits, ils leur apprennent à chanter, & ces petits éleves les écoutent avec beaucoup d'attention & de docilité, répétant enſuite leurs leçons. La femelle fait ſon nid près de la terre, parmi les brouſſailles, & dans des buis ou des ifs, ou au pied d'une haie ou d'une charmille; les chiens, les chats, les renards, les fouines, &c. mangent ſouvent leurs œufs. Ce nid eſt un peu long & profond, compoſé, pour la plus grande partie, de feuilles de chêne ſéches, qui ſe tiennent bien enſemble, quoique ſans fils ni aucune autre liaiſon, pourvu toutefois qu'on ne le déplace point; car ſi-tôt qu'on touche à ce petit berceau toute l'habitation s'écroule. Dans les climats chauds, cet oiſeau peut faire quatre pontes chaque année; dans ce pays-ci, il n'en fait communément que deux, à cauſe du froid: chaque ponte eſt pour l'ordinaire de quatre ou cinq œufs de couleur de bronze, voilà le fruit de leurs amours; ces œufs produiſent plus de mâles que de femelles, comme dans preſque tous les autres oiſeaux.

Quelques Naturaliſtes diſent que le roſſignol franc aime la compagnie de celui de muraille, avec lequel il s'accouple ſouvent. Il a une averſion naturelle pour les ſerpens : on prétend qu'il redoute auſſi les froids, & c'eſt pourquoi il meurt ſi ſouvent en cage, quoique tenu chaudement; cependant il ſe trouve des roſſignols en Danemarke, en Ruſſie, & M. *Fletcher*, Miniſtre de la Reine Eliſabeth à la Cour de Pétersbourg, dit que dans ces contrées les roſſignols ont un chant plus mélodieux que celui des roſſignols d'Angleterre. Divers Auteurs prétendent qu'il ſe trouve des roſſignols blancs.

Le roſſignol n'a preſque point de chair ; cependant M. *Chomel*, (*Dictionn. Œconom.*) dit que les Gaſcons l'engraiſſent pour en faire un mets, qu'ils préferent à tout autre, lorſqu'il eſt gras. Sa chair eſt blanche, tendre, & preſque auſſi bonne que celle de l'ortolan.

On ne ſait point où le roſſignol ſe retire dans l'hiver : ce qu'il y a de certain, diſent les voyageurs, c'eſt qu'il n'y en a en aucun temps dans l'Afrique. Quoi qu'il en ſoit, cet agréable oiſeau ſe place ordinairement dans les lieux écartés & paiſibles, aux environs de quelque colline ou d'un ruiſſeau, s'il s'en trouve, & ſur-tout dans les endroits où il ſe rencontre un écho; c'eſt-là qu'il ſe plaît à chanter : il coupe ſon ramage par meſures & par pauſes, pour s'écouter & ſe répondre en quelque ſorte à lui-même, par le moyen de l'écho des environs ; de là vient qu'il n'a que deux ou trois endroits favoris pour chanter. On croiroit, dit M. *Pluche*, qu'il ſait combien valent ſes talens ; il ſe plaît à chanter quand tous les autres oiſeaux ſe taiſent. Rien ne l'anime tant que les lieux ſolitaires, le calme de la nuit, & le ſilence de la Nature ; c'eſt alors qu'il compoſe & exécute ſur tous les tons, il varie ſes modulations, & la ſoupleſſe de ſon goſier ſe prête à tout. Il va du ſérieux au badin ; d'un chant ſimple & léger au gozouillement le plus biſarre ; des tremblemens & des roulemens les plus légers, à des ſoupirs tendres, languiſſans & lamentables, qu'il abandonne enſuite pour revenir à ſa gaieté naturelle; il fait des cadences perlées, des ſons filés, pleins de goût, de fineſſe & d'expreſſion ; c'eſt avec raiſon que *Pline*

lui a donné le titre glorieux de *chantre de la Nature*. Cet aimable muſicien fait entendre ſes plus beaux ſons dans le temps que ſa femelle couve, il double alors la durée de ſon chant, & pour rendre ſes ſons extrêmement éclatans, il met en jeu toutes les forces de ſes organes. Lorſqu'il donne à ſon ramage toute ſon étendue, il le commence & le finit ſur ſeize tons différens avec une variété ſucceſſive, & des notes intermediaires d'un choix ſi juſte, que la variété en charme l'oreille.

Pour la maniere de prendre le roſſignol au filet, de le nourrir en cage, & d'en avoir le chant pendant toute l'année, nous renvoyons au *Traité du Roſſignol franc ou chanteur*, imprimé à Paris en 1751. On reconnoît qu'un roſſignol eſt un mâle, non-ſeulement par ſon chant, mais lorſque ſur deux ou trois plumes de l'aile, la barbe, qui ſort de la côte de la plume que l'on voit, eſt noire; de plus, ſes jambes ſont comme tranſparentes & rougeâtres. Le roſſignol eſt ſujet à avoir des abcès au croupion, la gale à la tête, à devenir trop gras, à avoir le dévoiement ou la conſtipation ou une forte maladie de la mue, tous accidens qui influent ſur ſon tempérament, au point de l'empêcher de chanter, ou même de le faire mourrir.

Le roſſignol de la Louiſiane eſt le même qu'en Europe: ſon ramage eſt moins uniforme; il chante toute l'année; il eſt plus familier. On l'attire ſous le pignon d'une maiſon, en y mettant une petite latte, du manger, un marceau de callebaſſe où il fait ſon nid, & alors il ne quitte plus cet endroit. Les habitans de la Martinique & de la Guadeloupe appellent *roſſignol* un oiſeau ſemblable au roitelet, mais un peu plus gros: ſon ramage eſt fort agréable; il vit de mouches & d'araignées. *Séba* parle auſſi d'un *roſſignol d'Amboine*, qui a le plumage de la queue d'une grande beauté, & un chant très-agréable, ſur-tout quand il eſt en amour.

2°. Le ROSSIGNOL DE MURAILLE OU DE MUR, *ruticilla*. Cet oiſeau eſt moins célebre par ſon chant que le précédent; il ſe nourrit d'inſectes & de cerfs-volans; *Albin* le regarde comme un *rouge-queue*: il a le bec & les jambes noirs, la langue fendue, le dedans de la bouche jaune, l'iris couleur de noiſetier, le plumage

ſombre, plombé & tiqueté de noir; la poitrine, le croupion & les côtés ſous les ailes ſont rouges; le deſſus du ventre & le front ſont marqués de blanc; la gorge & les joues ſous les yeux ſont noires. Celui de Gibraltar a le deſſus de la tête blanc.

On prétend que cet oiſeau eſt d'un caractere ſauvage: il aime la liberté, à prendre ſes repas, gazouiller & faire ſon nid ſans être vu: ſi quelqu'un touche à un de ſes œufs, il les quitte pour toujours; ſi l'on touche un de ſes petits, ou il l'affamera, ou il le jettera hors du nid. Cependant lorſqu'il eſt élevé dès ſa jeuneſſe en cage, il apprend aiſément à ſiffler, & il devient aſſez doux. Par cet expoſé on voit que le roſſignol de muraille a les mœurs & la voix différentes du roſſignol franc: il vole légérement & fait du bruit lorſqu'il eſt perché; il remue la queue & la tient preſque toujours droite comme le roitelet.

Des Auteurs ſont mention de diverſes eſpeces de *roſſignols de muraille*, qui peut-être n'en ſont qu'une, & ne different les uns des autres que par quelques variétés. Le roſſignol de muraille de l'Amérique eſt plus petit que le nôtre. On aſſure que la chair de ces ſortes d'oiſeaux eſt bonne contre l'épilepſie.

ROSSOLIS. *Voyez* HERBE AUX GOUTTEUX.

ROTANG. *Voyez* ROTIN.

ROTELE, *rubellio fluviatilis*. Poiſſon de riviere & de lac, blanc, plus large que la roſſe & la carpe, & plus épais que la brême: ſa couleur eſt d'un brun-jaune, & ſes écailles ſont de la grandeur de celles de la carpe: il a la queue & les nageoires du ventre rouges: il a auſſi une tache rouge ſur les ouies: les yeux ont l'iris jaune, marqué de points noirs; les dents & le palais ſont ſemblables à ceux de la carpe: la nageoire du dos en occupe la moitié en longueur, elle eſt fournie de ſix rayons; la nageoire des ouies en a dix-neuf: le ventre a deux nageoires qui répondent à celle du dos, chacune a neuf rayons; les nageoires des ouies ſont plus blanches que les autres: l'anus eſt fort éloigné de la queue. On pêche de ces poiſſons dans le Rhin & en pluſieurs lacs d'Angleterre: il s'en trouve qui ont douze à ſeize pouces de longueur.

ROTENGLE, *erythophtalmus*. Poiſſon ſemblable à la brême, aſſez connu en Allemagne: ſes nageoires ſont rouges. (*Linnæus* dit que celle du dos a onze rayons, celle de l'anus en a quatorze.) Son corps & ſes yeux ſont tachetés de la même couleur ; il a ſous la langue une tache jaune.

ROT-FISCH ou ROSVICH. Poiſſon de la mer de Norwege ; il eſt rouge en dedans & en dehors ; c'eſt pourquoi quelques-uns l'appellent auſſi *rouget* : ſa chair eſt d'un très-bon goût, dit *Geſner*, *de Aquat. pag.* 378.

ROTH-GULDEN-ERTZ ou ROSICLERE. Nom que les Mineurs donnent à la mine d'argent rouge tranſparente: la dénomination de cette mine ſignifie *mine de beaucoup de valeur*. Voyez à l'article ARGENT.

ROT-JE. C'eſt un petit oiſeau du Groënland, que les Hollandois & les Hambourgeois nomment ainſi : *rot-je* ſignifie rat. Cet oiſeau eſt de couleur noire, & ſon chant imite aſſez le cri d'un petit rat. M. *Anderſon* dit que le *rot-je* fait ſon nid ſous les débris des rocs écroulés, dans des creux profonds & étroits, ſur le bord de la mer. Auſſi-tôt que les petits ſont en état de voyager, les vieux leur tracent le chemin, en ſe gliſſant adroitement les premiers ſous les pierres juſqu'à la mer, pour gagner d'autres contrées.

ROTIN ou RATAN. Eſpece de roſeau qui croît abondamment ſur les côtes du Détroit de Malacca. On en diſtingue pluſieurs eſpeces : les uns nous fourniſſent les cannes badines dont on ſe ſert auſſi pour battre les habits ou pour faire des broſſes colorées en rouge, & propres à nettoyer les dents. Ces mêmes roſeaux ſe fendent auſſi par petites lanieres pour faire des meubles, notamment des ſieges & doſſiers de chaiſes & fauteuils. Ces meubles de cannes ont été depuis quelque temps fort à la mode en Europe, & ſur-tout en France. Comme ces lanieres en vieilliſſant perdent leur couleur naturelle, on la leur renouvelle au moyen de la vapeur du ſoufre enflammé. Les autres qui ſe nomment *rotangs* ſont les *roſeaux à cannes*, d'une conſiſtance ligneuſe, fort légers, très-flexibles & fort poreux : ils ont cependant aſſez de ſolidité pour ſervir de bâton, lorſqu'en marchant on a beſoin de s'appuyer.

Les Hollandois, qui vont les chercher à Bengale & à Malac, en font un commerce conſidérable. Il y a des jets de ce jonc ou roſeau, eſtimés cinquante & ſoixante louis d'or. On eſt dans l'uſage de les vernir. Il y a des rotangs articulés dans les iſles de Bourbon & de France.

ROT-SCHÆR. *Voyez au mot* MORUE.

ROTULES. *Voyez à l'article* OURSIN.

ROUC ou ROUCK. Oiſeau d'une force & d'une grandeur prodigieuſe, qui ſe trouve, dit-on, dans l'Arabie. Il paroît que c'eſt le même que le *laemmergeyer* de la Suiſſe, ou que le *cuntur* du Pérou. *Voyez à l'article* AIGLE & CONDOR.

ROUCOUYER & ROUCOU. On donne communément ce nom à un arbre de la graine duquel on tire, par infuſion ou macération, une pâte ou extrait que l'on nomme *roucou*, & dont on fait uſage dans la teinture. Cet arbre eſt cultivé dans toutes les iſles de l'Amérique : il eſt nommé chez les Indiens & chez les Sauvages Caraïbes, *achiote* ou *cochéluc ;* les femmes Caraïbes l'appellent *bichet* : c'eſt l'*uruzu* des Botaniſtes. Cet arbre eſt de la grandeur d'un noiſetier ; il eſt fort touffu : il pouſſe de ſon pied pluſieurs tiges droites & rameuſes ; s'il croît trop haut, on l'étête afin qu'il s'arrondiſſe. Son bois eſt blanc, (on prétend que deux morceaux de ce bois frotté l'un contre l'autre, donnent des étincelles capables d'allumer de l'amadou;) cependant on dit qu'il eſt facile à rompre ; l'écorce ſert à faire des cordes ; ſes feuilles ſont placées alternativement, grandes, liſſes, d'un beau vert, ayant endeſſous pluſieurs nervures rouſsâtres : ſes feuilles ſont attachées à des queues, longues de deux ou trois doigts. Ses rameaux portent à leur extrémité, deux fois par an, des touffes de fleurs en roſe, grandes, belles, d'un rouge pâle, tirant ſur l'incarnat, ſans odeur & ſans goût : à ces fleurs ſuccedent des fruits ou gouſſes oblongues, ovales, aplaties ſur les côtés, ayant à peu près la figure d'un myrobolan, longues d'un doigt & demi ou plus, compoſées de deux coſſes hériſſées de pointes d'un rouge foncé. Ce fruit en mûriſſant devient rougeâtre, & il s'ouvre en deux parties

qui renferment environ ſoixante grains ou ſemences partagées en deux rangs : ces grains ſont de la groſſeur d'un petit grain de coriandre, de figure pyramidale, attachés par de petites queues : ces mêmes grains ſont couverts d'une matiere viſqueuſe, très-adhérente aux doigts lorſqu'on y touche avec le plus de précaution, d'un très-beau rouge de feu, d'une odeur aſſez forte ; la ſemence ſéparée de cette matiere rouge eſt de couleur blanchâtre. Comme les oiſeaux ſont friands de ce fruit, les Sauvages plantent l'arbre auprès de leurs caſes. Il y a encore une autre eſpece d'arbre de rouçou, qui ne différe du précédent qu'en ce que ſon fruit n'eſt pas épineux, & qu'il eſt plus difficile à ouvrir. La récolte du rouçou ſe fait deux fois l'année, à la S. Jean & à Noël : on connoît que la gouſſe eſt mûre, lorſqu'elle s'ouvre d'elle-même ſur l'arbre. Nous allons donner la maniere dont on fait la pâte ou l'extrait de roucou.

On retire de dedans la gouſſe du roucou les grains & tout ce qui les environne : on les écraſe avec des pilons de bois dans des canots qui ſont des troncs d'arbres creuſés, on jette de l'eau deſſus en ſuffiſante quantité, pour que la matiere y trempe ; on la laiſſe pendant ſix jours, afin que l'eau puiſſe diſſoudre la ſubſtance rouge qui eſt adhérente aux grains. On coule enſuite la liqueur, d'abord dans un crible du pays, nommé *hibichet* ou *manaret :* puis par trois autres cribles plus fins, faits de jonc ou de groſſe toile dont les trous ſont carrés ; on laiſſe égoutter pendant vingt-quatre heures ce marc, qu'on appelle *roucou calé ;* puis on le met de nouveau dans un canot qu'on a ſoin de couvrir, & on l'y laiſſe fermenter pendant huit jours, pour que ce qui reſte de matiere rouge colorante, puiſſe plus aiſément s'en détacher & s'extraire. Pour cela on jete un peu de nouvelle eau ſur la matiere ; on l'agite juſqu'à ce qu'elle commence à ſe gonfler, & à former des bulles d'air qui crevent à la ſurface ; alors on diminue le feu. On laiſſe refroidir le roucou juſqu'au lendemain matin : on le tire de la chaudiere, & on l'étend dans des caiſſes que l'on tâche de garantir de la pouſſiere. Le roucou ſéché à

l'ombre par le vent, eſt infiniment plus coloré que celui qu'on expoſe au ſoleil. On a obſervé que plus on le travaille en grand, plus la couleur en eſt vive : travaillé en petit, il devient noir. Le roucou eſt pur & bien fait, quand il ſe diſſout entiérement dans l'eau, & qu'il n'y a point de corps étrangers errans ni précipités, comme dans le *roucou gigodaine*, qui eſt de mauvaiſe qualité ; &, plus encore dans celui qu'on appelle *roucou bal*, terme honnête de Fabricant qui ſignifie la *paille* & le *blé* ; parce qu'on s'eſt ſervi de vieilles & de nouvelles graines, & qu'on y a mêlé quelquefois du rouge d'Inde.

Le roucou pour être de bonne qualité doit être couleur de feu, plus vif en dedans qu'en dehors, doux au toucher, d'une bonne conſiſtance, afin qu'il ſoit marchand & de garde. On donne à cette pâte la forme que l'on veut avant que de l'envoyer en Europe. Elle eſt ordinairement en pains enveloppés dans des feuilles de baliſier.

A l'égard de l'eau rouſsâtre, elle eſt propre à être jetée ſur de nouvelles graines qu'on veut faire tremper.

On peut retirer du roucou une ſubſtance rouge beaucoup plus belle, en ſe contentant de frotter ſeulement les grains entre les mains dans de l'eau ; mais alors on n'en retire qu'une petite quantité d'extrait ou de fécule qui ſe précipite & forme un pain de cire. Rarement on la garde dans cet état, non-ſeulement parce qu'elle devient trop chere, mais parce qu'on eſt dans l'uſage d'affoiblir ſon éclat trop vif qui offenſe la vue avec du ſantal en poudre : tel eſt le roucou que les Indiens Caraïbes, &c. aiment avidement. Ils le trempent dans l'huile avant de l'employer pour ſe rougir le corps ; cet uſage biſarre a ſon utilité : c'eſt une eſpece d'enduit qui bouche les pores de la peau, empêche que l'eau de la mer ne faſſe des impreſſions ſur leur corps quand ils y nagent, fait fuir les maringouins & mourir les chiques, &c.

On fait deux récoltes de roucou par an, celle d'hiver eſt la plus abondante. Les Ouvriers qui travaillent à préparer le roucou ſont incommodés de maux de tête, qu'on peut attribuer à l'odeur forte de la graine

de roucou, qui eſt encore exaltée davantage par les infuſions & macérations. La belle pâte de roucou devient dure en Europe & perd ſon odeur, qui approche de celle de la violette. Celle de Cayenne eſt eſtimée la meilleure & la mieux préparée; les Teinturiers s'en ſervent pour mettre en premiere couleur les laines qu'on veut teindre en rouge, bleu, jaune, vert, &c. Il eſt peu de couleurs où l'on ne la faſſe entrer: quelques Inſulaires en faiſoient entrer dans la compoſition du chocolat. Le roucou eſt auſſi le contre-poiſon du ſuc de magnoc: il fortifie l'eſtomac & arrête le cours de ventre. Lorſque le linge a été taché du roucou, il eſt très-difficile d'en effacer la tache, ſur-tout quand il y a eu du mélange d'huile; le ſoleil eſt plus capable de l'emporter que toutes les leſſives; & cette couleur eſt ſi extenſible, qu'un morceau de linge taché eſt capable de gâter toute une leſſive. Il eſt bon d'obſerver que quand la pâte du roucou commence à fermenter, il eſt alors d'une puanteur inſupportable: ſon odeur agréable ne ſe fait ſentir qu'après la fermentation.

ROUDOU. *Voyez* REDOUL.

ROUE. Poiſſon qui ſe trouve dans les mers qui bordent les royaumes de Congo & d'Angola: ſa forme eſt ronde; il a deux dents au milieu du corps, & deux trous qui lui ſervent d'yeux. On s'eſt aſſuré qu'il entend & qu'il voit: ſa gueule a une ouverture longue d'un empan: ſa chair eſt délicate, & reſſemble à celle du veau par ſa blancheur: on fait de ſes côtes des colliers pour arrêter les hémorragies. Quelques Auteurs, entr'autres *Elien* & *Jovius*, font mention de poiſſons cétacées, qu'on appelle *roues*; mais ceci a beſoin d'être éclairci. Les poiſſons appellés *lune molle* ou *meule* ſe nomment auſſi *roue*: voyez ces mots.

ROUGE-BRUN ou ROUGE DE MONTAGNE ou ROUGE D'INDE. *Voyez à l'article* OCHRES.

ROUGE-GORGE. *Voyez* GORGE ROUGE.

ROUGE-HERBE ou BLÉ NOIR. *Voyez à l'article* SARRASIN.

ROUGE-QUEUE, *phœnicurus*. Oiſeau du genre des fauvettes. On donne auſſi ce nom au roſſignol de muraille. Celui-ci différe du rouge-gorge par ſes pieds.

Le *grand rouge-queue* eſt le merle de rocher. Le *bouvreuil* ou *pivoine* eſt auſſi une eſpece de rouge-queue, dit l'Auteur du *Dictionnaire des animaux*.

Albin fait mention d'une eſpece de ROUGE-QUEUE NOIR, *rubicilla ſubnigra*. Cet oiſeau eſt entiérement noir, excepté les bouts de quelques plumes qui couvrent le ventre, leſquelles ſont rouges.

Le ROUGE-QUEUE A COLLIER, *phœnicurus torquatus*, ſe trouve en Allemagne : le plumage de ſa gorge eſt brunâtre & diſpoſé en fer à cheval.

Le ROUGE-QUEUE DE BENGALE, *rubicilla Bengalenſis*. Cet oiſeau eſt un peu plus grand que le grand rouge-queue. Le bec eſt fauve, l'iris blanche, la tête noire ; le deſſous des yeux eſt garni d'une touffe de plumes écarlattes, pointillée de blanc & de noir : le plumage du dos eſt brun, celui du ventre, de la poitrine & des cuiſſes eſt blanc ; les jambes & les pieds ſont noirs : c'eſt une eſpece de *pie-grieche*.

Seba cite auſſi le ROUGE-QUEUE DE L'AMÉRIQUE, *rubicilla Americana*, & il le regarde comme une eſpece de roſſignol de muraille. Son chant eſt très-harmonieux : ſa tête eſt ornée d'une crête noire, il a le bec blanc, les yeux luiſans, le devant du cou marqué d'une tache noire, la poitrine & le ventre bleus ; le dos, les ailes & la queue ſont d'un rouge d'écarlate : les pieds ſont aſſez longs, grêles & bien onglés.

Le ROUGE-QUEUE DE LA CHINE, *rubicilla Sinenſis* eſt de la grandeur de la linotte rouge : le bec eſt épais, court & brun ; les yeux ſont fauves, la tête & le derriere du cou d'un pourpre bleuâtre, le dos eſt vert ; le reſte du plumage d'une couleur mélangée de jaune & de vert, & par intervalles d'un rouge ſombre & pourpré ou écarlate ; les jambes & les pieds ſont jaunes.

ROUGET ou MORRUDE, *rubellio*. Poiſſon de mer à nageoires épineuſes, connu dans les poiſſonneries : on l'appelle à Marſeille *galline*. Il a la figure de l'*hirondelle de mer* ; voyez ce mot : mais il en differe par ſa bouche, par la multitude de ſes écailles, & par la grandeur de ſes nageoires. Il a le ventre gris, le reſte du corps rouge, la tête groſſe, faite en angle : ſon muſeau eſt court & finit par deux aiguillons poin-

tus : ſes yeux ſont grands & garnis en deſſus de deux petites pointes; le derriere & le deſſus de la tête finiſſent auſſi en pointe vers la queue. Ce qui couvre les ouies eſt garni d'aiguillons, & ſa peau eſt déliée. Aux côtés, par le milieu du corps, il a un trait large, couvert d'écailles ; & au dos, depuis la tête juſqu'à la queue, deux rangs d'écailles pointues, d'où ſortent deux nageoires, qui ſe redreſſent quand le poiſſon nage, & qui s'abaiſſent & ſe cachent, comme dans un étui, quand il ſe repoſe : il nage l'hiver en pleine mer, & approche du rivage en été : il eſt fort gourmand ; c'eſt un grand mangeur de petits poiſſons.

Le rouget eſt charnu par tout le corps, épais, rond, un peu large vers la queue. Ses ouies ſont doubles ; ſon palais eſt jaune ; ſa chair eſt ferme, blanche, ſeche, peu ou point gluante ; elle eſt de très-bon goût. MM. *Lémery* & *Andry* diſent qu'elle eſt prolifique. On donne quelquefois auſſi le nom de *rouget* au *ſurmulet* Voyez ce mot.

Kolbe dit qu'il ſe trouve des rougets au Cap de Bonne-Eſpérance & à Madagaſcar. Ce poiſſon que les Européens y nomment *roſvich*, a environ ſix pouces de longueur, & deux d'épaiſſeur. On le nomme *rouget*, parce qu'il eſt rouge en dehors. *Voyez* ROT-FISCH.

Le groneau ou grognaut des Languedociens, ſe nomme auſſi *mulet* : on prétend qu'il grogne comme un porc. Les Anglois l'appellent *piper*, & les Génois l'appellent *organo*. Ses nageoires ſont auſſi épineuſes ; ſon corps eſt long, rond & rouge, le dos armé de forts & grands aiguillons, la tête groſſe, la bouche large & garnie de deux eſpeces de cornes : il eſt couvert d'écailles petites & rudes ; il a plus d'os ou d'arêtes que de chair. Cette chair eſt dure & ſeche, mais d'un aſſez bon goût, ſi elle eſt bouillie & mangée avec le vinaigre.

ROUGETTE. Eſpece de chauve-ſouris monſtrueuſe, naturelle au climat de l'Afrique & de l'Aſie méridionale, connue vulgairement ſous le nom de *chien volant*. Voyez les mots CHAUVE-SOURIS & CHIEN VOLANT.

ROUILLE. On donne ce nom à une eſpece d'ochre qui ſe fait ou naturellement, ou par art, ſur quelques métaux expoſés à l'air libre, ou humectés continuellement de liqueurs acidulées dans un lieu fermé. Le fer donne une rouille ou brunâtre ou jaunâtre ou rougeâtre; le cuivre en produit une qui eſt verte, quelquefois bleuâtre; le plomb une qui eſt blanchâtre ou grisâtre, ainſi que celle du zinc. *Voyez de quelle maniere ces rouilles ſe forment*, *au mot* OCHRES.

ROULANTE. *Goëdard* donne ce nom à une fauſſe chenille qui, quand elle eſt raſſaſiée de feuilles dancolie, ſe lie & ſe retire en forme de boule. Cette chenille ſe cache en terre pour travailler à ſa métamorphoſe & devenir mouche.

ROULEAU. Les Conchyliologiſtes donnent ce nom à un coquillage univalve qui tient un peu de la forme du *cornet*. Voyez ce mot. Mais il en differe, étant moins conique, comme renflé dans ſon milieu ou ſur le dos, la levre droite étant un peu épaiſſe, celle qui eſt inférieure ſe montrant preſque toujours en dehors, ayant les deux extremités à-peu-près de la même largeur: c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *cylindre*: quelques-uns lui donnent auſſi le nom d'*olive*; mais en obſervant avec attention les coquilles appellées *olives*, on reconnoît qu'elles n'ont de reſſemblance avec les rouleaux, que la forme générale. Les olives ſont plus épaiſſes & plus échancrées par les deux bouts de la levre. Le noyau de ce genre de coquilles eſt quelquefois denté; quelquefois l'ouverture eſt étroite & ſans aucune dent comme dans certains rouleaux minces, mais dont l'ouverture eſt large & la pointe ſaillante. La robe du rouleau eſt ſouvent des plus agréables à voir par la variété des couleurs & par les beaux compartimens dont elle eſt ornée. L'élégance & la délicateſſe du deſſin enrichiſſent la plupart de ces coquilles: il y en a d'entourées de bandes, de peintes en ondes, & quelques-unes d'une ſeule couleur. On diſtingue dans cette famille de coquilles, l'*écorchée*, la *tulipe*, le *drap d'or*, le *drap d'argent*, le *papier*, *de la Chine*, la *brunette*, le *brocard de ſoie*, la *moire*, le *taffetas*, &c. *Voyez* RHOMBITE.

ROULEUR. C'eſt le *charanſon de la vigne*, *curculio Bacchus*. Voyez à l'article VIGNE.

ROULEUSES. M. *de Réaumur* appelle ainſi des eſpeces de chenilles qui roulent des feuilles dans leſquelles elles ſubiſſent leur métamorphoſe. *Voyez au mot* CHENILLE.

ROUPEAU ou BIHOREAU. Eſpece de héron qui ſe trouve ſur les côtes de Bretagne : il fait ſon nid dans les rochers. *Voyez* BIHOREAU.

ROUPIE ou ROUGE-BOURSE. C'eſt la *rouge-gorge*. Voyez ce mot.

ROUSSEAU. Nom que les Normands donnent au *pagurus*. Eſpece de cruſtacée, dont nous avons parlé ſous le nom de *cancre ſquinade*. Sa couleur eſt rouſſe & rouge : *voyez au mot* CANCRE. On appelle auſſi *rouſſeau* le cul-blanc roux. *Voyez* CUL-BLANC.

ROUSSEROLE ou ROSSIGNOL DE RIVIERE, ou ALCYON VOCAL, *alcedo vocalis*. On appelle *alcyon* deux ſortes de martinets pêcheurs; nous avons parlé du premier au mot *martin pêcheur* : c'eſt le plus grand, il eſt commun en tous lieux. La ſeconde eſpece eſt celui qui, de tous les oiſeaux de riviere, a le chant le plus agréable ; il fréquente les lieux marécageux & le bord des rivieres ; il ſe perche l'été dans les roſeaux où il chante à ſon aiſe mélodieuſement & long-temps : ſon chant eſt fort varié : il ſe perche auſſi ſur les arbres plantés au bord des eaux : ſes pieds ſont comme ceux des grives & des merles ; ſes jambes ſont de médiocre longueur & de couleur cendrée, ainſi que ſes pieds. Cet oiſeau eſt de la grandeur du proyer; il a le bec tranchant comme celui de la pie-grieche, il ſemble être huppé, tant les plumes de deſſus la tête ſont longues ; il ne vole guere bien, & il bat des ailes à la maniere du cochevis.

Cet alcyon vocal eſt fort commun dans le Maine & en Tourraine: il fait ſon nid dans les roſeaux, la femelle y pond cinq à ſix œufs. Ce nid eſt à découvert & fort différent de celui du grand alcyon ou grand martinet pêcheur, qui le fait en terre ſur le bord du rivage. M. *Briſſon* place la *rouſſerole* ou *rouchérole*, *turdus arundinaceus*, dans le genre des grives.

ROUSSETTE.

ROUSSETTE. *Voyez aux articles* CHIEN VOLANT & CHAUVE-SOURIS.

ROUSSETTE. Petit oiſeau que *Belon* nomme *luſciniola :* c'eſt une fauvette qui ne ſe trouve qu'en certains endroits ſitués le long des forêts. Son plumage paroît rouſſâtre, grivelé à l'eſtomac, deſſus la tête, autour du cou & ſur le dos; les plumes de la queue & des ailes ſont brunes : ſon bec eſt pointu, noirâtre & foible : il vit de vermiſſeaux, il a les bords & le dedans du bec de couleur jaune.

Il y a encore une eſpece d'oiſeau rouſſette que les François appellent *touquet* ou *traquet.* Voyez ce dernier mot.

ROUSSETTE ou CHAT MARIN. Poiſſon à nageoires cartilagineuſes, dont on diſtingue trois eſpeces.

La premiere eſt le *catulus major vulgaris* de *Ray :* on la nomme *ſcorzone* à Rome, *peſce gatto* à Veniſe, & *bounce* dans la Province de Cornouaille en Angleterre. Cette rouſſette differe du chien de mer par ſon dos qui eſt plus large, par ſon muſeau qui eſt plus court & plus obtus, par ſa bouche qui n'eſt pas avancée, par ſa peau rouſſe, marquée de beaucoup de petits points noirs, & qui eſt bien plus dure que celle du chien de mer.

La ſeconde eſt le *catulus minor vulgaris ;* elle eſt beaucoup plus petite, plus menue & plus alongée que la précédente; ſa couleur eſt plus claire & plus teinte en rouge : il y a ſur ſa peau beaucoup de petites taches, en partie brunes, en partie blanches, & éparſes çà & là ſans aucun ordre. Celle qui eſt dans notre Cabinet eſt preſque ronde ; elle a cinq pieds huit pouces de long, la gueule aſſez arrondie & garnie à chaque mâchoire de huit rangs de petites dents triangulaires, tranchantes & crenelées : ſa queue n'eſt point fourchue comme dans le requin, mais elle a également une forte arrête de quatorze pouces de long. Ce poiſſon a ſept nageoires, les deux pectorales forment une étendue de trente-deux pouces, celle du dos qui correſpond aux nageoires du ventre a près de huit pouces, les autres ſont petites : ce poiſſon eſt d'une jolie forme. M. *Sauvages* rapporte l'hiſtoire d'une famille

chés ſans queue aux nœuds des rameaux en façon d'aſperge, de couleur blanche & rougeâtre : elles ne laiſſent après elles aucuns fruits ni ſemences ; mais il naît ſéparément aux ſommités des tiges des fruits arrondis, diſpoſés en maniere de tête épineuſe, de ſept à huit lignes de diametre, compoſés de pluſieurs grains, aſſemblés ſur un placenta commun ſphérique, gros comme des grains d'orge, de couleur herbeuſe, & remplis d'une matiere farineuſe. Cette plante croît, ainſi que la ſuivante, aux lieux marécageux, aux bords des rivieres & le long des ruiſſeaux, dont elle arrête le cours ou en diminue la rapidité : elles portent leurs fruits aux mois de Juillet & d'Août. La ſeconde eſpece eſt le *ſparganium non ramoſum :* elle eſt moins grande que la précédente ; elle ne pouſſe aucuns rameaux, & ſes feuilles ſont un peu plus larges : ſuivant M. *Haller* celle-ci n'eſt qu'une pure variété de la précédente, mais la troiſieme eſpece *ſparganium mininum* eſt d'une eſpece différente ; elle eſt même plus rare que les deux précédentes ; elle croît dans certains foſſés bourbeux où l'eau a été deſſéchée pendant l'été par le ſoleil : c'eſt une petite plante baſſe qui pouſſe une tige, au haut de laquelle naiſſent un, deux ou trois fruits comme en la premiere eſpece ; cette tige eſt entourée de quatre ou cinq feuilles étroites qui la ſurpaſſent en hauteur & s'étendent ſur le courant de l'eau.

Les racines de ces plantes ſont eſtimées ſudorifiques, & propres contre la morſure des ſerpens ; on ſe ſervoit autrefois de leurs feuilles en place de bandelettes pour emmaillotter les enfans.

RUBAN MARIN ou DE MER, ou TÆNIA MARIN. Animal de mer dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. La premiere eſt le *vitta* des Latins : on l'appelle *cepole* à Rome, & *ſtambo* en Languedoc, parce qu'il eſt rouge & de couleur de feu. C'eſt un animal long, étroit & flexible : nous en avons parlé au mot FLAMBEAU. *Ray* & *Rondelet* ne ſont pas d'accord ſur la deſcription de cet animal de mer.

La ſeconde eſpece eſt le *tænia falx* des Vénitiens.

La troiſieme eſt le *tænia ſerpens rubeſcens.*

La quatrieme a également des bandelettes rouges ſur

la peau comme le précédent, & reſſemble aſſez à la premiere eſpece de *ruban*, mais outre les nageoires qu'il a aux ouies, il en a deux autres de couleur rouge au-deſſous de la mâchoire inférieure : il a encore cinq taches rouges & rondes ſur le corps : il n'a ni écailles, ni aiguillons. Cet animal eſt blanc, ſon cœur eſt aplati, ſa chair eſt dure, gluante, & n'eſt pas bonne à manger.

Des Auteurs font encore mention d'autres eſpeces de *rubans de mer*, qui toutes ſemblent être de la même eſpece que le *flambeau*. Voyez ce mot.

Il ne faut pas comprendre ſous ce nom *tænia marin*, l'eſpece de ver plat dont nous parlerons au mot VER SOLITAIRE.

RUBAN DE MER. Eſpece de coquillage univalve que M. *d'Argenville* met dans la famille des *vis*. Voyez ce mot.

RUBARBE, *voyez* RHUBARBE.

RUBELINE ou ROUGE GORGE : *voyez* GORGE ROUGE.

RUBIACÉES ou ÉTOILÉES, *ſtellatæ*. On a donné ce nom, dit M. *Deleuze*, à une famille de plantes dont la garance eſt la principale eſpece. Leurs fleurs ſont monopétales, en entonnoir à tube plus ou moins allongé ou très-court, dont le pavillon eſt diviſé le plus ordinairement en quatre ſegmens, avec le même nombre d'étamines, & un piſtil auquel ſuccede un fruit de deux graines arrondies & réunies. Leurs tiges ſont communément quarrées, noueuſes, & portent des feuilles ſimples, entieres, diſpoſées en rayon autour de chaque nœud. Les racines de la plupart donnent du plus ou moins une teinture rougeâtre. Les *garances*, les *caillelaits*, les *gratterons*, &c. ſont de cet ordre.

RUBIS, *gemma rubina*, eſt une très-belle pierre précieuſe, diaphane, brillante, reſplendiſſante, & d'un rouge très-agréable. Le rubis eſt, après le diamant, l'eſpece de pierrerie la plus dure : il n'eſt point attaqué par la lime ; il réſiſte puiſſamment à une grande violence de feu, même ſolaire : il ne fait que s'y amollir : voyez le détail des expériences faites à ce ſujet à Florence, dans la *nouvelle édition des Œuvres Françoiſes de Henckel*, in-4°. ſur la fin. On rencontre aux Indes cette pierre

ſous une forme ou ovale, ou octogone, tantôt dans un ſable rouge, tantôt dans une ſerpentine, & tantôt dans une roche griſâtre & rougeâtre. Les *rubis* de Boheme & de Siléſie ſe trouvent dans du quartz & dans du grais. On ſoupçonne que les *rubis* tiennent leur couleur ou du fer ou de l'or. Leur criſtalliſation eſt peu conſtante, nous en avons vu en canons, compoſés d'un priſme à pluſieurs pans, terminé par une pyramide, & d'autres ayant la criſtalliſation de la *topaſe du Bréſil:* voyez ce mot. D'autres octaëdres comme les criſtaux d'alun: ceux-ci étoient des *rubis balais.*

Les Lapidaires diſtinguent quatre ſortes de *rubis;* ſavoir,

1°. Le RUBIS ORIENTAL, *rubinus orientalis.* Sa couleur eſt d'un rouge vif de cochenille ou de ceriſe. *Wallerius* dit que lorſque ſa teinte eſt d'un rouge vif de ſang, & qu'il peſe au delà de vingt karats, alors on l'appelle *eſcarboucle:* c'eſt l'*anthrax* des Anciens. L'eſcarboucle doit être d'un incarnat vif, & brillant comme un charbon allumé: on le trouve dans les montagnes de Cambaya, de Biſnagar & de Capelan, ſituées dans les Royaumes d'Ava & de Pégu. M. *Hills* dit qu'il naît toujours de forme angulaire.

2°. Le RUBIS BALAIS, *rubinus balaſſius.* Sa couleur eſt d'un rouge clair ou roſe, quelquefois orangée, & mêlée d'une petite nuance bleue, qui fait que cette pierre tire un peu ſur le cramoiſi ou le violet: c'eſt le moins dur des *rubis.* On nous l'apporte communément de Siléſie, du Mexique & du Bréſil: il reſſemble beaucoup au *rubis* fait avec la *topaze du Bréſil*: voyez ce mot.

3°. Le RUBIS SPINEL, *rubinus ſpinellus.* Sa couleur eſt d'un rouge clair très-foible; étant poli il a un feu très-agréable & très-ami de l'œil: il eſt plus dur que le précédent: cependant il n'en a pas l'éclat: on nous l'apporte de la Boheme, de la Siléſie, de la Hongrie, & quelquefois du Bréſil.

4°. Le RUBICELLE ou petit RUBIS, *rubicellus.* Il eſt d'un rouge pâle tirant ſur le jaune de paille: c'eſt le moins recherché des rubis. Sa couleur ne réſiſte guere au feu; il eſt cependant ſuſceptible d'un beau poli qui

releve un peu ſon éclat : on trouve cette pierre dans le Bréſil.

RUBIS DE ROCHE, *rubinus rupium*. On donne ce nom à une eſpece de grenat fort dur, d'un beau rouge mêlé de violet ou de gros bleu : c'eſt le *rubini di rocca* des Italiens. *Voyez* GRENAT. On appelle *rubis-cabochon*, un véritable rubis légérement poli ; c'eſt-à-dire dont on a ſeulement ôté ce qu'il avoit de brut : *voyez* RUBIS.

RUBIS ou RUBINE D'ARSENIC : *voyez* REALGAR. On dit auſſi *rubine d'argent*, c'eſt la *mine d'argent rouge ; & rubine de zinc*, c'eſt la *blende rouge ; & rubine de ſoufre*, c'eſt le *ſoufre rouge* ou *arſenical* : voyez ces mots.

RUBRIQUE ou RUBRICA, ou SANGUINE A CRAYON, eſpece d'ochre de fer : *voyez* CRAYON ROUGE & TERRE RUBRIQUE.

RUCHE. Nom donné à l'habitation des inſectes & même des vers qui vivent en ſociété. On trouvera dans l'Hiſtoire de l'*abeille ordinaire* la deſcription de celle de l'*abeille bourdon*, celle des guêpes au mot GUÊPE, & des polypiers à l'article CORALLINE.

RUCHE MARINE ou AQUATIQUE. *Piſon* a décrit cette *ruche*, qui n'eſt autre choſe qu'une éponge aquatique habitée par de petits animaux.

Swammerdam croit que des mouches aquatiques, qui ont dans la bouche, comme les autres inſectes aquatiques, un aiguillon avec lequel elles ſe défendent lorſqu'on veut les toucher, & qui ont été décrites très-exactement par *Aldrovande* ſous le nom d'*abeilles amphibies*, & par *Jonſton* ſous le nom d'*abeilles ſauvages*, ſont les inſectes qui logent dans ces ruches. *Mouffet* appelle ces mouches *notonectæ*, parce qu'elles nagent ſur le dos & non ſur le ventre : *voyez* PUNAISE A AVIRONS. *Conſultez auſſi l'article* ÉPONGE DE RIVIERE.

RUE, *ruta*. Plante amere dont l'odeur eſt très-forte, & qui eſt eſtimée par les grandes propriétés qu'elle poſſede. On en diſtingue principalement de deux eſpeces, que M. *Deleuze* regarde n'être que deux variétés de la même eſpece, ſavoir, *la rue des jardins* & la *grande rue ſauvage*.

La RUE DES JARDINS, *ruta hortenſis latifolia*, pouſſe

des tiges en maniere d'arbriſſeau à la hauteur de quatre ou cinq pieds, qui ſont garnies de feuilles partagées en pluſieurs ſegmens, petites, oblongues, charnues, un peu groſſes, liſſes, d'une couleur de vert de mer, rangées par paire ſur une côte terminée par une ſeule feuille. Ses fleurs naiſſent aux extrémités des branches; elles ſont à quatre ou cinq feuilles un peu ovales, de couleur jaune pâle; le calice eſt auſſi fendu en quatre parties ou en cinq: le nombre des étamines eſt double de celui des pétales: aux fleurs ſuccedent des fruits compoſés de quatre capſules aſſemblées contre un noyau, qui renferment chacune pluſieurs ſemences anguleuſes, ou en forme de rein. Toute la plante a une odeur déſagréable, un goût âcre & amer; on la cultive dans les jardins; elle fleurit en Juin, & reſte verte tout l'hiver juſqu'au printems, ſaiſon pendant laquelle les vieilles feuilles font place aux nouvelles.

La Rue sauvage ou de Montagne, *ruta ſylveſtris*, differe de l'autre, en ce qu'elle eſt plus petite dans toutes ſes parties. Cette plante croît dans nos Provinces méridionales, aux lieux rudes, pierreux & montagneux, expoſés aux ſoleil, & particuliérement aux environs de Montpellier.

On regarde la rue comme inciſive, atténuante & diſcuſſive, propre pour exciter les mois aux femmes, lorſqu'elle eſt priſe en infuſion en petite quantité; elle fait même avorter. Quoique l'odeur de cette plante nous paroiſſe déſagréable, les Allemands, les Anglois, les Hollandois la font entrer dans pluſieurs ragoûts.

On dit que les feuilles de rue mangées ſont propres à guérir les écrouelles: on peut auſſi avoir recours au ſuc dépuré. Deux cuillerées de ce ſuc, bues le matin à jeun, ſont eſtimées un remede très-utile dans les maladies contagieuſes pour ſe garantir du mauvais air. La conſerve de rue eſt auſſi très-bonne dans ces cas là: l'huile dans laquelle on a fait infuſer des feuilles de rue, eſt vermifuge: la décoction de ces feuilles eſt un excellen gargariſme pour les gencives des ſcorbutiques, & pou ceux qui ſont attaqués de la petite vérole; enfin, on le emploie en infuſion contre la morſure des chiens en

ragés ; les feuilles de rue entrent dans la compoſition du vinaigre des quatre voleurs. L'infuſion des ſommités de cette plante & ſon ſuc, ſont réputés antivermineux & un bon remede contre les affections hyſtériques. M. *Bourgeois* dit qu'on fait encore uſage de la rue écraſée & arroſée de vinaigre, dans un nouet de linge, qu'on met ſous le nez des perſonnes attaquées de ſyncopes hyſtériques, d'apoplexie & de léthargie.

RUE DE CHEVRE, *galega vulgaris floribus cæruleis*, eſt une plante qui croît naturellement en Italie aux lieux gras & humides, mais que nous cultivons dans nos jardins. Ses racines ſont menues, rampantes, & quelques-unes germent tous les ans au printems ; ſes tiges ſont cannelées, hautes de trois pieds, creuſes & branchues ; ſes feuilles reſſemblent à celles de la veſce : elles ſont munies d'une petite épine molle à leur extrémité ; ſes fleurs forment un long épi ; elles ſont pendantes, légumineuſes, & d'une couleur bleuâtre : il leur ſuccede des gouſſes arrondies, menues, longuettes, leſquelles contiennent pluſieurs graines oblongues, en forme de rein. Cette plante eſt un ſudorifique très-célebre contre le poiſon peſtilentiel, les pétéchies, l'épilepſie, les morſures des ſerpens, & contre les vers lombrics : on la preſcrit dans les bouillons alexiteres : on l'emploie auſſi rarement chez nous, qu'elle eſt d'un uſage commun en Italie. Mais, comme l'obſerve M. *Haller*, il eſt peu probable que cette plante poſſede effectivement toutes les vertus qu'on lui attribue. Les fleurs du galega de la zeylone donnent en teinture une couleur qui approche de celle de l'indigo

RUE DES PRÉS ou FAUSSE RHUBARBE, ou THALICTRUM COMMUN, *ruta pratenſis herbariorum*. Cette plante croît dans les lieux humides ou marécageux : ſa racine eſt jaunâtre ; ſes tiges s'élevent à la hauteur d'un homme, cannelées, creuſes, rameuſes, tantôt rougeâtres, & tantôt verdâtres ; ſes feuilles ſont amples, diviſées en pluſieurs parties aſſez larges, & d'un vert luiſant ; ſes fleurs naiſſent en été aux ſommités : elles ſont à quatre pétales ſans calice, & ſuivies de capſules à trois coins qui renferment de petites ſemences jaunes, cannelées, d'un goût amer. Cette plante eſt

émolliente, purgative: ſa racine teint la ſalive & les urines de couleur jaune.

RUFFE. Poiſſon à nageoires épineuſes, du genre des *perches :* voyez ce mot.

Le poiſſon que les Anglois nomment ainſi, a une belle couleur d'or qui regne autour des ouies : on l'appelle quelquefois *perche dorée* ; mais elle eſt plus grande que la *perche*, & n'a point de bandes noires qui traverſent. Ses écailles ſont petites, taillées en rond, frangées : ſon dos eſt d'un vert qui tire ſur le jaune ſale; le bas eſt d'un jaune pâle : le dos, le haut des côtés, la queue & les nageoires ſont marqués de points noirs.

RUISSEAU. Petit courant d'eau dont le cours eſt fort borné, & le lit ſi étroit qu'il eſt guéable partout. *Voyez* RIVIERE *à l'art.* FONTAINE.

RUMIGI. *Voyez* RHASUT.

RUMINANS, *ruminales.* La faculté qu'ont certaines eſpeces d'animaux de ruminer, c'eſt-à-dire, de pouvoir faire revenir dans leur bouche, les alimens qu'ils ont mangés, pour les remâcher, les broyer de nouveau, les y imbiber du ſuc ſalivaire & les avaler enſuite, eſt un phénomene propre à piquer la curioſité. Parmi les animaux, il y en a, dit *Peyerus*, qui ſont vrais ruminans, & d'autres qui n'ont que l'apparence de l'être, ou qui ne le ſont pas tout-à-fait. L'Auteur, en parcourant toutes les différentes claſſes des animaux, trouve des inſectes, des animaux aquatiques, des oiſeaux & des quadrupedes ruminans. Les inſectes, qui ont pluſieurs ventricules ou eſtomacs, & qui ſe nourriſſent d'herbages, ont, dit-il, la faculté de ruminer ; tels ſont les grillons-taupes, les guêpes, les bourdons, les abeilles, les ſauterelles & d'autres. Parmi les aquatiques qui paſſent pour ruminer, ce ſont les écreviſſes de mer, les cancres & les homards, qui ont pluſieurs ventricules. Parmi les inſectes terreſtres, M. *Blondeau*, ſavant Profeſſeur de Mathématiques à Breſt, a obſervé des mouches communes qui lui ont offert des opérations extérieures, analogues à la rumination. Ces mouches d'appartement ſuçoient avec leurs trompes les gouttelettes d'une liqueur qu'elles trouvoient ſur une table ; elles retiroient enſuite peu-à-

peu leur trompe remplie de cette liqueur, puis la ralongeoient, ſe broſſoient les pattes & la tête, faiſoient reſſortir peu à peu la gouttelette qui paroiſſoit opaque, diminuée de volume, & continuoient ainſi juſqu'à ce que la goulette fût devenue claire & imperceptible; la mouche paroît après cette rumination plus leſte & plus légere dans ſa courſe. La pluralité des eſtomacs eſt-elle néceſſaire pour la rumination? ou n'y a-t-il qu'une maniere de ruminer?

Les Anciens ont dit que le ſcare eſt un poiſſon ruminant: c'eſt ce que dit auſſi Ovide dans ces deux vers:

At contra herbosâ piſces laxantur arenâ,
Ut ſcarus, epaſtas ſolus qui ruminat eſcas.

Il y a des poiſſons & des amphibies qui font quelque choſe d'analogue à la rumination, & qui n'avalent pas tout d'un coup la nourriture qu'ils prennent: mais ruminent-ils exactement? c'eſt ce qu'on ne ſauroit affirmer. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que la véritable faculté de ruminer ne provient que de la pluralité des ventricules: l'on peut moins ſe tromper dans un quadrupede, que dans un oiſeau qui a un jabot, un géſier & un ventre; toutes parties qui font, ſelon quelques-uns, l'office de la rumination. Ceux qui imitent les animaux ruminans, broient dans leur bec la nourriture qu'ils prennent: elle deſcend enſuite dans leur jabot, où elle devient une maſſe: ils la dégorgent pour en nourrir leurs petits; tels ſont le pélican qui a un grand ſac, la cigogne, le héron, le pigeon, la tourterelle & les autres oiſeaux qui dégorgent leur nourriture pour la donner à leurs petits.

Les quadrupedes vraiment ruminans, ſont biſulces ou animaux à pieds fourchus. Les dents leur tombent pour repouſſer dans un certain âge. Les dents de la mâchoire inférieure ſont ſéparées en deux ſuites par un eſpace aſſez conſidérable: les inciſives ſont au bout antérieur de la mâchoire: l'eſpace entre les dents inciſives & molaires n'eſt point garni par des dents canines comme chez les autres quadrupedes qui ne ruminent

pas : il n'y a pas même de dents incisives à la mâchoire supérieure des quadrupedes ruminans. *Peyerus* établit quatre genres de bisulces ruminans ; le genre des bœufs, celui des cerfs, celui des brebis & celui des chevres. Dans le premier genre, on compte la vache, le veau, le bœuf, le taureau, les bœufs sauvages que l'on voit en Dardanie, en Médie, en Thrace & ailleurs, tels que l'urus, le bison & le bonasus, dont parle Aristote. (*Voyez* de quelle maniere le bœuf rumine *au mot* TAUREAU). Du second genre sont le *tarandus* ou rhenne, le daim & le chevreuil. Du troisieme sont le belier, la brebis. Du quatrieme sont, le bouc, le chamois & la gazelle. Plusieurs auteurs mettent le rhinocéros & le chameau parmi les animaux ruminans. Il y a parmi les quadrupedes digités des animaux qui paroissent aussi ruminans, comme le lievre, le lapin, la marmotte, &c. Tous ces ruminans vivent de végétaux, & ont les intestins plus longs que les animaux carnassiers.

Le cheval n'est point un animal ruminant, il n'a qu'un seul ventricule ou estomac. Au mois de Décembre 1764 on ouvrit à l'Ecole Royale Vétérinaire de Lyon, un sujet dans lequel on en rencontra deux. Le viscere surabondant ou particulier à cet animal, contenoit environ trois livres d'alimens aussi imparfaitement élaborés que ceux que l'on trouve dans la panse ou dans le premier estomac de tous les bœufs ; il ne consistoit point dans une simple dilatation de l'œsophage, telle qu'on l'a observée dans quelques chevaux, ou semblable à la dilatation de ce canal, qui, au cou & au dessus du *sternum* des oiseaux, présente une sorte de bulbe ou de sinus qui constitue ce que l'on nomme vulgairement le *jabot*. Le ventricule que l'on apperçut dans le thorax, dès l'entrée de l'œsophage, dans cette cavité, étoit exactement distinct de ce tube membraneux & charnu ; il étoit en effet pourvu d'une membrane qui ne différoit en aucune maniere de celle qui forme la quatrieme tunique de l'estomac ordinaire de ces animaux. On sait que la face interne de cette tunique de l'estomac est partagée en deux portions, que l'on diroit être entiérement dissemblables. Celle qui garnit l'orifice antérieur & toute la grosse extrémité,

c'eſt-à-dire plus d'un tiers du ventricule, paroit être une continuation de celle qui tapiſſe intérieurement l'œſophage; elle eſt de même nature. Cette même membrane devient enſuite mamelonnée, & telle en eſt la ſeconde portion. Une tunique abſolument ſemblable tapiſſoit intérieurement le ventricule extraordinaire dont il s'agit. Ni ſon orifice antérieur, ni ce même orifice de l'eſtomac commun & unique dans les chevaux, n'étoient pourvus de ce nombre infini de fibres extrêmement fortes, qui reſſerrent toujours ce dernier très-étroitement, & qui ne ſont que la continuation de celle de l'œſophage intimement mêlées & confondues avec celles de ce viſcere. En ce qui concerne les orifices poſtérieurs de l'un & de l'autre, celui du premier n'offroit rien de particulier, & ſembloit n'être qu'un rétréciſſement du canal membraneux dès ſon arrivée à la partie poſtérieure de la poitrine; tandis que celui du ſecond ne différoit en rien de ce qu'il eſt dans l'état naturel.

Ce cheval ruminoit-il? auroit-il eu la faculté de vomir, qui eſt déniée à tous ſes ſemblables? enfin la ſituation de ce ventricule ſingulier qui occupoit une place conſidérable dans le thorax, & qui devoit, ſurtout lorſqu'il étoit rempli, gêner les viſceres que cette cavité contient, produiſoit-elle quelques effets ſenſibles, & rendoit-elle la reſpiration plus laborieuſe? On comprend que cet animal ayant été acheté d'un homme inconnu, il étoit impoſſible d'éclaircir ces différentes queſtions. Ces obſervations ſur le cheval à deux eſtomacs, ſont de M. *Fragonard*.

L'homme n'eſt point du nombre des animaux ruminans; cependant *Peyerus* (p. 163.) d'après *Fabricius Aquapendente*, cite pluſieurs hommes & pluſieurs femmes qui ruminoient. Le premier étoit un noble habitant de Padoue; le ſecond, un Moine Bénédictin de la même ville. Celui-ci digéroit promptement, & avoit toujours faim, il mourut de pourriture. Le troiſieme étoit un pauvre particulier de Genes, qui à l'âge de deux ans ayant perdu ſa mere, fut nourri du lait d'une vache qu'il tetoit, & il vécut juſqu'à cinquante ans en ruminant toujours. Le quatrieme fut un homme de

Marienbourg, qui étoit très-vorace : il avaloit tout d'un coup ; & ſes alimens s'étant cuits dans ſon ventricule, il les faiſoit remonter aiſément, & les ruminoit à la maniere des quadrupedes. Le cinquieme étoit un Suédois, qui, une demi-heure après ſes repas, ſe retiroit dans un coin pour rebroyer & remâcher ce qu'il avoit pris. Le ſixieme étoit un Anglois, qui, une heure ou deux après qu'il avoit quitté la table, ruminoit, mais ſans avoir aucun mauvais rapport comme le précédent. Le ſeptieme exemple cité, eſt une jeune fille qui ne ruminoit pas avec plaiſir, comme ceux dont on vient de parler. Voyez *Ephémer. des Cur. de la Nat. Tom. I. p.* 160. Le dernier exemple que *Peyerus* cite des gens qui ruminent, ſont un riche Payſan de la Suiſſe, qui pendant toute ſa vie rumina avec plaiſir, ainſi qu'une femme du même pays. On nous a montré à Chour en Suiſſe, un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gaſtri-mithe & ruminant.

On lit (*dans les Affiches de* 1754) qu'il mourut en cette année, à Briſtol en Angleterre, un homme qui ruminoit comme les animaux à qui la nature a donné cette propriété néceſſaire à leur conſervation. Lorſqu'il étoit un jour ſans ruminer, il tomboit malade : il avoit apporté en naiſſant cette étrange ſingularité, & il la tenoit de ſon pere, ſujet auſſi à ruminer, mais beaucoup moins réguliérement.

On peut conſulter l'Ouvrage de *Peyerus* : c'eſt un Traité latin imprimé à Baſle en 1685 ; on y verra les différens ventricules qu'ont certains animaux : il y en a, dit-il, qui en ont juſqu'à quatre ; ſavoir, le *venter*, le *reticulus*, l'*erinaceus* & le *perfectibile*, ou ce qui revient au même, le *rumen* ou eſtomac proprement dit, le *reticulum* ou le réſeau, l'*omaſus* ou le feuillet, & l'*abomaſus*, appellé vulgairement la *caillette* : c'eſt dans ce dernier eſtomac que ſe forme le chyle, & c'eſt de là que la nourriture deſcend immédiatement dans les inteſtins : c'eſt dans l'*abomaſus* des veaux & des agneaux que ſe trouve la préſure dont on ſe ſert pour faire cailler le lait.

RUND-FISCH. *Voyez au mot* MORUE.

RUSC. *Voyez* HOUX FRELON.

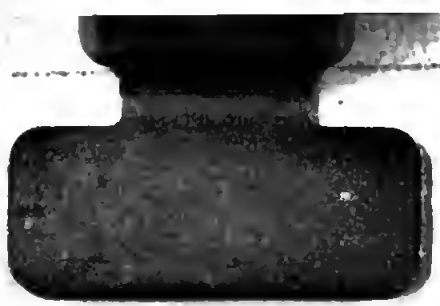
RUSMA. C'eſt une pierre minérale, atramentaire, c'eſt-à-dire vitriolique, dont le tiſſu & la couleur reſſemble beaucoup à du mâche-fer. *Bellonius* rapporte en avoir vu une mine dans la Galatie, aujourd'hui ville de Cute, où il eſt abondamment répandu.

Tous les Naturaliſtes qui ont fait mention de cette ſubſtance minérale, l'ont regardée comme un cauſtique qui, entr'autres uſages, eſt très-propre pour détruire le poil. Le ruſma eſt effectivement un dépilatoire ſi conſtant & tellement en uſage chez les Turcs de l'un & de l'autre ſexe, que le Grand Seigneur, au rapport de *Pomet*, en tire plus de trente mille ducats par an. Les Marchands de Conſtantinople en font paſſer une grande quantité dans le reſte de l'Orient, même juſqu'en Aſie. Ce dépilatoire eſt très-rare en France: on l'y vend au poids de l'or. *Pomet* (*Hiſt. des Drog.*) dit que ſi le ruſma nous étoit connu, on le préféreroit à la liqueur dépilatoire faite de chaux & d'orpiment dont on ſe ſert en ce pays-ci pour les mêmes fins, parce qu'il a, dit-il, plus de vertu, & qu'on peut s'en ſervir ſans danger.

Nous conſervons dans notre cabinet quelques petits morceaux de ruſma, que *Melchior H****, Médecin de Sa Hauteſſe, nous a envoyés en 1753. Rien ne reſſemble mieux au calchitis de Suede, même goût, même tiſſu; mais le ruſma eſt d'une couleur plus foncée. Si l'on en jette quelques grains ſur des charbons ardens, il s'en exhale auſſi-tôt une vapeur qui fait ſoupçonner que c'eſt un calchitis minéraliſé par le ſoufre & par l'arſenic. *Voyez* CALCHITIS, *ſous le nom de* COLCOTHAR.

RUT. C'eſt le tems où les bêtes fauves & quelques autres ſont en chaleur. *Voyez l'article* ANIMAL, *& plus particuliérement les mots* CERF, DAIM, CHEVREUIL, BOUC, &c. *Conſultez auſſi l'article* GÉNÉRATION.

RYZ. *Voyez* RIS.

Fin du Tome ſeptieme.

AM 145642 4